13/—

ANTHOLOGIE UNIVERSELLE.

ANTHOLOGIE UNIVERSELLE

CHOIX

DES MEILLEURES POÉSIES LYRIQUES

DE DIVERSES NATIONS

DANS

LES LANGUES ORIGINALES

PAR

JOAQUIM GOMES DE SOUZA

LEIPZIG

F. A. BROCKHAUS

1859

CE PETIT VOLUME EST DÉDIÉ

A

MONSIEUR

LE DR. LUIS ANTONIO VIEIRA DA SILVA

COMME SIGNE DE LA HAUTE CONSIDÉRATION
QU'A POUR SES TALENTS ET SON AMITIÉ

L'AUTEUR.

PRÉFACE.

Avec le progrès croissant de la civilisation et l'étendue qu'ont prise nos connaissances, il s'est établi un tel lien de fraternité entre les nations, qu'il n'y a plus personne qui puisse se contenter de la littérature de son propre pays, et qui, en franchissant les limites physiques du lieu qui l'a vu naître, ne s'efforce de cueillir dans d'autres climats et sous d'autres cieux, ces fleurs et ces fruits de l'arbre de la science que l'esprit humain a parsemés partout sur la terre comme traces de son origine divine.

Que de fois aussi, l'homme vraiment ami de l'art littéraire, n'a-t-il pas senti, dans ces moments de solitude, où l'esprit ressent le besoin d'une diversion à des réflexions trop sérieuses, et d'une occupation plus tranquille, le désir d'avoir sous la main une réunion de ce que les littératures de toutes les nations renferment de plus parfait, afin de pouvoir laisser errer ses pensées et trouver

des sentiments qui répondent aux dispositions de son esprit?

Pour satisfaire ce désir si naturel, que de difficultés se présentent, arrêtent peut-être même le plus grand nombre des plus ardents! D'abord l'obligation de réunir une bibliothèque volumineuse, puis celle de lire cette énorme quantité de livres, même quand on ne voudrait étendre ses recherches que dans le genre poétique qui, plus que tout autre, offre un vaste champ non seulement aux études philologiques, mais encore aux découvertes sur le secret des sentiments, des mœurs et des usages des diverses nations.

Il existe, il est vrai, des recueils de poésies pour la plupart des langues, mais il n'en existe encore aucun qui réunisse dans un seul corps d'un cadre restreint, tout ce que la poésie des diverses nations possède, dans de certaines limites, de plus beau et de plus parfait.

Composer donc un livre qui puisse satisfaire à ces désirs, en offrant un choix des meilleures productions poétiques de tous les peuples dans les langues originales, tel a été le but que nous nous sommes proposé.

Ce thème posé, il nous restait à surmonter les difficultés qui se présentaient en foule dans son exécution. D'abord il fallait fixer le principe qui devait guider notre choix dans la quantité de chefs-d'œuvre qui s'offraient à nous dans chacune

des langues! Puis il s'agissait aussi d'éviter à nos lecteurs le désagrément de lire des fragments de poésies qui ne satisfont que médiocrement l'esprit! Nous avons donc cru devoir faire porter notre choix sur le genre lyrique, tout en nous réservant de faire des exceptions, afin de pouvoir faire figurer dans notre collection des poètes trop célèbres pour pouvoir en être exclus, et nous n'avons donné que des fragments de leurs œuvres principales pour rappeler des noms comme ceux de Racine, Corneille, Molière, Calderon etc.

Cette base fixée, nous avons fait notre choix, en ne nous laissant guider que par le point de vue de l'esthétique, dans ce que les diverses littératures nous présentaient de plus parfait. L'impossibilité où nous nous trouvions d'apprécier par nous-même, avec l'intelligence convenable, toutes les langues qui, dans notre pensée, devaient être représentées dans notre œuvre, nous a déterminé à réclamer l'assistance de personnes compétentes sous tous les rapports. Ce secours nous était doublement nécessaire, car un choix semblable, n'importe par qui il sera entrepris, gardera toujours l'empreinte d'un caractère individuel, qui ne pourrait pas satisfaire le goût de la généralité des lecteurs. Sans vouloir nous-même rendre justice à nous et aux amis qui nous ont si obligeamment prêté leur concours, et sans vouloir donner à notre travail l'autorité d'un code du bon

goût littéraire, nous espérons cependant que l'on reconnaîtra que le plân que nous nous sommes proposé était le seul qui pût satisfaire le goût général.

Quant à l'espace que nous avons donné aux diverses littératures, nous ne nous sommes point laissés guider par une inclination particulière, mais par la pensée bien naturelle de donner plus d'étendue à celles qui sont les plus connues.

Nous nous sommes donné une certaine liberté dans l'ordre suivi pour les langues, telle que le comportait un ouvrage qui présente une collection de poésies lyriques de diverses peuples, de même que pour l'ordre des auteurs et de leurs œuvres, n'ayant, en faisant notre travail, comme nous l'avons dit, d'autre point de vue que celui d'offrir au public une *Anthologie Universelle*.

Rio de Janeiro, 1859.

Dr. Joaquim Gomes de Souza.

TABLE.

POÈTES ALLEMANDS.

Wolfgang von Goethe. — Pages

Pages

POÈTES FRANÇAIS.

Pages

POÈTES ITALIENS.

Pages

POÈTES RUSSES.

POÈTES POLONAIS.

POÈTES HOLLANDAIS.

POÈTES DANOIS.

POÈTES SUÉDOIS.

POÈTES GRECS MODERNES.

POÈTES GRECS.

Anthologie Universelle.

Wolfgang von Goethe.

Mignon.

Kennst du das Land? wo die Citronen blühn,
Im dunkeln Laub die Goldorangen glühn,
Ein sanfter Wind vom blauen Himmel weht,
Die Myrte still und hoch der Lorber steht,
Kennst du es wol?
Dahin! Dahin
Möcht' ich mit dir, o mein Geliebter, ziehn.

Kennst du das Haus? Auf Säulen ruht sein Dach,
Es glänzt der Saal, es schimmert das Gemach,
Und Marmorbilder stehn und sehn mich an:
Was hat man dir, du armes Kind, gethan?
Kennst du es wol?
Dahin! Dahin
Möcht' ich mit dir, o mein Beschützer, ziehn.

Kennst du den Berg und seinen Wolkensteg?
Das Maulthier sucht im Nebel seinen Weg;
In Höhlen wohnt der Drachen alte Brut;
Es stürzt der Fels und über ihn die Flut.
Kennst du ihn wol?
Dahin! Dahin
Geht unser Weg! o Vater, laß uns ziehn!

Erlkönig.

Wer reitet so spät durch Nacht und Wind?
Es ist der Vater mit seinem Kind;
Er hat den Knaben wol in dem Arm,
Er faßt ihn sicher, er hält ihn warm.

Mein Sohn, was birgst du so bang' dein Gesicht? —
Siehst, Vater, du den Erlkönig nicht?
Den Erlenkönig mit Kron' und Schweif? —
Mein Sohn, es ist ein Nebelstreif. —

„Du liebes Kind, komm, geh mit mir!
Gar schöne Spiele spiel' ich mit dir;
Manch' bunte Blumen sind an dem Strand,
Meine Mutter hat manch güllden Gewand."

Mein Vater, mein Vater, und hörest du nicht,
Was Erlenkönig mir leise verspricht? —
Sei ruhig, bleibe ruhig mein Kind;
In dürren Blättern säuselt der Wind. —

„Willst, feiner Knabe, du mit mir gehn?
Meine Töchter sollen dich warten schön;
Meine Töchter führen den nächtlichen Reihn,
Und wiegen und tanzen und singen dich ein." —

Mein Vater, mein Vater, und siehst du nicht dort
Erlkönigs Töchter am düstern Ort? —
Mein Sohn, mein Sohn, ich seh' es genau:
Es scheinen die alten Weiden so grau. —

„Ich liebe dich, mich reizt deine schöne Gestalt;
Und bist du nicht willig, so brauch' ich Gewalt." —
Mein Vater, mein Vater, jetzt faßt er mich an!
Erlkönig hat mir ein Leids gethan! —

Dem Vater grauset's, er reitet geschwind,
Er hält in den Armen das ächzende Kind,
Erreicht den Hof mit Müh' und Noth;
In seinen Armen das Kind war todt.

Der Fischer.

Das Wasser rauscht', das Wasser schwoll,
Ein Fischer saß daran,
Sah nach dem Angel ruhevoll,
Kühl bis ans Herz hinan.
Und wie er sitzt und wie er lauscht,
Theilt sich die Flut empor;
Aus dem bewegten Wasser rauscht
Ein feuchtes Weib hervor.

Sie sang zu ihm, sie sprach zu ihm:
Was lockst du meine Brut
Mit Menschenwitz und Menschenlist
Hinauf in Todesglut?

Ach wüßtest du, wie's Fischlein ist
So wohlig auf dem Grund,
Du stiegst herunter wie du bist
Und würdest erst gesund.

Labt sich die liebe Sonne nicht,
Der Mond sich nicht im Meer?
Kehrt wellenathmend ihr Gesicht
Nicht doppelt schöner her?
Lockt dich der tiefe Himmel nicht,
Das feuchtverklärte Blau?
Lockt dich dein eigen Angesicht
Nicht her in ew'gen Thau?

Das Wasser rauscht', das Wasser schwoll,
Netzt' ihm den nackten Fuß;
Sein Herz wuchs ihm so sehnsuchtsvoll,
Wie bei der Liebsten Gruß.
Sie sprach zu ihm, sie sang zu ihm;
Da war's um ihn geschehn:
Halb zog sie ihn, halb sank er hin,
Und ward nicht mehr gesehn.

Heidenröslein.

Sah ein Knab' ein Röslein stehn,
Röslein auf der Heiden,
War so jung und morgenschön,
Lief er schnell es nah' zu sehn,
Sah's mit vielen Freuden.
Röslein, Röslein, Röslein roth,
Röslein auf der Heiden.

Knabe sprach: ich breche dich,
Röslein auf der Heiden!
Röslein sprach: ich steche dich,
Daß du ewig denkst an mich,
Und ich will's nicht leiden.
Röslein, Röslein, Röslein roth,
Röslein auf der Heiden.

Und der wilde Knabe brach
's Röslein auf der Heiden;
Röslein wehrte sich und stach,
Half ihr doch kein Weh und Ach,
Mußt' es eben leiden.
Röslein, Röslein, Röslein roth,
Röslein auf der Heiden.

Der König in Thule.

Es war ein König in Thule
Gar treu bis an das Grab,
Dem sterbend seine Buhle
Einen goldnen Becher gab.

Es ging ihm nichts darüber,
Er leert' ihn jeden Schmaus;
Die Augen gingen ihm über,
So oft er trank daraus.

Und als er kam zu sterben,
Zählt' er seine Städt' im Reich,
Gönnt' alles seinem Erben,
Den Becher nicht zugleich.

Er saß beim Königsmahle,
Die Ritter um ihn her,
Auf hohem Vätersaale
Dort auf dem Schloß am Meer.

Dort stand der alte Zecher,
Trank letzte Lebensglut,
Und warf den heil'gen Becher
Hinunter in die Flut.

Er sah ihn stürzen, trinken
Und sinken tief ins Meer.
Die Augen thäten ihm sinken;
Trank nie einen Tropfen mehr.

Der Sänger.

Was hör' ich draußen vor dem Thor
Was auf der Brücke schallen?
Laß den Gesang vor unserm Ohr
Im Saale wiederhallen!
Der König sprach's, der Page lief;
Der Knabe kam, der König rief:
Laßt mir herein den Alten!

Gegrüßet seid mir, edle Herrn,
Gegrüßt ihr, schöne Damen!
Welch reicher Himmel! Stern bei Stern!
Wer kennet ihre Namen?
Im Saal voll Pracht und Herrlichkeit
Schließt, Augen, euch; hier ist nicht Zeit
Sich staunend zu ergötzen.

Der Sänger drückt' die Augen ein,
Und schlug in vollen Tönen;
Die Ritter schauten muthig drein,
Und in den Schoos die Schönen.
Der König, dem das Lied gefiel,
Ließ ihm, zum Lohne für sein Spiel,
Eine goldne Kette bringen.

Die goldne Kette gib mir nicht,
Die Kette gib den Rittern,
Vor deren kühnem Angesicht
Der Feinde Lanzen splittern.
Gib sie dem Kanzler, den du hast,
Und laß ihn noch die goldne Last
Zu andern Lasten tragen.

Ich singe, wie der Vogel singt,
Der in den Zweigen wohnet;
Das Lied, das aus der Seele dringt,
Ist Lohn, der reichlich lohnet;
Doch darf ich bitten, bitt' ich eins:
Laß mir den besten Becher Weins
In purem Golde reichen.

Er setzt' ihn an, er trank ihn aus:
O Trank voll süßer Labe!
O! drei mal hochbeglücktes Haus,
Wo das ist kleine Gabe!
Ergeht's euch wohl, so denkt an mich,
Und danket Gott so warm, als ich
Für diesen Trunk euch danke.

Das Veilchen.

Ein Veilchen auf der Wiese stand
Gebückt in sich und unbekannt;
Es war ein herzig's Veilchen.
Da kam eine junge Schäferin
Mit leichtem Schritt und munterm Sinn
Daher, daher,
Die Wiese her, und sang.

Ach! denkt das Veilchen, wär' ich nur
Die schönste Blume der Natur,
Ach nur ein kleines Weilchen,
Bis mich das Liebchen abgepflückt
Und an dem Busen matt gedrückt!
Ach nur, ach nur
Ein Viertelstündchen lang;

Ach! aber ach! das Mädchen kam
Und nicht in Acht das Veilchen nahm,
Ertrat das arme Veilchen.
Es sank und starb und freut' sich noch:
Und sterb' ich denn, so sterb' ich doch
Durch sie, durch sie,
Zu ihren Füßen doch.

Gefunden.

Ich ging im Walde
So für mich hin,
Und nichts zu suchen
Das war mein Sinn.

Im Schatten sah ich
Ein Blümchen stehn,
Wie Sterne leuchtend,
Wie Aeuglein schön.

Ich wollt' es brechen;
Da sagt' es fein:
Soll ich zum Welken
Gebrochen sein?

Ich grub's mit allen
Den Würzlein aus,
Zum Garten trug ich's
Am hübschen Haus.

Und pflanzt es wieder
Am stillen Ort;
Nun zweigt es immer
Und blüht so fort.

Meeresstille.

Tiefe Stille herrscht im Wasser,
Ohne Regung ruht das Meer,
Und bekümmert sieht der Schiffer
Glatte Fläche rings umher.
Keine Luft von keiner Seite!
Todesstille fürchterlich!
In der ungeheuern Weite
Reget keine Welle sich.

Mailied.

Wie herrlich leuchtet
Mir die Natur!
Wie glänzt die Sonne!
Wie lacht die Flur!

Es dringen Blüten
Aus jedem Zweig
Und tausend Stimmen
Aus dem Gesträuch.

Und Freud' und Wonne
Aus jeder Brust.
O Erd', o Sonne!
O Glück, o Lust!

O Lieb', o Liebe!
So golden schön,
Wie Morgenwolken
Auf jenen Höhn!

Du segnest herrlich
Das frische Feld,
Im Blütendampfe
Die volle Welt.

O Mädchen, Mädchen,
Wie lieb' ich dich!
Wie blickt dein Auge!
Wie liebst du mich!

So liebt die Lerche
Gesang und Luft,
Und Morgenblumen
Den Himmelsduft,

Wie ich dich liebe
Mit warmem Blut,
Die du mir Jugend
Und Freud' und Muth

Zu neuen Liedern
Und Tänzen gibst.
Sei ewig glücklich,
Wie du mich liebst!

Das Blümlein Wunderschön.

Lied des gefangenen Grafen.

Graf.

Ich kenn' ein Blümlein Wunderschön
Und trage danach Verlangen;
Ich möcht' es gerne zu suchen gehn,
Allein ich bin gefangen.
Die Schmerzen sind mir nicht gering;
Denn als ich in der Freiheit ging,
Da hatt' ich es in der Nähe.

Von diesem ringsum steilen Schloß
Laß ich die Augen schweifen,
Und kann's vom hohen Thurmgeschoß
Mit Blicken nicht ergreifen;
Und wer mir's vor die Augen brächt',
Es wäre Ritter oder Knecht,
Der sollte mein Trauter bleiben.

Rose.

Ich blühe schön, und höre dies
Hier unter deinem Gitter.
Du meinest mich, die Rose, gewiß,
Du edler armer Ritter!
Du hast gar einen hohen Sinn,
Es herrscht die Blumenkönigin
Gewiß auch in deinem Herzen.

Graf.

Dein Purpur ist aller Ehren werth
Im grünen Ueberkleide;
Darob das Mädchen dein begehrt,
Wie Gold und edel Geschmeide.
Dein Kranz erhöht das schönste Gesicht:
Allein du bist das Blümchen nicht,
Das ich im Stillen verehre.

Lilie.

Das Röslein hat gar stolzen Brauch
Und strebet immer nach oben;
Doch wird ein liebes Liebchen auch
Der Lilie Zierde loben.
Wem's Herze schlägt in treuer Brust
Und ist sich rein, wie ich, bewußt,
Der hält mich wohl am höchsten.

Graf.

Ich nenne mich zwar keusch und rein,
Und rein von bösen Fehlen;
Doch muß ich hier gefangen sein,
Und muß mich einsam quälen.
Du bist mir zwar ein schönes Bild
Von mancher Jungfrau, rein und mild:
Doch weiß ich noch was Liebers.

Nelke.

Das mag wol ich, die Nelke, sein
Hier in des Wächters Garten;
Wie würde sonst der Alte mein
Mit so viel Sorgen warten?
Im schönen Kreis der Blätter Drang,
Und Wohlgeruch das Leben lang,
Und alle tausend Farben.

Graf.

Die Nelke soll man nicht verschmähn,
Sie ist des Gärtners Wonne;
Bald muß sie in dem Lichte stehn,
Bald schützt er sie vor Sonne;
Doch was den Grafen glücklich macht,
Es ist nicht ausgesuchte Pracht:
Es ist ein stilles Blümchen.

Veilchen.

Ich steh' verborgen nnd gebückt,
Und mag nicht gerne sprechen,
Doch will ich, weil sich's eben schickt,
Mein tiefes Schweigen brechen.
Wenn ich es bin, du guter Mann,
Wie schmerzt mich's, daß ich hinauf nicht kann
Dir alle Gerüche senden.

Graf.

Das gute Veilchen schätz' ich sehr:
Es ist so gar bescheiden
Und duftet so schön; doch brauch' ich mehr
In meinem herben Leiden.
Ich will es euch nur eingestehn:
Auf diesen dürren Felsenhöhn
Ist's Liebchen nicht zu finden.

Doch wandelt unten, an dem Bach,
Das treuste Weib der Erde,
Und seufzet leise manches Ach,
Bis ich erlöset werde.
Wenn sie ein blaues Blümchen bricht,
Und immer sagt: Vergiß mein nicht!
So fühl' ich's in der Ferne.

Ja, in der Ferne fühlt sich die Macht,
Wenn zwei sich redlich lieben;
Drum bin ich in des Kerkers Nacht,
Auch noch lebendig geblieben.
Und wenn mir fast das Herze bricht,
So ruf' ich nur: Vergiß mein nicht!
Da komm' ich wieder ins Leben.

Die Spinnerin.

Als ich still und ruhig spann,
Ohne nur zu stocken,
Trat ein schöner junger Mann
Nahe mir zum Rocken.

Lobte, was zu loben war,
Sollte das was schaden?
Mein dem Flachse gleiches Haar,
Und den gleichen Faden.

Ruhig war er nicht dabei,
Ließ es nicht beim Alten;
Und der Faden riß entzwei,
Den ich lang erhalten.

Und des Flachses Steingewicht
Gab noch viele Zahlen;
Aber, ach! ich konnte nicht
Mehr mit ihnen prahlen.

Als ich sie zum Weber trug
Fühlt' ich was sich regen,
Und mein armes Herze schlug
Mit geschwindern Schlägen.

Nun beim heißen Sonnenstich,
Bring' ich's auf die Bleiche,
Und mit Mühe bück' ich mich
Nach dem nächsten Teiche.

Was ich in dem Kämmerlein
Still und fein gesponnen,
Kommt — wie kann es anders sein —
Endlich an die Sonnen.

Nelke.

Das mag wol ich, die Nelke, sein
Hier in des Wächters Garten;
Wie würde sonst der Alte mein
Mit so viel Sorgen warten?
Im schönen Kreis der Blätter Drang,
Und Wohlgeruch das Leben lang,
Und alle tausend Farben.

Graf.

Die Nelke soll man nicht verschmähn,
Sie ist des Gärtners Wonne;
Bald muß sie in dem Lichte stehn,
Bald schützt er sie vor Sonne;
Doch was den Grafen glücklich macht,
Es ist nicht ausgesuchte Pracht:
Es ist ein stilles Blümchen.

Veilchen.

Ich steh' verborgen und gebückt,
Und mag nicht gerne sprechen,
Doch will ich, weil sich's eben schickt,
Mein tiefes Schweigen brechen.
Wenn ich es bin, du guter Mann,
Wie schmerzt mich's, daß ich hinauf nicht kann
Dir alle Gerüche senden.

Graf.

Das gute Veilchen schätz' ich sehr:
Es ist so gar bescheiden
Und duftet so schön; doch brauch' ich mehr
In meinem herben Leiden.
Ich will es euch nur eingestehn:
Auf diesen dürren Felsenhöhn
Ist's Liebchen nicht zu finden.

Doch wandelt unten, an dem Bach,
Das treuste Weib der Erde,
Und seufzet leise manches Ach,
Bis ich erlöset werde.
Wenn sie ein blaues Blümchen bricht,
Und immer sagt: Vergiß mein nicht!
So fühl' ich's in der Ferne.

Ja, in der Ferne fühlt sich die Macht,
Wenn zwei sich redlich lieben;
Drum bin ich in des Kerkers Nacht,
Auch noch lebendig geblieben.
Und wenn mir fast das Herze bricht,
So ruf' ich nur: Vergiß mein nicht!
Da komm' ich wieder ins Leben.

Die Spinnerin.

Als ich still und ruhig spann,
Ohne nur zu stocken,
Trat ein schöner junger Mann
Nahe mir zum Rocken.

Lobte, was zu loben war,
Sollte das was schaden?
Mein dem Flachse gleiches Haar,
Und den gleichen Faden.

Ruhig war er nicht dabei,
Ließ es nicht beim Alten;
Und der Faden riß entzwei,
Den ich lang erhalten.

Und des Flachses Steingewicht
Gab noch viele Zahlen;
Aber, ach! ich konnte nicht
Mehr mit ihnen prahlen.

Als ich sie zum Weber trug
Fühlt' ich was sich regen,
Und mein armes Herze schlug
Mit geschwindern Schlägen.

Nun beim heißen Sonnenstich,
Bring' ich's auf die Bleiche,
Und mit Mühe bück' ich mich
Nach dem nächsten Teiche.

Was ich in dem Kämmerlein
Still und fein gesponnen,
Kommt — wie kann es anders sein —
Endlich an die Sonnen.

Die Braut von Korinth.

Nach Korinthus von Athen gezogen
Kam ein Jüngling, dort noch unbekannt.
Einen Bürger hofft' er sich gewogen;
Beide Väter waren gastverwandt,
Hatten frühe schon
Töchterchen und Sohn
Braut und Bräutigam voraus genannt.

Aber wird er auch willkommen scheinen,
Wenn er theuer nicht die Gunst erkauft?
Er ist noch ein Heide mit den Seinen,
Und sie sind schon Christen und getauft.
Keimt ein Glaube neu,
Wird oft Lieb' und Treu'
Wie ein böses Unkraut ausgerauft.

Und schon lag das ganze Haus im Stillen,
Vater, Töchter, nur die Mutter wacht;
Sie empfängt den Gast mit bestem Willen,
Gleich ins Prunkgemach wird er gebracht.
Wein und Essen prangt
Eh' er es verlangt:
So versorgend wünscht sie gute Nacht.

Aber bei dem wohlbestellten Essen
Wird die Lust der Speise nicht erregt;
Müdigkeit läßt Speis' und Trank vergessen,
Daß er angekleidet sich aufs Bette legt;
Und er schlummert fast
Als ein seltner Gast
Sich zur offnen Thür herein bewegt.

Denn er sieht, bei seiner Lampe Schimmer
Tritt, mit weißem Schleier und Gewand,
Sittsam still ein Mädchen in das Zimmer,
Um die Stirn ein schwarz- und goldnes Band.
Wie sie ihn erblickt,
Hebt sie, die erschrickt,
Mit Erstaunen eine weiße Hand.

Bin ich, rief sie aus, so fremd im Hause,
Daß ich von dem Gaste nichts vernahm?
Ach, so hält man mich in meiner Klause!
Und nun überfällt mich hier die Scham.

Ruhe nur so fort
Auf dem Lager dort,
Und ich gehe schnell, so wie ich kam.

Bleibe, schönes Mädchen! ruft der Knabe,
Rafft von seinem Lager sich geschwind:
Hier ist Ceres', hier ist Bacchus' Gabe;
Und du bringst den Amor, liebes Kind!
Bist vor Schrecken blaß!
Liebe, komm und laß,
Laß uns sehn, wie froh die Götter sind.

Ferne bleib', o Jüngling! bleibe stehen;
Ich gehöre nicht den Freuden an.
Schon der letzte Schritt ist ach! geschehen,
Durch der guten Mutter kranken Wahn,
Die genesend schwur:
Jugend und Natur
Sei dem Himmel künftig unterthan.

Und der alten Götter bunt Gewimmel
Hat sogleich das stille Haus geleert.
Unsichtbar wird einer nur im Himmel,
Und ein Heiland wird am Kreuz verehrt.
Opfer fallen hier,
Weder Lamm noch Stier,
Aber Menschenopfer unerhört.

Und er fragt und wäget alle Worte,
Deren keines seinem Geist entgeht.
Ist es möglich, daß am stillen Orte
Die geliebte Braut hier vor mir steht?
Sei die meine nur!
Unsrer Väter Schwur
Hat vom Himmel Segen uns erfleht.

Mich erhältst du nicht, du gute Seele!
Meiner zweiten Schwester gönnt man dich.
Wenn ich mich in stiller Klause quäle,
Ach! in ihren Armen denk' an mich,
Die an dich nur denkt,
Die sich liebend kränkt;
In die Erde bald verbirgt sie sich.

Nein! bei dieser Flamme sei's geschworen,
Gütig zeigt sie Hymen uns voraus,
Bist der Freude nicht und mir verloren,
Kommst mit mir in meines Vaters Haus.
Liebchen, bleibe hier!
Feire gleich mit mir
Unerwartet unsern Hochzeitschmaus!

Und schon wechseln sie der Treue Zeichen;
Golden reicht sie ihm die Kette dar,
Und er will ihr eine Schale reichen,
Silbern, künstlich, wie nicht eine war.
Die ist nicht für mich;
Doch ich bitte dich,
Eine Locke gib von deinem Haar.

Eben schlug die dumpfe Geisterstunde,
Und nun schien es ihr erst wohl zu sein.
Gierig schlürfte sie mit blassem Munde
Nun den dunkel blutgefärbten Wein;
Doch vom Weizenbrot,
Das er freundlich bot,
Nahm sie nicht den kleinsten Bissen ein.

Und dem Jüngling reichte sie die Schale,
Der, wie sie, nun hastig lüstern trank.
Liebe fordert er beim stillen Mahle;
Ach, sein armes Herz war liebekrank.
Doch sie widersteht,
Wie er immer fleht,
Bis er weinend auf das Bette sank.

Und sie kommt und wirft sich zu ihm nieder:
Ach, wie ungern seh ich dich gequält!
Aber, ach! berührst du meine Glieder,
Fühlst du schaudernd, was ich dir verhehlt.
Wie der Schnee so weiß,
Aber kalt wie Eis,
Ist das Liebchen, das du dir erwählt.

Heftig faßt er sie mit starken Armen
Von der Liebe Jugendkraft durchmannt:
Hoffe doch bei mir noch zu erwarmen,
Wärst du selbst mir aus dem Grab gesandt!
Wechselhauch und Kuß!
Liebesüberfluß!
Brennst du nicht und fühlest mich entbrannt?

Liebe schließet fester sie zusammen,
Thränen mischen sich in ihre Lust;
Gierig saugt sie seines Mundes Flammen,
Eins ist nur im andern sich bewußt.
Seine Liebeswuth
Wärmt ihr starres Blut,
Doch es schlägt kein Herz in ihrer Brust.

Unterdessen schleichet auf dem Gange,
Häuslich spät die Mutter noch vorbei,
Horchet an der Thür und horchet lange,
Welch ein sonderbarer Ton es sei.
Klag- und Wonnelaut
Bräutigams und Braut
Und des Liebestammelns Raserei.

Unbeweglich bleibt sie an der Thüre,
Weil sie erst sich überzeugen muß,
Und sie hört die höchsten Liebesschwüre,
Lieb' und Schmeichelworte, mit Verdruß —
Still! der Hahn erwacht! —
Aber morgen Nacht
Bist du wieder da? — und Kuß auf Kuß.

Länger hält die Mutter nicht das Zürnen,
Oeffnet das bekannte Schloß geschwind: —
Gibt es hier im Hause solche Dirnen,
Die dem Fremden gleich zu Willen sind? —
So zur Thür hinein
Bei der Lampe Schein
Sieht sie — Gott! sie sieht ihr eigen Kind.

Und der Jüngling will im ersten Schrecken
Mit des Mädchens eignem Schleierflor,
Mit dem Teppich die Geliebte decken;
Doch sie windet gleich sich selbst hervor.
Wie mit Geist's Gewalt
Hebet die Gestalt
Lang und langsam sich im Bett' empor.

Mutter! Mutter! spricht sie hohle Worte:
So mißgönnt ihr mir die schöne Nacht!
Ihr vertreibt mich von dem warmen Orte,
Bin ich zur Verzweiflung nur erwacht?
Ist's euch nicht genug,
Daß ins Leichentuch,
Daß ihr früh mich in das Grab gebracht?

Aber aus der schwerbedeckten Enge
Treibet mich ein eigenes Gericht.
Eurer Priester summende Gesänge
Und ihr Segen haben kein Gewicht;
Salz und Wasser kühlt
Nicht, wo Jugend fühlt;
Ach! die Erde kühlt die Liebe nicht.

Dieser Jüngling war mir erst versprochen,
Als noch Venus' heitrer Tempel stand.
Mutter, habt ihr doch das Wort gebrochen,
Weil ein fremd, ein falsch Gelübd' euch band!
Doch kein Gott erhört,
Wenn die Mutter schwört,
Zu versagen ihrer Tochter Hand.

Aus dem Grabe werd' ich ausgetrieben,
Noch zu suchen das vermißte Gut,
Noch den schon verlornen Mann zu lieben
Und zu saugen seines Herzens Blut.
Ist's um den geschehn,
Muß nach andern gehn,
Und das junge Volk erliegt der Wuth.

Schöner Jüngling! kannst nicht länger leben:
Du versiechest nun an diesem Ort.
Meine Kette hab' ich dir gegeben;
Deine Locke nehm' ich mit mir fort.
Sieh sie an genau!
Morgen bist du grau,
Und nur braun erscheinst du wieder dort.

Höre, Mutter, nun die letzte Bitte:
Einen Scheiterhaufen schichte du;
Oeffne meine bange kleine Hütte,
Bring' in Flammen Liebende zur Ruh!
Wenn der Funke sprüht,
Wenn die Asche glüht,
Eilen wir den alten Göttern zu.

Der Gott und die Bajadere.

Indische Legende.

Mahadöh, der Herr der Erde,
Kommt herab zum sechsten mal,
Daß er unsers Gleichen werde,
Mit zu fühlen Freud' und Qual.
Er bequemt sich hier zu wohnen,
Läßt sich alles selbst geschehn.
Soll er strafen oder schonen,
Muß er Menschen menschlich sehn.
Und hat er die Stadt sich als Wandrer betrachtet,
Die Großen belauert, auf Kleine geachtet,
Verläßt er sie Abends, um weiter zu gehn.

Als er nun hinausgegangen,
Wo die letzten Häuser sind,
Sieht er, mit gemalten Wangen,
Ein verlornes schönes Kind.
Grüß' dich, Jungfrau! — Dank der Ehre!
Wart', ich komme gleich hinaus. —
Und wer bist du? — Bajadere,
Und dieß ist der Liebe Haus.
Sie rührt sich, die Cymbeln zum Tanze zu schlagen;
Sie weiß sich so lieblich im Kreise zu tragen,
Sie neigt sich und biegt sich, und reicht ihm den Strauß.

Schmeichelnd zieht sie ihn zur Schwelle,
Lebhaft ihn ins Haus hinein.
Schöner Fremdling, lampenhelle
Soll sogleich die Hütte sein.
Bist du müd', ich will dich laben,
Lindern deiner Füße Schmerz.
Was du willst, das sollst du haben,
Ruhe, Freuden oder Scherz.
Sie lindert geschäftig geheuchelte Leiden.
Der Göttliche lächelt; er siehet mit Freuden
Durch tiefes Verderben ein menschliches Herz.

Und er fordert Sklavendienste;
Immer heitrer wird sie nur,
Und des Mädchens frühe Künste
Werden nach und nach Natur.
Und so stellet auf die Blüte
Bald und bald die Frucht sich ein;

Ein gleiches.

Ueber allen Gipfeln
Ist Ruh,
In allen Wipfeln
Spüreſt du
Kaum einen Hauch;
Die Vögelein ſchweigen im Walde.
Warte nur, balde
Ruheſt du auch.

Der neue Pausias und sein Blumenmädchen.

Pauſias von Sicyon, der Maler, war als Jüngling in Glyceren, ſeine Mitbürgerin, verliebt, welche Blumenkränze zu winden einen ſehr erfinderiſchen Geiſt hatte. Sie wetteiferten mit einander, und er brachte die Nachahmung der Blumen zur größten Mannichfaltigkeit. Endlich malte er ſeine Geliebte, ſitzend, mit einem Kranze beſchäftigt. Dieſes Bild wurde für eins ſeiner beſten gehalten, und die Kranzwinderin oder Kranzhändlerin genannt, weil Glycere ſich auf dieſe Weiſe als ein armes Mädchen ernährt hatte. Lucius Lucullus kaufte eine Copie in Athen für zwei Talente. Plinius, B. XXXV. K. XI.

Sie.

Schütte die Blumen nur her, zu meinen Füßen und deinen!
Welch ein chaotiſches Bild holder Verwirrung du ſtreuſt!

Er.

Du erſcheineſt als Liebe, die Elemente zu knüpfen;
Wie du ſie bindeſt, ſo wird nun erſt ein Leben daraus.

Sie.

Sanft berühre die Roſe, ſie bleib' im Körbchen verborgen;
Wo ich dich finde, mein Freund, öffentlich reich' ich ſie dir.

Er.

Und ich thu', als kennt' ich dich nicht, und danke dir freundlich;
Aber dem Gegengeſchenk weichet die Geberin aus.

Sie.

Reiche die Hyacinthe mir nun, und reiche die Nelke,
Daß die frühe zugleich neben der ſpäteren ſei.

Er.

Laß im blumigen Kreiſe zu deinen Füßen mich ſitzen,
Und ich fülle den Schos dir mit der lieblichen Schar.

Nur dem Körper folgt der Schatten
In das stille Todtenreich;
Nur die Gattin folgt dem Gatten:
Das ist Pflicht und Ruhm zugleich.
Ertöne, Drommete, zu heiliger Klage!
O nehmet, ihr Götter! die Zierde der Tage,
O nehmet den Jüngling in Flammen zu euch!

So das Chor, das ohn' Erbarmen
Mehret ihres Herzens Noth;
Und mit ausgestreckten Armen
Springt sie in den heißen Tod.
Doch der Götter-Jüngling hebet,
Aus der Flamme sich empor,
Und in seinen Armen schwebet
Die Geliebte mit hervor.
Es freut sich die Gottheit der reuigen Sünder;
Unsterbliche heben verlorene Kinder
Mit feurigen Armen zum Himmel empor.

Harfenspieler.

Wer nie sein Brot mit Thränen aß,
Wer nie die kummervollen Nächte
Auf seinem Bette weinend saß,
Der kennt euch nicht, ihr himmlischen Mächte!

Ihr führt ins Leben uns hinein,
Ihr laßt den Armen schuldig werden,
Dann überlaßt ihr ihn der Pein:
Denn alle Schuld rächt sich auf Erden.

Wanderers Nachtlied.

Der du von dem Himmel bist,
Alles Leid und Schmerzen stillest,
Den, der doppelt elend ist,
Doppelt mit Erquickung füllest,
Ach, ich bin des Treibens müde!
Was soll all der Schmerz und Lust?
Süßer Friede,
Komm, ach, komm in meine Brust!

Ein gleiches.

Ueber allen Gipfeln
Ist Ruh,
In allen Wipfeln
Spürest du
Kaum einen Hauch;
Die Vögelein schweigen im Walde.
Warte nur, balde
Ruhest du auch.

Der neue Pausias und sein Blumenmädchen.

Pausias von Sicyon, der Maler, war als Jüngling in Glyceren, seine Mitbürgerin, verliebt, welche Blumenkränze zu winden einen sehr erfinderischen Geist hatte. Sie wetteiferten mit einander, und er brachte die Nachahmung der Blumen zur größten Mannichfaltigkeit. Endlich malte er seine Geliebte, sitzend, mit einem Kranze beschäftigt. Dieses Bild wurde für eins seiner besten gehalten, und die Kranzwinderin oder Kranzhändlerin genannt, weil Glycere sich auf diese Weise als ein armes Mädchen ernährt hatte. Lucius Lucullus kaufte eine Copie in Athen für zwei Talente. Plinius, B. XXXV. K. XI.

Sie.

Schütte die Blumen nur her, zu meinen Füßen und deinen!
Welch ein chaotisches Bild holder Verwirrung du streust!

Er.

Du erscheinest als Liebe, die Elemente zu knüpfen;
Wie du sie bindest, so wird nun erst ein Leben daraus.

Sie.

Sanft berühre die Rose, sie bleib' im Körbchen verborgen;
Wo ich dich finde, mein Freund, öffentlich reich' ich sie dir.

Er.

Und ich thu', als kennt' ich dich nicht, und danke dir freundlich;
Aber dem Gegengeschenk weichet die Geberin aus.

Sie.

Reiche die Hyacinthe mir nun, und reiche die Nelke,
Daß die frühe zugleich neben der späteren sei.

Er.

Laß im blumigen Kreise zu deinen Füßen mich sitzen,
Und ich fülle den Schos dir mit der lieblichen Schar.

Sie.

Reiche den Faden mir erst; dann sollen die Gartenverwandten,
Die sich von ferne nur sahn, neben einander sich freun.

Er.

Was bewundr' ich zuerst? was zuletzt? die herrlichen Blumen?
Oder der Finger Geschick? oder der Wählerin Geist?

Sie.

Gib auch Blätter, den Glanz der blendenden Blumen zu mildern;
Auch das Leben verlangt ruhige Blätter im Kranz.

Er.

Sage, was wählst du so lange bei diesem Strauße? Gewiß ist
Dieser jemand geweiht, den du besonders bedenkst.

Sie.

Hundert Sträuße vertheil' ich des Tags, und Kränze die Menge;
Aber den schönsten doch bring' ich am Abende dir.

Er.

Ach! wie wäre der Maler beglückt, der diese Gewinde
Malte, das blumige Feld, ach! und die Göttin zuerst!

Sie.

Aber doch mäßig beglückt ist der, mich dünkt, der am Boden
Hier sitzt, dem ich den Kuß reichend noch glücklicher bin.

Er.

Ach, Geliebte, noch einen! Die neidischen Lüfte des Morgens
Nahmen den ersten sogleich mir von den Lippen hinweg.

Sie.

Wie der Frühling die Blumen mir gibt, so geb' ich die Küsse
Gern dem Geliebten; und hier sei mit dem Kusse der Kranz!

Er.

Hätt' ich das hohe Talent des Pausias glücklich empfangen:
Nachzubilden den Kranz wär' ein Geschäfte des Tags!

Sie.

Schön ist er wirklich. Sieh' ihn nur an! Es wechseln die schönsten
Kinder Florens um ihn, bunt und gefällig, den Tanz.

Er.

In die Kelche versenkt' ich mich dann, und erschöpfte den süßen
Zauber, den die Natur über die Kronen ergoß.

Sie.

Und so fänd' ich am Abend noch frisch den gebundenen Kranz hier;
Unverwelklich spräch' uns von der Tafel er an.

Er.

Ach, wie fühl' ich mich arm und unvermögend! wie wünscht' ich
Fest zu halten das Glück, das mir die Augen versengt!

Sie.

Unzufriedener Mann! Du bist ein Dichter, und neidest
Jenes Alten Talent? Brauche das deinige doch!

Er.

Und erreicht wohl der Dichter den Schmelz der farbigen Blumen?
Neben deiner Gestalt bleibt nur ein Schatten sein Wort!

Sie.

Aber vermag der Maler wol auszudrücken: Ich liebe!
Nur dich lieb' ich, mein Freund! lebe für dich nur allein!

Er.

Ach! und der Dichter selbst vermag nicht zu sagen: Ich liebe!
Wie du, himmlisches Kind, süß mir es schmeichelst ins Ohr.

Sie.

Viel vermögen sie beide; doch bleibt die Sprache des Kusses,
Mit der Sprache des Blicks, nur den Verliebten geschenkt.

Er.

Du vereinigest alles; du dichtest und malest mit Blumen:
Florens Kinder sind dir Farben und Worte zugleich.

Sie.

Nur ein vergängliches Werk entwindet der Hand sich des Mädchens
Jeden Morgen; die Pracht welkt vor dem Abende schon.

Er.

Auch so geben die Götter vergängliche Gaben, und locken
Mit erneutem Geschenk immer die Sterblichen an.

Sie.

Hat dir doch kein Strauß, kein Kranz des Tages gefehlet,
Seit dem ersten, der dich mir so von Herzen verband.

Er.

Ja, noch hängt er zu Hause, der erste Kranz, in der Kammer,
Welchen du mir, den Schmaus lieblich umwandelnd, gereicht.

Sie.

Da ich den Becher dir kränzte, die Rosenknospe hineinfiel,
Und du trankest, und riefst: Mädchen, die Blumen sind Gift!

Er.

Und dagegen du sagtest: Sie sind voll Honig, die Blumen;
Aber die Biene nur findet die Süßigkeit aus.

Sie.

Und der rohe Timanth ergriff mich, und sagte: Die Hummeln
Forschen des herrlichen Kelchs süße Geheimnisse wohl?

Er.

Und du wandtest dich weg, und wolltest fliehen, es stürzten,
Vor dem täppischen Mann, Körbchen und Blumen hinab.

Sie.

Und du riefst ihm gebietend: Das Mädchen laß nur! die Sträuße,
Sowie das Mädchen selbst, sind für den feineren Sinn.

Er.

Aber fester hielt er dich nur; es grins'te der Lacher,
Und dein Kleid zerriß oben vom Nacken herab.

Sie.

Und du warfst in begeisterter Wuth den Becher hinüber,
Daß er am Schädel ihm, häßlich vergossen, erklang.

Er.

Wein und Zorn verblendeten mich; doch sah ich den weißen
Nacken, die herrliche Brust, die du bedecktest, im Blick.

Sie.

Welch ein Getümmel ward und ein Aufstand! Purpurn das Blut lief,
Mit dem Weine vermischt, gräulich dem Gegner vom Haupt.

Sie.

Mitten unter den Menschen! sie schienen nur Sträucher und Bäume,

Er.

Und mir schien ihr Getös' nur ein Geriesel des Quells.

Sie.

Immer allein sind Liebende sich in der größten Versammlung;
Aber sind sie zu zwei'n, stellt auch der Dritte sich ein.

Er.

Amor, ja! er schmückt sich mit diesen herrlichen Kränzen.
Schütte die Blumen nun doch fort, aus dem Schooße den Rest!

Sie.

Nun ich schüttle sie weg, die schönen. In deiner Umarmung,
Lieber, geht mir auch heut wieder die Sonne nur auf.

Erster Verlust.

Ach, wer bringt die schönen Tage,
Jene Tage der ersten Liebe,
Ach, wer bringt nur eine Stunde
Jener holden Zeit zurück!

Einsam nähr' ich meine Wunde
Und mit stets erneuter Klage
Traur' ich ums verlorne Glück.

Ach, wer bringt die schönen Tage,
Jene holde Zeit zurück!

Gesang der Geister über den Wassern.

Des Menschen Seele
Gleicht dem Wasser:
Vom Himmel kommt es,
Zum Himmel steigt es,
Und wieder nieder
Zur Erde muß es,
Ewig wechselnd.

Strömt von der hohen
Steilen Felswand
Der reine Strahl,
Dann stäubt er lieblich
In Wolkenwellen
Zum glatten Fels,
Und leicht empfangen,
Wallt er verschleiernd,
Leisrauschend,
Zur Tiefe nieder.

Ragen Klippen
Dem Sturz entgegen,
Schäumt er unmuthig
Stufenweise
Zum Abgrund.

Im flachen Bette
Schleicht er das Wiesenthal hin,
Und in dem glatten See
Weiden ihr Antlitz
Alle Gestirne.

Wind ist der Welle
Lieblicher Buhler;
Wind mischt vom Grund aus
Schäumende Wogen.

Seele des Menschen,
Wie gleichst du dem Wasser,
Schicksal des Menschen,
Wie gleichst du dem Wind!

Prometheus.

Bedecke deinen Himmel, Zeus,
Mit Wolkendunst,
Und übe, dem Knaben gleich,
Der Disteln köpft,
An Eichen dich und Bergeshöhn;
Mußt mir meine Erde
Doch lassen stehn,
Und meine Hütte, die du nicht gebaut,
Und meinen Herd,
Um dessen Glut
Du mich beneidest.

Ich kenne nichts Aermeres
Unter der Sonn', als euch Götter!
Ihr nähret kümmerlich
Von Opfersteuern
Und Gebetshauch
Eure Majestät,
Und darbtet, wären
Nicht Kinder und Bettler
Hoffnungsvolle Thoren.

Da ich ein Kind war,
Nicht wußte wo aus noch ein,
Kehrt' ich mein verirrtes Auge
Zur Sonne, als wenn drüber wär'
Ein Ohr, zu hören meine Klage,
Ein Herz, wie mein's,
Sich des Bedrängten zu erbarmen.

Wer half mir
Wider der Titanen Uebermuth?
Wer rettete vom Tode mich,
Von Sklaverei?
Hast du nicht alles selbst vollendet,
Heilig glühend Herz?
Und glühtest jung und gut,
Betrogen, Rettungsdank
Dem Schlafenden da droben?

Ich dich ehren? Wofür?
Hast du die Schmerzen gelindert
Je des Beladenen?
Hast du die Thränen gestillet
Je des Geängsteten?
Hat nicht mich zum Manne geschmiedet
Die allmächtige Zeit
Und das ewige Schicksal,
Meine Herrn und deine?

Wähntest du etwa,
Ich sollte das Leben hassen,
In Wüsten fliehen,
Weil nicht alle
Blütenträume reiften?

Hier sitz' ich, forme Menschen
Nach meinem Bilde,
Ein Geschlecht, das mir gleich sei,
Zu leiden, zu weinen,
Zu genießen und zu freuen sich,
Und dein nicht zu achten,
Wie ich!

Glückliche Fahrt.

Die Nebel zerreißen,
Der Himmel ist helle
Und Aeolus löset
Das ängstliche Band.
Es säuseln die Winde,
Es rührt sich der Schiffer.
Geschwinde! Geschwinde!
Es theilt sich die Welle,
Es naht sich die Ferne;
Schon seh' ich das Land!

Neue Liebe neues Leben.

Herz, mein Herz, was soll das geben?
Was bedränget dich so sehr?
Welch ein fremdes neues Leben!
Ich erkenne dich nicht mehr.
Weg ist alles was du liebtest,
Weg warum du dich betrübtest,
Weg dein Fleiß und deine Ruh —
Ach wie kamst du nur dazu!

Fesselt dich die Jugendblüte,
Diese liebliche Gestalt,
Dieser Blick voll Treu' und Güte
Mit unendlicher Gewalt?
Will ich rasch mich ihr entziehen,
Mich ermannen, ihr entfliehen,
Führet mich im Augenblick
Ach, mein Weg zu ihr zurück.

Ich kenne nichts Aermeres
Unter der Sonn', als euch Götter!
Ihr nähret kümmerlich
Von Opfersteuern
Und Gebetshauch
Eure Majestät,
Und darbtet, wären
Nicht Kinder und Bettler
Hoffnungsvolle Thoren.

Da ich ein Kind war,
Nicht wußte wo aus noch ein,
Kehrt' ich mein verirrtes Auge
Zur Sonne, als wenn drüber wär'
Ein Ohr, zu hören meine Klage,
Ein Herz, wie mein's,
Sich des Bedrängten zu erbarmen.

Wer half mir
Wider der Titanen Uebermuth?
Wer rettete vom Tode mich,
Von Sklaverei?
Hast du nicht alles selbst vollendet,
Heilig glühend Herz?
Und glühtest jung und gut,
Betrogen, Rettungsdank
Dem Schlafenden da droben?

Ich dich ehren? Wofür?
Hast du die Schmerzen gelindert
Je des Beladenen?
Hast du die Thränen gestillet
Je des Geängsteten?
Hat nicht mich zum Manne geschmiedet
Die allmächtige Zeit
Und das ewige Schicksal,
Meine Herrn und deine?

Wähntest du etwa,
Ich sollte das Leben hassen,
In Wüsten fliehen,
Weil nicht alle
Blütenträume reiften?

Hier sitz' ich, forme Menschen
Nach meinem Bilde,
Ein Geschlecht, das mir gleich sei,
Zu leiden, zu weinen,
Zu genießen und zu freuen sich,
Und dein nicht zu achten,
Wie ich!

Glückliche Fahrt.

Die Nebel zerreißen,
Der Himmel ist helle
Und Aeolus löset
Das ängstliche Band.
Es säuseln die Winde,
Es rührt sich der Schiffer.
Geschwinde! Geschwinde!
Es theilt sich die Welle,
Es naht sich die Ferne;
Schon seh' ich das Land!

Neue Liebe neues Leben.

Herz, mein Herz, was soll das geben?
Was bedränget dich so sehr?
Welch ein fremdes neues Leben!
Ich erkenne dich nicht mehr.
Weg ist alles was du liebtest,
Weg warum du dich betrübtest,
Weg dein Fleiß und deine Ruh —
Ach wie kamst du nur dazu!

Fesselt dich die Jugendblüte,
Diese liebliche Gestalt,
Dieser Blick voll Treu' und Güte
Mit unendlicher Gewalt?
Will ich rasch mich ihr entziehen,
Mich ermannen, ihr entfliehen,
Führet mich im Augenblick
Ach, mein Weg zu ihr zurück.

Grenzen der Menschheit.

Wenn der uralte
Heilige Vater
Mit gelassener Hand
Aus rollenden Wolken
Segnende Blitze
Ueber die Erde sä't,
Küss' ich den letzten
Saum seines Kleides,
Kindliche Schauer
Treu in der Brust.

Denn mit Göttern
Soll sich nicht messen
Irgend ein Mensch.
Hebt er sich aufwärts,
Und berührt
Mit dem Scheitel die Sterne,
Nirgends haften dann
Die unsichern Sohlen,
Und mit ihm spielen
Wolken und Winde.

Steht er mit festen
Markigen Knochen
Auf der wohlgegründeten
Dauernden Erde;
Reicht er nicht auf,
Nur mit der Eiche
Oder der Rebe
Sich zu vergleichen.

Was unterscheidet
Götter von Menschen?
Daß viele Wellen
Vor jenen wandeln,
Ein ewiger Strom.
Uns hebt die Welle,
Verschlingt die Welle,
Und wir versinken.

Ein kleiner Ring
Begrenzt unser Leben,
Und viele Geschlechter
Reihen sich dauernd
An ihres Daseins
Unendliche Kette.

Römische Elegie.

O wie fühl' ich in Rom mich so froh! gedenk' ich der Zeiten,
Da mich ein graulicher Tag hinten im Norden umfing,
Trübe der Himmel und schwer auf meine Scheitel sich senkte,
Farb- und gestaltlos die Welt um den Ermatteten lag,
Und ich über mein Ich, des unbefriedigten Geistes
Düstre Wege zu spähn, still in Betrachtung versank.
Nun umleuchtet der Glanz des helleren Aethers die Stirne;
Phöbus rufet, der Gott, Formen und Farben hervor.
Sternhell glänzet die Nacht, sie klingt von weichen Gesängen,
Und mir leuchtet der Mond heller als nordischer Tag.
Welche Seligkeit ward mir Sterblichem! Träum' ich? Empfänget
Dein ambrosisches Haus, Jupiter Vater, den Gast?
Ach! hier lieg' ich, und strecke nach deinen Knieen die Hände
Flehend aus. O vernimm, Jupiter Xenius, mich!
Wie ich hereingekommen, ich kann's nicht sagen; es faßte
Hebe den Wandrer, und zog mich in die Hallen heran.
Hast du ihr einen Heroen herauf zu führen geboten?
Irrte die Schöne? Vergib! Laß mir des Irrthums Gewinn!
Deine Tochter Fortuna sie auch! Die herrlichsten Gaben
Theilt als ein Mädchen sie aus, wie es die Laune gebeut.
Bist du der wirthliche Gott? O dann so verstoße den Gastfreund
Nicht von deinem Olymp wieder zur Erde hinab!
„Dichter! wohin versteigest du dich?" — Vergib mir; der hohe
Capitolinische Berg ist dir ein zweiter Olymp.
Dulde mich, Jupiter, hier, und Hermes führe mich später,
Cestius Mahl vorbei, leise zum Orkus hinab.

Meine Ruh ist hin.

(Aus Faust.)

Meine Ruh ist hin,
Mein Herz ist schwer;
Ich finde sie nimmer
Und nimmermehr.

Wo ich ihn nicht hab'
Ist mir das Grab;
Die ganze Welt
Ist mir vergällt.

Mein armer Kopf
Ist mir verrückt,
Mein armer Sinn
Ist mir zerstückt.

Meine Ruh ist hin,
Mein Herz ist schwer;
Ich finde sie nimmer
Und nimmermehr.

Nach ihm nur schau' ich
Zum Fenster hinaus,
Nach ihm nur geh' ich
Aus dem Haus.

Sein hoher Gang,
Sein' edle Gestalt,
Seines Mundes Lächeln,
Seiner Augen Gewalt,

Und seiner Rede
Zauberfluß,
Sein Händedruck,
Und ach, sein Kuß!

Meine Ruh ist hin,
Mein Herz ist schwer;
Ich finde sie nimmer
Und nimmermehr.

Mein Busen drängt
Sich nach ihm hin.
Ach, dürft' ich fassen
Und halten ihn!

Und küssen ihn,
Sowie ich wollt',
An seinen Küssen
Vergehen sollt'!

Friedrich von Schiller.

Das Lied von der Glocke.

Vivos voco. Mortuos plango. Fulgura frango.

Fest gemauert in der Erden
Steht die Form aus Lehm gebrannt.
Heute muß die Glocke werden!
Frisch, Gesellen, seid zur Hand!
Von der Stirne heiß
Rinnen muß der Schweiß,
Soll das Werk den Meister loben;
Doch der Segen kommt von oben.

Zum Werke, das wir ernst bereiten,
Geziemt sich wohl ein ernstes Wort;
Wenn gute Reden sie begleiten,
Dann fließt die Arbeit munter fort.
So laßt uns jetzt mit Fleiß betrachten,
Was durch die schwache Kraft entspringt;
Den schlechten Mann muß man verachten,
Der nie bedacht, was er vollbringt.
Das ist's ja, was den Menschen zieret,
Und dazu ward ihm der Verstand,
Daß er im innern Herzen spüret,
Was er erschafft mit seiner Hand.

Nehmet Holz vom Fichtenstamme,
Doch recht trocken laßt es sein,
Daß die eingepreßte Flamme
Schlage zu dem Schwalch hinein.
Kocht des Kupfers Brei,
Schnell das Zinn herbei,
Daß die zähe Glockenspeise
Fließe nach der rechten Weise!

Was in des Dammes tiefer Grube
Die Hand mit Feuers Hülfe baut,
Hoch auf des Thurmes Glockenstube,
Da wird es von uns zeugen laut.
Noch dauern wird's in späten Tagen
Und rühren vieler Menschen Ohr,
Und wird mit dem Betrübten klagen
Und stimmen zu der Andacht Chor.

Grenzen der Menschheit.

Wenn der uralte
Heilige Vater
Mit gelassener Hand
Aus rollenden Wolken
Segnende Blitze
Ueber die Erde sä't,
Küss' ich den letzten
Saum seines Kleides,
Kindliche Schauer
Treu in der Brust.

Denn mit Göttern
Soll sich nicht messen
Irgend ein Mensch.
Hebt er sich aufwärts,
Und berührt
Mit dem Scheitel die Sterne,
Nirgends haften dann
Die unsichern Sohlen,
Und mit ihm spielen
Wolken und Winde.

Steht er mit festen
Markigen Knochen
Auf der wohlgegründeten
Dauernden Erde;
Reicht er nicht auf,
Nur mit der Eiche
Oder der Rebe
Sich zu vergleichen.

Was unterscheidet
Götter von Menschen?
Daß viele Wellen
Vor jenen wandeln,
Ein ewiger Strom.
Uns hebt die Welle,
Verschlingt die Welle,
Und wir versinken.

Ein kleiner Ring
Begrenzt unser Leben,
Und viele Geschlechter
Reihen sich dauernd
An ihres Daseins
Unendliche Kette.

Römische Elegie.

O wie fühl' ich in Rom mich so froh! gedenk' ich der Zeiten,
Da mich ein graulicher Tag hinten im Norden umfing,
Trübe der Himmel und schwer auf meine Scheitel sich senkte,
Farb- und gestaltlos die Welt um den Ermatteten lag,
Und ich über mein Ich, des unbefriedigten Geistes
Düstre Wege zu spähn, still in Betrachtung versank.
Nun umleuchtet der Glanz des helleren Aethers die Stirne;
Phöbus rufet, der Gott, Formen und Farben hervor.
Sternhell glänzet die Nacht, sie klingt von weichen Gesängen,
Und mir leuchtet der Mond heller als nordischer Tag.
Welche Seligkeit ward mir Sterblichem! Träum' ich? Empfänget
Dein ambrosisches Haus, Jupiter Vater, den Gast?
Ach! hier lieg' ich, und strecke nach deinen Knieen die Hände
Flehend aus. O vernimm, Jupiter Xenius, mich!
Wie ich hereingekommen, ich kann's nicht sagen; es faßte
Hebe den Wandrer, und zog mich in die Hallen heran.
Hast du ihr einen Heroen herauf zu führen geboten?
Irrte die Schöne? Vergib! Laß mir des Irrthums Gewinn!
Deine Tochter Fortuna sie auch! Die herrlichsten Gaben
Theilt als ein Mädchen sie aus, wie es die Laune gebeut.
Bist du der wirthliche Gott? O dann so verstoße den Gastfreund
Nicht von deinem Olymp wieder zur Erde hinab!
„Dichter! wohin versteigest du dich?" — Vergib mir; der hohe
Capitolinische Berg ist dir ein zweiter Olymp.
Dulde mich, Jupiter, hier, und Hermes führe mich später,
Cestius Mahl vorbei, leise zum Orkus hinab.

Meine Ruh ist hin.

(Aus Faust.)

Meine Ruh ist hin,
Mein Herz ist schwer;
Ich finde sie nimmer
Und nimmermehr.

Wo ich ihn nicht hab'
Ist mir das Grab;
Die ganze Welt
Ist mir vergällt.

Und mehrt den Gewinn
Mit ordnendem Sinn,
Und füllet mit Schätzen die duftenden Laden,
Und dreht um die schnurrende Spindel den Faden,
Und sammelt im reinlich geglätteten Schrein
Die schimmernde Wolle, den schneeigten Lein,
Und füget zum Guten den Glanz und den Schimmer
Und ruhet nimmer.

Und der Vater mit frohem Blick,
Von des Hauses weitschauendem Giebel
Ueberzählet sein blühend Glück,
Siehet der Pfosten ragende Bäume
Und der Scheunen gefüllte Räume,
Und die Speicher, vom Segen gebogen,
Und des Kornes bewegte Wogen,
Rühmt sich mit stolzem Mund:
Fest, wie der Erde Grund,
Gegen des Unglücks Macht
Steht mir des Hauses Pracht!
Doch mit des Geschickes Mächten
Ist kein ew'ger Bund zu flechten,
Und das Unglück schreitet schnell.

Wohl! nun kann der Guß beginnen,
Schön gezacket ist der Bruch.
Doch bevor wir's lassen rinnen
Betet einen frommen Spruch!
Stoßt den Zapfen aus!
Gott bewahr' das Haus!
Rauchend in des Henkels Bogen
Schießt's mit feuerbraunen Wogen.

Wohlthätig ist des Feuers Macht,
Wenn sie der Mensch bezähmt, bewacht,
Und was er bildet, was er schafft,
Das dankt er dieser Himmelskraft;
Doch furchtbar wird die Himmelskraft,
Wenn sie der Fessel sich entrafft,
Einhertritt auf der eignen Spur,
Die freie Tochter der Natur.
Wehe, wenn sie losgelassen,
Wachsend ohne Widerstand,
Durch die volkbelebten Gassen
Wälzt den ungeheuren Brand!
Denn die Elemente hassen

Das Gebild der Menschenhand.
Aus der Wolke
Quillt der Segen,
Strömt der Regen;
Aus der Wolke, ohne Wahl,
Zuckt der Strahl.
Hört ihr's wimmern hoch vom Thurm?
Das ist Sturm!
Roth, wie Blut,
Ist der Himmel;
Das ist nicht des Tages Glut!
Welch Getümmel,
Straßen auf!
Dampf wallt auf!
Flackernd steigt die Feuersäule,
Durch der Straßen lange Zeile
Wächst es fort mit Windeseile;
Kochend, wie aus Ofens Rachen,
Glühn die Lüfte, Balken krachen,
Pfosten stürzen, Fenster klirren,
Kinder jammern, Mütter irren,
Thiere wimmern
Unter Trümmern;
Alles rennet, rettet, flüchtet,
Taghell ist die Nacht gelichtet;
Durch der Hände lange Kette
Um die Wette
Fliegt der Eimer; hoch im Bogen
Spritzen Quellen Wasserwogen.
Heulend kommt der Sturm geflogen,
Der die Flamme brausend sucht;
Prasselnd in die dürre Frucht
Fällt sie, in des Speichers Räume,
In der Sparren dürre Bäume,
Und als wollte sie im Wehen
Mit sich fort der Erde Wucht
Reißen in gewalt'ger Flucht,
Wächst sie in des Himmels Höhen
Riesengroß!
Hoffnungslos
Weicht der Mensch der Götterstärke,
Müßig sieht er seine Werke
Und bewundernd untergehen.

Leergebrannt
Ist die Stätte,

Wilder Stürme rauhes Bette.
In den öden Fensterhöhlen
Wohnt das Grauen,
Und des Himmels Wolken schauen
Hoch hinein.

Einen Blick
Nach dem Grabe
Seiner Habe
Sendet noch der Mensch zurück —
Greift fröhlich dann zum Wanderstabe.
Was Feuers Wuth ihm auch geraubt,
Ein süßer Trost ist ihm geblieben,
Er zählt die Häupter seiner Lieben,
Und sieh! ihm fehlt kein theures Haupt.

In die Erd' ist's aufgenommen,
Glücklich ist die Form gefüllt;
Wird's auch schön zu Tage kommen,
Daß es Fleiß und Kunst vergilt?
Wenn der Guß mislang?
Wenn die Form zersprang?
Ach, vielleicht, indem wir hoffen,
Hat uns Unheil schon getroffen.

Dem dunkeln Schooß der heil'gen Erde
Vertrauen wir der Hände That,
Vertraut der Sämann seine Saat
Und hofft, daß sie entkeimen werde
Zum Segen, nach des Himmels Rath.
Noch köstlicheren Samen bergen
Wir trauernd in der Erde Schooß
Und hoffen, daß er aus den Särgen
Erblühen soll zu schönerm Loos.

Von dem Dome,
Schwer und bang,
Tönt die Glocke
Grabgesang.
Ernst begleiten ihre Trauerschläge
Einen Wandrer auf dem letzten Wege.

Ach! die Gattin ist's, die theure,
Ach! es ist die treue Mutter,
Die der schwarze Fürst der Schatten
Wegführt aus dem Arm des Gatten,

Aus der zarten Kinder Schar,
Die sie blühend ihm gebar,
Die sie an der treuen Brust
Wachsen sah mit Mutterlust —
Ach, des Hauses zarte Bande
Sind gelöst auf immerdar:
Denn sie wohnt im Schattenlande,
Die des Hauses Mutter war;
Denn es fehlt ihr treues Walten,
Ihre Sorge wacht nicht mehr;
An verwaister Stätte schalten
Wird die Fremde, liebeleer.

Bis die Glocke sich verkühlet,
Laßt die strenge Arbeit ruhn.
Wie im Laub der Vogel spielet,
Mag sich jeder gütlich thun.
Winkt der Sterne Licht,
Ledig aller Pflicht,
Hört der Bursch die Vesper schlagen;
Meister muß sich immer plagen.

Munter fördert seine Schritte
Fern im wilden Forst der Wandrer
Nach der lieben Heimathütte.
Blöckend ziehen heim die Schafe,
Und der Rinder
Breitgestirnte, glatte Scharen
Kommen brüllend,
Die gewohnten Ställe füllend.
Schwer herein
Schwankt der Wagen,
Kornbeladen,
Bunt von Farben,
Auf den Garben
Liegt der Kranz,
Und das junge Volk der Schnitter
Fliegt zum Tanz.
Markt und Straße werden stiller,
Um des Lichts gesell'ge Flamme
Sammeln sich die Hausbewohner,
Und das Stadtthor schließt sich knarrend.
Schwarz bedecket
Sich die Erde;
Doch den sichern Bürger schrecket
Nicht die Nacht,

Was unten tief dem Erdensohne
Das wechselnde Verhängniß bringt,
Das schlägt an die metallne Krone,
Die es erbaulich weiter klingt.

Weiße Blasen seh' ich springen,
Wohl! die Massen sind im Fluß.
Laßt's mit Aschensalz durchdringen,
Das befördert schnell den Guß.
Auch vom Schaume rein
Muß die Mischung sein,
Daß vom reinlichen Metalle
Rein und voll die Stimme schalle.

Denn mit der Freude Feierklange
Begrüßt sie das geliebte Kind
Auf seines Lebens erstem Gange,
Den es in Schlafes Arm beginnt;
Ihm ruhen noch im Zeitenschose
Die schwarzen und die heitern Lose;
Der Mutterliebe zarte Sorgen
Bewachen seinen goldnen Morgen —
Die Jahre fliehen pfeilgeschwind.
Vom Mädchen reißt sich stolz der Knabe,
Er stürmt ins Leben wild hinaus,
Durchmißt die Welt am Wanderstabe,
Fremd kehrt er heim ins Vaterhaus.
Und herrlich in der Jugend Prangen,
Wie ein Gebild aus Himmelshöhn,
Mit züchtigen, verschämten Wangen
Sieht er die Jungfrau vor sich stehn.
Da faßt ein namenloses Sehnen
Des Jünglings Herz, er irrt allein,
Aus seinen Augen brechen Thränen,
Er flieht der Brüder wilden Reihn.
Erröthend folgt er ihren Spuren
Und ist von ihrem Gruß beglückt,
Das Schönste sucht er auf den Fluren,
Womit er seine Liebe schmückt.
O zarte Sehnsucht, süßes Hoffen,
Der ersten Liebe goldne Zeit,
Das Auge sieht den Himmel offen,
Es schwelgt das Herz in Seligkeit;
O daß sie ewig grünen bliebe,
Die schöne Zeit der jungen Liebe!

Wie sich schon die Pfeifen bräunen!
Dieses Stäbchen tauch' ich ein,
Sehn wir's überglast erscheinen,
Wird's zum Gusse zeitig sein,
Jetzt, Gesellen, frisch!
Prüft mir das Gemisch,
Ob das Spröde mit dem Weichen
Sich vereint zum guten Zeichen.

Denn, wo das Strenge mit dem Zarten,
Wo Starkes sich und Mildes paarten,
Da gibt es einen guten Klang.
Drum prüfe, wer sich ewig bindet,
Ob sich das Herz zum Herzen findet!
Der Wahn ist kurz, die Reu' ist lang.
Lieblich in der Bräute Locken
Spielt der jungfräuliche Kranz,
Wenn die hellen Kirchenglocken
Laden zu des Festes Glanz.
Ach! des Lebens schönste Feier
Endigt auch den Lebensmai,
Mit dem Gürtel, mit dem Schleier
Reißt der schöne Wahn entzwei.
Die Leidenschaft flieht,
Die Liebe muß bleiben;
Die Blume verblüht,
Die Frucht muß treiben.
Der Mann muß hinaus
Ins feindliche Leben,
Muß wirken und streben
Und pflanzen und schaffen,
Erlisten, erraffen,
Muß wetten und wagen,
Das Glück zu erjagen.
Da strömet herbei die unendliche Gabe,
Es füllt sich der Speicher mit köstlicher Habe,
Die Räume wachsen, es dehnt sich das Haus.
Und drinnen waltet
Die züchtige Hausfrau,
Die Mutter der Kinder,
Und herrschet weise
Im häuslichen Kreise,
Und lehret die Mädchen
Und wehret den Knaben,
Und reget ohn' Ende
Die fleißigen Hände,

Was unten tief dem Erdensohne
Das wechselnde Verhängniß bringt,
Das schlägt an die metallne Krone,
Die es erbaulich weiter klingt.

Weiße Blasen seh' ich springen,
Wohl! die Massen sind im Fluß.
Laßt's mit Aschensalz durchdringen,
Das befördert schnell den Guß.
Auch vom Schaume rein
Muß die Mischung sein,
Daß vom reinlichen Metalle
Rein und voll die Stimme schalle.

Denn mit der Freude Feierklange
Begrüßt sie das geliebte Kind
Auf seines Lebens erstem Gange,
Den es in Schlafes Arm beginnt;
Ihm ruhen noch im Zeitenschose
Die schwarzen und die heitern Lose;
Der Mutterliebe zarte Sorgen
Bewachen seinen goldnen Morgen —
Die Jahre fliehen pfeilgeschwind.
Vom Mädchen reißt sich stolz der Knabe,
Er stürmt ins Leben wild hinaus,
Durchmißt die Welt am Wanderstabe,
Fremd kehrt er heim ins Vaterhaus.
Und herrlich in der Jugend Prangen,
Wie ein Gebild aus Himmelshöhn,
Mit züchtigen, verschämten Wangen
Sieht er die Jungfrau vor sich stehn.
Da faßt ein namenloses Sehnen
Des Jünglings Herz, er irrt allein,
Aus seinen Augen brechen Thränen,
Er flieht der Brüder wilden Reihn.
Erröthend folgt er ihren Spuren
Und ist von ihrem Gruß beglückt,
Das Schönste sucht er auf den Fluren,
Womit er seine Liebe schmückt.
O zarte Sehnsucht, süßes Hoffen,
Der ersten Liebe goldne Zeit,
Das Auge sieht den Himmel offen,
Es schwelgt das Herz in Seligkeit;
O daß sie ewig grünen bliebe,
Die schöne Zeit der jungen Liebe!

Wie sich schon die Pfeifen bräunen!
Dieses Stäbchen tauch' ich ein,
Sehn wir's überglast erscheinen,
Wird's zum Gusse zeitig sein.
Jetzt, Gesellen, frisch!
Prüft mir das Gemisch,
Ob das Spröde mit dem Weichen
Sich vereint zum guten Zeichen.

Denn, wo das Strenge mit dem Zarten,
Wo Starkes sich und Mildes paarten,
Da gibt es einen guten Klang.
Drum prüfe, wer sich ewig bindet,
Ob sich das Herz zum Herzen findet!
Der Wahn ist kurz, die Reu' ist lang.
Lieblich in der Bräute Locken
Spielt der jungfräuliche Kranz,
Wenn die hellen Kirchenglocken
Laden zu des Festes Glanz.
Ach! des Lebens schönste Feier
Endigt auch den Lebensmai,
Mit dem Gürtel, mit dem Schleier
Reißt der schöne Wahn entzwei.
Die Leidenschaft flieht,
Die Liebe muß bleiben;
Die Blume verblüht,
Die Frucht muß treiben.
Der Mann muß hinaus
Ins feindliche Leben,
Muß wirken und streben
Und pflanzen und schaffen,
Erlisten, erraffen,
Muß wetten und wagen,
Das Glück zu erjagen.
Da strömet herbei die unendliche Gabe,
Es füllt sich der Speicher mit köstlicher Habe,
Die Räume wachsen, es dehnt sich das Haus.
Und drinnen waltet
Die züchtige Hausfrau,
Die Mutter der Kinder,
Und herrschet weise
Im häuslichen Kreise,
Und lehret die Mädchen
Und wehret den Knaben,
Und reget ohn' Ende
Die fleißigen Hände,

Und mehrt den Gewinn
Mit ordnendem Sinn,
Und füllet mit Schätzen die duftenden Laden,
Und dreht um die schnurrende Spindel den Faden,
Und sammelt im reinlich geglätteten Schrein
Die schimmernde Wolle, den schneeigten Lein,
Und füget zum Guten den Glanz und den Schimmer
Und ruhet nimmer.

Und der Vater mit frohem Blick,
Von des Hauses weitschauendem Giebel
Ueberzählet sein blühend Glück,
Siehet der Pfosten ragende Bäume
Und der Scheunen gefüllte Räume,
Und die Speicher, vom Segen gebogen,
Und des Kornes bewegte Wogen,
Rühmt sich mit stolzem Mund:
Fest, wie der Erde Grund,
Gegen des Unglücks Macht
Steht mir des Hauses Pracht!
Doch mit des Geschickes Mächten
Ist kein ew'ger Bund zu flechten,
Und das Unglück schreitet schnell.

Wohl! nun kann der Guß beginnen,
Schön gezacket ist der Bruch.
Doch bevor wir's lassen rinnen
Betet einen frommen Spruch!
Stoßt den Zapfen aus!
Gott bewahr' das Haus!
Rauchend in des Henkels Bogen
Schießt's mit feuerbraunen Wogen.

Wohlthätig ist des Feuers Macht,
Wenn sie der Mensch bezähmt, bewacht,
Und was er bildet, was er schafft,
Das dankt er dieser Himmelskraft;
Doch furchtbar wird die Himmelskraft,
Wenn sie der Fessel sich entrafft,
Einhertritt auf der eignen Spur,
Die freie Tochter der Natur.
Wehe, wenn sie losgelassen,
Wachsend ohne Widerstand,
Durch die volkbelebten Gassen
Wälzt den ungeheuren Brand!
Denn die Elemente hassen

Das Gebild der Menschenhand.
Aus der Wolke
Quillt der Segen,
Strömt der Regen;
Aus der Wolke, ohne Wahl,
Zuckt der Strahl.
Hört ihr's wimmern hoch vom Thurm?
Das ist Sturm!
Roth, wie Blut,
Ist der Himmel;
Das ist nicht des Tages Glut!
Welch Getümmel,
Straßen auf!
Dampf wallt auf!
Flackernd steigt die Feuersäule,
Durch der Straßen lange Zeile
Wächst es fort mit Windeseile;
Kochend, wie aus Ofens Rachen,
Glühn die Lüfte, Balken krachen,
Pfosten stürzen, Fenster klirren,
Kinder jammern, Mütter irren,
Thiere wimmern
Unter Trümmern;
Alles rennet, rettet, flüchtet,
Taghell ist die Nacht gelichtet;
Durch der Hände lange Kette
Um die Wette
Fliegt der Eimer; hoch im Bogen
Spritzen Quellen Wasserwogen.
Heulend kommt der Sturm geflogen,
Der die Flamme brausend sucht;
Prasselnd in die dürre Frucht
Fällt sie, in des Speichers Räume,
In der Sparren dürre Bäume,
Und als wollte sie im Wehen
Mit sich fort der Erde Wucht
Reißen in gewalt'ger Flucht,
Wächst sie in des Himmels Höhen
Riesengroß!
Hoffnungslos
Weicht der Mensch der Götterstärke,
Müßig sieht er seine Werke
Und bewundernd untergehen.

Leergebrannt
Ist die Stätte,

Wilder Stürme rauhes Bette.
In den öden Fensterhöhlen
Wohnt das Grauen,
Und des Himmels Wolken schauen
Hoch hinein.

Einen Blick
Nach dem Grabe
Seiner Habe
Sendet noch der Mensch zurück —
Greift fröhlich dann zum Wanderstabe.
Was Feuers Wuth ihm auch geraubt,
Ein süßer Trost ist ihm geblieben,
Er zählt die Häupter seiner Lieben,
Und sieh! ihm fehlt kein theures Haupt.

In die Erd' ist's aufgenommen,
Glücklich ist die Form gefüllt;
Wird's auch schön zu Tage kommen,
Daß es Fleiß und Kunst vergilt?
Wenn der Guß mislang?
Wenn die Form zersprang?
Ach, vielleicht, indem wir hoffen,
Hat uns Unheil schon getroffen.

Dem dunkeln Schooß der heil'gen Erde
Vertrauen wir der Hände That,
Vertraut der Sämann seine Saat
Und hofft, daß sie entkeimen werde
Zum Segen, nach des Himmels Rath.
Noch köstlicheren Samen bergen
Wir trauernd in der Erde Schooß
Und hoffen, daß er aus den Särgen
Erblühen soll zu schönerm Loos.

Von dem Dome,
Schwer und bang,
Tönt die Glocke
Grabgesang.
Ernst begleiten ihre Trauerschläge
Einen Wandrer auf dem letzten Wege.

Ach! die Gattin ist's, die theure,
Ach! es ist die treue Mutter,
Die der schwarze Fürst der Schatten
Wegführt aus dem Arm des Gatten,

Aus der zarten Kinder Schar,
Die sie blühend ihm gebar,
Die sie an der treuen Brust
Wachsen sah mit Mutterlust —
Ach, des Hauses zarte Bande
Sind gelöst auf immerdar:
Denn sie wohnt im Schattenlande,
Die des Hauses Mutter war;
Denn es fehlt ihr treues Walten,
Ihre Sorge wacht nicht mehr;
An verwaister Stätte schalten
Wird die Fremde, liebeleer.

Bis die Glocke sich verkühlet,
Laßt die strenge Arbeit ruhn.
Wie im Laub der Vogel spielet,
Mag sich jeder gütlich thun.
Winkt der Sterne Licht,
Ledig aller Pflicht,
Hört der Bursch die Vesper schlagen;
Meister muß sich immer plagen.

Munter fördert seine Schritte
Fern im wilden Forst der Wandrer
Nach der lieben Heimathütte.
Blöckend ziehen heim die Schafe,
Und der Rinder
Breitgestirnte, glatte Scharen
Kommen brüllend,
Die gewohnten Ställe füllend.
Schwer herein
Schwankt der Wagen,
Kornbeladen,
Bunt von Farben,
Auf den Garben
Liegt der Kranz,
Und das junge Volk der Schnitter
Fliegt zum Tanz.
Markt und Straße werden stiller,
Um des Lichts gesell'ge Flamme
Sammeln sich die Hausbewohner,
Und das Stadtthor schließt sich knarrend.
Schwarz bedecket
Sich die Erde;
Doch den sichern Bürger schrecket
Nicht die Nacht,

Die den Bösen gräßlich wecket;
Denn das Auge des Gesetzes wacht.

Heil'ge Ordnung, segenreiche
Himmelstochter, die das Gleiche
Frei und leicht und freudig bindet,
Die der Städte Bau gegründet,
Die herein von den Gefilden
Rief den ungesell'gen Wilden,
Eintrat in der Menschen Hütten,
Sie gewöhnt zu sanften Sitten,
Und das theuerste der Bande
Wob, den Trieb zum Vaterlande!

Tausend fleiß'ge Hände regen,
Helfen sich in munterm Bund,
Und in feurigem Bewegen
Werden alle Kräfte kund.
Meister rührt sich und Geselle
In der Freiheit heil'gem Schutz;
Jeder freut sich seiner Stelle,
Bietet dem Verächter Trutz.
Arbeit ist des Bürgers Zierde,
Segen ist der Mühe Preis;
Ehrt den König seine Würde,
Ehret uns der Hände Fleiß.

Holder Friede,
Süße Eintracht,
Weilet, weilet
Freundlich über dieser Stadt!
Möge nie der Tag erscheinen,
Wo des rauhen Krieges Horden
Dieses stille Thal durchtoben;
Wo der Himmel,
Den des Abends sanfte Röthe
Lieblich malt,
Von der Dörfer, von der Städte
Wildem Brande schrecklich strahlt!

Nun zerbrecht mir das Gebäude,
Seine Absicht hat's erfüllt,
Daß sich Herz und Auge weide
An dem wohlgelungnen Bild.
Schwingt den Hammer, schwingt,
Bis der Mantel springt!
Wenn die Glock' soll auferstehen,
Muß die Form in Stücken gehen.

Der Meister kann die Form zerbrechen
Mit weiser Hand, zur rechten Zeit;
Doch wehe, wenn in Flammenbächen
Das glüh'nde Erz sich selbst befreit!
Blindwüthend, mit des Donners Krachen,
Zersprengt es das geborstne Haus,
Und wie aus offnem Höllenrachen
Speit es Verderben zündend aus.
Wo rohe Kräfte sinnlos walten,
Da kann sich kein Gebild gestalten;
Wenn sich die Völker selbst befrein,
Da kann die Wohlfahrt nicht gedeihn.

Weh, wenn sich in dem Schooß der Städte
Der Feuerzunder still gehäuft,
Das Volk, zerreißend seine Kette,
Zur Eigenhülfe schrecklich greift;
Da zerret an der Glocke Strängen
Der Aufruhr, daß sie heulend schallt
Und, nur geweiht zu Friedensklängen,
Die Losung anstimmt zur Gewalt.

Freiheit und Gleichheit! hört man schallen;
Der ruh'ge Bürger greift zur Wehr,
Die Straßen füllen sich, die Hallen,
Und Würgerbanden ziehn umher.
Da werden Weiber zu Hyänen
Und treiben mit Entsetzen Scherz;
Noch zuckend, mit des Panthers Zähnen,
Zerreißen sie des Feindes Herz.
Nichts Heiliges ist mehr, es lösen
Sich alle Bande frommer Scheu;
Der Gute räumt den Platz dem Bösen,
Und alle Laster walten frei.
Gefährlich ist's den Leu zu wecken,
Verderblich ist des Tigers Zahn;
Jedoch der schrecklichste der Schrecken,
Das ist der Mensch in seinem Wahn.
Weh denen, die dem Ewigblinden
Des Lichtes Himmelsfackel leihn;
Sie strahlt ihm nicht, sie kann nur zünden
Und äschert Städt' und Länder ein.

Freude hat mir Gott gegeben;
Sehet! wie ein goldner Stern,
Aus der Hülse, blank und eben,
Schält sich der metallne Kern.

Von dem Helm zum Kranz
Spielt's wie Sonnenglanz,
Auch des Wappens nette Schilder
Loben den erfahrnen Bilder.

Herein! herein!
Gesellen alle, schließt den Reihen,
Daß wir die Glocke taufend weihen,
Concordia soll ihr Name sein.
Zur Eintracht, zu herzinnigem Vereine
Versammle sie die liebende Gemeine.

Und dies sei fortan ihr Beruf,
Wozu der Meister sie erschuf:
Hoch überm niedern Erdenleben
Soll sie im blauen Himmelszelt,
Die Nachbarin des Donners, schweben
Und grenzen an die Sternenwelt,
Soll eine Stimme sein von oben,
Wie der Gestirne helle Schar,
Die ihren Schöpfer wandelnd loben
Und führen das bekränzte Jahr.
Nur ewigen und ernsten Dingen
Sei ihr metallner Mund geweiht,
Und stündlich mit den schnellen Schwingen
Berühr' im Fluge sie die Zeit.
Dem Schicksal leihe sie die Zunge;
Selbst herzlos, ohne Mitgefühl,
Begleite sie mit ihrem Schwunge
Des Lebens wechselvolles Spiel.
Und wie der Klang im Ohr vergehet,
Der mächtig tönend ihr entschallt,
So lehre sie, daß nichts bestehet,
Daß alles Irdische verhallt.

Jetzo mit der Kraft des Stranges
Wiegt die Glock' mir aus der Gruft,
Daß sie in das Reich des Klanges
Steige, in die Himmelsluft!
Ziehet, ziehet, hebt!
Sie bewegt sich, schwebt.
Freude dieser Stadt bedeute,
Friede sei ihr erst Geläute.

Kassandra.

Freude war in Trojas Hallen,
Eh die hohe Veste fiel,
Jubelhymnen hört man schallen
In der Saiten goldnes Spiel.
Alle Hände ruhen müde
Von dem thränenvollen Streit,
Weil der herrliche Pelide
Priam's schöne Tochter freit.

Und geschmückt mit Lorberreisern,
Festlich wallet Schar auf Schar.
Nach der Götter heil'gen Häusern,
Zu des Thymbriers Altar.
Dumpferbrausend durch die Gassen
Wälzt sich die bacchant'sche Lust,
Und in ihrem Schmerz verlassen
War nur e i n e traur'ge Brust.

Freudlos in der Freuden Fülle,
Ungesellig und allein,
Wandelte Kassandra stille
In Apollo's Lorberhain.
In des Waldes tiefste Gründe
Flüchtete die Seherin,
Und sie warf die Priesterbinde
Zu der Erde zürnend hin:

„Alles ist der Freude offen,
Alle Herzen sind beglückt,
Und die alten Aeltern hoffen,
Und die Schwester steht geschmückt.
Ich allein muß einsam trauern,
Denn mich flieht der süße Wahn,
Und geflügelt diesen Mauern
Seh' ich das Verderben nahn.

„Eine Fackel seh' ich glühen,
Aber nicht in Hymens Hand,
Nach den Wolken seh' ich's ziehen,
Aber nicht wie Opferbrand.
Feste seh' ich froh bereiten,
Doch im ahnungsvollen Geist
Hör' ich schon des Gottes Schreiten,
Der sie jammervoll zerreißt.

„Und sie schelten meine Klagen,
Und sie höhnen meinen Schmerz,
Einsam in die Wüste tragen
Muß ich mein gequältes Herz,
Von den Glücklichen gemieden
Und den Fröhlichen ein Spott!
Schweres hast du mir beschieden,
Pythischer, du arger Gott!

„Dein Orakel zu verkünden,
Warum warfest du mich hin
In die Stadt der ewig Blinden
Mit dem aufgeschlossnen Sinn?
Warum gabst du mir zu sehen,
Was ich doch nicht wenden kann?
Das Verhängte muß geschehen,
Das Gefürchtete muß nahn.

„Frommt's, den Schleier aufzuheben,
Wo das nahe Schrecknis droht?
Nur der Irrthum ist das Leben,
Und das Wissen ist der Tod.
Nimm, o nimm die traur'ge Klarheit,
Mir vom Aug' den blut'gen Schein!
Schrecklich ist es, deiner Wahrheit
Sterbliches Gefäß zu sein.

„Meine Blindheit gib mir wieder
Und den fröhlich dunkeln Sinn!
Nimmer sang ich freud'ge Lieder,
Seit ich deine Stimme bin.
Zukunft hast du mir gegeben,
Doch du nahmst den Augenblick,
Nahmst der Stunde fröhlich Leben —
Nimm dein falsch Geschenk zurück!

„Nimmer mit dem Schmuck der Bräute
Kränzt' ich mir das duft'ge Haar,
Seit ich deinem Dienst mich weihte
An dem traurigen Altar.
Meine Jugend war nur Weinen,
Und ich kannte nur den Schmerz,
Jede herbe Noth der Meinen
Schlug an mein empfindend Herz.

„Fröhlich seh' ich die Gespielen,
Alles um mich lebt und liebt

„In der Jugend Lustgefühlen,
Mir nur ist das Herz getrübt.
Mir erscheint der Lenz vergebens,
Der die Erde festlich schmückt;
Wer erfreute sich des Lebens,
Der in seine Tiefen blickt!

„Selig preis' ich Polyxenen
In des Herzens trunknem Wahn,
Denn den Besten der Hellenen
Hofft sie bräutlich zu umfahn.
Stolz ist ihre Brust gehoben,
Ihre Wonne faßt sie kaum,
Nicht euch, Himmlische dort oben,
Neidet sie in ihrem Traum.

„Und auch ich hab' ihn gesehen,
Den das Herz verlangend wählt;
Seine schönen Blicke flehen,
Von der Liebe Glut beseelt.
Gerne möcht' ich mit dem Gatten
In die heim'sche Wohnung ziehn;
Doch es tritt ein styg'scher Schatten
Nächtlich zwischen mich und ihn.

„Ihre bleichen Larven alle
Sendet mir Proserpina,
Wo ich wandre, wo ich walle,
Stehen mir die Geister da.
In der Jugend frohe Spiele
Drängen sie sich grausend ein,
Ein entsetzliches Gewühle,
Nimmer kann ich fröhlich sein.

Und den Mordstrahl seh' ich blinken
Und das Mörderauge glühn;
Nicht zur Rechten, nicht zur Linken
Kann ich vor dem Schreckniß fliehn;
Nicht die Blicke darf ich wenden,
Wissend, schauend, unverwandt
Muß ich mein Geschick vollenden
Fallend in dem fremden Land." —

Und noch hallen ihre Worte —
Horch! da dringt verworrner Ton
Fernher aus des Tempels Pforte:
Todt lag Thetis großer Sohn!

Eris schüttelt ihre Schlangen,
Alle Götter fliehn davon,
Und des Donners Wolken hangen,
Schwer herab auf Ilion.

Der Taucher.

„Wer wagt es, Rittersmann oder Knapp,
Zu tauchen in diesen Schlund?
Einen goldnen Becher werf' ich hinab,
Verschlungen schon hat ihn der schwarze Mund.
Wer mir den Becher kann wieder zeigen,
Er mag ihn behalten, er ist sein eigen."

Der König spricht es und wirft von der Höh'
Der Klippe, die schroff und steil
Hinaushängt in die unendliche See,
Den Becher in der Charybde Geheul.
„Wer ist der Beherzte, ich frage wieder,
Zu tauchen in diese Tiefe nieder?"

Und die Ritter, die Knappen um ihn her
Vernehmen's und schweigen still,
Sehen hinab in das wilde Meer,
Und Keiner den Becher gewinnen will.
Und der König zum dritten mal wieder fraget:
„Ist Keiner, der sich hinunter waget?"

Doch Alles noch stumm bleibt wie zuvor,
Und ein Edelknecht, sanft und keck,
Tritt aus der Knappen zagendem Chor,
Und den Gürtel wirft er, den Mantel weg,
Und alle die Männer umher und Frauen
Auf den herrlichen Jüngling verwundert schauen.

Und wie er tritt an des Felsen Hang
Und blickt in den Schlund hinab,
Die Wasser, die sie hinunter schlang,
Die Charybde jetzt brüllend wiedergab,
Und wie mit des fernen Donners Getose
Entstürzen sie schäumend dem finstern Schooße.

Und es wallet und siedet und brauset und zischt,
Wie wenn Wasser mit Feuer sich mengt,
Bis zum Himmel spritzet der dampfende Gischt,

Und Flut auf Flut sich ohn' Ende drängt,
Und will sich nimmer erschöpfen und leeren
Als wollte das Meer noch ein Meer gebären.

Doch endlich, da legt sich die wilde Gewalt,
Und schwarz aus dem weißen Schaum
Klafft hinunter ein gähnender Spalt,
Grundlos, als ging's in den Höllenraum,
Und reißend sieht man die brandenden Wogen
Hinab in den strudelnden Trichter gezogen.

Jetzt schnell, eh die Brandung wiederkehrt,
Der Jüngling sich Gott befiehlt,
Und — ein Schrei des Entsetzens wird rings gehört,
Und schon hat ihn der Wirbel hinweggespült,
Und geheimnißvoll über dem kühnen Schwimmer
Schließt sich der Rachen; er zeigt sich nimmer.

Und stille wird's über dem Wasserschlund,
In der Tiefe nur brauset es hohl,
Und bebend hört man von Mund zu Mund:
„Hochherziger Jüngling, fahre wohl!“
Und hohler und hohler hört' man's heulen,
Und es harrt noch mit bangem, mit schrecklichem Weilen.

Und würfst du die Krone selber hinein
Und sprächst: wer mir bringet die Kron',
Er soll sie tragen und König sein!
Mich gelüstete nicht nach dem theuren Lohn.
Was die heulende Tiefe da unten verhehle,
Das erzählt keine lebende glückliche Seele.

Wol manches Fahrzeug, vom Strudel gefaßt,
Schoß gäh in die Tiefe hinab;
Doch zerschmettert nur rangen sich Kiel und Mast
Hervor aus dem Alles verschlingenden Grab.
Und heller und heller, wie Sturmes Sausen
Hört man's näher und immer näher brausen.

Und es wallet und siedet und brauset und zischt,
Wie wenn Wasser mit Feuer sich mengt,
Bis zum Himmel spritzet der dampfende Gischt,
Und Well' auf Well' sich ohn' Ende drängt,
Und wie mit des fernen Donners Getose,
Entstürzt es brüllend dem finstern Schooße.

Und sieh! aus dem finster flutenden Schooß
Da hebet sich's schwanenweiß,
Und ein Arm und ein glänzender Nacken wird bloß,
Und es rudert mit Kraft und mit emsigem Fleiß,
Und er ist's, und hoch in seiner Linken
Schwingt er den Becher mit freudigem Winken.

Und athmete lang und athmete tief,
Und begrüßte das himmlische Licht.
Mit Frohlocken es einer dem andern rief:
„Er lebt! er ist da! es behielt ihn nicht!
Aus dem Grab, aus der strudelnden Wasserhöhle
Hat der Brave gerettet die lebende Seele.“

Und er kommt, es umringt ihn die jubelnde Schar;
Zu des Königs Füßen er sinkt,
Den Becher reicht er ihm kniend dar,
Und der König der lieblichen Tochter winkt,
Die füllt ihn mit funkelndem Wein bis zum Rande;
Und der Jüngling sich also zum König wandte:

„Lang' lebe der König! Es freue sich,
Wer da athmet im rosigten Licht!
Da unten aber ist's fürchterlich,
Und der Mensch versuche die Götter nicht,
Und begehre nimmer und nimmer zu schauen,
Was sie gnädig bedecken mit Nacht und Grauen.

„Es riß mich hinunter blitzesschnell,
Da stürzt' mir aus felsigtem Schacht
Wildflutend entgegen ein reißender Quell;
Mich packte des Doppelstroms wüthende Macht,
Und wie einen Kreisel, mit schwindelndem Drehen
Trieb mich's um, ich konnte nicht widerstehen.

„Da zeigte mir Gott, zu dem ich rief,
In der höchsten schrecklichen Noth,
Aus der Tiefe ragend, ein Felsenriff,
Das erfaßt' ich behend und entrann dem Tod.
Und da hing auch der Becher an spitzen Korallen,
Sonst wär' er ins Bodenlose gefallen.

„Denn unter mir lag's noch bergetief
In purpurner Finsterniß da,
Und ob's hier dem Ohre gleich ewig schlief,

Das Auge mit Schaudern hinunter sah,
Wie's von Salamandern und Molchen und Drachen
Sich regt' in dem furchtbaren Höllenrachen.

„Schwarz wimmelten da, in grausem Gemisch,
Zu scheußlichen Klumpen geballt,
Der stachlichte Roche, der Klippenfisch,
Des Hammers gräuliche Ungestalt,
Und dräuend wies mir die grimmigen Zähne
Der entsetzliche Hai, des Meeres Hyäne.

„Und da hing ich und war's mir mit Grausen bewußt,
Von der menschlichen Hülfe so weit,
Unter Larven die einzige fühlende Brust,
Allein in der gräßlichen Einsamkeit,
Tief unter dem Schall der menschlichen Rede
Bei den Ungeheuern der traurigen Oede.

„Und schaudernd dacht ich's, da kroch's heran,
Regte hundert Gelenke zugleich,
Will schnappen nach mir; in des Schreckens Wahn
Laß ich los der Koralle umklammerten Zweig;
Gleich faßt mich der Strudel mit rasendem Toben,
Doch es war mir zum Heil, er riß mich nach oben."

Der König darob sich verwundert schier
Und spricht: „Der Becher ist dein,
Und diesen Ring noch bestimm' ich dir,
Geschmückt mit dem köstlichsten Edelgestein,
Versuchst du's noch einmal und bringst mir Kunde,
Was du sahst auf des Meers tiefunterstem Grunde."

Das hörte die Tochter mit weichem Gefühl,
Und mit schmeichelndem Munde sie fleht:
„Laß, Vater, genug sein das grausame Spiel!
Er hat euch bestanden, was Keiner besteht,
Und könnt ihr des Herzens Gelüsten nicht zähmen,
So mögen die Ritter den Knappen beschämen."

Drauf der König greift nach dem Becher schnell,
In den Strudel ihn schleudert hinein:
„Und schaffst du den Becher mir wieder zur Stell',
So sollst du der trefflichste Ritter mir sein,
Und sollst sie als Ehgemahl heut noch umarmen,
Die jetzt für dich bittet mit zartem Erbarmen."

Da ergreift's ihm die Seele mit Himmelsgewalt,
Und es blitzt aus den Augen ihm kühn,
Und er siehet erröthen die schöne Gestalt,
Und sieht sie erbleichen und sinken hin;
Da treibt's ihn, den köstlichen Preis zu erwerben,
Und stürzt hinunter auf Leben und Sterben.

Wol hört man die Brandung, wol kehrt sie zurück,
Sie verkündigt der donnernde Schall;
Da bückt sich's hinunter mit liebendem Blick,
Es kommen, es kommen die Wasser all,
Sie rauschen herauf, sie rauschen nieder,
Den Jüngling bringt keines wieder.

Die Kraniche des Ibykus.

Zum Kampf der Wagen und Gesänge,
Der auf Korinthus' Landesenge
Der Griechen Stämme froh vereint,
Zog Ibykus, der Götterfreund.
Ihm schenkte des Gesanges Gabe,
Der Lieder süßen Mund Apoll;
So wandert er an leichtem Stabe
Aus Rhegium, des Gottes voll.

Schon winkt auf hohem Bergesrücken
Akrokorinth des Wandrers Blicken,
Und in Poseidon's Fichtenhain
Tritt er mit frommem Schauder ein.
Nichts regt sich um ihn her, nur Schwärme
Von Kranichen begleiten ihn,
Die fernhin nach des Südens Wärme
In graulichem Geschwader ziehn.

„Seid mir gegrüßt, befreund'te Scharen,
Die mir zur See Begleiter waren!
Zum guten Zeichen nehm' ich euch,
Mein Loos, es ist dem euren gleich.
Von fern her kommen wir gezogen
Und flehen um ein wirthlich Dach —
Sei uns der Gastliche gewogen,
Der von dem Fremdling wehrt die Schmach."

Und munter fördert er die Schritte
Und sieht sich in des Waldes Mitte;
Da sperren auf gedrangem Steg
Zwei Mörder plötzlich seinen Weg.
Zum Kampfe muß er sich bereiten,
Doch bald ermattet sinkt die Hand,
Sie hat der Leier zarte Saiten,
Doch nie des Bogens Kraft gespannt.

Er ruft die Menschen an, die Götter,
Sein Flehen dringt zu keinem Retter;
Wie weit er auch die Stimme schickt,
Nichts Lebendes wird hier erblickt.
„So muß ich hier verlassen sterben,
Auf fremdem Boden, unbeweint,
Durch böser Buben Hand verderben,
Wo auch kein Rächer mir erscheint!“

Und schwer getroffen sinkt er nieder,
Da rauscht der Kraniche Gefieder;
Er hört, schon kann er nicht mehr sehn,
Die nahen Stimmen furchtbar krähn.
„Von euch, ihr Kraniche dort oben,
Wenn keine andre Stimme spricht,
Sei meines Mordes Klag' erhoben!“
Er ruft es, und sein Auge bricht.

Der nackte Leichnam wird gefunden,
Und bald, obgleich entstellt von Wunden,
Erkennt der Gastfreund in Korinth
Die Züge, die ihm theuer sind.
„Und muß ich so dich wiederfinden,
Und hoffte mit der Fichte Kranz
Des Sängers Schläfe zu umwinden,
Bestrahlt von seines Ruhmes Glanz!“

Und jammernd hören's alle Gäste,
Versammelt bei Poseidon's Feste,
Ganz Griechenland ergreift der Schmerz,
Verloren hat ihn jedes Herz.
Und stürmend drängt sich zum Prytanen
Das Volk, es fodert seine Wuth,
Zu rächen des Erschlagnen Manen,
Zu sühnen mit des Mörders Blut.

Doch wo die Spur, die aus der Menge,
Der Völker flutendem Gedränge,
Gelocket von der Spiele Pracht,
Den schwarzen Thäter kenntlich macht?
Sind's Räuber, die ihn feig erschlagen?
That's neidisch ein verborgner Feind?
Nur Helios vermag's zu sagen,
Der alles Irdische bescheint.

Er geht vielleicht mit frechem Schritte
Jetzt eben durch der Griechen Mitte,
Und während ihn die Rache sucht,
Genießt er seines Frevels Frucht.
Auf ihres eignen Tempels Schwelle
Trotzt er vielleicht den Göttern, mengt
Sich dreist in jene Menschenwelle,
Die dort sich zum Theater drängt.

Denn Bank an Bank gedränget sitzen,
Es brechen fast der Bühne Stützen,
Herbeigeströmt von fern und nah,
Der Griechen Völker wartend da.
Dumpfbrausend wie des Meeres Wogen,
Von Menschen wimmelnd wächst der Bau
In weiter stets geschweiftem Bogen
Hinauf bis in des Himmels Blau.

Wer zählt die Völker, nennt die Namen,
Die gastlich hier zusammen kamen?
Von Cekrops' Stadt, von Aulis' Strand,
Von Phocis, vom Spartanerland,
Von Asiens entlegner Küste,
Von allen Inseln kamen sie,
Und horchen von dem Schaugerüste
Des Chores grauser Melodie,

Der, streng und ernst, nach alter Sitte,
Mit langsam abgemessnem Schritte
Hervortritt aus dem Hintergrund,
Umwandelnd des Theaters Rund.
So schreiten keine ird'schen Weiber!
Die zeugete kein sterblich Haus!
Es steigt das Riesenmaß der Leiber
Hoch über Menschliches hinaus.

Ein schwarzer Mantel schlägt die Lenden,
Sie schwingen in entfleischten Händen
Der Fackel düsterrothe Glut,
In ihren Wangen fließt kein Blut.
Und wo die Haare lieblich flattern,
Um Menschenstirnen freundlich wehn,
Da sieht man Schlangen hier und Nattern
Die giftgeschwollnen Bäuche blähn.

Und schauerlich, gedreht im Kreise,
Beginnen sie des Hymnus Weise,
Der durch das Herz zerreißend dringt,
Die Bande um den Frevler schlingt.
Besinnungraubend, herzbethörend
Schallt der Erinnyen Gesang,
Er schallt, des Hörers Mark verzehrend,
Und duldet nicht der Leier Klang:

„Wohl dem, der frei von Schuld und Fehle
Bewahrt die kindlich reine Seele!
Ihm dürfen wir nicht rächend nahn,
Er wandelt frei des Lebens Bahn.
Doch wehe, wehe, wer verstohlen
Des Mordes schwere That vollbracht!
Wir heften uns an seine Sohlen,
Das furchtbare Geschlecht der Nacht.

„Und glaubt er fliehend zu entspringen,
Geflügelt sind wir da, die Schlingen
Ihm werfend um den flücht'gen Fuß,
Daß er zu Boden fallen muß.
So jagen wir ihn ohn' Ermatten,
Versöhnen kann uns keine Reu',
Ihn fort und fort bis zu den Schatten,
Und geben ihn auch dort nicht frei."

So singend, tanzen sie den Reigen,
Und Stille, wie des Todes Schweigen,
Liegt überm ganzen Hause schwer,
Als ob die Gottheit nahe wär'.
Und feierlich, nach alter Sitte,
Umwandelnd des Theaters Rund,
Mit langsam abgemessnem Schritte
Verschwinden sie im Hintergrund.

Und zwischen Trug und Wahrheit schwebet
Noch zweifelnd jede Brust und bebet,
Und huldiget der furchtbarn Macht,
Die richtend im Verborgnen wacht,
Die unerforschlich, unergründet
Des Schicksals dunkeln Knäuel flicht,
Dem tiefen Herzen sich verkündet,
Doch fliehet vor dem Sonnenlicht.

Da hört man auf den höchsten Stufen
Auf einmal eine Stimme rufen:
„Sieh da, sieh da, Timotheus,
Die Kraniche des Ibykus!“ —
Und finster plötzlich wird der Himmel,
Und über dem Theater hin
Sieht man in schwärzlichem Gewimmel
Ein Kranichheer vorüberziehn.

„Des Ibykus!“ — Der theure Name
Rührt jede Brust mit neuem Grame,
Und wie im Meere Well' auf Well',
So läuft's von Mund zu Munde schnell:
„Des Ibykus? den wir beweinen?
Den eine Mörderhand erschlug?
Was ist's mit dem? Was kann er meinen?
Was ist's mit diesem Kranichzug?“ —

Und lauter immer wird die Frage,
Und ahnend fliegt's mit Blitzesschlage
Durch alle Herzen: „Gebet Acht,
Das ist der Eumeniden Macht!
Der fromme Dichter wird gerochen,
Der Mörder bietet selbst sich dar!
Ergreift ihn, der das Wort gesprochen,
Und ihn, an den's gerichtet war!“

Doch dem war kaum das Wort entfahren,
Möcht' er's im Busen gern bewahren;
Umsonst, der schreckenbleiche Mund
Macht schnell die Schuldbewußten kund.
Man reißt und schleppt sie vor den Richter,
Die Scene wird zum Tribunal,
Und es gestehn die Bösewichter,
Getroffen von der Rache Strahl.

Der Kampf mit dem Drachen.

Was rennt das Volk, was wälzt sich dort
Die langen Gassen brausend fort?
Stürzt Rhodus unter Feuers Flammen?
Es rottet sich im Sturm zusammen,
Und einen Ritter, hoch zu Roß,
Gewahr' ich aus dem Menschentroß;
Und hinter ihm, welch Abenteuer!
Bringt man geschleppt ein Ungeheuer;
Ein Drache scheint es von Gestalt
Mit weitem Krokodilesrachen,
Und Alles blickt verwundert bald
Den Ritter an und bald den Drachen.

Und tausend Stimmen werden laut:
„Das ist der Lindwurm, kommt und schaut,
Der Hirt und Herden uns verschlungen!
Das ist der Held, der ihn bezwungen!
Viel' Andre zogen vor ihm aus,
Zu wagen den gewalt'gen Strauß,
Doch Keinen sah man wiederkehren;
Den kühnen Ritter soll man ehren!"
Und nach dem Kloster geht der Zug,
Wo Sanct-Johann's, des Täufers, Orden,
Die Ritter des Spitals, im Flug
Zu Rathe sind versammelt worden.

Und vor den edeln Meister tritt
Der Jüngling mit bescheidnem Schritt;
Nachdrängt das Volk, mit wildem Rufen,
Erfüllend des Geländers Stufen.
Und Jener nimmt das Wort und spricht:
„Ich hab' erfüllt die Ritterpflicht.
Der Drache, der das Land verödet,
Er liegt von meiner Hand getödtet;
Frei ist dem Wanderer der Weg,
Der Hirte treibe ins Gefilde,
Froh walle auf dem Felsensteg
Der Pilger zu dem Gnadenbilde."

Doch strenge blickt der Fürst ihn an
Und spricht: „Du hast als Held gethan;
Der Muth ist's, der den Ritter ehret,
Du hast den kühnen Geist bewähret.

Doch sprich! was ist die erste Pflicht
Des Ritters, der für Christum ficht,
Sich schmücket mit des Kreuzes Zeichen?"
Und alle rings herum erbleichen.
Doch er, mit edlem Anstand, spricht,
Indem er sich erröthend neiget:
„Gehorsam ist die erste Pflicht,
Die ihn des Schmuckes würdig zeiget."

„Und diese Pflicht, mein Sohn," versetzt
Der Meister, „hast du frech verletzt.
Den Kampf, den das Gesetz versaget,
Hast du mit frevlem Muth gewaget!" —
„Herr, richte, wenn du Alles weißt,"
Spricht Jener mit gesetztem Geist,
„Denn des Gesetzes Sinn und Willen
Vermeint' ich treulich zu erfüllen.
Nicht unbedachtsam zog ich hin,
Das Ungeheuer zu bekriegen;
Durch List und kluggewandten Sinn
Versucht' ich's, in dem Kampf zu siegen.

„Fünf unsers Ordens waren schon,
Die Zierden der Religion,
Des kühnen Muthes Opfer worden;
Da wehrtest du den Kampf dem Orden.
Doch an dem Herzen nagten mir
Der Unmuth und die Streitbegier,
Ja, selbst im Traum der stillen Nächte
Fand ich mich keuchend im Gefechte;
Und wenn der Morgen dämmernd kam
Und Kunde gab von neuen Plagen,
Da faßte mich ein wilder Gram,
Und ich beschloß, es frisch zu wagen.

„Und zu mir selber sprach ich dann:
Was schmückt den Jüngling, ehrt den Mann?
Was leisteten die tapfern Helden,
Von denen uns die Lieder melden,
Die zu der Götter Glanz und Ruhm
Erhub das blinde Heidenthum?
Sie reinigten von Ungeheuern
Die Welt in kühnen Abenteuern,
Begegneten im Kampf dem Leun
Und rangen mit den Minotauren,
Die armen Opfer zu befrein,
Und ließen sich das Blut nicht dauren.

„Ist nur der Saracen es werth,
Daß ihn bekämpft des Christen Schwert?
Bekriegt er nur die falschen Götter?
Gesandt ist er der Welt zum Retter,
Von jeder Noth und jedem Harm
Befreien muß sein starker Arm;
Doch seinen Muth muß Weisheit leiten,
Und List muß mit der Stärke streiten.
So sprach ich oft und zog allein,
Des Raubthiers Fährte zu erkunden;
Da flößte mir der Geist es ein,
Froh rief ich aus: ich hab's gefunden!

„Und trat zu dir und sprach das Wort:
Mich zieht es nach der Heimat fort.
Du, Herr, willfahrtest meinen Bitten,
Und glücklich war das Meer durchschnitten.
Kaum stieg ich aus am heim'schen Strand,
Gleich ließ ich durch des Künstlers Hand,
Getreu den wohlbemerkten Zügen,
Ein Drachenbild zusammenfügen.
Auf kurzen Füßen wird die Last
Des langen Leibes aufgethürmet;
Ein schuppicht Panzerhemd umfaßt
Den Rücken, den es furchtbar schirmet.

„Lang strecket sich der Hals hervor,
Und gräßlich, wie ein Höllenthor,
Als schnappt es gierig nach der Beute,
Eröffnet sich des Rachens Weite,
Und aus dem schwarzen Schlunde dräun
Der Zähne stachelichte Reihn;
Die Zunge gleicht des Schwertes Spitze,
Die kleinen Augen sprühen Blitze;
In eine Schlange endigt sich
Des Rückens ungeheure Länge,
Rollt um sich selber fürchterlich,
Daß es um Mann und Roß sich schlänge.

„Und alles bild' ich nach, genau,
Und kleid' es in ein scheußlich Grau;
Halb Wurm erschien's, halb Molch und Drache,
Gezeuget in der gift'gen Lache.
Und als das Bild vollendet war,
Erwähl' ich mir ein Doggenpaar,
Gewaltig, schnell, von flinken Läufen,
Gewohnt, den wilden Ur zu greifen;

Die hetz' ich auf den Lindwurm an,
Erhitze sie zu wildem Grimme,
Zu fassen ihn mit scharfem Zahn,
Und lenke sie mit meiner Stimme.

„Und wo des Bauches weiches Vließ,
Den scharfen Bissen Blöße ließ,
Da reiz' ich sie, den Wurm zu packen,
Die spitzen Zähne einzuhacken.
Ich selbst, bewaffnet mit Geschoß,
Besteige mein arabisch Roß,
Von adeliger Zucht entstammet,
Und als ich seinen Zorn entflammet,
Rasch auf den Drachen spreng ich's los,
Und stachl' es mit den scharfen Sporen,
Und werfe zielend mein Geschoß,
Als wollt' ich die Gestalt durchbohren.

„Ob auch das Roß sich grauend bäumt
Und knirscht und in den Zügel schäumt,
Und meine Doggen ängstlich stöhnen,
Nicht rast' ich, bis sie sich gewöhnen.
So üb' ich's aus mit Emsigkeit,
Bis drei mal sich der Mond erneut
Und als sie Jedes recht begriffen,
Führ' ich sie her auf schnellen Schiffen.
Der dritte Morgen ist es nun,
Daß mir's gelungen, hier zu landen;
Den Gliedern gönnt' ich kaum zu ruhn,
Bis ich das große Werk bestanden.

„Denn heiß erregte mir das Herz
Des Landes frisch erneuter Schmerz;
Zerrissen fand man jüngst die Hirten,
Die nach dem Sumpfe sich verirrten,
Und ich beschließe rasch die That,
Nur von dem Herzen nehm' ich Rath.
Flugs unterricht' ich meine Knappen,
Besteige den versuchten Rappen,
Und von dem edeln Doggenpaar
Begleitet, auf geheimen Wegen,
Wo meiner That kein Zeuge war,
Reit' ich dem Feinde frisch entgegen.

„Das Kirchlein kennst du, Herr, das hoch
Auf eines Felsenberges Joch,

Der weit die Insel überschauet,
Des Meisters kühner Geist erbauet.
Verächtlich scheint es, arm und klein,
Doch ein Mirakel schließt es ein,
Die Mutter mit dem Jesusknaben,
Den die drei Könige begaben.
Auf drei mal dreißig Stufen steigt
Der Pilgrim nach der steilen Höhe;
Doch, hat er schwindelnd sie erreicht,
Erquickt ihn seines Heilands Nähe.

„Tief in den Fels, auf dem es hängt,
Ist eine Grotte eingesprengt,
Vom Thau des nahen Moors befeuchtet,
Wohin des Himmels Strahl nicht leuchtet.
Hier hausete der Wurm und lag,
Den Raub erspähend, Nacht und Tag.
So hielt er, wie der Höllendrache,
Am Fuß des Gotteshauses Wache;
Und kam der Pilgrim hergewallt
Und lenkte in die Unglücksstraße,
Hervorbrach aus dem Hinterhalt
Der Feind und trug ihn fort zum Fraße.

„Den Felsen stieg ich jetzt hinan,
Eh' ich den schweren Strauß begann;
Hin kniet' ich vor dem Christuskinde
Und reinigte mein Herz von Sünde.
Drauf gürt' ich mir im Heiligthum
Den blanken Schmuck der Waffen um,
Bewehre mit dem Spieß die Rechte,
Und nieder steig' ich zum Gefechte.
Zurücke bleibt der Knappen Troß;
Ich gebe scheidend die Befehle,
Und schwinge mich behend aufs Roß,
Und Gott empfehl' ich meine Seele.

„Kaum seh' ich mich im ebnen Plan,
Flugs schlagen meine Doggen an,
Und bang beginnt das Roß zu keuchen
Und bäumet sich und will nicht weichen;
Denn nahe liegt, zum Knäul geballt,
Des Feindes scheußliche Gestalt
Und sonnet sich auf warmem Grunde.
Auf jagen ihn die flinken Hunde;

Doch Einer lebt noch, sie zu rächen;
Dich kann mein Mund nicht glücklich sprechen,
So lang' des Feindes Auge wacht." —

Und eh der König noch geendet,
Da stellt sich, von Milet gesendet,
Ein Bote dem Tyrannen dar:
„Laß, Herr, des Opfers Düfte steigen,
Und mit des Lorbeers muntern Zweigen
Bekränze dir dein festlich Haar!

„Getroffen sank dein Feind vom Speere,
Mich sendet mit der frohen Märe
Dein treuer Feldherr Polydor —"
Und nimmt aus einem schwarzen Becken,
Noch blutig, zu der Beiden Schrecken,
Ein wohlbekanntes Haupt hervor.

Der König tritt zurück mit Grauen:
„Doch warn' ich dich, dem Glück zu trauen",
Versetzt er mit besorgtem Blick.
„Bedenk', auf ungetreuen Wellen,
Wie leicht kann sie der Sturm zerschellen,
Schwimmt deiner Flotte zweifelnd Glück."

Und eh er noch das Wort gesprochen,
Hat ihn der Jubel unterbrochen,
Der von der Rhede jauchzend schallt.
Mit fremden Schätzen reich beladen,
Kehrt zu den heimischen Gestaden
Der Schiffe mastenreicher Wald.

Der königliche Gast erstaunet:
„Dein Glück ist heute gut gelaunet,
Doch fürchte seinen Unbestand.
Der Kreter waffenkund'ge Scharen
Bedräuen dich mit Kriegsgefahren;
Schon nahe sind sie diesem Strand."

Und eh ihm noch das Wort entfallen,
Da sieht man's von den Schiffen wallen,
Und tausend Stimmen rufen: „Sieg!
Von Feindesnoth sind wir befreiet,
Die Kreter hat der Sturm zerstreuet,
Vorbei, geendet ist der Krieg!"

Das hört der Gastfreund mit Entsetzen:
„Fürwahr, ich muß dich glücklich schätzen!
Doch", spricht er, „zittr' ich für dein Heil.
Mir grauet vor der Götter Neide;
Des Lebens ungemischte Freude
Ward keinem Irdischen zu Theil.

„Auch mir ist Alles wohl gerathen,
Bei allen meinen Herrschertaten
Begleitet mich des Himmels Huld;
Doch hatt' ich einen theuren Erben,
Den nahm mir Gott, ich sah ihn sterben,
Dem Glück bezahlt' ich meine Schuld.

„Drum, willst du dich vor Leid bewahren,
So flehe zu den Unsichtbaren,
Daß sie zum Glück den Schmerz verleihn.
Noch Keinen sah ich fröhlich enden,
Auf den mit immer vollen Händen
Die Götter ihre Gaben streun.

„Und wenn's die Götter nicht gewähren,
So acht' auf eines Freundes Lehren
Und rufe selbst das Unglück her;
Und was von allen deinen Schätzen
Dein Herz am höchsten mag ergötzen,
Das nimm und wirf's in dieses Meer!"

Und Jener spricht, von Furcht beweget:
„Von Allem, was die Insel heget,
Ist dieser Ring mein höchstes Gut.
Ihn will ich den Erinnen weihen,
Ob sie mein Glück mir dann verzeihen."
Und wirft das Kleinod in die Flut.

Und bei des nächsten Morgens Lichte
Da tritt mit fröhlichem Gesichte
Ein Fischer vor den Fürsten hin:
„Herr, diesen Fisch hab' ich gefangen,
Wie keiner noch ins Netz gegangen,
Dir zum Geschenke bring' ich ihn."

Und als der Koch den Fisch zertheilet,
Kommt er bestürzt herbeigeeilet
Und ruft mit hocherstauntem Blick:

Und spricht: „Umarme mich, mein Sohn!
Dir ist der härt're Kampf gelungen,
Nimm dieses Kreuz. Es ist der Lohn
Der Demuth, die sich selbst bezwungen.“

Die Bürgschaft.

Ballade.

Zu Dionys, dem Tyrannen, schlich
Möros, den Dolch im Gewande;
Ihn schlugen die Häscher in Bande.
„Was wolltest du mit dem Dolche, sprich!“
Entgegnet ihm finster der Wütherich.
„Die Stadt vom Tyrannen befreien!“ —
„Das sollst du am Kreuze bereuen.“

„Ich bin“, spricht Jener, „zu sterben bereit
Und bitte nicht um mein Leben;
Doch willst du Gnade mir geben,
Ich flehe dich um drei Tage Zeit,
Bis ich die Schwester dem Gatten gefreit;
Ich lasse den Freund dir als Bürgen,
Ihn magst du, entrinn' ich, erwürgen.“

Da lächelt der König mit arger List
Und spricht nach kurzem Bedenken:
„Drei Tage will ich dir schenken;
Doch wisse! wenn sie verstrichen die Frist,
Eh du zurück mir gegeben bist,
So muß er statt deiner erblassen,
Doch dir ist die Strafe erlassen.“

Und er kommt zum Freunde: „Der König gebeut,
Daß ich am Kreuz mit dem Leben
Bezahle das frevelnde Streben;
Doch will er mir gönnen drei Tage Zeit,
Bis ich die Schwester dem Gatten gefreit;
So bleib du dem König zum Pfande,
Bis ich komme, zu lösen die Bande.“

Und schweigend umarmt ihn der treue Freund
Und liefert sich aus dem Tyrannen;
Der Andere ziehet von dannen.
Und ehe das dritte Morgenroth scheint,

Hat er schnell mit dem Gatten die Schwester vereint,
Eilt heim mit sorgender Seele,
Damit er die Frist nicht verfehle.

Da gießt unendlicher Regen herab,
Von den Bergen stürzen die Quellen,
Und die Bäche, die Ströme schwellen,
Und er kommt ans Ufer mit wanderndem Stab,
Da reißet die Brücke der Strudel hinab,
Und donnernd sprengen die Wogen
Des Gewölbes krachenden Bogen.

Und trostlos irrt er an Ufers Rand,
Wie weit er auch spähet und blicket
Und die Stimme, die rufende, schicket;
Da stößet kein Nachen vom sichern Strand,
Der ihn setze an das gewünschte Land,
Kein Schiffer lenket die Fähre,
Und der wilde Strom wird zum Meere.

Da sinkt er ans Ufer und weint und fleht,
Die Hände zum Zeus erhoben:
„O hemme des Stromes Toben!
Es eilen die Stunden, im Mittag steht
Die Sonne, und wenn sie niedergeht,
Und ich kann die Stadt nicht erreichen,
So muß der Freund mir erbleichen."

Doch wachsend erneut sich des Stromes Wuth,
Und Welle auf Welle zerrinnet,
Und Stunde an Stunde entrinnet,
Da treibet die Angst ihn, da faßt er sich Muth
Und wirft sich hinein in die brausende Flut,
Und theilt mit gewaltigen Armen
Den Strom, und ein Gott hat Erbarmen.

Und gewinnt das Ufer und eilet fort
Und danket dem rettenden Gotte;
Da stürzet die raubende Rotte
Hervor aus des Waldes nächtlichem Ort,
Den Pfad ihm sperrend, und schnaubet Mord
Und hemmet des Wanderers Eile
Mit drohend geschwungener Keule.

„Was wollt ihr?" ruft er, vor Schrecken bleich,
„Ich habe nichts, als mein Leben,
Das muß ich dem Könige geben!"

Und entreißt die Keule dem Nächsten gleich:
„Um des Freundes willen erbarmet euch!“
Und drei, mit gewaltigen Streichen,
Erlegt er, die Andern entweichen.

Und die Sonne versendet glühenden Brand,
Und von der unendlichen Mühe
Ermattet, sinken die Kniee.
„O hast du mich gnädig aus Räubershand,
Aus dem Strom mich gerettet ans heilige Land,
Und soll hier verschmachtend verderben,
Und der Freund mir, der liebende, sterben!

Und horch! da sprudelt es silberhell,
Ganz nahe, wie rieselndes Rauschen,
Und stille hält er, zu lauschen,
Und sieh, aus dem Felsen, geschwätzig, schnell,
Springt murmelnd hervor ein lebendiger Quell,
Und freudig bückt er sich nieder
Und erfrischet die brennenden Glieder.

Und die Sonne blickt durch der Zweige Grün
Und malt auf den glänzenden Matten
Der Bäume gigantische Schatten;
Und zwei Wanderer sieht er die Straße ziehn,
Will eilenden Laufes vorüber fliehn,
Da hört er die Worte sie sagen:
„Jetzt wird er ans Kreuz geschlagen.“

Und die Angst beflügelt den eilenden Fuß,
Ihn jagen der Sorge Qualen,
Da schimmern in Abendroths Strahlen
Von ferne die Zinnen von Syrakus,
Und entgegen kommt ihm Philostratus,
Des Hauses redlicher Hüter,
Der erkennet entsetzt den Gebieter:

„Zurück! du rettest den Freund nicht mehr,
So rette das eigne Leben!
Den Tod erleidet er eben.
Von Stunde zu Stunde gewartet' er
Mit hoffender Seele der Wiederkehr,
Ihm konnte den muthigen Glauben
Der Hohn des Tyrannen nicht rauben.“ —

„Und ist es zu spät, und kann ich ihm nicht
Ein Retter willkommen erscheinen,

So soll mich der Tod ihm vereinen.
Deß rühme der blut'ge Tyrann sich nicht,
Daß der Freund dem Freunde gebrochen die Pflicht,
Er schlachte der Opfer zweie
Und glaube an Liebe und Treue!"

Und die Sonne geht unter, da steht er am Thor
Und sieht das Kreuz schon erhöhet,
Das die Menge gaffend umstehet!
An dem Seile schon zieht man den Freund empor,
Da zertrennt er gewaltig den dichten Chor:
„Mich, Henker!" ruft er, „erwürget!
Da bin ich, für den er gebürget!"

Und Erstaunen ergreift das Volk umher,
In den Armen liegen sich Beide
Und weinen vor Schmerzen und Freude.
Da sieht man kein Auge thränenleer,
Und zum Könige bringt man die Wundermär;
Der fühlt ein menschliches Rühren,
Läßt schnell vor den Thron sie führen.

Und blicket sie lange verwundert an.
Drauf spricht er: „Es ist euch gelungen,
Ihr habt das Herz mir bezwungen;
Und die Treue, sie ist doch kein leerer Wahn;
So nehmet auch mich zum Genossen an!
Ich sei, gewährt mir die Bitte,
In eurem Bunde der Dritte."

Ritter Toggenburg.

„Ritter, treue Schwesterliebe
Widmet euch dies Herz;
Fordert keine andre Liebe,
Denn es macht mir Schmerz.
Ruhig mag ich euch erscheinen,
Ruhig gehen sehn.
Eurer Augen stilles Weinen
Kann ich nicht verstehn."

Und er hört's mit stummem Harme,
Reißt sich blutend los,
Preßt sie heftig in die Arme,
Schwingt sich auf sein Roß,

Schickt zu seinen Mannen allen
In dem Lande Schweiz;
Nach dem heil'gen Grab sie wallen,
Auf der Brust das Kreuz.

Große Thaten dort geschehen
Durch der Helden Arm;
Ihres Helmes Büsche wehen
In der Feinde Schwarm;
Und des Toggenburgers Name
Schreckt den Muselmann;
Doch das Herz von seinem Grame
Nicht genesen kann.

Und ein Jahr hat er's getragen,
Trägt's nicht länger mehr;
Ruhe kann er nicht erjagen
Und verläßt das Heer;
Sieht ein Schiff an Joppe's Strande,
Das die Segel bläht,
Schiffet heim zum theuren Lande,
Wo ihr Athem weht.

Und an ihres Schlosses Pforte
Klopft der Pilger an,
Ach, und mit dem Donnerworte
Wird sie aufgethan:
„Die ihr suchet, trägt den Schleier,
Ist des Himmels Braut,
Gestern war des Tages Feier,
Der sie Gott getraut."

Da verlässet er auf immer
Seiner Väter Schloß,
Seine Waffen sieht er nimmer,
Noch sein treues Roß.
Von der Toggenburg hernieder
Steigt er unbekannt,
Denn es deckt die edeln Glieder
Härenes Gewand.

Und er baut sich eine Hütte
Jener Gegend nah,
Wo das Kloster aus der Mitte
Düstrer Linden sah;

Harrend von des Morgens Lichte
Bis zu Abends Schein,
Stille Hoffnung im Gesichte,
Saß er da allein.

Blickte nach dem Kloster drüben,
Blickte Stunden lang
Nach dem Fenster seiner Lieben,
Bis das Fenster klang,
Bis die Liebliche sich zeigte,
Bis das theure Bild
Sich ins Thal herunter neigte,
Ruhig, engelmild.

Und dann legt' er froh sich nieder,
Schlief getröstet ein,
Still sich freuend, wenn es wieder
Morgen würde sein.
Und so saß er viele Tage,
Saß viel Jahre lang,
Harrend ohne Schmerz und Klage,
Bis das Fenster klang.

Bis die Liebliche sich zeigte,
Bis das theure Bild
Sich ins Thal herunter neigte,
Ruhig, engelmild.
Und so saß er, eine Leiche,
Eines Morgens da;
Nach dem Fenster noch das bleiche,
Stille Antlitz sah.

Der Ring des Polykrates.

Er stand auf seines Daches Zinnen,
Er schaute mit vergnügten Sinnen
Auf das beherrschte Samos hin.
„Dies Alles ist mir unterthänig“,
Begann er zu Aegyptens König,
„Gestehe, daß ich glücklich bin.“ —

„Du hast der Götter Gunst erfahren!
Die vormals deines Gleichen waren,
Sie zwingt jetzt deines Scepters Macht.

Doch Einer lebt noch, sie zu rächen;
Dich kann mein Mund nicht glücklich sprechen,
So lang' des Feindes Auge wacht." —

Und eh der König noch geendet,
Da stellt sich, von Milet gesendet,
Ein Bote dem Tyrannen dar:
„Laß, Herr, des Opfers Düfte steigen,
Und mit des Lorbeers muntern Zweigen
Bekränze dir dein festlich Haar!

„Getroffen sank dein Feind vom Speere,
Mich sendet mit der frohen Märe
Dein treuer Feldherr Polydor —"
Und nimmt aus einem schwarzen Becken,
Noch blutig, zu der Beiden Schrecken,
Ein wohlbekanntes Haupt hervor.

Der König tritt zurück mit Grauen:
„Doch warn' ich dich, dem Glück zu trauen",
Versetzt er mit besorgtem Blick.
„Bedenk', auf ungetreuen Wellen,
Wie leicht kann sie der Sturm zerschellen,
Schwimmt deiner Flotte zweifelnd Glück."

Und eh er noch das Wort gesprochen,
Hat ihn der Jubel unterbrochen,
Der von der Rhede jauchzend schallt.
Mit fremden Schätzen reich beladen,
Kehrt zu den heimischen Gestaden
Der Schiffe mastenreicher Wald.

Der königliche Gast erstaunet:
„Dein Glück ist heute gut gelaunet,
Doch fürchte seinen Unbestand.
Der Kreter waffenkund'ge Scharen
Bedräuen dich mit Kriegsgefahren;
Schon nahe sind sie diesem Strand."

Und eh ihm noch das Wort entfallen,
Da sieht man's von den Schiffen wallen,
Und tausend Stimmen rufen: „Sieg!
Von Feindesnoth sind wir befreiet,
Die Kreter hat der Sturm zerstreuet,
Vorbei, geendet ist der Krieg!"

Das hört der Gastfreund mit Entsetzen:
„Fürwahr, ich muß dich glücklich schätzen!
Doch“, spricht er, „zittr' ich für dein Heil.
Mir grauet vor der Götter Neide;
Des Lebens ungemischte Freude
Ward keinem Irdischen zu Theil.

„Auch mir ist Alles wohl gerathen,
Bei allen meinen Herrscherthaten
Begleitet mich des Himmels Huld;
Doch hatt' ich einen theuren Erben,
Den nahm mir Gott, ich sah ihn sterben,
Dem Glück bezahlt' ich meine Schuld.

„Drum, willst du dich vor Leid bewahren,
So flehe zu den Unsichtbaren,
Daß sie zum Glück den Schmerz verleihn.
Noch Keinen sah ich fröhlich enden,
Auf den mit immer vollen Händen
Die Götter ihre Gaben streun.

„Und wenn's die Götter nicht gewähren,
So acht' auf eines Freundes Lehren
Und rufe selbst das Unglück her;
Und was von allen deinen Schätzen
Dein Herz am höchsten mag ergötzen,
Das nimm und wirf's in dieses Meer!“

Und Jener spricht, von Furcht beweget:
„Von Allem, was die Insel heget,
Ist dieser Ring mein höchstes Gut.
Ihn will ich den Erinnen weihen,
Ob sie mein Glück mir dann verzeihen.“
Und wirft das Kleinod in die Flut.

Und bei des nächsten Morgens Lichte
Da tritt mit fröhlichem Gesichte
Ein Fischer vor den Fürsten hin:
„Herr, diesen Fisch hab' ich gefangen,
Wie keiner noch ins Netz gegangen,
Dir zum Geschenke bring' ich ihn.“

Und als der Koch den Fisch zertheilet,
Kommt er bestürzt herbeigeeilet
Und ruft mit hocherstauntem Blick:

„Sieh, Herr, den Ring, den du getragen,
Ihn fand ich in des Fisches Magen,
O, ohne Grenzen ist dein Glück!“

Hier wendet sich der Gast mit Grausen:
„So kann ich hier nicht ferner hausen,
Mein Freund kannst du nicht weiter sein.
Die Götter wollen dein Verderben;
Fort eil' ich, nicht mit dir zu sterben.“
Und sprach's, und schiffte schnell sich ein.

Der Pilgrim.

Noch in meines Lebens Lenze
War ich, und ich wandert' aus,
Und der Jugend frohe Tänze
Ließ ich in des Vaters Haus.

All mein Erbtheil, meine Habe
Warf ich fröhlich glaubend hin,
Und am leichten Pilgerstabe
Zog ich fort mit Kindersinn.

Denn mich trieb ein mächtig Hoffen
Und ein dunkles Glaubenswort,
Wandle, rief's, der Weg ist offen,
Immer nach dem Aufgang fort.

Bis zu einer goldnen Pforten
Du gelangst, da gehst du ein,
Denn das Irdische wird dorten
Himmlisch, unvergänglich sein.

Abend ward's und wurde Morgen,
Nimmer, nimmer stand ich still;
Aber immer blieb's verborgen,
Was ich suche, was ich will.

Berge lagen mir im Wege,
Ströme hemmten meinen Fuß,
Ueber Schlünde baut' ich Stege,
Brücken durch den wilden Fluß.

Und zu eines Stroms Gestaden,
  Kam ich, der nach Morgen floß;
Froh vertrauend seinem Faden,
  Werf' ich mich in seinen Schooß.

Hin zu einem großen Meere
  Trieb mich seiner Wellen Spiel;
Vor mir liegt's in weiter Leere,
  Näher bin ich nicht dem Ziel.

Ach, kein Steg will dahin führen,
  Ach, der Himmel über mir
Will die Erde nie berühren,
  Und das Dort ist niemals Hier!

Das Mädchen aus der Fremde.

In einem Thal bei armen Hirten
Erschien mit jedem jungen Jahr,
Sobald die ersten Lerchen schwirrten,
Ein Mädchen schön und wunderbar.

Sie war nicht in dem Thal geboren,
Man wußte nicht, woher sie kam;
Doch schnell war ihre Spur verloren,
Sobald das Mädchen Abschied nahm.

Beseligend war ihre Nähe,
Und alle Herzen wurden weit;
Doch eine Würde, eine Höhe
Entfernte die Vertraulichkeit.

Sie brachte Blumen mit und Früchte,
Gereift auf einer andern Flur,
In einem andern Sonnenlichte,
In einer glücklichern Natur.

Und theilte jedem eine Gabe,
Dem Früchte, jenem Blumen aus;
Der Jüngling und der Greis am Stabe
Ein jeder ging beschenkt nach Haus.

Willkommen waren alle Gäste;
Doch nahte sich ein liebend Paar,
Dem reichte sie der Gaben beste,
Der Blumen allerschönste dar.

Die Götter Griechenlands.

Da ihr noch die schöne Welt regieret,
An der Freude leichtem Gängelband
Selige Geschlechter noch geführet,
Schöne Wesen aus dem Fabelland!
Ach, da euer Wonnedienst noch glänzte,
Wie ganz anders, anders war es da!
Da man deine Tempel noch bekränzte,
Venus Amathusia!

Da der Dichtung zauberische Hülle
Sich noch lieblich um die Wahrheit wand —
Durch die Schöpfung floß da Lebensfülle
Und was nie empfinden wird, empfand.
An der Liebe Busen sie zu drücken,
Gab man höhern Adel der Natur,
Alles wies den eingeweihten Blicken,
Alles eines Gottes Spur.

Wo jetzt nur, wie unsre Weisen sagen,
Seelenlos ein Feuerball sich dreht,
Lenkte damals seinen goldnen Wagen
Helios in stiller Majestät.
Diese Höhen füllten Oreaden,
Eine Dryas lebt' in jenem Baum,
Aus den Urnen lieblicher Najaden
Sprang der Ströme Silberschaum.

Jener Lorber wand sich einst um Hülfe,
Tantal's Tochter schweigt in diesem Stein,
Syrinx Klage tönt' aus jenem Schilfe,
Philomela's Schmerz aus diesem Hain.
Jener Bach empfing Demeter's Zähre,
Die sie um Persephonen geweint,
Und von diesem Hügel rief Cythere —
Ach, umsonst! dem schönen Freund.

Zu Deukalion's Geschlechte stiegen
Damals noch die Himmlischen herab;
Pyrrha's schöne Töchter zu besiegen,
Nahm der Leto Sohn den Hirtenstab,
Zwischen Menschen, Göttern und Heroen
Knüpfte Amor einen schönen Bund,
Sterbliche mit Göttern und Heroen
Huldigten in Amathunt.

Finstrer Ernst und trauriges Entsagen
War aus eurem heitern Dienst verbannt;
Glücklich sollten alle Herzen schlagen,
Denn euch war der Glückliche verwandt.
Damals war nichts heilig, als das Schöne;
Keiner Freude schämte sich der Gott,
Wo die keusch erröthende Kamöne,
Wo die Grazie gebot.

Eure Tempel lachten gleich Palästen,
Euch verherrlichte das Heldenspiel
An des Isthmus kronenreichen Festen,
Und die Wagen donnerten zum Ziel.
Schön geschlungne, seelenvolle Tänze
Kreisten um den prangenden Altar;
Eure Schläfe schmückten Siegeskränze,
Kronen euer duftend Haar.

Das Evoe muntrer Thyrsusschwinger
Und der Panther prächtiges Gespann
Meldeten den großen Freudebringer;
Faun und Satyr taumeln ihm voran!
Um ihn springen rasende Mänaden,
Ihre Tänze loben seinen Wein,
Und des Wirthes braune Wangen laden
Lustig zu dem Becher ein.

Damals trat kein gräßliches Gerippe
Vor das Bett des Sterbenden. Ein Kuß
Nahm das letzte Leben von der Lippe,
Seine Fackel senkt' ein Genius.
Selbst des Orkus strenge Richterwage
Hielt der Enkel einer Sterblichen,
Und des Thrakers seelenvolle Klage
Rührte die Erinnyen.

Seine Freuden traf der frohe Schatten
In Elysiens Hainen wieder an;
Treue Liebe fand den treuen Gatten,
Und der Wagenlenker seine Bahn,
Linus' Spiel tönt die gewohnten Lieder,
In Alcestens Arme sinkt Admet,
Seinen Freund erkennt Orestes wieder,
Seine Pfeile Philoktet.

Höh're Preise stärkten da den Ringer
Auf der Tugend arbeitvoller Bahn,
Großer Thaten herrliche Vollbringer
Klimmten zu den Seligen hinan.
Vor dem Wiederforderer der Todten
Neigte sich der Götter stille Schar;
Durch die Fluten leuchtet dem Piloten
Vom Olymp das Zwillingspaar.

Schöne Welt, wo bist du? Kehre wieder,
Holdes Blütenalter der Natur!
Ach, nur in dem Feenland der Lieder
Lebt noch deine fabelhafte Spur.
Ausgestorben trauert das Gefilde,
Keine Gottheit zeigt sich meinem Blick;
Ach, von jenem lebenwarmen Bilde
Blieb der Schatten nur zurück.

Alle jene Blüten sind gefallen
Von des Nordes schauerlichem Wehn;
Einen zu bereichern unter allen,
Mußte diese Götterwelt vergehn.
Traurig such' ich an dem Sternenbogen —
Dich, Selene, find' ich dort nicht mehr,
Durch die Wälder ruf' ich, durch die Wogen —
Ach, sie wiederhallen leer!

Unbewußt der Freuden, die sie schenket,
Nie entzückt von ihrer Herrlichkeit,
Nie gewahr des Geistes, der sie lenket,
Sel'ger nie durch meine Seligkeit,
Fühllos selbst für ihres Künstlers Ehre,
Gleich dem todten Schlag der Pendeluhr,
Dient sie knechtisch dem Gesetz der Schwere
Die entgötterte Natur.

Morgen wieder neu sich zu entbinden,
Wühlt sie heute sich ihr eignes Grab,
Und an ewig gleicher Spindel winden
Sich von selbst die Monde auf und ab.
Müßig kehrten zu dem Dichterlande
Heim die Götter, unnütz einer Welt,
Die, entwachsen ihrem Gängelbande,
Sich durch eignes Schweben hält.

Ja, sie kehrten heim, und alles Schöne,
Alles Hohe nahmen sie mit fort,
Alle Farben, alle Lebenstöne,
Und uns blieb nur das entseelte Wort.
Aus der Zeitflut weggerissen, schweben
Sie gerettet auf des Pindus Höhn:
Was unsterblich im Gesang soll leben,
Muß im Leben untergehn.

Die Macht des Gesanges.

Ein Regenstrom aus Felsenrissen,
Er kommt mit Donners Ungestüm,
Bergtrümmer folgen seinen Güssen,
Und Eichen stürzen unter ihm;
Erstaunt, mit wollustvollem Grausen,
Hört ihn der Wanderer und lauscht,
Er hört die Flut vom Felsen brausen,
Doch weiß er nicht, woher sie rauscht:
So strömen des Gesanges Wellen
Hervor aus nie entdeckten Quellen.

Verbündet mit den furchtbarn Wesen,
Die still des Lebens Faden drehn,
Wer kann des Sängers Zauber lösen,
Wer seinen Tönen widerstehn?
Wie mit dem Stab des Götterboten
Beherrscht er das bewegte Herz,
Er taucht es in das Reich der Todten,
Er hebt es staunend himmelwärts,
Und wiegt es zwischen Ernst und Spiele
Auf schwanker Leiter der Gefühle.

Wie wenn auf einmal in die Kreise
Der Freude, mit Gigantenschritt,
Geheimnißvoll nach Geisterweise,
Ein ungeheures Schicksal tritt;
Da beugt sich jede Erdengröße
Dem Fremdling aus der andern Welt,
Des Jubels nichtiges Getöse
Verstummt, und jede Larve fällt,
Und vor der Wahrheit mächt'gem Siege
Verschwindet jedes Werk der Lüge:

So rafft von jeder eiteln Bürde,
Wenn des Gesanges Ruf erschallt,
Der Mensch sich auf zur Geisterwürde
Und tritt in heilige Gewalt;
Den hohen Göttern ist er eigen,
Ihm darf nichts Irdisches sich nahn,
Und jede andre Macht muß schweigen,
Und kein Verhängniß fällt ihn an;
Es schwinden jedes Kummers Falten,
So lang' des Liedes Zauber walten.

Und wie nach hoffnungslosem Sehnen,
Nach langer Trennung bitterm Schmerz,
Ein Kind mit heißen Reuethränen
Sich stürzt an seiner Mutter Herz:
So führt zu seiner Jugend Hütten,
Zu seiner Unschuld reinem Glück,
Vom fernen Ausland fremder Sitten
Den Flüchtling der Gesang zurück,
In der Natur getreuen Armen
Von kalten Regeln zu erwarmen.

Gotthold Ephraim Lessing.

Aus dem Schauspiel „Nathan der Weise".

Saladin und Nathan.

Saladin.

(So ist das Feld hier rein!) — Ich komm' dir doch
Nicht zu geschwind zurück? Du bist zu Rande
Mit deiner Ueberlegung. — Nun so rede!
Es hört uns keine Seele.

Nathan.

Möcht' auch doch
Die ganze Welt uns hören.

Saladin.

So gewiß
Ist Nathan seiner Sache? Ha! das nenn'

Ich einen Weisen! Nie die Wahrheit zu
Verhehlen! für sie Alles auf das Spiel
Zu setzen! Leib und Leben! Gut und Blut!

Nathan.

Ja, ja! wenn's nöthig ist und nutzt.

Saladin.

Von nun
An darf ich hoffen, einen meiner Titel:
Verbesserer der Welt und des Gesetzes,
Mit Recht zu führen.

Nathan.

Traun, ein schöner Titel!
Doch, Sultan, eh ich mich dir ganz vertraue,
Erlaubst du wohl, dir ein Geschichtchen zu
Erzählen?

Saladin.

Warum das nicht? Ich bin stets
Ein Freund gewesen von Geschichtchen, gut
Erzählt.

Nathan.

Ja, gut erzählen, das ist nun
Wol eben meine Sache nicht.

Saladin.

Schon wieder
So stolz bescheiden? — Mach'! erzähl', erzähle!

Nathan.

Vor grauen Jahren lebt' ein Mann in Osten,
Der einen Ring von unschätzbarem Werth
Aus lieber Hand besaß. Der Stein war ein
Opal, der hundert schöne Farben spielte,
Und hatte die geheime Kraft, vor Gott
Und Menschen angenehm zu machen, wer
In dieser Zuversicht ihn trug. Was Wunder,
Daß ihn der Mann in Osten darum nie
Vom Finger ließ, und die Verfügung traf,
Auf ewig ihn bei seinem Hause zu
Erhalten? Nämlich so. Er ließ den Ring
Von seinen Söhnen dem geliebtesten;
Und setzte fest, daß dieser wiederum
Den Ring von seinen Söhnen dem vermache,
Der ihm der liebste sei; und stets der liebste,
Ohn' Ansehn der Geburt, in Kraft allein

Des Rings, das Haupt, der Fürst des Hauses werde.
Versteh' mich, Sultan.

Saladin.

Ich versteh' dich. Weiter!

Nathan.

So kam nun dieser Ring, von Sohn zu Sohn,
Auf einen Vater endlich von drei Söhnen,
Die alle drei ihm gleich gehorsam waren,
Die alle drei er folglich gleich zu lieben
Sich nicht entbrechen konnte. Nur von Zeit
Zu Zeit schien ihm bald der, bald dieser, bald
Der dritte, so wie jeder sich mit ihm
Allein befand, und sein ergießend Herz
Die andern zwei nicht theilten, — würdiger
Des Ringes; den er denn auch einem jeden
Die fromme Schwachheit hatte zu versprechen.
Das ging nun so, so lang' es ging. — Allein
Es kam zum Sterben, und der gute Vater
Kommt in Verlegenheit. Es schmerzt ihn, zwei
Von seinen Söhnen, die sich auf sein Wort
Verlassen, so zu kränken. — Was zu thun? —
Er sendet in geheim zu einem Künstler,
Bei dem er, nach dem Muster seines Ringes,
Zwei andere bestellt, und weder Kosten
Noch Mühe sparen heißt, sie jenem gleich,
Vollkommen gleich zu machen. Das gelingt
Dem Künstler. Da er ihm die Ringe bringt,
Kann selbst der Vater seinen Musterring
Nicht unterscheiden. Froh und freudig ruft
Er seine Söhne, jeden insbesondre;
Gibt jedem insbesondre seinen Segen, —
Und seinen Ring, — und stirbt. — Du hörst doch, Sultan?

Saladin
(der sich betroffen von ihm gewandt).

Ich hör, ich höre! — Komm mit deinem Märchen
Nur bald zu Ende. — Wird's?

Nathan.

Ich bin zu Ende.
Denn was noch folgt, versteht sich ja von selbst.
Kaum war der Vater todt, so kommt ein jeder
Mit seinem Ring und jeder will der Fürst
Des Hauses sein. Man untersucht, man zankt,
Man klagt. Umsonst; der rechte Ring war nicht
Erweislich; —

(Nach einer Pause, in welcher er des Sultans Antwort erwartet.)

Fast so unerweislich, als
Uns jetzt — der rechte Glaube.

Saladin.

Wie? das soll
Die Antwort sein auf meine Frage? . . .

Nathan.

Soll
Mich blos entschuldigen, wenn ich die Ringe
Mir nicht getrau' zu unterscheiden, die
Der Vater in der Absicht machen ließ,
Damit sie nicht zu unterscheiden wären.

Saladin.

Die Ringe! — Spiele nicht mit mir! — Ich dächte,
Daß die Religionen, die ich dir
Genannt, doch wohl zu unterscheiden wären.
Bis auf die Kleidung; bis auf Speis' und Trank!

Nathan.

Und nur von Seiten ihrer Gründe nicht.
Denn gründen sich nicht alle auf Geschichte?
Geschrieben oder überliefert! — Und
Geschichte muß doch wol allein auf Treu
Und Glauben angenommen werden? — Nicht? —
Nun wessen Treu und Glaube zieht man denn
Am wenigsten in Zweifel? Doch der Seinen?
Doch deren Blut wir sind? doch derer, die
Von Kindheit an uns Proben ihrer Liebe
Gegeben? die uns nie getäuscht, als wo
Getäuscht zu werden uns heilsamer war? —
Wie kann ich meinen Vätern weniger,
Als du den deinen glauben? Oder umgekehrt. —
Kann ich von dir verlangen, daß du deine
Vorfahren Lügen strafst, um meinen nicht
Zu widersprechen? Oder umgekehrt.
Das Nämliche gilt von den Christen. Nicht? —

Saladin.

(Bei dem Lebendigen! Der Mann hat recht;
Ich muß verstummen.)

Nathan.

Laß auf unsre Ring'
Uns wieder kommen. Wie gesagt: die Söhne
Verklagten sich; und jeder schwur dem Richter,

Unmittelbar aus seines Vaters Hand
Den Ring zu haben. — Wie auch wahr! — Nachdem
Er von ihm lange das Versprechen schon
Gehabt, des Ringes Vorrecht einmal zu
Genießen. — Wie nicht minder wahr! — Der Vater,
Betheu'rte Jeder, könne gegen ihn
Nicht falsch gewesen sein; und eh er dieses
Von ihm, von einem solchen lieben Vater,
Argwohnen lass': eh müßt' er seine Brüder,
So gern er sonst von ihnen nur das Beste
Bereit zu glauben sei, des falschen Spiels
Beziehen; und er wolle die Verräther
Schon auszufinden wissen; sich schon rächen.

Saladin.

Und nun der Richter? — Mich verlangt zu hören,
Was du den Richter sagen lässest. Sprich!

Nathan.

Der Richter sprach: wenn ihr mir nun den Vater
Nicht bald zur Stelle schafft, so weis' ich euch
Von meinem Stuhle. Denkt ihr, daß ich Räthsel
Zu lösen da bin? Oder harret ihr,
Bis daß der rechte Ring den Mund eröffne? —
Doch halt! Ich höre ja, der rechte Ring
Besitzt die Wunderkraft, beliebt zu machen,
Vor Gott und Menschen angenehm. Das muß
Entscheiden!! Denn die falschen Ringe werden
Doch das nicht können! — Nun, wen lieben zwei
Von euch am meisten? — Macht, sagt an! Ihr schweigt?
Die Ringe wirken nur zurück? Und nicht
Nach außen? Jeder liebt sich selber nur
Am meisten: O, so seid ihr alle drei
Betrogene Betrüger! Eure Ringe
Sind alle drei nicht echt. Der echte Ring
Vermuthlich ging verloren. Den Verlust
Zu bergen, zu ersetzen, ließ der Vater
Die drei für einen machen.

Saladin.

Herrlich! herrlich!

Nathan.

Und also! fuhr der Richter fort, wenn ihr
Nicht meinen Rath, statt meines Spruches, wollt:
Geht nur! — Mein Rath ist aber der: Ihr nehmt

Die Sache völlig wie sie liegt. Hat von
Euch jeder seinen Ring von seinem Vater:
So glaube Jeder sicher seinen Ring
Den echten. — Möglich, daß der Vater nun
Die Tyrannei des Einen Rings nicht länger
In seinem Hause dulden wollen! — Und gewiß,
Daß er euch alle Drei geliebt, und gleich
Geliebt: indem er Zwei nicht drücken mögen,
Um Einen zu begünstigen. — Wohlan!
Es eifre Jeder seiner unbestochnen,
Von Vorurtheilen freien Liebe nach!
Es strebe von euch Jeder um die Wette,
Die Kraft des Steins in seinem Ring an Tag
Zu legen! komme dieser Kraft mit Sanftmuth,
Mit herzlicher Verträglichkeit, mit Wohlthun,
Mit innigster Ergebenheit in Gott,
Zu Hilf'! Und wenn sich dann der Steine Kräfte
Bei euern Kindes-Kindern äußern:
So lad' ich über tausend, tausend Jahre
Sie wiederum vor diesen Stuhl. Da wird
Ein weis'rer Mann auf diesem Stuhle sitzen,
Als ich, und sprechen. Geht! — So sagte der
Bescheid'ne Richter.

Saladin.

Gott! Gott!

Nathan.

Saladin,
Wenn du dich fühlest, dieser weisere
Versprochne Mann zu sein! . . .

Saladin

(der auf ihn zustürzt und seine Hand ergreift, die er bis zu Ende nicht wieder fahren läßt).

Ich Staub? Ich Nichts?
O Gott!

Nathan.

Was ist dir, Sultan?

Saladin.

Nathan, lieber Nathan! —
Die tausend, tausend Jahre deines Richters
Sind noch nicht um. — Sein Richterstuhl ist nicht
Der meine. — Geh! — Geh! — Aber sei mein Freund!

Friedrich Gottlieb Klopstock.

An Fanny.

Wenn einst ich todt bin, wenn mein Gebein zu Staub
Ist eingesunken, wenn du, mein Auge, nun
Lang' über meines Lebens Schicksal,
Brechend im Tode, nun ausgeweint hast,

Und still anbetend da, wo die Zukunft ist,
Nicht mehr hinaufblickst, wenn mein ersung'ner Ruhm,
Die Frucht von meiner Jünglingsthräne,
Und von der Liebe zu dir, Messias!

Nun auch verweht ist, oder von Wenigen
In jene Welt hinüber gerettet ward:
Wenn du alsdann auch, meine Fanny,
Lange schon todt bist, und deines Auges

Stillheitres Lächeln und sein beseelter Blick
Auch ist verloschen, wenn du, vom Volk nicht
Bemerket, deines ganzen Lebens
Edlere Thaten nunmehr gethan hast,

Des Nachruhms werther, als ein unsterblich Lied,
Ach, wenn du dann auch einen Beglückteren
Als mich geliebt hast, laß den Stolz mir,
Einen Beglückteren, doch nicht Edlern!

Dann wird ein Tag sein, den werd' ich auferstehn!
Dann wird ein Tag sein, den wirst du auferstehn!
Dann trennt kein Schicksal mehr die Seelen,
Die du einander, Natur, bestimmtest.

Dann wägt, die Wagschal in der gehob'nen Hand,
Gott Glück und Tugend gegen einander gleich;
Was in der Dinge Lauf jetzt misklingt,
Tönet in ewigen Harmonieen!

Wenn dann du dastehst jugendlich auferweckt,
Dann eil' ich zu dir! säume nicht, bis mich erst
Ein Seraph bei der Rechten fasse,
Und mich, Unsterbliche, zu dir führe.

Dann soll dein Bruder, innig von mir umarmt,
Zu dir auch eilen! dann will ich thränenvoll,
Voll froher Thränen jenes Lebens
Neben dir stehn, dich mit Namen nennen,

Und dich umarmen! Dann, o Unsterblichkeit,
Gehörst du ganz uns! Kommt, die das Lied nicht singt,
Kommt, unaussprechlich süße Freuden!
So unaussprechlich, als jetzt mein Schmerz ist.

Rinn' unterdeß, o Leben! Sie kommt gewiß
Die Stunde, die uns nach der Cypresse ruft!
Ihr andern, seid der schwermuthsvollen
Liebe geweiht! und umwölkt und dunkel!

Der Zürchersee.

Schön ist, Mutter Natur, deiner Erfindung Pracht
Auf die Fluren verstreut, schöner ein froh Gesicht,
Das den großen Gedanken
Deiner Schöpfung noch einmal denkt.

Von des schimmernden Sees Traubengestaden her,
Oder, flohest du schon wieder zum Himmel auf,
Komm in röthendem Strahle
Auf dem Flügel der Abendluft,

Komm, und lehre mein Lied jugendlich heiter sein,
Süße Freude, wie du! gleich dem beseelteren
Schnellen Jauchzen des Jünglings,
Sanft, der fühlenden Fanny gleich.

Schon lag hinter uns weit Uto, an dessen Fuß
Zürch in ruhigem Thal freie Bewohner nährt;
Schon war manches Gebirge,
Voll von Reben, vorbeigeflohn.

Jetzt entwölkte sich fern silberner Alpen Höh'
Und der Jünglinge Herz schlug schon empfindender,
Schon verrieth es beredter
Sich der schönen Begleiterin.

Haller's Doris, sie sang, selber des Liedes werth,
Hirzel's Daphne, den Kleist innig wie Gleimen liebt,
Und wir Jünglinge sangen
Und empfanden wie Hagedorn.

Jetzo nahm uns die Au in die beschattenden
Kühlen Arme des Walds, welcher die Insel krönt;
Da, da kamest du, Freude,
Vollen Maßes auf uns herab!

Lenorens Herz mit Beben
Rang zwischen Tod und Leben.

Nun tanzten wol bei Mondenglanz,
Rundum herum im Kreise
Die Geister einen Kettentanz
Und heulten diese Weise:
„Geduld! Geduld! Wenn's Herz auch bricht!
Mit Gott im Himmel hadre nicht!
Des Leibes bist du ledig,
Gott sei der Seele gnädig!"

Johann Gottfried von Herder.

Lilie und Rose.

Lilie der Unschuld, und der Liebe Rose,
Wie zwei schöne Schwestern, steht ihr bei einander:
Aber wie verschieden!

Du der Unschuld Blume, bist dir selbst die Krone;
Ohne Schmuck der Blätter, auf dem nackten Zweige,
Schützest du dich selber.

Du von Amor's Blute tief durchdrungne Rose,
Du von seinen Pfeilen vielgetheilter Busen,
Brauchest um dich Dornen.

Lied des Lebens.

Flüchtiger als Wind und Welle
Flieht die Zeit; was hält sie auf?
Sie genießen auf der Stelle,
Sie ergreifen schnell im Lauf;
Das, ihr Brüder, hält ihr Schweben,
Hält die Flucht der Tage ein.
Schneller Gang ist unser Leben,
Laßt uns Rosen auf ihn streun.

Rosen; denn die Tage sinken
In des Winters Nebelmeer.
Rosen; denn sie blühn und blinken
Links und rechts noch um uns her.

Rosen stehn auf jedem Zweige
Jeder schönen Jugendthat.
Wohl ihm, der bis auf die Neige
Rein gelebt sein Leben hat.

Tage, werdet uns zum Kranze,
Der des Greises Schläf' umzieht
Und um sie in frischem Glanze
Wie ein Traum der Jugend blüht.
Auch die dunkeln Blumen kühlen
Uns mit Ruhe, doppelt süß;
Und die lauen Lüfte spielen
Freundlich uns ins Paradies.

Das Kind der Sorge.

Einst saß am murmelnden Strome
Die Sorge nieder und sann:
Da bildet' im Traum der Gedanken
Ihr Finger ein leimernes Bild.

„Was hast du, sinnende Göttin?"
Spricht Zeus, der eben ihr naht.
„Ein Bild von Thone gebildet,
Beleb's, ich bitte dich Gott." —

„Wohlan! ich will es! — Es lebet!
Doch mein sei dieses Geschöpf!" —
Dagegen redet die Sorge:
„Nein, laß es, laß es mir, Herr.

Mein Finger hat es gebildet" —
„Und ich gab Leben dem Thon",
Sprach Jupiter. Als sie so sprachen,
Da trat auch Tellus hinan.

„Mein ist's! Sie hat mir genommen
Von meinem Schooße das Kind." —
„Wohlan, sprach Jupiter, harret,
Dort kommt ein Entscheider, Saturn."

Saturn sprach: „Habet es alle!
So will's das hohe Geschick.
Du, der das Leben ihm schenkte,
Nimm, wenn es stirbet, den Geist.

„Du, Tellus, seine Gebeine
Denn mehr gehöret dir nicht.
Dir, seiner Mutter, o Sorge,
Wird es im Leben geschenkt.

„Du wirst, so lang' es nur athmet,
Es nie verlassen, dein Kind.
Dir ähnlich wird es von Tage
Zu Tage sich mühen ins Grab."

Des Schicksals Spruch ist erfüllet
Und Mensch heißt dieses Geschöpf.
Im Leben gehört es der Sorge:
Der Erd' im Sterben und Gott.

Das Flüchtigste.

Tadle nicht der Nachtigallen
Bald verhallend süßes Lied;
Sieh wie unter allen, allen
Lebensfreuden, die gefallen,
Stets zuerst die schönste flieht.

Siehe wie im Tanz der Horen
Lenz und Morgen schnell entweicht;
Wie die Rose, mit Auroren
Zart im Silberthau geboren,
Auch Auroren gleich, erbleicht.

Siehe, wie im Chor der Triebe
Bald der zarteste verklingt;
Holdes Mitleid, Wahn der Liebe,
Ach, daß er uns ewig bliebe!
Aber ach, sein Zauber sinkt.

Und die Frische dieser Wangen,
Und der Jugend rege Glut
Und die ahnenden Verlangen,
Die am Wink der Hoffnung hangen;
Ach, ein fliehend, fliehend Gut!

Selbst die Blüte unsers Strebens,
Aller Musen schönste Gunst,
Jede höchste Kunst des Lebens,
Freund, du fesselst sie vergebens;
Sie entschlüpft, die Zauberkunst.

Aus dem Meer der Götterfreuden
Ward ein Tröpfchen uns geschenkt,
Ward gemischt mit manchem Leiden,
Leerer Ahnung, falschen Freuden,
Ward im Nebelmeer ertränkt.

Aber auch im Nebelmeere
Ist der Tropfe Seligkeit;
Einen Augenblick ihn trinken,
Rein ihn trinken und versinken,
Ist Genuß der Ewigkeit.

Heinrich Heine.

Ein Fichtenbaum steht einsam.

Ein Fichtenbaum steht einsam
Im Norden auf kahler Höh'.
Ihn schläfert; mit weißer Decke
Umhüllen ihn Eis und Schnee.

Er träumt von einer Palme,
Die, fern im Morgenland,
Einsam und schweigend trauert
Auf brennender Felsenwand.

Die Lotosblume ängstigt.

Die Lotosblume ängstigt
Sich vor der Sonne Pracht,
Und mit gesenktem Haupte
Erwartet sie träumend die Nacht.

Der Mond, der ist ihr Buhle,
Er weckt sie mit seinem Licht,
Und ihm entschleiert sie freundlich
Ihr frommes Blumengesicht.

Sie blüht und glüht und leuchtet,
Und starret stumm in die Höh';
Sie duftet und weinet und zittert
Vor Liebe und Liebesweh.

Sie liebten sich Beide etc.

Sie liebten sich Beide, doch Keiner
Wollt' es dem Andern gestehn;
Sie sahen sich an so feindlich,
Und wollten vor Liebe vergehn.

Sie trennten sich endlich und sahn sich
Nur noch zuweilen im Traum;
Sie waren längst gestorben,
Und wußten es selber kaum.

Auf Flügeln des Gesanges.

Auf Flügeln des Gesanges,
Herzliebchen, trag' ich dich fort,
Fort nach den Fluren des Ganges,
Dort weiß ich den schönsten Ort.

Dort liegt ein rothblühender Garten
Im stillen Mondenschein;
Die Lotosblumen erwarten
Ihr trautes Schwesterlein.

Die Veilchen kichern und kosen,
Und schau'n nach den Sternen empor;
Heimlich erzählen die Rosen
Sich duftende Märchen ins Ohr.

Es hüpfen herbei und lauschen
Die frommen, klugen Gazell'n,
Und in der Ferne rauschen
Des heiligen Stromes Well'n.

Dort wollen wir niedersinken
Unter dem Palmenbaum,
Und Liebe und Ruhe trinken
Und träumen seligen Traum.

Du bist wie eine Blume.

Du bist wie eine Blume,
So hold und schön und rein;
Ich schau' dich an, und Wehmuth
Schleicht mir ins Herz hinein.

Mir ist, als ob ich die Hände
Auf's Haupt dir legen sollt',
Betend, daß Gott dich erhalte
So rein und schön und hold.

Ein Jüngling liebt ein Mädchen.

Ein Jüngling liebt ein Mädchen
Die hat einen Andern erwählt;
Der Andre liebt eine Andre,
Und hat sich mit dieser vermählt.

Das Mädchen heirathet aus Aerger
Den ersten besten Mann,
Der ihr in den Weg gelaufen;
Der Jüngling ist übel d'ran.

Es ist eine alte Geschichte,
Doch bleibt sie immer neu;
Und wem sie just passiret,
Dem bricht das Herz entzwei.

Vergiftet sind meine Lieder.

Vergiftet sind meine Lieder; —
Wie könnt' es anders sein?
Du hast mir ja Gift gegossen
Ins blühende Leben hinein.

Vergiftet sind meine Lieder;
Wie könnt' es anders sein?
Ich trage im Herzen viel Schlangen
Und dich, Geliebte mein.

Ich weiss nicht, was soll es bedeuten.

Ich weiß nicht, was soll es bedeuten,
Daß ich so traurig bin;
Ein Märchen aus alten Zeiten,
Das kommt mir nicht aus dem Sinn.

Die Luft ist kühl und es dunkelt,
Und ruhig fließt der Rhein;
Der Gipfel des Berges funkelt
Im Abendsonnenschein.

Die schönste Jungfrau sitzet
Dort oben wunderbar,
Ihr gold'nes Geschmeide blitzet,
Sie kämmt ihr goldenes Haar.

Sie kämmt es mit goldenem Kamme,
Und singt ein Lied dabei;
Das hat eine wundersame,
Gewaltige Melodei.

Den Schiffer im kleinen Schiffe
Ergreift es mit wildem Weh;
Er schaut nicht die Felsenriffe,
Er schaut nur hinauf in die Höh'.

Ich glaube, die Wellen verschlingen
Am Ende noch Schiffer und Kahn;
Und das hat mit ihrem Singen
Die Lorelei gethan.

Du schönes Fischermädchen.

Du schönes Fischermädchen,
Treibe den Kahn ans Land;
Komm zu mir und setze dich nieder,
Wir kosen Hand in Hand.

Leg' an mein Herz dein Köpfchen,
Und fürchte dich nicht so sehr.
Vertraust du dich doch sorglos
Täglich dem wilden Meer.

Mein Herz gleicht ganz dem Meere,
Hat Sturm und Ebb' und Flut,
Und manche schöne Perle
In seiner Tiefe ruht.

Der Abend kommt gezogen.

Der Abend kommt gezogen,
Der Nebel bedeckt die See,
Geheimnißvoll rauschen die Wogen,
Da steigt es weiß in die Höh',

Die Meerfrau steigt aus den Wellen
Und setzt sich zu mir an den Strand;
Die weißen Brüste quellen
Hervor aus dem Schleiergewand.

Sie drückt mich und sie preßt mich,
Und thut mir fast ein Weh;
Du drückst ja viel zu fest mich,
Du schöne Wasserfee!

„Ich preß' dich in meinen Armen,
Und drücke dich mit Gewalt;
Ich will bei dir erwarmen,
Der Abend ist gar zu kalt."

Der Mond scheint immer blasser,
Aus dämm'riger Wolkenhöh';
Dein Auge wird trüber und nasser,
Du schöne Wasserfee!

„Es wird nicht trüber und nasser,
Mein Aug' ist naß und trüb',
Weil, als ich stieg aus dem Wasser,
Ein Tropfen im Auge blieb."

Die Möven schrillen kläglich,
Es grollt und brandet die See; —
Dein Herz pocht wild beweglich,
Du schöne Wasserfee!

„Mein Herz pocht wild beweglich,
Es pocht beweglich wild,
Weil ich dich liebe unsäglich,
Du liebes Menschenbild!"

Dämmernd liegt der Sommerabend.

Dämmernd liegt der Sommerabend
Ueber Wald und grünen Wiesen;
Goldner Mond, im blauen Himmel,
Strahlt herunter, duftig labend.

An dem Bache zirpt die Grille,
Und es regt sich in dem Wasser,
Und der Wandrer hört ein Plätschern
Und ein Athmen in der Stille.

Dorten, an dem Bach alleine,
Badet sich die schöne Elfe;
Arm und Nacken, weiß und lieblich,
Schimmern in dem Mondenscheine.

Verrieth mein blasses Angesicht.

Verrieth mein blaßes Angesicht
Dir nicht mein Liebeswehe?
Und willst du, daß der stolze Mund
Das Bettelwort gestehe?

O, dieser Mund ist viel zu stolz
Und kann nur küssen und scherzen;
Er spräche vielleicht ein höhnisches Wort,
Während ich sterbe vor Schmerzen.

Ich wollt' meine Schmerzen ergössen.

Ich wollt' meine Schmerzen ergössen
Sich all' in ein einziges Wort;
Das gäb' ich den lustigen Winden,
Die trügen es lustig fort.

Sie tragen zu dir, Geliebte,
Das schmerzerfüllte Wort;
Du hörst es zu jeder Stunde,
Du hörst es an jedem Ort.

Und hast du zum nächtlichen Schlummer
Geschlossen die Augen kaum,
So wird dich mein Wort verfolgen
Bis in den tiefsten Traum.

Du hast Diamanten und Perlen.

Du hast Diamanten und Perlen,
Hast alles was Menschenbegehr,
Und hast die schönsten Augen —
Mein Liebchen, was willst du mehr?

Auf deine schönen Augen
Hab' ich ein ganzes Heer
Von ewigen Liedern gedichtet —
Mein Liebchen, was willst du mehr?

Mit deinen schönen Augen
Hast du mich gequält so sehr,
Und hast mich zu Grunde gerichtet —
Mein Liebchen, was willst du mehr?

Leise zieht durch mein Gemüth.

Leise zieht durch mein Gemüth
Liebliches Geläute.
Klinge, kleines Frühlingslied,
Kling' hinaus ins Weite.

Kling' hinaus, bis an das Haus,
Wo die Blumen sprießen.
Wenn du eine Rose schaust,
Sag' ich lass' sie grüßen.

Die schlanke Wasserlilie.

Die schlanke Wasserlilie
Schaut träumend empor aus dem See;
Da grüßt der Mond herunter
Mit lichtem Liebesweh.

Verschämt senkt sie das Köpfchen
Wieder hinab zu den Well'n —
Da sieht sie zu ihren Füßen
Den armen blassen Gesell'n.

Wie des Mondes Abbild zittert.

Wie des Mondes Abbild zittert
In den wilden Meereswogen,
Und er selber still und sicher
Wandelt an dem Himmelsbogen:

Also wandelst du, Geliebte,
Still und sicher, und es zittert
Nur dein Abbild mir im Herzen,
Weil mein eignes Herz erschüttert.

Es war ein alter König.

Es war ein alter König,
Sein Herz war schwer, sein Haupt war grau;
Der arme alte König,
Er nahm eine junge Frau.

Es war ein schöner Page,
Blond war sein Haupt, leicht war sein Sinn;
Er trug die seidne Schleppe
Der jungen Königin.

Kennst du das alte Liedchen?
Es klingt so süß, es klingt so trüb!
Sie mußten Beide sterben,
Sie hatten sich viel zu lieb.

Auf ihrem Grab da steht eine Linde.

Auf ihrem Grab da steht eine Linde,
Drin pfeifen die Vögel und Abendwinde,
Und drunter sitzt auf dem grünen Platz
Der Müllersknecht mit seinem Schatz.

Die Winde die wehen so lind und so schaurig,
Die Vögel die singen so süß und so traurig,
Die schwatzenden Buhlen, die werden stumm,
Sie weinen und wissen selbst nicht warum.

Mit deinen blauen Augen.

Mit deinen blauen Augen
Siehst du mich lieblich an,
Da wird mir so träumend zu Sinne,
Daß ich nicht sprechen kann.

An deine blauen Augen
Gedenk' ich allerwärts; —
Ein Meer von blauen Gedanken
Ergießt sich über mein Herz.

Ludwig Uhland.

Der Wirthin Töchterlein.

Es zogen drei Bursche wohl über den Rhein,
Bei einer Frau Wirthin, da kehrten sie ein.

„Frau Wirthin! hat sie gut Bier und Wein?
Wo hat sie ihr schönes Töchterlein?" —

„Mein Bier und Wein ist frisch und klar,
Mein Töchterlein liegt auf der Todtenbahr."

Und als sie traten zur Kammer hinein,
Da lag sie in einem schwarzen Schrein.

Der erste, der schlug den Schleier zurück
Und schaute sie an mit traurigem Blick:

„Ach, lebtest du noch, du schöne Maid!
Ich würde dich lieben von dieser Zeit."

Der zweite deckte den Schleier zu
Und kehrte sich ab und weinte dazu:

„Ach, daß du liegst auf der Todtenbahr!
Ich hab' dich geliebet so manches Jahr.“

Der dritte hub ihn wieder sogleich
Und küßte sie an den Mund so bleich:

„Dich liebt' ich immer, dich lieb' ich noch heut,
Und werde dich lieben in Ewigkeit.“

Das Schloss am Meere.

Hast du das Schloß gesehen,
Das hohe Schloß am Meer?
Golden und rosig wehen
Die Wolken drüber her.

Es möchte sich niederneigen
In die spiegelklare Flut;
Es möchte streben und steigen
In der Abendwolken Glut.

„Wol hab' ich es gesehen,
Das hohe Schloß am Meer,
Und den Mond darüber stehen,
Und Nebel weit umher.“

Der Wind und des Meeres Wallen
Gaben sie frischen Klang?
Vernahmst du aus den Hallen
Saiten und Festgesang?

„Die Winde, die Wogen alle
Lagen in tiefer Ruh,
Einem Klagelied aus der Halle
Hört' ich mit Thränen zu.“

Sahest du oben gehen
Den König und sein Gemahl?
Der rothen Mäntel Wehen,
Der goldnen Kronen Strahl?

Führten sie nicht mit Wonne
Eine schöne Jungfrau dar,
Herrlich wie eine Sonne,
Strahlend im goldnen Haar?

„Wol sah ich die Eltern beide,
Ohne der Kronen Licht,
Im schwarzen Trauerkleide,
Die Jungfrau sah ich nicht.“

Die Kapelle.

Droben stehet die Kapelle,
Schauet still ins Thal hinab,
Drunten singt bei Wies' und Quelle
Froh und hell der Hirtenknab'.

Traurig tönt das Glöcklein nieder,
Schauerlich der Leichenchor;
Stille sind die frohen Lieder,
Und der Knabe lauscht empor.

Droben bringt man sie zu Grabe,
Die sich freuten in dem Thal;
Hirtenknabe, Hirtenknabe!
Dir auch singt man dort einmal.

Bertran de Born.

Droben auf dem schroffen Steine
Raucht in Trümmern Autafort,
Und der Burgherr steht gefesselt
Vor des Königs Zelte dort:
„Kamst du, der mit Schwert und Liedern
Aufruhr trug von Ort zu Ort,
Der die Kinder aufgewiegelt
Gegen ihres Vaters Wort?

„Steht vor mir, der sich gerühmet
In vermess'ner Prahlerei:
Daß ihm nie mehr als die Hälfte
Seines Geistes nöthig sei?
Nun der halbe dich nicht rettet,
Ruf' den ganzen doch herbei,
Daß er neu dein Schloß dir baue,
Deine Ketten brech' entzwei!“ —

„Wie du sagst, mein Herr und König!
Steht vor dir Bertran de Born,
Der mit einem Lied entflammte
Perigord und Ventadorn,
Der dem mächtigen Gebieter
Stets im Auge war ein Dorn,
Dem zu Liebe Königskinder
Trugen ihres Vaters Zorn.

„Deine Tochter saß im Saale,
Festlich, eines Herzogs Braut,
Und da sang vor ihr mein Bote,
Dem ein Lied ich anvertraut,
Sang, was einst ihr Stolz gewesen,
Ihres Dichters Sehnsuchtlaut,
Bis ihr leuchtend Brautgeschmeide
Ganz von Thränen war bethaut.

„Aus des Oelbaums Schlummerschatten
Fuhr dein bester Sohn empor,
Als mit zorn'gen Schlachtgesängen
Ich bestürmen ließ sein Ohr.
Schnell war ihm das Roß gegürtet
Und ich trug das Banner vor,
Jenem Todespfeil entgegen,
Der ihn traf vor Montforts Thor.

„Blutend lag er mir im Arme,
Nicht der scharfe, kalte Stahl —
Daß er sterb' in deinem Fluche,
Das war seines Sterbens Qual.
Strecken wollt' er dir die Rechte
Ueber Meer, Gebirg und Thal,
Als er deine nicht erreichet,
Drückt er meine noch einmal.

„Da, wie Autafort dort oben,
Ward gebrochen meine Kraft;
Nicht die ganze, nicht die halbe
Blieb mir, Saite nicht, noch Schaft.
Leicht hast du den Arm gebunden,
Seit der Geist mir liegt in Haft;
Nur zu einem Trauerliede
Hat' er sich noch aufgerafft."

Und der König senkt die Stirne:
„Meinen Sohn hast du verführt,

Hast der Tochter Herz verzaubert,
Hast auch meines nun gerührt.
Nimm die Hand, du Freund des Todten!
Die, verzeihend, ihm gebührt.
Weg die Fesseln! Deines Geistes
Hab' ich einen Hauch verspürt."

Des Goldschmieds Töchterlein.

Ein Goldschmied in der Bude stand
Bei Perl' und Edelstein:
„Das beste Kleinod, das ich fand,
Das bist doch du, Helene,
Mein theures Töchterlein!"

Ein schmucker Ritter trat herein:
„Willkommen, Mägdlein traut!
Willkommen, lieber Goldschmied mein!
Mach' mir ein köstlich Kränzchen
Für meine süße Braut!"

Und als das Kränzlein war bereit
Und spielt' im reichen Glanz,
Da hängt Helen' in Traurigkeit,
Wol als sie war alleine,
An ihren Arm den Kranz.

„Ach, wunderselig ist die Braut,
Die's Krönlein tragen soll.
Ach, schenkte mir der Ritter traut
Ein Kränzlein nur von Rosen,
Wie wär' ich freudenvoll!"

Nicht lang', der Ritter trat herein,
Das Kränzlein wohl beschaut':
„O fasse, lieber Goldschmied mein,
Ein Ringlein mit Demanten
Für meine süße Braut!"

Und als das Ringlein war bereit
Mit theurem Demantstein,
Da steckt' Helen' in Traurigkeit,
Wol als sie war alleine,
Es halb ans Fingerlein.

„Ach, wunderselig ist die Braut,
Die's Ringlein tragen soll.
Ach, schenkte mir der Ritter traut
Nur seines Haars ein Löcklein,
Wie wär' ich freudenvoll!"

Nicht lang', der Ritter trat herein,
Das Ringlein wohl beschaut':
„Du hast, o lieber Goldschmied mein!
Gar fein gemacht die Gaben
Für meine süße Braut!

„Doch daß ich wisse, wie ihr's steh',
Tritt, schöne Maid, herzu!
Daß ich an dir die Probe seh'
Den Brautschmuck meiner Liebsten,
Sie ist so schön, wie du."

Es war an einem Sonntag früh,
Drum hat die schöne Maid
Heut angethan mit sondrer Müh',
Zur Kirche hinzugehen,
Ihr allerbestes Kleid.

Von holder Scham erglühend ganz
Sie vor dem Ritter stand.
Er setzt' ihr auf den goldnen Kranz,
Er steckt' ihr an das Ringlein,
Dann faßt' er ihre Hand.

„Helene süß, Helene traut!
Der Scherz ein Ende nimmt.
Du bist die allerschönste Braut,
Für die ich's gold'ne Kränzlein,
Für die den Ring bestimmt.

„Bei Gold und Perl' und Edelstein
Bist du erwachsen hier,
Das sollte dir ein Zeichen sein,
Daß du zu hohen Ehren
Eingehen wirst mit mir."

Des Sängers Fluch.

Es stand in alten Zeiten ein Schloß so hoch und hehr,
Weit glänzt' es über die Lande bis an das blaue Meer,
Und rings von duft'gen Gärten ein blütenreicher Kranz,
Drin sprangen frische Brunnen im Regenbogenglanz.

Dort saß ein stolzer König, an Land und Siegen reich,
Er saß auf seinem Throne so finster und so bleich;
Denn was er sinnt, ist Schrecken, und was er blickt ist
Wuth,
Und was er spricht, ist Geißel, und was er schreibt, ist Blut.

Einst zog nach diesem Schlosse ein edles Sängerpaar,
Der Ein' in goldnen Locken, der Andre grau von Haar;
Der Alte mit der Harfe, er saß auf schmuckem Roß,
Es schritt ihm frisch zur Seite der blühende Genoß.

Der Alte sprach zum Jungen: „Nun sei bereit, mein Sohn!
Denk' unsrer tiefsten Lieder, stimm' an den vollsten Ton,
Nimm alle Kraft zusammen, die Lust und auch den Schmerz!
Es gilt uns heut, zu rühren des Königs steinern Herz."

Schon stehn die beiden Sänger im hohen Säulensaal
Und auf dem Throne sitzen der König und sein Gemahl;
Der König furchtbar prächtig, wie blut'ger Nordlichtschein,
Die Königin süß und milde, als blickte Vollmond drein.

Da schlug der Greis die Saiten, er schlug sie wundervoll,
Daß reicher immer reicher der Klang zum Ohre schwoll,
Dann strömte himmlisch helle des Jünglings Stimme vor,
Des Alten Sang dazwischen, wie dumpfer Geisterchor.

Sie singen von Lenz und Liebe, von sel'ger goldner Zeit,
Von Freiheit, Männerwürde, von Treu und Heiligkeit;
Sie singen von allem Süßen, was Menschenbrust durchbebt;
Sie singen von allem Hohen, was Menschenherz erhebt.

Die Höflingschar im Kreise verlernet jeden Spott;
Des Königs trotz'ge Krieger, sie beugen sich vor Gott,
Die Königin, zerflossen in Wehmuth und in Lust,
Sie wirft den Sängern nieder die Rose von ihrer Brust.

„Ihr habt mein Volk verführet, verlockt ihr nun mein Weib?"
Der König schreit es wüthend, er bebt am ganzen Leib,

Er wirft sein Schwert, das blitzend des Jünglings Brust
durchdringt,
Draus, statt der goldnen Lieder, ein Blutstrahl hochauf
springt.

Und wie vom Sturm zerstoben ist all der Hörer Schwarm,
Der Jüngling hat verröchelt in seines Meisters Arm,
Der schlägt um ihn den Mantel und setzt ihn auf das Roß,
Er bindt ihn aufrecht feste, verläßt mit ihm das Schloß.

Doch vor dem hohen Thore, da hält der Sängergreis,
Da faßt er seine Harfe, sie aller Harfen Preis,
An einer Marmorsäule, da hat er sie zerschellt,
Dann ruft er, daß es schaurig durch Schloß und Gärten
gellt:

„Weh euch, ihr stolzen Hallen! nie töne süßer Klang
Durch eure Räume wieder, nie Saite noch Gesang,
Nein! Seufzer nur und Stöhnen und scheuer Sklavenschritt,
Bis euch zu Schutt und Moder der Rachegeist zertritt!

„Weh euch, ihr duft'gen Gärten im holden Maienlicht!
Euch zeig' ich dieses Todten entstelltes Angesicht,
Daß ihr darob verdorret, daß jeder Quell versiegt,
Daß ihr in künftgen Tagen versteint, verödet liegt.

„Weh dir, verruchter Mörder! du Fluch des Sängerthums!
Umsonst sei all dein Ringen nach Kränzen blut'gen Ruhms,
Dein Name sei vergessen, in ew'ge Nacht getaucht,
Sei, wie ein letztes Röcheln, in leere Luft verhaucht!“

Der Alte hat's gerufen, der Himmel hat's gehört,
Die Mauern liegen nieder, die Hallen sind zerstört,
Noch Eine hohe Säule zeugt von verschwundner Pracht,
Auch diese, schon geborsten, kann stürzen über Nacht.

Und rings, statt duft'ger Gärten, ein ödes Heideland,
Kein Baum verstreuet Schatten, kein Quell durchdringt den
Sand,
Des Königs Namen meldet kein Lied, kein Heldenbuch;
Versunken und vergessen! das ist des Sängers Fluch.

Der Schäfer.

Der schöne Schäfer zog so nah
Vorüber an dem Königsschloß;
Die Jungfrau von der Zinne sah,
Da war ihr Sehnen groß.

Sie rief ihm zu ein süßes Wort:
„O dürft' ich gehn hinab zu dir!
Wie glänzen weiß die Lämmer dort,
Wie roth die Blümlein hier!"

Der Jüngling ihr entgegenbot:
„O kämest du herab zu mir!
Wie glänzen so die Wänglein roth,
Wie weiß die Arme dir!"

Und als er nun mit stillem Weh
In jeder Früh vorübertrieb:
Da sah' er hin, bis in der Höh'
Erschien sein holdes Lieb.

Dann rief er freundlich ihr hinauf:
„Willkommen, Königstöchterlein!"
Ihr süßes Wort ertönte drauf:
„Viel Dank, du Schäfer mein!"

Der Winter floh, der Lenz erschien,
Die Blümlein blühten reich umher,
Der Schäfer thät zum Schlosse ziehn,
Doch sie erschien nicht mehr.

Er rief hinauf so klagevoll:
„Willkommen, Königstöchterlein!"
Ein Geisterlaut herunter scholl:
„Ade, du Schäfer mein!"

Das Rothhemd.

„Ich muß zu Feld, mein Töchterlein,
Und Böses dräut der Sterne Schein,
Drum schaff du mir ein Rothgewand,
Du Jungfrau, mit der zarten Hand!" —

„Mein Vater! willst du Schlachtgewand
Von eines Mägdleins schwacher Hand?
Noch schlug ich nie den harten Stahl,
Ich spinn' und web' im Frauensaal.“ —

„Ja! spinne, Kind, in heil'ger Nacht,
Den Faden weih' der höllischen Macht,
Draus web' ein Hembe, lang und weit!
Das wahret mich im blut'gen Streit.“

In heil'ger Nacht, im Vollmondschein,
Da spinnt die Maid im Saal allein.
„In der Hölle Namen!“ spricht sie leis,
Die Spindel rollt in feurigem Kreis.

Dann tritt sie an den Webestuhl
Und wirft mit zager Hand die Spul':
Es rauscht und saust in wilder Hast,
Als wöben Geisterhände zu Gast.

Als nun das Heer ausritt zur Schlacht,
Da trägt der Herzog sondre Tracht:
Mit Bildern, Zeichen, schaurig, fremd,
Ein weißes, weites, wallendes Hemd.

Ihm weicht der Feind, wie einem Geist,
Wer böt' es ihm, wer stellt' ihn dreist,
An dem das härteste Schwert zerschellt,
Von dem der Pfeil auf den Schützen prellt!

Ein Jüngling sprengt ihm vor's Gesicht:
„Halt, Würger, halt! mich schreckst du nicht.
Nicht rettet dich die Höllenkunst,
Dein Werk ist todt, dein Zauber Dunst.“

Sie treffen sich und treffen gut,
Des Herzogs Nothhemd trieft von Blut:
Sie haun und haun sich in den Sand
Und Jeder flucht des andern Hand.

Die Tochter steigt hinab ins Feld:
„Wo liegt der herzogliche Held?“
Sie find't die todeswunden Zwei,
Da hebt sie wildes Klaggeschrei.

„Bist du's, mein Kind? Unsel'ge Maid!
Wie spannest du das falsche Kleid?
Hast du die Hölle nicht genannt?
War nicht jungfräulich deine Hand?“ —

„Die Hölle hab' ich wohl genannt,
Doch nicht jungfräulich war die Hand;
Der dich erschlug, ist mir nicht fremd,
So spann ich, weh! dein Todtenhemd."

Der blinde König.

Was steht der nord'schen Fechter Schaar
Hoch auf des Meeres Bord?
Was will in seinem grauen Haar
Der blinde König dort?
Er ruft, in bittrem Harme
Auf seinen Stab gelehnt,
Daß über'm Meeresarme
Das Eiland wiedertönt:

„Gib, Räuber, aus dem Felsverließ
Die Tochter mir zurück!
Ihr Harfenspiel, ihr Lied, so süß,
War meines Alters Glück.
Vom Tanz auf grünem Strande
Hast du sie weggeraubt,
Dir ist es ewig Schande,
Mir beugt's das graue Haupt."

Da tritt aus seiner Kluft hervor
Der Räuber, groß und wild,
Er schwingt sein Hünenschwert empor
Und schlägt an seinen Schild:
„Du hast ja viele Wächter,
Warum denn litten's die?
Dir dient so mancher Fechter,
Und keiner kämpft um Sie?"

Noch stehn die Fechter alle stumm,
Tritt keiner aus den Reihn,
Der blinde König kehrt sich um:
„Bin ich denn ganz allein?"
Da faßt des Vaters Rechte
Sein junger Sohn so warm:
„Vergönn' mir's, daß ich fechte!
Wohl fühl' ich Kraft im Arm." —

„O Sohn! der Feind ist riesenstark,
Ihm hielt noch keiner Stand.
Und doch! in dir ist edles Mark,
Ich fühl's am Druck der Hand.

Nimm hier die alte Klinge!
Sie ist der Skalden Preis.
Und fällst du, so verschlinge
Die Flut mich armen Greis!"

Und horch! es schäumet und es rauscht
Der Nachen über's Meer.
Der blinde König steht und lauscht,
Und alles schweigt umher;
Bis drüben sich erhoben
Der Schild' und Schwerter Schall,
Und Kampfgeschrei und Toben,
Und dumpfer Wiederhall.

Da ruft der Greis so freudig bang:
„Sagt an, was ihr erschaut!
Mein Schwert, ich kenn's am guten Klang,
Es gab so scharfen Laut." —
„Der Räuber ist gefallen,
Er hat den blut'gen Lohn.
Heil dir, du Held vor allen,
Du starker Königssohn!"

Und wieder wird es still umher,
Der König steht und lauscht:
„Was hör' ich kommen über's Meer?
Es rudert und es rauscht." —
„Sie kommen angefahren,
Dein Sohn mit Schwert und Schild,
In sonnenhellen Haaren
Dein Töchterlein Gunild." —

„Willkommen!" — ruft vom hohen Stein
Der blinde Greis hinab —
„Nun wird mein Alter wonnig sein
Und ehrenvoll mein Grab.
Du legst mir, Sohn, zur Seite
Das Schwert von gutem Klang,
Gunilde, du Befreite,
Singst mir den Grabgesang."

Schäfers Sonntagslied.

Das ist der Tag des Herrn!
Ich bin allein auf weiter Flur;
Noch Eine Morgenglocke nur,
Nun Stille nah und fern.

Anbetend knie' ich hier.
O süßes Graun! geheimes Wehn!
Als knieten Viele ungesehn
Und beteten mit mir.

Der Himmel, nah und fern,
Er ist so klar und feierlich,
So ganz, als wollt' er öffnen sich.
Das ist der Tag des Herrn!

Das Glück von Edenhall.

Von Edenhall der junge Lord
Läßt schmettern Festtrommetenschall,
Er hebt sich an des Tisches Bord
Und ruft in trunkner Gäste Schwall:
„Nun her mit dem Glücke von Edenhall!"

Der Schenk vernimmt ungern den Spruch,
Des Hauses ältester Vasall,
Nimmt zögernd aus dem seidnen Tuch
Das hohe Trinkglas von Krystall,
Sie nennen's: das Glück von Edenhall.

Darauf der Lord: „Dem Glas zum Preis
Schenk' rothen ein aus Portugal!"
Mit Händezittern gießt der Greis,
Und purpurn Licht wird überall,
Es strahlt aus dem Glücke von Edenhall.

Da spricht der Lord und schwingt's dabei:
„Dies Glas von leuchtendem Krystall
Gab meinem Ahn am Quell die Fei,
Drein schrieb sie: kommt dies Glas zu Fall,
Fahr' wohl dann, o Glück von Edenhall!

„Ein Kelchglas ward zum Loos mit Fug
Dem freud'gen Stamm von Edenhall;
Wir schlürfen gern in vollem Zug,
Wir läuten gern mit lautem Schall;
Stoßt an mit dem Glücke von Edenhall!"

Erst klingt es milde, tief und voll,
Gleich dem Gesang der Nachtigall,
Dann wie des Waldstroms laut Geroll,
Zuletzt erdröhnt wie Donnerhall
Das herrliche Glück von Edenhall.

„Zum Horte nimmt ein kühn Geschlecht
Sich den zerbrechlichen Krystall;
Er dauert länger schon, als recht,
Stoßt an! mit diesem kräft'gen Prall
Versuch' ich das Glück von Edenhall."

Und als das Trinkglas gellend springt,
Springt das Gewölb mit jähem Knall
Und aus dem Riß die Flamme dringt;
Die Gäste sind zerstoben all
Mit dem brechenden Glücke von Edenhall.

Ein stürmt der Feind, mit Brand und Mord,
Der in der Nacht erstieg den Wall,
Vom Schwerte fällt der junge Lord,
Hällt in der Hand noch den Krystall,
Das zersprungene Glück von Edenhall.

Am Morgen irrt der Schenk allein,
Der Greis, in der zerstörten Hall',
Er sucht des Herrn verbrannt Gebein,
Er sucht im grausen Trümmerfall
Die Scherben des Glücks von Edenhall.

„Die Steinwand — spricht er — springt zu Stück,
Die hohe Säule muß zu Fall,
Glas ist der Erde Stolz und Glück,
In Splitter fällt der Erdenball
Einst gleich dem Glücke von Edenhall."

Graf Eberstein.

Zu Speier im Saale, da hebt sich ein Klingen,
Mit Fackeln und Kerzen ein Tanzen und Springen.
Graf Eberstein
Führet den Reihn
Mit des Kaisers holdseligem Töchterlein.

Und als er sie schwingt nun im lustigen Reigen,
Da flüstert sie leise, sie kann's nicht verschweigen:
„Graf Eberstein,
Hüte dich fein!
Heut Nacht wird dein Schlößlein gefährdet sein."

Ei! denket der Graf, Euer kaiserlich' Gnaden,
So habt Ihr mich darum zum Tanze geladen!

Er sucht sein Roß,
Läßt seinen Troß
Und jagt nach seinem gefährdeten Schloß.

Um Eberstein's Veste da wimmelt's von Streitern,
Sie schleichen im Nebel mit Haken und Leitern.
Graf Eberstein
Grüßet sie fein,
Er wirft sie vom Wall in die Gräben hinein.

Als nun der Herr Kaiser am Morgen gekommen,
Da meint' er, es seie die Burg schon genommen.
Doch auf dem Wall
Tanzen mit Schall
Der Graf und seine Gewappneten all.

„Herr Kaiser! beschleicht Ihr ein andermal Schlösser,
Thut's Noth, Ihr verstehet auf's Tanzen Euch besser:
Euer Töchterlein
Tanzet so fein,
Dem soll meine Veste geöffnet sein."

Im Schlosse des Grafen da hebt sich ein Klingen,
Mit Fackeln und Kerzen ein Tanzen und Springen.
Graf Eberstein
Führet den Reihn
Mit des Kaisers holdseligem Töchterlein.

Und als er sie schwingt nun im bräutlichen Reigen,
Da flüstert er leise, nicht kann er's verschweigen:
„Schön Jungfräulein,
Hüte dich fein!
Heut Nacht wird ein Schlößlein gefährdet sein."

Des Knaben Berglied.

Ich bin vom Berg der Hirtenknab,
Seh' auf die Schlösser all herab,
Die Sonne strahlt am ersten hier,
Am längsten weilet sie bei mir;
Ich bin der Knab vom Berge!

Hier ist des Stromes Mutterhaus,
Ich trink' ihn frisch vom Stein heraus;
Er braust vom Fels in wildem Lauf,
Ich fang' ihn mit den Armen auf;
Ich bin der Knab vom Berge!

Der Berg, der ist mein Eigenthum,
Da ziehn die Stürme rings herum;
Und heulen sie von Nord und Süd,
So überschallt sie doch mein Lied:
Ich bin der Knab vom Berge!

Sind Blitz und Donner unter mir,
So steh' ich hoch im Blauen hier;
Ich kenne sie und rufe zu:
Laßt meines Vaters Haus in Ruh!
Ich bin der Knab vom Berge!

Und wann die Sturmglock' einst erschallt,
Manch Feuer auf den Bergen wallt,
Dann steig' ich nieder, tret' ins Glied,
Und schwing mein Schwert, und sing' mein Lied:
Ich bin der Knab vom Berge!

Karl August Georg Max von Platen-Hallermünde.

Gasele.

Im Wasser wogt die Lilie, die blanke, hin und her,
Doch irrst du, Freund, sobald du sagst, sie schwanke hin und her!
Es wurzelt ja so fest ihr Fuß im tiefen Meeresgrund,
Ihr Haupt nur wiegt ein lieblicher Gedanke hin und her.

Das Grab im Busento.

Nächtlich am Busento lispeln, bei Cosenza, dumpfe Lieder:
Aus den Wassern schallt es Antwort, und in Wirbeln klingt es wieder.

Und den Fluß hinauf, hinunter ziehn die Schatten tapfrer Gothen,
Die den Alarich beweinen, ihres Volkes besten Todten.

Allzu früh und fern der Heimat mußten sie ihn hier begraben,
Während noch die Jugendlocken seine Schulter blond umgaben.

Und am Ufer des Busento reihten sie sich um die Wette;
Um die Strömung abzuleiten gruben sie ein frisches Bette.

In der wogenleeren Höhlung wühlten sie empor die Erde.
Senkten tief hinein den Leichnam, mit der Rüstung, auf dem Pferde;

Deckten dann mit Erde wieder ihn und seine stolze Habe,
Daß die hohen Stromgewächse wuchsen aus dem Heldengrabe.

Abgelenkt zum zweiten male, ward der Fluß herbeigezogen,
Mächtig in ihr altes Bette schäumten die Busentowogen.

Und es sang ein Chor von Männern: „Schlaf' in deinen Heldenehren!
Keines Römers schnöde Habsucht soll dir je dein Grab versehren!"

Sangen's, und die Lobgesänge tönten fort im Gothenheere.
Wälze sie, Busentowelle, wälze sie von Meer zu Meere!

Harmosan.

Schon war gesunken in den Staub der Sassaniden alter Thron,
Es plündert Moslemimenhand das schätzereiche Ktesiphon:
Schon langt am Oxus Omar an, nach manchem durchgekämpften Tag,
Wo Chosru's Enkel, Jesdegerd, auf Leichen eine Leiche lag.

Und als die Beute mustern ging Medinas Fürst auf weitem Plan,
Ward ein Satrap vor ihn geführt, er hieß mit Namen Harmosan;
Der letzte, der im Hochgebirg' dem kühnen Feind sich widersetzt;
Doch ach, die sonst so tapfre Hand trug eine schwere Kette jetzt!

Und Omar blickt ihn finster an und spricht: „Erkennst du nun, wie sehr
Vergeblich ist vor unserm Gott der Götzendiener Gegenwehr?"
Und Harmosan erwidert ihm: „In deinen Händen ist die Macht,
Wer einem Sieger widerspricht, der widerspricht mit Unbedacht.

„Nur eine Bitte wag' ich noch abwägend dein Geschick und meins:
Drei Tage focht ich ohne Trunk, laß reichen einen Becher Weins!"
Und auf des Feldherrn leisen Wink steht ihm sogleich ein Trunk bereit;
Doch Harmosan befürchtet Gift, und zaudert eine kleine Zeit.

„Was zagst du?" ruft der Saracen, „nie täuscht ein Moslem seinen Gast,
Nicht eher sollst du sterben, Freund, als bist du dies getrunken hast!"
Da greift der Perser nach dem Glas, und statt zu trinken, schleudert hart
Zu Boden er's auf einen Stein mit rascher Geistesgegenwart.

Und Omar's Mannen stürzen schon mit blankem Schwert auf ihn heran,
Zu strafen ob der Hinterlist den allzu schlauen Harmosan;
Doch wehrt der Feldherr ihnen ab, und spricht sodann: „Er lebe fort!
Wenn was auf Erden heilig ist, so ist es eines Helden Wort."

Wunsch und Antwort.

Wunsch.

Ich möchte gern mich frei bewahren,
Verbergen vor der ganzen Welt,
Auf stillen Flüssen möcht' ich fahren,
Bedeckt vom schatt'gen Wolkenzelt.

Von Sommervögeln übergaukelt,
Der ird'schen Schwere mich entziehn,
Vom reinen Element geschaukelt,
Die schuldbefleckten Menschen fliehn.

Nur selten an das Ufer streifen,
Doch nie entsteigen meinem Kahn,
Nach einer Rosenknospe greifen,
Und wieder ziehn die feuchte Bahn.

Von ferne sehn, wie Heerden weiden,
Wie Blumen wachsen immer neu,
Wie Winzerinnen Trauben schneiden,
Wie Schnitter mähn das duft'ge Heu.

Und nichts genießen, als die Helle
Des Lichts, das ewig lauter bleibt,
Und einen Trunk der frischen Welle,
Der nie das Blut geschwinder treibt.

Antwort.

Was soll dies kindische Verzagen,
Dies eitle Wünschen ohne Halt?
Da du der Welt nicht kannst entsagen,
Erobre dir sie mit Gewalt!

Und könntest du dich auch entfernen,
Es triebe Sehnsucht dich zurück;
Denn ach, die Menschen lieben lernen,
Es ist das einz'ge wahre Glück!

Unwiderruflich dorrt die Blüte,
Unwiderruflich wächst das Kind,
Abgründe liegen im Gemüthe,
Die tiefer als die Hölle sind.

Du siehst sie, doch du fliehst vorüber,
Im glücklichen, im ernsten Lauf,
Dem frohen Tage folgt ein trüber,
Doch Alles wiegt zuletzt sich auf.

Und wie der Mond, im lichten Schweben,
Bald rein und bald in Wolken steht,
So schwinde wechselnd dir das Leben,
Bis es in Wellen untergeht.

In der Nacht.

Wie rafft' ich mich auf in der Nacht, in der Nacht
Und fühlte mich fürder gezogen;
Die Gassen verließ ich, vom Wächter bewacht,
Durchwandelte sacht
In der Nacht, in der Nacht
Das Thor mit dem gothischen Bogen.

Der Mühlbach rauschte durch felsigen Schacht,
Ich lehnte mich über die Brücke;
Tief unter mir nahm ich der Wogen in Acht,
Die wallten so sacht
In der Nacht, in der Nacht,
Doch wallte nicht eine zurücke.

Es drehte sich oben, unzählig entfacht,
Melodischer Wandel der Sterne,
Mit ihnen der Mond in beruhigter Pracht;
Sie funkelten sacht
In der Nacht, in der Nacht
Durch täuschend entlegene Ferne.

Ich blickte hinauf in der Nacht, in der Nacht,
Ich blickte hinunter aufs neue:
O wehe, wie hast du die Tage verbracht!
Nun stille du sacht
In der Nacht, in der Nacht
Im pochenden Herzen die Reue!

Ferdinand Freiligrath.

Der Blumen Rache.

Auf des Lagers weichem Kissen
Ruht die Jungfrau, schlaf befangen,
Tiefgesenkt die braune Wimper,
Purpur auf den heißen Wangen.

Schimmernd auf dem Binsenstuhle
Steht der Kelch, der reich geschmückte,
Und im Kelche prangen Blumen,
Duft'ge, bunte, frisch gepflückte.

Brütend hat sich dumpfe Schwüle
Durch das Kämmerlein ergossen,
Denn der Sommer scheucht die Kühle,
Und die Fenster sind verschlossen.

Stille rings und tiefes Schweigen!
Plötzlich, horch! ein leises Flüstern!
In den Blumen, in den Zweigen
Lispelt es und rauscht es lüstern.

Aus den Blütenkelchen schweben
Geistergleiche Duftgebilde;
Ihre Kleider zarte Nebel,
Kronen tragen sie und Schilde.

Aus dem Purpurschooß der Rose
Hebt sich eine schlanke Frau;
Ihre Locken flattern lose,
Perlen blitzen drin, wie Thau.

Aus dem Helm des Eisenhutes
Mit dem dunkelgrünen Laube
Tritt ein Ritter kecken Muthes;
Schwert erglänzt und Pickelhaube.

Auf der Haube nickt die Feder
Von dem silbergrauen Reiher.
Aus der Lilie schwankt ein Mädchen;
Dünn, wie Spinnweb, ist ihr Schleier.

Aus dem Kelch des Türkenbundes
Kommt ein Neger stolz gezogen;
Licht auf seinem grünen Turban
Glüht des Halbmonds goldner Bogen.

Prangend aus der Kaiserkrone
Schreitet kühn ein Scepterträger;
Aus der blauen Iris folgen
Schwertbewaffnet seine Jäger.

Aus den Blättern der Narcisse
Schwebt ein Knab' mit düstern Blicken,
Tritt ans Bett, um heiße Küsse
Auf des Mädchens Mund zu drücken.

Doch ums Lager drehn und schwingen
Sich die andern wild im Kreise;
Drehn und schwingen sich, und singen
Der Entschlafnen diese Weise:

„Mädchen, Mädchen! von der Erde
Hast du grausam uns gerissen,
Daß wir in der bunten Scherbe
Schmachten, welken, sterben müssen!

„O wie ruhten wir so selig
An der Erde Mutterbrüsten,
Wo, durch grüne Wipfel brechend,
Sonnenstrahlen heiß uns küßten;

„Wo uns Lenzeslüfte kühlten,
Unsre schwanken Stengel beugend,

Wo wir Nachts als Elfen spielten,
Unserm Blätterhaus entsteigend.

„Hell umfloß uns Thau und Regen;
Jetzt umfließt uns trübe Lache;
Wir verblühn, doch eh' wir sterben,
Mädchen! trifft dich unsre Rache!"

Der Gesang verstummt; sie neigen
Sich zu der Entschlafnen nieder.
Mit dem alten dumpfen Schweigen
Kehrt das leise Flüstern wieder.

Welch ein Rauschen, welch ein Raunen:
Wie des Mädchens Wangen glühen!
Wie die Geister es anhauchen!
Wie die Düfte wallend ziehen!

Da begrüßt der Sonne Funkeln
Das Gemach; die Schemen weichen.
Auf des Lagers Kissen schlummert
Kalt die Lieblichste der Leichen.

Eine welke Blume selber,
Noch die Wange sanft geröthet;
Ruht sie bei den welken Schwestern, —
Blumenduft hat sie getödtet!

Löwenritt.

Wüstenkönig ist der Löwe; will er sein Gebiet durchfliegen,
Wandelt er nach der Lagune, in dem hohen Schilf zu liegen.
Wo Gazellen und Giraffen trinken, kauert er im Rohre;
Zitternd über dem Gewalt'gen rauscht das Laub der Sycomore.

Abends, wenn die hellen Feuer glühn im Hottentottenkraale,
Wenn des jähen Tafelberges bunte, wechselnde Signale
Nicht mehr glänzen, wenn der Kaffer einsam schweift durch die Karroo,
Wenn im Busch die Antilope schlummert, und am Strom das Gnu:

Sieh', dann schreitet majestätisch durch die Wüste die Giraffe,
Daß mit der Lagune trüben Fluten sie die heiße, schlaffe
Zunge kühle; lechzend eilt sie durch der Wüste nackte Strecken,
Knieend schlürft sie langen Halses aus dem schlammgefüllten Becken.

Plötzlich regt es sich im Rohre; mit Gebrüll auf ihren
Nacken
Springt der Löwe; welch ein Reitpferd! sah man reichere
Schabracken
In den Marstallkammern einer königlichen Hofburg liegen,
Als das bunte Fell des Renners, den der Thiere Fürst be-
stiegen?

In die Muskeln des Genickes schlägt er gierig seine Zähne;
Um den Bug des Riesenpferdes weht des Reiters gelbe Mähne.
Mit dem dumpfen Schrei des Schmerzes springt es auf
und flieht gepeinigt!
Sieh', wie Schnelle des Kameeles es mit Pardelhaut ver-
einigt.

Sieh', die mondbestrahlte Fläche schlägt es mit den leichten
Füßen!
Starr aus ihrer Höhlung treten seine Augen; rieselnd fließen
An dem braungefleckten Halse nieder schwarzen Blutes Tropfen,
Und das Herz des flücht'gen Thieres hört die stille Wüste
klopfen.

Gleich der Wolke, deren Leuchten Israel im Lande Yemen
Führte, wie ein Geist der Wüste, wie ein fahler, luft'ger
Schemen,
Eine sandgeformte Trombe in der Wüste sand'gem Meer,
Wirbelt eine gelbe Säule Sandes hinter ihnen her.

Ihrem Zuge folgt der Geier; krächzend schwirrt er durch
die Lüfte;
Ihrer Spur folgt die Hyäne, die Entweiherin der Grüfte;
Folgt der Panther, der des Caplands Hürden räuberisch
verheerte;
Blut und Schweiß bezeichnen ihres Königs grausenvolle
Fährte.

Zagend auf lebend'gem Throne sehn sie den Gebieter sitzen,
Und mit scharfer Klaue seines Sitzes bunte Polster ritzen.
Rastlos, bis die Kraft ihr schwindet, muß ihn die Giraffe
tragen:
Gegen einen solchen Reiter hilft kein Bäumen und kein
Schlagen.

Taumelnd an der Wüste Saume stürzt sie hin, und röchelt leise.
Todt, bedeckt mit Staub und Schaume, wird das Roß des
Reiters Speise.

Ueber Madagaskar, fern im Osten, sieht man Frühlicht glänzen; —
So durchsprengt der Thiere König nächtlich seines Reiches Grenzen.

O lieb', so lang' du lieben kannst!

O lieb', so lang' du lieben kannst!
O lieb', so lang' du lieben magst!
Die Stunde kommt, die Stunde kommt,
Wo du an Gräbern stehst und klagst!

Und sorge, daß dein Herze glüht
Und Liebe hegt und Liebe trägt,
So lang' ihm noch ein ander Herz
In Liebe warm entgegenschlägt!

Und wer dir seine Brust erschließt,
O thu' ihm, was du kannst, zulieb'!
Und mach' ihm jede Stunde froh,
Und mach' ihm keine Stunde trüb'!

Und hüte deine Zunge wohl,
Bald ist ein böses Wort gesagt!
O Gott, es war nicht bös gemeint —
Der Andre aber geht und klagt.

O lieb', so lang' du lieben kannst!
O lieb', so lang' du lieben magst!
Die Stunde kommt, die Stunde kommt,
Wo du an Gräbern stehst und klagst!

Dann kniest du nieder an der Gruft
Und birgst die Augen trüb' und naß —
Sie sehn den Andern nimmermehr —
Ins lange, feuchte Kirchhofsgras.

Und sprichst: O schau auf mich herab,
Der hier an deinem Grabe weint!
Vergib, daß ich gekränkt dich hab',
O Gott, es war nicht bös gemeint!

Er aber sieht und hört dich nicht,
Kommt nicht, daß du ihn froh umfängst;
Der Mund, der oft dich küßte, spricht
Nie wieder: ich vergab dir längst!

Er that's, vergab dir lange schon,
Doch manche heiße Thräne fiel
Um dich und um dein herbes Wort —
Doch still — er ruht, er ist am Ziel!

O lieb', so lang du lieben kannst!
O lieb', so lang du lieben magst!
Die Stunde kommt, die Stunde kommt,
Wo du an Gräbern stehst und klagst!

Allein, allein!

Allein, allein! — und so will ich genesen?
Allein, allein! — und das der Wildniß Segen?
Allein, allein! — o Gott, ein einzig Wesen,
Um dieses Haupt an seine Brust zu legen!

In meinem Dünkel hab' ich mich vermessen:
„Ich will sie meiden, die mein Treiben schelten.
Mir selbst genug, will ich dies Volk vergessen;
Fahr' hin, o Welt — im Herzen trag' ich Welten!“

Ein einzig Jahr hat meinen Stolz gebrochen;
Mein Herz ist einsam und mein Aug' ist trübe.
Es reuet mich, was frevelnd ich gesprochen;
Dem Haß entfloh ich, aber auch der Liebe.

Allein, allein! — und so will ich genesen?
Allein, allein! — und das der Wildniß Segen?
Allein, allein! — o Gott, ein einzig Wesen,
Um dieses Haupt an seine Brust zu legen!

Der Zauber der Heimat.

Durch des Waldes Hauch, der dein Haupt gekühlt,
Auf der Moosbank, wo du als Kind gespielt;
Durch der Linde Flüstern, die leise weht,
Wo dein Elternhaus unter Blumen steht;
Durch den Duft der Primel sogar im Gras;
Durch der Laube Dämmern: — durch alles das
Kehrt ein Zauber in deinem Herzen ein,
Heilig und köstlich — o, warte sein!

Durch die Quelle, die mit lullendem Ton
Oft dich gesungen in Träume schon;
Durch des Epheus Zittern, der windbewegt
An die Rinne schwankt und ans Fenster schlägt;
Durch der Biene Lied und der Nachtigall,
Durch der Sonntagsglocken freudigen Schall,
Und durch jeden Laut, der dich sonst beschlich,
Fester und süßer umstrickt er dich!

Durch das Dämmerstündchen am Winterherd,
Wenn der Abend Plaudern und Lust beschert;
Durch das Märchen, vor dem der Sandmann flieht;
Durch das Abendgebet und das Abendlied;
Durch das Auge, das strahlt, und den Mund, der lacht,
Durch den Händedruck und das „Gute Nacht!“
Durch den Kuß beim Scheiden und beim Empfang
Hält dich der Zauber dein Leben lang.

Segn' ihn, o segn' ihn! zerstör' ihn nicht!
Er ist dir ein Schirm und ein leitend Licht!
Er führte des Freien muthigen Schritt
In die Schlachten hinaus, die sein Bergvolk stritt;
Ließ den kehrenden Wandrer die Flut bestehn,
Daß er sterbe, wo Lüfte der Heimat wehn;
Und zur Schwelle des Vaters — lang', ach, geflohn! —
Bracht' er zurück den verlornen Sohn!

Ja, wenn voll Trotzes dein Herz sich vermißt,
Wenn es fahrig schweift, wenn es kalt vergißt;
Wenn der schwüle, sengende Hauch der Welt
Auf das Blumenbeet deiner Kindheit fällt:
O, dann denk' an die Moosbank du wiederum,
An des Epheus Geräusch, an der Biene Gesumm;
Denk' an den Baum vor des Vaters Thür —
Neu so gewinnst du den Zauber dir.

Nikolaus Lenau.

Der Postillon.

Lieblich war die Maiennacht,
Silberwölklein flogen,
Ob der holden Frühlingspracht
Freudig hingezogen.

Schlummernd lagen Wies' und Hain,
Jeder Pfad verlassen;
Niemand als der Mondenschein
Wachte auf den Straßen.

Leise nur das Lüftchen sprach,
Und es zog gelinder
Durch das stille Schlafgemach
All der Frühlingskinder.

Heimlich nur das Bächlein schlich,
Denn der Blüten Träume
Dufteten gar wonniglich
Durch die stillen Räume.

Rauher war mein Postillon,
Ließ die Geißel knallen,
Ueber Berg und Thal davon
Frisch sein Horn erschallen.

Und von flinken Rossen vier
Scholl der Hufe Schlagen,
Die durchs blühende Revier
Trabten mit Behagen.

Wald und Flur im schnellen Zug
Kaum gegrüßt — gemieden;
Und vorbei, wie Traumesflug,
Schwand der Dörfer Frieden.

Mitten in dem Maienglück
Lag ein Kirchhof innen,
Der den raschen Wanderblick
Hielt zu ernstem Sinnen.

Hingelehnt am Bergesrand
War die bleiche Mauer,
Und das Kreuzbild Gottes stand
Hoch, in stummer Trauer.

Schwager ritt auf seiner Bahn
Stiller jetzt und trüber;
Und die Rosse hielt er an,
Sah zum Kreuz hinüber:

„Halten muß hier Roß und Rad
Mag's euch nicht gefährden:
Drüben liegt mein Kamerad
In der kühlen Erden!

„Ein gar herzlieber Gesell!
Herr, 's ist ewig schade!
Keiner blies das Horn so hell,
Wie mein Kamerade.

„Hier ich immer halten muß,
Dem dort unterm Rasen
Zum getreuen Brudergruß
Sein Leiblied zu blasen."

Und dem Kirchhof sandt' er zu
Frohe Wandersänge,
Daß es in die Grabesruh'
Seinem Bruder dränge.

Und des Hornes heller Ton
Klang vom Berge wieder,
Ob der todte Postillon
Stimmt in seine Lieder. —

Weiter ging's durch Feld und Hag
Mit verhängtem Zügel;
Lang' mir noch im Ohre lag
Jener Klang vom Hügel.

Die Nacht.

Auf dem Teich, dem regungslosen,
Weilt des Mondes holder Glanz,
Flechtend seine bleichen Rosen
In des Schilfes grünen Kranz.

Hirsche wandeln dort am Hügel,
Blicken in die Nacht empor;
Manchmal regt sich das Geflügel
Träumerisch im tiefen Rohr.

Weinend muß mein Blick sich senken:
Durch die tiefste Seele geht
Mir ein süßes Deingedenken
Wie ein stilles Nachtgebet.

Mischka.

In dem Lande der Magyaren,
Wo der Bodrog klare Wellen
Mit der Tissa grünen, klaren,
Freudig rauschend sich gesellen,
Wo auf sonnenfrohen Hängen
Die Tokayertraube lacht:
Reiten lustig mit Gesängen
Drei Husaren in der Nacht.
Und der Fischer, der die leisen
Netze warf im Mondenstrahl,
Hört vergnügt die Heldenweisen
Klingen weithin durch das Thal,
Höret durch des Liedes Pausen
Hellen Schlag von Rosseshufen,
Und des Stromes Wellen brausen,
Und das Echo ferne rufen.
Bald entschwunden sind die Lieder
Und der Waffen heller Schein,
Und es hört der Fischer wieder
Rauschen nur den Strom allein.
„Haben doch ein schönes Leben,
Diese flüchtigen Husaren!
Zwischen Freuden und Gefahren
Hoch zu Rosse hinzuschweben,
Jubelnd in die Schlacht zu fliegen
Und zu sterben oder siegen
Für das Vaterland, den König!
Doch dem Fischer ziehn die Tage
Mit dem dumpfen Wellenschlage
Arm vorüber und eintönig!“
Also denkt in stillem Sinnen
Dort der Fischer trübgemuth,
Sieht des Stromes muntre Flut
Mondbestrahlt hinunterrinnen.
Wie er starret in die Wellen,
Malt die Sehnsucht ihre Träume
In die schwanken lichten Räume
Ihrem nächtlichen Gesellen,
Und er schaut im Wellentanze
Kriegesscenen mancherlei,
Männer ziehn im Waffenglanze,
Und es rauscht die Schlacht vorbei;
Und ihn däucht, ob aus den Tiefen

Fernverworrne Stimmen riefen,
Kampfgetös, Trompetenklänge,
Feindesflucht und Siegsgesänge. —
Und der Fischer träumt noch lange
Sich ein froh Husarenleben,
Er vergißt das Netz zu heben
Und zu sehn nach seinem Fange. —
Ferne reiten schon die Drei
In dem Thale von Tokay.
Sie verstummten allgemach,
Still für sich ein Jeder zieht,
Lauscht den Stimmen, die das Lied
Rief in seinem Herzen wach.
Wie sie reiten, wie sie schweigen
In dem schönen Tokaythal,
Bringen Winde mal auf mal
Klänge her von fernen Geigen.
„Cimbalschlag mit Geigenklängen,
Das ist Mischka, seine Bande!“
Ruft der Eine, und sie sprengen
Schnell zur Schenk' am Tissastrande.
Von den Rossen abgesprungen
Sind sie schnell, und klirrend ein
Treten die drei Reiterjungen:
„Mischka, streiche! Wirth, gib Wein!“
Manche Geige mag im schönen
Lande der Magyaren tönen,
Doch im Land die Geige Keiner
Spielt wie Mischka, der Zigeuner.
Wohlgefällig trifft des Alten
Blick die hohen Mannsgestalten,
Ihre schmucken, schimmerblanken
Waffen und Husarenputz;
Auf dem Haupt, voll Kraft und Trutz,
Federbüsche drohend schwanken.
Mischka steht von seinem Sitz,
Schwingt den Wein zum Gruß empor,
Aus den schwarzen Locken vor
Fährt ein froher Augenblitz:
„Die Husaren sollen leben!“
Ruft der Geiger; „Krieg soll's geben!“
Rufen die drei Schwertgenossen,
Eilen mit ihm anzustoßen.
„Hab' in meinen Jugendtagen,
Denen ich nachhinke jetzt,
Auch mein Reiterschwert gewetzt,

Eh' die Kugel mich geschlagen,
Focht in euern tapfern Scharen;
Mancher Franzmann mußte reisen,
Dem mein scharf Husareneisen
Zwischen Leib und Seel' gefahren!"
Also spricht der Mischka heiter
An die jungen Ungarreiter;
Drauf er rasch die Geige nimmt,
Scharfgenau die Saiten stimmt,
Gibt dem Bogen noch des Harzes,
Und sein Haar, sein langes, schwarzes,
Wirft er schüttelnd ins Genick,
Drückt die Fiedel unters Kinn,
Und sein dunkler Feuerblick
Winkt der Bande zum Beginn.
Mischka voll und langsam zieht
Ein uraltes Schlachtenlied,
Das vor manchen Hundert Jahren
Klang versunknen Heldenscharen,
Das mit seiner wilden Klage
Angefacht den Kriegesmuth,
Als die Ungarn ihre Tage
Tränkten noch mit Türkenblut,
Als sie speisten ihre Nächte
Mit gehäuften Türkenleichen,
Weil des Wahnes grimme Knechte
Drohten allen Christenreichen. —
Schneller brausen jetzt die Töne,
Kühner Herzen wilde Söhne;
Ihren ungestümen Reigen
Führen die verwegnen Geigen,
Mischka's Geige doch vor allen
Hört man aus dem Kampfe schallen.
Und des Cimbals Hämmer pochen,
Bald wie Sturm hereingebrochen,
Bald hinsäuselnd durch die Saiten,
Hörbar kaum, wie nach der Schlacht
Frühlingswinde in der Nacht
Durch die Wahlstatt flüsternd gleiten,
Heiße Todeswunden kühlend,
Mit dem Haar der Leichen spielend.
Aber langsam, ernst und trübe
In der Tiefe wühlt der Baß,
Ob er dort dem wilden Haß
Grab am Grab im Boden grübe. —
Ha, wie tanzen die Husaren,

Echte Söhne der Magyaren!
In der Freude Sturmeswogen
Unaufhaltsam fortgezogen
Von des Klanges dunkeln Mächten,
Schwingen sich die Starken, Flinken,
Hoch die Flasche in der Linken,
Hoch den Säbel in der Rechten.
Und den Reitern durch die Kehlen
Strömt im Tanz das süße Feuer,
Strömt der herrliche Tokayer,
Wie das Lied durch ihre Seelen.
Nach dem Takt der kühnen Weisen
Klirrt der Sporen helles Eisen
Und im Takt des Tanzes singen
Lassen sie die Säbelklingen.
Wie sie jetzt die Faust empören,
Im Gebrauch aus alten Tagen,
Und beim Schwertzusammenschlagen
Haß und Tod den Türken schwören!
Wilder stets Musik erwacht;
Rasen die Zigeunerleute?
Werden sie der Uebermacht
Ihres Liedes selbst zur Beute?
Horch, wie scherzend, horch, wie klagend,
Und das Herz vonhinnentragend,
Mischka's Wundergeige waltet,
Durch und durch die Seele spaltet.
Diese bangen, diese süßen,
Zauberhaften Töne müssen
In das Land der Schatten dringen
Und die Todten wiederbringen.
Dieses Zittern seiner Saiten
Ist das Schwanken einer Brücke,
Drauf zurück zum Erdenglücke
Sehnsuchtsvoll die Geister schreiten,
Drauf der Helden Geister wallen,
Treu der Heimat süßem Drange,
Die bei dieses Liedes Klange
In der Vorzeit sind gefallen;
Und sie schweben und sie schwanken
Um die Tänzer ungesehen,
Ihnen an die Stirn zu wehen
Flammenhelle Schlachtgedanken,
Sie mit Träumen zu berücken,
In die Vorwelt zu entzücken.
Plötzlich stürzen die Husaren

An den Strand hinaus mit Macht
Und sie rasen in die Nacht:
„Wo? wo sind die Türkenscharen?“
Hauen pfeifend in die Luft;
Doch kein „Allah!“ Antwort ruft.
Nur die Tissa ist noch munter,
Zieht dahin mit dumpfem Brausen,
Und des Ufers Büsche sausen;
Friedlich strahlt der Mond herunter.

Joseph Freiherr von Eichendorff.

Der Unbekannte.

Vom Dorfe schon die Abendglocken klangen,
Die müden Vöglein gingen auch zur Ruh,
Nur auf den Wiesen noch die Heimchen sangen
Und von den Bergen rauscht' der Wald dazu;
Da kam ein Wandrer durch die Aehrenwogen,
Aus fernen Landen schien er hergezogen.

Vor seinem Hause, unter blühnden Lauben
Lud ihn ein Mann zum fröhl'chen Rasten ein,
Die junge Frau bracht' Wein und Brot und Trauben,
Setzt dann, umspielt vom letzten Abendschein,
Sich neben ihn und blickt halb scheu, halb lose,
Ein lockig Knäblein lächelnd auf dem Schooße.

Ihr dünkt, er wär' schon einst im Dorf gewesen,
Und doch so fremd und seltsam war die Tracht,
In seinen Mienen feur'ge Schrift zu lesen
Gleich Wetterleuchten fern bei stiller Nacht,
Und traf sein Auge sie, wollt' ihr fast grauen,
Denn's war, wie in den Himmelsgrund zu schauen.

Und wie sich kühler nun die Schatten breiten:
Vom Berg Vesuv, der über Trümmern raucht,
Vom blauen Meer, wo Schwäne singend gleiten,
Krystallnen Inseln, blühend draus getaucht,
Und Glocken, die im Meeresgrunde schlagen,
Wußt' wunderbar der schöne Gast zu sagen.

„Hast viel erfahren, willst du ewig wandern?“
Sprach drauf sein Wirth mit herzlichem Vertrau'n,
„Hier kannst du froh genießen wie die Andern,
Am eignen Herd dein kleines Gärtchen baun,
Des Nachbars Töchter haben reiche Truhen,
Ruh' endlich aus, brauchst nicht allein zu ruhen.“

Da stand der Wandrer auf, es blühten Sterne
Schon aus dem Dunkel über'm stillen Land,
„Gesegn' euch Gott! mein Heimatland liegt ferne. —“
Und als er von den Beiden sich gewandt,
Kam himmlisch Klingen von der Waldeswiese —
So sternklar war noch keine Nacht wie diese.

Die weinende Braut.

Du warst so herrlich anzuschauen,
So kühn und wild und doch so lieb,
Dir mußt' ich Leib und Seel' vertrauen,
Ich mocht' nichts mehr, das meine blieb!
Da hast du, Falscher, mich verlassen
Und Blumen, Lust und Frühlingsschein,
Die ganze Welt sah ich erblassen,
Ach Gott, wie bin ich nun allein!

Wol jahrlang sah ich von den Höhen
Und grüßte dich viel tausend mal,
Und unten sah ich Viele gehen,
Doch du erschienst nicht in dem Thal.
Und mancher Lenz mit bunten Scherzen
Kam und verflog im lust'gen Lauf,
Doch ach! in dem betrognen Herzen
Geht niemals mehr der Frühling auf.

Ein Kränzlein trag' ich nun im Haare,
In reichen Kleidern schön geschmückt,
Führt mich ein Andrer zum Altare,
Die Eltern sind so hoch beglückt.
Und fröhlich kann ich mich wol zeigen
Die Sonne hell wie damals scheint,
Und vor dem Jauchzen und dem Geigen
Hört Keiner, wie die Braut still weint.

Die Frühlingslieder neu beginnen —
Du kehrst nach manchem Jahr zurück,

Und stehest still, dich zu besinnen,
Wie auf ein längstvergangnes Glück.
Doch wüst verwachsen liegt der Garten,
Das Haus steht lange still und leer,
Kein Lieb will dein am Fenster warten,
Und dich und mich kennt Niemand mehr.

Doch eine Lerche siehst du steigen
Vom Thal zum blauen Himmelsport,
Ein Bächlein rauschet da so eigen,
Als weinte es in einem fort.
Dort haben sie mich hingetragen,
Bedeckten mir mit Stein den Mund —
Nun kann ich dir nicht einmal sagen,
Wie ich dich liebt' aus Herzensgrund.

Abschied.

O Thäler weit, o Höhen,
O schöner, grüner Wald,
Du meiner Lust und Wehen
Andächt'ger Aufenthalt!
Da draußen, stets betrogen,
Saust die geschäft'ge Welt,
Schlag' noch einmal die Bogen
Um mich, du grünes Zelt!

Wenn es beginnt zu tagen,
Die Erde dampft und blinkt,
Die Vögel lustig schlagen,
Daß dir dein Herz erklingt:
Da mag vergehn, verwehen
Das trübe Erdenleid,
Da sollst du auferstehen
In junger Herrlichkeit!

Da steht im Wald geschrieben
Ein stilles, ernstes Wort
Von rechtem Thun und Lieben,
Und was des Menschen Hort.
Ich habe treu gelesen
Die Worte, schlicht und wahr,
Und durch mein ganzes Wesen
Ward's unaussprechlich klar.

Bald werd' ich dich verlassen,
Fremd' in der Fremde gehn,
Auf buntbewegten Gassen
Des Lebens Schauspiel sehn;
Und mitten in dem Leben
Wird deines Ernst's Gewalt
Mich Einsamen erheben,
So wird mein Herz nicht alt.

Die Stille.

Es weiß und räth es doch Keiner,
Wie mir so wohl ist, so wohl!
Ach, wüßt' es nur Einer, nur Einer,
Kein Mensch es sonst wissen soll!

So still ist's nicht draußen im Schnee,
So stumm und verschwiegen sind
Die Sterne nicht in der Höhe,
Als meine Gedanken sind.

Ich wünscht', es wäre schon Morgen,
Da fliegen zwei Lerchen auf,
Die überfliegen einander,
Mein Herze folgt ihrem Lauf.

Ich wünscht', ich wäre ein Vöglein
Und zöge über das Meer,
Wol über das Meer und weiter,
Bis daß ich im Himmel wär'!

Das zerbrochene Ringlein.

In einem kühlen Grunde
Da geht ein Mühlenrad,
Mein' Liebste ist verschwunden,
Die dort gewohnet hat.

Sie hat mir Treu' versprochen,
Gab mir ein'n Ring dabei,
Sie hat die Treu' gebrochen,
Mein Ringlein sprang entzwei.

Ich möcht' als Spielmann reisen
Weit in die Welt hinaus,
Und singen meine Weisen,
Und gehn von Haus zu Haus.

Ich möcht' als Reiter fliegen
Wol in die blut'ge Schlacht,
Um stille Feuer liegen
Im Feld bei dunkler Nacht.

Hör' ich das Mühlrad gehen:
Ich weiß nicht, was ich will —
Ich möcht' am liebsten sterben,
Da wär's auf einmal still!

Der stille Grund.

Der Mondenschein verwirret
Die Thäler weit und breit,
Die Bächlein, wie verirret,
Gehn durch die Einsamkeit.

Da drüben sah ich stehen
Den Wald auf steiler Höh,
Die finstern Tannen sehen
In einen tiefen See.

Ein Kahn wol sah ich ragen,
Doch Niemand, der es lenkt,
Das Ruder war zerschlagen,
Das Schifflein halb versenkt.

Eine Nixe auf dem Steine
Flocht dort ihr goldnes Haar,
Sie meint' sie wär' alleine,
Und sang so wunderbar.

Sie sang und sang, in den Bäumen
Und Quellen rauscht' es sacht
Und flüsterte wie in Träumen
Die mondbeglänzte Nacht.

Ich aber stand erschrocken,
Denn über Wald und Kluft
Klangen die Morgenglocken
Schon ferne durch die Luft.

Und hätt' ich nicht vernommen
Den Klang zu guter Stund',
Wär' nimmermehr gekommen
Aus diesem stillen Grund.

Der junge Ehemann.

Hier unter dieser Linde
Saß ich viel tausend mal
Und schaut' nach meinem Kinde
Hinunter in das Thal.
Bis daß die Sterne standen
Hell über ihrem Haus,
Und weit in den stillen Landen
Alle Lichter löschten aus.

Jetzt neben meinem Liebchen
Sitz' ich im Schatten kühl,
Sie wiegt ein muntres Bübchen,
Die Thäler schimmern schwül,
Und unten im leisen Winde
Regt sich das Kornfeld kaum,
Und über uns säuselt die Linde —
Es ist mir noch wie ein Traum.

Mondnacht.

Es war, als hätt' der Himmel
Die Erde still geküßt,
Daß sie im Blütenschimmer
Von ihm nun träumen müßt'.

Die Luft ging durch die Felder,
Die Aehren wogten sacht.
Es rauschten leis die Wälder,
So sternklar war die Nacht.

Und meine Seele spannte
Weit ihre Flügel aus,
Flog durch die stillen Lande,
Als flöge sie nach Haus.

Morgendämmerung.

Es ist ein still Erwarten in den Bäumen,
Die Nachtigallen in den Büschen schlagen
In irren Klagen, können's doch nicht sagen,
Die Schmerzen all' und Wonne, halb in Träumen.

Die Lerche auch will nicht die Zeit versäumen,
Da solches Schallen bringt die Luft getragen,
Schwingt sich vom Thal, eh's noch beginnt zu tagen,
Im ersten Strahl die Flügel sich zu säumen.

Ich aber stand schon lange in dem Garten
Und bin ins stille Feld hinausgegangen,
Wo leis die Aehren an zu wogen fingen.

O fromme Vöglein, ihr und ich, wir warten
Auf's frohe Licht, da ist uns vor Verlangen
Bei stiller Nacht erwacht so sehnend Singen.

Der Wachthurm.

Ich sah im Mondschein liegen
Die Felsen und das Meer,
Ich sah ein Schifflein fliegen
Still durch die Nacht daher.

Ein Ritter saß am Steuer,
Ein Fräulein stand am Bord,
Im Winde weht' ihr Schleier,
Die sprachen kein einzig Wort.

Ich sah verfallen grauen
Das hohe Königshaus,
Den König stehn und schauen
Vom Thurm ins Meer hinaus.

Und als das Schiff verschwunden,
Er warf seine Krone nach,
Und aus dem tiefen Grunde
Das Meer wehklagend brach.

Das war der kühne Buhle,
Der ihm sein Kind geraubt,
Der König, der verfluchet
Der eignen Tochter Haupt.

Da hat das Meer mit Toben
Verschlungen Ritter und Maid,
Der König starb da droben
In seiner Einsamkeit.

Nun jede Nacht vor Sturme
Das Schiff vorüberzieht,
Der König von dem Thurme
Nach seinem Kinde sieht.

Der stille Freier.

Mond, der Hirt lenkt seine Heerde
Einsam über'n Wald herauf,
Unten auf der stillen Erde
Wacht verschwiegne Liebe auf.

Fern vom Schlosse Glocken schlagen,
Ueber'n Wald her von der Höh'
Bringt der Wind den Schall getragen,
Und erschrocken lauscht das Reh.

Nächtlich um dieselbe Stunde
Hallet Hufschlag, schnaubt ein Roß,
Macht ein Ritter seine Runde
Schweigend um der Liebsten Schloß.

Wenn die Morgensterne blinken,
Todtenbleich der Hirte wird,
Und sie müssen all' versinken:
Reiter, Heerde und der Hirt.

Der frohe Wandersmann.

Wem Gott will rechte Gunst erweisen,
Den schickt er in die weite Welt;
Dem will er seine Wunder weisen
In Berg und Wald und Strom und Feld.

Die Trägen, die zu Hause liegen,
Erquicket nicht das Morgenroth,
Sie wissen nur von Kinderwiegen,
Von Sorgen, Last und Noth um Brot.

Die Bächlein von den Bergen springen,
Die Lerchen schwirren hoch vor Lust,
Was sollt' ich nicht mit ihnen singen
Aus voller Kehl' und frischer Brust?

Den lieben Gott laß ich nur walten;
Der Bächlein, Lerchen, Wald und Feld
Und Erd' und Himmel will erhalten,
Hat auch mein' Sach' auf's Best' bestellt!

Das kalte Liebchen.

Er. Laß mich ein, mein süßes Schätzchen!
Sie. Finster ist mein Kämmerlein.
Er. Ach, ich finde doch ein Plätzchen.
Sie. Und mein Bett ist eng und klein.

Er. Fern komm' ich vom weichen Pfühle.
Sie. Ach, mein Lager ist von Stein.
Er. Draußen ist die Nacht so kühle.
Sie. Hier wird's noch viel kühler sein.

Er. Sieh! die Sterne schon erblassen.
Sie. Schwerer Schlummer fällt mich an. —
Er. Nun, so will ich schnell dich fassen!
Sie. Rühr' mich nicht so glühend an.

Er. Fieberschauer mich durchbeben.
Sie. Wahnsinn bringt der Todten Kuß. —
Er. Weh! es bricht mein junges Leben!
Sie. Mit ins Grab hinunter muß.

Emanuel Geibel.

Der Zigeunerbube im Norden.

Fern im Süd das schöne Spanien,
Spanien ist mein Heimatland,
Wo die schattigen Kastanien
Rauschen an des Ebro Strand;
Wo die Mandeln röthlich blühen,
Wo die heiße Traube winkt,
Und die Rosen schöner glühen,
Und das Mondlicht goldner blinkt.

Und nun wandr' ich mit der Laute
Traurig hier von Haus zu Haus,
Doch kein helles Auge schaute
Freundlich noch nach mir heraus.
Spärlich reicht man mir die Gaben,
Mürrisch heißet man mich gehn,
Ach, den armen braunen Knaben
Will kein Einziger verstehn.

Dieser Nebel drückt mich nieder,
Der die Sonne mir entfernt,
Und die alten lust'gen Lieder
Hab' ich alle fast verlernt.
Immer in die Melodien
Schleicht der Eine Klang sich ein:
In die Heimat möcht' ich ziehen,
In das Land voll Sonnenschein!

Als beim letzten Erntefeste
Man den großen Reigen hielt,
Hab' ich jüngst das allerbeste
Meiner Lieder aufgespielt.
Doch wie sich die Paare schwangen
In der Abendsonne Gold,
Sind auf meine dunkeln Wangen
Heiße Thränen hingerollt.

Ach, ich dachte bei dem Tanze
An des Vaterlandes Lust,
Wo im duft'gen Mondenglanze
Freier athmet jede Brust,

Wo sich bei der Cither Tönen
Jeder Fuß beflügelt schwingt,
Und der Knabe mit der Schönen
Glühend den Fandango schlingt.

Nein! des Herzens sehnend Schlagen
Länger halt' ich's nicht zurück;
Will ja jeder Lust entsagen,
Laßt mir nur der Heimat Glück.
Fort zum Süden! Fort nach Spanien!
In das Land voll Sonnenschein!
Unterm Schatten der Kastanien
Muß ich einst begraben sein.

Die junge Nonne.

Ach Gott, was hat mein Vater und meine Mutter gedacht,
Daß sie mich zu den Nonnen in das Kloster gebracht,
Nun darf ich nimmer lachen und muß im Schleier gehn,
Und darf kein liebend Herze mein Herze verstehn.

Sie haben abgeschnitten mein langes, schwarzes Haar,
Hat Keiner sich erbarmet meiner sechszehn Jahr,
Ich bin schon so betrübt und bin doch noch so jung,
Und hat die Welt der Freuden doch für Alle genung.

An meiner Zelle Fenster bauen die Vögelein,
Da möcht' ich oft mit ihnen so frei und lustig sein.
Ich höbe meine Flügel und fände wohl den Steg
Weit über alle Thürme und Klöster weg.

Und wenn der Abend dämmert und dunkelt die Nacht,
Hab' ich viel tausend mal an meinen Schatz gedacht.
Nun bin ich eine Nonne, mein Schatz ist so weit,
Drum fließen meine Thränen allezeit.

Es fließen wol die Wellen mitsammen in das Meer,
Es fliegen mitsammen die Vögel drüber her,
Der Tag hat seine Sonne, die Nacht den Sternenschein,
Nur ich muß alle Stunden einsam sein.

Ich wollt', sie läuteten im Kreuzgang erst um mich,
Und trügen mit den Kerzen mich still und feierlich;
Da wär' ich los auf einmal von aller Noth und Pein,
Und dürfte mit den Engeln wieder fröhlich sein.

O sieh mich nicht so lächelnd an.

O sieh mich nicht so lächelnd an,
Du Röslein jung, du schlankes Reh!
Dein Blick, der jedem wohlgethan,
Mir thut er in der Seele weh;
    Mein Herz wird trüb' und trüber
    Bei deiner Freundlichkeit,
    Vorüber ist, vorüber
    Der Liebe Zeit.

Ja wär' ich jung und froh wie du,
Und wär' ich so frisch, und wär' ich so rein:
Wie schlüge mein Herz dem deinen zu,
Wie könnten wir selig zusammen sein!
    Wie sollte durchs Gemüthe
    Mir ziehn ein süßer Traum!
    Doch so — was soll die Blüte
    Am welken Baum?

Mein Leben liegt im Abendroth,
Deins tritt erst ein in den sonnigen Tag;
Mein Herz ist starr, mein Herz ist todt,
Deins hebt erst an den lustigsten Schlag;
    Du schaust nach deinem Glücke
    In goldne Fernen weit,
    Ich blicke schon zurücke
    In alte Zeit.

Drum sieh mich nicht so freundlich an,
Du Röslein jung, du schlankes Reh!
Dein Blick, der jedem wohlgethan,
Mir thut er in der Seele weh.
    Laß scheiden mich und wandern
    Die Welt hinauf, hinab;
    Du findest einen Andern,
    Und ich — ein Grab.

Wie es geht.

Sie redeten ihr zu: Er liebt dich nicht,
Er spielt mit dir — da neigte sie das Haupt,
Und Thränen perlten ihr vom Angesicht
Wie Thau von Rosen; o, daß sie's geglaubt!

Denn als er kam und zweifelnd fand die Braut,
Ward er voll Trotz, nicht trübe wollt' er scheinen,
Er sang und spielte, trank und lachte laut,
Um dann die Nacht hindurch zu weinen.

Wol pocht' ein guter Engel an ihr Herz:
„Er ist doch treu, gib ihm die Hand, o gib."
Wol fühlt' auch er durch Bitterkeit und Schmerz:
„Sie liebt dich doch, sie ist ja doch dein Lieb.
Ein freundlich Wort nur sprich, ein Wort vernimm,
So ist der Zauber, der euch trennt, gebrochen." —
Sie gingen — sahn sich — o, der Stolz ist schlimm —
Das Eine Wort blieb ungesprochen.

Da schieden sie. Und wie im Münsterchor
Verglimmt der Altarlampe rother Glanz —
Erst wird er matt; dann flackert er empor
Noch einmal hell, und dann verlischt er ganz —
So starb die Lieb' in ihnen, erst beweint,
Dann heiß zurückersehnt, und dann — vergessen,
Bis sie zuletzt, es sei ein Wahn, gemeint,
Daß sie sich je dereinst besessen.

Nur manchmal fuhren sie im Mondenlicht
Vom Kissen auf — von Thränen war es naß,
Und naß von Thränen war noch ihr Gesicht;
Geträumet hatten sie — ich weiß nicht, was.
Dann dachten sie der alten schönen Zeit,
Und an ihr nichtig Zweifeln, an ihr Scheiden,
Und wie sie nun so weit, so ewig weit.
O Gott, vergib, vergib den Beiden!

Morgenwanderung.

Wer recht in Freuden wandern will,
Der geh' der Sonn' entgegen;
Da ist der Wald so kirchenstill,
Kein Lüftchen mag sich regen;
Noch sind nicht die Lerchen wach,
Nur im hohen Gras der Bach
Singt leise den Morgensegen.

Die ganze Welt ist wie ein Buch,
Darin uns aufgeschrieben
In bunten Zeilen manch ein Spruch,
Wie Gott uns treu geblieben;

Wald und Blumen nah und fern
Und der helle Morgenstern
Sind Zeugen von seinem Lieben.

Da zieht die Andacht wie ein Hauch
Durch alle Sinnen leise,
Da pocht ans Herz die Liebe auch
In ihrer stillen Weise,
Pocht und pocht, bis sich's erschließt,
Und die Lippe überfließt
Von lautem, jubelndem Preise.

Und plötzlich läßt die Nachtigall
Im Busch ihr Lied erklingen,
In Berg und Thal erwacht der Schall
Und will sich aufwärts schwingen,
Und der Morgenröthe Schein
Stimmt in lichter Glut mit ein:
Laßt uns dem Herrn lobsingen!

Wenn sich zwei Herzen scheiden.

Wenn sich zwei Herzen scheiden,
Die sich dereinst geliebt,
Das ist ein großes Leiden,
Wie's größres nimmer gibt.
Es klingt das Wort so traurig gar:
Fahrwohl, fahrwohl auf immerdar,
Wenn sich zwei Herzen scheiden,
Die sich dereinst geliebt.

Als ich zuerst empfunden,
Daß Liebe brechen mag:
Mir war's als sei verschwunden
Die Sonn' am hellen Tag.
Mir klang's im Ohre wunderbar:
Fahrwohl, fahrwohl auf immerdar,
Da ich zuerst empfunden,
Daß Liebe brechen mag.

Mein Frühling ging zur Rüste
Ich weiß es wol, warum;
Die Lippe, die mich küßte,
Ist worden kühl und stumm.

Das Eine Wort nur sprach sie klar:
Fahrwohl, fahrwohl auf immerdar!
Mein Frühling ging zur Rüste,
Ich weiß es wol, warum.

Friedrich Rückert.

Barbarossa.

Der alte Barbarosse,
Der Kaiser Friederich,
Im unterird'schen Schlosse
Hält er verzaubert sich.

Er ist niemals gestorben,
Er lebt darin noch jetzt;
Er hat im Schloß verborgen
Zum Schlaf sich hingesetzt.

Er hat hinab genommen
Des Reiches Herrlichkeit
Und wird einst wiederkommen
Mit ihr zu seiner Zeit.

Der Stuhl ist elfenbeinern,
Darauf der Kaiser sitzt;
Der Tisch ist marmelsteinern,
Worauf sein Haupt er stützt.

Sein Bart ist nicht von Flachse,
Er ist von Feuersglut,
Ist durch den Tisch gewachsen,
Worauf sein Kinn ausruht.

Er nickt als wie im Traume,
Sein Aug' halb offen zwinkt;
Und je nach langem Raume
Er einem Knaben winkt.

Er spricht im Schlaf zum Knaben:
„Geh' hin vor's Schloß, o Zwerg,
Und sieh, ob noch die Raben
Herfliegen um den Berg.

Und wenn die alten Raben
Noch fliegen immerdar,
So muß ich auch noch schlafen
Verzaubert hundert Jahr."

Liebesfrühling.

1.

Ich liebe dich, weil ich dich lieben muß;
Ich liebe dich, weil ich nicht anders kann,
Ich liebe dich nach einem Himmelschluß;
Ich liebe dich durch einen Zauberbann.
Dich lieb' ich, wie die Rose ihren Strauch;
Dich lieb' ich, wie die Sonne ihren Schein;
Dich lieb' ich, weil du bist mein Lebenshauch;
Dich lieb' ich, weil dich lieben ist mein Sein.

2.

Du meine Seele, du mein Herz,
Du meine Wonn', o du mein Schmerz,
Du meine Welt, in der ich lebe,
Mein Himmel du, darein ich schwebe;
O du mein Grab, in das hinab
Ich ewig meinen Kummer gab!
Du bist die Ruh', du bist der Frieden,
Du bist der Himmel mir beschieden.
Daß du mich liebst, macht mich mir werth,
Dein Blick hat mich vor mir verklärt,
Du hebst mich liebend über mich;
Mein guter Geist, mein bessres Ich.

3.

Ich frage meine Herzgeliebte,
Wie Mancher wol vor mir sie liebte,
Wie Manchen sie vor mir geliebt;
Worauf sie mir zur Antwort gibt:
Wenn das, wie du mich liebst, ist Liebe,
Wenn Lieb' ist das, wie ich dich liebe,
So hab' ich Keinen noch geliebt,
So hat mich Keiner noch geliebt.

4.

Liebster! nur dich sehn, dich hören
Und dir schweigend angehören;

Nicht umstricken dich mit Armen,
Nicht am Busen dir erwarmen,
Nicht dich küssen, nicht dich fassen —
Dieses Alles kann ich lassen,
Nur nicht das Gefühl vermissen,
Mein dich und mich dein zu wissen.

5.

Daß die Leute mein vergessen könnten,
Wie ich ihrer rein vergessen habe,
Daß sie so mein stilles Glück mir gönnten,
Wie ich ihnen jede Glückesgabe!

Daß sie alle so von uns nichts wüßten,
Wie wir nichts von ihnen wissen wollen,
Nach Gefallen so wie wir sich küßten,
Oder schmollten, wenn sie lieber schmollen!

6.

Ich wollte, daß der Frieden,
Der von mir ist entflogen,
Bei dir wär' eingezogen,
Und ewig wohnt' auf deinen Augenliden!
Dann wollt' ich ja zufrieden
Durch diese Stürme wogen,
Wär' all die Wonne, die mir ist entzogen,
Vom Glücke dir beschieden!
O du, die mir hienieden
Das Theuerste, was unterm Himmelsbogen

7.

Wann ich dich nicht zu küssen habe,
Da will ich singen von dem Kuß.
O, wie ich diese Liedergabe
Dann segne, die mich trösten muß.

Entweder küssen oder dichten,
Am schönsten beides allzugleich.
Doch muß ich schon auf eins verzichten,
So macht mich auch das andre reich.

Nur wann er kommt, uns zu umringen,
Der ungelegne Menschenschwarm,
Daß ich nicht küssen darf noch singen,
Dann fühl' ich mich verwirrt und arm.

8.

Sie sprach: „Ich bin dir nicht mehr gut!“
Sie sprach es mit Geberden,
Daß ich es fühlt' in Mark und Blut,
Sie sei mir gut und sei mir gut,
Wie Niemand sonst auf Erden.

9.

Küsse mich, ohne zu fragen, ob ich schon Eine geküsset;
Küsse mich ungefragt, ob du schon Einen geküßt.
Fragen denn Bien' und Blum' einander beim Nektartausche:
Trankest du, tränktest du schon? — Hast du? Mich dürstet, o gib!

10.

Leicht zu sättigen ist, und unersättlich, die Liebe.
Wochen- und mondenlang gnügt ihr ein einziger Blick,
Sparsam zu zehren daran; dann kommt die Stund', und ein ganzer
Himmel von Blick und Kuß stillet die hungernde nicht.

Adelbert von Chamisso.

Das Schloss Boncourt.

Ich träum' als Kind mich zurücke,
Und schüttle mein greises Haupt;
Wie sucht ihr mich heim, ihr Bilder,
Die lang' ich vergessen geglaubt?

Hoch ragt aus schatt'gen Gehegen
Ein schimmerndes Schloß hervor;
Ich kenne die Thürme, die Zinnen,
Die steinerne Brücke, das Thor.

Es schauen vom Wappenschilde
Die Löwen so traulich mich an,
Ich grüße die alten Bekannten
Und eile den Burghof hinan.

Dort liegt die Sphinx am Brunnen,
Dort grünt der Feigenbaum,
Dort hinter diesen Fenstern
Verträumt' ich den ersten Traum.

Ich tret' in die Burgkapelle
Und suche des Ahnherrn Grab;
Dort ist's, dort hängt vom Pfeiler
Das alte Gewaffen herab.

Noch lesen umflorte Augen
Die Züge der Inschrift nicht,
Wie hell durch die bunten Scheiben
Das Licht darüber auch bricht.

So stehst du, o Schloß meiner Väter,
Mir treu und fest in dem Sinn,
Und bist von der Erde verschwunden,
Der Pflug geht über dich hin.

Sei fruchtbar, o theurer Boden,
Ich segne dich mild und gerührt
Und segn' ihn zwiefach, wer immer
Den Pflug nun über dich führt.

Ich aber will auf mich raffen,
Mein Saitenspiel in der Hand,
Die Weiten der Erde durchschweifen
Und singen von Land zu Land.

Salas y Gomez.

1.

Salas y Gomez raget aus den Fluten
Des stillen Meers, ein Felsen kahl und bloß,
Verbrannt von scheitelrechter Sonne Gluten,
Ein Steingestell' ohn' alles Gras und Moos,
Das sich das Volk der Vögel auserkor
Zur Ruhstatt im bewegten Meeresschooß.
So stieg vor unsern Blicken sie empor,
Als auf dem Rurik: „Land im Westen! Land!"
Der Ruf vom Mastkorb drang zu unserm Ohr.
Als uns die Klippe nah vor Augen stand,
Gewahrten wir der Meeresvögel Scharen
Und ihre Brüteplätze längs dem Strand.

Da frischer Nahrung wir bedürftig waren,
So ward beschlossen, den Versuch zu wagen,
In zweien Booten an das Land zu fahren.
Es ward dabei zu sein mir angetragen.
Das Schreckniß, das der Ort mir offenbart,
Ich werd' es jetzt mit schlichten Worten sagen.
Wir legten bei, bestiegen wohlbewahrt
Die ausgesetzten Boote, stießen ab
Und längs der Brandung rudernd ging die Fahrt.
Wo unterm Wind das Ufer Schutz uns gab,
Ward angelegt bei einer Felsengruppe,
Wir setzten auf das Trockne unsern Stab.
Und eine rechts und links die andre Truppe,
Vertheilten sich den Strand entlang die Mannen,
Ich aber stieg hinan die Felsenkuppe.
Vor meinen Füßen wichen kaum von dannen
Die Vögel, welche die Gefahr nicht kannten
Und mit gestreckten Hälsen sich besannen.
Der Gipfel war erreicht, die Sohlen brannten
Mir auf dem heißen Schieferstein, indessen
Die Blicke den Gesichtskreis rings umspannten.
Und wie die Wüstenei sie erst ermessen,
Und wieder erdwärts sich gesenket haben,
Läßt Eines alles Andre mich vergessen.
Es hat die Hand des Menschen eingegraben
Das Siegel seines Geistes in den Stein,
Worauf ich steh', — Schriftzeichen sind's, Buchstaben.
Der Kreuze fünf mal zehn in gleichen Reih'n,
Es will mich dünken, daß sie lang' bestehen,
Doch muß die flücht'ge Schrift hier jünger sein.
Und nicht zu lesen! — Deutlich noch zu sehen
Der Tritte Spur, die sie verlöschet fast;
Es scheint ein Pfad darüber hinzugehen.
Und dort am Abhang war ein Ort der Rast,
Dort nahm er Nahrung ein, dort Eierschalen!
Wer war, wer ist der grausen Wildniß Gast?
Und spähend, lauschend schritt ich auf dem kahlen
Gesims einher zum andern Felsenhaupte,
Das zugewendet liegt den Morgenstrahlen.
Und wie ich, der ich ganz mich einsam glaubte,
Erklomm die letzte von den Schieferstiegen,
Die mir die Ansicht von dem Abhang raubte,
Da sah ich einen Greisen vor mir liegen,
Wol hundert Jahre, mocht' ich schätzen, alt,
Deß Züge, schien es, wie im Tode schwiegen.
Nackt, langgestreckt die riesige Gestalt,

Von Bart und Haupthaar abwärts zu den Lenden
Den hagern Leib mit Silberglanz umwallt.
Das Haupt getragen von des Felsen Wänden,
Im starren Antlitz Ruh', die breite Brust
Bedeckt mit übers Kreuz gelegten Händen.
Und wie entsetzt mit schauerlicher Lust
Ich unverwandt das große Bild betrachte,
Entflossen mir die Thränen unbewußt.
Als endlich, wie aus Starrkrampf, ich erwachte,
Entbot ich zu der Stelle die Gefährten,
Die bald mein lauter Ruf zusammenbrachte.
Sie lärmend herwärts ihre Schritte kehrten,
Und stellten, halb verstummend, sich zum Kreis,
Die fromm die Feier solchen Anblicks ehrten.
Und seht, noch reget sich, noch athmet leis,
Noch schlägt die müden Augen auf und hebt
Das Haupt empor der wundersame Greis.
Er schaut uns zweifelnd, staunend an, bestrebt
Sich noch zu sprechen mit erstorbnem Munde, —
Umsonst! Er sinkt zurück, er hat gelebt.
Es sprach der Arzt, bemüh'nd in dieser Stunde
Sich um den Leichnam noch: „Es ist vorbei."
Wir aber standen betend in der Runde.
Es lagen da der Schiefertafeln drei
Mit eingeritzter Schrift; mir ward zutheile
Der Nachlaß von dem Sohn der Wüstenei.
Und wie ich bei den Schriften mich verweile,
Die rein in span'scher Zunge sind geschrieben,
Gebot ein Schuß vom Schiffe her uns Eile.
Ein zweiter Schuß und bald ein dritter trieben
Von dannen uns mit Hast zu unsern Booten;
Wie dort er lag, ist liegen er geblieben.
Es dient der Stein, worauf er litt, dem Todten
Zur Ruhestätte wie zum Monumente,
Und Friede sei dir, Schmerzenssohn, entboten!
Die Hülle gibst du hin dem Elemente,
Allnächtlich strahlend über dir entzünden
Des Kreuzes Sterne sich am Firmamente,
Und was du littest, wird dein Lied verkünden.

2.

Erste Schiefertafel.

Mir war von Freud' und Stolz die Brust geschwellt,
Ich sah bereits im Geiste hoch vor mir
Gehäuft die Schätze der gesammten Welt.

Der Edelsteine Licht, der Perlen Zier
Und der Gewänder Indiens reichste Pracht,
Die legt' ich alle nur zu Füßen ihr.
Das Gold, den Mammon, diese Erdenmacht,
An welcher sich das Alter liebt zu sonnen,
Ich hatt's dem grauen Vater dargebracht.
Und selber hatt' ich Ruhe mir gewonnen,
Gekühlt der thatendurst'gen Jugend Glut,
Und war geduldig worden und besonnen.
Sie schalt nicht fürder mein zu rasches Blut;
Ich wärmte mich an ihres Herzens Schlägen,
Von ihren weichen Armen sanft umruht.
Es sprach der Vater über uns den Segen,
Ich fand den Himmel in des Hauses Schranken,
Und fühlte keinen Wunsch sich fürder regen.
So wehten thöricht vorwärts die Gedanken;
Ich aber lag auf dem Verdeck zu Nacht,
Und sah die Sterne durch das Tauwerk schwanken.
Ich ward vom Wind mit Kühlung angefacht,
Der so die Segel spannte, daß wir kaum
Den flücht'gen Weg je schnellern Laufs gemacht.
Da schreckte mich ein Stoß aus meinem Traum,
Erdröhnend durch das schwache Breterhaus;
Ein Wehruf hallte aus dem untern Raum.
Ein zweiter Stoß, ein dritter; krachend aus
Den Fugen riß das Plankenwerk, die Welle
Schlug schäumend ein und endete den Graus.
Verlorner Schwimmer in der Brandung Schwelle,
Noch rang ich jugendkräftig mit den Wogen,
Und sah noch über mir die Sternenhelle.
Da fühlt' ich in den Abgrund mich gezogen,
Und wieder aufwärts fühlt' ich mich gehoben,
Und schaute einmal noch des Himmels Bogen.
Dann brach die Kraft in der Gewässer Toben,
Ich übergab dem Tod mich in der Tiefe,
Und sagte Lebewohl dem Tag dort oben.
Da schien mir, daß in tiefem Schlaf ich schliefe,
Und sei mir aufzuwachen nicht verliehen,
Obgleich die Stimme mir's im Innern riefe.
Ich rang mich solchem Schlafe zu entziehen,
Und ich besann mich, schaut' umher, und fand,
Es habe hier das Meer mich ausgespieen.
Und wie vom Todesschlaf ich auferstand,
Bemüht' ich mich, die Höhe zu ersteigen,
Um zu erkunden dies mein Rettungsland.
Da wollten Meer und Himmel nur sich zeigen,

Die diesen einsam nackten Stein umwanden,
Dem nackt und einsam selbst ich fiel zu eigen.
Wo dort mit voller Wuth die Wellen branden,
Auf fernem Riffe war das Wrack zu sehen,
Woselbst es lange Jahre noch gestanden.
Mir unerreichbar! — Und des Windes Wehen,
Der Strom, entführten seewärts weiter fort
Des Schiffbruchs Trümmer, welcher dort geschehen.
Ich aber dachte: nicht an solchem Ort
Wirst lange die Gefährten du beneiden,
Die früher ihr Geschick ereilte dort.
Nicht also, — mich, es will nur mich vermeiden!
Der Vögel Eier reichen hin allein,
Mein Leben zu verlängern und mein Leiden.
Selbander leb' ich so mit meiner Pein,
Und kratze mit den scharfen Muschelscherben
Auf diesen mehr als ich geduld'gen Stein:
„Ich bin noch ohne Hoffnung, bald zu sterben."

3.

Die andere Schiefertafel.

Ich saß vor Sonnenaufgang an dem Strande,
Das Sternenkreuz verkündete den Tag
Sich neigend zu des Horizontes Rande.
Und noch gehüllt in tiefes Dunkel lag
Vor mir der Osten, leuchtend nur entrollte
Zu meinen Füßen sich der Wellenschlag.
Mir war, als ob die Nacht nicht enden wollte;
Mein starrer Blick lag auf des Meeres Saum,
Wo bald die Sonne sich erheben sollte.
Die Vögel auf den Nestern, wie im Traum,
Erhoben ihre Stimmen, blaß und blasser
Erlosch der Schimmer in der Brandung Schaum,
Es sonderte die Luft sich von dem Wasser,
In tiefem Blau verschwand der Sterne Chor;
Ich kniet' in Andacht und mein Aug' ward nasser.
Nun trat die Pracht der Sonne selbst hervor,
Die Freude noch in wunde Herzen senkt;
Ich richtete zu ihr den Blick empor.
Ein Schiff! ein Schiff! Mit vollen Segeln lenkt
Es herwärts seinen Lauf, mit vollem Winde;
Noch lebt ein Gott, der meines Elends denkt!
O Gott der Liebe, ja, du strafst gelinde,
Kaum hab' ich dir gebeichtet meine Reu',
Erbarmen übst du schon an deinem Kinde.

Du öffnest mir das Grab und führst aufs neu'
Zu Menschen mich, sie an mein Herz zu drücken,
Zu leben und zu lieben warm und treu.
Und oben von der Klippe höchstem Rücken,
Betrachtend scharf das Fahrzeug, ward ich bleich,
Noch mußte mir bemerkt zu werden glücken.
Es wuchs das hergetragne Schiff, zugleich
Die Angst in meinem Busen namenlos;
Es galt des Fernrohrs möglichen Bereich.
Nicht Rauch! nicht Flaggentuch! so bar und bloß,
Die Arme nur vermögend auszubreiten!
Du kennst, barmherz'ger Gott, du fühlst mein Loos!
Und ruhig sah ich her das Fahrzeug gleiten
Mit windgeschwellten Segeln auf den Wogen,
Und schwinden zwischen ihm und mir die Weiten.
Und jetzt —! Es hat mein Ohr mich nicht betrogen,
Des Meisters Pfeife war's, vom Wind getragen,
Die wol ich gier'gen Durstes eingesogen.
Wie wirst du erst, den seit so langen Tagen
Entbehrt ich habe, wonnereicher Laut
Der Menschenred', ans alte Herz mir schlagen!
Sie haben mich, die Klippe doch erschaut,
Sie rücken an die Segel, im Begriff,
Den Lauf zu ändern. — Gott, dem ich vertraut!
Nach Süden — —? Wol! Sie müssen ja den Riff
Umfahren, fern sich halten von der Brandung.
O gleite sicher, hoffnungsschweres Schiff!
Jetzt wär' es an der Zeit! O meine Ahnung!
Blickt her! blickt her! legt bei! setzt aus das Boot!
Dort unterm Winde, dort versucht die Landung!
Und ruhig vorwärts strebend ward das Boot
Nicht ausgesetzt, nicht ließ es ab zu gleiten,
Es wußt' gefühllos nichts von meiner Noth.
Und ruhig sah ich hin das Fahrzeug gleiten
Mit windgeschwellten Segeln auf den Wogen,
Und wachsen zwischen ihm und mir die Weiten.
Und als es meinem Blicke sich entzogen,
Der's noch im leeren Blau vergebens sucht,
Und ich verhöhnt mich wußte und belogen:
Da hab' ich meinem Gott und mir geflucht,
Und an den Felsen meine Stirne schlagend,
Gewüthet sinnverwirret und verrucht.
Drei Tag' und Nächte lag ich so verzagend,
Wie Einer, den der Wahnsinn hat gebunden,
Im grimmen Zorn am eignen Herzen nagend;
Und hab' am dritten Thränen erst gefunden,

Und endlich es vermocht mich aufzuraffen,
Vom allgewalt'gen Hunger überwunden,
Um meinem Leibe Nahrung zu verschaffen.

4.

Die letzte Schiefertafel.

Geduld! Die Sonne steigt im Osten auf,
Sie sinkt im Westen zu des Meeres Plan,
Sie hat vollendet eines Tages Lauf.
Geduld! Nach Süden wirft auf ihrer Bahn
Sie jetzt bald wieder senkrecht meinen Schatten.
Ein Jahr ist um, es fängt ein andres an.
Geduld! Die Jahre ziehen ohn' Ermatten,
Nur grub für sie kein Kreuz mehr deine Hand,
Seit ihrer funfzig sich gereihet hatten.
Geduld! Du harrest stumm am Meeresrand,
Und blickest starr in öde blaue Ferne,
Und lauschst dem Wellenschlag am Felsenstrand.
Geduld! Laß kreisen Sonne, Mond und Sterne,
Und Regenschauer mit der Sonnenglut
Abwechseln über dir; Geduld erlerne!
Ein Leichtes ist's, der Elemente Wuth
Im hellen Tagesscheine zu ertragen,
Bei regem Augenlicht und wachem Muth.
Allein der Schlaf, darin uns Träume plagen,
Und mehr die schlaflos lange bange Nacht,
Darin sie aus dem Hirn hinaus sich wagen!
Sie halten grausig neben uns die Wacht
Und reden Worte, welche Wahnsinn locken; —
Hinweg! hinweg! Wer gab euch solche Macht?
Was schüttelst du im Winde deine Locken?
Ich kenne dich, du rascher, wilder Knabe,
Ich seh' dich an und meine Pulse stocken.
Du bist ich selbst, wie ich gestrebet habe
In meiner Hoffnung Wahn vor grauen Jahren,
Ich bin du selbst, das Bild auf deinem Grabe.
Was sprichst du noch vom Schönen, Guten, Wahren,
Von Lieb' und Haß, von Thatendurst? Du Thor:
Sieh her, ich bin, was deine Träume waren.
Und führest wiederum mir diese vor?
Laß ab, o Weib, ich habe längst verzichtet,
Du hauchst aus Aschen noch die Glut empor!
Nicht so den süßen Blick auf mich gerichtet!
Das Licht der Augen und der Stimme Laut,
Es hat der Tod ja Alles schon vernichtet.

Aus deinem hohlen, morschen Schädel schaut
Kein solcher Himmel mehr voll Seligkeit;
Versunken ist die Welt, der ich vertraut.
Ich habe nur die allgewalt'ge Zeit
Auf diesem öden Felsen überragt
In grausenhafter Abgeschiedenheit.
Was, Bilder ihr des Lebens, widersagt
Ihr Dem, der schon den Todten angehöret?
Zerfließet in das Nichts zurück, es tagt!
Steig' auf, o Sonne, deren Schein beschwöret
Zur Ruh' den Aufruhr dieser Nachtgenossen,
Und ende du den Kampf, der mich zerstöret.
Sie bricht hervor, und jene sind zerflossen. —
Ich bin mit mir allein und halte wieder
Die Kinder meines Hirns in mir verschlossen.
O tragt noch heut', ihr altersstarren Glieder,
Mich dort hinunter, wo die Nester liegen;
Ich lege bald zur letzten Rast euch nieder.
Verwehrt ihr, meinem Willen euch zu schmiegen,
Wo machtlos inn're Qualen sich erprobt,
Wird endlich, endlich doch der Hunger siegen.
Es hat der Sturm im Herzen ausgetobt,
Und hier, wo ich gelitten und gerungen,
Hier hab' ich auszuathmen auch gelobt.
Laß, Herr, durch den ich selber mich bezwungen,
Nicht Schiff und Menschen diesen Stein erreichen,
Bevor mein letzter Klagelaut verklungen.
Laß klanglos mich und friedsam hier erbleichen;
Was frommte mir annoch in später Stunde
Zu wandeln, eine Leiche über Leichen?
Sie schlummern in der Erde kühlem Grunde,
Die meinen Eintritt in die Welt begrüßt,
Und längst verschollen ist von mir die Kunde.
Ich habe, Herr, gelitten und gebüßt, —
Doch fremd zu wallen in der Heimat — nein!
Durch Wermuth wird das Bittre nicht versüßt.
Laß weltverlassen sterben mich allein,
Und nur auf deine Gnade noch vertrauen;
Von deinem Himmel wird auf mein Gebein
Das Sternbild deines Kreuzes niederschauen.

Die alte Waschfrau.

Du siehst geschäftig bei dem Linnen
Die Alte dort im weißen Haar,
Die rüstigste der Wäscherinnen
Im sechsundsiebenzigsten Jahr.
So hat sie stets mit sauerm Schweiß
Ihr Brot in Ehr' und Zucht gegessen,
Und ausgefüllt mit treuem Fleiß
Den Kreis, den Gott ihr zugemessen.

Sie hat in ihren jungen Tagen
Geliebt, gehofft und sich vermählt;
Sie hat des Weibes Loos getragen,
Die Sorgen haben nicht gefehlt!
Sie hat den kranken Mann gepflegt,
Sie hat drei Kinder ihm geboren!
Sie hat ihn in das Grab gelegt,
Und Glaub' und Hoffnung nicht verloren.

Da galt's, die Kinder zu ernähren;
Sie griff es an mit heiterm Muth,
Sie zog sie auf in Zucht und Ehren,
Der Fleiß, die Ordnung sind ihr Gut.
Zu suchen ihren Unterhalt
Entließ sie segnend ihre Lieben,
So stand sie nun allein und alt,
Ihr war ihr heitrer Muth geblieben.

Sie hat gespart und hat gesonnen
Und Flachs gekauft und Nachts gewacht,
Den Flachs zu feinem Garn gesponnen,
Das Garn dem Weber hingebracht;
Der hat's gewebt zu Leinewand;
Die Schere brauchte sie, die Nadel,
Und nähte sich mit eigner Hand
Ihr Sterbehemde sonder Tadel.

Ihr Hemd, ihr Sterbehemd, sie schätzt es,
Verwahrt's im Schrein am Ehrenplatz;
Es ist ihr Erstes und ihr Letztes,
Ihr Kleinod, ihr ersparter Schatz.
Sie legt es an, des Herren Wort
Am Sonntag früh sich einzuprägen,
Dann legt sie's wohlgefällig fort,
Bis sie darin zur Ruh' sie legen.

Und ich, an meinem Abend, wollte,
Ich hätte, diesem Weibe gleich,
Erfüllt, was ich erfüllen sollte
In meinen Grenzen und Bereich;
Ich wollt', ich hätte so gewußt
Am Kelch des Lebens mich zu laben,
Und könnt' am Ende gleiche Lust
An meinem Sterbehemde haben.

LORD BYRON.

THE BRIDE OF ABYDOS:

A TURKISH TALE.

CANTO THE FIRST.

I.

Know ye the land where the cypress and myrtle
 Are emblems of deeds that are done in their clime?
Where the rage of the vulture, the love of the turtle,
 Now melt into sorrow, now madden to crime!
Know ye the land of the cedar and vine,
Where the flowers ever blossom, the beams ever shine;
Where the light wings of Zephyr, oppress'd with perfume,
Wax faint o'er the gardens of Gúl in her bloom;
Where the citron and olive are fairest of fruit,
And the voice of the nightingale never is mute:
Where the tints of the earth, and the hues of the sky,
In colour though varied, in beauty may vie,
And the purple of ocean is deepest in dye;
Where the virgins are soft as the roses they twine,
And all, save the spirit of man, is divine?
'T is the clime of the East; 't is the land of the Sun —
Can he smile on such deeds as his children have done?
Oh! wild as the accents of lovers' farewell
Are the hearts which they bear, and the tales which
 they tell.

II.

Begirt with many a gallant slave,
Apparell'd as becomes the brave,
Awaiting each his lord's behest
To guide his steps, or guard his rest,
Old Giaffir sate in his Divan:
 Deep thought was in his aged eye;
And though the face of Mussulman
 Not oft betrays to standers by
The mind within, well skill'd to hide
All but unconquerable pride,
His pensive cheek and pondering brow
Did more than he was wont avow.

III.

"Let the chamber be cleard."—The train disappear'd —
"Now call me the chief of the Haram guard."
With Giaffir is none but his only son,
And the Nubian awaiting the sire's award.
"Haroun — when all the crowd that wait
Are pass'd beyond the outer gate,
(Woe to the head whose eye beheld
My child Zuleika's face unveil'd!)
Hence, lead my daughter from her tower;
Her fate is fix'd this very hour:
Yet not to her repeat my thought;
By me alone be duty taught!"

"Pacha! to hear is to obey."
No more must slave to despot say —
Then to the tower had ta'en his way,
But here young Selim silence brake,
First lowly rendering reverence meet;
And downcast look'd, and gently spake,
Still standing at the Pacha's feet:
For son of Moslem must expire,
Ere dare to sit before his sire!

"Father! for fear that thou shouldst chide
My sister, or her sable guide,
Know — for the fault, if fault there be,
Was mine, then fall thy frowns on me —
So lovelily the morning shone,
That — let the old and weary sleep —
I could not; and to view alone
The fairest scenes of land and deep,
With none to listen and reply
To thoughts with which my heart beat high
Were irksome — for whate'er my mood,
In sooth I love not solitude;
I on Zuleika's slumber broke,
And, as thou knowest that for me
Soon turns the Haram's grating key,
Before the guardian slaves awoke
We to the cypress groves had flown,
And made earth, main, and heaven our own!
There linger'd we, beguiled too long
With Mejnoun's tale, or Sadi's song;
Till I, who heard the deep tambour
Beat thy Divan's approaching hour,

To thee, and to my duty true,
Warn'd by the sound, to greet thee flew:
But there Zuleika wanders yet —
Nay, Father, rage not — nor forget
That none can pierce that secret bower
But those who watch the women's tower."

IV.

"Son of a slave" — the Pacha said —
"From unbelieving mother bred,
Vain were a father's hope to see
Aught that beseems a man in thee.
Thou, when thine arm should bend the bow,
  And hurl the dart, and curb the steed,
  Thou, Greek in soul if not in creed,
Must pore where babbling waters flow,
And watch unfolding roses blow.
Would that yon orb, whose matin glow
Thy listless eyes so much admire,
Would lend thee something of his fire!
Thou, who wouldst see this battlement
By Christian cannon piecemeal rent;
Nay, tamely view old Stambol's wall
Before the dogs of Moscow fall,
Nor strike one stroke for life and death
Against the curs of Nazareth!
Go — let thy less than woman's hand
Assume the distaff — not the brand.
But, Haroun! — to my daughter speed;
And hark — of thine own head take heed —
If thus Zuleika oft takes wing —
Thou see'st yon bow — it hath a string!"

V.

No sound from Selim's lip was heard,
  At least that met old Giaffir's ear,
But every frown and every word
Pierced keener than a Christian's sword.
  "Son of a slave! — reproach'd with fear!
  Those gibes had cost another dear.
Son of a slave! — and *who* my sire?"
  Thus held his thoughts their dark career;
And glances ev'n of more than ire
Flash forth, then faintly disappear.
Old Giaffir gazed upon his son
  And started; for within his eye
He read how much his wrath had done;

He saw rebellion there begun:
"Come hither, boy — what, no reply?
I mark thee — and I know thee too;
But there be deeds thou dar'st not do:
But if thy beard had manlier length,
And if thy hand had skill and strength,
I 'd joy to see thee break a lance,
Albeit against my own perchance."
As sneeringly these accents fell,
On Selim's eye he fiercely gazed:
That eye return'd him glance for glance,
And proudly to his sire's was raised,
Till Giaffir's quail'd and shrunk askance —
And why — he felt, but durst not tell.
"Much I misdoubt this wayward boy
Will one day work me more annoy:
I never loved him from his birth,
And — but his arm is little worth,
And scarcely in the chase could cope
With timid fawn or antelope,
Far less would venture into strife
Where man contends for fame and life —
I would not trust that look or tone:
No — nor the blood so near my own.
That blood — he hath not heard — no more —
I'll watch him closer than before.
He is an Arab to my sight,
Or Christian crouching in the fight —
But hark! — I hear Zuleika's voice;
Like Houris' hymn it meets mine ear:
She is the offspring of my choice;
Oh! more that ev'n her mother dear,
With all to hope, and nought to fear —
My Peri! ever welcome here!
Sweet, as the desert fountain's wave
To lips just cool'd in time to save —
Such to my longing sight art thou;
Nor can they waft to Mecca's shrine
More thanks for life, than I for thine,
Who blest thy birth and bless thee now."

VI.

Fair, as the first that fell of womankind,
When on that dread yet lovely serpent smiling,
Whose image then was stamp'd upon her mind —
But once beguiled — and ever more beguiling;
Dazzling, as that, oh! too transcendent vision

To Sorrow's phantom-peopled slumber given,
When heart meets heart again in dreams Elysian,
And paints the lost on Earth revived in Heaven:
Soft, as the memory of buried love;
Pure, as the prayer which Childhood wafts above,
Was she — the daughter of that rude old Chief,
Who met the maid with tears — but not of grief.

Who hath not proved how feebly words essay
To fix one spark of Beauty's heavenly ray?
Who doth not feel, until his failing sight
Faints into dimness with its own delight,
His changing cheek, his sinking heart confess
The might, the majesty of Loveliness?
Such was Zuleika, such around her shone
The nameless charms unmark'd by her alone —
The light of love, the purity of grace,
The mind, the Music breathing from her face,
The heart whose softness harmonized the whole,
And oh! that eye was in itself a Soul!

Her graceful arms in meekness bending
Across her gently-budding breast;
At one kind word those arms extending
To clasp the neck of him who blest
His child caressing and carest,
Zuleika came — and Giaffir felt
His purpose half within him melt:
Not that against her fancied weal
His heart though stern could ever feel;
Affection chain'd her to that heart;
Ambiton tore the links apart.

VII.

"Zuleika! child of gentleness!
How dear this very day must tell,
When I forget my own distress,
In losing what I love so well,
To bid thee with another dwell:
Another! and a braver man
Was never seen in battle's van.
We Moslem reck not much of blood;
But yet the line of Carasman
Unchanged, unchangeable hath stood
First of the bold Timariot bands
That won and well can keep their lands.
Enough that he who comes to woo

Is kinsman of the Bey Oglou:
His years need scarce a thought employ;
I would not have thee wed a boy.
And thou shalt have a noble dower:
And his and my united power
Will laugh to scorn the death-firman,
Which others tremble but to scan,
And teach the messenger what fate
The bearer of such boon may wait.
And now thou know'st thy father's will:
  All that thy sex hath need to know:
'T was mine to teach obedience still —
  The way to love, thy lord may show."

VIII.

In silence bow'd the virgin's head;
  And if her eye was fill'd with tears
That stifled feeling dare not shed,
And changed her cheek from pale to red,
  And red to pale, as through her ears
Those winged words like arrows sped,
  What could such be but maiden fears?
So bright the tear in Beauty's eye,
Love half regrets to kiss it dry;
So sweet the blush of Bashfulness,
Even Pity scarce can wish it less!

Whate'er it was the sire forgot;
Or if remember'd, mark'd it not;
Thrice clapp'd his hands, and call'd his steed,
  Resign'd his gem-adorn'd chibouque,
And mounting featly for the mead,
  With Maugrabee and Mamaluke,
  His way amid his Delis took,
To witness many an active deed
With sabre keen, or blunt jerreed.
The Kislar only and his Moors
Watch well the Haram's massy doors.

IX.

His head was leant upon his hand,
  His eye look'd o'er the dark blue water
That swiftly glides and gently swells
Between the winding Dardanelles;
But yet he saw nor sea nor strand,
Nor even his Pacha's turban'd band
  Mix in the game of mimic slaughter,

Careering cleave the folded felt,
With sabre stroke right sharply dealt;
Nor mark'd the javelin-darting crowd
Nor heard their Ollahs wild and loud —
He thought but of old Giaffir's daughter!

X.

No word from Selim's bosom broke;
One sigh Zuleika's thought bespoke:
Still gazed he through the lattice grate,
Pale, mute, and mournfully sedate.
To him Zuleika's eye was turn'd,
But little from his aspect learn'd:
Equal her grief, yet not the same;
Her heart confess'd a gentler flame:
But yet that heart, alarm'd or weak,
She knew not why, forbade to speak.
Yet speak she must — but when essay?
"How strange he thus should turn away!
Not thus we e'er before have met;
Not thus shall be our parting yet."
Thrice paced she slowly through the room,
And watch'd his eye — it still was fix'd:
She snatch'd the urn wherein was mix'd
The Persian Atar-gul's perfume,
And sprinkled all its odours o'er
The pictured roof and marble floor:
The drops, that through his glittering vest
The playful girl's appeal address'd,
Unheeded o'er his bosom flew,
As if that breast were marble too.
"What, sullen yet? it must not be —
Oh! gentle Selim, this from thee!"
She saw in curious order set
The fairest flowers of eastern land —
"He loved them once; may touch them yet,
If offer'd by Zuleika's hand."
The childish thought was hardly breathed
Before the rose was pluck'd and wreathed;
The next fond moment saw her seat
Her fairy form at Selim's feet:
"This rose to calm my brother's cares
A message from the Bulbul bears;
It says to-night he will prolong
For Selim's ear his sweetest song;
And though his note is somewhat sad,
He 'll try for once a strain more glad,

With some faint hope his alter'd lay
May sing these gloomy thoughts away.

XI.

"What! not receive my foolish flower?
  Nay then I am indeed unblest:
On me can thus thy forehead lower?
  And know'st thou not who loves thee best?
Oh, Selim dear! oh, more than dearest!
Say, is it me thou hat'st or fearest?
Come, lay thy head upon my breast,
And I will kiss thee into rest,
Since words of mine, and songs must fail,
Ev'n from my fabled nightingale.
I knew our sire at times was stern,
But this from thee had yet to learn:
Too well I know he loves thee not;
But is Zuleika's love forgot?
Ah! deem I right? the Pacha's plan —
This kinsman Bey of Carasman
Perhaps may prove some foe of thine.
If so, I swear by Mecca's shrine, —
If shrines that ne'er approach allow
To woman's step admit her vow, —
Without thy free consent, command,
The Sultan should not have my hand!
Think'st thou that I could bear to part
With thee, and learn to halve my heart?
Ah! were I sever'd from thy side,
Where were thy friend — and who my guide?
Years have not seen, Time shall not see,
The hour that tears my soul from thee:
Ev'n Azrael, from his deadly quiver
  When flies that shaft, and fly it must,
That parts all else, shall doom for ever
  Our hearts to undivided dust!"

XII.

He lived, he breathed, he moved, he felt;
He raised the maid from where she knelt;
His trance was gone, his keen eye shone
With thoughts that long in darkness dwelt;
With thoughts that burn — in rays that melt.
As the stream late conceal'd
  By the fringe of its willows,
When it rushes reveal'd
  In the light of its billows;
As the bolt bursts on high

From the black cloud that bound it,
Flash'd the soul of that eye
Through the long lashes round it.
A war-horse at the trumpet's sound,
A lion roused by heedless hound,
A tyrant waked to sudden strife
By graze of ill-directed knife,
Starts not to more convulsive life
Than he, who heard that vow, display'd,
And all, before repress'd, betray'd:
"Now thou art mine, for ever mine,
With life to keep, and scarce with life resign;
Now thou art mine, that sacred oath,
Though sworn by one, hath bound us both.
Yes, fondly, wisely hast thou done;
That vow hath saved more heads than one:
But blench not thou — thy simplest tress
Claims more from me than tenderness;
I would not wrong the slenderest hair
That clusters round thy forehead fair,
For all the treasures buried far
Within the caves of Istakar.
This morning clouds upon me lower'd,
Reproaches on my head were shower'd,
And Giaffir almost call'd me coward!
Now I have motive to be brave;
The son of his neglected slave,
Nay, start not, 't was the term he gave,
May show, though little apt to vaunt,
A heart his words nor deeds can daunt.
His son, indeed! — yet, thanks to thee,
Perchance I am, at least shall be;
But let our plighted secret vow
Be only known to us as now.
I know the wretch who dares demand
From Giaffir thy reluctant hand;
More ill-got wealth, a meaner soul
Holds not a Musselim's control:
Was he not bred in Egripo?
A viler race let Israel show!
But let that pass — to none be told
Our oath; the rest shall time unfold.
To me and mine leave Osman Bey;
I've partisans for peril's day:
Think not I am what I appear;
I've arms, and friends, and vengeance near."

XIII.

"Think not thou art what thou appearest!
  My Selim, thou art sadly changed:
This morn I saw thee gentlest, dearest;
  But now thou 'rt from thyself estranged.
My love thou surely knew'st before,
It ne'er was less, nor can be more.
To see thee, hear thee, near thee stay,
  And hate the night I know not why,
Save that we meet not but by day;
  With thee to live, with thee to die,
  I dare not to my hope deny:
Thy cheek, thine eyes, thy lips to kiss,
Like this — and this — no more than this;
For, Allah! sure thy lips are flame:
  What fever in thy veins is flushing?
My own have nearly caught the same,
  At least I feel my cheek too, blushing.
To soothe thy sickness, watch thy health,
Partake, but never waste thy wealth,
Or stand with smiles unmurmuring by,
And lighten half thy poverty;
Do all but close thy dying eye,
For that I could not live to try;
To these alone my thoughts aspire:
More can I do? or thou require?
But, Selim, thou must answer why
We need so much of mystery?
The cause I cannot dream nor tell,
But be it, since thou say'st 't is well;
Yet what thou mean'st by 'arms' and 'friends',
Beyond my weaker sense extends.
I meant that Giaffir should have heard
  The very vow I plighted thee;
His wrath would not revoke my word:
  But surely he would leave me free.
  Can this fond wish seem strange in me,
To be what I have ever been?
What other hath Zuleika seen
From simple childhood's earliest hour?
  What other can she seek to see
Than thee, companion of her bower,
  The partner of her infancy?
These cherish'd thoughts with life begun,
  Say, why must I no more avow?
What change is wrought to make me shun

The truth; my pride, and thine till now?
To meet the gaze of stranger's eyes
Our law, our creed, our God denies;
Nor shall one wandering thought of mine
At such, our Prophet's will, repine:
No! happier made by that decree,
He left me all in leaving thee.
Deep were my anguish, thus compell'd
To wed with one I ne'er beheld:
This wherefore should I not reveal?
Why wilt thou urge me to conceal?
I know the Pacha's haughty mood
To thee hath never boded good;
And he so often storms at nought,
Allah! forbid that e'er he ought!
And why I know not, but within
My heart concealment weighs like sin.
If then such secrecy be crime,
And such it feels while lurking here;
Oh, Selim! tell me yet in time,
Nor leave me thus to thoughts of fear.
Ah! yonder see the Tchocadar,
My father leaves the mimic war;
I tremble now to meet his eye —
Say, Selim, canst thou tell me why?"

XIV.

"Zuleika — to thy tower's retreat
Betake thee — Giaffir I can greet:
And now with him I fain must prate
Of firmans, imposts, levies, state.
There 's fearful news from Danube's banks,
Our Vizier nobly thins his ranks,
For which the Giaour may give him thanks!
Our Sultan hath a shorter way
Such costly triumph to repay.
But, mark me, when the twilight drum
Hath warn'd the troops to food and sleep,
Unto thy cell will Selim come:
Then softly from the Haram creep
Where we may wander by the deep:
Our garden battlements are steep;
Nor these will rash intruder climb
To list our words, or stint our time
And if he doth, I want not steel
Which some have felt, and more may feel.
Then shalt thou learn of Selim more

Than thou hast heard or thought before:
Trust me, Zuleika — fear not me!
Thou know'st I hold a Haram key."
"Fear thee, my Selim! ne'er till now
Did word like this — —"
"Delay not thou;
I keep the key — and Haroun's guard
Have *some*, and hope of *more* reward.
To-night, Zuleika, thou shalt hear
My tale, my purpose, and my fear:
I am not, love! what I appear."

CANTO THE SECOND.

I.

The winds are high on Helle's wave,
As on that night of stormy water
When Love, who sent, forgot to save
The young, the beautiful, the brave,
The lonely hope of Sestos' daughter.
Oh! when alone along the sky
Her turret-torch was blazing high,
Though rising gale, and breaking foam,
And shrieking sea-birds warn'd him home;
And clouds aloft and tides below,
With signs and sounds, forbate to go,
He could not see, he would not hear,
Or sound or sign foreboding fear;
His eye but saw that light of love,
The only star it hail'd above;
His ear but rang with Hero's song,
"Ye waves, divide not lovers long!" —
That tale is old, but love anew
May nerve young hearts to prove as true.

II.

The winds are high, and Helle's tide
Rolls darkly heaving to the main;
And Night's descending shadows hide
That field with blood bedew'd in vain,
The desert of old Priam's pride;
The tombs, sole relics of his reign,
All — save immortal dreams that could beguile
The blind old man of Scio's rocky isle!

III.

Oh! yet — for there my steps have been;
  These feet have press'd the sacred shore;
These limbs that buoyant wave hath borne —
Minstrel! with thee to muse, to mourn,
  To trace again those fields of yore,
Believing every hillock green
  Contains no fabled hero's ashes,
And that around the undoubted scene
  Thine own "broad Hellespont" still dashes,
Be long my lot! and cold were he
Who there could gaze denying thee!

IV.

The night hath closed on Helle's stream,
  Nor yet hath risen on Ida's hill
That moon, which shone on his high theme:
No warrior chides her peaceful beam,
  But conscious shepherds bless it still.
Their flocks are grazing on the mound
  Of him who felt the Dardan's arrow:
That mighty heap of gather'd ground
Which Ammon's son ran proudly round,
By nations raised, by monarchs crown'd,
  Is now a lone and nameless barrow!
  Within — thy dwelling-place how narrow!
Without — can only strangers breathe
The name of him that *was* beneath:
Dust long outlasts the storied stone;
But Thou — thy very dust is gone!

V.

Late, late to-night will Dian cheer
The swain, and chase the boatman's fear;
Till then — no beacon on the cliff
May shape the course of struggling skiff;
The scatter'd lights that skirt the bay,
All, one by one, have died away;
The only lamp of this lone hour
Is glimmering in Zuleika's tower.
Yes! there is light in that lone chamber,
  And o'er her silken ottoman
Are thrown the fragrant beads of amber,
  O'er which her fairy fingers ran;
Near these, with emerald rays beset,
(How could she thus that gem forget?)
Her mother's sainted amulet,

Whereon engraved the Koorsee text,
Could smooth this life, and win the next;
And by her comboloio lies
A Koran of illumined dyes;
And many a bright emblazon'd rhyme
By Persian scribes redeem'd from time;
And o'er those scrolls, not oft so mute,
Reclines her now neglected lute;
And round her lamp of fretted gold
Bloom flowers in urns of China's mould;
The richest work of Iran's loom,
And Sheeraz' tribute of perfume;
All that can eye or sense delight
  Are gather'd in that gorgeous room:
  But yet it hath an air of gloom.
She, of this Peri cell the sprite,
What doth she hence, and on so rude a night?

VI.

Wrapt in the darkest sable vest,
  Which none save noblest Moslem wear,
To guard from winds of heaven the breast
  As heaven itself to Selim dear,
With cautious steps the thicket threading,
  And starting oft, as through the glade
  The gust its hollow moanings made,
Till on the smoother pathway treading,
More free her timid bosom beat,
  The maid pursued her silent guide;
And though her terror urged retreat,
  How could she quit her Selim's side?
  How teach her tender lips to chide?

VII.

They reach'd at length a grotto, hewn
  By nature, but enlarged by art,
Where oft her lute she wont to tune,
  And oft her Koran conn'd apart;
And oft in youthful reverie
She dream'd what Paradise might be:
Where woman's parted soul shall go
Her Prophet had disdain'd to show;
But Selim's mansion was secure,
Nor deem'd she, could he long endure
His bower in other worlds of bliss
Without *her*, most beloved in this!
Oh! who so dear with him could dwell?
What Houri soothe him half so well?

VIII.

Since last she visited the spot
Some change seem'd wrought within the grot:
It might be only that the night
Disguised things seen by better light:
That brazen lamp but dimly threw
A ray of no celestial hue;
But in a nook within the cell
Her eye on stranger objects fell.
There arms were piled, not such as wield
The turban'd Delis in the field;
But brands of foreign blade and hilt,
And one was red — perchance with guilt!
Ah! how without can blood be spilt?
A cup too on the board was set
That did not seem to hold sherbet.
What may this mean? she turn'd to see
Her Selim — "Oh! can this be he?"

IX.

His robe of pride was thrown aside,
His brow no high-crown'd turban bore,
But in its stead a shawl of red,
Wreathed lightly round, his temples wore:
That dagger, on whose hilt the gem
Were worthy of a diadem,
No longer glitter'd at his waist,
Where pistols unadorn'd were braced;
And from his belt a sabre swung,
And from his shoulder loosely hung
The cloak of white, the thin capote
That decks the wandering Candiote;
Beneath — his golden plated vest
Clung like a cuirass to his breast;
The greaves below his knee that wound
With silvery scales were sheathed and bound.
But were it not that high command
Spake in his eye, and tone, and hand,
All that a careless eye could see
In him was some young Galiongée.

X.

"I said I was not what I seem'd;
And now thou see'st my words were true:
I have a tale thou hast not dream'd,
If sooth — its truth must others rue.
My story now 't were vain to hide,

I must not see thee Osman's bride:
But had not thine own lips declared
How much of that young heart I shared,
I could not, must not, yet have shown
The darker secret of my own.
In this I speak not now of love;
That, let time, truth, and peril prove:
But first — Oh! never wed another —
Zuleika! I am not thy brother!"

XI.

"Oh! not my brother! — yet unsay —
God! am I left alone on earth
To mourn — I dare not curse — the day
That saw my solitary birth?
Oh! thou wilt love me now no more!
My sinking heart foreboded ill;
But know *me* all I was before,
Thy sister — friend — Zuleika still.
Thou led'st me here perchance to kill;
If thou hast cause for vengeance, see!
My breast is offer'd — take thy fill!
Far better with the dead to be
Than live thus nothing now to thee!
Perhaps far worse, for now I know
Why Giaffir always seem'd thy foe;
And I, alas! am Giaffir's child,
For whom thou wert contemn'd, reviled.
If not thy sister — wouldst thou save
My life, oh! bid me be thy slave!"

XII.

"My slave, Zuleika! — nay, I 'm thine:
But, gentle love, this transport calm,
Thy lot shall yet be link'd with mine;
I swear it by our Prophet's shrine,
And be that thought thy sorrow's balm.
So may the Koran verse display'd
Upon its steel direct my blade,
In danger's hour to guard us both,
As I preserve that awful oath!
The name in which thy heart hath prided
Must change; but, my Zuleika, know,
That tie is widen'd, not divided,
Although thy Sire 's my deadliest foe.
My father was to Giaffir all
That Selim late was deem'd to thee:

That brother wrought a brother's fall,
But spared, at least, my infancy;
And lull'd me with a vain deceit
That yet a like return may meet.
He rear'd me, not with tender help,
But like the nephew of a Cain;
He watch'd me like a lion's whelp,
That gnaws and yet may break his chain.
My father's blood in every vein
Is boiling; but for thy dear sake
No present vengeance will I take;
Though here I must no more remain.
But first, beloved Zuleika! hear
How Giaffir wrought this deed of fear.

XIII.

"How first their strife to rancour grew,
If love or envy made them foes,
It matters little if I knew;
In fiery spirits, slights, though few
And thoughtless, will disturb repose.
In war Abdallah's arm was strong,
Remember'd yet in Bosniac song,
And Paswan's rebel hordes attest
How little love they bore such guest:
His death is all I need relate,
The stern effect of Giaffir's hate;
And how my birth disclosed to me,
Whate'er beside it makes, hath made me free.

XIV.

"When Paswan, after years of strife,
At last for power, but first for life,
In Widdin's walls too proudly sate,
Our Pachas rallied round the state;
Nor last nor least in high command,
Each brother led a separate band;
They gave their horse-tails to the wind,
And mustering in Sophia's plain
Their tents were pitch'd, their post assign'd;
To one, alas! assign'd in vain!
What need of words! the deadly bowl,
By Giaffir's order drugged and given,
With venom subtle as his soul,
Dismiss'd Abdallah's hence to heaven.
Reclined and feverish in the bath,
He, when the hunter's sport was up,

But little deem'd a brother's wrath
  To quench his thirst had such a cup:
The bowl a bribed attendant bore;
He drank one draught, nor needed more!
If thou my tale, Zuleika, doubt,
Call Haroun — he can tell it out.

XV.

"The deed once done, and Paswan's feud
In part suppress'd, though ne'er subdued,
  Abdallah's Pachalick was gain'd: —
Thou know'st not what in our Divan
Can wealth procure for worse than man —
  Abdallah's honours were obtain'd
By him a brother's murder stain'd;
'T is true, the purchase nearly drain'd
His ill got treasure, soon replaced.
Wouldst question whence? Survey the waste,
And ask the squalid peasant how
His gains repay his broiling brow! —
Why me the stern usurper spared,
Why thus with me his palace shared,
I know not. Shame, regret, remorse,
And little fear from infant's force;
Besides, adoption as a son
By him whom Heaven accorded none,
Or some unknown cabal, caprice,
Preserved me thus; — but not in peace:
He cannot curb his haughty mood,
Nor I forgive a father's blood.

XVI.

"Within thy father's house are foes;
  Not all who break his bread are true:
To these should I my birth disclose,
  His days, his very hours were few:
They only want a heart to lead,
A hand to point them to the deed.
But Haroun only knows, or knew,
  This tale, whose close is almost nigh:
He in Abdallah's palace grew,
  And held that post in his Serai
  Which holds he here — he saw him die:
But what could single slavery do?
Avenge his lord? alas! too late;
Or save his son from such a fate?
He chose the last, and when elate

With foes subdued, or friends betray'd,
Proud Giaffir in high triumph sate,
He led me helpless to his gate,
And not in vain it seems essay'd
To save the life for which he pray'd.
The knowledge of my birth secured
From all and each, but most from me;
Thus Giaffir's safety was insured.
Removed he too from Roumelie
To this our Asiatic side,
Far from our seats by Danube's tide,
With none but Haroun, who retains
Such knowledge — and that Nubian feels
A tyrant's secrets are but chains,
From which the captive gladly steals,
And this and more to me reveals:
Such still to guilt just Alla sends —
Slaves, tools, accomplices — no friends!

XVII.

"All this, Zuleika, harshly sounds;
But harsher still my tale must be:
Howe'er my tongue thy softness wounds,
Yet I must prove all truth to thee.
I saw thee start this garb to see,
Yet is it one I oft have worn,
And long must wear: this Galiongée.
To whom thy plighted vow is sworn.
Is leader of those pirate hordes,
Whose laws and lives are on their swords;
To hear whose desolating tale
Would make thy waning cheek more pale:
Those arms thou see'st my band have brought,
The hands that wield are not remote;
This cup too for the rugged knaves
Is fill'd — once quaff'd, they ne'er repine:
Our Prophet might forgive the slaves;
They 're only infidels in wine.

XVIII.

"What could I be? Proscribed at home,
And taunted to a wish to roam;
And listless left — for Giaffir's fear
Denied the courser and the spear —
Though oft — Oh, Mahomet! how oft! —
In full Divan the despot scoff'd,
As if *my* weak unwilling hand

Refused the bridle or the brand:
He ever went to war alone,
And pent me here untried — unknown;
To Haroun's care with women left,
By hope unblest, of fame bereft,
While thou — whose softness long endear'd,
Though it unmann'd me, still had cheer'd —
To Brusa's walls for safety sent,
Awaited'st there the field's event.
Haroun, who saw my spirit pining
  Beneath inaction's sluggish yoke,
His captive, though with dread resigning,
  My thraldom for a season broke,
On promise to return before
The day when Giaffir's charge was o'er.
'T is vain — my tongue cannot impart
My almost drunkenness of heart,
When first this liberated eye
Survey'd Earth, Ocean, Sun, and Sky,
As if my spirit pierced them through,
And all their inmost wonders knew!
One word alone can paint to thee
That more than feeling — I was Free!
E'en for thy presence ceased to pine;
The World — nay, Heaven itself was mine!

XIX.

"The shallop of a trusty Moor
Convey'd me from this idle shore;
I long'd to see the isles that gem
Old Ocean's purple diadem:
I sought by turns, and saw them all;
  But when and where I join'd the crew,
With whom I 'm pledged to rise or fall,
  When all that we design to do
Is done, 't will then be time more meet
To tell thee, when the tale 's complete.

XX.

"'T is true, they are a lawless brood,
But rough in form, nor mild in mood;
And every creed, and every race,
With them hath found — may find a place;
But open speech, and ready hand,
Obedience to their chief's command;
A soul for every enterprise;
That never sees with terror's eyes;

Friendship for each, and faith to all,
And vengeance vow'd for those who fall,
Have made them fitting instruments
For more than ev'n my own intents.
And some — and I have studied all
Distinguish'd from the vulgar rank,
But chiefly to my council call
The wisdom of the cautious Frank —
And some to higher thoughts aspire,
The last of Lambro's patriots there
Anticipated freedom share;
And oft around the cavern fire
On visionary schemes debate,
To snatch the Rayahs from their fate.
So let them ease their hearts with prate
Of equal rights, which man ne'er knew;
I have a love for freedom too.
Ay! let me like the ocean-Patriarch roam,
Or only know on land the Tartar's home!
My tent on shore, my galley on the sea,
Are more than cities and Serais to me:
Borne by my steed, or wafted by my sail,
Across the desert, or before the gale,
Bound where thou wilt, my barb! or glide, my prow!
But be the star that guides the wanderer, Thou!
Thou, my Zuleika, share and bless my bark;
The Dove of peace and promise to mine ark!
Or, since that hope denied in worlds of strife,
Be thou the rainbow to the storms of life!
The evening beam that smiles the clouds away,
And tints to-morrow with prophetic ray!
Blest — as the Muezzin's strain from Mecca's wall
To pilgrims pure and prostrate at his call;
Soft — as the melody of youthful days,
That steals the trembling tear of speechless praise;
Dear — as his native song to Exile's ears,
Shall sound each tone thy long-loved voice endears.
For thee in those bright isles is built a bower
Blooming as Aden in its earliest hour.
A thousand swords, with Selim's heart and hand,
Wait — wave — defend — destroy — at thy command!
Girt by my band, Zuleika at my side,
The spoil of nations shall bedeck my bride.
The Haram's languid years of listless ease
Are well resign'd for cares — for joys like these:
Not blind to fate, I see, where'er I rove,

Unnumber'd perils — but one only love!
Yet well my toils shall that fond breast repay,
Though fortune frown, or falser friends betray.
How dear the dream in darkest hours of ill,
Should all be changed, to find thee faithful still!
Be but thy soul, like Selim's, firmly shown;
To thee be Selim's tender as thine own;
To soothe each sorrow, share in each delight,
Blend every thought, do all — but disunite!
Once free, 't is mine our horde again to guide;
Friends to each other, foes to aught beside:
Yet there we follow but the bent assign'd
By fatal Nature to man's warring kind:
Mark! where his carnage and his conquests cease!
He makes a solitude, and calls it — peace!
I, like the rest, must use my skill or strength,
But ask no land beyond my sabre's length:
Power sways but by division — her resource
The blest alternative of fraud or force!
Ours be the last; in time deceit may come
When cities cage us in a social home:
There ev'n thy soul might err — how oft the heart
Corruption shakes which peril could not part!
And woman, more than man, when death or woe,
Or even Disgrace, would lay her lover low,
Sunk in the lap of Luxury will shame —
Away suspicion! — *not* Zuleika's name!
But life is hazard at the best; and here
No more remains to win, and much to fear:
Yes, fear! the doubt, the dread of losing thee,
By Osman's power, and Giaffir's stern decree.
That dread shall vanish with the favouring gale,
Which Love to-night hath promised to my sail:
No danger daunts the pair his smile hath blest,
Their steps still roving, but their hearts at rest.
With thee all toils are sweet, each clime hath charms;
Earth — sea alike — our world within our arms!
Ay — let the loud winds whistle o'er the deck,
So that those arms cling closer round my neck:
The deepest murmur of this lip shall be,
No sigh for safety, but a prayer for thee!
The war of elements no fears impart
To Love, whose deadliest bane is human Art:
There lie the only rocks our course can check;
Here moments menace — *there* are years of wreck!
But hence ye thoughts that rise in Horror's shape.

This hour bestows, or ever bars escape.
Few words remain of mine my tale to close;
Of thine but *one* to waft us from our foes;
Yea — foes — to me will Giaffir's hate decline?
And is not Osman, who would part us, thine?

XXI.

"His head and faith from doubt and death
Return'd in time my guard to save;
Few heard, none told, that o'er the wave
From isle to isle I roved the while;
And since, though parted from my band
Too seldom now I leave the land,
No deed they 've done, nor deed shall do,
Ere I have heard and doom'd it too:
I form the plan, decree the spoil,
'T is fit I oftener share the toil.
But now too long I 've held thine ear;
Time presses, floats my bark, and here
We leave behind but hate and fear.
To-morrow Osman with his train
Arrives — to-night must break thy chain:
And wouldst thou save that haughty Bey, —
Perchance *his* life who gave thee thine, —
With me this hour away — away!
But yet, though thou art plighted mine,
Wouldst thou recall thy willing vow,
Appall'd by truths imparted now,
Here rest I — not to see thee wed:
But be that peril on *my* head!"

XXII.

Zuleika, mute and motionless,
Stood like that statue of distress,
When, her last hope for ever gone,
The mother harden'd into stone:
All in the maid that eye could see
Was but a younger Niobé.
But ere her lip, or even her eye,
Essay'd to speak, or look reply,
Beneath the garden's wicket porch
Far flash'd on high a blazing torch!
Another — and another — and another —
"Oh! fly — no more — yet now my more than brother!"
Far, wide, through every thicket spread
The fearful lights are gleaming red;

Nor these alone — for each right hand
Is ready with a sheathless brand.
They part, pursue, return, and wheel
With searching flambeau, shining steel;
And last of all, his sabre waving,
Stern Giaffir in his fury raving:
And now almost they touch the cave —
Oh! must that grot be Selim's grave?

XXIII.

Dauntless he stood — "'T is come — soon past —
One kiss, Zuleika — 't is my last:
  But yet my band not far from shore
May hear this signal, see the flash;
Yet now too few — the attempt were rash:
  No matter — yet one effort more."
Forth to the cavern mouth he stept;
  His pistol's echo rang on high,
Zuleika started not, nor wept,
  Despair benumb'd her breast and eye! —
"They hear me not, or if they ply
Their oars, 't is but to see me die;
That sound hath drawn my foes more nigh.
Then forth my father's scimitar,
Thou ne'er hast seen less equal war!
Farewell, Zuleika! — Sweet! retire:
  Yet stay within — here linger safe,
  At thee his rage will only chafe.
Stir not — lest even to thee perchance
Some erring blade or ball should glance.
Fear'st thou for him? — may I expire
If in this strife I seek thy sire!
No — though by him that poison pour'd;
No — though again he call me coward!
But tamely shall I meet their steel?
No — as each crest save *his* may feel!"

XXIV.

One bound he made, and gain'd the sand:
  Already at his feet hath sunk
The foremost of the prying band,
  A gasping head, a quivering trunk:
Another falls — but round him close
A swarming circle of his foes;
From right to left his path he cleft,
  And almost met the meeting wave:
His boat appears — not five oars' length —

His comrades strain with desperate strength —
Oh! are they yet in time to save?
His feet the foremost breakers lave;
His band are plunging in the bay,
Their sabres glitter through the spray;
Wet — wild — unwearied to the strand
They struggle — now they touch the land!
They come — 't is but to add to slaughter —
His heart's best blood is on the water.

XXV.

Escaped from shot, unharm'd by steel,
Or scarcely grazed its force to feel,
Had Selim won, betray'd, beset,
To where the strand and billows met;
There as his last step left the land —
And the last death-blow dealt his hand —
Ah! wherefore did he turn to look
For her his eye but sought in vain?
That pause, that fatal gaze he took,
Hath doom'd his death, or fix'd his chain.
Sad proof, in peril and in pain,
How late will Lover's hope remain!
His back was to the dashing spray;
Behind, but close, his comrades lay,
When, at the instant, hiss'd the ball —
"So may the foes of Giaffir fall!"
Whose voice is heard? whose carbine rang?
Whose bullet through the night-air sang,
Too nearly, deadly aim'd to err?
'T is thine — Abdallah's Murderer!
The father slowly rued thy hate,
The son hath found a quicker fate:
Fast from his breast the blood is bubbling,
The whiteness of the sea-foam troubling —
If aught his lips essay'd to groan,
The rushing billows choked the tone!

XXVI.

Morn slowly rolls the clouds away;
Few trophies of the fight are there:
The shouts that shook the midnight-bay
Are silent; but some signs of fray
That strand of strife may bear,
And fragments of each shiver'd brand;
Steps stamp'd; and dash'd into the sand
The print of many a struggling hand

May there be mark'd; nor far remote
A broken torch, an oarless boat;
And tangled on the weeds that heap
The beach where shelving to the deep
There lies a white capote!
'T is rent in twain — one dark-red stain
The wave yet ripples o'er in vain;
But where is he who wore?
Ye! who would o'er his relics weep,
Go, seek them where the surges sweep
Their bunthen round Sigæum's steep
And cast on Lemnos' shore:
The sea-birds shriek above the prey,
O'er which their hungry beaks delay,
As shaken on his restless pillow,
His head heaves with the heaving billow;
That hand, whose motion is not life,
Yet feebly seems to menace strife,
Flung by the tossing tide on high,
Then levell'd with the wave —
What recks it, though that corse shall lie
Within a living grave?
The bird that tears that prostrate form
Hath only robb'd the meaner worm;
The only heart, the only eye
Had bled or wept to see him die,
Had seen those scatter'd limbs composed,
And mourn'd above his turban-stone,
That heart hath burst — that eye was closed —
Yea — closed before his own!

XXVII.

By Helle's stream there is a voice of wail!
And woman's eye is wet — man's cheek is pale:
Zuleika! last of Giaffir's race,
Thy destined lord is come too late:
He sees not — ne'er shall see thy face!
Can he not hear
The loud Wul-wulleh warn his distant ear?
Thy handmaids weeping at the gate,
The Koran-chanters of the hymn of fate,
The silent slaves with folded arms that wait,
Sighs in the hall, and shrieks upon the gale,
Tell him thy tale!
Thou didst not view thy Selim fall!
That fearful moment when he left the cave
Thy heart grew chill:

He was thy hope — thy joy — thy love — thine all,
And that last thought on him thou couldst not save
Sufficed to kill;
Burst forth in one wild cry — and all was still.
Peace to thy broken heart, and virgin grave!
Ah! happy! but of life to lose the worst!
That grief — though deep — though fatal — was thy first!
Thrice happy ne'er to feel nor fear the force
Of absence, shame, pride, hate, revenge, remorse!
And, oh! that pang where more than madness lies!
The worm that will not sleep — and never dies;
Thought of the gloomy day and ghastly night,
That dreads the darkness, and yet loathes the light,
That winds around, and tears the quivering heart!
Ah! wherefore not consume it — and depart!
Woe to thee, rash and unrelenting chief!
Vainly thou heap'st the dust upon thy head,
Vainly the sackcloth o'er thy limbs dost spread:
By that same hand Abdallah — Selim bled.
Now let it tear thy beard in idle grief:
Thy pride of heart, thy bride for Osman's bed,
She, whom thy sultan had but seen to wed,
Thy Daughter's dead!
Hope of thine age, thy twilight's lonely beam,
The Star hath set that shone on Helle's stream.
What quench'd its ray? — the blood that thou hast shed!
Hark! to the hurried question of Despair:
"Where is my child?" — an Echo answers — "Where?'

XXVIII.

Within the place of thousand tombs
That shine beneath, while dark above
The sad but living cypress glooms
And withers not, though branch and leaf
Are stamp'd with an eternal grief,
Like early unrequited Love,
One spot exists, which ever blooms,
Ev'n in that deadly grove —
A single rose is shedding there
Its lonely lustre, meek and pale:
It looks as planted by Despair —
So white — so faint — the slightest gale
Might whirl the leaves on high;
And yet, though storms and blight assail,
And hands more rude than wintry sky
May wring it from the stem — in vain —

To-morrow sees it bloom again:
The stalk some spirit gently rears,
And waters with celestial tears;
For well may maids of Helle deem
That this can be no earthly flower,
Which mocks the tempest's withering hour,
And buds unshelter'd by a bower;
Nor droops though Spring refuse her shower,
Nor woos the summer beam:
To it the livelong night there sings
A bird unseen — but not remote:
Invisible his airy wings,
But soft as harp that Houri strings
His long entrancing note!
It were the Bulbul; but his throat,
Though mournful, pours not such a strain:
For they who listen cannot leave
The spot, but linger there and grieve,
As if they loved in vain!
And yet so sweet the tears they shed,
'T is sorrow so unmix'd with dread,
They scarce can bear the morn to break
That melancholy spell,
And longer yet would weep and wake,
He sings so wild and well!
But when the day-blush bursts from high
Expires that magic melody.
And some have been who could believe,
(So fondly youthful dreams deceive,
Yet harsh be they that blame,)
That note so piercing and profound
Will shape and syllable its sound
Into Zuleika's name.
'T is from her cypress summit heard,
That melts in air the liquid word:
'T is from her lowly virgin earth
That white rose takes its tender birth.
There late was laid a marble stone;
Eve saw it placed — the Morrow gone!
It was no mortal arm that bore
That deep-fix'd pillar to the shore;
For there, as Helle's legends tell,
Next morn 't was found where Selim fell;
Lash'd by the tumbling tide, whose wave
Denied his bones a holier grave:
And there by night, reclined, 't is said,

Is seen a ghastly turban'd head:
And hence extended by the billow,
'T is named the "Pirate-phantom's pillow!"
Where first it lay that mourning flower
Hath flourish'd; flourisheth this hour,
Alone and dewy, coldly pure and pale;
As weeping Beauty's cheek at Sorrow's tale!

PARISINA.

I.

It is the hour when from the boughs
The nightingale's high note is heard;
It is the hour when lovers' vows
Seem sweet in every whisper'd word;
And gentle winds, and waters near,
Make music to the lonely ear.
Each flower the dews have lightly wet,
And in the sky the stars are met,
And on the wave is deeper blue,
And on the leaf a browner hue,
And in the heaven that clear obscure,
So softly dark, and darkly pure,
Which follows the decline of day,
As twilight melts beneath the moon away.

II.

But it is not to list to the waterfall
That Parisina leaves her hall,
And it is not to gaze on the heavenly light
That the lady walks in the shadow of night;
And if she sits in Este's bower,
'T is not for the sake of its full-blown flower;
She listens — but not for the nightingale —
Though her ear expects as soft a tale.
There glides a step through the foliage thick,
And her cheek grows pale, and her heart beats quick.
There whispers a voice through the rustling leaves,
And her blush returns, and her bosom heaves:
A moment more and they shall meet —
'T is past — her lover 's at her feet.

III.

And what unto them is the world beside,
With all its change of time and tide?

Its living things, its earth and sky,
Are nothing to their mind and eye.
And heedless as the dead are they
  Of aught around, above, beneath;
As if all else had pass'd away,
  They only for each other breathe;
Their very sighs are full of joy
  So deep, that did it not decay,
That happy madness would destroy
  The hearts which feel its fiery sway:
Of guilt, of peril, do they deem
In that tumultuous tender dream?
Who that have felt that passion's power,
Or paused, or fear'd in such an hour?
Or thought how brief such moments last?
But yet — they are already past!
Alas! we must awake before
We know such vision comes no more.

IV.

With many a lingering look they leave
  The spot of guilty gladness past;
And though they hope and vow, they grieve,
  As if that parting were the last.
The frequent sigh — the long embrace —
  The lip that there would cling for ever,
While gleams on Parisina's face
  The Heaven she fears will not forgive her,
As if each calmly conscious star
Beheld her frailty from afar —
The frequent sigh, the long embrace,
Yet binds them to their trysting place.
But it must come, and they must part
In fearful heaviness of heart,
With all the deep and shuddering chill
Which follows fast the deeds of ill.

V.

And Hugo is gone to his lonely bed,
  To covet there another's bride;
But she must lay her conscious head
  A husband's trusting heart beside.
But fever'd in her sleep she seems,
And red her cheek with troubled dreams,
  And mutters she in her unrest
A name she dare not breathe by day,
  And clasps her lord unto the breast

Which pants for one away:
And he to that embrace awakes,
And, happy in the thought, mistakes
The dreaming sigh, and warm caress,
For such as he was wont to bless;
And could in very fondness weep
O'er her who loves him even in sleep.

VI.

He clasp'd her sleeping to his heart,
  And listen'd to each broken word:
He hears — Why doth Prince Azo start,
  As if the Archangel's voice he heard?
And well he may — a deeper doom
Could scarcely thunder o'er his tomb,
When he shall wake to sleep no more,
And stand the eternal throne before.
And well he may — his earthly peace
Upon that sound is doom'd to cease.
That sleeping whisper of a name
Bespeaks her guilt and Azo's shame.
And whose that name? that o'er his pillow
Sounds fearful as the breaking billow,
Which rolls the plank upon the shore,
  And dashes on the pointed rock
The wretch who sinks to rise no more, —
  So came upon his soul the shock.
And whose that name? 't is Hugo's, — his —
In sooth he had not deem'd of this! —
'T is Hugo's, — he, the child of one
He loved — his own all-evil son —
The offspring of his wayward youth,
When he betray'd Bianca's truth,
The maid whose folly could confide
In him who made her not his bride.

VII.

He pluck'd his poniard in its sheath,
  But sheath'd it ere the point was bare —
Howe'er unworthy now to breathe,
  He could not slay a thing so fair —
  At least, not smiling — sleeping — there:
Nay more: — he did not wake her then,
  But gazed upon her with a glance
  Which, had she roused her from her trance,
Had frozen her sense to sleep again;
And o'er his brow the burning lamp

Gleam'd on the dew-drops big and damp.
She spake no more — but still she slumber'd
While, in his thought, her days are number'd.

VIII.

And with the morn he sought and found,
In many a tale from those around,
The proof of all he fear'd to know,
Their present guilt, his future woe;
The long-conniving damsels seek
  To save themselves, and would transfer
  The guilt — the shame — the doom — to her:
Concealment is no more — they speak
All circumstance which may compel
Full credence to the tale they tell:
And Azo's tortured heart and ear
Have nothing more to feel or hear.

IX.

He was not one who brook'd delay:
  Within the chamber of his state,
The chief of Este's ancient sway
  Upon his throne of judgment sate;
His nobles and his guards are there, —
Before him is the sinful pair;
Both young, — and *one* how passing fair!
With swordless belt, and fetter'd hand,
Oh, Christ! that thus a son should stand
  Before a father's face!
Yet thus must Hugo meet his sire,
And hear the sentence of his ire,
  The tale of his disgrace!
And yet he seems not overcome,
Although, as yet, his voice be dumb.

X.

And still, and pale, and silently
  Did Parisina wait her doom;
How changed since last her speaking eye
  Glanced gladness round the glittering room,
Where high-born men were proud to wait,
Where Beauty watch'd to imitate
  Her gentle voice, her lovely mien,
And gather from her air and gait
  The graces of its queen:
Then, — had her eye in sorrow wept,
A thousand warriors forth had leapt,

A thousand swords hat sheathless shone,
And made her quarrel all their own.
Now, — what is she? and what are they?
Can she command, or these obey?
All silent and unheeding now,
With downcast eyes and knitting brow,
And folded arms, and freezing air,
And lips that scarce their scorn forbear,
Her knights and dames, her court — is there:
And he, the chosen one, whose lance
Had yet been couch'd before her glance,
Who — were his arm a moment free —
Had died or gain'd her liberty;
The minion of his father's bride, —
He, too, is fetter'd by her side;
Nor sees her swoln and full eye swim
Less for her own despair than him:
Those lids — o'er which the violet vein
Wandering, leaves a tender stain,
Shining through the smoothest white
That e'er did softest kiss invite —
Now seem'd with hot and livid glow
To press, not shade, the orbs below;
Which glance so heavily, and fill,
As tear on tear grows gathering still.

XI.

And he for her had also wept,
  But for the eyes that on him gazed:
His sorrow, if he felt it, slept;
  Stern and erect his brow was raised.
Whate'er the grief his soul avow'd,
He would not shrink before the crowd;
But yet he dared not look on her;
Remembrance of the hours that were —
His guilt, his love, his present state —
His father's wrath, all good men's hate —
His earthly, his eternal fate —
And hers, — oh, hers! he dared not throw
One look upon that death-like brow!
Else had his rising heart betray'd
Remorse for all the wreck it made.

XII.

And Azo spake: — "But yesterday
  I gloried in a wife and son;
That dream this morning pass'd away;

Ere day declines, I shall have none.
My life must linger on alone;
Well, — let that pass, — there breathes not one
Who would not do as I have done:
Those ties are broken — not by me;
Let that too pass; — the doom's prepared!
Hugo, the priest awaits on thee,
And then — thy crime's reward!
Away! address thy prayers to Heaven,
Before its evening stars are met —
Learn if thou there canst be forgiven;
Its mercy may absolve thee yet.
But here, upon the earth beneath,
There is no spot where thou and I
Together for an hour could breathe:
Farewell! I will not see thee die —
But thou, frail thing! shalt view his head —
Away! I cannot speak the rest:
Go! woman of the wanton breast;
Not I, but thou his blood dost shed:
Go! if that sight thou canst outlive,
And joy thee in the life I give."

XIII.

And here stern Azo hid his face —
For on his brow the swelling vein
Throbb'd as if back upon his brain
The hot blood ebb'd and flow'd again;
And therefore bow'd he for a space,
And pass'd his shaking hand along
His eye, to veil it from the throng;
While Hugo raised his chained hands,
And for a brief delay demands
His father's ear: the silent sire
Forbids not what his words require.

"It is not that I dread the death —
For thou hast seen me by thy side
All redly through the battle ride,
And that — not once a useless brand —
Thy slaves have wrested from my hand
Hath shed more blood in cause of thine,
Than e'er can stain the axe of mine:
Thou gav'st, and may'st resume my breath,
A gift for which I thank thee not;
Nor are my mother's wrongs forgot,
Her slighted love and ruin'd name,

Her offspring's heritage of shame;
But she is in the grave, where he,
Her son, thy rival, soon shall be.
Her broken heart — my sever'd head —
Shall witness for thee from the dead
How trusty and how tender were
Thy youthful love — paternal care.
'T is true that I have done thee wrong —
  But wrong for wrong: — this, — deem'd thy bride,
  The other victim of thy pride, —
Thou know'st for me was destined long;
Thou saw'st, and coveted'st her charms;
  And with thy very crime — my birth —
  Thou tauntedst me, as little worth;
A match ignoble for her arms,
Because, forsooth, I could not claim
The lawful heirship of thy name,
Nor sit on Este's lineal throne;
  Yet, were a few short summers mine,
  My name should more than Este's shine
With honours all my own.
I had a sword — and have a breast
That should have won as haught a crest
As ever waved along the line
Of all these sovereign sires of thine.
Not always knightly spurs are worn
The brightest by the better born;
And mine have lanced my courser's flank
Before proud chiefs of princely rank,
When charging to the cheering cry
Of 'Este and of Victory!'
I will not plead the cause of crime,
Nor sue thee to redeem from time
A few brief hours or days that must
At length roll o'er my reckless dust; —
Such maddening moments as my past,
They could not, and they did not, last.
Albeit my birth and name be base,
And thy nobility of race
Disdain'd to deck a thing like me —
  Yet in my lineaments they trace
  Some features of my father's face,
And in my spirit — all of thee.
From thee this tamelessness of heart —
From thee — nay, wherefore dost thou start?
From thee in all their vigour came

My arm of strength, my soul of flame;
Thou didst not give me life alone,
But all that made me more thine own.
See what thy guilty love hath done!
Repaid thee with too like a son!
I am no bastard in my soul,
For that, like thine, abhorr'd control;
And for my breath, that hasty boon
Thou gav'st and wilt resume so soon,
I valued it no more than thou,
When rose thy casque above thy brow,
And we, all side by side, have striven,
And o'er the dead our coursers driven:
The past is nothing — and at last
The future can but be the past;
Yet would I that I then had died:
  For though thou work'dst my mother's ill,
And made thy own my destined bride,
  I feel thou art my father still:
And harsh as sounds thy hard decree,
'T is not unjust, although from thee.
Begot in sin, to die in shame,
My life begun and ends the same:
As err'd the sire, so err'd the son,
And thou must punish both in one.
My crime seems worst to human view,
But God must judge between us too!"

XIV.

He ceased — and stood with folded arms,
  On which the circling fetters sounded;
  And not an ear but felt as wounded,
  Of all the chiefs that there were rank'd,
  When those dull chains in meeting clank'd:
Till Parisina's fatal charms
Again attracted every eye —
Would she thus hear him doom'd to die!
She stood, I said, all pale and still,
The living cause of Hugo's ill:
Her eyes unmoved, but full and wide,
Not once had turn'd to either side —
Nor once did those sweet eyelids close,
Or shade the glance o'er which they rose,
But round their orbs of deepest blue
The circling white dilated grew —
And there with glassy gaze she stood
As ice were in her curdled blood;

But every now and then a tear
  So large and slowly gather'd slid
  From the long dark fringe of that fair lid,
It was a thing to see, not hear!
And those who saw, it did surprise,
Such drops could fall from human eyes.
To speak she thought — the imperfect note
Was choked within her swelling throat,
Yet seem'd in that low hollow groan
Her whole heart gushing in the tone.
It ceased — again she thought to speak,
Then burst her voice in one long shriek,
And to the earth she fell like stone
Or statue from its base o'erthrown,
More like a thing that ne'er had life, —
A monument of Azo's wife, —
Than her, that living guilty thing,
Whose every passion was a sting,
Which urged to guilt, but could not bear
That guilt's detection and despair.
But yet she lived — and all too soon
Recover'd from that death-like swoon —
But scarce to reason — every sense
Had been o'erstrung by pangs intense;
And each frail fibre of her brain
(As bowstrings, when relax'd by rain,
The erring arrow launch aside)
Sent forth her thoughts all wild and wide —
The past a blank, the future black,
With glimpses of a dreary track,
Like lightning on the desert path,
When midnight storms are mustering wrath.
She fear'd — she felt that something ill
Lay on her soul, so deep and chill;
That there was sin and shame she knew,
That some one was to die — but who?
She had forgotten: — did she breathe?
Could this be still the earth beneath,
The sky above, and men around;
Or were they fiends who now so frown'd
On one, before whose eyes each eye
Till then had smiled in sympathy?
All was confused and undefined
To her all-jarr'd and wandering mind;
A chaos of wild hopes and fears:
And now in laughter, now in tears,

But madly still in each extreme,
She strove with that convulsive dream;
For so it seem'd on her to break:
Oh! vainly must she strive to wake!

XV.

The Convent bells are ringing,
  But mournfully and slow;
In the grey square turret swinging,
  With a deep sound, to and fro.
  Heavily to the heart they go!
Hark! the hymn is singing —
  The song for the dead below,
  Or the living who shortly shall be so!
For a departing being's soul
The death-hymn peals and the hollow bells knoll:
He is near his mortal goal;
Kneeling at the Friar's knee,
Sad to hear, and piteous to see —
Kneeling on the bare cold ground,
With the block before and the guards around —
And the headsman with his bare arm ready,
That the blow may be both swift and steady,
Feels if the axe be sharp and true
Since he set its edge anew:
While the crowd in a speechless circle gather
To see the Son fall by the doom of the Father!

XVI.

It is a lovely hour as yet
Before the summer sun shall set,
Which rose upon that heavy day,
And mock'd it with his steadiest ray;
And his evening beams are shed
Full on Hugo's fated head,
As his last confession pouring
To the monk, his doom deploring
In penitential holiness,
He bends to hear his accents bless
With absolution such as may
Wipe our mortal stains away.
That high sun on his head did glisten
As he there did bow and listen,
And the rings of chestnut hair
Curl'd half down his neck so bare;
But brighter still the beam was thrown
Upon the axe which near him shone
With a clear and ghastly glitter — —

Oh! that parting hour was bitter!
Even the stern stood chill'd with awe
Dark the crime, and just the law —
Yet they shudder'd as they saw.

XVII.

The parting prayers are said and over
Of that false son, and daring lover!
His beads and sins are all recounted,
His hours to their last minute mounted;
His mantling cloak before was stripp'd,
His bright brown locks must now be clipp'd;
'T is done — all closely are they shorn;
The vest which till this moment worn
The scarf which Parisina gave —
Must not adorn him to the grave.
Even that must now be thrown aside,
And o'er his eyes the kerchief tied;
But no — that last indignity
Shall ne'er approach his haughty eye.
All feelings seemingly subdued,
In deep disdain were half renew'd,
When headsman's hands prepared to bind
Those eyes which would not brook such blind,
As if they dared not look on death.
"No — yours my forfeit blood and breath;
These hands are chain'd, but let me die
At least with an unshackled eye —
Strike:" — and as the word he said,
Upon the block he bow'd his head;
These the last accents Hugo spoke:
"Strike" — and flashing fell the stroke —
Roll'd the head — and, gushing, sunk
Back the stain'd and heaving trunk,
In the dust, which each deep vein
Slaked with its ensanguined rain;
His eyes and lips a moment quiver,
Convulsed and quick — then fix for ever.

He died, as erring man should die,
  Without display, without parade;
  Meekly had he bow'd and pray'd,
  As not disdaining priestly aid,
Nor desperate of all hope on high.
And while before the Prior kneeling,
His heart was wean'd from earthly feeling;
His wrathful sire, his paramour —

What were they in such an hour?
No more reproach, no more despair,
No thought but heaven, no word but prayer —
Save the few which from him broke,
When, bared to meet the headsman's stroke,
He claim'd to die with eyes unbound,
His sole adieu to those around.

XVIII.

Still as the lips that closed in death,
Each gazer's bosom held his breath:
But yet, afar, from man to man,
A cold electric shiver ran,
As down the deadly blow descended
On him whose life and love thus ended;
And, with a hushing sound compress'd,
A sigh shrunk back on every breast;
But no more thrilling noise rose there,
  Beyond the blow that to the block
  Pierced through with forced and sullen shock,
Save one: — what cleaves the silent air
So madly shrill, so passing wild?
That, as a mother's o'er her child,
Done to death by sudden blow,
To the sky these accents go,
Like a soul's in endless woe.
Through Azo's palace-lattice driven,
That horrid voice ascends to heaven,
And every eye is turn'd thereon:
But sound and sight alike are gone!
It was a woman's shriek — and ne'er
In madlier accents rose despair;
And those who heard it, as it past,
In mercy wish'd it were the last.

XIX.

Hugo is fallen; and, from that hour,
No more in palace, hall, or bower,
Was Parisina heard or seen:
Her name — as if she ne'er had been —
Was banish'd from each lip and ear,
Like words of wantonness or fear;
And from Prince Azo's voice, by none
Was mention heard of wife or son;
No tomb, no memory had they;
Theirs was unconsecrated clay —
At least the knight's who died that day.

But Parisina's fate lies hid
Like dust beneath the coffin lid:
Whether in convent she abode,
And won to heaven her dreary road,
By blighted and remorseful years
Of scourge, and fast, and sleepless tears;
Or if she fell by bowl or steel,
For that dark love she dared to feel;
Or if, upon the moment smote,
She died by tortures less remote,
Like him she saw upon the block,
With heart that shared the headsman's shock,
In quicken'd brokenness that came,
In pity, o'er her shatter'd frame,
None knew — and none can ever know:
But whatsoe'er its end below,
Her life began and closed in woe!

XX.

And Azo found another bride,
And goodly sons grew by his side;
But none so lovely and so brave
As him who wither'd in the grave;
Or if they were — on his cold eye
Their growth but glanced unheeded by,
Or noticed with a smother'd sigh.
But never tear his cheek descended,
And never smile his brow unbended;
And o'er that fair broad brow were wrought
The intersected lines of thought;
Those furrows which the burning share
Of Sorrow ploughs untimely there;
Scars of the lacerating mind
Which the Soul's war doth leave behind.
He was past all mirth or woe:
Nothing more remain'd below
But sleepless nights and heavy days,
A mind all dead to scorn or praise,
A heart which shunn'd itself — and yet
That would not yield, nor could forget,
Which, when it least appear'd to melt,
Intently thought, intensely felt:
The deepest ice which ever froze
Can only o'er the surface close;
The living stream lies quick below,
And flows, and cannot cease to flow.

Still was his seal'd-up bosom haunted
By thoughts which Nature hath implanted;
Too deeply rooted thence to vanish,
Howe'er our stifled tears we banish;
When, struggling as they rise to start,
We check those waters of the heart,
They are not dried — those tears unshed
But flow back to the fountain head,
And resting in their spring more pure,
For ever in its depth endure,
Unseen, unwept, but uncongeal'd,
And cherish'd most where least reveal'd.
With inward starts of feeling left,
To throb o'er those of life bereft,
Without the power to fill again
The desert gap which made his pain;
Without the hope to meet them where
United souls shall gladness share;
With all the consciousness that he
Had only pass'd a just decree;
That they had wrought their doom of ill;
Yet Azo's age was wretched still.
The tainted branches of the tree,
  If lopp'd with care, a strength may give,
  By which the rest shall bloom and live
All greenly fresh and wildly free:
But if the lightning, in its wrath,
The waving boughs with fury scathe,
The massy trunk the ruin feels,
And never more a leaf reveals.

CORSAIR'S SONG.

"O'er the glad waters of the dark blue sea,
Our thoughts as boundless, and our souls as free,
Far as the breeze can bear, the billows foam,
Survey our empire, and behold our home!
These are our realms, no limits to their sway —
Our flag the sceptre all who meet obey.
Ours the wild life in tumult still to range
From toil to rest, and joy in every change.
Oh, who can tell? not thou, luxurious slave!
Whose soul would sicken o'er the heaving wave;
Not thou, vain lord of wantonness and ease!
Whom slumber soothes not — pleasure cannot please —

Oh, who can tell, save he whose heart hath tried,
And danced in triumph o'er the waters wide,
The exulting sense — the pulse's maddening play,
That thrills the wanderer of that trackless way?
That for itself can woo the approaching fight,
And turn what some deem danger to delight;
That seeks what cravens shun with more than zeal,
And where the feebler faint can only feel —
Feel — to the rising bosom's inmost core,
Its hope awaken and its spirit soar?
No drèad of death if with us die our foes —
Save that it seems even duller than repose:
Come when it will — we snatch the life of life —
When lost — what recks it but disease or strife?
Let him who crawls enamour'd of decay,
Cling to his couch, and sicken years away:
Heave his thick breath, and shake his palsied head;
Ours — the fresh turf, and not the feverish bed.
While gasp by gasp he falters forth his soul,
Ours with one pang — one bound — escapes control.
His corse may boast its urn and narrow cave,
And they who loath'd his life may gild his grave:
Ours are the tears, though few, sincerely shed,
When Ocean shrouds and sepulchres our dead.
For us, even banquets fond regret supply
In the red cup that crowns our memory;
And the brief epitaph in danger's day,
When those who win at length divide the prey,
And cry, Remembrance saddening o'er each brow,
How had the brave who fell exulted *now!*"

MANFRED:

A DRAMATIC POEM.

ACT I.

Scene I.

Manfred *alone. — Scene, a Gothic Gallery. — Time, Midnight.*

Man. The lamp must be replenish'd, but even then
It will not burn so long as I must watch:
My slumbers — if I slumber — are not sleep,
But a continuance of enduring thought,

Which then I can resist not: in my heart
There is a vigil, and these eyes but close
To look within; and yet I live, and bear
The aspect and the form of breathing men.
But grief should be the instructor of the wise;
Sorrow is knowledge: they who know the most
Must mourn the deepest o'er the fatal truth,
The Tree of Knowledge is not that of Life.
Philosophy and science, and the springs
Of wonder, and the wisdom of the world,
I have essay'd, and in my mind there is
A power to make these subject to itself —
But they avail not: I have done men good,
And I have met with good even among men —
But this avail'd not: I have had my foes,
And none have baffled, many fallen before me —
But this avail'd not: — Good, or evil, life,
Powers, passions, all I see in other beings,
Have been to me as rain unto the sands,
Since that all-nameless hour. I have no dread,
And feel the curse to have no natural fear,
Nor fluttering throb, that beats with hopes or wishes,
Or lurking love of something on the earth. —
Now to my task. —
Mysterious agency!
Ye spirits of the unbounded Universe!
Whom I have sought in darkness and in light —
Ye, who do compass earth about, and dwell
In subtler essence — ye, to whom the tops
Of mountains inaccessible are haunts,
And earth's and ocean's caves familiar things —
I call upon ye by the written charm
Which gives me power upon you — Rise! Appear!

[*A pause.*

They come not yet. — Now by the voice of him
Who is the first among you — by this sign,
Which makes you tremble — by the claims of him
Who is undying, — Rise! Appear! — — Appear!

[*A pause.*

If it be so — Spirits of earth and air,
Ye shall not thus elude me: by a power,
Deeper than all yet urged, a tyrant-spell,
Which had its birthplace in a star condemn'd,
The burning wreck of a demolish'd world,
A wandering hell in the eternal space;
By the strong curse which is upon my soul,

The thought which is within me and around me,
I do compel ye to my will — Appear!

[*A star is seen at the darker end of the gallery: it is stationary; and a voice is heard singing.*

FIRST SPIRIT.

Mortal: to thy bidding bow'd,
From my mansion in the cloud,
Which the breath of twilight builds,
And the summer's sunset gilds
With the azure and vermilion,
Which is mix'd for my pavilion;
Though thy quest may be forbidden,
On a star-beam I have ridden:
To thine adjuration bow'd,
Mortal — be thy wish avow'd!

Voice of the SECOND SPIRIT.

Mont Blanc is the monarch of mountains;
They crown'd him long ago
On a throne of rocks, in a robe of clouds,
With a diadem of snow.
Around his waist are forests braced,
The Avalanche in his hand;
But ere it fall, that thundering ball
Must pause for my command.
The Glacier's cold and restless mass
Moves onward day by day;
But I am he who bids it pass,
Or with its ice delay.
I am the spirit of the place,
Could make the mountain bow
And quiver to his cavern'd base —
And what with me wouldst *Thou?*

Voice of the THIRD SPIRIT.

In the blue depth of the waters,
Where the wave hath no strife,
Where the wind is a stranger,
And the sea-snake hath life,
Where the Mermaid is decking
Her green hair with shells,
Like the storm on the surface
Came the sound of thy spells;
O'er my calm Hall of Coral
The deep echo roll'd —
To the Spirit of Ocean
Thy wishes unfold!

FOURTH SPIRIT.

Where the slumbering earthquake
  Lies pillow'd on fire,
And the lakes of bitumen
  Rise boilingly higher;
Where the roots of the Andes
  Strike deep in the earth,
As their summits to heaven
  Shoot soaringly forth;
I have quitted my birthplace,
  Thy bidding to bide —
Thy spell hath subdued me,
  Thy will be my guide!

FIFTH SPIRIT.

I am the Rider of the wind,
  The Stirrer of the storm;
The hurricane I left behind
  Is yet with lightning warm;
To speed to thee, o'er shore and sea
  I swept upon the blast:
The fleet I met sail'd well, and yet
  'T will sink ere night be past.

SIXTH SPIRIT.

My dwelling is the shadow of the night,
Why doth thy magic torture me with light?

SEVENTH SPIRIT.

The star which rules thy destiny
Was ruled, ere earth began, by me:
It was a world as fresh and fair
As e'er revolved round sun in air;
Its course was free and regular,
Space bosom'd not a lovelier star.
The hour arrived — and it became
A wandering mass of shapeless flame,
A pathless comet, and a curse,
The menace of the universe;
Still rolling on with innate force,
Without a sphere, without a course,
A bright deformity on high,
The monster of the upper sky!
And thou! beneath its influence born —
Thou worm! whom I obey and scorn —
Forced by a power (which is not thine,

And lent thee but to make thee mine)
For this brief moment to descend,
Where these weak spirits round thee bend
And parley with a thing like thee —
What wouldst thou, Child of Clay! with me?

The Seven Spirits.

Earth, ocean, air, night, mountains, winds, thy star,
Are at thy beck and bidding, Child of Clay!
Before thee at thy quest their spirits are —
What wouldst thou with us, son of mortals — say?

Man. Forgetfulness — —
First Spirit. Of what — of whom — and why?
Man. Of that which is within me; read it there —
Ye know it, and I cannot utter it.
Spirit. We can but give thee that which we possess:
Ask of us subjects, sovereignty, the power
O'er earth — the whole, or portion — or a sign
Which shall control the elements, whereof
We are the dominators, — each and all,
These shall be thine.
Man. Oblivion, self-oblivion!
Can ye not wring from out the hidden realms
Ye offer so profusely what I ask?
Spirit. It is not in our essence, in our skill;
But — thou may'st die.
Man. Will death bestow it on me?
Spirit. We are immortal, and do not forget;
We are eternal; and to us the past
Is, as the future, present. Art thou answer'd?
Man. Ye mock me — but the power which brought ye here
Hath made you mine. Slaves, scoff not at my will!
The mind, the spirit, the Promethean spark,
The lightning of my being, is as bright,
Pervading, and far darting as your own,
And shall not yield to yours, though coop'd in clay!
Answer, or I will teach you what I am.
Spirit. We answer as we answer'd; our reply
Is even in thine own words.
Man. Why say ye so?
Spirit. If, as thou say'st, thine essence be as ours,
We have replied in telling thee, the thing
Mortals call death hath nought to do with us.
Man. I then have call'd ye from your realms in vain;
Ye cannot, or ye will not, aid me.

Spirit. Say,
What we possess we offer; it is thine!
Bethink ere thou dismiss us; ask again;
Kingdom, and sway, and strength, and length of days —
Man. Accursed! what have I to do with days!
They are too long already. — Hence — begone!
Spirit. Yet pause: being here, our will would do thee service;
Bethink thee, is there then no other gift
Which we can make not worthless in thine eyes?
Man. No, none: yet stay — one moment, ere we part,
I would behold ye face to face. I hear
Your voices, sweet and melancholy sounds,
As music on the waters; and I see
The steady aspect of a clear large star;
But nothing more. Approach me as ye are,
Or one, or all, in your accustom'd forms.
Spirit. We have no forms, beyond the elements
Of which we are the mind and principle:
But choose a form — in that we will appear.
Man. I have no choice; there is no form on earth
Hideous or beautiful to me. Let him,
Who is most powerful of ye, take such aspect
As unto him may seem most fitting — Come!
Seventh Spirit (*appearing in the shape of a beautiful female figure*). Behold!
Man. Oh God! if it be thus, and *thou*
Art not a madness and a mockery,
I yet might be most happy. I will clasp thee,
And we again will be — — [*The figure vanishes.*
My heart is crush'd!
[MANFRED *falls senseless.*
(*A voice is heard in the Incantation which follows.*)

When the moon is on the wave,
And the glow-worm in the grass,
And the meteor on the grave,
And the wisp on the morass;
When the falling stars are shooting,
And the answer'd owls are hooting,
And the silent leaves are still
In the shadow of the hill,
Shall my soul be upon thine,
With a power and with a sign.

Though thy slumber may be deep,
Yet thy spirit shall not sleep;

There are shades which will not vanish,
There are thoughts thou canst not banish;
By a power to thee unknown,
Thou canst never be alone;
Thou art wrapt as with a shroud,
Thou art gather'd in a cloud;
And for ever shalt thou dwell
In the spirit of this spell.

Though thou seest me not pass by,
Thou shalt feel me with thine eye
As a thing that, though unseen,
Must be near thee, and hath been;
And when in that secret dread
Thou hast turn'd around thy head,
Thou shalt marvel I am not
As thy shadow on the spot,
And the power which thou dost feel
Shall be what thou must conceal.

And a magic voice and verse
Hath baptized thee with a curse;
And a spirit of the air
Hath begirt thee with a snare;
In the wind there is a voice
Shall forbid thee to rejoice;
And to thee shall night deny
All the quiet of her sky;
And the day shall have a sun,
Which shall make thee wish it done.

From thy false tears I did distil
An essence which hath strength to kill;
From thy own heart I then did wring
The black blood in its blackest spring;
From thy own smile I snatch'd the snake,
For there it coil'd as in a brake;
From thy own lip I drew the charm
Which gave all these their chiefest harm;
In proving every poison known,
I found the strongest was thine own.

By thy cold breast and serpent smile,
By thy unfathom'd gulfs of guile,
By that most seeming virtuous eye,
By thy shut soul's hypocrisy;
By the perfection of thine art

Which pass'd for human thine own heart;
By thy delight in others' pain,
And by thy brotherhood of Cain,
I call upon thee! and compel
Thyself to be thy proper Hell!

And on thy head I pour the vial
Which doth devote thee to this trial;
Nor to slumber, nor to die,
Shall be in thy destiny;
Though thy death shall still seem near
To thy wish, but as a fear;
Lo! the spell now works around thee,
And the clankless chain hath bound thee;
O'er thy heart and brain together
Hath the word been pass'd — now wither!

SCENE II.

The Mountain of the Jungfrau. — Time, Morning. — MANFRED alone upon the Cliffs.

Man. The spirits I have raised abandon me,
The spells which I have studied baffle me,
The remedy I reck'd of tortured me;
I lean no more on superhuman aid;
It hath no power upon the past, and for
The future, till the past be gulf'd in darkness,
It is not of my search. — My mother Earth!
And thou fresh breaking Day, and you, ye Mountains,
Why are ye beautiful? I cannot love ye.
And thou, the bright eye of the universe,
That openest over all, and unto all
Art a delight — thou shin'st not on my heart.
And you, ye crags, upon whose extreme edge
I stand, and on the torrent's brink beneath
Behold the tall pines dwindled as to shrubs
In dizziness of distance; when a leap,
A stir, a motion, even a breath, would bring
My breast upon its rocky bosom's bed
To rest for ever — wherefore do I pause?
I feel the impulse — yet I do not plunge;
I see the peril — yet do not recede;
And my brain reels — and yet my foot is firm:
There is a power upon me which withholds,
And makes it my fatality to live, —
If it be life to wear within myself
This barrenness of spirit, and to be
My own soul's sepulchre, for I have ceased

To justify my deeds unto myself —
The last infirmity of evil. Ay,
Thou winged and cloud-cleaving minister,
[*An eagle passes.*
Whose happy flight is highest into heaven,
Well may'st thou swoop so near me — I should be
Thy prey, and gorge thine eaglets; thou art gone
Where the eye cannot follow thee; but thine
Yet pierces downward, onward, or above,
With a pervading vision. — Beautiful!
How beautiful is all this visible world!
How glorious in its action and itself!
But we, who name ourselves its sovereigns, we,
Half dust, half deity, alike unfit
To sink or soar, with our mix'd essence make
A conflict of its elements, and breathe
The breath of degradation and of pride,
Contending with low wants and lofty will,
Till our mortality predominates,
And men are — what they name not to themselves,
And trust not to each other. Hark! the note,
[*The Shepherd's pipe in the distance is heard.*
The natural music of the mountain reed —
For here the patriarchal days are not
A pastoral fable — pipes in the liberal air,
Mix'd with the sweet bells of the sauntering herd;
My soul would drink those echoes. Oh, that I were
The viewless spirit of a lovely sound,
A living voice, a breathing harmony,
A bodiless enjoyment — born and dying
With the blest tone which made me!

Enter from below a CHAMOIS HUNTER.

Chamois Hunter. Even so.
This way the chamois leapt: her nimble feet
Have baffled me; my gains to-day will scarce
Repay my break-neck travail. — What is here?
Who seems not of my trade, and yet hath reach'd
A height which none even of our mountaineers,
Save our best hunters, may attain: his garb
Is goodly, his mien manly, and his air
Proud as a free-born peasant's, at this distance:
I will approach him nearer.

Man. (*not perceiving the other*). To be thus —
Grey-hair'd with anguish, like these blasted pines
Wrecks of a single winter, barkless, branchless,
A blighted trunk upon a cursed root,

Which but supplies a feeling to decay —
And to be thus, eternally but thus,
Having been otherwise! Now furrow'd o'er
With wrinkles, plough'd by moments, — not by years, —
And hours, all tortured into ages — hours
Which I outlive! — Ye toppling crags of ice!
Ye avalanches, whom a breath draws down
In mountainous o'erwhelming, come and crush me!
I hear ye momently above, beneath,
Crash with a frequent conflict; but ye pass,
And only fall on things that still would live;
On the young flourishing forest, or the hut
And hamlet of the harmless villager.

C. Hun. The mists begin to rise from up the valley;
I 'll warn him to descend, or he may chance
To lose at once his way and life together.

Man. The mists boil up around the glaciers; clouds
Rise curling fast beneath me, white and sulphury,
Like foam from the roused ocean of deep Hell,
Whose every wave breaks on a living shore,
Heap'd with the damn'd like pebbles. — I am giddy.

C. Hun. I must approach him cautiously; if near,
A sudden step will startle him, and he
Seems tottering already.

Man. Mountains have fallen,
Leaving a gap in the clouds, and with the shock
Rocking their Alpine brethren; filling up
The ripe green valleys with destruction's splinters;
Damming the rivers with a sudden dash,
Which crush'd the waters into mist and made
Their fountains find another channel — thus,
Thus, in its old age, did Mount Rosenberg —
Why stood I not beneath it?

C. Hun. Friend! have a care.
Your next step may be fatal! — for the love
Of him who made you, stand not on that brink!

Man. *(not hearing him).* Such would have been for me a fitting tomb;
My bones had then been quiet in their depth;
They had not then been strewn upon the rocks
For the wind's pastime — as thus — thus they shall be —
In this one plunge. — Farewell, ye opening heavens!
Look not upon me thus reproachfully —
You were not meant for me — Earth! take these atoms!

[*As* MANFRED *is in act to spring from the cliff, the* CHAMOIS HUNTER *seizes and retains him with a sudden grasp.*

C. Hun. Hold, madman! — though aweary of thy life,
Stain not our pure vales with thy guilty blood:
Away with me — — I will not quit my hold.
Man. I am most sick at heart — nay, grasp me not —
I am all feebleness — the mountains whirl
Spinning around me — I grow blind — What art thou?
C. Hun. I 'll answer that anon. — Away with me —
The clouds grow thicker — there — now lean on me —
Place your foot here — here, take this staff, and cling
A moment to that shrub — now give me your hand,
And hold fast by my girdle — softly — well —
The Chalet will be gain'd within an hour:
Come on, we 'll quickly find a surer footing,
And something like a pathway, which the torrent
Hath wash'd since winter. — Come, 't is bravely done —
You should have been a hunter. — Follow me.
[*As they descend the rocks with difficulty, the scene closes.*

FROM «THE CURSE OF MINERVA.»

Slow sinks, more lovely ere his race be run,
Along Morea's hills the setting sun;
Not, as in northern climes, obscurely bright,
But one unclouded blaze of living light;
O'er the hush'd deep the yellow beam he throws,
Gilds the green wave that trembles as it glows;
On old Ægina's rock and Hydra's isle
The god of gladness sheds his parting smile;
O'er his own regions lingering loves to shine,
Though there his altars are no more divine.
Descending fast, the mountain-shadows kiss
Thy glorious gulf, unconquer'd Salamis!
Their azure arches through the long expanse,
More deeply purpled, meet his mellowing glance,
And tenderest tints, along their summits driven,
Mark his gay course, and own the hues of heaven;
Till, darkly shaded from the land and deep,
Behind his Delphian rock he sinks to sleep.

FROM «CHILDE HAROLD'S PILGRIMAGE.»

Adieu, adieu! my native shore
  Fades o'er the waters blue;
The night-winds sigh, the breakers roar,

And shrieks the wild sea-mew.
Yon sun that sets upon the sea
We follow in his flight;
Farewell awhile to him and thee,
My native Land—Good Night!

A few short hours and he will rise
To give the morrow birth;
And I shall hail the main and skies,
But not my mother earth.
Deserted is my own good hall,
Its hearth is desolate;
Wild weeds are gathering on the wall;
My dog howls at the gate.

"Come hither, hither, my little page!
Why dost thou weep and wail?
Or dost thou dread the billow's rage,
Or tremble at the gale?
But dash the tear-drop from thine eye;
Our ship is swift and strong:
Our fleetest falcon scarce can fly
More merrily along."

"Let winds be shrill, let waves roll high,
I fear not wave nor wind:
Yet marvel not, Sir Childe, that I
Am sorrowful in mind;
For I have from my father gone,
A mother whom I love,
And have no friend, save these alone,
But thee—and one above.

"My father bless'd me fervently,
Yet did not much complain;
But sorely will my mother sigh
Till I come back again."—
"Enough, enough, my little lad!
Such tears become thine eye;
If I thy guileless bosom had,
Mine own would not be dry.

"Come hither, hither, my staunch yeoman,
Why dost thou look so pale?
Or dost thou dread a French foeman?
Or shiver at the gale?"—
"Deem'st thou I tremble for my life?

Sir Childe, I'm not so weak,
But thinking on an absent wife
Will blanch a faithful cheek.

"My spouse and boys dwell near thy hall,
Along the bordering lake,
And when they on their father call,
What answer shall she make?" —
"Enough, enough, my yeoman good,
Thy grief let none gainsay;
But I, who am of lighter mood,
Will laugh to flee away."

For who would trust the seeming sighs
Of wife or paramour?
Fresh feres will dry the bright blue eyes
We late saw streaming o'er.
For pleasures past I do not grieve,
Nor perils gathering near;
My greatest grief is that I leave
No thing that claims a tear.

And now I 'm in the world alone,
Upon the wide, wide sea:
But why should I for others groan,
When none will sigh for me?
Perchance my dog will whine in vain
Till fed by stranger hands;
But long ere I come back again
He 'd tear me where he stands.

With thee, my bark, I 'll swiftly go
Athwart the foaming brine;
Nor care what land thou bear'st me to,
So not again to mine.
Welcome, welcome, ye dark-blue waves!
And when you fail my sight,
Welcome, ye deserts and ye caves!
My native Land— Good Night!

The castled crag of Drachenfels
Frowns o'er the wide and winding Rhine,
Whose breast of waters broadly swells
Between the banks which bear the vine,
And hills all rich with blossom'd trees,

And fields which promise corn and wine,
And scatter'd cities crowning these,
Whose far white walls along them shine,
Have strew'd a scene, which I should see
With double joy wert *thou* with me.

And peasant girls, with deep blue eyes,
And hands which offer early flowers,
Walk smiling o'er this paradise;
Above, the frequent feudal towers
Through green leaves lift their walls of gray;
And many a rock which steeply lowers,
And noble arch in proud decay,
Look o'er this vale of vintage-bowers;
But one thing wants these banks of Rhine, —
Thy gentle hand to clasp in mine!

I send the lilies given to me;
Though long before thy hands they touch,
I know that they must wither'd be,
But yet reject them not as such:
For I have cherish'd them as dear,
Because they yet may meet thine eye,
And guide thy soul to mine even here,
When thou behold'st them drooping nigh,
And know'st them gather'd by the Rhine,
And offer'd from my heart to thine!

The river nobly foams and flows,
The charm of this enchanted ground,
And all its thousand turns disclose
Some fresher beauty varying round:
The haughtiest breast its wish might bound
Through life to dwell delighted here;
Nor could on earth a spot be found
To nature and to me so dear,
Could thy dear eyes in following mine
Still sweeten more these banks of Rhine!

Oh Rome! my country! city of the soul!
The orphans of the heart must turn to thee,
Lone mother of dead empires! and control
In their shut breasts their petty misery.
What are our woes and sufferance? Come and see

The cypress, hear the owl, and plod your way
O'er steps of broken thrones and temples, Ye!
Whose agonies are evils of a day —
A world is at our feet as fragile as our clay.

The Niobe of nations! there she stands,
Childless and crownless, in her voiceless woe;
An empty urn within her wither'd hands,
Whose holy dust was scatter'd long ago;
The Scipios' tomb contains no ashes now;
The very sepulchres lie tenantless
Of their heroic dwellers: dost thou flow,
Old Tiber! through a marble wilderness?
Rise, with thy yellow waves, and mantle her distress.

The Goth, the Christian, Time, War, Flood, and Fire,
Have dealt upon the seven-hill'd city's pride;
She saw her glories star by star expire,
And up the steep barbarian monarchs ride,
Where the car climb'd the capitol; far and wide
Temple and tower went down, nor left a site:
Chaos of ruins! who shall trace the void,
O'er the dim fragments cast a lunar light,
And say, "here was, or is," where all is doubly night?

The double night of ages, and of her,
Night's daughter, Ignorance, hath wrapt and wrap
All round us; we but feel our way to err:
The ocean hath its chart, the stars their map,
And Knowledge spreads them on her ample lap;
But Rome is as the desert, where we steer
Stumbling o'er recollections; now we clap
Our hands, and cry "Eureka!" it is clear —
When but some false mirage of ruin rises near.

Alas! the lofty city! and alas!
The trebly hundred triumphs! and the day
When Brutus made the dagger's edge surpass
The conqueror's sword in bearing fame away!
Alas, for Tully's voice, and Virgil's lay,
And Livy's pictured page! — but these shall be
Her resurrection; all beside — decay.
Alas, for Earth, for never shall we see
That brightness in her eye she bore when Rome was free!

I see before me the Gladiator lie:
He leans upon his hand — his manly brow
Consents to death, but conquers agony,
And his droop'd head sinks gradually low —
And through his side the last drops, ebbing slow
From the red gash, fall heavy, one by one,
Like the first of a thunder-shower; and now
The arena swims around him — he is gone,
Ere ceased the inhuman shout which hail'd the wretch who won.

He heard it, but he heeded not—his eyes
Were with his heart, and that was far away;
He reck'd not of the life he lost nor prize,
But where his rude hut by the Danube lay,
There were his young barbarians all at play,
There was their Dacian mother — he, their sire,
Butcher'd to make a Roman holiday —
All this rush'd with his blood — Shall he expire
And unavenged? Arise! ye Goths, and glut your ire!

SHE WALKS IN BEAUTY.

She walks in beauty, like the night
Of cloudless climes and starry skies;
And all that 's best of dark and bright
Meet in her aspect and her eyes:
Thus mellow'd to that tender light
Which heaven to gaudy day denies.

One shade the more, one ray the less,
Had half impair'd the nameless grace
Which waves in every raven tress,
Or softly lightens o'er her face;
Where thoughts serenely sweet express
How pure, how dear their dwelling-place.

And on that cheek, and o'er that brow,
So soft, so calm, yet eloquent,
The smiles that win, the tints that glow,
But tell of days in goodness spent,
A mind at peace with all below,
A heart whose love is innocent!

MY SOUL IS DARK.

My soul is dark — Oh! quickly string
  The harp I yet can brook to hear;
And let thy gentle fingers fling
  Its melting murmurs o'er mine ear.
If in this heart a hope be dear,
  That sound shall charm it forth again:
If in these eyes there lurk a tear,
'T will flow, and cease to burn my brain.

But bid the strain be wild and deep,
  Nor let thy notes of joy be first:
I tell thee, minstrel, I must weep,
  Or else this heavy heart will burst;
For it hath been by sorrow nursed,
  And ach'd in sleepless silence long;
And now 't is doom'd to know the worst,
  And break at once — or yield to song.

THE WILD GAZELLE.

The wild gazelle on Judah's hills
  Exulting yet may bound,
And drink from all the living rills
  That gush on holy ground:
Its airy step and glorious eye
May glance in tameless transport by: —

A step as fleet, an eye more bright,
  Hath Judah witness'd there;
And o'er her scenes of lost delight
  Inhabitants more fair.
The cedars wave on Lebanon,
But Judah's statelier maids are gone!

More blest each palm that shades those plains
  Than Israel's scatter'd race;
For, taking root, it there remains
  In solitary grace:
It cannot quit its place of birth,
It will not live in other earth.

But we must wander witheringly,
  In other lands to die;
And where our fathers' ashes be,

Our own may never lie:
Our temple hath not left a stone,
And Mockery sits on Salem's throne.

FARE THEE WELL.

Fare thee well! and if for ever,
Still for ever, fare thee well:
Even though unforgiving, never
'Gainst thee shall my heart rebel.

Would that breast were bared before thee
Where thy head so oft hath lain,
While that placid sleep came o'er thee
Which thou ne'er canst know again:

Would that breast, by thee glanced over,
Every inmost thought could show!
Then thou wouldst at last discover
'T was not well to spurn it so.

Though the world for this commend thee —
Though it smile upon the blow,
Even its praises must offend thee,
Founded on another's woe:

Though my many faults defaced me,
Could no other arm be found,
Than the one which once embraced me,
To inflict a cureless wound?

Yet, oh yet, thyself deceive not;
Love may sink by slow decay,
But by sudden wrench, believe not
Hearts can thus be torn away:

Still thine own its life retaineth,
Still must mine, though bleeding, beat;
And the undying thought which paineth
Is — that we no more may meet.

These are words of deeper sorrow
Than the wail above the dead;
Both shall live, but every morrow
Wake us from a widow'd bed.

And when thou wouldst solace gather,
  When our child's first accents flow,
Wilt thou teach her to say "Father!"
  Though his care she must forego?

When her little hands shall press thee,
  When her lip to thine is press'd,
Think of him whose prayer shall bless thee,
  Think of him thy love had bless'd!

Should her lineaments resemble
  Those thou never more may'st see,
Then thy heart will softly tremble
  With a pulse yet true to me.

All my faults perchance thou knowest,
  All my madness none can know;
All my hopes, where'er thou goest,
  Wither, yet with *thee* they go.

Every feeling hath been shaken;
  Pride, which not a world could bow,
Bows to thee — by thee forsaken,
  Even my soul forsakes me now:

But 't is done — all words are idle —
  Words from me are vainer still;
But the thoughts we cannot bridle
  Force their way without the will.

Fare thee well! thut disunited,
  Torn from every nearer tie,
Sear'd in heart, and lone, and blighted,
  More than this I scarce can die.

FAREWELL! IF EVER FONDEST PRAYER.

Farewell! if ever fondest prayer
  For other's weal avail'd on high,
Mine will not all be lost in air,
  But waft thy name beyond the sky.
'T were vain to speak, to weep, to sigh:
  Oh! more than tears of blood can tell,
When wrung from guilt's expiring eye,
  Are in that word — Farewell! — Farewell!

These lips are mute, these eyes are dry;
  But in my breast and in my brain,
Awake the pangs that pass not by,
  The thought that ne'er shall sleep again.
My soul nor deigns nor dares complain,
  Though grief and passion there rebel;
I only know we loved in vain —
  I only feel — Farewell! — Farewell!

WHEN WE TWO PARTED.

When we two parted
  In silence and tears,
Half broken-hearted
  To sever for years,
Pale grew thy cheek and cold,
  Colder thy kiss;
Truly that hour foretold
  Sorrow to this.

The dew of the morning
  Sunk chill on my brow —
It felt like the warning
  Of what I feel now.
Thy vows are all broken,
  And light is thy fame:
I hear thy name spoken,
  And share in its shame.

They name thee before me,
  A knell to mine ear;
A shudder comes o'er me —
  Why wert thou so dear?
They know not I knew thee,
  Who knew thee too well: —
Long, long shall I rue thee,
  Too deeply to tell.

In secret we met —
  In silence I grieve,
That thy heart could forget,
  Thy spirit deceive.
If I should meet thee
  After long years,
How should I greet thee? —
  With silence and tears.

MAID OF ATHENS, ERE WE PART

Ζώη μοῦ, σᾶς ἀγαπῶ

Maid of Athens, ere we part,
Give, oh give me back my heart!
Or, since that has left my breast,
Keep it now, and take the rest!
Hear my vow before I go,
Ζώη μοῦ, σᾶς ἀγαπῶ.

By those tresses unconfined,
Woo'd by each Ægean wind;
By those lids whose jetty fringe
Kiss thy soft cheeks' blooming tinge;
By those wild eyes like the roe,
Ζώη μοῦ, σᾶς ἀγαπῶ.

By that lip I long to taste;
By that zone-encircled waist;
By all the token-flowers that tell
What words can never speak so well;
By love's alternate joy and woe,
Ζώη μοῦ, σᾶς ἀγαπῶ.

Maid of Athens! I am gone:
Think of me, sweet! when alone.
Though I fly to Istambol,
Athens holds my heart and soul:
Can I cease to love thee? No!
Ζώη μοῦ, σᾶς ἀγαπῶ.

IF SOMETIMES IN THE HAUNTS OF MEN.

If sometimes in the haunts of men
  Thine image from my breast may fade,
The lonely hour presents again
  The semblance of thy gentle shade:
And now that sad and silent hour
  Thus much of thee can still restore,
And sorrow unobserved may pour
  The plaint she dare not speak before.

Oh, pardon that in crowds awhile
  I waste one thought I owe to thee,
And self-condemn'd, appear to smile,
  Unfaithful to thy memory:

Nor deem that memory less dear,
 That then I seem not to repine;
I would not fools should overhear
 One sigh that should be wholly *thine*.

If not the goblet pass unquaff'd,
 It is not drain'd to banish care;
The cup must hold a deadlier draught,
 That brings a Lethe for despair.
And could Oblivion set my soul
 From all her troubled visions free,
I 'd dash to earth the sweetest bowl
 That drown'd a single thought of thee.

For wert thou vanish'd from my mind,
 Where could my vacant bosom turn?
And who would then remain behind
 To honour thine abandon'd Urn?
No, no — it is my sorrow's pride
 That last dear duty to fulfil:
Though all the world forget beside,
 'T is meet that I remember still.

For well I know, that such had been
 Thy gentle care for him, who now
Unmourn'd shall quit this mortal scene,
 Where none regarded him, but thou:
And, oh! I feel in *that* was given
 A blessing never meant for me;
Thou wert too like a dream of Heaven
 For earthly Love to merit thee.

AVE MARIA!

Ave Maria! blessed be the hour!
 The time, the clime, the spot, where I so oft
Have felt that moment in its fullest power
 Sink o'er the earth so beautiful and soft,
While swung the deep bell in the distant tower,
 Or the faint dying day-hymn stole aloft,
And not a breath crept through the rosy air.
And yet the forest leaves seem'd stirr'd with prayer.

Ave Maria! 't is the hour of prayer!
 Ave Maria! 't is the hour of love!
Ave Maria! may our spirits dare

Look up to thine and to thy Son's above!
Ave Maria! oh that face so fair!
Those downcast eyes beneath the Almighty dove —
What though 't is but a pictured image strike,
That painting is no idol, — 't is too like.

Some kinder casuists are pleased to say,
In nameless print — that I have no devotion;
But set those persons down with me to pray,
And you shall see who has the properest notion
Of getting into heaven the shortest way;
My altars are the mountains and the ocean,
Earth, airs, stars, — all that springs form the great Whole,
Who hath produced, and will receive the soul.

Sweet hour of twilight! — in the solitude
Of the pine forest, and the silent shore
Which bounds Ravenna's immemorial wood,
Rooted where once the Adrian wave flow'd o'er.
To where the last Caesarean fortress stood,
Evergreen forest! which Boccaccio's lore
And Dryden's lay made haunted ground to me,
How have I loved the twilight hour and thee!

The shrill cicalas, people of the pine,
Making their summer lives one ceaseless song,
Were the sole echoes, save my steed's and mine,
And vesper bell's that rose the boughs along;
The spectre huntsman of Onesti's line,
His hell-dogs, and their chase, and the fair throng
Which learn'd from this example not to fly
From a true lover, — shadow'd my mind's eye.

Oh, Hesperus! thou bringest all good things —
Home to the weary, to the hungry cheer,
To the young bird the parent's brooding wings,
The welcome stall to the o'erlabour'd steer;
Whate'er of peace about our hearthstone clings,
What'er our household gods protect of dear,
Are gather'd round us by thy look of rest;
Thou bring'st the child, too, to the mother's breast.

Soft hour! which wakes the wish and melts the heart
Of those who sail the seas, on the first day
When they from their sweet friends are torn apart;
Or fills with love the pilgrim on his way

As the far bell of vesper makes him start,
  Seeming to weep the dying day's decay;
Is this a fancy which our reason scorns?
Ah! surely nothing dies but something mourns!

THE ISLES OF GREECE, THE ISLES OF GREECE!

The isles of Greece, the isles of Greece!
  Where burning Sappho loved and sung,
Where grew the arts of war and peace,
  Where Delos rose, and Phoebus sprung!
Eternal summer gilds them yet,
But all, except their sun, is set.

The Scian and the Teian muse,
  The hero's harp, the lover's lute,
Have found the fame your shores refuse:
  Their place of birth alone is mute
To sounds which echo further west
Than your sires' "Islands of the Blest."

The mountains look on Marathon —
  And Marathon looks on the sea;
And musing there an hour alone,
  I dream'd that Greece might still be free;
For standing on the Persians' grave,
I could not deem myself a slave.

A king sate on the rocky brow
  Which looks o'er sea-born Salamis;
And ships, by thousands, lay below,
  And men in nations; — all were his!
He counted them at break of day —
And when the sun set where were they?

And where are they? and where art thou,
  My country? On thy voiceless shore
The heroic lay is tuneless now —
  The heroic bosom beats no more!
And must thy lyre, so long divine,
Degenerate into hands like mine?

'T is something, in the dearth of fame,
  Though link'd among a fetter'd race,
To feel at least a patriot's shame,
  Even as I sing, suffuse my face;

For what is left the poet here?
For Greeks a blush — for Greece a tear.

Must *we* but weep o'er days more blest?
  Must *we* but blush? — Our fathers bled.
Earth! render back from out thy breast
  A remnant of our Spartan dead!
Of the three hundred grant but three,
To make a new Thermopylæ!

What, silent still? and silent all?
  Ah! no; — the voices of the dead
Sound like a distant torrent's fall,
  And answer, "Let one living head,
But one arise, — we come, we come!"
'T is but the living who are dumb.

In vain — in vain: strike other chords;
  Fill high the cup with Samian wine!
Leave battles to the Turkish hordes,
  And shed the blood of Scio's vine!
Hark! rising to the ignoble call —
How answers each bold Bacchanal!

You have the Pyrrhic dance as yet;
  Where is the Pyrrhic phalanx gone?
Of two such lessons, why forget
  The nobler and the manlier one?
You have the letters Cadmus gave —
Think ye he meant them for a slave?

Fill high the bowl with Samian wine!
  We will not think of themes like these!
It made Anacreon's song divine:
  He served — but served Polycrates —
A tyrant; but our masters then
Were still, at least, our countrymen.

The tyrant of the Chersonese
  Was freedom's best and bravest friend;
That tyrant was Miltiades!
  Oh! that the present hour would lend
Another despot of the kind!
Such chains as his were sure to bind.

Fill high the bowl with Samian wine!
  On Suli's rock, and Parga's shore,
Exists the remnant of a line

Such as the Doric mothers bore;
And there, perhaps, some seed is sown,
The Heracleidan blood might own.

Trust not for freedom to the Franks —
They have a king who buys and sells;
In native swords, and native ranks,
The only hope of courage dwells:
But Turkish force, and Latin fraud,
Would break your shield, however broad.

Fill high the bowl with Samian wine!
Our virgins dance beneath the shade —
I see their glorious black eyes shine;
But gazing on each glowing maid,
My own the burning tear-drop laves,
To think such breasts must sluckle slaves.

Place me on Sunium's marbled steep,
Where nothing, save the waves and I,
May hear our mutual murmurs sweep;
There, swan-like, let me sing and die:
A land of slaves shall ne'er be mine —
Dash down yon cup of Samian wine!

THOMAS MOORE.

PARADISE AND THE PERI.

One morn a Peri at the gate
Of Eden stood, disconsolate;
And as she listen'd to the Springs
Of Life within, like music flowing,
And caught the light upon her wings
Through the half-open portal glowing,
She wept to think her recreant race
Should e'er have lost that glorious place!

"How happy," exclaim'd this child of air,
"Are the holy Spirits who wander there,
'Mid flowers that never shall fade or fall;
Though mine are the gardens of earth and sea,
And the stars themselves have flowers for me,
One blossom of Heaven out-blooms them all!

"Though sunny the Lake of cool Cashmere,
With its plane-tree Isle reflected clear,
  And sweetly the founts of that Valley fall;
Though bright are the waters of Sing-su-hay,
And the golden floods that thitherward stray,
Yet — oh, 'tis only the Blest can say
  How the waters of Heaven outshine them all!

"Go, wing thy flight from star to star,
From world to luminous world, as far
  As the universe spreads its flaming wall:
Take all the pleasures of all the spheres,
And multiply each through endless years,
  One minute of Heaven is worth them all!"

The glorious Angel, who was keeping
The gates of Light, beheld her weeping;
And, as he nearer drew and listen'd
To her sad song, a tear-drop glisten'd
Within his eyelids, like the spray
  From Eden's fountain, when it lies
On the blue flow'r, which — Bramins say —
  Blooms nowhere but in Paradise.

"Nymph of a fair but erring line!"
Gently he said — "One hope is thine.
'Tis written in the Book of Fate,
  The Peri yet may be forgiv'n
Who brings to this Eternal gate
  The Gift that is most dear to Heav'n!
Go, seek it, and redeem thy sin —
'Tis sweet to let the pardon'd in."

Rapidly as comets run
To the' embraces of the Sun; —
Fleeter than the starry brands
Flung at night from angel hands
At those dark and daring sprites
Who would climb the' empyreal heights,
Down the blue vault the Peri flies,
  And, lighted earthward by a glance
That just then broke from morning's eyes,
  Hung hov'ring o'er our world's expanse.

But whither shall the Spirit go
To find this gift for Heav'n? — "I know
The wealth," she cries, "of every urn,

In which unnumber'd rubies burn,
Beneath the pillars of Chilminar;
I know where the Isles of Perfume are,
Many a fathom down in the sea,
To the south of sun-bright Araby;
I know, too, where the Genii hid
The jewell'd cup of their King Jamshid,
With Life's elixir sparkling high —
But gifts like these are not for the sky.
Where was there ever a gem that shone
Like the steps of Alla's wonderful Throne?
And the Drops of Life — oh! what would they be
In the boundless Deep of Eternity?"

While thus she mus'd, her pinions fann'd
The air of that sweet Indian land,
Whose air is balm; whose ocean spreads
O'er coral rocks, and amber beds;
Whose mountains, pregnant by the beam
Of the warm sun, with diamonds teem:
Whose rivulets are like rich brides,
Lovely, with gold beneath their tides;
Whose sandal groves and bow'rs of spice
Might be a Peri's Paradise!
But crimson now her rivers ran
With human blood — the smell of death
Came reeking from these spicy bow'rs,
And man, the sacrifice of man,
Mingled his taint with ev'ry breath
Upwafted from the' innocent flow'rs.
Land of the Sun! what foot invades
Thy Pagods and thy pillar'd shades —
Thy cavern shrines, and Idol stones,
Thy Monarchs and their thousand Thrones?
'Tis He of Gazna — fierce in wrath
He comes, and India's diadems
Lie scatter'd in his ruinous path. —
His bloodhounds he adorns with gems,
Torn from the violated necks
Of many a young and lov'd Sultana;
Maidens, within their pure Zenana,
Priests in the very fane he slaughters,
And choaks up with the glitt'ring wrecks
Of golden shrines the sacred waters!

Downward the Peri turns her gaze,
And, through the war-field's bloody haze

Beholds a youthful warrior stand,
  Alone beside his native river, —
The red blade broken in his hand,
  And the last arrow in his quiver.
"Live," said the Conqu'ror, "live to share
The trophies and the crowns I bear!"
Silent that youthful warrior stood —
Silent he pointed to the flood
All crimson with his country's blood,
Then sent his last remaining dart,
For answer, to the' Invader's heart.

False flew the shaft, though pointed well;
The Tyrant liv'd, the Hero fell! —
Yet mark'd the Peri where he lay,
  And, when the rush of war was past,
Swiftly descending on a ray
  Of morning light, she caught the last —
Last glorious drop his heart had shed,
Before its free-born spirit fled!

"Be this," she cried, as she wing'd her flight,
"My welcome gift at the Gates of Light.
Though foul are the drops that oft distil
  On the field of warfare, blood like this,
  For Liberty shed, so holy is,
It would not stain the purest rill,
  That sparkles among the Bowers of Bliss!
Oh, if there be, on this earthly sphere,
A boon, an offering Heav'n holds dear,
'Tis the last libation Liberty draws
From the heart that bleeds and breaks in her cause!"

"Sweet," said the Angel, as she gave
  The gift into his radiant hand,
"Sweet is our welcome of the Brave
  Who die thus for their native Land. —
But see — alas! — the crystal bar
Of Eden moves not — holier far
Than ev'n this drop the boon must be,
That opes the Gates of Heav'n for thee!"

Her first fond hope of Eden blighted,
  Now among Afric's lunar Mountains,
Far to the South, the Peri lighted;
  And sleek'd her plumage at the fountains

Of that Egyptian tide — whose birth
Is hidden from the sons of earth
Deep in those solitary woods,
Where oft the Genii of the Floods
Dance round the cradle of their Nile,
And hail the new-born Giant's smile.
Thence over Egypt's palmy groves,
  Her grots, and sepulchres of Kings,
The exil'd Spirit sighing roves;
And now hangs list'ning to the doves
In warm Rosetta's vale — now loves
  To watch the moonlight on the wings
Of the white pelicans that break
The azure calm of Mœris' Lake.
'Twas a fair scene — a Land more bright
  Never did mortal eye behold!
Who could have thought, that saw this night
  Those valleys and their fruits of gold
Basking in Heav'n's serenest light; —
Those groups of lovely date-trees bending
  Languidly their leaf-crown'd heads,
Like youthful maids, when sleep descending
  Warns them to their silken beds; —
Those virgin lilies, all the night
  Bathing their beauties in the lake,
That they may rise more fresh and bright,
  When their beloved Sun's awake; —
Those ruin'd shrines and tow'rs that seem
The relics of a splendid dream;
  Amid whose fairy loneliness
Nought but the lapwing's cry is heard,
Nought seen but (when the shadows, flitting
Fast from the moon, unsheath its gleam,)
Some purple-wing'd Sultana sitting
  Upon a column, motionless
And glitt'ring like an Idol bird! —
Who could have thought, that there, ev'n there,
Amid those scenes so still and fair,
The Demon of the Plague hath cast
From his hot wing a deadlier blast,
More mortal far than ever came
From the red Desert's sands of flame!
So quick, that ev'ry living thing
Of human shape, touch'd by his wing,
Like plants, where the Simoon hath past,
At once falls black and withering!

The sun went down on many a brow,
  Which, full of bloom and freshness then,
Is rankling in the pest-house now,
  And ne'er will feel that sun again.
And, oh! to see the' unburied heaps
On which the lonely moonlight sleeps —
The very vultures turn away,
And sicken at so foul a prey!
Only the fierce hyæna stalks
Throughout the city's desolate walks
At midnight, and his carnage plies: —
  Woe to the half-dead wretch, who meets
The glaring of those large blue eyes
  Amid the darkness of the streets!

"Poor race of men!" said the pitying Spirit,
  "Dearly ye pay for your primal Fall —
Some flow'rets of Eden ye still inherit,
  But the trail of the Serpent is over them all!"
She wept — the air grew pure and clear
  Around her, as the bright drops ran;
For there's a magic in each tear,
  Such kindly Spirits weep for man!

Just then beneath some orange trees,
Whose fruit and blossoms in the breeze
Were wantoning together, free,
Like age at play with infancy —
Beneath that fresh and springing bower,
  Close by the Lake, she heard the moan
Of one who, at this silent hour,
  Had thither stol'n to die alone.
One who in life where'er he mov'd,
  Drew after him the hearts of many; —
Yet now, as though he ne'er were lov'd,
  Dies here unseen, unwept by any!
None to watch near him — none to slake
  The fire that in his bosom lies,
With ev'n a sprinkle from that lake,
  Which shines so cool before his eyes.
No voice, well known through many a day,
  To speak the last, the parting word,
Which, when all other sounds decay,
  Is still like distant music heard; —
That tender farewell on the shore
Of this rude world, when all is o'er,

Which cheers the spirit, ere its bark
Puts off into the unknown Dark.

Deserted youth! one thought alone
  Shed joy around his soul in death —
That she, whom he for years had known,
And lov'd, and might have call'd his own,
  Was safe from this foul midnight's breath,
Safe in her father's princely halls,
Where the cool airs from fountain falls,
Freshly perfum'd by many a brand
Of the sweet wood from India's land,
Were pure as she whose brow they fann'd.

But see — who yonder comes by stealth,
  This melancholy bow'r to seek,
Like a young envoy, sent by Health,
  With rosy gifts upon her cheek?
'Tis she — far off, through moonlight dim,
  He knew his own betrothed bride,
She, who would rather die with him,
  Than live to gain the world beside! —
Her arms are round her lover now,
  His livid cheek to hers she presses,
And dips, to bind his burning brow,
  In the cool lake her loosen'd tresses.
Ah! once, how little did he think
An hour would come, when he should shrink
With horror from that dear embrace,
  Those gentle arms, that were to him
Holy as is the cradling place
  Of Eden's infant cherubim!
And now he yields — now turns away,
Shudd'ring as if the venom lay
All in those proffer'd lips alone —
Those lips that, then so fearless grown,
Never until that instant came
Near his unask'd or without shame.
"Oh! let me only breathe the air,
  The blessed air, that's breath'd by thee,
And, whether on its wings it bear
  Healing or death, 'tis sweet to me!
There — drink my tears, while yet they fall —
  Would that my bosom's blood were balm,
And, well thou know'st, I'd shed it all,
  To give thy brow one minute's calm.

Nay, turn not from me that dear face —
  Am I not thine — thy own lov'd bride —
The one, the chosen one, whose place
  In life or death is by thy side?
Think'st thou that she, whose only light,
  In this dim world, from thee hath shone,
Could bear the long, the cheerless night,
  That must be hers when thou art gone?
That I can live, and let thee go,
Who art my life itself? — No, no —
When the stem dies, the leaf that grew
Out of its heart must perish too!
Then turn to me, my own love, turn,
Before, like thee, I fade and burn;
Cling to these yet cool lips, and share
The last pure life that lingers there!"
She fails — she sinks — as dies the lamp
In charnel airs, or cavern-damp,
So quickly do his baleful sighs
Quench all the sweet light of her eyes.
One struggle — and his pain is past —
  Her lover is no longer living!
One kiss the maiden gives, one last,
  Long kiss, which she expires in giving!

"Sleep," said the Peri, as softly she stole
The farewell sigh of that vanishing soul,
As true as e'er warm'd a woman's breast —
"Sleep on, in visions of odour rest,
In balmier airs than ever yet stirr'd
The' enchanted pile of that lonely bird,
Who sings at the last his own death-lay,
And in music and perfume dies away!"
Thus saying, from her lips she spread
  Unearthly breathings through the place,
And shook her sparkling wreath, and shed
  Such lustre o'er each paly face,
That like two lovely saints they seem'd,
  Upon the eve of doomsday taken
From their dim graves, in odour sleeping;
  While that benevolent Peri beam'd
Like their good angel, calmly keeping
  Watch o'er them till their souls would waken.

But morn is blushing in the sky;
  Again the Peri soars above,

Bearing to Heav'n that precious sigh
  Of pure, self-sacrificing love.
High throbb'd her heart, with hope elate,
  The' Elysian palm she soon shall win,
For the bright Spirit at the gate
  Smil'd as she gave that offring in;
And she already hears the trees
  Of Eden, with their crystal bells
Ringing in that ambrosial breeze
  That from the throne of Alla swells;
And she can see the starry bowls
  That lie around that lucid lake,
Upon whose banks admitted Souls
  Their first sweet draught of glory take!
But, ah! even Peris' hopes are vain —
Again the Fates forbade, again
The' immortal barrier closed — "Not yet,"
The Angel said, as, with regret,
He shut from her that glimpse of glory —
"True was the maiden, and her story,
Written in light o'er Alla's head,
By seraph eyes shall long be read.
But, Peri, see — the crystal bar
Of Eden moves not — holier far
Than ev'n this sigh the boon must be
That opes the Gate of Heav'n for thee."

Now, upon Syria's land of roses
Softly the light of Eve reposes,
And, like a glory, the broad sun
Hangs over sainted Lebanon;
Whose head in wintry grandeur tow'rs,
  And whitens with eternal sleet,
While summer, in a vale of flow'rs,
  Is sleeping rosy at his feet.

To one, who look'd from upper air
O'er all the' enchanted regions there,
How beauteous must have been the glow,
The life, the sparkling from below!
Fair gardens, shining streams, with ranks
Of golden melons on their banks,
More golden where the sun-light falls; —
Gay lizards, glitt'ring on the walls
Of ruin'd shrines, busy and bright
As they were all alive with light;

And, yet more splendid, numerous flocks
Of pigeons, settling on the rocks,
With their rich restless wings, that gleam
Variously in the crimson beam
Of the warm West, — as if inlaid
With brilliants from the mine, or made
Of tearless rainbows, such as span
The' unclouded skies of Peristan.
And then the mingling sounds that come,
Of shepherd's ancient reed, with hum
Of the wild bees of Palestine,
  Banqueting through the flow'ry vales;
And, Jordan, those sweet banks of thine,
  And woods, so full of nightingales.

But nought can charm the luckless Peri;
Her soul is sad — her wings are weary —
Joyless she sees the Sun look down
On that great Temple, once his own,
Whose lonely columns stand sublime,
  Flinging their shadows from on high,
Like dials, which the wizard, Time,
  Had rais'd to count his ages by!
Yet haply there may lie conceal'd
  Beneath those Chambers of the Sun,
Some amulet of gems, anneal'd
In upper fires, some tablet seal'd
  With the great name of Solomon,
  Which, spell'd by her illumin'd eyes,
May teach her where, beneath the moon,
In earth or ocean, lies the boon,
The charm, that can restore so soon
  An erring Spirit to the skies.

Cheer'd by this hope she bends her thither; —
  Still laughs the radiant eye of Heaven,
  Nor have the golden bowers of Even
In the rich West begun to wither; —
When, o'er the vale of Balbec winging
  Slowly, she sees a child at play,
Among the rosy wild flow'rs singing,
  As rosy and as wild as they;
Chasing, with eager hands and eyes,
The beautiful blue damsel-flies,
That flutter'd round the jasmine stems,
Like winged flow'rs or flying gems: —

And, near the boy, who tir'd with play
Now nestling 'mid the roses lay,
She saw a wearied man dismount
  From his hot steed, and on the brink
Of a small imaret's rustic fount
  Impatient fling him down to drink.
Then swift his haggard brow he turn'd
  To the fair child, who fearless sat,
Though never yet hath day-beam burn'd
  Upon a brow more fierce than that, —
Sullenly fierce — a mixture dire,
Like thunder clouds, of gloom and fire;
In which the Peri's eye could read
Dark tales of many a ruthless deed;
The ruin'd maid — the shrine profan'd —
Oaths broken — and the threshold stain'd
With blood of guests! — *there* written, all,
Black as the damning drops that fall
From the denouncing Angel's pen,
Ere Mercy weeps them out again.

Yet tranquil now that man of crime
(As if the balmy evening time
Soften'd his spirit) look'd and lay,
Watching the rosy infant's play: —
Though still, whene'er his eye by chance
Fell on the boy's, its lurid glance
  Met that unclouded, joyous gaze,
As torches, that have burnt all night
Through some impure and godless rite,
  Encounter morning's glorious rays.

But, hark! the vesper calls to pray'r,
  As slow the orb of daylight sets,
Is rising sweetly on the air,
  From Syria's thousand minarets!
The boy has started from the bed
Of flow'rs, where he had laid his head,
And down upon the fragrant sod
  Kneels, with his forehead to the south,
Lisping the' eternal name of God
  From Purity's own cherub mouth,
And looking, while his hands and eyes
Are lifted to the glowing skies,
Like a stray babe of Paradise,
Just lighted on that flow'ry plain,

And seeking for its home again.
Oh! 'twas a sight — that Heav'n — that child —
A scene, which might have well beguil'd
Ev'n haughty Eblis of a sigh
For glorie's lost and peace gone by!

And how felt *he*, the wretched Man
Reclining there — while memory ran
O'er many a year of guilt and strife,
Flew o'er the dark flood of his life,
Nor found one sunny resting-place,
Nor brought him back one branch of grace.
"There *was* a time," he said, in mild,
Heart-humbled tones — "thou blessed child!
When, young and haply pure as thou,
I look'd and pray'd like thee — but now —"
He hung his head — each nobler aim,
  And hope, and feeling, which had slept
From boyhood's hour, that instant came
  Fresh o'er him, and he wept — he wept!

Blest tears of soul-felt penitence!
  In whose benign, redeeming flow
Is felt the first, the only sense
  Of guiltless joy that guilt can know.

"There's a drop," said the Peri, "that down from the moon
Falls through the withering airs of June
Upon Egypt's land, of so healing a pow'r,
So balmy a virtue, that ev'n in the hour
That drop descends, contagion dies,
And health re-animates earth and skies! —
Oh, is it not thus, thou man of sin,
  The precious tears of repentance fall?
Though foul thy fiery plagues within,
  One heavenly drop hath dispell'd them all!"

  And now — behold him kneeling there
  By the child's side, in humble pray'r,
  While the same sunbeam shines upon
  The guilty and the guiltless one,
  And hymns of joy proclaim through Heav'n
  The triumph of a Soul Forgiv'n!
  'Twas when the golden orb had set,
  While on their knees they linger'd yet,
  There fell a light more lovely far

Than ever came from sun or star,
Upon the tear that, warm and meek,
Dew'd that repentant sinner's cheek.
To mortal eye this light might seem
A northern flash or meteor beam —
But well the' enraptur'd Peri knew
'Twas a bright smile the Angel threw
From Heaven's gate, to hail that tear
Her harbinger of glory near!

"Joy, joy for ever! my task is done —
The gates are pass'd, and Heav'n is won!
Oh! am I not happy? I am, I am —
  To thee, sweet Eden! how dark and sad
Are the diamond turrets of Shadukiam,
  And the fragrant bowers of Amberabad!

"Farewell, ye odours of Earth, that die
Passing away like a lover's sigh; —
My feast is now of the Tooba Tree,
Whose scent is the breath of Eternity!

"Farewell, ye vanishing flowers, that shone
  In my fairy wreath, so bright and brief; —
Oh! what are the brightest that e'er have blown,
To the lote-tree, springing by Alla's throne,
  Whose flowers have a soul in every leaf.
Joy, joy for ever! — my task is done —
The Gates are pass'd, and Heav'n is won!"

GO WHERE GLORY WAITS THEE.

Go where glory waits thee,
But, while fame elates thee,
  Oh! still remember me.
When the praise thou meetest
To thine ear is sweetest,
  Oh! then remember me.
Other arms may press thee,
Dearer friends caress thee,
All the joys that bless thee,
  Sweeter far may be;
But when friends are nearest,
And when joys are dearest,
  Oh! then remember me!

When, at eve, thou rovest
By the star thou lovest,
  Oh! then remember me.
Think, when home returning,
Bright we've seen it burning,
  Oh! thus remember me.
Oft as summer closes,
When thine eye reposes
On its ling'ring roses,
  Once so lov'd by thee,
Think of her who wove them,
Her who made thee love them,
  Oh! then remember me.

When, around thee dying,
Autumn leaves are lying,
  Oh! then remember me.
And, at night, when gazing
On the gay hearth blazing,
  Oh! still remember me.
Then should music, stealing
All the soul of feeling,
To thy heart appealing,
  Draw one tear from thee;
Then let memory bring thee
Strains I us'd to sing thee, —
  Oh! then remember me.

ERIN! THE TEAR AND THE SMILE IN THINE EYES.

Erin, the tear and the smile in thine eyes,
Blend like the rainbow that hangs in thy skies!
  Shining through sorrow's stream,
  Saddening through pleasure's beam,
  Thy suns with doubtful gleam,
    Weep while they rise.

Erin, thy silent tear never shall cease,
Erin, thy languid smile ne'er shall increase,
  Till, like the rainbow's light,
  Thy various tints unite,
  And form in heaven's sight
    One arch of peace!

RICH AND RARE WERE THE GEMS SHE WORE.

Rich and rare were the gems she wore,
And a bright gold ring on her wand she bore;
But oh! her beauty was far beyond
Her sparkling gems, or snow-white wand.

"Lady! dost thou not fear to stray,
So lone and lovely through this bleak way?
Are Erin's sons so good or so cold,
As not to be tempted by woman or gold?

Sir Knight! I feel not the least alarm,
No son of Erin will offer me harm: —
For though they love woman and golden store,
Sir Knight! they love honour and virtue more!"

On she went, and her maiden smile
In safety lighted her round the Green Isle
And blest for ever is she who relied
Upon Erin's honour and Erin's pride.

SHE IS FAR FROM THE LAND.

She is far from the land where her young hero sleeps,
And lovers are round her, sighing:
But coldly she turns from their gaze, and weeps,
For her heart in his grave is lying.

She sings the wild song of her dear native plains,
Every note which he lov'd awaking; —
Ah! little they think who delight in her strains,
How the heart of the Minstrel is breaking.

He had liv'd for his love, for his country he died,
They were all that to life had entwin'd him;
Nor soon shall the tears of his country be dried,
Nor long will his love stay behind him.

Oh! make her a grave where the sunbeams rest,
When they promise a glorious morrow;
They'll shine o'er her sleep, like a smile from the West,
From her own lov'd island of sorrow.

THE MINSTREL BOY.

The Minstrel Boy to the war is gone,
In the ranks of death you'll find him:
His father's sword he has girded on,
And his wild harp slung behind him. —
"Land of song!" said the warrior-bard,
"Though all the world betrays thee,
One sword, at least, thy rights shall guard,
One faithful harp shall praise thee!"

The Minstrel fell! — but the foeman's chain
Could not bring his proud soul under:
The harp he lov'd ne'er spoke again
For he tore its chords asunder;
And said, "No chains shall sully thee,
Thou soul of love and bravery!
Thy songs were made for the pure and free,
They shall never sound in slavery."

I SAW THY FORM IN YOUTHFUL PRIME.

I saw thy form in youthful prime,
Nor thought that pale decay
Would steal before the steps of Time,
And waste its bloom away, Mary!
Yet still thy features wore that light,
Which fleets not with the breath;
And life ne'er look'd more truly bright
Than in thy smile of death, Mary!

As streams that run o'er golden mines,
Yet humbly, calmly glide,
Nor seem to know the wealth that shines
Within their gentle tide, Mary!
So veil'd beneath the simplest guise,
Thy radiant genius shone,
And that, which charm'd all other eyes,
Seem'd worthless in thy own, Mary!

If souls could always dwell above,
Thou ne'er hadst left that sphere:
Or could we keep the souls we love,
We ne'er had lost thee here, Mary!
Though many a gifted mind we meet,

Though fairest forms we see,
To live with them is far less sweet,
Than to remember thee, Mary!

'TIS THE LAST ROSE OF SUMMER.

'Tis the last rose of summer
Left blooming alone;
All her lovely companions
Are faded and gone;
No flower of her kindred,
No rose-bud is nigh,
To reflect back her blushes,
Or give sigh for sigh.

I'll not leave thee, thou lone one!
To pine on the stem;
Since the lovely are sleeping,
Go, sleep thou with them.
Thus kindly I scatter
Thy leaves o'er the bed,
Where thy mates of the garden
Lie scentless and dead.

So soon may *I* follow,
When friendships decay,
And from Love's shining circle
The gems drop away.
When true hearts lie wither'd,
And fond ones are flown,
Oh! who would inhabit
This bleak world alone?

OH FOR THE SWORDS OF FORMER TIME!

Oh for the swords of former time!
Oh for the men who bore them,
When arm'd for Right, they stood sublime,
And tyrants crouch'd before them:
When free yet, ere courts began
With honours to enslave him,
The best honours worn by Man
Were those which Virtue gave him.
Oh for the swords, etc. etc.

Oh for the Kings who flourish'd then!
  Oh for the pomp that crown'd them,
When hearts and hands of freeborn men
  Were all the ramparts round them.
When, safe built on bosoms true,
  The throne was but the centre,
Round which Love a circle drew,
  That treason durst not enter.
Oh for the Kings who flourish'd then!
  Oh for the pomp that crown'd them,
When hearts and hands of freeborn men
  Were all the ramparts round them!

ROBERT BURNS.

TO A MOUNTAIN DAISY,

ON TURNING ONE DOWN WITH THE PLOUGH, IN APRIL, 1786.

Wee, modest, crimson-tipped flow'r,
Thou's met me in an evil hour;
For I maun crush amang the stoure
  Thy slender stem:
To spare thee now is past my pow'r,
  Thou bonnie gem.

Alas! it's no thy neebor sweet,
The bonnie Lark, companion meet!
Bending thee 'mang the dewy weet!
  Wi' spreckl'd breast,
When upward-springing, blythe, to greet
  The purpling east.

Cauld blew the bitter-biting north
Upon thy early, humble birth;
Yet cheerfully thou glinted forth
  Amid the storm,
Scarce rear'd above the parent-earth
  Thy tender form.

The flaunting flow'rs our gardens yield,
High shelt'ring woods and wa's maun shield,
But thou, beneath the random bield
  O' clod, or stane,

Adorns the histie stibble-field,
Unseen, alane.

There, in thy scanty mantle clad,
Thy snawy bosom sunward spread,
Thou lifts thy unassuming head
In humble guise;
But now the share uptears thy bed,
And low thou lies!

Such is the fate of artless Maid,
Sweet flow'ret of the rural shade!
By love's simplicity betray'd,
And guileless trust,
Till she, like thee, all soil'd, is laid
Low i' the dust.

Such is the fate of simple Bard,
On life's rough ocean luckless starr'd!
Unskilful he to note the card
Of prudent lore,
Till billows rage, and gales blow hard,
And whelm him o'er!

Such fate to suffering worth is giv'n
Who long with wants and woes has striv'n,
By human pride or cunning driv'n
To mis'ry's brink,
Till, wrench'd of ev'ry stay but Heav'n,
He, ruin'd, sink!

Ev'n thou who mourn'st the Daisy's fate,
That fate is thine—no distant date;
Stern Ruin's ploughshare drives, elate,
Full on thy bloom,
Till crush'd beneath the furrow's weight,
Shall be thy doom!

LAMENT FOR JAMES, EARL OF GLENCAIRN.

The wind blew hollow frae the hills,
By fits the sun's departing beam
Look'd on the fading yellow woods
That wav'd o'er Lugar's winding stream:
Beneath a craigy steep, a Bard,
Laden with years and meikle pain,

In loud lament bewail'd his lord,
  Whom death had all untimely ta'en.

He lean'd him to an ancient aik,
  Whose trunk was mould'ring down with years;
His locks were bleached white with time,
  His hoary cheek was wet wi' tears;
And as he touch'd his trembling harp,
  And as he tun'd his doleful sang,
The winds, lamenting thro' their caves,
  To echo bore the notes alang.

"Ye scatter'd birds that faintly sing,
  The reliques of the vernal quire!
Ye woods that shed on a' the winds
  The honours of the aged year!
A few short months, and glad and gay,
  Again ye'll charm the ear and e'e;
But nocht in all revolving time
  Can gladness bring again to me.

"I am a bending aged tree,
  That long has stood the wind and rain;
But now has come a cruel blast,
  And my last hold of earth is gane:
Nae leaf o' mine shall greet the spring,
  Nae simmer sun exalt my bloom;
But I maun lie before the storm,
  And ithers plant them in my room.

"I've seen sae mony changefu' years,
  On earth I am a stranger grown;
I wander in the ways of men,
  Alike unknowing and unknown;
Unheard, unpitied, unreliev'd,
  I bear alane my lade o' care,
For silent, low, on beds of dust,
  Lie a' that would my sorrows share.

"And last (the sum of a' my griefs!)
  My noble master lies in clay;
The flow'r amang our barons bold,
  His country's pride, his country's stay:
In weary being now I pine,
  For a' the life of life is dead,
And hope has left my aged ken,
  On forward wing for ever fled.

"Awake thy last sad voice, my harp!
  The voice of woe and wild despair!
Awake, resound thy latest lay,
  Then sleep in silence evermair!
And thou, my last, best, only friend,
  That fillest an untimely tomb,
Accept this tribute from the Bard
  Thou brought from fortune's mirkest gloom.

"In Poverty's low barren vale
  Thick mists, obscure, involv'd me round;
Though oft I turn'd the wistful eye,
  No ray of fame was to be found:
Thou found'st me, like the morning sun
  That melts the fogs in limpid air,
The friendless Bard, and rustic song,
  Became alike thy fostering care.

"Oh! why has worth so short a date?
  While villains ripen grey with time
Must thou, the noble, gen'rous, great,
  Fall in bold manhood's hardy prime?
Why did I live to see that day —
  A day to me so full of woe?
Oh! had I met the mortal shaft
  Which laid my benefactor low!

"The bridegroom may forget the bride,
  Was made his wedded wife yestreen;
The monarch may forget the crown
  That on his head an hour has been;
The mother may forget the child
  That smiles sae sweetly on her knee;
But I'll remember thee, Glencairn,
  And a' that thou hast done for me!"

MY WIFE'S A WINSOME WEE THING.

She is a winsome wee thing,
She is a handsome wee thing,
She is a bonnie wee thing,
This sweet wee wife o' mine.

I never saw a fairer,
I never lo'ed a dearer,
And neist my heart I'll wear her,
For fear my jewel tine.

She is a winsome wee thing,
She is a handsome wee thing,
She is a bonnie wee thing,
This sweet wee wife o' mine.

The warld's wrack we share o't,
The warstle and the care o't;
Wi' her I'll blythely bear it,
And think my lot divine.

MUSING ON THE ROARING OCEAN.

TUNE — "DRUIMION DUBH."

Musing on the roaring ocean
  Which divides my love and me;
Wearying Heaven in warm devotion,
  For his weal where'er he be.

Hope and fear's alternate billow
  Yielding late to nature's law,
Whisp'ring spirits round my pillow
  Talk of him that's far awa.

Ye whom sorrow never wounded,
  Ye who never shed a tear,
Care-untroubl'd, joy-surrounded,
  Gaudy day to you is dear.

Gentle night, do thou befriend me;
  Downy sleep, the curtain draw;
Spirits kind, again attend me,
  Talk of him that's far awa!

A ROSE-BUD BY MY EARLY WALK.

TUNE — "THE SHEPHERD'S WIFE."

A rose-bud by my early walk,
Adown a corn-enclosed bawk,
Sae gently bent its thorny stalk,
  All on a dewy morning.

Ere twice the shades o' dawn are fled,
In a' its crimson glory spread,
And drooping rich the dewy head,
  It scents the early morning.

Within the bush, her covert nest
A little linnet fondly prest,
The dew sat chilly on her breast
  Sae early in the morning.

She soon shall see her tender brood,
The pride, the pleasure o' the wood,
Amang the fresh green leaves bedew'd,
  Awake the early morning.

So thou, dear bird, young Jeany fair,
On trembling string, or vocal air,
Shall sweetly pay the tender care
  That tents thy early morning.

So thou, sweet rose-bud, young and gay
Shalt beauteous blaze upon the day,
And bless the parent's evening ray
  That watch'd thy early morning.

JOHN ANDERSON, MY JO.

John Anderson, my jo, John,
  When we were first acquent,
Your locks were like the raven,
  Your bonnie brow was brent;
But now your brow is beld, John,
  Your locks are like the snaw;
But blessings on your frosty pow,
  John Anderson, my jo.

John Anderson, my jo, John,
  We clamb the hill thegither;
And monie a canty day, John,
  We've had wi' ane anither:
Now we maun totter down, John,
  But hand in hand we'll go,
And sleep thegither at the foot,
  John Anderson, my jo.

BEHOLD THE HOUR.

TUNE — "ORAN-GAOIL."

Behold the hour, the boat arrive!
  Thou go'st, thou darling of my heart:

Sever'd from thee can I survive?
  But fate has will'd, and we must part!
I'll often greet this surging swell;
  Yon distant isle will often hail:
"E'en here I took the last farewell;
  There latest mark'd her vanish'd sail."
Along the solitary shore,
  While flitting sea-fowls round me cry,
Across the rolling, dashing roar,
  I'll westward turn my wistful eye:
"Happy, thou Indian grove," I'll say:
  "Where now my Nancy's path may be!
While thro' thy sweets she loves to stray,
  O, tell me, does she muse on me?"

A RED, RED ROSE.

TUNE — "WISHAW'S FAVOURITE."

O, my luve's like a red, red rose,
  That's newly sprung in June:
O, my luve's like the melodie
  That's sweetly play'd in tune.

As fair art thou, my bonnie lass,
  So deep in luve am I:
And I will luve thee still, my dear,
  Till a' the seas gang dry.

Till a' the seas gang dry, my dear,
  And the rocks melt wi' the sun:
I will luve thee still, my dear,
  While the sands o' life shall run.

And fare thee weel, my only luve!
  And fare thee weel awhile!
And I will come again, my luve,
  Tho' it were ten thousand mile.

MY HEART'S IN THE HIGHLANDS.

My heart's in the Highlands, my heart is not here;
My heart's in the Highlands a-chasing the deer;
Chasing the wild deer, and following the roe, —
My heart's in the Highlands wherever I go.

Farewell to the Highlands, farewell to the North,
The birth-place of valour, the country of worth;
Wherever I wander, wherever I rove,
The hills of the Highlands for ever I love.

Farewell to the mountains high cover'd with snow;
Farewell to the straths and green valleys below;
Farewell to the forests and wild-hanging woods;
Farewell to the torrents and loud-pouring floods.
My heart's in the Highlands, my heart is not here:
My heart's in the Highlands a-chasing the deer;
Chasing the wild deer, and following the roe, —
My heart's in the Highlands, wherever I go.

JOHN BARLEYCORN.

A BALLAD.

There were three Kings into the east,
  Three Kings both great and high;
An' they hae sworn a solemn oath
  John Barleycorn should die.

They took a plough and plough'd him down,
  Put clods upon his head;
And they hae sworn a solemn oath
  John Barleycorn was dead.

But the cheerful Spring came kindly on,
  And showers began to fall;
John Barleycorn got up again,
  And sore surpris'd them all.

The sultry suns of Summer came,
  And he grew thick and strong,
His head weel arm'd wi' pointed spears,
  That no one should him wrong.

The sober Autumn enter'd mild,
  When he grew wan and pale;
His bending joints and drooping head
  Show'd he began to fail.

His colour sicken'd more and more,
  He faded into age;
And then his enemies began
  To show their deadly rage.

They've.ta'en a weapon, long and sharp,
  And cut him by the knee;
Then tied him fast upon a cart,
  Like a rogue for forgerie.

They laid him down upon his back,
  And cudgel'd him full sore;
They hung him up before the storm,
  And turn'd him o'er and o'er.

They filled up a darksome pit
  With water to the brim,
They heaved in John Barleycorn,
  There let him sink or swim.

They laid him out upon the floor,
  To work him farther woe;
And still, as signs of life appear'd,
  They toss'd him to and fro.

They wasted, o'er a scorching flame,
  The marrow of his bones;
But a miller us'd him worst of all,
  For he crush'd him 'tween two stones.

And they hae ta'en his very heart's blood,
  And drank it round and round;
And still the more and more they drank,
  Their joy did more abound.

John Barleycorn was a hero bold,
  Of noble enterprise;
For if you do but taste his blood,
  'Twill make your courage rise;

'Twill make a man forget his woe;
  'Twill heighten all his joy:
'Twill make the widow's heart to sing,
  Tho' the tear were in her eye.

Then let us toast John Barleycorn,
  Each man a glass in hand;
And may his great posterity
  Ne'er fail in old Scotland!

TO MARY IN HEAVEN.

TUNE — "MISS FORBES' FAREWELL TO BANFF."

Thou ling'ring star, with less'ning ray,
That lov'st to greet the early morn,
Again thou usher'st in the day
My Mary from my soul was torn.
O Mary! dear departed shade!
Where is thy place of blissful rest?
Seest thou thy lover lowly laid?
Hear'st thou the groans that rend his breast?

That sacred hour can I forget?
Can I forget the hallow'd grove,
Where by the winding Ayr we met,
To live one day of parting love?
Eternity will not efface
Those records dear of transports past;
Thy image at our last embrace;
Ah! little thought we 'twas our last!

Ayr gurgling kiss'd his pebbled shore,
O'erhung with wild woods, thick'ning green;
The fragrant birch, and hawthorn hoar,
Twin'd am'rous round the raptur'd scene.
The flowers sprang wanton to be prest,
The birds sang love on ev'ry spray, —
Till too, too soon, the glowing west
Proclaim'd the speed of winged day.

Still o'er these scenes my mem'ry wakes,
And fondly broods with miser care!
Time but th' impression deeper makes,
As streams their channels deeper wear.
My Mary, dear departed shade!
Where is thy blissful place of rest?
Seest thou thy lover lowly laid?
Hear'st thou the groans that rend his breast?

HIGHLAND MARY.

TUNE — "KATHARINE OGIE."

Ye banks, and braes, and streams around
The castle o' Montgomery,
Green be your woods, and fair your flowers,

Your waters never drumlie!
There simmer first unfald her robes,
And there the langest tarry;
For there I took the last fareweel
O' my sweet Highland Mary.

How sweetly bloom'd the gay green birk.
How rich the hawthorn's blossom,
As underneath their fragrant shade,
I clasp'd her to my bosom!
The golden hours, on angel wings,
Flew o'er me and my dearie;
For dear to me, as light and life,
Was my sweet Highland Mary.

Wi' monie a vow, and lock'd embrace,
Our parting was fu' tender;
And, pledging aft to meet again,
We tore oursels asunder;
But oh! fell death's untimely frost,
That nipt my flower sae early!
Now green's the sod, and cauld's the clay,
That wraps my Highland Mary!

O pale, pale now, those rosy lips,
I aft hae kiss'd sae fondly!
And closed for aye the sparkling glance,
That dwelt on me sae kindly!
And mould'ring now in silent dust,
That heart that lo'ed me dearly!
But still within my bosom's core
Shall live my Highland Mary.

BRUCE'S ADDRESS TO HIS TROOPS AT BANNOCKBURN.

Scots, wha hae wi' Wallace bled;
Scots, wham Bruce has aften led;
Welcome to your gory bed,
Or to glorious victorie!

Now 's the day, and now 's the hour;
See the front o' battle lour;
See approach proud Edward's power —
Edward! chains and slaverie!

Wha will be a traitor-knave?
Wha can fill a coward's grave?
Wha sae base as be a slave?
  Traitor! coward! turn and flee!

Wha for Scotland's king and law
Freedom's sword will strongly draw;
Free-man stand, or Free-man fa',
  Caledonian! on wi' me!

By Oppression's woes and pains!
By your sons in servile chains!
We will drain our dearest veins,
  But they shall, they *shall* be free!

Lay the proud usurpers low!
Tyrants fall in every foe!
Liberty 's in every blow!
  Forward! let us do, or die!!

Æ FOND KISS.

Ae fond kiss, and then we sever;
Ae fareweel, alas, for ever!
Deep in heart-wrung tears I 'll pledge thee,
Warring sighs and groans I 'll wage thee.
Who shall say that fortune grieves him,
While the star of hope she leaves him?
Me, nae cheerfu' twinkle lights me,
Dark despair around benights me.

I 'll ne'er blame my partial fancy,
Naething could resist my Nancy;
But to see her was to love her;
Love but her, and love for ever.
Had we never lov'd sae kindly,
Had we never lov'd sae blindly,
Never met — or never parted,
We had ne'er been broken-hearted.

Fare thee weel, thou first and fairest!
Fare thee weel, thou best and dearest!
Thine be ilka joy and treasure,
Peace, enjoyment, love, and pleasure!
Ae fond kiss, and then we sever!
Ae fareweel, alas! for ever!
Deep in heart-wrung tears I 'll pledge thee,
Warring sighs and groans I 'll wage thee.

THE BONNIE WEE THING.

TUNE — "THE LADS OF SALTCOATS."

Bonnie wee thing, cannie wee thing,
  Lovely wee thing, wast thou mine,
I wad wear thee in my bosom,
  Lest my jewel I should tine.

Wistfully I look and languish
  In that bonnie face of thine;
And my heart it stounds wi' anguish,
  Lest my wee thing be na mine.

Wit, and grace, and love, and beauty,
  In ae constellation shine!
To adore thee is my duty,
  Goddess o' this soul o' mine!
    Bonnie wee, &c.

OLIVER GOLDSMITH.

THE DESERTED VILLAGE.

Sweet Auburn! loveliest village of the plain,
Where health and plenty cheer'd the labouring swain,
Where smiling spring its earliest visit paid,
And parting summer's lingering blooms delay'd;
Dear lovely bowers of innocence and ease,
Seats of my youth, when every sport could please —
How often have I loiter'd o'er thy green,
Where humble happiness endear'd each scene!
How often have I paused on every charm —
The shelter'd cot, the cultivated farm,
The never-failing brook, the busy mill,
The decent church that topt the neighbouring hill,
The hawthorn bush, with seats beneath the shade,
For talking age and whispering lovers made;
How often have I bless'd the coming day,
When toil remitting lent its turn to play,
And all the village train, from labour free,
Led up their sports beneath the spreading tree;
While many a pastime circled in the shade,
The young contending as the old survey'd;

And many a gambol frolick'd o'er the ground,
And sleights of art and feats of strength went round;
And still, as each repeated pleasure tired,
Succeeding sports the mirthful band inspired:
The dancing pair that simply sought renown,
By holding out to tire each other down;
The swain mistrustless of his smutted face,
While secret laughter titter'd round the place;
The bashful virgin's sidelong looks of love,
The matron's glance that would those looks reprove:
These were thy charms, sweet village! sports like these,
With sweet succession, taught even toil to please;
These round thy bowers their cheerful influence shed;
These were thy charms — but all these charms are fled.
  Sweet smiling village, loveliest of the lawn,
Thy sports are fled, and all thy charms withdrawn;
Amidst thy bowers the tyrants hand is seen,
And Desolation saddens all thy green:
One only master grasps the whole domain,
And half a tillage stints thy smiling plain.
No more thy glassy brook reflects the day,
But choked with sedges works its weary way;
Along thy glades, a solitary guest,
The hollow-sounding bittern guards its nest;
Amidst thy desert walks the lapwing flies,
And tires their echoes with unvaried cries;
Sunk are thy bowers in shapeless ruin all,
And the long grass o'ertops the mouldering wall;
And, trembling, shrinking from the spoiler's hand
Far, far away, thy children leave the land.
  Ill fares the land, to hastening ills a prey,
Where wealth accumulates, and men decay:
Princes and lords may flourish, or may fade —
A breath can make them, as a breath has made;
But a bold peasantry, their country's pride,
When once destroy'd, can never be supplied.
  A time there was, ere England's griefs began,
When every rood of ground maintain'd its man;
For him light labour spread her wholesome store,
Just gave what life requir'd, but gave no more:
His best companions, innocence and health;
And his best riches, ignorance of wealth.
  But times are alter'd; trade's unfeeling train
Usurp the land, and dispossess the swain:
Along the lawn, where scatter'd hamlets rose,
Unwieldy wealth and cumbrous pomp repose;

And every want to luxury allied,
And every pang that folly pays to pride.
Those gentle hours that plenty bade to bloom,
Those calm desires that ask'd but little room,
Those healthful sports that grac'd the peaceful scene,
Liv'd in each look, and brighten'd all the green;
These, far departing, seek a kinder shore,
And rural mirth and manners are no more.
  Sweet Auburn! parent of the blissful hour,
Thy glades forlorn confess the tyrant's power.
Here, as I take my solitary rounds,
Amidst thy tangling walks and ruin'd grounds,
And, many a year elaps'd, return to view
Where once the cottage stood, the hawthorn grew,
Remembrance wakes with all her busy train,
Swells at my breast, and turns the past to pain.
  I all my wand'rings through this world of care,
In all my griefs — and God has given my share —
I still had hopes, my latest hours to crown,
Amidst these humble bowers to lay me down;
To husband out life's taper at the close,
And keep the flame from wasting, by repose.
I still had hopes, for pride attends us still,
Amidst the swains to show my book-learn'd skill —
Around my fire an evening group to draw,
And tell of all I felt, and all I saw;
And, as an hare, when hounds and horns pursue,
Pants to the place from whence at first he flew,
I still had hopes, my long vexations past,
Here to return — and die at home at last.
  O bless'd retirement, friend to life's decline,
Retreat from cares, that never must be mine, —
How blest is he who crowns, in shades like these,
A youth of labour with an age of ease;
Who quits a world where strong temptations try —
And, since 'tis hard to combat, learns to fly.
For him no wretches, born to work and weep,
Explore the mine, or tempt the dangerous deep;
No surly porter stands, in guilty state,
To spurn imploring famine from the gate;
But on he moves to meet his latter end,
Angels around befriending virtue's friend —
Sinks to the grave with unperceiv'd decay,
While resignation gently slopes the way;
And all his prospects brightening to the last,
His heaven commences ere the world be pass'd.

Sweet was the sound, when oft at evening's close,
Up yonder hill the village murmur rose.
There, as I pass'd with careless steps and slow,
The mingling notes came soften'd from below:
The swain responsive as the milkmaid sung,
The sober herd that low'd to meet their young,
The noisy geese that gabbled o'er the pool,
The playful children just let loose from school,
The watchdog's voice that bay'd the whispering wind,
And the loud laugh that spoke the vacant mind —
These all in sweet confusion sought the shade,
And fill'd each pause the nightingale had made.
But now the sound of population fail,
No cheerful murmurs fluctuate in the gale,
No busy steps the grass-grown footway tread,
For all the blooming flush of life is fled,
All but yon widow'd, solitary thing,
That feebly bends beside the plashy spring;
She, wretched matron — forc'd in age, for bread,
To strip the brook with mantling cresses spread,
To pick her wintry faggot from the thorn,
To seek her nightly shed, and weep till morn —
She only left of all the harmless train,
The sad historian of the pensive plain!

Near yonder copse, where once the garden smiled,
And still where many a garden flower grows wild —
There, where a few torn shrubs the place disclose,
The village preacher's modest mansion rose.
A man he was, to all the country dear,
And passing rich with forty pounds a-year,
Remote from towns he ran his godly race,
Nor e'er had changed, nor wish'd to change, his place;
Unpractised he to fawn, or seek for power,
By doctrines fashion'd to the varying hour;
Far other aims his heart had learn'd to prize —
More bent to raise the wretched than to rise.
His house was known to all the vagrant train;
He chid their wanderings but reliev'd their pain:
The long-remember'd beggar was his guest,
Whose beard descending swept his aged breast;
The ruin'd spendthrift, now no longer proud,
Claim'd kindred there, and had his claims allow'd;
The broken soldier, kindly bade to stay,
Sat by his fire, and talk'd the night away —
Wept o'er his wounds, or, tales of sorrow done,
Shoulder'd his crutch, and show'd how fields were won.

Pleas'd with his guests, the good man learned to glow,
And quite forgot their vices in their woe;
Careless their merits or their faults to scan,
His pity gave ere charity began.
Thus to relieve the wretched was his pride,
And even his failings lean'd to virtue's side —
But in his duty prompt at every call,
He watch'd and wept, he pray'd and felt for all;
And, as a bird each fond endearment tries,
To tempt its new-fledged offspring to the skies,
He tried each art, reprov'd each dull delay,
Allured to brighter worlds, and led the way.
Beside the bed where parting life was laid,
And sorrow, guilt, and pains, by turns dismay'd,
The reverend champion stood. At his control,
Despair and anguish fled the struggling soul:
Comfort came down the trembling wretch to raise,
And his last faltering accents whisper'd praise.
At church, with meek and unaffected grace,
His looks adorn'd the venerable place;
Truth from his lips prevail'd with double sway,
And fools, who came to scoff, remain'd to pray.
The service pass'd, around the pious man,
With ready zeal each honest rustic ran;
Even children follow'd, with endearing wile,
And pluck'd his gown, to share the good man's smile.
His ready smile a parent's warmth express'd,
Their welfare pleas'd him, and their cares distress'd.
To them his heart, his love, his griefs were given,
But all his serious thoughts had rest in heaven:
As some tall cliff, that lifts its awful form,
Swells from the vale, and midway leaves the storm,
Though round its breast the rolling clouds are spread,
Eternal sunshine settles on its head.
Beside yon straggling fence that skirts the way,
With blossom'd furze unprofitably gay —
There, in his noisy mansion, skill'd to rule,
The village master taught his little school.
A man severe he was, and stern to view;
I knew him well, and every truant knew:
Well had the boding tremblers learn'd to trace
The day's disasters in his morning face;
Full well they laugh'd with counterfeited glee
At all his jokes; for many a yoke had he —
Full well the busy whisper, circling round,
Convey'd the dismal tidings when he frown'd:

Yet he was kind; or if severe in aught,
The love he bore to learning was in fault.
The village all declar'd how much he knew —
'Twas certain he could write, and cipher too;
Lands he could measure, terms and tides presage,
And even the story ran that he could gauge.
In arguing, too, the parson own'd his skill,
For even though vanquish'd, he could argue still;
While words of learned length and thundering sound,
Amazed the gazing rustics ranged around —
And still they gazed, and still the wonder grew,
That one small head should carry all he knew.
But pass'd is all his fame; the very spot
Where many a time he triumph'd is forgot.
Near yonder thorn, that lifts its head on high,
Where once the sign-post caught the passing eye,
Low lies that house where nutbrown draughts inspired,
Where graybeard mirth and smiling toil retired;
Where village statesmen talk'd with looks profound,
And news much older than their ale went round.
Imagination fondly stoops to trace
The parlour-splendours of that festive place;
The whitewash'd wall, the nicely sanded floor,
The varnished clock, that click'd behind the door;
The chest contrived a double debt to pay,
A bed by night, a chest of drawers by day;
The pictures placed for ornament and use,
The twelve good rules, the royal game of goose;
The hearth, except when winter chill'd the day,
With aspen boughs, and flowers, and fennel gay,
While broken teacups, wisely kept for show,
Ranged o'er the chimney, glisten'd in a row.
Vain transitory splendours! could not all
Reprieve the tottering mansion from its fall?
Obscure it sinks; nor shall it more impart
An hour's importance to the poor man's heart:
Thither no more the peasant shall repair
To sweet oblivion of his daily care;
No more the farmer's news, the barber's tale,
No more the woodman's ballad shall prevail;
No more the smith his dusky brow shall clear,
Relax his ponderous strength and lean to hear;
The host himself no longer shall be found
Careful to see the mantling bliss go round;
Nor the coy maid, half willing to be press'd,
Shall kiss the cup to pass it to the rest.

Yes! let the rich deride, the proud disdain,
These simple blessings of the lowly train —
To me more dear, congenial to my heart,
One native charm than all the gloss of art.
Spontaneous joys, where nature has its play,
The soul adopts, and owns their first-born sway;
Lightly they frolic o'er the vacant mind,
Unenvied, unmolested, unconfined:
But the long pomp, the midnight masquerade,
With all the freaks of wanton wealth array'd,
In these, ere triflers half their wish obtain,
The toiling pleasure sickens into pain —
And, even while fashion's brightest arts decoy,
The heart distrusting asks if this be joy?
Ye friends to truth, ye statesmen who survey
The rich man's joys increase, the poor's decay —
'Tis yours to judge how wide the limits stand
Between a splendid and a happy land.
Proud swells the tide with loads of freighted ore,
And shouting folly hails them from her shore;
Hoards even beyond the miser's wish abound,
And rich men flock from all the world around.
Yet count our gains: this wealth is but a name
That leaves our useful product still the same.
Not so the loss. The man of wealth and pride
Takes up a space that many poor supplied —
Space for his lake, his park's extended bounds,
Space for his horses, equipage, and hounds;
The robe that wraps his limbs in silken sloth,
Has robb'd the neighbouring fields of half their growth;
His seat, where solitary spots are seen,
Indignant spurns the cottage from the green;
Around the world each needful product flies,
For all the luxuries the world supplies;
While thus the land, adorn'd for pleasure all,
In barren splendour feebly waits the fall.
As some fair female, unadorn'd and plain,
Secure to please while youth confirms her reign,
Slights every borrow'd charm that dress supplies,
Nor shares with art the triumph of her eyes —
But when those charms are pass'd, for charms are frail,
When time advances, and when lovers fail —
She then shines forth, solicitous to bless,
In all the glaring impotence of dress.
Thus fares the land, by luxury betray'd:
In nature's simplest charms at first array'd —

But verging to decline, its splendours rise,
Its vistas strike, its palaces surprise;
While, scourg'd by famine, from the smiling land,
The mournful peasant leads his humble band;
And while he sinks, without one arm to save,
The country blooms — a garden and a grave.
  Where then, ah! where shall poverty reside,
To 'scape the pressure of contiguous pride?
If to some common's fenceless limits stray'd,
He drives his flocks to pick the scanty blade,
Those fenceless fields the sons of wealth divide,
And even the bare-worn common is denied.
  If to the city sped — what waits him there?
To see profusion that he must not share;
To see ten thousand baneful arts combined
To pamper luxury and thin mankind;
To see each joy the sons of pleasure know,
Extorted from his fellow-creature's woe!
Here while the courtier glitters in brocade,
There the pale artist plies the sickly trade;
Here while the proud their long-drawn pomps display,
There the black gibbet glooms beside the way.
The dome where pleasure holds her midnight reign,
Here, richly deck'd, admits the gorgeous train —
Tumultuous grandeur crowds the blazing square,
The rattling chariots clash, the torches glare.
Such scenes like these no troubles e'er annoy;
Sure these denote one universal joy? —
Are these thy serious thoughts? Ah, turn thine eyes
Where the poor houseless shivering female lies.
She once, perhaps, in village plenty bless'd,
Has wept at tales of innocence distress'd;
Her modest looks the cottage might adorn,
Sweet as the primrose peeps beneath the torn.
Now lost to all — her friends, her virtue fled,
Near her betrayer's door she lays her head —
And pinch'd with cold, and shrinking from the shower,
With heavy heart deplores that luckless hour,
When idly first, ambitious of the town,
She left her wheel and robes of country brown.
  Do thine, sweet Auburn! thine the loveliest train —
Do thy fair tribes participate her pain?
Even now perhaps, by cold and hunger led,
At proud men's doors they ask a little bread!
  Ah, no! To distant climes, a dreary scene,
Where half the convex world intrudes between,

Through torrid tracks with fainting steps they go,
Where wild Altama murmurs to their woe.
Far different there from all that charm'd before,
The various terrors of that horrid shore;
Those blazing suns that dart a downward ray,
And fiercely shed intolerable day:
Those matted woods where birds forget to sing,
But silent bats in drowsy clusters cling —
Those poisonous fields with rank luxuriance crown'd,
Where the dark scorpion gathers death around —
Where at each step the stranger fears to wake
The rattling terrors of the vengeful snake —
Where crouching tigers wait their hapless prey,
And savage men more murderous still than they —
While oft in whirls the mad tornado flies,
Mingling the ravag'd landscape with the skies.
Far different these from every former scene;
The cooling brook, the grassy-vested green,
The breezy covert of the warbling grove,
That only shelter'd thefts of harmless love.
Good Heaven! what sorrows gloom'd that parting day,
That call'd them from their native walks away;
When the poor exiles, every pleasure past,
Hung round the bowers, and fondly look'd their last —
And took a long farewell, and wish'd in vain
For seats like these beyond the western main —
And, shuddering still to face the distant deep,
Return'd and wept, and still return'd to weep.
The good old sire, the first prepar'd to go
To new-found worlds, and wept for others' woe —
But for himself, in conscious virtue brave,
He only wish'd for worlds beyond the grave.
His lovely daughter, lovelier in her tears,
The fond companion of his helpless years,
Silent went next, neglectful of her charms,
And left a lover's for a father's arms.
With louder plaints the mother spoke her woes,
And bless'd the cot where every pleasure rose,
And kiss'd her thoughtless babes with many a tear,
And clasp'd them close, in sorrow doubly dear —
Whilst her fond husband strove to lend relief
In all the silent manliness of grief. —
O luxury! thou curst by Heaven's decree,
How ill exchanged are things like these for thee!
How do thy potions, with insidious joy,
Diffuse their pleasures only to destroy.

Kingdoms by thee, to sickly greatness grown,
Boast of a florid vigour not their own:
At every draught large and more large they grow,
A bloated mass of rank unwieldy woe;
Till, sapped their strength, and every part unsound,
Down, down they sink, and spread a ruin round.
E'en now the devastation is begun,
And half the business of destruction done;
E'en now, methinks, as pondering here I stand,
I see the rural virtues leave the land.
Down where yon anchoring vessel spreads the sail
That idly waiting flaps with every gale,
Downward they move, a melancholy band,
Pass from the shore, and darken all the strand:
Contented toil, and hospitable care,
And kind connubial tenderness are there,
And piety with wishes placed above,
And steady loyalty and faithful love.
And thou, sweet poetry, thou loveliest maid,
Still first to fly where sensual joys invade;
Unfit, in these degenerate times of shame,
To catch the heart, or strike for honest fame:
Dear charming nymph, neglected and decried,
My shame in crowds, my solitary pride;
Thou source of all my bliss and all my woe,
That found'st me poor at first, and keep'st me so;
Thou guide, by which the noble arts excel,
Thou nurse of every virtue, fare thee well!
Farewell! and oh! where'er thy voice be tried,
On Torno's cliffs, or Pambamarca's side,
Whether where equinoctial fervours glow,
Or winter wraps the polar world in snow,
Still let thy voice, prevailing over time,
Redress the rigours of th' inclement clime;
Aid slighted truth with thy persuasive strain;
Teach erring man to spurn the rage of gain;
Teach him, that states of native strength possessed,
Though very poor, may still be very blessed;
That trade's proud empire hastes to swift decay,
As ocean sweeps the laboured mole away;
While self-dependent power can time defy,
As rocks resist the billows and the sky.

WALTER SCOTT.

THE LAST MINSTREL.

The way was long, the wind was cold,
The Minstrel was infirm and old;
His withered cheek, and tresses grey,
Seemed to have known a better day;
The harp, his sole remaining joy,
Was carried by an orphan boy:
The last of all the Bards was he,
Who sung of Border chivalry;
For, well-a-day! their date was fled,
His tuneful brethren all were dead;
And he, neglected and oppressed,
Wished to be with them, and at rest.
No more, on prancing palfrey borne,
He carolled, light as lark at morn;
No longer, courted and caressed,
High placed in hall, a welcome guest,
He poured, to lord and lady gay,
The unpremeditated lay:
Old times were changed, old manners gone;
A stranger filled the Stuart's throne;
The bigots of the iron time
Had called his harmless art a crime.
A wandering harper, scorned and poor,
He begged his bread from door to door;
And tuned, to please a peasant's ear
The harp a King had loved to hear.

He passed where Newark's stately tower
Looks out from Yarrow's birchen bower:
The Minstrel gazed with wishful eye—
No humbler resting-place was nigh.
With hesitating step, at last,
The embattled portal-arch he passed,
Whose ponderous grate, and massy bar,
Had oft rolled back the tide of war,
But never closed the iron door
Against the desolate and poor.
The Duchess marked his weary pace,
His timid mien, and reverend face,
And bade her page the menials tell,

That they should tend the old man well:
For she had known adversity,
Though born in such a high degree;
In pride of power, in beauty's bloom,
Had wept o'er Monmouth's bloody tomb!

When kindness had his wants supplied,
And the old man was gratified,
Began to rise his minstrel pride:
And he began to talk, anon,
Of good Earl Francis, dead and gone,
And of Earl Walter, rest him God!
A braver ne'er to battle rode:
And how full many a tale he knew,
Of the old warriors of Buccleuch;
And, would the noble Duchess deign
To listen to an old man's strain,
Though stiff his hand, his voice though weak,
He thought e'en yet, the sooth to speak,
That, if she loved the harp to hear,
He could make music to her ear.

The humble boon was soon obtained;
The aged Minstrel audience gained.
But, when he reached the room of state,
Where she, with all her ladies, sate,
Perchance he wished his boon denied:
For, when to tune his harp he tried,
His trembling hand had lost the ease,
Which marks security to please;
And scenes, long past, of joy and pain,
Came wildering o'er his aged brain —
He tried to tune his harp in vain.
The pitying Duchess praised its chime,
And gave him heart, and gave him time,
Till every string's according glee
Was blended into harmony.
And then, he said, he would full fain
He could recall an ancient strain,
He never thought to sing again.
It was not framed for village churls,
But for high dames and mighty earls;
He had played it to King Charles the Good,
When he kept court at Holyrood;
And much he wished, yet feared, to try
The long-forgotten melody.

Amid the strings his fingers strayed,
And an uncertain warbling made —
And oft he shook his hoary head:
But when he caught the measure wild,
The old man raised his face, and smiled;
And lightened up his faded eye,
With all a poet's ecstasy!
In varying cadence, soft or strong,
He swept the sounding chords along:
The present scene, the future lot,
His toils, his wants, were all forgot:
Cold diffidence, and age's frost,
In the full tide of song were lost:
Each blank, in faithless memory void,
The poet's glowing thought supplied;
And, while his harp responsive rung,
'Twas thus the Latest Minstrel sung.

DESCRIPTION OF THE RUINS OF MELROSE.

If thou wouldst view fair Melrose aright,
Go visit it by the pale moonlight;
For the gay beams of lightsome day
Gild, but to flout, the ruins grey.
When the broken arches are black in night,
And each shafted oriel glimmers white;
When the cold light's uncertain shower
Streams on the ruined central tower;
When buttress and buttress, alternately,
Seem framed of ebon and ivory;
When silver edges the imagery,
And the scrolls that teach thee to live and die;
When distant Tweed is heard to rave,
And the owlet to hoot o'er the dead man's grave,
Then go — but go alone the while —
Then view St. David's ruined pile;
And, home returning, soothly swear,
Was never scene so sad and fair!

CALL IT NOT VAIN.

Call it not vain: — they do not err,
Who say, that, when the Poet dies,
Mute Nature mourns her worshipper,

And celebrates his obsequies;
Who say, tall cliff, and cavern lone,
For the departed bard make moan;
That mountains weep in crystal rill;
That flowers in tears of balm distil;
Through his loved groves that breezes sigh,
And oaks, in deeper groan, reply;
And rivers teach their rushing wave
To murmur dirges round his grave.

Not that, in sooth, o'er mortal urn
Those things inanimate can mourn;
But that the stream, the wood, the gale,
Is vocal with the plaintive wail
Of those, who, else forgotten long,
Lived in the poet's faithful song,
And, with the poet's parting breath,
Whose memory feels a second death.
The maid's pale shade, who wails her lot,
That love, true love, should be forgot,
From rose and hawthorn shakes the tear
Upon the gentle minstrel's bier,
The Phantom Knight, his glory fled,
Mourns o'er the fields he heaped with dead;
Mounts the wild blast that sweeps amain,
And shrieks along the battle-plain:
The chief, whose antique crownlet long
Still sparkled in the feudal song,
Now, from the mountain's misty throne,
Sees, in the thanedom once his own,
His ashes undistinguished lie,
His place, his power, his memory die:
His groans the lonely caverns fill,
His tears of rage impel the rill;
All mourn the minstrel's harp unstrung,
Their name unknown, their praise unsuug.

SAMUEL TAYLOR COLERIDGE.

EPITAPH ON AN INFANT.

Ere Sin could blight or Sorrow fade,
Death came with friendly care;
The opening bud to Heaven conveyed,
And bade it blossom there.

THE ROSE.

As late each flower that sweetest blows
I plucked, the Garden's pride;
Within the petals of a Rose
A sleeping Love I spied.

Around his brows a beamy wreath
Of many a lucent hue;
All purple glowed his cheek, beneath,
Inebriate with dew.

I softly seized the unguarded Power,
Nor scared his balmy rest:
And placed him, caged within the flower,
On spotless Sara's breast.

But when unweeting of the guile
Awoke the prisoner sweet,
He struggled to escape awhile
And stamped his faery feet.

Ah! soon the soul-entrancing sight
Subdued the impatient boy!
He gazed! he thrilled with deep delight!
Then clapped his wings for joy.

"And O!" he cried — "of magic kind
What charms this Throne endear!
Some other Love let Venus find —
I'll fix my empire here."

LINES

TO A BEAUTIFUL SPRING IN A VILLAGE.

Once more, sweet Stream! with slow foot wandering near,
I bless thy milky waters cold and clear.
Escaped the flashing of the noontide hours,
With one fresh garland of Pierian flowers,
(Ere from thy zephyr-haunted brink I turn,)
My languid hand shall wreathe thy mossy urn.
For not through pathless grove with murmur rude
Thou soothest the sad wood-nymph, Solitude;
Nor thine unseen in cavern depths to well,
The hermit-fountain of some dripping cell!
Pride of the Vale! thy useful streams supply
The scattered cots and peaceful hamlet nigh.
The elfin tribe around thy friendly banks
With infant uproar and soul-soothing pranks,
Released from school, their little hearts at rest,
Launch paper navies on thy waveless breast.
The rustic here at eve with pensive look
Whistling lorn ditties leans upon his crook,
Or starting pauses with hope-mingled dread
To list the much-loved maid's accustomed tread:
She, vainly mindful of her dame's command,
Loiters, the long-filled pitcher in her hand.

Unboastful Stream! thy fount with pebbled falls
The faded form of past delight recalls,
What time the morning sun of Hope arose,
And all was joy; save when another's woes
A transient gloom upon my soul imprest,
Like passing clouds impictured on thy breast.
Life's current then ran sparkling to the noon,
Or silvery stole beneath the pensive Moon:
Ah! now it works rude brakes and thorns among,
Or o'er the rough rock bursts and foams along!

LOVE.

All thoughts, all passions, all delights,
Whatever stirs this mortal frame,
All are but ministers of Love,
And feed his sacred flame.

Oft in my waking dreams do I
Live o'er again that happy hour,
When midway on the mount I lay,
Beside the ruined tower.

The moonshine, stealing o'er the scene
Had blended with the lights of eve;
And she was there, my hope, my joy,
My own dear Genevieve!

She lean'd against the armed man,
The statue of the armed knight;
She stood and listened to my lay,
Amid the lingering light.

Few sorrows hath she of her own.
My hope! my joy! my Genevieve!
She loves me best, whene'er I sing
The songs that make her grieve.

I played a soft and doleful air,
I sang an old and moving story —
An old rude song, that suited well
That ruin wild and hoary.

She listened with a flitting blush,
With downcast eyes and modest grace;
For well she knew, I could not choose
But gaze upon her face.

I told her of the Knight that wore
Upon his shield a burning brand;
And that for ten long years he wooed
The Lady of the Land.

I told her how he pined: and ah!
The deep, the low, the pleading tone
With which I sang another's love,
Interpreted my own.

She listened with a flitting blush,
With downcast eyes, and modest grace:
And she forgave me, that I gazed
Too fondly on her face!

But when I told the cruel scorn
That crazed that bold and lovely Knight,
And that he crossed the mountain-woods,
Nor rested day nor night;

That sometimes from the savage den,
And sometimes from the darksome shade
And sometimes starting up at once
    In green and sunny glade, —

There came and looked him in the face
An angel beautiful and bright;
And that he knew it was a Fiend,
    This miserable Knight!

And that unknowing what he did,
He leaped amid a murderous band,
And saved from outrage worse than death
    The Lady of the Land; —

And how she wept, and clasped his knees;
And how she tended him in vain —
And ever strove to expiate
    The scorn that crazed his brain; —

And that she nursed him in a cave;
And how his madness went away,
When on the yellow forest-leaves
    A dying man he lay; —

His dying words — but when I reached
That tenderest strain of all the ditty,
My faltering voice and pausing harp
    Disturbed her soul with pity!

All impulses of soul and sense
Had thrilled my guileless Genevieve;
The music and the doleful tale,
    The rich and balmy eve;

And hopes, and fears that kindle hope,
An undistinguishable throng,
And gentle wishes long subdued,
    Subdued and cherished long!

She wept with pity and delight,
She blushed with love, and virgin shame;
And like the murmur of a dream,
    I heard her breathe my name.

Her bosom heaved — she stepped aside,
As conscious of my look she stept —
Then suddenly, with timorous eye
    She fled to me and wept.

She half inclosed me with her arms,
She pressed me with a meek embrace;
And bending back her head, looked up,
And gazed upon my face.

'Twas partly love, and partly fear,
And partly 'twas a bashful art,
That I might rather feel, than see,
The swelling of her heart.

I calmed her fears, and she was calm,
And told her love with virgin pride;
And so I won my Genevieve,
My bright and beauteous Bride.

DOMESTIC PEACE.

Tell me, on what holy ground
May Domestic Peace be found —
Halcyon Daughter of the skies!
Far on fearful wings she flies,
From the pomp of sceptered State,
From the Rebel's noisy hate,
In a cottaged vale She dwells
Listening to the Sabbath bells!
Still around her steps are seen
Spotless Honour's meeker mien,
Love, the sire of pleasing fears,
Sorrow smiling through her tears,
And conscious of the past employ
Memory, bosom-spring of joy.

THOMAS CAMPBELL.

O'CONNOR'S CHILD;

OR,

"THE FLOWER OF LOVE LIES BLEEDING."

I.

Oh! once the harp of Innisfail
Was strung full high to notes of gladness;
But yet it often told a tale
Of more prevailing sadness.
Sad was the note, and wild its fall,
As winds that moan at night forlorn
Along the isles of Fion-Gall,
When, for O'Connor's child to mourn,
The harper told, how lone, how far
From any mansion's twinkling star,
From any path of social men,
Or voice, but from the fox's den,
The lady in the desert dwelt;
And yet no wrongs, no fears she felt:
Say, why should dwell in place so wild,
O'Connor's pale and lovely child?

II.

Sweet lady! she no more inspires
Green Erin's hearts with beauty's power,
As, in the palace of her sires,
She bloom'd a peerless flower.
Gone from her hand and bosom, gone,
The royal brooch, the jewell'd ring,
That o'er her dazzling whiteness shone,
Like dews on lilies of the spring.
Yet why, though fall'n her brothers' kerne
Beneath De Bourgo's battle stern,
While yet in Leinster unexplored,
Her friends survive the English sword;
Why lingers she from Erin's host,
So far on Galway's shipwreck'd coast;
Why wanders she a huntress wild —
O'Connor's pale and lovely child?

III.

And fix'd on empty space, why burn
Her eyes with momentary wildness;

And wherefore do they then return
To more than woman's mildness?
Dishevell'd are her raven locks;
On Connocht Moran's name she calls:
And oft amidst the lonely rocks
She sings sweet madrigals.
Placed 'midst the foxglove and the moss,
Behold a parted warrior's cross!
That is the spot where, evermore,
The lady, at her shieling door,
Enjoys that, in communion sweet,
The living and the dead can meet,
For, lo! to love-lorn fantasy,
The hero of her heart is nigh.

IV.

Bright as the bow that spans the storm,
In Erin's yellow vesture clad,
A son of light — a lovely form,
He comes and makes her glad;
Now on the grass-green turf he sits,
His tassell'd horn beside him laid;
Now o'er the hills in chase he flits,
The hunter and the deer a shade!
Sweet mourner! these are shadows vain
That cross the twilight of her brain;
Yet she will tell you, she is blest,
Of Connocht Moran's tomb possess'd,
More richly than in Aghrim's bower,
When bards high praised her beauty's power,
And kneeling pages offer'd up
The mórat in a golden cup.

V.

"A hero's bride! this desert bower,
It ill befits thy gentle breeding:
And wherefore dost thou love this flower
To call — 'My love lies bleeding?'"
"This purple flower my tears have nursed;
A hero's blood supplied its bloom:
I love it, for it was the first
That grew on Connocht Moran's tomb.
Oh! hearken, stranger, to my voice!
This desert mansion is my choice!
And blest, though fatal, be the star
That led me to its wilds afar:
For here these pathless mountains free

Gave shelter to my love and me;
And every rock and every stone
Bore witness that he was my own.

VI.

O'Connor's child, I was the bud
Of Erin's royal tree of glory;
But woe to them that wrapt in blood
The tissue of my story!
Still as I clasp my burning brain,
A death-scene rushes on my sight;
It rises o'er and o'er again,
The bloody feud — the fatal night,
When chafing Connocht Moran's scorn,
They call'd my hero basely-born;
And bade him choose a meaner bride
Than from O'Connor's house of pride.
Their tribe, they said, their high degree,
Was sung in Tara's psaltery;
Witness their Eath's victorious brand;
And Cathal of the bloody hand;
Glory (they said) and power and honour
Were in the mansion of O'Connor:
But he, my loved one, bore in field
A humbler crest, a meaner shield.

VII.

Ah, brothers! what did it avail,
That fiercely and triumphantly
Ye fought the English of the Pale,
And stemm'd De Bourgo's chivalry!
And what was it to love and me,
That barons by your standard rode;
Or beal-fires for your jubilee
Upon a hundred mountains glow'd?
What though the lords of tower and dome
From Shannon to the North-sea foam, —
Thought ye your iron hands of pride
Could break the knot that love had tied?
No: — let the eagle change his plume,
The leaf its hue, the flower its bloom;
But ties around this heart were spun,
That could not, would not, be undone!

VIII.

At bleating of the wild watch-fold
Thus sang my love — 'Oh, come with me:

Our bark is on the lake, behold
Our steeds are fasten'd to the tree.
Come far from Castle-Connor's clans: —
Come with thy belted forestere,
And I, beside the lake of swans,
Shall hunt for thee the fallow-deer;
And build thy hut, and bring thee home
The wild fowl and the honey-comb;
And berries from the wood provide,
And play my clarshech by thy side.
Then come, my love!' — How could I stay?
Our nimble stag-hounds track'd the way,
And I pursued, by moonless skies,
The light of Connocht Moran's eyes.

IX.

And fast and far, before the star
Of day-spring, rush'd we through the glade,
And saw at dawn the lofty bawn
Of Castle-Connor fade.
Sweet was to us the hermitage
Of this unplough'd, untrodden shore;
Like birds all joyous from the cage,
For man's neglect we loved it more,
And well he knew, my huntsman dear,
To search the game with hawk and spear;
While I, his evening food to dress,
Would sing to him in happiness.
But, oh, that midnight of despair!
When I was doom'd to rend my hair:
The night, to me, of shrieking sorrow!
The night, to him, that had no morrow!

X.

When all was hush'd at even tide,
I heard the baying of their beagle:
Be hush'd! my Connocht Moran cried,
'Tis but the screaming of the eagle.
Alas! 'twas not the eyrie's sound;
Their bloody bands had track'd us out;
Up-listening starts our couchant hound —
And, hark! again, that nearer shout
Brings faster on the murderers.
Spare — spare him — Brazil — Desmond fierce!
In vain — no voice the adder charms;
Their weapons cross'd my sheltering arms:
Another's sword has laid him low —

Another's and another's;
And every hand that dealt the blow —
Ah me! it was a brother's!
Yes, when his moanings died away,
Their iron hands had dug the clay,
And o'er his burial-turf they trod,
And I beheld — oh God! oh God! —
His life-blood oozing from the sod!

XI.

Warm in his death-wounds sepulchred,
Alas! my warrior's spirit brave
Nor mass nor ulla-lulla heard,
Lamenting, soothe his grave.
Dragg'd to their hated mansion back,
How long in thraldom's grasp I lay
I knew not, for my soul was black,
And knew no change of night or day.
One night of horror round me grew;
Or if I saw, or felt, or knew,
'Twas but when those grim visages,
The angry brothers of my race,
Glared on each eye-ball's aching throb,
And check'd my bosom's power to sob,
Or when my heart with pulses drear
Beat like a death-watch to my ear.

XII.

But Heaven, at last, my soul's eclipse
Did with a vision bright inspire;
I woke and felt upon my lips
A prophetess's fire.
Thrice in the east a war-drum beat,
I heard the Saxon's trumpet sound,
And ranged, as to the judgment-seat,
My guilty, trembling brothers round.
Clad in the helm and shield they came;
For now De Bourgo's sword and flame
Had ravaged Ulster's boundaries,
And lighted up the midnight skies.
The standard of O'Connor's sway
Was in the turret where I lay;
That standard, with so dire a look,
As ghastly shone the moon and pale,
I gave, — that every bosom shook
Beneath its iron mail.

XIII.

And go! (I cried) the combat seek,
Ye hearts that unappallèd bore
The anguish of a sister's shriek,
Go! — and return no more!
For sooner guilt the ordeal brand
Shall grasp unhurt, than ye shall hold
The banner with victorious hand
Beneath a sister's curse unroll'd.
O stranger! by my country's loss!
And by my love! and by the cross!
I swear I never could have spoke
The curse that sever'd nature's yoke,
But that a spirit o'er me stood,
And fired me with the wrathful mood;
And frenzy to my heart was given,
To speak the malison of heaven.

XIV.

They would have cross'd themselves, all mute;
They would have pray'd to burst the spell;
But at the stamping of my foot
Each hand down powerless fell!
And go to Athunree! (I cried).
High lift the banner of your pride!
But know that where its sheet unrolls,
The weight of blood is on your souls!
Go where the havoc of your kerne
Shall float as high as mountain fern!
Men shall no more your mansion know;
The nettles on your hearth shall grow!
Dead, as the green oblivious flood
That mantles by your walls, shall be
The glory of O'Connor's blood!
Away! away to Athunree!
Where, downward when the sun shall fall,
The raven's wing shall be your pall!
And not a vassal shall unlace
The vizor from your dying face!

XV.

A bolt that overhung our dome
Suspended till my curse was given,
Soon as it pass'd these lips of foam,
Peal'd in the blood-red heaven.
Dire was the look that o'er their backs

The angry parting brothers threw:
But now, behold! like cataracts,
Come down the hills in view
O'Connor's plumed partisans;
Thrice ten Kilnagorvian clans
Were marching to their doom:
A sudden storm their plumage toss'd,
A flash of lightning o'er them cross'd,
And all again was gloom!

XVI.

Stranger! I fled the home of grief,
At Connocht Moran's tomb to fall;
I found the helmet of my chief,
His bow still hanging on our wall,
And took it down, and vow'd to rove
This desert place a huntress bold;
Nor would I change my buried love
For any heart of living mould.
No! for I am a hero's child;
I'll hunt my quarry in the wild;
And still my home this mansion make,
Of all unheeded and unheeding,
And cherish, for my warrior's sake —
'The flower of love lies bleeding.'"

LOCHIEL'S WARNING.

WIZARD — LOCHIEL.

WIZARD.

Lochiel, Lochiel! beware of the day
When the Lowlands shall meet thee in battle array!
For a field of the dead rushes red on my sight,
And the clans of Culloden are scatter'd in fight.
They rally, they bleed, for their kingdom and crown;
Woe, woe to the riders that trample them down!
Proud Cumberland prances, insulting the slain,
And their hoof-beaten bosoms are trod to the plain.
But hark! through the fast-flashing lightning of war,
What steed to the desert flies frantic and far?
'Tis thine, O Glenullin! whose bride shall await,
Like a love-lighted watch-fire, all night at the gate.
A steed comes at morning: no rider is there;
But its bridle is red with the sign of despair.

Weep, Albin! to death and captivity led!
Oh weep! but thy tears cannot number the dead:
For a merciless sword on Culloden shall wave,
Culloden! that reeks with the blood of the brave.

LOCHIEL.

Go, preach to the coward, thou death-telling seer!
Or, if gory Culloden so dreadful appear,
Draw, dotard, around thy old wavering sight,
This mantle, to cover the phantoms of fright.

WIZARD.

Ha! laugh'st thou, Lochiel, my vision to scorn?
Proud bird of the mountain, thy plume shall be torn!
Say, rush'd the bold eagle exultingly forth,
From his home, in the dark rolling clouds of the north?
Lo! the death-shot of foemen outspeeding, he rode
Companionless, bearing destruction abroad;
But down let him stoop from his havoc on high!
Ah! home let him speed, — for the spoiler is nigh!
Why flames the far summit? Why shoot to the blast
Those embers, like stars from the firmament cast?
'Tis the fire-shower of ruin, all dreadfully driven
From his eyrie, that beacons the darkness of heaven.
Oh, crested Lochiel! the peerless in might,
Whose banners arise on the battlements' height,
Heaven's fire is around thee, to blast and to burn;
Return to thy dwelling! all lonely return!
For the blackness of ashes shall mark where it stood,
And a wild mother scream o'er her famishing brood.

LOCHIEL.

False Wizard, avaunt! I have marshall'd my clan,
Their swords are a thousand, their bosoms are one!
They are true to the last of their blood and their breath,
And like reapers descend to the harvest of death.
Then welcome be Cumberland's steed to the shock!
Let him dash his proud foam like a wave on the rock!
But woe to his kindred, and woe to his cause,
When Albin her claymore indignantly draws;
When her bonneted chieftains to victory crowd,
Clanronald the dauntless, and Moray the proud,
All plaided and plumed in their tartan array — —

WIZARD.

— — Lochiel, Lochiel! beware of the day:
For, dark and despairing, my sight I may seal,

But man cannot cover what God would reveal;
'Tis the sunset of life gives me mystical lore,
And coming events cast their shadows before.
I tell thee, Culloden's dread echoes shall ring
With the bloodhounds that bark for thy fugitive king.
Lo! anointed by Heaven with the vials of wrath,
Behold, where he flies on his desolate path!
Now in darkness and billows, he sweeps from my sight;
Rise, rise! ye wild tempests, and cover his flight!
'Tis finish'd. Their thunders are hush'd on the moors;
Culloden is lost, and my country deplores.
But where is the iron-bound prisoner? Where?
For the red eye of battle is shut in despair.
Say, mounts he the ocean-wave, banish'd, forlorn,
Like a limb from his country cast bleeding and torn?
Ah no! for a darker departure is near;
The war-drum is muffled, and black is the bier;
His death-bell is tolling: oh! mercy, dispel
You sight, that it freezes my spirit to tell!
Life flutters convulsed in his quivering limbs,
And his blood-streaming nostril in agony swims.
Accursed be the faggots, that blaze at his feet,
Where his heart shall be thrown, ere it ceases to beat,
With the smoke of its ashes to poison the gale — —

LOCHIEL.

— — Down, soothless insulter! I trust not the tale:
For never shall Albin a destiny meet,
So black with dishonour, so foul with retreat.
Tho' my perishing ranks should be strew'd in their gore,
Like ocean-weeds heap'd on the surf-beaten shore,
Lochiel, untainted by flight or by chains,
While the kindling of life in his bosom remains,
Shall victor exult, or in death be laid low,
With his back to the field, and his feet to the foe!
And leaving in battle no blot on his name,
Look proudly to Heaven from the death-bed of fame.

HOHENLINDEN.

On Linden, when the sun was low,
All bloodless lay th' untrodden snow,
And dark as winter was the flow
Of Iser, rolling rapidly:

But Linden saw another sight,
When the drum beat at dead of night,
Commanding fires of death to light
The darkness of her scenery.

By torch and trumpet fast array'd,
Each horseman drew his battle-blade,
And furious every charger neigh'd,
To join the dreadful revelry.

Then shook the hills with thunder riven,
Then rush'd the steed to battle driven,
And louder than the bolts of heaven,
Far flash'd the red artillery.

But redder yet that light shall glow
On Linden's hills of stained snow,
And bloodier yet the torrent flow
Of Iser, rolling rapidly.

'Tis morn, but scarce yon level sun
Can pierce the war-clouds, rolling dun,
Where furious Frank, and fiery Hun,
Shout in their sulph'rous canopy.

The combat deepens. On, ye brave,
Who rush to glory, or the grave!
Wave, Munich! all thy banners wave,
And charge with all thy chivalry!

Few, few, shall part where many meet!
The snow shall be their winding-sheet,
And every turf beneath their feet
Shall be a soldier's sepulchre.

GLENARA.

O heard ye yon pibroch sound sad in the gale,
Where a band cometh slowly with weeping and wail?
'Tis the chief of Glenara laments for his dear;
And her sire, and the people, are call'd to her bier.

Glenara came first with the mourners and shroud;
Her kinsmen they follow'd, but mourn'd not aloud:
Their plaids all their bosoms were folded around;
They march'd all in silence, — they look'd on the ground.

In silence they reach'd over mountain and moor,
To a heath, where the oak-tree grew lonely and hoar:
"Now here let us place the grey stone of her cairn:
Why speak ye no word?" — said Glenara the stern.

"And tell me, I charge you! ye clan of my spouse,
Why fold ye your mantles, why cloud ye your brows?"
So spake the rude chieftain: — no answer is made,
But each mantle unfolding, a dagger display'd.

"I dreamt of my lady, I dreamt of her shroud,"
Cried a voice from the kinsmen, all wrathful and loud;
"And empty that shroud and that coffin did seem:
Glenara! Glenara! now read me my dream!"

O! pale grew the cheek of that chieftain, I ween,
When the shroud was unclosed, and no lady was seen;
When a voice from the kinsmen spoke louder in scorn,
'Twas the youth who had loved the fair Ellen of Lorn:

"I dreamt of my lady, I dreamt of her grief,
I dreamt that her lord was a barbarous chief:
On a rock of the ocean fair Ellen did seem.
Glenara! Glenara! now read me my dream!"

In dust, low the traitor has knelt to the ground,
And the desert reveal'd where his lady was found;
From a rock of the ocean that beauty is borne —
Now joy to the house of fair Ellen of Lorn!

EXILE OF ERIN.

There came to the beach a poor Exile of Erin,
  The dew on his thin robe was heavy and chill:
For his country he sigh'd, when at twilight repairing
  To wander alone by the wind-beaten hill:
But the day-star attracted his eye's sad devotion,
For it rose o'er his own native isle of the ocean,
Where once, in the fire of his youthful emotion,
  He sang the bold anthem of Erin go bragh.

Sad is my fate! said the heart-broken stranger:
  The wild deer and wolf to a covert can flee,
But I have no refuge from famine and danger,
  A home and a country remain not to me.
Never again, in the green sunny bowers,

Where my forefathers lived, shall I spend the sweet hours,
Or cover my harp with the wild-woven flowers,
  And strike to the numbers of Erin go bragh!

Erin, my country! though sad and forsaken,
  In dreams I revisit thy sea-beaten shore;
But, alas! in a far foreign land I awaken,
  And sigh for the friends who can meet me no more!
Oh cruel fate! wilt thou never replace me
In a mansion of peace — where no perils can chase me?
Never again shall my brothers embrace me?
  They died to defend me, or live to deplore!

Where is my cabin-door, fast by the wild wood?
  Sisters and sire! did ye weep for its fall?
Where is the mother that look'd on my childhood?
  And where is the bosom friend, dearer than all?
Oh! my sad heart! long abandon'd by pleasure,
Why did it dote on a fast-fading treasure?
Tears, like the rain-drop, may fall without measure,
But rapture and beauty they cannot recal.

Yet all its sad recollections suppressing,
  One dying wish my lone bosom can draw:
Erin! an exile bequeaths thee his blessing!
  Land of my forefathers! Erin go bragh!
Buried and cold, when my heart stills her motion,
Green be thy fields, — sweetest isle of the ocean!
And thy harp-striking bards sing aloud with devotion, —
  Erin mavournin — Erin go bragh!

LORD ULLIN'S DAUGHTER.

A chieftain, to the Highlands bound,
  Cries, "Boatman, do not tarry!
And I 'll give thee a silver pound
  To row us o'er the ferry." —

"Now who be ye, would cross Lochgyle,
  This dark and stormy water?"
"O, I 'm the chief of Ulva's isle,
  And this Lord Ullin's daughter. —

And fast before her father's men
  Three days we've fled together,
For should he find us in the glen,
  My blood would stain the heather.

His horseman hard behind us ride;
  Should they our steps discover,
Then who will cheer my bonny bride
  When they have slain her lover?" —

Out spoke the hardy Highland wight,
  "I'll go, my chief — I'm ready:
It is not for your silver bright;
  But for your winsome lady:

And by my word! the bonny bird
  In danger shall not tarry:
So though the waves are raging white,
  I 'll row you o'er the ferry." —

By this the storm grew loud apace,
  The water-wraith was shrieking;
And in the scowl of Heaven each face
  Grew dark as they were speaking.

But still as wilder blew the wind,
  And as the night grew drearer,
Adown the glen rode armed men,
  Their trampling sounded nearer. —

"O haste thee, haste!" the lady cries,
  "Though tempests round us gather;
I 'll meet the raging of the skies,
  But not an angry father." —

The boat has left a stormy land,
  A stormy sea before her, —
When, oh! too strong for human hand
  The tempest gather'd o'er her. —

And still they row'd amidst the roar
  Of waters fast prevailing:
Lord Ullin reach'd that fatal shore,
  His wrath was changed to wailing. —

For sore dismay'd, through storm and shade,
  His child he did discover: —
One lovely hand she stretch'd for aid,
  And one was round her lover.

"Come back! come back!" he cried in grief,
  "Across this stormy water:
And I'll forgive your Highland chief,
  My daughter! — oh, my daughter!" —

'Twas vain: — the loud waves lash'd the shore,
Return or aid preventing: —
The waters wild went o'er his child,
And he was left lamenting.

WILLIAM WORDSWORTH.

SHE DWELT AMONG THE UNTRODDEN WAYS.

She dwelt among the untrodden ways
Beside the springs of Dove,
A maid whom there were none to praise,
And very few to love.

A violet by a mossy stone
Half hidden from the eye!
Fair as a star, when only one
Is shining in the sky.

She lived unknown, and few could know
When Lucy ceased to be;
But she is in her grave, and, oh,
The difference to me!

SHE WAS A PHANTOM OF DELIGHT.

She was a phantom of delight
When first she gleam'd upon my sight;
A lovely apparition, sent
To be a moment's ornament;
Her eyes as stars of twilight fair,
Like twilight's, too, her dusky hair;
But all things else about her drawn
From May-time and the cheerful dawn;
A dancing shape, an image gay,
To haunt, to startle, and waylay.

I saw her upon nearer view,
A spirit, yet a woman too!
Her household motions light and free,
And steps of virgin liberty;
A countenance in which did meet
Sweet records, promises as sweet;

A creature not too bright or good
For human nature's daily food,
For transient sorrows, simple wiles,
Praise, blame, love, kisses, tears, and smiles.

And now I see with eye serene
The very pulse of the machine;
A being breathing thoughtful breath,
A traveller betwixt life and death;
The reason firm, the temperate will,
Endurance, foresight, strength, and skill;
A perfect woman, nobly plann'd,
To warn, to comfort, and command;
And yet a spirit still, and bright
With something of an angel light.

I WANDER'D LONELY AS A CLOUD.

I wander'd lonely as a cloud
That floats on high o'er vales and hills,
When all at once I saw a crowd,
A host of golden daffodils;
Beside the lake, beneath the trees,
Fluttering and dancing in the breeze.

Continuous as the stars that shine
And twinkle on the milky way,
They stretch'd in never-ending line
Along the margin of a bay:
Ten thousand saw I at a glance,
Tossing their heads in sprightly dance.
The waves beside them danced, but they
Outdid the sparkling waves in glee: —
A poet could not but be gay,
In such a jocund company:
I gazed — and gazed — but little thought
What wealth the show to me had brought:

For oft when on my couch I lie,
In vacant or in pensive mood,
They flash upon that inward eye
Which is the bliss of solitude,
And then my heart with pleasure fills,
And dances with the daffodils.

ROBERT SOUTHEY.

NIGHT IN THE DESERT.

(FROM "THALABA THE DESTROYER".)

How beautiful is night!
A dewy freshness fills the silent air;
No mist obscures, nor cloud, nor speck, nor stain,
Breaks the serene of heaven;
In full-orb'd glory yonder Moon divine
Rolls through the dark blue depths.
Beneath her steady ray
The desert-circle spreads,
Like the round ocean, girdled with the sky.
How beautiful is night!

THE LAND AND OCEAN SCENERY OF AMERICA.

(FROM "MADOC".)

Thy summer woods
Are lovely, O my mother isle! the birch
Light bending on thy banks, thy elmy vales,
Thy venerable oaks! . . . But there, what forms
Of beauty clothed the inlands and the shore!
All these in stateliest growth, and mixt with these
Dark spreading cedar, and the cypress tall,
Its pointed summit waving to the wind
Like a long beacon flame; and loveliest
Amid a thousand strange and lovely shapes,
The lofty palm, that with its nuts supplied
Beverage and food; they edged the shore and crown'd
The far-off highland summits, their straight stems
Bare without leaf or bough, erect and smooth,
Their tresses noddink like a crested helm,
The plumage of the grave.
Will ye believe
The wonders of the ocean? how its shoals
Sprang from the wave, like flashing light, . . . took wing,
And twinkling with a silver glitterance,
Flew through the air and sunshine? yet were these
To sight less wondrous than the triebe who swam,
Following like fowlers with uplifted eye

Their falling quarry: . . . language cannot paint
Their splendid tints; though in blue ocean seen,
Blue, darkly, deeply, beautifully blue,
In all its rich variety of shades,
Suffused with glowing gold.
Heaven too had there
Its wonders: . . . from a deep, black, heavy cloud,
What shall I say? . . . a shoot, . . . a trunk, . . . an arm
Came down: . . . yea! like a Demon's arm, it seized
The waters, Ocean smoked beneath its touch,
And rose like dust before the whirlwind's force.
But we sail'd onward over tranquil seas,
Wafted by airs so exquisitely mild,
That even to breathe became an act of will
And sense and pleasure. Not a cloud by day
With purple islanded the dark-blue deep;
By night the quiet billows heaved and glanced
Under the moon, . . . that heavenly Moon! so bright,
That many a midnight have I paced the deck,
Forgetful of the hours of due repose;
Yea till the Sun in his full majesty
Went forth, like God beholding his own works.

HENRY WADSWORTH LONGFELLOW.

A PSALM OF LIFE.

WHAT THE HEART OF THE YOUNG MAN SAID TO THE PSALMIST.

Tell me not, in mournful numbers,
Life is but an empty dream!
For the soul is dead that slumbers,
And things are not what they seem.

Life is real! Life is earnest!
And the grave is not its goal;
Dust thou art, to dust returnest
Was not spoken of the soul.

Not enjoyment, and not sorrow,
Is our destined end or way;
But to act, that each to-morrow
Finds us farther than to-day.

Art is long, and Time is fleeting,
  And our hearts, though stout and brave,
Still, like muffled drums, are beating
  Funeral marches to the grave.

In the world's broad field of battle,
  In the bivouac of Life,
Be not like dumb, driven cattle!
  Be a hero in the strife!

Trust no Future, howe'er pleasant!
  Let the dead Past bury its dead!
Act, — act in the living Present!
  Heart within, and God o'erhead!

Lives of great men all remind us
  We can make our lives sublime,
And, departing, leave behind us
  Footprints on the sands of time;

Footprints, that perhaps another,
  Sailing o'er life's solemn main,
A forlorn and shipwrecked brother,
  Seeing, shall take heart again.

Let us, then, be up and doing,
  With a heart for any fate;
Still achieving, still pursuing,
  Learn to labour and to wait.

EXCELSIOR.

The shades of night were falling fast,
As through an Alpine village passed
A youth, who bore, 'mid snow and ice,
A banner, with the strange device,
      Excelsior!

His brow was sad; his eye beneath
Flashed like a faulchion from its sheat
And like a silver clarion rung
The accents of that unknown tongue,
      Excelsior!

In happy homes he saw the light
Of household fires gleam warm and bright;

Above, the spectral glaciers shone,
And from his lips escaped a groan,
Excelsior!

"Try not the Pass!" the old man said,
"Dark lowers the tempest overhead,
The roaring torrent is deep and wide!"
And loud that clarion voice replied,
Excelsior!

"O stay!" the maiden said, "and rest
Thy weary head upon this breast!"
A tear stood in his bright blue eye,
But still he answered, with a sigh,
Excelsior!

"Beware the pine-tree's withered branch!
Beware the awful avalanche!"
This was the peasant's last good night!
A voice replied, far up the height,
Excelsior!

At break of day, as heavenward
The pious monks of Saint Bernard
Uttered the oft-repeated prayer,
A voice cried through the startled air,
Excelsior!

A traveller, by the faithful hound,
Half-buried in the snow was found,
Still grasping in his hand of ice
That banner, with the strange device,
Excelsior!

There, in the twilight cold and gray,
Lifeless, but beautiful, he lay,
And from the sky, serene and far,
A voice fell, like a falling star,
Excelsior!

THE REAPER AND THE FLOWERS.

There is a reaper, whose name is Death,
And, with his sickle keen,
He reaps the bearded grain at a breath,
And the flowers that grow between.

"Shall I have naught that is fair?" saith he;
 "Have naught but the bearded grain?
Though the breath of these flowers is sweet to me,
 I will give them all back again."

He gazed at the flowers with tearful eyes,
 He kissed their drooping leaves;
It was for the Lord of Paradise
 He bound them in his sheaves.

"My Lord has need of these flowerets gay,"
 The Reaper said, and smiled;
"Dear tokens of the earth are they,
 Where he was once a child.

"They shall all bloom in fields of light,
 Transplanted by my care,
And saints, upon their garments white,
 These sacred blossoms wear."

And the mother gave, in tears and pain,
 The flowers she most did love;
She knew she should find them all again
 In the fields of light above.

O, not in cruelty, not in wrath,
 The Reaper came that day;
'Twas an angel visited the green earth,
 And took the flowers away.

FOOTSTEPS OF ANGELS.

When the hours of Day are numbered,
 And the voices of the Night
Wake the better soul, that slumbered,
 To a holy, calm delight;

Ere the evening lamps are lighted,
 And, like phantoms grim and tall,
Shadows from the fitful fire-light
 Dance upon the parlour wall;

Then the forms of the departed
 Enter at the open door;
The beloved, the true-hearted,
 Come to visit me once more:

He, the young and strong, who cherished
  Noble longings for the strife,
By the road-side fell and perished,
  Weary with the march of life!

They, the holy ones and weakly,
  Who the cross of suffering bore,
Folded their pale hands so meekly,
  Spake with us on earth no more!

And with them the Being Beauteous,
  Who unto my youth was given,
More than all things else to love me,
  And is now a saint in heaven.

With a slow and noiseless footstep,
  Comes that messenger divine,
Takes the vacant chair beside me,
  Lays her gentle hand in mine.

And she sits and gazes at me
  With those deep and tender eyes,
Like the stars so still and saint-like,
  Looking downward from the skies.

Uttered not, yet comprehended,
  Is the spirit's voiceless prayer,
Soft rebukes, in blessings ended,
  Breathing from her lips of air.

O, thou oft depressed and lonely,
  All my fears are laid aside,
If I but remember only
  Such as these have lived and died!

THE ARROW AND THE SONG.

I shot an arrow into the air,
It fell to earth, I knew not where;
For, so swiftly it flew, the sight
Could not follow it in its flight.

I breathed a song into the air,
It fell to earth, I knew not where;
For who has sight so keen and strong,
That it can follow the flight of song!

Long, long afterward, in an oak
I found the arrow, still unbroke;
And the song, from beginning to end,
I found again in the heart of a friend.

JOHN MILTON.

FROM THE "PARADISE LOST." BOOK III, 1—54.

Hail, holy Light! offspring of Heaven firstborn,
Or of the Eternal coëternal beam,
May I express thee unblamed? since God is light,
And never but in unapproached light
Dwelt from eternity, dwelt then in thee,
Bright effluence of bright essence increate.
Or hear'st thou rather pure ethereal stream,
Whose fountain who shall tell? before the sun,
Before the Heaven thou wert; and at the voice
Of God, as with a mantle didst invest
The rising world of waters dark and deep,
Won from the void and formless infinite.
Thee I revisit now with bolder wing,
Escaped the Stygian pool, though long detained
In that obscure sojourn, while in my flight
Through utter and through middle darkness borne
With other notes than to the Orphéan lyre
I sung of Chaos and eternal Night;
Taught by the heavenly muse to venture down
The dark descent, and up to re-ascend,
Though hard and rare: thee I revisit safe,
And feel thy sovereign vital lamp; but thou
Revisit'st not these eyes, that roll in vain
To find thy piercing ray, and find no dawn;
So thick a drop serene hath quenched their orbs,
Or dim suffusion veiled. Yet not the more
Cease I to wander, where the Muses haunt,
Clear spring, or shady grove, or sunny hill,
Smit with the love of sacred song; but chief
Thee, Sion, and the flowery brooks beneath,
That wash thy hallowed feet, and warbling flow,
Nightly I visit: nor sometimes forget
Those other two equalled with me in fate,

So were I equalled with them in renown,
Blind Thamyris and blind Mæonides,
And Tiresias and Phineas prophets old.
Then feed on thoughts, that voluntary move
Harmonious numbers; as the wakeful bird
Sings darkling, and in shadiest covert hid
Tunes her nocturnal note. Thus with the year
Seasons return, but not to me returns
Day, or the sweet approach of even or morn
Or sight of vernal bloom, or summer's rose,
Or flocks, or herds, or human face divine;
But cloud instead, and ever-during dark
Surrounds me; from the cheerful ways of men
Cut off, and for the book of knowledge fair
Presented with a universal blank
Of nature's works to me expunged and rased,
And wisdom at one entrance quite shut out.
So much the rather thou, celestial Light,
Shine inward, and the mind through all her powers
Irradiate; there plant eyes, all mist from thence
Purge and disperse, that I may see and tell
Of things invisible to mortal sight.

ALFRED TENNYSON.

THE MAY QUEEN.

You must wake and call me early, call me early, mother dear;
To-morrow 'ill be the happiest time of all the glad New-year;
Of all the glad New-year, mother, the maddest merriest day;
For I'm to be Queen o' the May, mother, I'm to be Queen o' the May.

There's many a black black eye, they say, but none so bright as mine;
There's Margaret and Mary, there's Kate and Caroline:
But none so fair as little Alice in all the land they say,
So I'm to be Queen o' the May, mother, I'm to be Queen o' the May.

I sleep so sound all night, mother, that I shall never wake,
If you do not call me loud when the day begins to break:
But I must gather knots of flowers, and buds and garlands gay,
For I'm to be Queen o' the May, mother, I'm to be Queen o' the May.

As I came up the valley whom think ye should I see,
But Robin leaning on the bridge beneath the hazel-tree?
He thought of that sharp look, mother, I gave him yesterday, —
But I'm to be Queen o' the May, mother, I'm to be Queen o' the May.

He thought I was a ghost, mother, for I was all in white,
And I ran by him without speaking, like a flash of light.
They call me cruel-hearted, but I care not what they say,
For I'm to be Queen o' the May, mother, I'm to be Queen o' the May.

They say he's dying all for love, but that can never be:
They say his heart is breaking, mother — what is that to me?
There's many a bolder lad 'ill woo me any summer day,
And I'm to be Queen o' the May, mother, I'm to be Queen o' the May.

Little Effie shall go with me to-morrow to the green,
And you'll be there, too, mother, to see me made the Queen;
For the shepherd lads on every side 'ill come from far away,
And I'm to be Queen o' the May, mother, I'm to be Queen o' the May.

The honeysuckle round the porch has wov'n its wavy bowers,
And by the meadow-trenches blow the faint sweet cuckoo-flowers;
And the wild marsh-marigold shines like fire in swamps and hollows gray,
And I'm to be Queen o' the May, mother, I'm to be Queen o' the May.

The night-winds come and go, mother, upon the meadow-grass,

And the happy stars above them seem to brighten as they pass;
There will not be a drop of rain the whole of the livelong day,
And I'm to be Queen o' the May, mother, I'm to be Queen o' the May.

All the valley, mother, 'ill be fresh and green and still,
And the cowslip and the crowfoot are over all the hill,
And the rivulet in the flowery dale 'ill merrily glance and play,
For I'm to be Queen o' the May, mother, I'm to be Queen o' the May.

So you must wake and call me early, call me early, mother dear,
To-morrow 'ill be the happiest time of all the glad New-year:
To-morrow 'ill be of all the year the maddest merriest day,
For I'm to be Queen o' the May, mother, I'm to be Queen o' the May.

NEW-YEAR'S EVE.

If you're waking call me early, call me early, mother dear,
For I would see the sun rise upon the glad New-year.
It is the last New-year that I shall ever see,
Then you may lay me low i' the mould and think no more of me.

To-night I saw the sun set: he sed and left behind
The good old year, the dear old time, and all my peace of mind;
And the New-year's coming up, mother, but I shall never see
The blossom on the blackthorn, the leaf upon the tree.

Last May we made a crown of flowers: we had a merry day;
Beneath the hawthorn on the green they made me Queen of May;
And we danced about the may-pole and in the hazel copse,
Till Charles's Wain came out above the tall white chimney-tops.

There's not a flower on all the hills: the frost is on the pane:
I only wish to live till the snowdrops come again:
I wish the snow would melt and the sun come out on high:
I long to see a flower so before the day I die.

The building rook 'ill caw from the windy tall elm-tree,
And the tufted plover pipe along the fallow lea,
And the swallow i'll come back again with summer o'er the wave,
But I shall lie alone, mother, within the mouldering grave.

Upon the chancel-casement and upon that grave of mine,
In the early morning the summer sun 'ill shine,
Before the red cock crows from the farm upon the hill,
When you are warm-asleep, mother, and all the world is still.

When the flowers come again, mother, beneath the waning light
You'll never see me more in the long gray fields at night;
When from the dry dark wold the summer airs blow cool
On the oat-grass and the sword-grass, and the bulrush in the pool.

You'll bury me, my mother, just beneath the hawthorn shade,
And you'll come sometimes and see me where I am lowly laid.
I shall not forget you, mother, I shall hear you when you pass,
With your feet above my head in the long and pleasant grass.

I have been wild and wayward, but you'll forgive me now;
You'll kiss me, my own mother, and forgive me ere I go;
Nay, nay, you must not weep, nor let your grief be wild,
You should not fret for me, mother, you have another child.

If I can I'll come again, mother, from out my resting-place;
Tho' you'll not see me, mother, I shall look upon your face;
Tho' I cannot speak a word, I shall harken what you say,
And be often, often with you when you think I'm far away.

Goodnight, goodnight, when I have said goodnight for evermore,
And you see me carried out from the threshold of the door;
Don't let Effie come to see me till my grave be growing green:
She'll be a better child to you than ever I have been.

She'll find my garden-tools upon the granary floor:
Let her take 'em: they are hers: I shall never garden more:
But tell her, when I'm gone, to train the rose-bush that I set
About the parlour-window and the box of mignonette.

Good-night, sweet mother: call me before the day is born.
All night I lie awake, but I fall asleep at morn;
But I would see the sun rise upon the glad New-year,
So, if you're waking, call me, call me early, mother dear.

CONCLUSION.

I thought to pass away before, and yet alive I am;
And in the fields all round I hear the bleating of the lamb.
How sadly, I remember, rose the morning of the year!
To die before the snowdrop came, and now the violet's here.

O sweet is the new violet, that comes beneath the skies,
And sweeter is the young lamb's voice to me that cannot rise,
And sweet is all the land about, and all the flowers that blow,
And sweeter far is death than life to me that long to go.

It seem'd so hard at first, mother, to leave the blessed sun,
And now it seems as hard to stay, and yet His will be done!
But still I think it can't be long before I find release;
And that good man, the clergyman, has told me words of peace.

O blessings on his kindly voice and on his silver hair!
And blessings on his whole life long, until he meet me there!

O blessings on his kindly heart and on his silver head!
A thousand times I blest him, as he knelt beside my bed.

He taught me all the mercy, for he show'd me all the sin.
Now, tho' my lamp was lighted late, there's One will let me in:
Nor would I now be well, mother, again, if that could be,
For my desire is but to pass to Him that died for me.

I did not hear the dog howl, mother, or the death-watch beat,
There came a sweeter token when the night and morning meet:
But sit beside my bed, mother, and put your hand in mine,
And Effie on the other side, and I will tell the sign.

All in the wild March-morning I heard the angels call;
It was when the moon was setting, and the dark was over all;
The trees began to whisper, and the wind began to roll,
And in the wild March-morning I heard them call my soul.

For lying broad awake I thought of you and Effie dear;
I saw you sitting in the house, and I no longer here;
With all my strength I pray'd for both, and so I felt resign'd
And up the valley came a swell of music on the wind.

I thought that it was fancy, and I listen'd in my bed,
And then did something speak to me — I know not what was said;
For great delight and shuddering took hold of all my mind,
And up the valley came again the music on the wind.

But you were sleeping; and I said, "It's not for them: it's mine."
And if it comes three times, I thought, I take it for a sign.
And once again it came, and close beside the window-bars,
Then seem'd to go right up to Heaven and die among the stars.

So now I think my time is near. I trust it is. I know
The blessed music went that way my soul will have to go.

And for myself, indeed, I care not if I go to-day.
But, Effie, you must comfort *her* when I am past away.

And say to Robin a kind word, and tell him not to fret;
There's many worthier than I, would make him happy yet.
If I had lived — I cannot tell — I might have been his wife;
But all these things have ceased to be, with my desire of life.

O look! the sun begins to rise, the heavens are in a glow;
He shines upon a hundred fields, and all of them I know.
And there I move no longer now, and there his light may shine —
Wild flowers in the valley for other hands than mine.

O sweet and strange it seems to me, that ere this day is done
The voice, that now is speaking, may be beyond the sun —
For ever and for ever with those just souls and true —
And what is life, that we should moan? why make we such ado?

For ever and for ever, all in a blessed home —
And there to wait a little while till you and Effie come —
To lie within the light of God, as I lie upon your breast —
And the wicked cease from troubling, and the weary are at rest.

THE SISTERS.

We were two daughters of one race:
She was the fairest in the face:
The wind is blowing in turret and tree.
They were together, and she fell;
Therefore revenge became me well.
O the Earl was fair to see!

She died: she went to burning flame:
She mix'd her ancient blood with shame.
The wind is howling in turret and tree.
Whole weeks and months, and early and late,
To win his love I lay in wait:
O the Earl was fair to see!

I made a feast; I bad him come;
I won his love, I brought him home.
  The wind is roaring in turret and tree.
And after supper, on a bed,
Upon my lap he laid his head:
  O the Earl was fair to see!

I kiss'd his eyelids into rest:
His ruddy cheek upon my breast.
  The wind is raging in turret and tree.
I hated him with the hate of hell,
But I loved his beauty passing well.
  O the Earl was fair to see!

I rose up in the silent night:
I made my dagger sharp and bright.
  The wind is raving in turret and tree.
As half-asleep his breath he drew,
Three times I stabb'd him thro' and thro'.
  O the Earl was fair to see!

I curl'd and comb'd his comely head,
He look'd so grand when he was dead.
  The wind is blowing in turret and tree.
I wrapt his body in the sheet,
And laid him at his mother's feet.
  O the Earl was fair to see!

THE DYING SWAN.

The plain was grassy, wild and bare,
Wide, wild, and open to the air,
Which had built up everywhere
  An under-roof of doleful gray.
With an inner voice the river ran,
Adown it floated a dying swan,
    And loudly did lament.
  It was the middle of the day.
  Ever the weary wind went on,
    And took the reed-tops as it went.

Some blue peaks in the distance rose,
And white against the cold-white sky,
Shone out their crowning snows.
  One willow over the river wept,
And shook the wave as the wind did sigh;

Above in the wind was the swallow,
  Chasing itself at its own wild will,
  And far thro' the marish green and still
  The tangled water-courses slept,
Shot over with purple, and green, and yellow.

The wild swan's death-hymn took the soul
Of that waste place with joy
Hidden in sorrow: at first to the ear
The warble was low, and full and clear;
And floating about the under-sky,
Prevailing in weakness, the coronach stole
Sometimes afar, and sometimes anear;
But anon her awful jubilant voice,
With a music strange and manifold,
Flow'd forth on a carol free and bold;
As when a mighty people rejoice
With shawms, and with cymbals, and harps of gold,
And the tumult of their acclaim is roll'd
Thro' the open gates of the city afar,
To the shepherd who watcheth the evening star.
And the creeping mosses and clambering weeds,
And the willow-branches hoar and dank,
And the wavy swell of the soughing reeds,
And the wave-worn horns of the echoing bank,
And the silvery marish-flowers that throng
The desolate creeks and pools among,
Were flooded over with eddying song.

ŒNONE.

There lies a vale in Ida, lovelier
Than all the valleys of Ionian hills.
The swimming vapour slopes athwart the glen,
Puts forth an arm, and creeps from pine to pine,
And loiters, slowly drawn. On either hand
The lawns and meadow-ledges midway down
Hang rich in flowers, and far below them roars
The long brook falling thro' the clov'n ravine
In cataract after cataract to the sea.
Behind the valley topmost Gargarus
Stands up and takes the morning: but in front
The gorges, opening wide apart, reveal

Troas and Ilion's column'd citadel,
The crown of Troas.

Hither came at noon
Mournful Œnone, wandering forlorn
Of Paris, once her playmate on the hills.
Her cheek had lost the rose, and round her neck
Floated her hair or seem'd to float in rest.
She, leaning on a fragment twined with vine,
Sang to the stillness, till the mountain-shade
Sloped downward to her seat from the upper cliff.

"O mother Ida, many-fountain'd Ida,
Dear mother Ida, harken ere I die.
For now the noonday quiet holds the hill:
The grasshopper is silent in the grass:
The lizard, with his shadow on the stone,
Rests like a shadow, and the cicala sleeps.
The purple flowers droop: the golden bee
Is lily-cradled: I alone awake.
My eyes are full of tears, my heart of love,
My heart is breaking, and my eyes are dim,
And I am all aweary of my life.

"O mother Ida, many-fountain'd Ida,
Dear mother Ida, harken ere I die.
Hear me O Earth, hear me O Hills, O Caves
That house the cold crown'd snake! O mountain brooks,
I am the daughter of a River-God,
Hear me, for I will speak, and build up all
My sorrow with my song, as yonder walls
Rose slowly to a music slowly breathed,
A cloud that gather'd shape: for it may be
That, while I speak of it, a little while
My heart may wander from its deeper woe.

"O mother Ida, many-fountain'd Ida,
Dear mother Ida, harken ere I die.
I waited underneath the dawning hills,
Aloft the mountain lawn was dewy-dark,
And dewy-dark aloft the mountain pine:
Beautiful Paris, evil-hearted Paris,
Leading a jet-black goat white-horn'd, white hooved,
Came up from reedy Simois all alone.

"O mother Ida, harken ere I die.
Far-off the torrent call'd me from the cleft:

Far up the solitary morning smote
The streaks of virgin snow. With down-dropt eyes
I sat alone: white-breasted like a star
Fronting the dawn he moved; a leopard skin
Droop'd from his shoulder, but his sunny hair
Cluster'd about his temples like a God's,
And his cheek brighten'd as the foam-bow brightens
When the wind blows the foam, and all my heart
Went forth to embrace him coming ere he came.

"Dear mother Ida, harken ere I die.
He smiled, and opening out his milk-white palm
Disclosed a fruit of pure Hesperian gold,
That smelt ambrosially, and while I look'd
And listen'd, the full-flowing river of speech
Came down upon my heart.

"'My own Œnone,
Beautiful-brow'd Œnone, my own soul,
Behold this fruit, whose gleaming rind ingrav'n
"For the most fair," would seem to award it thine,
As lovelier than whatever Oread haunt
The knolls of Ida, loveliest in all grace
Of movement, and the charm of married brows.'

"Dear mother Ida, harken ere I die.
He prest the blossom of his lips to mine,
And added 'This was cast upon the board,
When all the full-faced presence of the Gods
Ranged in the halls of Peleus; whereupon
Rose feud, with question unto whom 'twere due:
But light-foot Iris brought it yester-eve,
Delivering, that to me, by common voice
Elected umpire, Herè comes to-day,
Pallas and Aphrodite, claiming each
This meed of fairest. Thou, within the cave
Behind yon whispering tuft of oldest pine,
Mayst well behold them unbeheld, unheard
Hear all, and see thy Paris judge of Gods.'

"Dear mother Ida, harken ere I die.
It was the deep midnoon: one silvery cloud
Had lost his way between the piney sides
Of this long glen. Then to the bower they came,
Naked they came to that smooth-swarded bower,
And at their feet the crocus brake like fire,
Violet, amaracus, and asphodel,

Lotos and lilies: and a wind arose,
And overhead the wandering ivy and vine,
This way and that, in many a wild festoon
Ran riot, garlanding the gnarled boughs
With bunch and berry and flower thro' and thro'.

"O mother Ida, harken ere I die.
On the tree-tops a crested peacock lit,
And o'er him flow'd a golden cloud, and lean'd
Upon him, slowly dropping fragrant dew.
Then first I heard the voice of her, to whom
Coming thro' Heaven, like a light that grows
Larger and clearer, with one mind the Gods
Rise up for reverence. She to Paris made
Proffer of royal power, ample rule
Unquestion'd, overflowing revenue
Wherewith to embellish state, 'from many a vale
And river-sunder'd champaign clothed with corn,
Or labour'd mines undrainable of ore.
Honour,' she said, 'and homage, tax and toll,
From many an inland town and haven large,
Mast-throng'd beneath her shadowing citadel
In glassy bays among her tallest towers.'

"O mother Ida, harken ere I die.
Still she spake on and still she spake of power,
'Which in all action is the end of all;
Power fitted to the season; wisdom-bred
And throned of wisdom — from all neighbour crowns
Alliance and allegiance, till thy hand
Fail from the sceptre-staff. Such boon from me,
From me, Heaven's Queen, Paris, to thee king-born,
A shepherd all thy life but yet king-born,
Should come most welcome, seeing men, in power
Only, are likest gods, who have attain'd
Rest in a happy place and quiet seats
Above the thunder, with undying bliss
In knowledge of their own supremacy.'

"Dear mother Ida, harken ere I die.
She ceased, and Paris held the costly fruit
Out at arm's-length, so much the thought of power
Flatter'd his spirit; but Pallas where she stood
Somewhat apart, her clear and bared limbs
O'erthwarted with the brazen-headed spear
Upon her pearly shoulder leaning cold,

Tho while, above, her full and earnest eye
Over her snow-cold breast and angry cheek
Kept watch, waiting decision, made reply.

"'Self-reverence, self-knowledge, self-control,
These tree alone lead life to sovereign power.
Yet not for power, (power of herself
Would come uncall'd for) but to live by law,
Acting the law we live by without fear;
And, because right is right, to follow right
Were wisdom in the scorn of consequence.'

"Dear mother Ida, harken ere I die.
Again she said: 'I woo thee not with gifts.
Sequel of guerdon could not alter me
To fairer. Judge thou me by what I am,
So shalt thou find me fairest.
Yet, indeed,
If gazing on divinity disrobed
Thy mortal eyes are frail to judge of fair,
Unbiass'd by self-profit, oh! rest thee sure
That I shall love thee well and cleave to thee,
So that my vigour, wedded to thy blood,
Shall strike within thy pulses, like a God's,
To push thee forward thro' a life of shocks,
Dangers, and deeds, until endurance grow
Sinew'd with action, and the full-grown will,
Circled thro' all experiences, pure law,
Commeasure perfect freedom.'
"Here she ceased,
And Paris ponder'd, and I cried, 'O Paris,
Give it to Pallas!' but he heard me not,
Or hearing would not hear me, woe is me!

"O mother Ida, many-fountain'd Ida,
Dear mother Ida, harken ere I die.
Idalian Aphrodite beautiful,
Fresh as the foam, new-bathed in Paphian wells,
With rosy slender fingers backward drew
From her warm brows and bosom her deep hair
Ambrosial, golden round her lucid throat
And shoulder: from the violets her light foot
Shone rosy-white, and o'er her rounded form
Between the shadows of the vine-bunches
Floated the glowing sunlights, as she moved.

"Dear mother Ida, harken ere I die.
She with a subtle smile in her mild eyes,
The herald of her triumph, drawing nigh
Half-whisper'd in his ear, 'I promise thee
The fairest and most loving wife in Greece.'
She spoke and laugh'd: I shut my sight for fear:
But when I look'd, Paris had raised his arm,
And I beheld great Here's angry eyes,
As she withdrew into the golden cloud,
And I was left alone within the bower;
And from that time to this I am alone,
And I shall be alone until I die.

"Yet, mother Ida, harken ere I die.
Fairest — why fairest wife? am I not fair?
My love hath told me so a thousand times.
Methinks I must be fair, for yesterday,
When I past by, a wild and wanton pard,
Eyed like the evening star, with playful tail
Crouch'd fawning in the weed. Most loving is she?
Ah me, my mountain shepherd, that my arms
Were wound about thee, and my hot lips prest
Close, close to thine in that quick-falling dew
Of fruitful kisses, thick as Autumn rains
Flash in the pools of whirling Simois.

"O mother, hear me yet before I die.
They came, they cut away my tallest pines,
My dark tall pines, that plumed the craggy ledge
High over the blue gorge, and all between
The snowy peak and snow-white cataract
Foster'd the callow eaglet — from beneath
Whose thick mysterious boughs in the dark morn
The panther's roar came muffled, while I sat
Low in the valley. Never, never more
Shall lone Œnone see the morning mist
Sweep thro' them; never see them overlaid
With narrow moon-lit slips of silver cloud,
Between the loud stream and the trembling stars.

"O mother, hear me yet before I die.
I wish that somewhere in the ruin'd folds,
Among the fragments tumbled from the glens,
Or the dry thickets, I could meet with her,
The Abominable, that uninvited came
Into the fair Peleïan banquet-hall,

And cast the golden fruit upon the board,
And bred this change; that I might speak my mind,
And tell her to her face how much I hate
Her presence, hated both of Gods and men.

"O mother, hear me yet before I die.
Hath he not sworn his love a thousand times,
In this green valley, under this green hill,
Ev'n on this hand, and sitting on this stone?
Seal'd it with kisses? water'd it with tears?
O happy tears, and how unlike to these!
O happy Heaven, how canst thou see my face?
O happy earth, how canst thou bear my weight?
O death, death, death, thou ever-floating cloud,
There are enough unhappy on this earth,
Pass by the happy souls, that love to live:
I pray thee, pass before my light of life,
And shadow all my soul, that I may die.
Thou weighest heavy on the heart within,
Weigh heavy on my eyelids: let me die.

"O mother, hear me yet before I die.
I will not die alone, for fiery thoughts
Do shape themselves within me, more and more,
Whereof I catch the issue, as I hear
Dead sounds at night come from the inmost hills,
Like footsteps upon wool. I dimly see
My far-off doubtful purpose, as a mother
Conjectures of the features of her child
Ere it is born: her child! — a shudder comes
Across me: never child be born of me,
Unblest, to vex me with his father's eyes!

"O mother, hear me yet before I die.
Hear me, O earth. I will not die alone,
Lest their shrill happy laughter come to me
Walking the cold and starless road of Death
Uncomforted, leaving my ancient love
With the Greek woman. I will rise and go
Down into Troy, and ere the stars come forth
Talk with the wild Cassandra, for she says
A fire dances before her, and a sound
Rings ever in her ears of armed men.
What this may be I know not, but I know
That, wheresoe'er I am by night and day,
All earth and air seem only burning fire."

LOCKSLEY HALL.

Comrades, leave me here a little, while as yet 'tis early morn:
Leave me here, and when you want me, sound upon the bugle horn.

'Tis the place, and all around it, as of old, the curlews call,
Dreary gleams about the moorland flying over Locksley Hall;

Locksley Hall, that in the distance overlooks the sandy tracts,
And the hollow ocean-ridges roaring into cataracts.

Many a night from yonder ivied casement, ere I went to rest,
Did I look on great Orion sloping slowly to the West.

Many a night I saw the Pleiads, rising thro' the mellow shade,
Glitter like a swarm of fire-flies tangled in a silver braid.

Here about the beach I wander'd, nourishing a youth sublime
With the fairy tales of science, and the long result of Time;

When the centuries behind me like a fruitful land reposed;
When I clung to all the present for the promise that it closed:

When I dipt into the future far as human eye could see;
Saw the Vision of the world, and all the wonder that would be. —

In the Spring a fuller crimson comes upon the robin's breast;
In the Spring the wanton lapwing gets himself another crest;

In the Spring a livelier iris changes on the burnish'd dove;
In the Spring a young man's fancy lightly turns to thoughts of love.

Then her cheek was pale and thinner than should be for one so young,
And her eyes on all my motions with a mute observance hung.

And I said, "My cousin Amy, speak, and speak the truth to me,
Trust me, cousin, all the current of my being sets to thee."

On her pallid cheek and forehead came a colour and a light,
As I have seen the rosy red flushing in the northern night.

And she turn'd — her bosom shaken with a sudden storm of sighs —
All the spirit deeply dawning in the dark of hazel eyes —

Saying, "I have hid my feelings, fearing they should do me wrong;"
Saying, "Dost thou love me, cousin?" weeping, "I have loved thee long."

Love took up the glass of Time, and turn'd it in his glowing hands;
Every moment, lightly shaken, ran itself in golden sands.

Love took up the harp of Life, and smote on all the chords with might;
Smote the chord of Self, that, trembling, pass'd in music out of sight.

Many a morning on the moorland did we hear the copses ring,
And her whisper throng'd my pulses with the fullness of the Spring.

Many an evening by the waters did we watch the stately ships,
And our spirits rush'd together at the touching of the lips.

O my cousin, shallow-hearted! O my Amy, mine no more!
O the dreary, dreary moorland! O the barren, barren shore!

Falser than all fancy fathoms, falser than all songs have sung,
Puppet to a father's threat, and servile to a shrewish tongue!

Is it well to wish thee happy? — having known me — to decline
On a range of lower feelings and a narrower heart than mine!

Yet it shall be: thou shalt lower to his level day by day,
What is fine within thee growing coarse to sympathise with clay.

As the husband is, the wife is: thou art mated with a clown,
And the grossness of his nature will have weight to drag thee down.

He will hold thee, when his passion shall have spent its novel force,
Something better than his dog, a little dearer than his horse.

What is this? his eyes are heavy: think not they are glazed with wine.
Go to him: it is thy duty: kiss him: take his hand in thine.

It may be my lord is weary, that his brain is overwrought:
Soothe him with thy finer fancies, touch him with thy lighter thought.

He will answer to the purpose, easy things to understand —
Better thou wert dead before me, tho' I slew thee with my hand!

Better thou and I were lying, hidden from the heart's disgrace,
Roll'd in one another's arms, and silent in a last embrace.

Cursed be the social wants that sin against the strength of youth;
Cursed be the social lies that warp us from the living truth!

Cursed be the sickly forms that err from honest Nature's rule!
Cursed be the gold that gilds the straiten'd forehead of the fool!

Well — 'tis well that I should bluster! — Hadst thou less unworthy proved —
Would to God — for I had loved thee more than ever wife was loved.

Am I mad, that I should cherish that which bears but bitter fruit?
I will pluck it from my bosom, tho' my heart be at the root.

Never, tho' my mortal summers to such length of years should come
As the many-winter'd crow that leads the clanging rookery home.

Where is comfort? in division of the records of the mind?
Can I part her from herself, and love her, as I knew her, kind?

I remember one that perish'd: sweetly did she speak and move:
Such a one do I remember, whom to look at was to love.

Can I think of her as dead, and love her for the love she bore?
No — she never loved me truly: love is love for evermore.

Comfort? comfort scorn'd of devils! this is truth the poet sings,
That a sorrow's crown of sorrow is remembering happier things.

Drug thy memories, lest thou learn it, lest thy heart be put to proof,
In the dead unhappy night, and when the rain is on the roof.

Like a dog, he hunts in dreams, and thou art staring at the wall,
Where the dying night-lamp flickers, and the shadows rise and fall.

Then a hand shall pass before thee, pointing to his drunken sleep,
To thy widow'd-marriage-pillows, to the tears that thou wilt weep.

Thou shalt hear the "Never, never," whisper'd by the phantom years,
And a song from out the distance in the ringing of thine ears;

And an eye shall vex thee, looking ancient kindness on thy pain.
Turn thee, turn thee on thy pillow: get thee to thy rest again.

Nay, but Nature brings thee solace; for a tender voice will cry.
'Tis a purer life than thine; a lip to drain thy trouble dry.

Baby lips will laugh me down: my latest rival brings thee rest.
Baby fingers, waxen touches, press me from the mother's breast.

O, the child too clothes the father with a dearness not his due.
Half is thine and half is his: it will be worthy of the two.

O, I see thee old and formal, fitted to thy petty part,
With a little hoard of maxims preaching down a daughter's heart.

"They were dangerous guides the feelings — she herself was not exempt —
Truly, she herself had suffer'd" — Perish in thy selfcontempt!

Overlive it — lower yet — be happy! wherefore should I care?
I myself must mix with action, lest I wither by despair.

What is that which I should turn to, lighting upon days like these?
Every door is barr'd with gold, and opens but to golden keys.

Every gate is throng'd with suitors, all the markets over-
flow.
I have but an angry fancy: what is that which I should do?

I had been content to perish, falling on the foeman's
ground,
When the ranks are roll'd in vapour, and the winds are
laid with sound.

But the jingling of the guinea helps the hurt that Honour
feels,
And the nations do but murmer, snarling at each other's
heels.

Can I but relive in sadness? I will turn that earlier page.
Hide me from my deep emotion, O thou wondrous Mother-
Age!

Make me feel the wild pulsation that I felt before the strife,
When I heard my days before me, and the tumult of my
life;

Yearning for the large excitement that the coming years
would yield,
Eager-hearted as a boy when first he leaves his father's
field,

And at night along the dusky highway near and nearer
drawn,
Sees in heaven the light of London flaring like a dreary
dawn;

And his spirit leaps within him to be gone before him then,
Underneath the light he looks at, in among the throngs
of men;

Men, my brothers, men the workers, ever reaping some-
thing new:
That which they have done but earnest of the things that
they shall do:

For I dipt into the future, far as human eye could see,
Saw the Vision of the world, and all the wonder that
would be;

Saw the heavens fill with commerce, argosies of magic sails,
Pilots of the purple twilight, dropping down with costly
bales;

Heard the heavens fill with shouting, and there rain'd a ghastly dew
From the nations' airy navies grappling in the central blue;

Far along the world-wide whisper of the south-wind rushing warm,
With the standards of the peoples plunging thro' the thunder-storm;

Till the war-drum throbb'd no longer, and the battle-flags were furl'd
In the Parliament of man, the Federation of the world.

There the common sense of most shall hold a fretful realm in awe,
And the kindly earth shall slumber, lapt in universal law.

So I triumph'd, ere my passion sweeping thro' me left me dry,
Left me with the palsied heart, and left me with the jaundiced eye;

Eye, to which all order festers, all things here are out of joint,
Science moves, but slowly slowly, creeping on from point to point:

Slowly comes a hungry people, as a lion, creeping nigher,
Glares at one that nods and winks behind a slowly-dying fire.

Yet I doubt not thro' the ages one increasing purpose runs,
And the thoughts of men are widen'd with the process of the suns.

What is that to him that reaps not harvest of his youthful joys,
Tho' the deep heart of existence beat for ever like a boy's?

Knowledge comes, but wisdom lingers, and I linger on the shore,
And the individual withers, and the world is more and more.

Knowledge comes, but wisdom lingers, and he bears a laden breast,
Full of sad experience, moving toward the stillness of his rest.

Hark, my merry comrades call me, sounding on the bugle-horn,
They to whom my foolish passion were a target for their scorn:

Shall it not be scorn to me to harp on such a moulder'd string?
I am shamed thro' all my nature to have loved so slight a thing.

Weakness to be wroth with weakness! woman's pleasure, woman's pain —
Nature made them blinder motions bounded in a shallower brain:

Woman is the lesser man, and all thy passions, match'd with mine,
Are as moonlight unto sunlight, and as water unto wine —

Here at least, where nature sickens, nothing. Ah, for some retreat
Deep in yonder shining Orient, where my life began to beat;

Where in wild Mahratta-battle fell my father evil-starr'd; —
I was left a trampled orphan, and a selfish uncle's ward.

Or to burst all links of habit — there to wander far away,
On from island unto island at the gateways of the day.

Larger constellations burning, mellow moons and happy skies,
Breadths of tropic shade and palms in cluster, knots of Paradise.

Never comes the trader, never floats an European flag,
Slides the bird o'er lustrous woodland, swings the trailer from the crag;

Droops the heavy-blossom'd bower, hangs the heavy-fruited tree —
Summer isles of Eden lying in dark-purple spheres of sea.

There methinks would be enjoyment more than in this march of mind,
In the steamship, in the railway, in the thoughts that shake mankind.

There the passions cramp'd no longer shall have scope and breathing-space;
I will take some savage woman, she shall rear my dusky race.

Iron-jointed, supple-sinew'd, they shall dive, and they shall run,
Catch the wild goat by the hair, and hurl their lances in the sun;

Whistle back the parrot's call, and leap the rainbows of the brooks,
Not with blinded eyesight poring over miserable books —

Fool, again the dream, the fancy! but I *know* my words are wild,
But I count the gray barbarian lower than the Christian child.

I, to herd with narrow foreheads, vacant of our glorious gains,
Like a beast with lower pleasures, like a beast with lower pains!

Mated with a squalid savage — what to me were sun or clime?
I the heir of all the ages, in the foremost files of time —

I that rather held it better men should perish one by one,
Than that earth should stand at gaze like Joshua's moon in Ajalon!

Not in vain the distance beacons. Forward, forward let us range.
Let the great world spin for ever down the ringing grooves of change.

Thro' the shadow of the globe we sweep into the younger day:
Better fifty years of Europe than a cycle of Cathay.

Mother-Age (for mine I knew not) help me as when life begun:
Rift the hills, and roll the waters, flash the lightnings, weigh the Sun —

O, I see the crescent promise of my spirit hath not set.
Ancient founts of inspiration well thro' all my fancy yet.

Howsoever these things be, a long farewell to Locksley Hall!
Now for me the woods may wither, now for me the roof-tree fall.

Comes a vapour from the margin, blackening over heath and holt,
Cramming all the blast before it, in its breast a thunderbolt.

Let it fall on Locksley Hall, with rain or hail, or fire or snow;
For the mighty wind arises, roaring seaward, and I go.

FROM «THE PRINCESS; A MEDLEY.»

Sweet and low, sweet and low,
  Wind of the western sea,
Low, low, breathe and blow,
  Wind of the western sea!
Over the rolling waters go,
Come from the dying moon, and blow,
  Blow him again to me;
While my little one, while my pretty one, sleeps.

Sleep and rest, sleep and rest,
  Father will come to thee soon;
Rest, rest, on mother's breast,
  Father will come to thee soon;
Father will come to his babe in the nest,
Silver sails all out of the west
  Under the silver moon:
Sleep, my little one, sleep, my pretty one, sleep.

The splendour falls on castle walls
  And snowy summits old in story:

The long light shakes across the lakes,
And the wild cataract leaps in glory.
Blow, bugle, blow, set the wild echoes flying,
Blow, bugle; answer, echoes, dying, dying, dying.

O hark, O hear! how thin and clear,
And thinner, clearer, father going!
O sweet and far from cliff and scar
The horns of Elfland faintly blowing!
Blow, let us hear the purple glens replying:
Blow, bugle; answer, echoes, dying, dying, dying.

O love, they die in yon rich sky,
They faint on hill or field or river:
Our echoes roll from soul to soul,
And grow for ever and for ever.
Blow, bugle, blow, set the wild echoes flying,
And answer, echoes, answer, dying, dying, dying.

Home they brought her warrior dead:
She nor swoon'd, nor utter'd cry:
All her maidens, watching, said,
'She must weep or she will die.'

Then they praised him, soft and low,
Call'd him worthy to be loved,
Truest friend and noblest foe;
Yet she neither spoke nor moved.

Stole a maiden from her place,
Lightly to the warrior stept,
Took the face-cloth from the face;
Yet she neither moved nor wept.

Rose a nurse of ninety years,
Set his child upon her knee —
Like summer tempest came her tears —
'Sweet my child, I live for thee.'

"Tears, idle tears, I know not what they mean,
Tears from the depth of some divine despair
Rise in the heart, and gather to the eyes,
In looking on the happy Autumn-fields,
And thinking of the days that are no more.

"Fresh as the first beam glittering on a sail,
That brings our friends up from the underworld,
Sad as the last which reddens over one
That sinks with all we love below the verge;
So sad, so fresh, the days that are no more.

"Ah, sad and strange as in dark summer dawns
The earliest pipe of half-awaken'd birds
To dying ears, when unto dying eyes
The casement slowly grows a glimmering square;
So sad, so strange, the days that are no more.

"Dear as remember'd kisses after death,
And sweet as those by hopeless fancy feign'd
On lips that are for others; deep as love,
Deep as first love, and wild with all regret;
O Death in Life, the days that are no more."

WILLIAM SHAKSPERE.

SONG FROM "CYMBELINE."

Hark! hark! the lark at heaven's gate sings,
  And Phœbus 'gins arise,
His steeds to water at those springs
  On chalic'd flowers that lies;
And winking Mary-buds begin
  To ope their golden eyes;
With every thing that pretty bin;
  My lady sweet, arise;
    Arise, arise.

THOMAS GRAY.

ELEGY,

WRITTEN

IN A COUNTRY CHURCHYARD.

The curfew tolls the knell of parting day,
 The lowing herd wind slowly o'er the lea,
The ploughman homeward plods his weary way,
 And leaves the world to darkness and to me.

Now fades the glimmering landscape on the sight,
 And all the air a solemn stillness holds,
Save where the beetle wheels his droning flight,
 And drowsy tinklings lull the distant folds:

Save that from yonder ivy-mantled tower,
 The moping owl does to the moon complain
Of such as, wandering near her secret bower,
 Molest her ancient solitary reign.

Hark! how the sacred calm that breathes around,
 Bids every fierce tumultuous passion cease;
In still small accents whispering from the ground,
 A grateful earnest of eternal peace.

Beneath those rugged elms, that yew-tree's shade,
 Where heaves the turf in many a mouldering heap,
Each in his narrow cell for ever laid,
 The rude forefathers of the hamlet sleep.

The breezy call of incense-breathing morn,
 The swallow twittering from the straw-built shed,
The cock's shrill clarion, or the echoing horn,
 No more shall rouse them from their lowly bed.

For them no more the blazing hearth shall burn,
 Or busy housewife ply her evening care;
No children run to lisp their sire's return,
 Or climb his knees the envied kiss to share.

Oft did the harvest to their sickle yield,
 Their furrow oft the stubborn glebe has broke:
How jocund did they drive their team afield!
 How bow'd the woods beneath their sturdy stroke!

Let not ambition mock their useful toil,
  Their homely joys, and destiny obscure;
Nor grandeur hear with a disdainful smile
  The short and simple annals of the poor.

The boast of heraldry, the pomp of power,
  And all that beauty, all that wealth e'er gave,
Await alike the' inevitable hour:
  The paths of glory lead but to the grave.

Nor you, ye proud, impute to these the fault,
  If memory o'er their tomb no trophies raise,
Where through the long-drawn aisle and fretted vault
  The pealing anthem swells the note of praise.

Can storied urn, or animated bust,
  Back to its mansion call the fleeting breath?
Can honour's voice provoke the silent dust,
  Or flattery sooth the dull cold ear of death?

Perhaps in this neglected spot is laid
  Some heart once pregnant with celestial fire;
Hands, that the rod of empire might have sway'd,
  Or waked to ecstasy the living lyre:

But knowledge to their eyes her ample page
  Rich with the spoils of time did ne'er unroll;
Chill penury repress'd their noble rage,
  And froze the genial current of the soul.

Full many a gem of purest ray serene
  The dark unfathom'd caves of ocean bear:
Full many a flower is born to blush unseen,
  And waste its sweetness on the desert air.

Some village-Hampden, that, with dauntless breast,
  The little tyrant of his fields withstood,
Some mute inglorious Milton here may rest,
  Some Cromwell guiltless of his country's blood.

The applause of listening senates to command,
  The threats of pain and ruin to despise,
To scatter plenty o'er a smiling land,
  And read their history in a nation's eyes,

Their lot forbade: nor circumscribed alone
  Their growing virtues, but their crimes confined;

Forbade to wade through slaughter to a throne,
  And shut the gates of mercy on mankind,

The struggling pangs of conscious truth to hide,
  To quench the blushes of ingenuous shame,
Or heap the shrine of luxury and pride
  With incense kindled at the Muse's flame.

Far from the madding crowd's ignoble strife,
  Their sober wishes never learn'd to stray;
Along the cool sequester'd vale of life
  They kept the noiseless tenour of their way.

Yet e'en these bones from insult to protect,
  Some frail memorial still erected nigh,
With uncouth rhymes and shapeless sculpture deck'd,
  Implores the passing tribute of a sigh.

Their name, their years, spelt by the' unletter'd Muse,
  The place of fame and elegy supply:
And many a holy text around she strews,
  That teach the rustic moralist to die.

For who, to dumb forgetfulness a prey,
  This pleasing anxious being e'er resign'd,
Left the warm precincts of the cheerful day,
  Nor cast one longing lingering look behind?

On some fond breast the parting soul relies,
  Some pious drops the closing eye requires;
E'en from the tomb the voice of nature cries,
  E'en in our ashes live their wonted fires.

For thee, who, mindful of the' unhonour'd dead,
  Dost in these lines their artless tale relate;
If chance, by lonely contemplation led,
  Some kindred spirit shall inquire thy fate, —

Haply some hoary-headed swain may say,
  "Oft have we seen him at the peep of dawn
Brushing with hasty steps the dews away
  To meet the sun upon the upland lawn,

"There at the foot of yonder nodding beech,
  That wreathes its old fantastic roots so high,
His listless length at noontide would he stretch,
  And pore upon the brook that babbles by.

"Him have we seen the greenwood side along,
While o'er the heath we hied, our labour done,
Oft as the woodlark piped her farewell song,
With wistful eyes pursue the setting sun.

"Hard by yon wood, now smiling as in scorn,
Muttering his wayward fancies he would rove;
Now drooping, woful-wan, like one forlorn,
Or crazed with care, or cross'd in hopeless love.

"One morn I miss'd him on the custom'd hill,
Along the heath and near his favourite tree;
Another came; nor yet beside the rill,
Nor up the lawn, nor at the wood was he:

"The next, with dirges due in sad array
Slow through the church-way path we saw him borne,—
Approach and read (for thou canst read) the lay,
Graved on the stone beneath yon aged thorn."

THE EPITAPH.

Here rests his head upon the lap of earth
A youth, to fortune and to fame unknown:
Fair science frown'd not on his humble birth,
And melancholy mark'd him for her own.

Large was his bounty, and his soul sincere,
Heaven did a recompense as largely send:
He gave to misery (all he had) a tear,
He gain'd from heaven ('twas all he wish'd) a friend.

No farther seek his merits to disclose,
Or draw his frailties from their dread abode,
(There they alike in trembling hope repose),
The bosom of his Father and his God.

PERCY BYSSHE SHELLEY.

THE CLOUD.

I.

I bring fresh showers for the thirsting flowers,
From the seas and the streams;
I bear light shades for the leaves when laid
In their noon-day dreams.
From my wings are shaken the dews that waken
The sweet buds every one,
When rocked to rest on their mother's breast,
As she dances about the sun.
I wield the flail of the lashing hail,
And whiten the green plains under,
And then again I dissolve it in rain,
And laugh as I pass in thunder.

II.

I sift the snow on the mountains below,
And their great pines groan aghast;
And all the night 'tis my pillow white,
While I sleep in the arms of the blast.
Sublime on the towers of my skiey bowers,
Lightning my pilot sits,
In a cavern under is fettered the thunder,
It struggles and howls at fits;
Over earth and ocean with gentle motion,
This pilot is guiding me,
Lured by the love of the genii that move
In the depths of the purple sea;
Over the rills, and the crags, and the hills,
Over the lakes and the plains,
Wherever he dream, under mountain or stream,
The Spirit he loves remains;
And I all the while bask in heaven's blue smile,
Whilst he is dissolving in rains.

III.

The sanguine sunrise, with his meteor eyes,
And his burning plumes outspread,
Leaps on the back of my sailing rack,
When the morning star shines dead.
As on the jag of a mountain crag,

Which an earthquake rocks and swings,
An eagle alit one moment may sit
In the light of its golden wings.
And when sunset may breathe, from the lit sea beneath,
Its ardours of rest and of love,
And the crimson pall of eve may fall
From the depth of heaven above,
With wings folded I rest, on mine airy nest,
As still as a brooding dove.

IV.

That orbed maiden, with white fire laden,
Whom mortals call the moon,
Glides glimmering o'er my fleece-like floor,
By the midnight breezes strewn;
And wherever the beat of her unseen feet,
Which only the angels hear,
May have broken the woof of my tent's thin roof,
The stars peep behind her and peer;
And I laugh to see them whirl and flee,
Like a swarm of golden bees,
When I widen the rent in my wind-built tent,
Till the calm rivers, lakes, and seas,
Like strips of the sky fallen through me on high,
Are each paved with the moon and these.

V.

I bind the sun's throne with the burning zone,
And the moon's with a girdle of pearl;
The volcanoes are dim, and the stars reel and swim,
When the whirlwinds my banner unfurl.
From cape to cape, with a bridge-like shape,
Over a torrent sea,
Sunbeam-proof, I hang like a roof,
The mountains its columns be.
The triumphal arch through which I march,
With hurricane, fire, and snow,
When the powers of the air are chained to my chair,
Is the million-coloured bow;
The sphere-fire above its soft colours wove,
While the moist earth was laughing below.

VI.

I am the daughter of earth and water,
And the nursling of the sky:
I pass through the pores of the ocean and shores;
I change but I cannot die.

For after the rain, when with never a stain,
The pavilion of heaven is bare,
And the winds and sunbeams with their convex gleams,
Build up the blue dome of air,
I silently laugh at my own cenotaph,
And out of the caverns of rain,
Like a child from the womb, like a ghost from the tomb,
I arise and unbuild it again.

TO A SKYLARK.

Hail to thee, blithe spirit!
Bird thou never wert,
That from heaven, or near it,
Pourest thy full heart
In profuse strains of unpremeditated art.

Higher still and higher,
From the earth thou springest
Like a cloud of fire;
The blue deep thou wingest,
And singing still dost soar, and soaring ever singest.

In the golden lightning
Of the sunken sun,
O'er which clouds are brightening,
Thou dost float and run;
Like an unbodied joy whose race is just begun.

The pale purple even
Melts around thy flight;
Like a star of heaven,
In the broad day-light
Thou art unseen, but yet I hear thy shrill delight.

Keen as are the arrows
Of that silver sphere,
Whose intense lamp narrows
In the white dawn clear,
Until we hardly see, we feel that it is there.

All the earth and air
With thy voice is loud,
As, when night is bare,
From one lonely cloud
The moon rains out her beams, and heaven is overflowed.

What thou art we know not;
What is most like thee?
From rainbow clouds there flow not
Drops so bright to see,
As from thy presence showers a rain of melody.

Like a poet hidden
In the light of thought,
Singing hymns unbidden,
Till the world is wrought
To sympathy with hopes and fears it heeded not:

Like a high-born maiden
In a palace tower,
Soothing her love-laden
Soul in secret hour
With music sweet as love, which overflows her bower:

Like a glow-worm golden
In a dell of dew,
Scattering unbeholden
Its aërial hue
Among the flowers and grass, which screen it from the view:

Like a rose embowered
In its own green leaves,
By warm winds deflowered,
Till the scent it gives
Makes faint with too much sweet these heavy-winged thieves.

Sound of vernal showers
On the twinkling grass,
Rain-awakened flowers,
All that ever was
Joyous, and clear, and fresh, thy music doth surpass.

Teach us, sprite or bird,
What sweet thoughts are thine:
I have never heard
Praise of love or wine
That panted forth a flood of rapture so divine.

Chorus hymeneal,
Or triumphal chaunt,
Matched with thine would be all
But an empty vaunt —
A thing wherein we feel there is some hidden want.

What objects are the fountains
  Of thy happy strain?
What fields, or waves, or mountains?
  What shapes of sky or plain?
What love of thine own kind? what ignorance of pain?

With thy clear keen joyance
  Languor cannot be:
Shadow of annoyance
  Never came near thee:
Thou lovest; but ne'er knew love's sad satiety.

Waking or asleep,
  Thou of death must deem
Things more true and deep
  Than we mortals dream,
Or how could thy notes flow in such a crystal stream?

We look before and after,
  And pine for what is not:
Our sincerest laughter
  With some pain is fraught;
Our sweetest songs are those that tell of saddest thought.

Yet if we could scorn
  Hate, and pride, and fear;
If we were things born
  Not to shed a tear,
I know not how thy joy we ever should come near.

Better than all measures
  Of delightful sound,
Better than all treasures
  That in books are found,
Thy skill to poet were, thou scorner of the ground!

Teach me half the gladness
  That thy brain must know,
Such harmonious madness
  From my lips would flow,
The world should listen then, as I am listening now.

VOLTAIRE.

ÉPITRE A MADAME DU CHATELET.

SUR LA PHILOSOPHIE DE NEWTON.

Tu m'apelles à toi, vaste et puissant génie,
Minerve de la France, immortelle Émilie;
Je m'éveille à ta voix, je marche à ta clarté
Sur les pas des Vertus et de la Vérité.
Je quitte Melpomène et les jeux du théâtre,
Ces combats, ces lauriers, dont je fus idolâtre;
De ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché.
Que le jaloux Rufus, à la terre attaché,
Traîne au bord du tombeau la fureur insensée
D'enfermer dans un vers une fausse pensée;
Qu'il arme contre moi ses languissantes mains
Des traits qu'il destinait au reste des humains;
Que quatre fois par mois un ignorant Zoïle
Élève, en frémissant, une voix imbécile:
Je n'entends point leurs cris, que la haine a formés;
Je ne vois point leurs pas, dans la fange imprimés.
Le charme tout-puissant de la philosophie
Élève un esprit sage au-dessus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis:
Je ne les connais plus. Déjà de la carrière
L'auguste Vérité vient m'ouvrir la barrière;
Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,
Ces fantômes savants à mes yeux disparaissent.
Un jour plus pur me luit; les mouvements renaissent.
L'espace, qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité,
Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.
Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix:
Vers un centre commun tout gravite à-la-fois.
Ce ressort si puissant, l'âme de la nature,
Était enseveli dans une nuit obscure;
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.

Il déploie à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante:
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature;
Et, confondus ensemble, ils éclairent nos yeux;
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.
  Confidents du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez: du grand Newton n'étiez-vous point jaloux?
  La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire:
Mais un pouvoir central arrête ses efforts;
La mer tombe, s'affaisse, et roule vers ses bords.
  Comètes, que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre:
Dans une ellipse immense achevez votre cours;
Remontez, descendez près de l'astre des jours;
Lancez vos feux, volez, et, revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.
  Et toi, sœur du soleil, astre qui, dans les cieux,
Des sages éblouis trompais les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites;
Marche, éclaire les nuits, tes bornes sont prescrites.
  Terre, change de forme; et que la pesanteur,
En abaissant le pôle, élève l'équateur.
Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'Ourse;
Embrassez dans le cours de vos longs mouvements
Deux cents siècles entiers par-delà six mille ans.
  Que ces objets sont beaux! que notre âme épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée!
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Éternel.
  Vous à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez-vous pu, dans un âge encor tendre,
Malgré les vains plaisirs, ces écueils des beaux jours,
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours?
Marcher, après Newton, dans cette route obscure
Du labyrinthe immense où se perd la nature?
Puissè-je auprès de vous, dans ce temple écarté,
Aux regards des Français montrer la vérité!
Tandis qu'Algarotti, sûr d'instruire et de plaire,
Vers le Tibre étonné conduit cette étrangère,

Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits,
Le compas à la main j'en tracerai les traits;
De mes crayons grossiers je peindrai l'immortelle.
Cherchant à l'embellir je la rendrais moins belle:
Elle est, ainsi que vous, noble, simple, et sans fard,
Au-dessus de l'éloge, au-dessus de mon art.

LES SYSTÈMES.

Lorsque le seul puissant, le seul grand, le seul sage,
De ce monde en six jours eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eut arrangé tous les célestes corps,
De sa vaste machine il cacha les ressorts,
Et mit sur la nature un voile impénétrable.
  J'ai lu chez un rabbin que cet Être ineffable
Un jour devant son trône assembla nos docteurs,
Fiers enfants du sophisme, éternels disputeurs;
Le bon Thomas d'Aquin, Scot, et Bonaventure,
Et jusqu'au Provençal élève d'Épicure,
Et ce maître René, qu'on oublie aujourd'hui,
Grand fou persécuté par de plus fous que lui;
Et tous ces beaux esprits dont le savant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.
  "Çà, mes amis, dit Dieu, devinez mon secret:
Dites-moi qui je suis, et comment je suis fait;
Et, dans un supplément, dites-moi qui vous êtes,
Quelle force, en tout sens, fait courir les comètes,
Et pourquoi, dans ce globe, un destin trop fatal
Pour une once de bien mit cent quintaux de mal.
Je sais que, grace aux soins des plus nobles génies,
Des prix sont proposés par les académies:
J'en donnerai. Quiconque approchera du but
Aura beaucoup d'argent et fera son salut."
Il dit. Thomas se lève à l'auguste parole;
Thomas le jacobin, l'ange de notre école,
Qui de cent arguments se tira toujours bien,
Et répondit à tout sans se douter de rien.
  "Vous êtes, lui dit-il, l'existence et l'essence,
Simple avec attributs, acte pur et substance,
Dans les temps, hors des temps, fin, principe et milieu,
Toujours présent partout sans être en aucun lieu."
L'Éternel, à ces mots, qu'un bachelier admire,
Dit: "Courage, Thomas!" et se mit à sourire.
Descartes prit sa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas,

Et le front tout poudreux de matière subtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'Évangile:
"Seigneur, dit-il à Dieu, ce bon-homme Thomas
Du rêveur Aristote a trop suivi les pas,
Voici mon argument, qui me semble invincible:
Pour être, c'est assez que vous soyez possible.
Quant à votre univers, il est fort imposant;
Mais, quand il vous plaira, j'en ferai tout autant;
Et je puis vous former, d'un morceau de matière,
Eléments, animaux, tourbillons, et lumière,
Lorsque du mouvement je saurai mieux les lois."
Dieu sourit de pitié pour la seconde fois.
L'incertain Gassendi, ce bon prêtre de Digne,
Ne pouvait du Breton souffrir l'audace insigne,
Et proposait à Dieu ses atomes crochus,
Quoique passés de mode, et dès long-temps déchus:
Mais il ne disait rien sur l'essence suprême.
Alors un petit Juif, au long nez, au teint blême,
Pauvre, mais satisfait, pensif et retiré,
Esprit subtil et creux, moins lu que célébré,
Caché sous le manteau de Descartes, son maître,
Marchant à pas comptés, s'approcha du grand Être:
"Pardonnez-moi, dit-il en lui parlant tout bas,
Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas;
Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.
J'ai de plats écoliers et de mauvais critiques:
Jugez-nous..." A ces mots, tout le globe trembla,
Et d'horreur et d'effroi saint Thomas recula.
Mais Dieu, clément et bon, plaignant cet infidèle,
Ordonna seulement qu'on purgeât sa cervelle.
Ne pouvant désormais composer pour le prix,
Il partit, escorté de quelques beaux esprits.
Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence
Dieu daignait compatir à tant d'extravagance,
Étalèrent bientôt cent belles visions,
De leur esprit pointu nobles inventions;
Ils parlaient, disputaient, et criaient tous ensemble.
Ainsi, lorsqu' à dîner un amateur rassemble
Quinze ou vingt raisonneurs, auteurs, commentateurs,
Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs,
La maison retentit des cris de la cohue:
Les passants ébahis s'arrêtent dans la rue.
D'un air persuadé Malebranche assura
Qu'il faut parler au Verbe, et qu'il nous répondra.
Arnauld dit que de Dieu la bonté souveraine
Exprès pour nous damner forma la race humaine.

Leibnitz avertissait le Turc et le chrétien
Que sans son harmonie on ne comprendra rien;
Que Dieu, le monde, et nous, tout n'est rien sans monades.
Le courrier des Lapons, dans ses turlupinades,
Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan,
Pour se former l'esprit, disséquer un géant.
Notre consul Maillet, non pas consul de Rome,
Sait comment ici-bas naquit le premier homme:
D'abord il fut poisson. De ce pauvre animal
Le berceau très changeant fut du plus fin cristal;
Et les mers des Chinois sont encore étonnées
D'avoir, par leurs courants, formé les Pyrénées.
Chacun fit son système; et leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des Petites-Maisons.
Dieu ne se fâcha point: c'est le meilleur des pères;
Et, sans nous engourdir par des lois trop austères,
Il veut que ses enfants, ces petits libertins,
S'amusent en jouant de l'œuvre des ses mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année;
Mais il vous fit partir, dès la même journée,
Son ange Gabriel, ambassadeur de paix,
Tout pétri d'indulgence, et porteur de bienfaits.
Le ministre emplumé vola dans vingt provinces;
Il visita des saints, des papes, et des princes,
De braves cardinaux et des inquisiteurs,
Dans le siècle passé dévots persécuteurs.
"Messeigneurs, leur dit-il, le bon Dieu vous ordonne
De vous bien divertir sans molester personne.
Il a su qu'en ce monde on voit certains savants
Qui sont, ainsi que vous, de fieffés ignorants;
Ils n'ont ni volonté ni puissance de nuire:
Pour penser de travers, hélas! faut-il les cuire?
Un livre, croyez-moi, n'est pas fort dangereux,
Et votre signature est plus funeste qu'eux.
En Sorbonne, aux charniers, tout se mêle d'écrire:
Imitez le bon Dieu qui n'en a fait que rire."

ÉPIGRAMME SUR LA MORT DE M. D'AUBE.

Qui frappe là? dit Lucifer. —
Ouvrez, c'est d'Aube. Tout l'enfer
A ce nom fuit et l'abandonne.
Oh, oh! dit d'Aube, en ce pays
On me reçoit comme à Paris;
Quand j'allais voir quelqu'un, je ne trouvais personne.

LAFONTAINE.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le chêne un jour dit au roseau:
Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau;
Le moindre vent qui, d'aventure,
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphir
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrais de l'orage:
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords du royaume du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci:
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables,
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici,
Contre leurs coups épouvantables,
Résisté sans courber le dos:
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon, le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel, en sa fureur,
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),

Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés:
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie;
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyaient:
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit: Mes chers amis
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévouemens.
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-il fait? Nulle offense;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut: mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire:
Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses:
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit, J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.

LE COCHE ET LA MOUCHE.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé;
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu:
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine;
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée: il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire;
Il prenait bien son temps! une femme chantait:
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait.
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt:
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Ça, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires:
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grand pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière, ainsi troussée,
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait; en employait l'argent;
Achetait un cent d'œufs; faisait triple couvée:
La chose allait à bien par son soin diligent.
Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable:
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en son étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée:
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait;
On l'appela le Pot au lait.
Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne?
Picrocholle, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux:
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;

Je m'écarte, je vais détrôner le sophi;
On m'élit roi, mon peuple m'aime;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant:
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean comme devant.

LES DEUX PIGEONS.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre:
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit: Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux;
Non pas pour vous, cruel! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor, si la saison s'avançait davantage!
Attendez les zéphirs! qui vous presse? un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut:
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur:
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit: Ne pleurez point;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite:
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai: J'étais là; telle chose m'avint;
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se disent adieu.
Le voyageur s'éloigne; et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu

Voit un pigeon auprès, cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris: ce blé couvrait d'un lacs
Les menteurs et traîtres appâts.
Le lacs était usé; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin:
Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux, qui traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pied,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna:
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints! et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.
Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé: je n'aurais pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux,
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis engagé par mes premiers sermens.
Hélas! quand reviendront de semblables momens!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmans
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète!
Ah! si mon cœur osait encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

LE LOUP PLAIDANT CONTRE LE RENARD.

PAR-DEVANT LE SINGE.

Un loup disait que l'on l'avait volé:
Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.
Devant le singe il fut plaidé,
Non point par avocats; mais par chaque partie.
Thémis n'avait point travaillé,
De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.
Le magistrat suait en son lit de justice.
Après qu'on eut bien contesté,
Répliqué, crié, tempêté,
Le juge, instruit de leur malice,
Leur dit: Je vous connais de long-temps, mes amis;
Et tous deux vous paierez l'amende:
Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris,
Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande.
Le juge prétendait qu'à tort et à travers
On ne saurait manquer, condamnant un pervers.

LE RENARD ET LE BUSTE.

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre,
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit:
Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tous sens; et, quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'était un buste creux, et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture:
« Belle tête, dit-il; mais de cervelle point. »
Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point!

LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE.

Les Lévantins en leur légende
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.

La solitude était profonde,
S'étendant partout à la ronde:
Notre ermite nouveau subsistait là-dedans.
Il fit tant, de pieds et de dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert; que faut-il davantage?
Il devint gros et gras: Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère:
Ils allaient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat;
Ratopolis était bloquée:
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus:
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? que peut-il faire,
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.
Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis:
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

BOILEAU.

PRÉCEPTES SUR L'ART D'ÉCRIRE.

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime:
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr;
La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir.
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue;
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais, lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle;
Et pour la rattraper le sens court après elle.
Aimez donc la raison: que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.
La plupart, emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée
Ils croiraient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Évitons ces excès: laissons à l'Italie
De tous ces faux brillants l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon sens: mais, pour y parvenir,
Le chemin est glissant et pénible à tenir;
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.
La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie.
Un auteur quelquefois, trop plein de son objet,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face;
Il me promène après de terrasse en terrasse;
Ici s'offre un perron; là règne un corridor;
Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
Il compte des plafonds les ronds et les ovales;
"Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales."
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du jardin.
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant:
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Un vers était trop faible, et vous le rendez dur;
J'évite d'être long, et je deviens obscur:

L'un n'est point trop fardé, mais sa muse est trop nue;
L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans cesse en écrivant variez vos discours.
Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.
Heureux qui, dans ses vers, sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!
Son livre, aimé du ciel et chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse:
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté:
On ne vit plus en vers que pointes triviales;
Le Parnasse parla le langage des halles;
La licence à rimer alors n'eut plus de frein;
Apollon travesti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les provinces,
Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes;
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs:
Et, jusqu'à d'Assouci, tout trouva des lecteurs.
Mais de ce style enfin la cour désabusée
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
Distingua le naïf du plat et du bouffon,
Et laissa la province admirer le Typhon.
Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
Imitons de Marot l'élégant badinage,
Et laissons le burlesque aux plaisants du Pont-Neuf.
Mais n'allez point aussi; sur les pas de Brébeuf,
Même en une Pharsale, entasser sur les rives
"De morts et de mourants cent montagnes plaintives."
Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayez pour la cadence une oreille sévère:
Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.
Il est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux:
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.

Durant les premiers ans du Parnasse françois,
Le caprice tout seul faisait toutes les lois.
La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenait lieu d'ornements, de nombre et de césure.
Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
Marot, bientôt après, fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades,
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois longtemps eut un heureux destin.
Mais sa muse, en français parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce poëte orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.
Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois; et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre,
Et, de vos vains discours prompt à se détacher,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.
Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées;
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux:

Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.
  Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse:
Un style si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage:
Polissez-le sans cesse et le repolissez;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.
  C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent.
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;
Que le début, la fin, répondent au milieu;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties;
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

LA RETRAITE DE BOILEAU A-HAUTILE.

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?
C'est un petit village, ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forment vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un amphithéâtre:
L'habitant ne connaît ni la chaux ni le plâtre;
Et dans le roc, qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors de murs environnée.

Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.
 C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici, dans un vallon bornant tous mes désirs,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries:
Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construi,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui;
Quelquefois, aux appas d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poisson trop avide;
Ou d'un plomb qui suit l'œil, et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.
Une table, au retour, propre et non magnifique,
Nous présente un repas agréable et rustique:
Là, sans s'assujettir aux dogmes du Broussain,
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain;
La maison le fournit, la fermière l'ordonne,
Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.
O fortuné séjour! ô champs aimés des cieux!
Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde!

SATIRE CONTRE L'HOMME.

De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.
 Quoi! dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chèvre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme? Oui, sans doute.
Ce discours te surprend, docteur, je l'aperçoi.
L'homme de la nature est le chef et le roi:
Bois, prés, champs, animaux, tout est pour son usage,
Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.
Il est vrai, de tout temps la raison fut son lot:
Mais de là je conclus que l'homme est le plus sot.
 Ces propos, diras-tu, sont bons dans la satire,
Pour égayer d'abord un lecteur qui veut rire:
Mais il faut les prouver. En forme. — J'y consens.
Réponds-moi donc, docteur, et mets-toi sur les bancs.

Qu'est-ce que la sagesse? Une égalité d'âme
Que rien ne peut troubler, qu'aucun désir n'enflamme;
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurés
Qu'un doyen au Palais ne monte les degrés.
Or cette égalité dont se forme le sage,
Qui jamais moins que l'homme en a connu l'usage?
La fourmi tous les ans, traversant les guérets,
Grossit ses magasins des trésors de Cérès;
Et dès que l'aquilon, ramenant la froidure,
Vient de ses noirs frimas attrister la nature,
Cet animal, tapi dans son obscurité,
Jouit, l'hiver, des biens conquis durant l'été.
Mais on ne la voit point, d'une humeur inconstante,
Paresseuse au printemps, en hiver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de janvier,
Ou demeurer oisive au retour du bélier.
Mais l'homme, sans arrêt dans sa course insensée,
Voltige incessamment de pensée en pensée:
Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
Ne sait ni ce qu'il veut ni ce qu'il ne veut pas.
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite.
Moi, j'irais épouser une femme coquette!
J'irais, par ma constance aux affronts endurci,
Me mettre au rang des saints qu'a célébrés Bussy!
Assez de sots sans moi feront parler la ville,
Disait, le mois passé, ce marquis indocile,
Qui, depuis quinze jours dans le piége arrêté,
Entre les bons maris pour exemple cité,
Croit que Dieu, tout exprès, d'une côte nouvelle
A tiré pour lui seul une femme fidèle.
Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir:
Il condamne au matin ses sentiments du soir:
Importun à tout autre, à soi-même incommode,
Il change à tous moments d'esprit comme de mode:
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc.
Cependant à le voir, plein de vapeurs légères,
Soi-même se bercer de ses propres chimères,
Lui seul de la nature est la base et l'appui,
Et le dixième ciel ne tourne que pour lui.
De tous les animaux il est, dit-il, le maître. —
Qui pourrait le nier? poursuis-tu. — Moi, peut-être.
Mais, sans examiner si vers les antres sourds
L'ours a peur du passant, ou le passant de l'ours;
Et si, sur un édit des pâtres de Nubie,
Les lions de Barca videraient la Libye;

Ce maître prétendu qui leur donne des lois,
Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois?
L'ambition, l'amour, l'avarice, la haine,
Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne.
  Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher:
Debout! dit l'Avarice, il est temps de marcher. —
Hé! laissez-moi.—Debout!—Un moment.—Tu répliques?—
A peine le soleil fait ouvrir les boutiques. —
N'importe, lève-toi. — Pourquoi faire, après tout? —
Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine et l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre et le gingembre. —
Mais j'ai des biens en foule, et je puis m'en passer. —
On n'en peut trop avoir; et pour en amasser
Il ne faut épargner ni crime ni parjure;
Il faut souffrir la faim, et coucher sur la dure;
Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet,
N'avoir en sa maison ni meubles ni valet;
Parmi les tas de blé vivre de seigle et d'orge;
De peur de perdre un liard, souffrir qu'on vous égorge. —
Et pourquoi cette épargne enfin? — L'ignores-tu?
Afin qu'un héritier, bien nourri, bien vêtu,
Profitant d'un trésor en tes mains inutile,
De son train quelque jour embarrasse la ville. —
Que faire? — Il faut partir: les matelots sont prêts.
  Ou, si pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,
Bientôt l'ambition et toute son escorte
Dans le sein du repos vient le prendre à main-forte,
L'envoie en furieux, au milieu des hasards,
Se faire estropier sur les pas des Césars;
Et, cherchant sur la brèche une mort indiscrète,
De sa folle valeur embellir la gazette.
  Tout beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos;
Ce vice fut toujours la vertu des héros.
Quoi donc! à votre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre?
Qui? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre?
Ce fougueux l'Angely, qui, de sang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré?
L'enragé qu'il était, né roi d'une province
Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince,
S'en alla follement, et pensant être dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu;
Et, traînant avec soi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre:
Heureux si de son temps, pour cent bonnes raisons,
La Macédoine eût eu des Petites-Maisons,

Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure,
Par avis de parents, enfermé de bonne heure!
Mais, sans nous égarer dans ces digressions,
Traiter, comme Senault, toutes les passions,
Et, les distribuant par classes et par titres,
Dogmatiser en vers, et rimer par chapitres,
Laissons-en discourir la Chambre ou Coeffeteau;
Et voyons l'homme enfin par l'endroit le plus beau.
Lui seul, vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes,
Fait voir d'honnêtes mœurs, des coutumes civiles,
Se fait des gouverneurs, des magistrats, des rois;
Observe une police, obéit à des lois.
Il est vrai. Mais pourtant sans lois et sans police,
Sans craindre archers, prévôt, ni suppôt de justice,
Voit-on les loups brigands, comme nous inhumains,
Pour détrousser les loups courir les grands chemins?
Jamais, pour s'agrandir, vit-on dans sa manie
Un tigre en factions partager l'Hyrcanie?
L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours?
Le vautour dans les airs fond-il sur les vautours?
A-t-on vu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre république,
"Lions contre lions, parents contre parents,
Combattre follement pour le choix des tyrans?"
L'animal le plus fier qu'enfante la nature
Dans un autre animal respecte sa figure,
De sa rage avec lui modère les accès,
Vit sans bruit, sant débats, sans noise, sans procès.
Un aigle, sur un champ prétendant droit d'aubaine,
Ne fait point appeler un aigle à la huitaine;
Jamais contre un renard chicanant un poulet
Un renard de son sac n'alla charger Rolet;
Jamais la biche en rut n'a, pour fait d'impuissance,
Traîné du fond des bois un cerf à l'audience;
Et jamais juge, entre eux ordonnant le congrès,
De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts.
On ne connaît chez eux ni placets ni requêtes,
Ni haut ni bas conseil, ni chambre des enquêtes.
Chacun l'un avec l'autre en toute sûreté
Vit sous les pures lois de la simple équité.
L'homme seul, l'homme seul, en sa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.
C'était peu que sa main, conduite par l'enfer
Eût pétri le salpêtre, eût aiguisé le fer:
Il fallait que sa rage, à l'univers funeste,
Allât encor de lois embrouiller un Digeste;

Cherchât, pour l'obscurcir, des gloses, des docteurs;
Accablât l'équité sous des monceaux d'auteurs,
Et, pour comble de maux, apportât dans la France
Des harangueurs du temps l'ennuyeuse éloquence.
  Doucement! diras-tu: que sert de s'emporter?
L'homme a ses passions, on n'en saurait douter;
Il a comme la mer ses flots et ses caprices:
Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices.
N'est-ce pas l'homme enfin dont l'art audacieux
Dans le tour d'un compas a mesuré les cieux;
Dont la vaste science, embrassant toutes choses,
A fouillé la nature, en a percé les causes?
Les animaux ont-ils des universités?
Voit-on fleurir chez eux les quatre Facultés?
Y voit-on des savants en droit, en médecine,
Endosser l'écarlate et se fourrer d'hermine?
  Non, sans doute; et jamais chez eux un médecin
N'empoisonna les bois de son art assassin;
Jamais docteur, armé d'un argument frivole,
Ne s'enroua chez eux sur les bancs d'une école.
Mais, sans chercher au fond si notre esprit déçu
Sait rien de ce qu'il sait, s'il a jamais rien su;
Toi-même réponds-moi: Dans le siècle où nous sommes,
Est-ce au pied du savoir qu'on mesure les hommes?
  Veux-tu voir tous les grands à ta porte courir?
Dit un père à son fils dont le poil va fleurir;
Prends-moi le bon parti: laisse là tous les livres.
Cent francs au denier cinq combien font-ils? — Vingt livres. —
C'est bien dit. Va, tu sais tout ce qu'il faut savoir.
Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir?
Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences;
Prends, au lieu d'un Platon, le Guidon des finances:
Sache quelle province enrichit les traitants,
Combien le sel au roi peut fournir tous les ans.
Endurcis-toi le cœur, sois arabe, corsaire,
Injuste, violent, sans foi, double, faussaire.
Ne va point sottement faire le généreux:
Engraisse-toi, mon fils, du suc des malheureux:
Et, trompant de Colbert la prudence importune,
Va par tes cruautés mériter la fortune.
Aussitôt tu verras, poëtes, orateurs,
Rhéteurs, grammairiens, astronomes, docteurs,
Dégrader les héros pour te mettre en leurs places,
De tes titres prompeux enfler leurs dédicaces,
Te prouver à toi-même, en grec, hébreu, latin,

Que tu sais de leur art et le fort et le fin.
Quiconque est riche est tout: sans sagesse il est sage;
Il a, sans rien savoir, la science en partage;
Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le sang;
Il est aimé des grands, il est chéri des belles:
Jamais surintendant ne trouva de cruelles.
L'or même à la laideur donne un teint de beauté.
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.
C'est ainsi qu'à son fils un usurier habile
Trace vers la richesse une route facile:
Et souvent tel y vient, qui sait, pour tout secret,
Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept.
Après cela, docteur, va pâlir sur la Bible;
Va marquer les écueils de cette mer terrible;
Perce la sainte horreur de ce livre divin;
Confonds dans un ouvrage et Luther et Calvin;
Débrouille des vieux temps les querelles célèbres;
Éclaircis des rabbins les savantes ténèbres:
Afin qu'en ta vieillesse un livre en maroquin
Aille offrir ton travail à quelque heureux faquin,
Qui, pour digne loyer de la Bible éclaircie,
Te paye en l'acceptant d'un "Je vous remercie."
Ou, si ton cœur aspire à des honneurs plus grands,
Quitte là le bonnet, la Sorbonne, et les bancs;
Et, prenant désormais un emploi salutaire,
Mets-toi chez un banquier, ou bien chez un notaire:
Laisse là saint Thomas s'accorder avec Scot;
Et conclus avec moi qu'un docteur n'est qu'un sot.
Un docteur! diras-tu. Parlez de vous, poëte:
C'est pousser un peu loin votre muse indiscrète.
Mais, sans perdre en discours le temps hors de saison,
L'homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raison?
N'est-ce pas son flambeau, son pilote fidèle?
Oui. Mais de quoi lui sert que sa voix le rappelle,
Si, sur la foi des vents tout prêt à s'embarquer,
Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer?
Et que sert à Cotin la raison qui lui crie:
N'écris plus, guéris-toi d'une vaine furie;
Si tous ces vains conseils, loin de la réprimer,
Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer?
Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il récite,
Il met chez lui voisins, parents, amis, en fuite;
Car, lorsque son démon commence à l'agiter,
Tout, jusqu'à sa servante, est prêt à déserter.
Un âne, pour le moins, instruit par la nature,

A l'instinct qui le guide obéit sans murmure;
Ne va point follement de sa bizarre voix
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois:
Sans avoir la raison, il marche sur sa route.
L'homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goutte;
Réglé par ses avis, fait tout à contre-temps,
Et, dans tout ce qu'il fait, n'a ni raison ni sens.
Tout lui plaît et déplaît, tout le choque et l'oblige;
Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige;
Son esprit au hasard aime, évite, poursuit,
Défait, refait, augmente, ôte, élève, détruit.
Et voit-on, comme lui, les ours ni les panthères
S'effrayer sottement de leurs propres chimères;
Plus de douze attroupés craindre le nombre impair;
Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air?
Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la bête folle
Sacrifier à l'homme, adorer son idole;
Lui venir, comme au dieu des saisons et des vents,
Demander à genoux la pluie ou le beau temps?
Non; mais cent fois la bête a vu l'homme hypocondre
Adorer le métal que lui-même il fit fondre;
A vu dans un pays les timides mortels
Trembler aux pieds d'un singe assis sur leurs autels;
Et sur les bords du Nil les peuples imbéciles,
L'encensoir à la main, chercher les crocodiles.
  Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux?
Que peut servir ici l'Égypte et ses faux dieux?
Quoi! me prouverez-vous par ce discours profane
Que l'homme, qu'un docteur, est au-dessous d'un âne?
Un âne, le jouet de tous les animaux,
Un stupide animal, sujet à mille maux;
Dont le nom seul en soi comprend une satire!
— Oui, d'un âne: et qu'a-t-il qui nous excite à rire?
Nous nous moquons de lui: mais s'il pouvait un jour,
Docteur, sur nos défauts s'exprimer à son tour;
Si, pour nous réformer, le ciel prudent et sage
De la parole enfin lui permettait l'usage;
Qu'il pût dire tout haut ce qu'il se dit tout bas;
Ah! docteur, contre nous que ne dirait-il pas?
Et que peut-il penser lorsque dans une rue,
Au milieu de Paris, il promène sa vue,
Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrés,
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrés?
Que dit-il quand il voit, avec la mort en trousse,
Courir chez un malade un assassin en housse;
Qu'il trouve de pédants un escadron fourré,

Suivi par un recteur de bedeaux entouré;
Ou qu'il voit la Justice, en grosse compagnie
Mener tuer un homme avec cérémonie?
Que pense-t-il de nous lorsque sur le midi
Un hasard au Palais le conduit un jeudi;
Lorsqu'il entend de loin, d'une gueule infernale,
La Chicane en fureur mugir dans la grand'salle?
Que dit-il quand il voit les juges, les huissiers,
Les clercs, les procureurs, les sergents, les greffiers?
Oh! que si l'âne alors, à bon droit misanthrope,
Pouvait trouver la voix qu'il eut au temps d'Ésope;
De tous côtés, docteur, voyant les hommes fous,
Qu'il dirait de bon cœur, sans en être jaloux,
Content de ses chardons, et secouant la tête:
Ma foi, non plus que nous, l'homme n'est qu'une bête!

RACINE.

ANDROMAQUE.

ACTE I.

SCÈNE IV.

ANDROMAQUE, PYRRHUS, CÉPHISE, PHOENIX.

Pyr. Me cherchiez-vous, madame?
Un espoir si charmant me serait-il permis?
Andr. Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie,
J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui:
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui!
Pyr. Ah madame! les Grecs, si j'en crois leurs alarmes,
Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes.
Andr. Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé,
Seigneur? Quelque Troyen vous est-il échappé?
Pyr. Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte:
Ils redoutent son fils.
Andr. Digne objet de leur crainte!
Un enfant malheureux, qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector!
Pyr. Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il périsse.
Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.

Andr. Et vous prononcerez un arrêt si cruel?
Est-ce mon intérêt qui le rend criminel?
Hélas! on ne craint point qu'il venge un jour son père!
On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère.
Il m'aurait tenu lieu d'un père et d'un époux:
Mais il me faut tout perdre, et toujours par vos coups.
Pyr. Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.
Tous les Grecs m'ont déjà menacé de leurs armes:
Mais, dussent-ils encore, en repassant les eaux,
Demander votre fils avec mille vaisseaux;
Coûtât-il tout le sang qu'Hélène a fait répandre;
Dussé-je après dix ans voir mon palais en cendre;
Je ne balance point, je vole à son secours,
Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours.
Mais, parmi ces périls où je cours pour vous plaire,
Me refuserez-vous un regard moins sévère?
Haï de tous les Grecs, pressé de tous côtés,
Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés?
Je vous offre mon bras. Puis je espérer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore?
En combattant pour vous, me sera-t-il permis
De ne vous point compter parmi mes ennemis?
Andr. Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse?
Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux?
Captive, toujours triste, importune à moi-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime?
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés?
Non, non: d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur
Sans me faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile;
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.
Pyr. Hé quoi! votre courroux n'a-t-il pas eu son cours?
Peut-on haïr sans cesse? et punit-on toujours?
J'ai fait des malheureux, sans doute; et la Phrygie
Cent fois de votre sang a vu ma main rougie:
Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés!
Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés!
De combien de remords m'ont-ils rendu la proie!
Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie.
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,

Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes...
Hélas! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes?
Mais enfin, tour à tour, c'est assez nous punir;
Nos ennemis communs devraient nous réunir:
Madame, dites-moi seulement que j'espère,
Je vous rends votre fils, et je lui sers de père;
Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens;
J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.
Animé d'un regard, je puis tout entreprendre:
Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre;
Je puis, en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
Dans ses murs relevés couronner votre fils.

Andr. Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère;
Je les lui promettais tant qu'a vécu son père.
Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector!
A de moindres faveurs des malheureux prétendent,
Seigneur; c'est un exil que mes pleurs vous demandent:
Souffrez que, loin des Grecs, et même loin de vous,
J'aille cacher mon fils, et pleurer mon époux.
Votre amour contre nous allume trop de haine:
Retournez, retournez à la fille d'Hélène.

Pyr. Et le puis-je, madame? Ah! que vous me gênez!
Comment lui rendre un cœur que vous me retenez?
Je sais que de mes vœux on lui promit l'empire;
Je sais que pour régner elle vint dans l'Épire:
Le sort vous y voulut l'une et l'autre amener,
Vous, pour porter des fers, elle, pour en donner.
Cependant ai-je pris quelque soin de lui plaire?
Et ne dirait-on pas, en voyant au contraire
Vos charmes tout-puissants, et les siens dédaignés,
Qu'elle est ici captive, et que vous y régnez?
Ah! qu'un seul des soupirs que mon cœur vous envoie,
S'il s'échappait vers elle, y porterait de joie!

Andr. Et pourquoi vos soupirs seraient-ils repoussés?
Aurait-elle oublié vos services passés?
Troie, Hector, contre vous révoltent-ils son âme?
Aux cendres d'un époux doit-elle enfin sa flamme?
Et quel époux encore! Ah! souvenir cruel!
Sa mort seule a rendu votre père immortel;
Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes:
Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.

Pyr. Eh bien, madame, eh bien, il faut vous obéir:
Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.
Oui, mes vœux ont trop loin poussé leur violence,

Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence:
Songez-y bien; il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juste colère:
Le fils me répondra des mépris de la mère;
La Grèce le demande: et je ne prétends pas
Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.
Andr. Hélas! il mourra donc! il n'a pour sa défense
Que les pleurs de sa mère, et que son innocence...
Et peut-être après tout, en l'état où je suis,
Sa mort avancera la fin de mes ennuis:
Je prolongeais pour lui ma vie et ma misère;
Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son père.
Ainsi, tous trois, seigneur, par vos soins réunis,
Nous vous...
Pyr. Allez, madame, allez voir votre fils.
Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide
Ne prendra pas toujours sa colère pour guide.
Pour savoir nos destins j'irai vous retrouver:
Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.

- — -

ACTE III.

SCÈNE IV.

ANDROMAQUE, HERMIONE, CLÉONE, CÉPHISE.

Andr. Où fuyez-vous, madame?
N'est-ce point à vos yeux un spectacle assez doux
Que la veuve d'Hector pleurant à vos genoux?
Je ne viens point ici, par de jalouses larmes,
Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, hélas! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendaient s'adresser.
Ma flamme par Hector fut jadis allumée;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.
Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour:
Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,
Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.
Hélas! lorsque, lassés de dix ans de misère,
Les Troyens en courroux menaçaient votre mère,
J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui:
Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui.
Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte?

Laissez-moi le cacher en quelque île déserte:
Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer;
Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.

Herm. Je conçois vos douleurs: mais un devoir austère,
Quand mon père a parlé, m'ordonne de me taire.
C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous?
Vos yeux assez longtemps ont régné sur son âme.
Faites-le prononcer; j'y souscrirai, madame.

Scène V.

Andromaque, Céphise.

Andr. Quel mépris la cruelle attache à ses refus!

Céph. Je croirais ses conseils, et je verrais Pyrrhus.
Un regard confondrait Hermione et la Grèce...
Mais lui-même il vous cherche.

Scène VI.

Pyrrhus, Andromaque, Phœnix, Céphise.

Pyr., *a Phœnix.* Où donc est la princesse?
Ne m'avais-tu pas dit qu'elle était en ces lieux?

Phœn. Je le croyais.

Andr., *à Céphise.* Tu vois le pouvoir de mes yeux.

Pyr. Que dit-elle, Phœnix?

Andr. Hélas! tout m'abandonne!

Phœn. Allons, seigneur, marchons sur les pas d'Hermione.

Céph. Qu'attendez-vous? Rompez ce silence obstiné.

Andr. Il a promis mon fils.

Céph. Il ne l'a pas donné.

Andr. Non, non, j'ai beau pleurer, sa mort est résolue.

Pyr. Daigne-t-elle sur nous tourner au moins la vue?
Quel orgueil!

Andr. Je ne fais que l'irriter encor.
Sortons.

Pyr. Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector.

Andr. *se jetant aux pieds de Pyrrhus.*
Ah seigneur! arrêtez! que prétendez-vous faire?
Si vous livrez le fils, livrez-leur donc la mère!
Vos serments m'ont tantôt juré tant d'amitié!
Dieux! ne pourrai-je au moins toucher votre pitié?
Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée.

Pyr. Phœnix vous le dira, ma parole est donnée.

Andr. Vous qui braviez pour moi tant de périls divers!

Pyr. J'étais aveugle alors; mes yeux se sont ouverts.
Sa grâce à vos désirs pouvait être accordée;

Mais vous ne l'avez pas seulement demandée.
C'en est fait.

Andr. Ah seigneur! vous entendiez assez
Des soupirs qui craignaient de se voir repoussés.
Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune
Ce reste de fierté qui craint d'être importune.
Vous ne l'ignorez pas; Andromaque, sans vous,
N'aurait jamais d'un maître embrassé les genoux.

Pyr. Non, vous me haïssez! et dans le fond de l'âme
Vous craignez de devoir quelque chose à ma flamme.
Ce fils même, ce fils, l'objet de tant de soins,
Si je l'avais sauvé, vous l'en aimeriez moins.
La haine, le mépris, contre moi tout s'assemble;
Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.
Jouissez à loisir d'un si noble courroux.
Allons, Phœnix.

Andr. Allons rejoindre mon époux.

Céph. Madame...

Andr. *(à Céphise).* Et que veux-tu que je lui dise encore?
Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore?
(à Pyrrhus.)
Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez:
J'ai vu mon père mort et nos murs embrasés;
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière,
Et mon époux sanglant traîné sur la poussière,
Son fils, seul avec moi, réservé pour les fers:
Mais que ne peut un fils! je respire, je sers.
J'ai fait plus! je me suis quelquefois consolée
Qu'ici plutôt qu'ailleurs le sort m'eût exilée;
Qu'heureux dans son malheur le fils de tant de rois,
Puisqu'il devait servir, fût tombé sous vos lois:
J'ai cru que sa prison deviendrait son asile.
Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille:
J'attendais de son fils encor plus de bonté.
Pardonne, cher Hector! à ma crédulité:
Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime;
Malgré lui-même enfin je l'ai cru magnanime.
Ah! s'il l'était assez pour nous laisser du moins
Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins;
Et que, finissant là sa haine et nos misères,
Il ne séparât point des dépouilles si chères!

Pyr. Va m'attendre, Phœnix.

SCÈNE VII.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, CÉPHISE.

Pyr. Madame, demeurez.
On peut vous rendre encor ce fils que vous pleurez.

Oui, je sens à regret qu'en excitant vos larmes
Je ne fais contre moi que vous donner des armes:
Je croyais apporter plus de haine en ces lieux.
Mais, madame, du moins tournez vers moi les yeux;
Voyez si mes regards sont d'un juge sévère,
S'ils sont d'un ennemi qui cherche à vous déplaire.
Pourquoi me forcez-vous vous-même à vous trahir?
Au nom de votre fils, cessons de nous haïr.
A le sauver enfin c'est moi qui vous convie.
Faut-il que mes soupirs vous demandent sa vie?
Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux?
Pour la dernière fois, sauvez-le, sauvez-vous.
Je sais de quels serments je romps pour vous les chaînes;
Combien je vais sur moi faire éclater de haines.
Je renvoie Hermione, et je mets sur son front,
Au lieu de ma couronne, un éternel affront:
Je vous conduis au temple où son hymen s'apprête;
Je vous ceins du bandeau préparé pour sa tête.
Mais ce n'est plus, madame, une offre à dédaigner:
Je vous le dis; il faut ou périr, ou régner.
Mon cœur, désespéré d'un an d'ingratitude
Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude:
C'est craindre, menacer, et gémir trop longtemps.
Je meurs si je vous perds; mais je meurs si j'attends.
Songez-y; je vous laisse: et je viendrai vous prendre
Pour vous mener au temple où ce fils doit m'attendre;
Et là vous me verrez, soumis ou furieux,
Vous couronner, madame, ou le perdre à vos yeux.

SCÈNE VIII.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

Céph. Je vous l'avais prédit, qu'en dépit de la Grèce
De votre sort encor vous seriez la maîtresse.
Andr. Hélas! de quel effet tes discours sont suivis!
Il ne me restait plus qu'à condamner mon fils.
Céph. Madame, à votre époux c'est être assez fidèle:
Trop de vertu pourrait vous rendre criminelle.
Lui-même il porterait votre âme à la douceur.
Andr. Quoi! je lui donnerais Pyrrhus pour successeur?
Céph. Ainsi le veut son fils, que les Grecs vous ravissent.
Pensez-vous qu'après tout ses mânes en rougissent;
Qu'il méprisât, madame, un roi victorieux
Qui vous fait remonter au rang de vos aïeux,
Qui foule aux pieds pour vous vos vainqueurs en colère,
Qui ne se souvient plus qu'Achille était son père,
Qui dément ses exploits et les rend superflus?
Andr. Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus?

Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles?
Dois-je oublier mon père à mes pieds renversé.
Ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé?
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants,
Entrant à la lueur de nos palais brûlants,
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants;
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue:
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue,
Voilà par quels exploits il sut se couronner;
Enfin, voilà l'époux que tu me veux donner.
Non, je ne serai point complice de ses crimes:
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes.
Tous mes ressentiments lui seraient asservis!

Céph. Eh bien, allons donc voir expirer votre fils:
On n'attend plus que vous... Vous frémissez, madame?

Andr. Ah! de quel souvenir viens-tu frapper mon âme!
Quoi! Céphise, j'irai voir expirer encor
Ce fils, ma seule joie, et l'image d'Hector?
Ce fils, que de sa flamme il me laissa pour gage?
Hélas! je m'en souviens: le jour que son courage
Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
Il demanda son fils, et le prit dans ses bras:
"Chère épouse, dit-il en essuyant mes larmes,
J'ignore quel succès le sort garde à mes armes;
Je te laisse mon fils pour gage de ma foi:
S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi.
Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère,
Montre au fils à quel point tu chérissais le père."
Et je puis voir répandre un sang si précieux?
Et je laisse avec lui périr tous ses aïeux?
Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne?
Si je te hais, est-il coupable de ma haine?
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas?
Mais cependant, mon fils, tu meurs si je n'arrête
Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.
Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir?...
Non, tu ne mourras point, je ne le puis souffrir.
Allons trouver Pyrrhus. Mais non, chère Céphise,
Va le trouver pour moi.

Céph. Que faut-il que je dise?
Andr. Dis-lui que de mon fils l'amour est assez fort...
Crois-tu que dans son cœur il ait juré sa mort?
L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie?
Céph. Madame, il va bientôt revenir en furie.
Andr. Eh bien, va l'assurer ...
Céph. De quoi? de votre foi?
Andr. Hélas; pour la promettre est-elle encore à moi?
O cendres d'un époux! ô Troyens! ô mon père!
O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mère;
Allons.
Céph. Où donc, madame? et que résolvez-vous?
Andr. Allons sur son tombeau consulter mon époux.

ACTE IV.

Scene I.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

Céph. Ah! je n'en doute point; c'est votre époux, madame,
C'est Hector qui produit ce miracle en votre âme:
Il veut que Troie encor se puisse relever
Avec cet heureux fils qu'il vous fait conserver.
Pyrrhus vous l'a promis. Vous venez de l'entendre,
Madame; il n'attendait qu'un mot pour vous le rendre.
Croyez-en ses transports: père, sceptre, alliés,
Content de votre cœur, il met tout à vos pieds;
Sur lui, sur tout son peuple il vous rend souveraine.
Est-ce là ce vainqueur digne de tant de haine?
Déjà contre les Grecs plein d'un noble courroux,
Le soin de votre fils le touche autant que vous:
Il prévient leur fureur; il lui laisse sa garde.
Pour ne pas l'exposer, lui-même il se hasarde.
Mais tout s'apprête au temple, et vous avez promis...
Andr. Que je m'y trouverai. Mais allons voir mon fils.
Céph. Madame, qui vous presse? Il suffit que sa vue
Désormais à vos yeux ne soit plus défendue.
Vous lui pourrez bientôt prodiguer vos bontés;
Et vos embrassements ne seront plus comptés.
Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit croître
Non plus comme un esclave élevé pour son maître,
Mais pour voir avec lui renaître tant de rois!
Andr. Céphise, allons le voir pour la dernière fois.
Céph. Que dites-vous? Oh dieux!
Andr. O ma chère Céphise,
Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise.

Ta foi dans mon malheur s'est montrée à mes yeux;
Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connaissais mieux.
Quoi donc! as-tu pensé qu'Andromaque infidèle
Pût trahir un époux qui croit revivre en elle!
Et que, de tant de morts réveillant la douleur,
Le soin de mon repos me fît troubler le leur?
Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre?
Mais son fils périssait, il l'a fallu défendre.
Pyrrhus en m'épousant s'en déclare l'appui;
Il suffit: je veux bien m'en reposer sur lui.
Je sais quel est Pyrrhus: violent, mais sincère,
Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
Sur le courroux des Grecs je m'en repose encor;
Leur haine va donner un père au fils d'Hector.
Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,
Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie;
Je vais, en recevant sa foi sur les autels,
L'engager à mon fils par des nœuds immortels.
Mais aussitôt ma main, à moi seule funeste,
D'une infidèle vie abrégera le reste;
Et, sauvant ma vertu, rendra ce que je doi
A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moi.
Voilà de mon amour l'innocent stratagème;
Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même.
J'irai seule rejoindre Hector et mes aïeux.
Céphise, c'est à toi de me fermer les yeux.
Céph. Ah! ne prétendez pas que je puisse survivre....
Andr. Non, non, je te défends, Céphise, de me suivre;
Je confie à tes soins mon unique trésor:
Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de rois tu deviens nécessaire.
Veille auprès de Pyrrhus; fais-lui garder sa foi:
S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi.
Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée:
Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée;
Que ses ressentiments doivent être effacés;
Qu'en lui laissant mon fils, c'est l'estimer assez.
Fais connaître à mon fils les héros de sa race;
Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace:
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été:
Parle-lui tous les jours des vertus de son père;
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.
Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger;
Nous lui laissons un maître, il le doit ménager.

Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste:
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste;
Et pour ce reste enfin j'ai moi-même, en un jour,
Sacrifié mon sang, ma haine, et mon amour.

Céph. Hélas!

Andr. Ne me suis point, si ton cœur en alarmes
Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes.
On vient. Cache tes pleurs, Céphise; et souviens-toi
Que le sort d'Andromaque est commis à ta foi.
C'est Hermione. Allons, fuyons sa violence.

BRITANNICUS.

ACTE I.

Scène II.

Agrippine, Burrhus, Albine.

Bur. Madame,
Au nom de l'empereur j'allais vous informer
D'un ordre qui d'abord a pu vous alarmer,
Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite
Dont César a voulu que vous soyez instruite.

Agr. Puisqu'il le veut, entrons; il m'en instruira mieux.

Bur. César pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux.
Déjà par une porte au public moins connue
L'un et l'autre consul vous avaient prévenue,
Madame. Mais souffrez que je retourne exprès ...

Agr. Non, je ne trouble point ses augustes secrets.
Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte?

Bur. Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur.

Agr. Prétendez-vous longtemps me cacher l'empereur?
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune?
Ai-je donc élevé si haut votre fortune
Pour mettre une barrière entre mon fils et moi?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi?
Entre Sénèque et vous disputez-vous la gloire
A qui m'effacera plus tôt de sa mémoire?
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat,
Pour être, sous son nom, les maîtres de l'État?
Certes, plus je médite, et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature;
Vous, dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion;
Et moi, qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,

Moi, fille, femme, sœur, et mère de vos maîtres.
Que prétendez-vous donc? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un empereur pour m'en imposer trois?
Néron n'est plus enfant: n'est-il pas temps qu'il règne?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'empereur vous craigne?
Ne saurait-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux?
Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses aïeux?
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère;
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.
Parmi tant de héros je n'ose me placer;
Mais il est des vertus que je lui puis tracer:
Je puis l'instruire au moins combien sa confidence
Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

Bur. Je ne m'étais chargé dans cette occasion
Que d'excuser César d'une seule action:
Mais puisque, sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,
Je répondrai, madame, avec la liberté
D'un soldat qui sait mal farder la vérité.

Vous m'avez de César confié la jeunesse;
Je l'avoue, et je dois m'en souvenir sans cesse.
Mais vous avais-je fait serment de le trahir,
D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir?
Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde;
Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.
J'en dois compte, madame, à l'empire romain,
Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
Ah! si dans l'ignorance il le fallait instruire,
N'avait-on que Sénèque et moi pour le séduire?
Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs?
Fallait-il dans l'exil chercher des corrupteurs?
La cour de Claudius, en esclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchait en eût présenté mille.
Qui tous auraient brigué l'honneur de l'avilir:
Dans une longue enfance ils l'auraient fait vieillir.
De quoi vous plaignez-vous, madame? On vous révère:
Ainsi que par César, on jure par sa mère.
L'empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'empire, et grossir votre cour:
Mais le doit-il, madame? et sa reconnaissance
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance?
Toujours humble, toujours le timide Néron
N'ose-t-il être Auguste et César que de nom?
Vous le dirai-je enfin? Rome le justifie.
Rome, à trois affranchis si long-temps asservie,
A peine respirant du joug qu'elle a porté,

Du règne de Néron compte sa liberté.
Que dis-je? la vertu semble même renaître.
Tout l'empire n'est plus la dépouille d'un maître:
Le peuple au champ de Mars nomme ses magistrats:
César nomme les chefs sur la foi des soldats:
Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée,
Sont encore innocents, malgré leur renommée:
Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.
Qu'importe que César continue à nous croire,
Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire;
Pourvu que dans le cours d'un règne florissant
Rome soit toujours libre, et César tout-puissant?
Mais, madame, Néron suffit pour se conduire.
J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.
Sur ses aïeux, sans doute, il n'a qu'à se régler;
Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler.
Heureux si ses vertus l'une à l'autre enchaînées
Ramènent tous les ans ses premières années!

Agr. Ainsi, sur l'avenir n'osant vous assurer,
Vous croyez que sans vous Néron va s'égarer.
Mais vous, qui jusqu'ici content de votre ouvrage,
Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
Expliquez-nous pourquoi, devenu ravisseur,
Néron de Silanus fait enlever la sœur?
Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie
Le sang de mes aïeux qui brille dans Junie,
De quoi l'accuse-t-il? et par quel attentat
Devient-elle en un jour criminelle d'État;
Elle qui, sans orgueil jusqu'alors élevée,
N'aurait point vu Néron, s'il ne l'eût enlevée,
Et qui même aurait mis au rang de ses bienfaits
L'heureuse liberté de ne le voir jamais?

Bur. Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée.
Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée,
Madame: aucun objet ne blesse ici ses yeux;
Elle est dans un palais tout plein de ses aïeux.
Vous savez que les droits qu'elle porte avec elle
Peuvent de son époux faire un prince rebelle;
Que le sang de César ne se doit allier
Qu'à ceux à qui César le veut bien confier:
Et vous-même avouerez qu'il ne serait pas juste
Qu'on disposât sans lui de la nièce d'Auguste.

Agr. Je vous entends: Néron m'apprend par votre voix
Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.
En vain, pour détourner ses yeux de sa misère,

J'ai flatté son amour d'un hymen qu'il espère:
A ma confusion, Néron veut faire voir
Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir.
Rome de ma faveur est trop préoccupée;
Il veut par cet affront qu'elle soit détrompée,
Et que tout l'univers apprenne avec terreur
A ne confondre plus mon fils et l'empereur.
Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire
Qu'il doit avant ce coup affermir son empire;
Et qu'en me réduisant à la nécessité
D'éprouver contre lui ma faible autorité,
Il expose la sienne; et que dans la balance
Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense.

Bur. Quoi, madame! toujours soupçonner son respect!
Ne peut-il faire un pas qu'il ne vous soit suspect?
L'empereur vous croit-il du parti de Junie?
Avec Britannicus vous croit-il réunie?
Quoi! de vos ennemis devenez-vous l'appui,
Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui?
Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
Serez-vous toujours prête à partager l'empire?
Vous craindrez-vous sans cesse, et vos embrassements
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissements?
Ah! quittez d'un censeur la triste diligence:
D'une mère facile affectez l'indulgence;
Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater:
Et n'avertissez point la cour de vous quitter.

Agr. Et qui s'honorerait de l'appui d'Agrippine,
Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine;
Lorsque de sa présence il semble me bannir:
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir?

Bur. Madame, je vois bien qu'il est temps de me taire,
Et que ma liberté commence à vous déplaire.
La douleur est injuste; et toutes les raisons
Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.
Voici Britannicus. Je lui cède ma place.
Je vous laisse écouter et plaindre sa disgrâce,
Et peut-être, madame, en accuser les soins
De ceux que l'empereur a consultés le moins.

ACTE II.

SCENE II.

NÉRON, NARCISSE.

Narc. Grâces aux dieux, seigneur, Junie entre vos mains
Vous assure aujourd'hui du reste des Romains.

Vos ennemis, déchus de leur vaine espérance,
Sont allés chez Pallas pleurer leur impuissance.
Mais que vois-je? vous-même, inquiet, étonné,
Plus que Britannicus paraissez consterné.
Que présage à mes yeux cette tristesse obscure,
Et ces sombres regards errants à l'aventure?
Tout vous rit: la fortune obéit à vos vœux.

Nér. Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux.

Narc. Vous?

Nér. Depuis un moment, mais pour toute ma vie.
J'aime, que dis-je, aimer? j'idolâtre Junie.

Narc. Vous l'aimez?

Nér. Excité d'un désir curieux,
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,
Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes;
Belle sans ornement, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
Que veux-tu? Je ne sais si cette négligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris, et le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,
Relevaient de ses yeux les timides douceurs:
Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue,
J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue:
Immobile, saisi d'un long étonnement,
Je l'ai laissée passer dans son appartement.
J'ai passé dans le mien. C'est là que, solitaire,
De son image en vain j'ai voulu me distraire.
Trop présente à mes yeux, je croyais lui parler:
J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler.
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandais grâce:
J'employais les soupirs, et même la menace.
Voilà comme, occupé de mon nouvel amour,
Mes yeux sans se fermer ont attendu le jour.
Mais je m'en fais peut-être une trop belle image;
Elle m'est apparue avec trop d'avantage:
Narcisse, qu'en dis-tu?

Narc. Quoi, seigneur! croira-t-on
Qu'elle ait pu si longtemps se cacher à Néron?

Nér. Tu le sais bien, Narcisse. Et, soit que sa colère
M'imputât le malheur qui lui ravit son frère;
Soit que son cœur, jaloux d'une austère fierté,
Enviât à nos yeux sa naissante beauté;
Fidèle à sa douleur, et dans l'ombre enfermée,
Elle se dérobait même à sa renommée.
Et c'est cette vertu, si nouvelle à la cour,

Dont la persévérance irrite mon amour.
Quoi, Narcisse! tandis qu'il n'est point de Romaine
Que mon amour n'honore et ne rende plus vaine,
Qui, dès qu'à ses regards elle ose se fier,
Sur le cœur de César ne les vienne essayer,
Seule, dans son palais, la modeste Junie
Regarde leurs honneurs comme une ignominie,
Fuit, et ne daigne pas peut-être s'informer
Si César est aimable, ou bien s'il sait aimer!
Dis-moi, Britannicus l'aime-t-il?

Narc. Quoi! s'il l'aime,
Seigneur?

Nér. Si jeune encor, se connaît-il lui-même?
D'un regard enchanteur connaît-il le poison?

Narc. Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison.
N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes
Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes;
A ses moindres désirs il sait s'accommoder;
Et peut-être déjà sait-il persuader.

Nér. Que dis-tu? Sur son cœur il aurait quelque empire?

Narc. Je ne sais. Mais, seigneur, ce que je puis vous dire,
Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux,
Le cœur plein d'un courroux qu'il cachait à vos yeux,
D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,
Las de votre grandeur et de sa servitude,
Entre l'impatience et la crainte flottant;
Il allait voir Junie, et revenait content.

Nér. D'autant plus malheureux qu'il aura su lui plaire,
Narcisse, il doit plutôt souhaiter sa colère:
Néron impunément ne sera pas jaloux.

Narc. Vous? Et de quoi, seigneur, vous inquiétez-vous?
Junie a pu le plaindre et partager ses peines;
Elle n'a vu couler de larmes que les siennes:
Mais aujourd'hui, seigneur, que ses yeux dessillés,
Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez,
Verront autour de vous les rois sans diadème,
Inconnus dans la foule, et son amant lui-même,
Attachés sur vos yeux, s'honorer d'un regard
Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard;
Quand elle vous verra, de ce degré de gloire,
Venir en soupirant avouer sa victoire;
Maître, n'en doutez point, d'un cœur déjà charmé,
Commandez qu'on vous aime, et vous serez aimé.

Nér. A combien de chagrins il faut que je m'apprête;
Que d'importunités!

Narc. Quoi donc! qui vous arrête,
Seigneur?

Nér. Tout: Octavie, Agrippine, Burrhus,
Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertus.
Non que pour Octavie un reste de tendresse
M'attache à son hymen et plaigne sa jeunesse:
Mes yeux, depuis longtemps fatigués de ses soins,
Rarement de ses pleurs daignent être témoins.
Trop heureux si bientôt la faveur d'un divorce
Me soulageait d'un joug qu'on m'imposa par force!
Le ciel même en secret semble la condamner:
Ses vœux depuis quatre ans ont beau l'importuner,
Les dieux ne montrent point que sa vertu les touche:
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche;
L'empire vainement demande un héritier.
Narc. Que tardez-vous, seigneur, à la répudier?
L'empire, votre cœur, tout condamne Octavie.
Auguste votre aïeul soupirait pour Livie:
Par un double divorce ils s'unirent tous deux;
Et vous devez l'empire à ce divorce heureux.
Tibère, que l'hymen plaça dans sa famille,
Osa bien à ses yeux répudier sa fille.
Vous seul, jusques ici contraire à vos désirs,
N'osez par un divorce assurer vos plaisirs!
Nér. Et ne connais-tu pas l'implacable Agrippine?
Mon amour inquiet déjà se l'imagine
Qui m'amène Octavie, et d'un œil enflammé
Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé,
Et, portant à mon cœur des atteintes plus rudes,
Me fait un long récit de mes ingratitudes.
De quel front soutenir ce fâcheux entretien?
Narc. N'êtes-vous pas, seigneur, votre maître et le sien?
Vous verrons-nous toujours trembler sous sa tutelle?
Vivez, régnez pour vous: c'est trop régner pour elle.
Craignez-vous? Mais, seigneur, vous ne la craignez pas:
Vous venez de bannir le superbe Pallas,
Pallas dont vous savez qu'elle soutient l'audace.
Nér. Éloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace,
J'écoute vos conseils, j'ose les approuver,
Je m'excite contre elle, et tâche à la braver:
Mais, je t'expose ici mon âme toute nue,
Sitôt que mon malheur me ramène à sa vue,
Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir
De ces yeux où j'ai lu si longtemps mon devoir,
Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidèle
Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle;
Mais enfin mes efforts ne me servent de rien.
Mon génie étonné tremble devant le sien.

Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance
Que je la fuis partout, que même je l'offense,
Et que de temps en temps j'irrite ses ennuis,
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.
Mais je t'arrête trop: retire-toi, Narcisse;
Britannicus pourrait t'accuser d'artifice.
Narc. Non, non; Britannicus s'abandonne à ma foi.
Par son ordre, seigneur, il croit que je vous voi,
Que je m'informe ici de tout ce qui le touche,
Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche:
Impatient sur tout de revoir ses amours,
Il attend de mes soins ce fidèle secours.
Nér. J'y consens; porte-lui cette douce nouvelle:
Il la verra.
Narc. Seigneur, bannissez-le loin d'elle.
Nér. J'ai mes raisons, Narcisse; et tu peux concevoir
Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir.
Cependant vante-lui ton heureux stratagème;
Dis-lui qu'en sa faveur on me trompe moi-même,
Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre; la voici.
Va retrouver ton maître, et l'amener ici.

ACTE IV.

Scène II.

Néron, Agrippine.

Agr. s'asseyant. Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.
J'ignore de quel crime on a pu me noircir:
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez: vous savez combien votre naissance
Entre l'empire et vous avait mis de distance.
Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
Étaient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serais placée.
Je fléchis mon orgueil; j'allai prier Pallas.
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
L'amour où je voulais amener sa tendresse.

Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux
Écartait Claudius d'un lit incestueux:
Il n'osait épouser la fille de son frère.
Le sénat fut séduit: une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.
C'était beaucoup pour moi: ce n'était rien pour vous.
  Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille;
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille:
Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils dût préférer son gendre?
De ce même Pallas j'implorai le secours:
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appela Néron, et du pouvoir suprême
Voulut avant le temps vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun, rappelant le passé,
Découvrit mon dessein déjà trop avancé;
Que de Britannicus la disgrâce future
Des amis de son père excita le murmure
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux;
L'exil me délivra des plus séditieux;
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
Engagé dès longtemps à suivre son destin,
Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus: je choisis moi-même dans ma suite
Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite.
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix:
Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée;
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis... Rome alors estimait leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses,
Ma main sous votre nom répandait ses largesses.
Les spectacles, les dons, invincibles appas,
Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats,
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
Favorisaient en vous Germanicus mon père.
  Cependant Claudius penchait vers son déclin.
Ses yeux, longtemps fermés, s'ouvrirent à la fin:
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis:
Ses gardes, son palais, son lit, m'étaient soumis.

Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse:
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse:
Mes soins, en apparence épargnant ses douleurs,
De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs.
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte;
Et, tandis que Burrhus allait secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
Dans Rome les autels fumaient de sacrifices:
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité
Du prince déjà mort demandait la santé.
Enfin, des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance,
On vit Claude; et le peuple, étonné de son sort,
Apprit en même temps votre règne et sa mort.
  C'est le sincère aveu que je voulais vous faire:
Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire:
  Du fruit de tant de soins à peine jouissant,
En avez-vous six mois paru reconnaissant,
Que, lassé d'un respect qui vous gênait peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connaître.
J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons
De l'infidélité vous tracer des leçons;
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ai vu favorisés de votre confiance
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux.
Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures
(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu),
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère:
Que faites-vous? Junie enlevée à la cour
Devient en une nuit l'objet de votre amour:
Je vois de votre cœur Octavie effacée
Prête à sortir du lit où je l'avais placée:
Je vois Pallas banni, votre frère arrêté:
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté;
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.
Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier!
  Nér. Je me souviens toujours que je vous dois l'empire;
Et, sans vous fatiguer du soin de le redire,

Votre bonté, madame, avec tranquillité
Pouvait se reposer sur ma fidélité.
Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues,
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues
Que jadis (j'ose ici vous le dire entre nous)
Vous n'aviez sous mon nom travaillé que pour vous
"Tant d'honneurs, disaient-ils, et tant de déférences,
Sont-ce de ses bienfaits de faibles récompenses?
Quel crime a donc commis ce fils tant condamné
Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné?
N'est-il de son pouvoir que le dépositaire?"
Non que, si jusque-là j'avais pu vous complaire,
Je n'eusse pris plaisir, madame, à vous céder
Ce pouvoir que vos cris semblaient redemander:
Mais Rome veut un maître, et non une maîtresse.
Vous entendiez les bruits qu'excitait ma faiblesse:
Le sénat chaque jour et le peuple, irrités
De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,
Publiaient qu'en mourant Claude avec sa puissance
M'avait encor laissé sa simple obéissance.
Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux
Porter en murmurant leurs aigles devant vous,
Honteux de rabaisser par cet indigne usage
Les héros dont encore elles portent l'image.
Toute autre se serait rendue à leurs discours:
Mais, si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours.
Avec Britannicus contre moi réunie,
Vous le fortifiez du parti de Junie;
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et, lorsque malgré moi j'assure mon repos,
On vous voit de colère et de haine animée:
Vous voulez présenter mon rival à l'armée;
Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

Agr. Moi! le faire empereur? Ingrat! l'avez-vous cru?
Quel serait mon dessein? qu'aurais-je pu prétendre?
Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrais-je attendre?
Ah! si sous votre empire on ne m'épargne pas,
Si mes accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur empereur ils poursuivent la mère,
Que ferais-je au milieu d'une cour étrangère?
Ils me reprocheraient, non des cris impuissants,
Des desseins étouffés aussitôt que naissants,
Mais des crimes pour vous commis à votre vue,
Et dont je ne serais que trop tôt convaincue.
Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours;
Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours:

Dès vos plus jeunes ans mes soins et mes tendresses
N'ont arraché de vous que de feintes caresses.
Rien ne vous a pu vaincre; et votre dureté
Aurait dû dans son cours arrêter ma bonté.
Que je suis malheureuse! Et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune!
Je n'ai qu'un fils: ô ciel, qui m'entends aujourd'hui,
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui?
Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue,
J'ai vaincu ses mépris; j'ai détourné ma vue
Des malheurs qui dès lors me furent annoncés;
J'ai fait ce que j'ai pu: vous régnez, c'est assez.
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie,
Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

Nér. Eh bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse?

Agr. De mes accusateurs qu'on punisse l'audace;
Que de Britannicus on calme le courroux;
Que Junie à son choix puisse prendre un époux;
Qu'ils soient libres tous deux; et que Pallas demeure;
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure;
(apercevant Burrhus dans le fond du théâtre.)
Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,
A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

Nér. Oui, madame, je veux que ma reconnaissance
Désormais dans les cœurs grave votre puissance;
Et je bénis déjà cette heureuse froideur
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.
Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie:
Avec Britannicus je me réconcilie;
Et, quant à cet amour qui nous a séparés,
Je vous fais notre arbitre, et vous nous jugerez.
Allez donc, et portez cette joie à mon frère.
Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère!

PHÈDRE.

ACTE IV.

Scène VI.

Phèdre, Œnone.

Phèd. Chère Œnone, sais-tu ce que je viens d'apprendre?

Œn. Non; mais je viens tremblante, à ne vous point mentir:

J'ai pâli du dessein qni vous a fait sortir;
J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

Phèd. Œnone, qui l'eût cru? j'avais une rivale!

Œn. Comment?

Phèd. Hippolyte aime, et je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi qu'on ne pouvait dompter,
Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnaît un vainqueur:
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

Œn. Aricie?

Phèd. Ah douleur non encore éprouvée!
A quel nouveau tourment je me suis réservée!
Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
Et d'un refus cruel l'insupportable injure,
N'était qu'un faible essai des tourments que j'endure.
Ils s'aiment! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux?
Comment se sont-ils vus? depuis quand? dans quels lieux?
Tu le savais: pourquoi me laissais-tu séduire?
De leur furtive ardeur ne pouvais-tu m'instruire?
Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher?
Dans le fond des forêts allaient-ils se cacher?
Hélas! ils se voyaient avec pleine licence:
Le ciel de leurs soupirs approuvait l'innocence;
Ils suivaient sans remords leur penchant amoureux;
Tous les jours se levaient clairs et sereins pour eux!
Et moi, triste rebut de la nature entière,
Je me cachais au jour, je fuyais la lumière;
La mort est le seul dieu que j'osais implorer.
J'attendais le moment où j'allais expirer;
Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée,
Encor, dans mon malheur de trop près observée,
Je n'osais dans mes pleurs me noyer à loisir!
Je goûtais en tremblant ce funeste plaisir;
Et, sous un front serein déguisant mes alarmes,
Il fallait bien souvent me priver de mes larmes.

Œn. Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours?
Ils ne se verront plus.

Phèd. Ils s'aimeront toujours!
Au moment que je parle, ah, mortelle pensée!
Ils bravent la fureur d'une amante insensée:
Malgré ce même exil qui va les écarter,
Ils font mille serments de ne se point quitter.
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage;
Œnone; prends pitié de ma jalouse rage.

Il faut perdre Aricie; il faut de mon époux
Contre un sang odieux réveiller le courroux:
Qu'il ne se borne pas à des peines légères;
Le crime de la sœur passe celui des frères.
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
  Que fais-je? où ma raison se va-t-elle égarer?
Moi jalouse! et Thésée est celui que j'implore!
Mon époux est vivant, et moi je brûle encore!
Pour qui? quel est le cœur où prétendent mes vœux?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure:
Je respire à la fois l'inceste et l'imposture;
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable! Et je vis! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue!
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux:
Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains:
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille, à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers!
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible;
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne. Un dieu cruel a perdu ta famille:
Reconnais sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit:
Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourments une pénible vie.
  Œn. Hé! repoussez, madame, une injuste terreur!
Regardez d'un autre œil une excusable erreur!
Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée:
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Est-ce donc un prodige inouï parmi nous?
L'amour n'a-t-il encor triomphé, que de vous?
La faiblesse aux humains n'est que trop naturelle:
Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug imposé dès longtemps:
Les dieux mêmes, les dieux de l'Olympe habitants,

Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.
Phèd. Qu'entends-je? Quels conseils ose-t-on me donner?
Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,
Malheureuse! Voilà comme tu m'as perdue;
Au jour que je fuyais c'est toi qui m'as rendue.
Tes prières m'ont fait oublier mon devoir;
J'évitais Hippolyte, et tu me l'as fait voir.
De quoi te chargeais tu? Pourquoi ta bouche impie
A-t-elle, en l'accusant, osé noircir sa vie?
Il en mourra peut-être, et d'un père insensé
Le sacrilége vœu peut-être est exaucé.
Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre exécrable;
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste ciel dignement te payer!
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
Des princes malheureux nourrissent les faiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime aplanir le chemin!
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste!
Œn., *seule.* Ah dieux! pour la servir, j'ai tout fait, tout quitté;
Et j'en reçois ce prix! Je l'ai bien mérité.

ATHALIE.

ACTE II.

SCÈNE V.

ATHALIE, MATHAN, ABNER, *suite d'Athalie.*

Math. Grande reine, est-ce ici votre place?
Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher?
De ce temple profane osez-vous approcher?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive....
Ath. Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé:
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire:
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'écatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie;
Par moi Jérusalem goûte un calme profond;

Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages;
Le Syrien me traite et de reine et de sœur;
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu tremble dans Samarie;
De toutes parts pressé par un puissant voisin,
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse;
Mais un trouble importun vient depuis quelques jours,
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe!)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge:
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort, pompeusement parée;
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage:
"Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi;
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille." En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser;
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.
Abn. Grand Dieu!
Ath. Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus:
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage:
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.

Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois en dormant revu la même idée;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels:
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels!
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée;
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre. Le peuple fuit; le sacrifice cesse;
Le grand prêtre vers moi s'élance avec fureur:
Pendant qu'il me parlait, ô surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu; son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin:
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand prêtre:
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable?

Math. Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable...

Ath. Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu:
Quel est-il? de quel sang? et de quelle tribu?

Abn. Deux enfants à l'autel prêtaient leur ministère:
L'un est fils de Joad, Josabet est sa mère;
L'autre m'est inconnu.

Math. Pourquoi délibérer?
De tous les deux, madame, il se faut assurer.
Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures;
Que je ne cherche point à venger mes injures;
Que la seule équité règne en tous mes avis:
Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,
Voudrait-il un moment laisser vivre un coupable?

Abn. De quel crime un enfant peut-il être capable?

Math. Le ciel nous le fait voir un poignard à la main:
Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus?

Abn. Mais, sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge?

Vous ne savez encor de quel père il est né,
Quel il est.
Math. On le craint; tout est examiné.
A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine:
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé?
Est-ce aux rois à garder cette lente justice?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant:
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.
Abn. Hé quoi, Mathan! d'un prêtre est-ce là le langage?
Moi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,
Des vengeances des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix au malheureux!
Et vous, qui lui devez des entrailles de père,
Vous, ministre de paix dans les temps de colère
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement!
Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame: quel est donc ce grand sujet de crainte?
Un songe, un faible enfant, que votre œil prévenu
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.
Ath. Je le veux croire, Abner, je puis m'être trompée:
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Eh bien, il faut revoir cet enfant de plus près;
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paraître en ma présence.
Abn. Je crains...
Ath. Manquerait-on pour moi de complaisance?
De ce refus bizarre où seraient les raisons?
Il pourrait me jeter en d'étranges soupçons.
Que Josabet, vous dis-je, ou Joad les amène.
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.
Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence:
Ils vivent cependant, et leur temple est debout.
Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.
Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
Et ne m'irrite point par un second outrage.
Allez.

CORNEILLE.

LE CID.

ACTE I.

Scène IV.

Le Comte, D. Diègue.

Le Comte. Enfin vous l'emportez et la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi;
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

D. Dièg. Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.

Le Comte. Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes:
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes;
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
Qu'ils savent mal payer les services présents.

D. Dièg. Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite;
La faveur l'a pu faire autant que le mérite.
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait, ajoutez-en un autre;
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre.
Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils;
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis:
Faites-nous cette grâce, et l'acceptez pour gendre.

Le Comte. A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre;
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.
Exercez-la, Monsieur, et gouvernez le prince;
Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler partout les peuples sous sa loi,
Remplir le bons d'amour, et les méchants d'effroi;
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine:
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille:

Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. Dièg. Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter des nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

Le Comte. Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir;
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait, après tout, ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui;
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.
Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille;
Mon nom sert de rempart à toute la Castille:
Sans moi, vous passeriez bientôt sous d'autres lois,
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire.
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire:
Le prince à mes côtés ferait dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras;
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire;
Et pour répondre en hâte à son grand caractère,
Il verrait. . . .

D. Dièg. Je le sais, vous servez bien le roi.
Je vous ai vu combattre et commander sous moi:
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place:
Enfin, pour épargner les discours superflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met quelque différence.

Le Comte. Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

D. Dièg. Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

Le Comte. Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. Dièg. En être refusé n'en est pas un bon signe.

Le Comte. Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

D. Dièg. L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

Le Comte. Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

D. Dièg. Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

Le Comte. Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

D. Dièg. Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.
Le Comte. Ne le méritait pas! Moi?
D. Dièg. Vous.
Le Comte. Ton impudence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense.
(Il lui donne un soufflet.)
D. Dièg, mettant l'épée à la main. Achève, et prends ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front.
Le Comte. Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse?
D. Dièg. O Dieu! ma force usée en ce besoin me laisse!
Le Comte. Ton épée est à moi; mais tu serais trop vain,
Si ce honteux trophée avait chargé ma main.
Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction, l'histoire de ta vie;
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

ACTE I.

Scène VI.

D. Diègue, D. Rodrigue.

D. Dièg. Rodrigue, as-tu du cœur?
D. Rodr. Tout autre que mon pere
L'éprouverait sur l'heure.
D. Dièg. Agréable colère!
Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnais mon sang à ce noble courroux;
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte;
Viens me venger.
D. Rodr. De quoi?
D. Dièg. D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel:
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie;
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie;
Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage:
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage;
Meurs ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter;
Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,
Porter partout l'effroi dans une armée entière.
J'ai vu, par sa valeur, cent escadrons rompus;

Et, pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est. . . .

D. Rodr. De grâce, achevez.
D. Dièg. Le père de Chimène.
D. Rodr. Le. . . .
D. Dièg. Ne réplique point, je connais ton amour.
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour;
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance:
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi;
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
Accablé des malheurs où le destin me range.
Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.

SCÈNE VII.

D. RODRIGUE.

Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, et mon âme abattue
Cède au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé,
O Dieu, l'étrange peine!
En cet affront mon père est l'offensé,
Et l'offenseur le père de Chimène!

Que je sens de rudes combats!
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse:
Il faut venger un père, et perdre une maîtresse.
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini.
O Dieu, l'étrange peine!
Faut-il laisser un affront impuni?
Faut-il punir le père de Chimène?

Père, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie.
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,
Mais ensemble amoureuse,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,

Fer qui causes ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène?

Il vaut mieux courir au trépas.
Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père;
J'attire en me vengeant sa haine et sa colère;
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.
A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,
Et l'autre indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir;
Tout redouble ma peine.
Allons, mon âme; et puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison!
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire!
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison!
Respecter un amour dont mon âme égarée
Voit la perte assurée!
N'écoutons plus ce penser suborneur,
Qui ne sert qu'à ma peine.
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
Puisque après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu.
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse:
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence;
Courons à la vengeance;
Et, tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisque aujourd'hui mon père est l'offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène.

MOLIÈRE.

TARTUFE.

ACTE I.

Scene V.

Orgon, Cléante, Dorine.

Org. Ah! mon frère, bonjour.
Cl. Je sortais, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.
Org. *à Cléante.* Dorine.... Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
(à Dorine.)
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans? Comme est-ce qu'on s'y porte?
Dor. Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.
Org. Et Tartufe?
Dor. Tartufe? Il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille.
Org. Le pauvre homme!
Dor. Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encor cruelle!
Org. Et Tartufe?
Dor. Il soupa, lui tout seul, devant elle;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.
Org. Le pauvre homme!
Dor. La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.
Ogr. Et Tartufe?
Dor. Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.
Org. Le pauvre homme!
Dor. A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement survint tout aussitôt.

Org. Et Tartufe?
Dor. Il reprit courage comme il faut;
Et contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin.
Org. Le pauvre homme;
Dor. Tous deux se portent bien enfin,
Et je vais à madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.

Scène VI.

Orgon, Cléante.

Cl. A votre nez, mon frère, elle se rit de vous!
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui,
A vous faire oublier toutes choses pour lui?
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point?....
Org. Halte-là, mon beau-frère;
Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez.
Cl. Je ne le connais pas, puisque vous le voulez;
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être....
Org. Mon frère, vous seriez charmé de le connaître,
Et vos ravissements ne prendraient point de fin.
C'est un homme.... qui.... ah! un homme.... un homme enfin.
Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien;
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien,
De toutes amitiés il détache mon âme;
Et je verrais mourir frère, enfants, mère, et femme
Que je m'en soucierais autant que de cela.
Cl. Les sentiments humains, mon frère, que voilà!
Org. Ah! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venait, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attirait les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière;
Il faisait des soupirs, de grands élancements,
Et baisait humblement la terre à tous moments:
Et, lorsque je sortais, il me devançait vite.

Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitait,
Et de son indigence, et de ce qu'il était,
Je lui faisais des dons, mais, avec modestie,
Il me voulait toujours en rendre une partie.
"C'est trop, me disait-il, c'est trop de la moitié;
Je ne mérite pas de vous faire pitié."
Et, quand je refusais de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il allait le répandre.
Enfin le ciel chez moi me le fit retirer,
Et depuis ce temps-là tout semble y prospérer;
Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même,
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle:
Il s'impute à péché la moindre bagatelle;
Un rien presque suffit pour le scandaliser,
Jusque-là qu'il se vint, l'autre jour, accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

Cl. Parbleu! vous êtes fou, mon frère, que je croi.
Avec de tels discours vous moquez-vous de moi?
Et que prétendez-vous que tout ce badinage. . . .

Org. Mon frère, ce discours sent le libertinage:
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché;
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

Cl. Voilà de vos pareils le discours ordinaire:
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux
C'est être libertin que d'avoir de bons yeux;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées,
N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
Je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est point les esclaves.
Il est de faux dévots ainsi que de faux braves:
Et, comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit,
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Hé quoi! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage;
Égaler l'artifice à la sincérité,

Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne?
Les hommes la plupart sont étrangement faits;
Dans la juste nature on ne les voit jamais:
La raison a pour eux des bornes trop petites;
En chaque caractère ils passent ses limites,
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.

Org. Oui, vous êtes sans doute un docteur qu'on révère
Tout le savoir du monde est chez vous retiré;
Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,
Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes,
Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes.

Cl. Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré:
Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré.
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science.
Du faux avec le vrai faire la différence.
Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle;
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilége et trompeuse grimace
Abuse impunément, et se joue, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré.
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés;
Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
Par le chemin du ciel courir à la fortune;
Qui, brûlants et priants, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment:
D'autant plus dangereux, dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paraître.

Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre;
Ce titre par aucun ne leur est débattu;
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu:
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine et traitable;
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement;
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle.
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle,
Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

Org. Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit?
Cl. Oui.
Org., *s'en allant.* Je suis votre valet.
Cl. De grâce, un mot, mon frère.
Laissons là ce discours. Vous savez que Valère
Pour être votre gendre a parole de vous.
Org. Oui.
Cl. Vous aviez pris jour pour un lien si doux.
Org. Il est vrai.
Cl. Pourquoi donc en différer la fête?
Org. Je ne sais.
Cl. Auriez-vous autre pensée en tête?
Org. Peut-être.
Cl. Vous voulez manquer à votre foi?
Org. Je ne dis pas cela.
Cl. Nul obstacle, je croi,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.
Org. Selon.
Cl. Pour dire un mot faut-il tant de finesses?
Valère, sur ce point, me fait vous visiter.

Org. Le ciel en soit loué!
Cl. Mais que lui reporter?
Org. Tout ce qu'il vous plaira.
Cl. Mais il est nécessaire
De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc?
Org. De faire
Ce que le ciel voudra.
Cl. Mais parlons tout de bon.
Valère a votre foi; la tiendrez-vous, ou non?
Org. Adieu.
Cl., *seul.* Pour son amour je crains une disgrâce,
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

ANDRÉ CHÉNIER.

LA JEUNE CAPTIVE.

Saint-Lazare.

"L'épi naissant mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoique l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embasser la mort,
Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance:
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

O mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts;
Je ne veux pas mourir encore."

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive;
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle:
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

IAMBE.

Composé peu d'instants avant d'aller au supplice.

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.

Peut-être est-ce bientôt mon tour;
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière!
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.
. . . .

MILLEVOYE.

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans:
"Bois que j'aime, adieu, je succombe.
Votre deuil a prédit mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je lis un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit: Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Et c'est pour la dernière fois.
La nuit du trépas t'environne;
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre du coteau.
Et je meurs! De sa froide haleine
Un vent funeste m'a touché,

Et mon hiver s'est approché
Quand mon printemps s'écoule à peine.
Arbuste en un seul jour détruit,
Quelques fleurs faisaient ma parure,
Mais ma languissante verdure
Ne laisse après elle aucun fruit.
Tombe, tombe, feuille éphémère!
Voile aux yeux ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais vers la solitaire allée
Si mon amante désolée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par un léger bruit
Mon ombre un instant consolée."
Il dit, s'éloigne . . . . et sans retour!
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe.
Mais ce qu'il aimait ne vint pas
Visiter la pierre isolée:
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

DELILLE.

NEWTON.

Pénétrez de Newton le secret sanctuaire:
Loin d'un monde frivole et de son vain fracas,
Et de ces vils pensers qui rampent ici-bas,
Dans cette vaste mer de feux étincelante,
Devant qui notre esprit recule d'épouvante,
Newton plonge; il poursuit, il atteint ces grands corps
Qui jusqu'à lui sans lois, sans règles, sans accords,
Roulaient désordonnés sous ces voûtes profondes:
De ces brillants chaos Newton a fait des mondes.
Atlas de tous ces cieux qui reposent sur lui,
Il les fait l'un de l'autre et la règle et l'appui;
Il calcule leur cours, leur grandeur, leurs distances.
C'est en vain qu'égarée en ces déserts immenses

La comète espérait échapper à ses yeux;
Fixes ou vagabonds, il saisit tous ses feux,
Qui suivant de leur cours l'incroyable vitesse,
Sans cesse s'attirant, se repoussent sans cesse;
Et par deux mouvements, mais par la même loi,
Roulent tous l'un sur l'autre, et chacun d'eux sur soi.
O pouvoir d'un grand homme et d'une âme divine!
Ce que Dieu seul a fait, Newton seul l'imagine;
Et chaque astre répète en proclamant leur nom:
"Gloire au Dieu qui créa les mondes et Newton!"

LE CHIEN.

A leur tête est le chien, aimable autant qu'utile,
Superbe et caressant, courageux, mais docile.
Formé pour le conduire et pour le protéger,
Du troupeau qu'il gouverne il est le vrai berger.
Le ciel l'a fait pour nous; et dans leur cour rustique
Il fut des rois pasteurs le premier domestique.
Redevenu sauvage il erre dans les bois:
Qu'il aperçoive l'homme, il rentre sous ses lois;
Et, par un vieil instinct qui jamais ne s'efface
Semble de ses amis reconnaître la trace.
Gardant du bienfait seul le doux ressentiment,
Il vient lécher ma main après le châtiment;
Souvent il me regarde, humide de tendresse,
Son œil affectueux implore une caresse:
J'ordonne, il vient à moi; je menace, il me fuit;
Je l'appelle, il revient; je fais signe, il me suit;
Je m'éloigne, quels pleurs! je reviens, quelle joie!
Chasseur sans intérêt, il m'apporte sa proie.
Sévère dans la ferme, humain dans la cité,
Il soigne le malheur, conduit la cécité;
Et moi, de l'Hélicon malheureux Bélisaire,
Peut-être un jour ses yeux guideront ma misère.
Est-il hôte plus sûr, ami plus généreux?
Un riche marchandait le chien d'un malheureux;
Cette offre l'affligea: "Dans mon destin funeste
Qui m'aimera, dit-il, si mon chien ne me reste!"
Point de trève à ses soins, de borne à son amour,
Il me garde la nuit, m'accompagne le jour.
Dans la foule étonnée on l'a vu reconnaître,
Saisir et dénoncer l'assassin de son maître;
Et quand son amitié n'a pu le secourir,
Quelquefois sur sa tombe il s'obstine à mourir.

Enfin le grand Buffon écrivit son histoire,
Homère l'a chanté, rien ne manque à sa gloire:
Et lorsqu'à son retour le chien d'Ulysse absent,
Dans l'excès du plaisir meurt en le caressant,
Oubliant Pénélope, Eumée, Ulysse même,
Le lecteur voit en lui le héros du poëme.

BÉRANGER.

LE ROI D'YVETOT.

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire;
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive;
Mais, en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Aux filles de bonnes maisons
 Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
 De le nommer leur père:
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer quatre fois l'an
  Au blanc.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
  La, la.

Il n'agrandit point ses états,
 Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
 Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
  Pleura.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
  La, la.

On conserve encor le portrait
 De ce digne et bon prince;
C'est l'enseigne d'un cabaret
 Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
  Devant:
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
  La, la.

LES GUEUX.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Des gueux chantons la louange,
Que de gueux hommes de bien!
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté:
J'en atteste l'Évangile,
J'en atteste ma gaîté.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Au Parnasse la misère
Long-temps a régné, dit-on.
Quels biens possédait Homère?
Une besace, un bâton.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux
Vivent les gueux!

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Du faste qui vous étonne
L'exil punit plus d'un grand:
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir.

On peut bien manger sans nappe;
Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Quel dieu se plait et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit?
C'est l'Amour qui rend visite
A la pauvreté qui rit.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

L'Amitié que l'on regrette
N'a point quitté nos climats;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

ADIEUX DE MARIE STUART.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage;
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!

Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi:
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux;
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

LE MARQUIS DE CARABAS.

Voyez ce vieux marquis
Nous traiter en peuple conquis;
Son coursier décharné
De loin chez nous l'a ramené.
Vers son vieux castel
Ce noble mortel
Marche en brandissant
Un sabre innocent.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Aumôniers, châtelains,
Vassaux, vavassaux et vilains,
C'est moi, dit-il, c'est moi
Qui seul ai rétabli mon roi.
Mais s'il ne me rend
Les droits de mon rang,
Avec moi, corbleu!
Il verra beau jeu.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Pour me calomnier,
Bien qu'on ait parlé d'un meunier,
Ma famille eut pour chef
Un des fils de Pépin-le-Bref
D'après mon blason
Je crois ma maison
Plus noble, ma foi,
Que celle du roi.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Qui me résisterait?
La marquise a le tabouret.
Pour être évêque un jour,
Mon dernier fils suivra la cour.
Mon fils le baron,
Quoique un peu poltron,
Veut avoir des croix;
Il en aura trois.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Vivons donc en repos.
Mais l'on m'ose parler d'impôts!
A l'état, pour son bien,
Un gentilhomme ne doit rien
Grace à mes créneaux,
A mes arsenaux,
Je puis au préfet
Dire un peu son fait.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Prêtres que nous vengeons,
Levez la dime, et partageons;
Et toi, peuple animal,
Porte encor le bât féodal.
Seuls nous chasserons,
Et tous vos tendrons
Subiront l'honneur
Du droit du seigneur.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Curé, fais ton devoir;
Remplis pour moi ton encensoir.
Vous, pages et varlets,
Guerre aux vilains, et rossez-les!
Que de mes aïeux
Ces droits glorieux
Passent tout entiers
A mes héritiers.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

LA BONNE VIEILLE.

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse!
Vous vieillirez, et je ne serai plus.
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi; mais que l'âge pénible
Vous trouve encor fidèle à mes leçons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Les traits charmants qui m'auront inspiré,

Des doux récits les jeunes gens avides
Diront: Quel fut cet ami tant pleuré?
De mon amour peignez, s'il est possible,
L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

On vous dira: Savait-il être aimable?
Et sans rougir vous direz: Je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable?
Avec orgueil vous répondrez: Jamais.
Ah! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Vous que j'appris à pleurer sur la France,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance
Pour consoler mon pays malheureux.
Rappelez-leur que l'aquilon terrible,
De nos lauriers a détruit vingt moissons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile
De vos vieux ans charmera les douleurs;
A mon portrait, quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs,
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

LE DIEU DES BONNES GENS.

Il est un Dieu; devant lui je m'incline,
Pauvre et content, sans lui demander rien.
De l'univers observant la machine,
J'y vois du mal, et n'aime que le bien.
Mais le plaisir à ma philosophie
Révèle assez des cieux intelligents.
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans ma retraite où l'on voit l'indigence,
Sans m'éveiller, assise à mon chevet,
Grace aux amours, bercé par l'espérance,
D'un lit plus doux je rêve le duvet.
Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie!
Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgents,
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.
Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie!
Moi, pour braver des maîtres exigeants,
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où, près de la Victoire,
Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,
J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire
De leurs manteaux secouer les frimas.
Sur nos débris Albion nous défie;
Mais les destins et les flots sont changeants:
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre!
Nous touchons tous à nos derniers instants:
L'éternité va se faire comprendre;
Tout va finir, l'univers et le temps
O chérubins à la face bouffie,
Réveillez donc les morts peu diligents.
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur! non, Dieu n'est point colère;
S'il créa tout, à tout il sert d'appui:
Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,
Et, vous, amours, qui créez après lui,
Prêtez un charme à ma philosophie
Pour dissiper des rêves affligeants.
Le verre en main, que chacun se confie
Au Dieu des bonnes gens.

LE BON VIEILLARD.

Joyeux enfants, vous que Bacchus rassemble,
Par vos chansons vous m'attirez ici.
Je suis bien vieux; mais en vain ma voix tremble:
Accueillez-moi, j'aime à chanter aussi.
Du temps passé j'apporte des nouvelles;
J'ai bu jadis avec le bon Panard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

De me fêter, eh quoi! chacun s'empresse!
A ma santé coule un vin généreux.
Ce doux accueil enhardit ma vieillesse:
Je crains toujours d'attrister les heureux.
Que les plaisirs vous couvrent de leurs ailes;
Avec le temps vous compterez plus tard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Ainsi que vous j'ai vécu de caresses;
Vos grand'mamans diraient si je leur plus.
J'eus des châteaux, des amis, des maîtresses;
Amis, châteaux, maîtresses, ne sont plus.
Les souvenirs me sont restés fidèles;
Aussi parfois je soupire à l'écart.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Dans nos discords j'ai fait plus d'un naufrage,
Sans fuir jamais la France et son doux ciel.
Au peu de vin que m'a laissé l'orage,
L'orgueil blessé ne mêle point de fiel.
J'ai chanté même, aux vendanges nouvelles,
Sur des coteaux dont j'eus long-temps ma part.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Vieux compagnon des guerriers d'un autre âge,
Comme Nestor je ne vous parle pas.
De tous les jours où brilla mon courage
J'achèterais un jour de vos combats.
Je l'avoûrai, vos palmes immortelles
M'ont rendu cher un nouvel étendard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Sur vos vertus quel avenir se fonde!
Enfants, buvons à mes derniers amours.
La liberté va rajeunir le monde;
Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours.
D'un beau printemps, aimables hirondelles,
J'ai pour vous voir différé mon départ.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

LES ENFANTS DE LA FRANCE.

Reine du monde, ô France! ô ma patrie!
Soulève enfin ton front cicatrisé.
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfants l'étendard s'est brisé.
Quand la Fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
  Tes ennemis disaient encor:
  Honneur aux enfants de la France!

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
France, et ton nom triomphe des revers.
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
Qui se relève et gronde au haut des airs.
Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux;
  Il crie au fond de ses roseaux:
  Honneur aux enfants de la France!

Pour effacer des coursiers du Barbare
Les pas empreints dans tes champs profanés,
Jamais le ciel te fut-il moins avare?
D'épis nombreux vois ces champs couronnés
D'un vol fameux prompts à venger l'offense,
Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,
  Y graver en traits immortels:
  Honneur aux enfants de la France!

Prête l'oreille aux accents de l'histoire:
Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé?
Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
Ne fut cent fois de ta gloire accablé?
En vain l'Anglais a mis dans la balance
L'or que pour vaincre ont mendié les rois,
  Des siècles entends-tu la voix?
  Honneur aux enfants de la France!

Dieu, qui punit le tyran et l'esclave,
Veut te voir libre, et libre pour toujours.
Que tes plaisirs ne soient plus une entrave:
La Liberté doit sourire aux amours.
Prends son flambeau, laisse dormir sa lance;
Instruis le monde, et cent peuples divers
Chanteront en brisant leurs fers:
Honneur aux enfants de la France!

Relève-toi, France, reine du monde!
Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.
Oui, d'âge en âge une palme féconde
Doit de tes fils protéger les tombeaux.
Que près du mien, telle est mon espérance,
Pour la patrie, admirant mon amour,
Le voyageur répète un jour:
Honneur aux enfants de la France!

LE BON DIEU.

Un jour, le bon Dieu s'éveillant
Fut pour nous assez bienveillant;
Il met le nez à la fenêtre:
"Leur planète a péri peut-être."
Dieu dit, et l'aperçoit bien loin
Qui tourne dans un petit coin.
Si je conçois comment on s'y comporte,
Je veux bien, dit-il, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Blancs ou noirs, gelés ou rôtis,
Mortels, que j'ai faits si petits,
Dit le bon Dieu d'un air paterne;
On prétend que je vous gouverne,
Mais vous devez voir, Dieu merci,
Que j'ai des ministres aussi.
Si je n'en mets deux ou trois à la porte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Pour vivre en paix, vous ai-je en vain
Donné des filles et du vin?
A ma barbe, quoi! des pygmées,
M'appelant le Dieu des armées,
Osent, en invoquant mon nom,

Vous tirer des coups de canon!
Si j'ai jamais conduit une cohorte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Que font ces nains si bien parés
Sur des trônes à clous dorés?
Le front huilé, l'humeur altière,
Ces chefs de votre fourmilière
Disent que j'ai béni leurs droits,
Et que par ma grace ils sont rois.
Si c'est par moi qu'ils règnent de la sorte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Je nourris d'autres nains tout noirs
Dont mon nez craint les encensoirs.
Ils font de la vie un carême,
En mon nom lancent l'anathème
Dans des sermons fort beaux, ma foi,
Mais qui sont de l'hébreu pour moi.
Si je crois rien de ce qu'on y rapporte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Enfants, ne m'en veuillez donc plus;
Les bons cœurs seront mes élus
Sans que pour cela je vous noie,
Faites l'amour, vivez en joie;
Narguez vos grands et vos cafards.
Adieu, car je crains les mouchards.
A ces gens-là si j'ouvre un jour ma porte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

LE CINQ MAI.

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire,
Aux bords lointains où tristement j'errais.
Humble débris d'un héroïque empire,
J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,
Sous le soleil, je vogue plus joyeux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieux! le pilote a crié: Sainte-Hélène!
Et voilà donc où languit le héros!
Bons Espagnols, là s'éteint votre haine;
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance:
Le temps n'est plus des trépas glorieux!
Pauvre soldat, je reverrai la France;
La main d'un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort ce boulet invincible
Qui fracassa vingt trônes à la fois.
Ne peut-il pas, se relevant terrible,
Aller mourir sur la tête des rois?
Ah! ce rocher repousse l'espérance:
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la Victoire à le suivre:
Elle était lasse; il ne l'attendit pas.
Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre.
Mais quels serpents enveloppent ses pas!
De tout laurier un poison est l'essence;
La mort couronne un front victorieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France;
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
"Serait-ce lui? disent les potentats:
Vient-il encor redemander le monde?
Armons soudain deux millions de soldats."
Et lui, peut-être accablé de souffrance,
A la patrie adresse ses adieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France;
La main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère,
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil?
Bien au-dessus des trônes de la terre
Il apparaît brillant sur cet écueil.
Sa gloire est là comme le phare immense
D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage?
Un drapeau noir! ah, grands dieux, je frémis!

Quoi! lui mourir! ô gloire! quel veuvage!
Autour de moi pleurent ses ennemis.
Loin de ce roc nous fuyons en silence;
L'astre du jour abandonne les cieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

LES HIRONDELLES.

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait: Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France:
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine:
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour;
Là d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas;
Elle écoute, et puis elle pleure.
De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps l'étranger, peut-être,
Du vallon reprend le chemin;
Sous mon chaume il commande en maître;
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

LE VIEUX SERGENT.

Près du rouet de sa fille chérie
Le vieux sergent se distrait de ses maux,
Et, d'une main que la balle a meurtrie,
Berce en riant deux petits-fils jumeaux.
Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois: "Ce n'est pas tout de naître;
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!"

Mais qu'entend-il? le tambour qui résonne:
Il voit au loin passer un bataillon.
Le sang remonte à son front qui grisonne;
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
Hélas! soudain, tristement il s'écrie:
"C'est un drapeau que je ne connais pas.
Ah! si jamais vous vengez la patrie,
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

"Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,
Ces paysans, fils de la République,
Sur la frontière à sa voix accourus?
Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
Tous à la gloire allaient du même pas.
Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

"De quel éclat brillaient dans la bataille
Ces habits bleus par la Victoire usés!
La Liberté mêlait à la mitraille
Des fers rompus et des sceptres brisés.
Les nations, reines par nos conquêtes,
Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
Heureux celui qui mourut dans ces fêtes!
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

"Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs:
Par la cartouche encor toute noircie,
Leur bouche est prête à flatter les tyrans
La Liberté déserte avec ses armes;
D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras;
A notre gloire on mesure nos larmes.
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!"

Sa fille alors, interrompant sa plainte,
Tout en filant lui chante à demi-voix
Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
Ont en sursaut réveillé tous les rois.
"Peuple, à ton tour que ces chants te réveillent:
Il en est temps!" dit-il aussi tout bas.
Puis il répète à ses fils qui sommeillent:
"Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!"

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien long-temps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille:
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère;
Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien long-temps de ça:
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai;
Il me dit: Bonjour, ma chère
Bonjour, ma chère.

— Il vous a parlé, grand'mère!
Il vous a parlé!

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour:
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents;
On admirait son cortége.
Chacun disait: Quel beau temps!
Le ciel toujours le protége.
Son sourire était bien doux;
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère!
Quel beau jour pour vous!

Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte;
J'ouvre, bon Dieu! c'était lui
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseoit où me voilà,
S'écriant: Oh! quelle guerre!
Oh! quelle guerre!
— Il s'est assis là, grand'mère!
Il s'est assis là!

J'ai faim, dit-il; et bien vite
Je sers piquette et pain bis;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit: Bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France.
Il part; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère!
Vous l'avez encor!

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.

Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Long-temps aucun ne l'a cru;
On disait: Il va paraître.
Par mer il est accouru;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère!
Fut bien amère!
— Dieu vous bénira, grand'mère;
Dieu vous bénira.

SOUVENIRS D'ENFANCE.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

Salut! à vous, amis de mon jeune âge.
Salut! parents que mon amour bénit.
Grace à vos soins, ici, pendant l'orage,
Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un nid.

Je veux revoir jusqu'à l'étroite geôle,
Où, près de nièce aux frais et doux appas,
Régnait sur nous le vieux maître d'école,
Fier d'enseigner ce qu'il ne savait pas.

J'ai fait ici plus d'un apprentissage,
A la paresse, hélas! toujours enclin.
Mais je me crus des droits au nom de sage,
Lorsqu'on m'apprit le métier de Franklin.

C'était à l'âge où naît l'amitié franche,
Sol que fleurit un matin plein d'espoir.
Un arbre y croît dont souvent une branche
Nous sert d'appui pour marcher jusqu'au soir.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

C'est dans ces murs qu'en des jours de défaites,
De l'ennemi j'écoutais le canon.

Ici ma voix, mêlée aux chants des fêtes,
De la patrie a bégayé le nom.

Ame rêveuse, aux ailes de colombe,
De mes sabots, là, j'oubliais le poids.
Du ciel, ici, sur moi la foudre tombe
Et m'apprivoise avec celle des rois.

Contre le sort ma raison s'est armée
Sous l'humble toit, et vient aux mêmes lieux
Narguer la gloire, inconstante fumée
Qui tire aussi des larmes de nos yeux.

Amis, parents, témoins de mon aurore,
Objets d'un culte avec le temps accru,
Oui, mon berceau me semble doux encore,
Et la berceuse a pourtant disparu.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

LAMARTINE.

L'AIGLE ET LE SOLEIL.

Ne dites pas, enfants, comme d'autres ont dit:
"Dieu ne me connaît pas, car je suis trop petit;
Dans sa création ma faiblesse me noie;
Il voit trop d'univers pour que son œil me voie."

L'aigle de la montagne un jour dit au soleil:
"Pourquoi luire plus bas que ce sommet vermeil?
A quoi sert d'éclairer ces prés, ces gorges sombres,
De salir tes rayons sur l'herbe dans des ombres?
La mousse imperceptible est indigne de toi!
— Oiseau, dit le soleil, viens et monte avec moi!"
L'aigle, avec le rayon s'élevant dans la nue,
Vit la montagne fondre et baisser à sa vue,
Et quand il eut atteint son horizon nouveau,
A son œil confondu tout parut de niveau.
"Eh bien! dit le soleil, tu vois, oiseau superbe,

Si, pour moi, la montagne est plus haute que l'herbe?
Rien n'est grand ni petit devant mes yeux géants:
La goutte d'eau me peint comme ces océans:
De tout ce qui me voit je suis l'astre et la vie.
Comme le cèdre altier, l'herbe me glorifie;
J'y chauffe la fourmi; des nuits j'y bois les pleurs;
Mon rayon s'y parfume en traînant sur les fleurs!"
Et c'est ainsi que Dieu, qui seul est sa mesure,
D'un œil pour tous égal voit toute sa nature! . . . .
Chers enfants, bénissez, si votre cœur comprend,
Cet œil qui voit l'insecte et pour qui tout est grand!

LA FOI.

O néant! ô seul dieu que je puisse comprendre!
Silencieux abîme où je vais redescendre,
Pourquoi laissas-tu l'homme échapper de ta main?
De quel sommeil profond je dormais dans ton sein!
Dans l'éternel oubli j'y dormirais encore;
Mes yeux n'auraient pas vu ce faux jour que j'abhorre;
Et dans ta longue nuit mon paisible sommeil
N'aurait jamais connu ni songes ni réveil.

— Mais puisque je naquis, sans doute il fallait naître.
Si l'on m'eût consulté, j'aurais refusé l'être.
Vains regrets! le destin me condamnait au jour,
Et je viens, ô soleil, te maudire à mon tour.

— Cependant, il est vrai, cette première aurore,
Ce réveil incertain d'un être qui s'ignore,
Cet espace infini s'ouvrant devant ses yeux,
Ce long regard de l'homme interrogeant les cieux,
Ce vague enchantement, ces torrents d'espérance,
Éblouissent les yeux au seuil de l'existence.
Salut, nouveau séjour où le temps m'a jeté,
Globe, témoin futur de ma félicité!
Salut, sacré flambeau qui nourris la nature,
Soleil, premier amour de toute créature!
Vastes cieux, qui cachez le Dieu qui vous a faits!
Terre, berceau de l'homme, admirable palais!
Homme semblable à moi, mon compagnon, mon frère!
Toi plus belle à mes yeux, à mon âme plus chère!
Salut, objets, témoins, instruments de bonheur!
Remplissez vos destins, je vous apporte un cœur. . .

— Que ce rêve est brillant! mais, hélas! c'est un rêve.
Il commençait alors; maintenant il s'achève.
La douleur lentement m'entr'ouvre le tombeau:
Salut, mon dernier jour! sois mon jour le plus beau!

J'ai vécu; j'ai passé ce désert de la vie,
Où toujours sous mes pas chaque fleur s'est flétrie;
Où toujours l'espérance, abusant ma raison,
Me montrait le bonheur dans un vague horizon;
Où du vent de la mort les brûlantes haleines
Sous mes lèvres toujours tarissaient les fontaines.
Qu'un autre, s'exhalant en regrets superflus,
Redemande au passé ses jours qui ne sont plus,
Pleure de son printemps l'aurore évanouie,
Et consente à revivre une seconde vie:
Pour moi, quand le destin m'offrirait, à mon choix,
Le sceptre du génie ou le trône des rois,
La gloire, la beauté, les trésors, la sagesse,
Et joindrait à ses dons l'éternelle jeunesse;
J'en jure par la mort, dans un monde pareil,
Non, je ne voudrais pas rajeunir d'un soleil.
Je ne veux pas d'un monde où tout change, où tout passe;
Où, jusqu'au souvenir, tout s'use et tout s'efface;
Où tout est fugitif, périssable, incertain;
Où le jour du bonheur n'a pas de lendemain.

— Combien de fois ainsi, trompé par l'existence,
De mon sein pour jamais j'ai banni l'espérance!
Combien de fois ainsi mon esprit abattu
A cru s'envelopper d'une froide vertu,
Et, rêvant de Zénon la trompeuse sagesse,
Sous un manteau stoïque a caché sa faiblesse!
Dans son indifférence un jour enseveli,
Pour trouver le repos il invoquait l'oubli:
Vain repos, faux sommeil! — Tel qu'au pied des collines
Où Rome sort du sein de ses propres ruines,
L'œil voit dans ce chaos, confusément épars,
D'antiques monuments, de modernes remparts,
Des théâtres croulants, dont les frontons superbes
Dorment dans la poussière ou rampent sous les herbes,
Les palais des héros par les ronces couverts,
Des dieux couchés au seuil de leurs temples déserts,
L'obélisque éternel ombrageant la chaumière,
La colonne portant une image étrangère,
L'herbe dans les forum, les fleurs dans les tombeaux,
Et ces vieux panthéons peuplés de dieux nouveaux;

Tandis que, s'élevant de distance en distance,
Un faible bruit de vie interrompt ce silence. . .
Telle est notre âme après ces longs ébranlements:
Secouant la raison jusqu'en ses fondements,
Le malheur n'en fait plus qu'une immense ruine,
Où comme un grand débris le désespoir domine;
De sentiments éteints silencieux chaos,
Éléments opposés sans vie et sans repos,
Reste des passions par le temps effacées,
Combat désordonné de vœux et de pensées,
Souvenirs expirants, regrets, dégoûts, remords.
Si du moins ces débris nous attestaient sa mort!
Mais sous ce vaste deuil l'âme encore est vivante;
Ce feu sans aliment soi-même s'alimente;
Il renaît de sa cendre, et ce fatal flambeau
Craint de brûler encore au delà du tombeau.

Ame, qui donc es-tu? flamme qui me dévore,
Dois-tu vivre après moi? dois-tu souffrir encore?
Hôte mystérieux, que vas-tu devenir?
Au grand flambeau du jour vas-tu te réunir?
Peut-être de ce feu tu n'es qu'une étincelle,
Qu'un rayon égaré, que cet astre rappelle;
Peut-être que, mourant lorsque l'homme est détruit,
Tu n'es qu'un suc plus pur que la terre a produit,
Une fange animée, une argile pensante. . .
Mais que vois-je? A ce mot tu frémis d'épouvante:
Redoutant le néant, et lasse de souffrir,
Hélas! tu crains de vivre et trembles de mourir.

— Qui te révélera, redoutable mystère?
J'écoute en vain la voix des sages de la terre;
Le doute égare aussi ces sublimes esprits,
Et de la même argile ils ont été pétris.
Rassemblant les rayons de l'antique sagesse,
Socrate te cherchait aux beaux jours de la Grèce;
Platon à Sunium te cherchait après lui:
Deux mille ans sont passés, je te cherche aujourd'hui;
Deux mille ans passeront, et les enfants des hommes
S'agiteront encor dans la nuit où nous sommes.
La vérité rebelle échappe à nos regards,
Et Dieu seul réunit tous ses rayons épars.

— Ainsi, prêt à fermer mes yeux à la lumière,
Nul espoir ne viendra consoler ma paupière:
Mon âme aura passé, sans guide et sans flambeau,

De la nuit d'ici-bas dans la nuit du tombeau;
Et j'emporte au hasard, au monde où je m'élance,
Ma vertu sans espoir, mes maux sans récompense.
Réponds-moi, Dieu cruel! S'il est vrai que tu sois,
J'ai donc le droit fatal de maudire tes lois!
Après le poids du jour, du moins le mercenaire
Le soir s'assied à l'ombre, et reçoit son salaire;
Et moi, quand je fléchis sous le fardeau du sort,
Quand mon jour est fini, mon salaire est la mort!

. . . .
. . . .

— Mais tandis qu'exhalant le doute et le blasphème,
Les yeux sur mon tombeau, je pleure sur moi-même,
La foi, se réveillant comme un doux souvenir,
Jette un rayon d'espoir sur mon pâle avenir,
Sous l'ombre de la mort me ranime et m'enflamme,
Et rend à mes vieux jours la jeunesse de l'âme.
Je remonte aux lueurs de ce flambeau divin,
Du couchant de ma vie à son riant matin;
J'embrasse d'un regard la destinée humaine;
A mes yeux satisfaits tout s'ordonne et s'enchaîne;
Je lis dans l'avenir la raison du présent;
L'espoir ferme après moi les portes du néant,
Et, rouvrant l'horizon à mon âme ravie,
M'explique par la mort l'énigme de la vie.

Cette foi qui m'attend au bord de mon tombeau,
Hélas! il m'en souvient, plana sur mon berceau.
De la terre promise immortel héritage,
Les pères à leurs fils l'ont transmis d'âge en âge.
Notre esprit la reçoit à son premier réveil,
Comme les dons d'en haut, la vie et le soleil;
Comme le lait de l'âme, en ouvrant la paupière,
Elle a coulé pour nous des lèvres d'une mère;
Elle a pénétré l'homme en sa tendre saison;
Son flambeau dans les cœurs précéda la raison.
L'enfant, en essayant sa première parole,
Balbutie au berceau son sublime symbole;
Et, sous l'œil maternel germant à son insu,
Il la sent dans son cœur croître avec la vertu.

Ah! si la vérité fut faite pour la terre,
Sans doute elle a reçu ce simple caractère;
Sans doute, dès l'enfance offerte à nos regards
Dans l'esprit par les sens entrant de toutes parts,

Comme les purs rayons de la céleste flamme,
Elle a dû dès l'aurore environner notre âme,
De l'esprit par l'amour descendre dans les cœurs,
S'unir au souvenir, se fondre dans les mœurs;
Ainsi qu'un grain fécond que l'hiver couvre encore,
Dans notre sein longtemps germer avant d'éclore;
Et, quand l'homme a passé son orageux été,
Donner son fruit divin pour l'immortalité.

Soleil mystérieux, flambeau d'une autre sphère,
Prête à mes yeux mourants ta mystique lumière!
Pars du sein du Très-Haut, rayon consolateur!
Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur!
Hélas! je n'ai que toi: dans mes heures funèbres,
Ma raison qui pâlit m'abandonne aux ténèbres;
Cette raison superbe, insuffisant flambeau,
S'éteint comme la vie aux portes du tombeau.
Viens donc la remplacer, ô céleste lumière!
Viens d'un jour sans nuage inonder ma paupière;
Tiens-moi lieu du soleil que je ne dois plus voir,
Et brille à l'horizon comme l'astre du soir!

HYMNE DE L'ENFANT

A SON RÉVEIL.

O Père qu'adore mon père!
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux;
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère;

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître!

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,
Et que sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet,
La chèvre s'attache au cytise,
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes de mon lait;

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur,
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et, pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il? Prononcer ton nom!

O Dieu! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté.
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie.

On dit qu'il aime à recevoir
Les vœux présentés par l'enfance,
A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir.

On dit que leurs humbles louanges
A son oreille montent mieux;
Que les anges peuplent les cieux,
Et que nous ressemblons aux anges.

Ah! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur;
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse!

Que je sois bon, quoique petit,
Comme cet enfant dans le temple,
Que chaque matin je contemple,
Souriant au pied de mon lit!

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité;
Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse;

Et que ma voix s'élève à toi
Comme cette douce fumée
Que balance l'urne embaumée
Dans la main d'enfants comme moi!

BONAPARTE.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier, de loin, voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et, sous le vert tissu de la ronce et du lierre,
On distingue... un sceptre brisé.

Ici gît... point de nom! demandez à la terre!
Ce nom, il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves,
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle annonce,
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola;
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace:
Et ce pied s'est arrêté là...

Il est là!... Sous trois pas un enfant le mesure!
Son ombre ne rend pas même un léger murmure;

Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète,
Que je vienne outrager ta majesté muette.
Non! La lyre aux tombeaux n'a jamais insulté:
La mort de tout temps fut l'asile de la gloire.
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire;
Rien... excepté la vérité!

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage.
Mais, pareil à l'éclair, tu sortis d'un orage;
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom:
Tel ce Nil, dont Memphis boit les vagues fécondes,
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides;
La victoire te prit sur ses ailes rapides;
D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi.
Ce siècle, dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux... refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi.

Tu combattis l'erreur sans regarder le nombre;
Pareil au fier Jacob, tu luttas contre une ombre;
Le fantôme croula sous le poids d'un mortel;
Et de tous ces grands noms profanateur sublime,
Tu jouas avec eux comme la main du crime
Avec les vases de l'autel.

Ainsi, dans les accès d'un impuissant délire,
Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire
En jetant dans ses fers un cri de liberté
Un héros tout à coup de la poudre s'élève,
Le frappe avec son sceptre... Il s'éveille, et le rêve
Tombe devant la vérité.

Ah! si rendant ce sceptre à ses mains légitimes,
Plaçant sur ton pavois de royales victimes,
Tes mains des saints bandeaux avaient lavé l'affront;
Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois même
De quel divin parfum, de quel pur diadème
La gloire aurait sacré ton front!

Gloire, honneur, liberté, ces mots que l'homme adore,
Retentissaient pour toi comme l'airain sonore
Dont un stupide écho répète au loin le son:
De cette langue en vain ton oreille frappée
Ne comprit ici-bas que le cri de l'épée
Et le mâle accord du clairon.

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde que l'empire.
Tu marchais. . . tout obstacle était ton ennemi.
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Jamais, pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer.
Comme un soldat debout qui veille sous ses armes,
Tu vis de la beauté le sourire et les larmes,
Sans sourire et sans soupirer.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes;
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient comme un vent la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure:
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire;
Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire;
Fouler d'un même pied des tribuns et des rois;
Forger un joug trempé dans l'amour et la haine,
Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne
Un peuple échappé de ses lois;

Être d'un siècle entier la pensée et la vie;
Émousser le poignard, décourager l'envie,
Ébranler, raffermir l'univers incertain;
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde,

Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde,
Quel rêve!!! et ce fut ton destin!...

Tu tombas cependant de ce sublime faîte:
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau;
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

Oh! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit,
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu, que la pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit?

Tel qu'un pasteur, debout sur la rive profonde,
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde
Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours;
Tel, du sommet désert de ta grandeur suprême,
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours.

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes
Dont l'œil voit sur les mers étinceler les cimes:
Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux;
Et, d'un reflet de gloire éclairant ton visage,
Chaque flot t'apportait une brillante image
Que tu suivais longtemps des yeux.

Là, sur un pont tremblant tu défiais la foudre;
Là, du désert sacré tu réveillais la poudre:
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain;
Là, tes pas abaissaient une cime escarpée;
Là, tu changeais en sceptre une invincible épée.
Ici... Mais quel effroi soudain!

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue?
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue?
Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé?
Est-ce de vingt cités la ruine fumante,
Ou du sang des humains quelque plaine écumante?
Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout... tout, excepté le crime!
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime,

Un jeune homme, un héros d'un sang pur inondé.
Le flot qui l'apportait passait, passait sans cesse;
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé.

Comme pour effacer une tache livide,
On voyait sur son front passer sa main rapide;
Mais la trace du sang sous son doigt renaissait:
Et, comme un sceau frappé par une main suprême,
La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,
Le couronnait de son forfait.

C'est pour cela, tyran, que ta gloire ternie
Fera par ton forfait douter de ton génie;
Qu'une trace de sang suivra partout ton char,
Et que ton nom, jouet d'un éternel orage,
Sera pour l'avenir ballotté d'âge en âge
Entre Marius et César.

Tu mourus cependant de la mort du vulgaire,
Ainsi qu'un moissonneur va chercher son salaire,
Et dort sur sa faucille avant d'être payé;
De ton glaive sanglant tu t'armas en silence
Et tu fus demander justice ou récompense
Au Dieu qui t'avait envoyé!

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever:
Le signe rédempteur toucha son front farouche;
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom... qu'il n'osait achever.

Achève... C'est le Dieu qui règne et qui couronne;
C'est le Dieu qui punit, c'est le Dieu qui pardonne:
Pour les héros et nous il a des poids divers.
Parle-lui sans effroi: lui seul peut te comprendre.
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre:
L'un du sceptre, l'autre des fers.

Son cercueil est fermé: Dieu l'a jugé. Silence!
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance:
Que des faibles mortels la main n'y touche plus!
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie?
Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus?...

L'IDÉAL,

SUR UNE PAGE REPRÉSENTANT DES GÉNIES ENFANTS.

Hôtes des jeunes cœurs, beaux enfants des Génies,
Allez jouer plus loin, allez sourire ailleurs!
Les cordes de ma voix n'ont plus pour harmonies
Que des tristesses et des pleurs.

Chers anges du matin, éclos dans les rosées,
Nos lèvres d'homme, hélas! pour vous n'ont plus de miel;
Et vos ailes d'azur, de larmes arrosées,
Ne nous porteraient plus au ciel.

Il faut aux cœurs saignants des anges plus austères,
Pâles, vêtus de deuil, voilés de demi-jour,
Et plongeant en silence au fond de nos mystères
Un rayon doux comme l'amour.

Ces fantômes du cœur ont des accents de femme;
Sous de longs cheveux noirs ils dérobent leurs traits;
Ils vous disent tout bas, dans la langue de l'âme,
De tristes et divins secrets.

Nul ne connaît leur nom, nul n'a vu leur visage;
Ils s'attachent au cœur comme l'ombre à nos pas.
Est-ce un être réel? est-ce un divin mirage
Du bonheur qu'on pressent là-bas?

Qu'importe? Ciel ou terre, ange ou femme, ombre ou rêve,
Quelque nom qui te nomme, il est divin pour moi.
Que la terre l'ébauche et que le ciel l'achève,
Le nom sublime qui dit: Toi!

CASIMIR DELAVIGNE.

MEMMO

POÈME.

CHANT PREMIER.

LE CHEVRIER.

Terracine.

Chaque jour sur ce roc mon amour me ramène ;
Chaque jour, les pieds nus et le front découvert,
J'arrive, haletant, jusqu'au sommet désert,
D'où je vois l'olivier qui borne ton domaine.
J'y reste sous l'azur d'un ciel étincelant ;
Sous l'ardeur du midi j'y tombe, et mon envie
Est d'y tomber en exhalant
Le dernier souffle de ma vie.

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi ;
N'auras-tu pas pitié de moi ?

Je t'aime avec terreur, ô belle entre les belles !
Accouru pour te voir, je fuis à ton abord ;
Te parler, c'est ma vie ; et le froid de la mort
Vient me glacer la voix si de loin tu m'appelles.
Quand, muet devant toi, je me sens défaillir,
Tu fais de ma pâleur un jeu pour tes compagnes.
Pourtant j'étouffai sans pâlir
Une louve dans les montagnes.

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi ;
N'auras-tu pas pitié de moi ?

Jaloux, je porte envie à ta sœur qui sommeille
Sur ta couche, où son bras t'enlace avec amour,
Qui respire ton souffle, et qui baise à son tour
Le rosaire pressé par ta bouche vermeille.
Jaloux, lorsqu'un enfant que tu veux embrasser,
En détournant son front, contre toi se dépite,
L'air me brûle, et j'y sens passer
Tes baisers perdus qu'il évite.

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi ;
N'auras-tu pas pitié de moi ?

Si je rêve de toi, le feu court dans mes veines;
Je m'éveille, et mon œil t'admire où tu n'es pas;
Je couvre de mes pleurs, je serre dans mes bras
Ta vaine image en proie à mes caresses vaines.
Ma bouche, qui te cherche et tremble de désir,
Irrite en s'abusant l'ardeur qui me dévore,
Et s'entr'ouvre pour ressaisir
Un bonheur qu'elle rêve encore.

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi;
N'auras-tu pas pitié de moi?

Je suis pauvre, il est vrai; mais aucun sacrifice
Ne pourrait de mon cœur lasser le dévoûment.
Pour toi je plongerais dans un gouffre écumant,
Et j'oserais pour toi franchir ce précipice.
Si tu voulais mon sang, moi, qui te fuis partout,
J'irais, pour te l'offrir, tomber sur ton passage:
Le plus riche, en te donnant tout,
Peut-il te donner davantage?

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi;
N'auras-tu pas pitié de moi?

Parle, je n'ai qu'un bien, c'est cette croix d'ébène
A ta porte, ce soir, je cours la déposer.
J'ai ma guitare encor; parle, et je vais briser
Ces cordes dont les sons répondaient à ma peine.
Mon chien, c'est mon ami: je serai son bourreau;
Ah! parle, et je tûrai, malgré notre misère,
La seule chèvre du troupeau
Qui de son lait nourrit ma mère.

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi;
N'auras-tu pas pitié de moi?

Mais de tes cruautés à plaisir tu m'accables.
Eh bien! j'irai dans l'ombre épier ton retour;
Tu deviendras ma proie; ingrate, et mon amour,
Mes caresses pour toi seront impitoyables;
Et je veux le goûter, ce bonheur inhumain,
Et t'en désespérer; et m'en lasser moi-même,
Et te dire le lendemain:
Adda, ce n'est plus vous que j'aime!

Non, mon Adda, je meurs pour toi;
N'auras-tu pas pitié de moi?

Je meurs, tu l'as voulu: la force m'abandonne,
Mes yeux, las de s'ouvrir, sont brûlés par mes pleurs,
Je respire la mort dans le parfum des fleurs;
Sous les feux de l'été mon corps tremblant frissonne.
Du moins, quand devant toi passera mon cercueil,
Pour cacher ton mépris détournant le visage,
Ne ris pas de ma mère en deuil,
Qui te dira: C'est votre ouvrage!

Adda, je serai mort pour toi;
N'auras-tu pas pitié de moi?

CHANT DEUXIÈME.

ADDA.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

Tu sais si ma mère était belle!
Quand elle passe, chacun dit:
"Voyez, c'est Téréga, c'est celle
Qui fut la femme d'un bandit!"
Mais ce bandit, c'était un homme:
Son nom faisait pâlir d'effroi
Tout les carabiniers de Rome;
Et ton chien seul a peur de toi.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

Bon Memmo, tu ne hais personne,
Et tu n'en veux qu'aux fleurs des bois.
Tu crains pour l'oiseau qui frissonne
En se débattant sous tes doigts.
Un brave, à l'affût sur ces grèves,
Tire, et dort quand il s'est vengé;
Mais toi, tu fais de mauvais rêves
Si tes chevreaux n'ont pas mangé.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons;

Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

La guitare napolitaine,
Memmo, te sied bien en dansant;
Mais qui t'a vu dans la fontaine
Laver tes bras couverts de sang?
Tes jours sont doux, tes nuits sont sages;
Et si tu t'es rougi la main,
C'est aux fruits des mûriers sauvages
Que tu pillais sur ton chemin.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

Dans les gorges de Terracine,
Où mon père fut mis en croix,
De ton genou sur sa poitrine
Quel mourant a senti le poids?
Mes lèvres tremblaient de colère
Quand je te contai, l'autre jour,
Comment ils ont tué mon père,
Et toi tu m'as parlé d'amour!...

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

Pourtant tu me plais, quand la brise
Joue avec tes cheveux châtains;
De ta force je fus surprise,
Quand dans tes bras tu me retins;
Empreint d'un désespoir qui touche,
Ton regard faillit m'émouvoir;
Mais le dédain manque à ta bouche,
Et la colère à ton œil noir.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

A minuit, près de la cascade
Où j'ai vu mon père aux aguets,

Qu'ils sont doux dans une embuscade
D'un bandit les baisers muets!
Sur ses genoux, sous son haleine,
Dans ses bras... Memmo, quelle nuit!
Mais ta vieille mère est en peine
Quand tu reviens après minuit.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

Le ciel est noir, la nuit profonde;
Écoute, et comprends si tu veux:
Les trois soldats, qui font la ronde,
Vont passer dans le chemin creux.
Adieu, si la terreur te glace!
A revoir, si tu suis leurs pas!
Qu'un des trois reste sur la place,
Demain je ne te dirai pas:

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

CHANT TROISIÈME.

LES PRÉSAGES.

Adda berçait son enfant dans ses bras,
Et Memmo ne revenait pas.

"— Mère, entre Rome et Terracine
Que fait mon père, chaque nuit?
L'air des marais tue à minuit,
Et sur la route on assassine.
Mon Dieu! quand donc viendra le jour?
Mère, prions: j'ai peur, ma mère!
— Dors, cher petit; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père!

"— Dans les grands pins le vent murmure
Comme la nuit de Saint-Médard.
Quelle nuit! il revint si tard!
Elle saignait tant sa blessure!

Mon Dieu! quand donc viendra le jour?
Mère, prions: j'ai peur, ma mère!
— Dors, cher petit; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père!

"— On a frappé! c'est lui peut être...
Non; des morts c'est l'oiseau hideux
Qui nous a regardés tous deux,
En volant contre la fenêtre.
Mon Dieu! quand donc viendra le jour?
Mère, prions: j'ai peur, ma mère!
— Dors, cher petit; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père!

"— J'entends hurler dans les ténèbres
Les deux chiens noirs du vieux berger:
Quelqu'un, dit-il, est en danger
Lorsqu'ils poussent ces cris funèbres.
Mon Dieu! quand donc viendra le jour?
Mère, prions: j'ai peur, ma mère!
— Dors, cher petit; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père!

"— Malheur! malheur!... Vois-tu le cierge
Que mon père avait allumé?
Avant de s'être consumé,
Il s'éteint aux pieds de la Vierge!
Mon Dieu! quand donc viendra le jour?
Mère, prions: j'ai peur, ma mère!
— Dors, cher petit; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père!

"— On a tiré sur la colline:
Trois coups dans l'ombre ont retenti.
D'où vient qu'au second j'ai senti
Passer du froid dans ma poitrine?
Mon Dieu! quand donc viendra le jour?
Mère, prions: j'ai peur, ma mère!
— Dors, cher petit; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père!

"— C'est le cri d'un homme en détresse!...
Écoute, écoute!... Ils le tûront.
J'ai peur: écarte de mon front
Ce bras glacé qui me caresse!
Mon Dieu! quand donc viendra le jour?

Mère, prions: j'ai peur, ma mère!
— Dors, cher petit; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père!"

Le pauvre enfant s'endormit dans ses bras;
Pourtant Memmo ne revint pas.

CHANT QUATRIÈME

LA MORT DU BANDIT.

Trente écus d'or aux brigadiers romains!
Il est tombé près des marais Pontins,
Ce fier Memmo: le voilà sans haleine,
Défaillant, pâle, adossé contre un chêne
Des Apennins.
La mort attend; mais si la proie est belle,
Pour la saisir il lui faut des efforts,
Et l'âme est sourde à sa voix qui l'appelle;
Il faut du temps pour chasser d'un tel corps
L'âme rebelle.

Près d'un vieux mur, tombeau de Cicéron,
Ils ont porté leur vaillant compagnon;
Car du Vésuve à la route Appienne,
Il n'est tombeau, villa qui n'appartienne
A Cicéron.
Douze bandits dans ta demeure sombre,
La torche en main, implorant le Seigneur
Pour ce bandit couché sur un décombre;
O Tullius! ces hôtes font honneur
A ta grande ombre!

Penché sur lui, du front inanimé
L'un approchait le sapin enflammé;
Creusant la fosse et dévorant ses larmes,
L'autre disait: "De ses compagnons d'armes
Il fut aimé.
Un cardinal ne l'est pas davantage
Par les neveux dont il meurt assisté.
Qu'il était beau dans l'ardeur du pillage,
L'homme de bien! et que de probité
Dans un partage!

"D'un buis sacré, chaque printemps nouveau,
Pâque fleurie ombrageait son chapeau;

Au coin d'un bois, jamais durant l'octave,
Jamais à l'œuvre on n'aurait vu ce brave
Sans son rameau.
Prêtres, laïcs, voyageaient à leur guise,
Hors les Anglais, tous obtenaient merci;
Mais l'hérétique était de bonne prise.
Fêtez donc Pâque, et pour mourir ainsi,
Servez l'Église!"

Memmo s'agite; il vous parle: écoutez!...
Sa voix s'éteint, ses bras ensanglantés,
Ses larges mains cherchent sous la bruyère
Un vieux mousquet couché dans la poussière
A ses côtés.
C'est son ami, son défenseur fidèle;
Il le regarde, et, prêt à défaillir,
Sur la détente à ses efforts rebelle,
Son doigt glacé se courbe, et fait jaillir
Une étincelle.

"Bien! bien! dit-il, tu reconnais celui
Qui fut ton maître!... adieu, c'est fait de lui!
Humide encor du sang de ma blessure,
Pour me venger, dans une main plus sûre
Passe aujourd'hui.
Ce Gaëtan qui m'est venu surprendre,
Tu me le dois: feu sur mon meurtrier!
Dans cette fosse, où mon corps va descendre,
Avant trois jours il faut me l'envoyer,
Je vais l'attendre."

Un moine alors, l'air doux et l'œil fervent,
Suivait sa route et marchait en rêvant
Au saint emploi des dons que les fidèles
Avaient remis dans ses mains paternelles
Pour son couvent.
Avec respect on s'incline; on l'arrête.
Il s'approcha, guidé par un bandit,
Sans résister, sans relever la tête,
Et pas à pas, de peur qu'on n'entendît
Sonner sa quête.

Il fit tout bas plus d'un acte de foi:
On pense à Dieu quand on tremble pour soi.
Memmo lui dit: "Votre heure est arrivée,
Si par vos soins mon âme n'est sauvée:
Confessez-moi.

Là-haut, mon père, il faut que je réponde
De bien du sang répandu sans remords."
Humble et saisi d'une terreur profonde,
Le prêtre dit: "Mon fils, qui n'a ses torts
Dans ce bas monde?"

A chaque meurtre, avec recueillement,
Tous les bandits se signaient tristement.
Memmo reprit: "Au nom de la Madone
Et du Sauveur, voici ce que je donne
Par testament:
A mon Adda, qui pour moi fut si tendre,
Tous mes joyaux; ma croix d'or au saint lieu;
Cette arme à toi pour réjouir ma cendre;
Ma bourse au prêtre; enfin mon âme à Dieu,
S'il veut la prendre."

Force fut bien au prêtre épouvanté
De le bénir quand il eut accepté.
Adda survient, et son fils avec elle.
Dans ses yeux noirs, où l'éclair étincelle,
Que de fierté!
"Mort! mort! dit-elle: amis, du moins j'espère
Que l'ennemi ne l'a pas vu fuyant?"
"Non!" cria-t-il, se dressant de colère...
Et, pour l'enfant, il pleurait en voyant
Pleurer sa mère.

Memmo touchait à son dernier moment,
Et son Adda lui parlait doucement,
Puis l'embrassait, puis de ses tresses blondes
Elle essuyait les blessures profondes
De son amant.
Lui, sur un bras se relève et soupire.
Ses dents déjà, malgré lui se heurtant,
Par un bruit sourd trahissaient son martyre.
Penché sur elle, il lui sourit pourtant:
Mais quel sourire!...

"Adieu, dit-il, adieu! Séparons-nous
Comme le soir d'un jour de rendez-vous.
Te souvient-il, ô ma belle compagne,
De ce baiser donné sur la montagne
Par ton époux?
Baiser d'amour, baiser de fiançailles!
Il fut plus doux, plus ardent qu'aujourd'hui,

Quand j'étouffai tes cris dans les broussailles.
Un seul encor!... mais glacé... c'est celui
Des funérailles.

"Adda, ma veuve, il te faut un soutien:
Choisis un brave; et, tous deux, aimez bien
Ce pauvre enfant qui me regarde et pleure.
Ainsi que moi, prends soin qu'il vive et meure
En bon chrétien.
Treize ans venus, qu'au maître-autel du temple
Il communie; et, dès le lendemain,
Tu lui diras: "Ton père te contemple;
Ici sa tombe, et là le grand chemin:
Suis son exemple!..."

Lors commença le bandit pâlissant
A se rouler dans les flots de son sang.
C'était pitié que de voir sa souffrance!
"*Ave!*" dit-il. "*Amen!*" dit l'assistance
En gémissant.
Sa tête enfin retombe appesantie.
Salves d'adieu, retentissez dans l'air,
Couvrez la voix de son enfant qui crie;
Tonnez, mousquets!... pour le ciel ou l'enfer
L'âme est partie.

CHATEAUBRIAND.

TABLEAUX DE LA NATURE.

SECOND TABLEAU.

LA FORÊT.

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré!
Dans vos sombres détours en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude.
Prestige de mon cœur! je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons, une douce tristesse:
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
Oh! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière

Ici, loin des humains! — Au bruit de ces ruisseaux,
Sur un tapis de fleurs, sur l'herbe printanière,
Qu'ignoré je sommeille à l'ombre des ormeaux!
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles:
Ces genêts, ornements d'un sauvage réduit;
Ce chèvrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.
Forêts, dans vos abris, gardez mes vœux offerts!
A quel amant jamais serez-vous aussi chères?
D'autres vous rediront des amours étrangères;
Moi, de vos charmes seuls j'entretiens vos déserts.

TROISIÈME TABLEAU.

LE SOIR, AU BORD DE LA MER.

Les bois épais, les sirtes mornes, nues,
Mêlent leurs bords dans les ombres chenues.
En scintillant dans le zénith d'azur,
On voit percer l'étoile solitaire;
A l'occident, séparé de la terre,
L'écueil blanchit sous un horizon pur,
Tandis qu'au nord, sur les mers cristallines,
Flotte la nue, en vapeurs purpurines.
D'un carmin vif les monts sont dessinés;
Du vent du soir se meurt la voix plaintive;
Et, mollement l'un à l'autre enchaînés,
Les flots calmés expirent sur la rive.
Tout est grandeur, pompe, mystère, amour:
Et la nature, aux derniers feux du jour,
Avec ses monts, ses forêts magnifiques,
Son plan sublime et son ordre éternel,
S'élève ainsi qu'un temple solennel,
Resplendissant de ses beautés antiques.
Le sanctuaire où le Dieu s'introduit
Semble voilé par une sainte nuit;
Mais dans les airs la coupole hardie,
Des arts divins gracieuse harmonie,
Offre un contour peint des fraîches couleurs
De l'arc-en-ciel, de l'aurore et des fleurs.

PEINTURE DE DIEU.

TIRÉ DE L'ÉCRITURE.

Savez-vous, ô pécheur! quel est ce Dieu jaloux
Quand l'œuvre de l'impie allume son courroux?

Sur un char foudroyant il roule dans l'espace;
La Mort et le Démon volent devant sa face;
Les trois cieux dont il fait trembler l'immensité
S'abaissent sous les pas de son éternité;
Le soleil pâlissant et la lune sanglante
Marchent à la lueur de sa lance brûlante;
Des gouffres de l'enfer il fait sortir la nuit;
Il parle, et tout se tait; la mer le voit et fuit,
Et l'Abîme, du fond des vagues tourmentées;
Lève en criant vers lui ses mains épouvantées.
Au crime couronné ce Dieu redit: "Malheur!"
Et c'est le même Dieu qui bénit la douleur.

VICTOR HUGO.

MOÏSE SUR LE NIL.

**En ce même temps, la fille de Pharaon
vint au fleuve pour se baigner, accompagnée de ses filles,
qui marchaient le long du bord de l'eau.**

Ex.

"Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du jour!
Venez: le moissonneur repose en son séjour;
La rive est solitaire encore;
Memphis élève à peine un murmure confus;
Et nos chastes plaisirs, sous ces bosquets touffus,
N'ont d'autre témoin que l'aurore.

"Au palais de mon père on voit briller les arts;
Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards
Qu'un bassin d'or ou de porphyre;
Ces chants aériens sont mes concerts chéris;
Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris
Le souffle embaumé du zéphyre!

"Venez: l'onde est si calme et le ciel est si pur!
Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur
De vos ceintures transparentes;
Détachez ma couronne et ces voiles jaloux;
Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous,
Au sein des vagues murmurantes.

"Hâtons-nous... Mais parmi les brouillards du matin,
Que vois-je? — regardez à l'horizon lointain...
Ne craignez rien, filles timides!
C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers
Le tronc d'un vieux palmier qui, du fond des déserts,
Vient visiter les Pyramides.

"Que dis-je! si j'en crois mes regards indécis,
C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis,
Que pousse une brise légère.
Mais non: c'est un esquif où, dans un doux repos,
J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
Comme on dort au sein de sa mère!

"Il sommeille; et, de loin, à voir son lit flottant,
On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant
Le nid d'une blanche colombe.
Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent;
L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
Semble le bercer dans sa tombe!

"Il s'éveille; accourez, ô vierges de Memphis!
Il crie... Ah! quelle mère a pu livrer son fils
Au caprice des flots mobiles?
Il tend les bras; les eaux grondent de toute part.
Hélas! contre la mort il n'a d'autre rempart
Qu'un berceau de roseaux fragiles.

"Sauvons-le... — C'est peut-être un enfant d'Israël.
Mon père les proscrit: mon père est bien cruel
De proscrire ainsi l'innocence!
Faible enfant! ses malheurs ont ému mon amour,
Je veux être sa mère: il me devra le jour,
S'il ne me doit pas la naissance."

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un roi puissant,
Alors qu'aux bords du Nil son cortége innocent
Suivait sa course vagabonde;
Et ces jeunes beautés, qu'elle effaçait encor,
Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or,
Croyaient voir la fille de l'onde.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.
Tremblante, la pitié, vers l'enfant qui gémit
La guide en sa marche craintive,
Elle a saisi l'esquif! fière de ce doux poids,

L'orgueil sur son beau front, pour la première fois,
Se mêle à la pudeur naïve!

Bientôt, divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
Sur le bord de l'arène humide;
Et ses sœurs tour à tour, au front du nouveau-né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
Déposaient un baiser timide!

Accours, toi qui, de loin, dans un doute cruel,
Suivais des yeux ton fils sur qui veillait le ciel;
Viens ici comme une étrangère;
Ne crains rien: en pressant Moïse entre tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas,
Car Iphis n'est pas encor mère!

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant,
La vierge, au roi farouche, amenait l'humble enfant,
Baigné des larmes maternelles,
On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,
Des anges, devant Dieu, de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles.

"Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil;
Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil:
Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
Le jour enfin approche où vers les champs promis
Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
Les tribus si longtemps captives.

"Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
C'est l'élu du Sina, c'est le roi des fléaux,
Qu'une vierge sauve de l'onde.
Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Éternel,
Fléchissez: un berceau va sauver Israël,
Un berceau doit sauver le monde!"

LA FILLE D'O-TAITI.

Que fait-il donc, celui que sa douleur attend!
Sans doute il n'aime pas celui qu'elle aime tant.

Alfred de Vigny, *Dolorida.*

"Oh! dis-moi, tu veux fuir? et la voile inconstante
Va bientôt de ces bords t'enlever à mes yeux?

Cette nuit j'entendais, trompant ma douce attente,
Chanter les matelots, qui repliaient leur tente.
Je pleurais à leurs cris joyeux!

"Pourquoi quitter notre île? En ton île étrangère,
Les cieux sont-ils plus beaux? a-t-on moins de douleurs?
Les tiens, quand tu mourras, pleureront-ils leur frère?
Couvriront-ils tes os du plane funéraire
Dont on ne cueille pas les fleurs?

"Te souvient-il du jour où les vents salutaires
T'amenèrent vers nous pour la première fois?
Tu m'appelas de loin sous nos bois solitaires,
Je ne t'avais point vu jusqu'alors sur nos terres,
Et pourtant je vins à ta voix.

"Oh! j'étais belle alors; mais les pleurs m'ont flétrie.
Reste, ô jeune étranger! ne me dis pas adieu.
Ici, nous parlerons de ta mère chérie;
Tu sais que je me plais aux chants de ta patrie.
Comme aux louanges de ton Dieu.

"Tu rempliras mes jours: à toi je m'abandonne.
Que t'ai-je fait pour fuir? Demeure sous nos cieux.
Je guérirai tes maux, je serai douce et bonne,
Et je t'appellerai du nom que l'on te donne
Dans le pays de tes aïeux!

"Je serai, si tu veux, ton esclave fidèle,
Pourvu que ton regard brille à mes yeux ravis.
Reste, ô jeune étranger! reste, et je serai belle.
Mais tu n'aimes qu'un temps, comme notre hirondelle.
Moi, je t'aime comme je vis.

"Hélas! tu veux partir. — Aux monts qui t'ont vu naître,
Sans doute quelque vierge espère ton retour.
Eh bien! daigne avec toi m'emmener, ô mon maître!
Je lui serai soumise, et l'aimerai peut-être,
Si ta joie est dans son amour!

"Loin de mes vieux parents, qu'un tendre orgueil enivre,
Du bois où dans tes bras j'accourus sans effroi,
Loin des fleurs, des palmiers, je ne pourrai plus vivre.
Je mourrais seule ici. Va, laisse-moi te suivre,
Je mourrai du moins près de toi.

"Si l'humble bananier accueillit ta venue,
Si tu m'aimas jamais, ne me repousse pas.
Ne t'en va pas sans moi dans ton île inconnue,
De peur que ma jeune âme, errante dans la nue,
N'aille seule suivre tes pas!"

Quand le matin dora les voiles fugitives,
En vain on la chercha sous son dôme léger;
On ne la revit plus dans les bois, sur lès rives
Pourtant la douce vierge, aux paroles plaintives
N'était pas avec l'étranger."

SARA LA BAIGNEUSE.

Le soleil et les vents, dans ces bocages sombres;
Des feuilles sur son front faisaient flotter les ombres.

ALFRED DE VIGNY.

Sara, belle d'indolence,
Se balance
Dans un hamac, au-dessus
Du bassin d'une fontaine
Toute pleine
D'eau puisée à l'Ilissus;

Et la frêle escarpolette
Se reflète
Dans le transparent miroir,
Avec la baigneuse blanche
Qui se penche,
Qui se penche pour se voir.

Chaque fois que la nacelle
Qui chancelle
Passe à fleur d'eau dans son vol,
On voit sur l'eau qui s'agite
Sortir vite
Son beau pied et son beau col.

Elle bat d'un pied timide
L'onde humide
Qui ride son clair tableau:
Du beau pied rougit l'albâtre;
La folâtre
Rit de la fraîcheur de l'eau.

Reste ici caché: demeure!
Dans une heure,

D'un œil ardent tu verras
Sortir du bain l'ingénue,
Toute nue,
Croisant ses mains sur ses bras!

Car c'est un astre qui brille
Qu'une fille
Qui sort d'un bain au flot clair,
Cherche s'il ne vient personne,
Et frissonne,
Toute mouillée au grand air!

Elle est là, sous la feuillée,
Éveillée,
Au moindre bruit de malheur
Et rouge, pour une mouche
Qui la touche,
Comme une grenade en fleur.

On voit tout ce que dérobe
Voile ou robe;
Dans ses yeux d'azur en feu,
Son regard que rien ne voile
Est l'étoile
Qui brille au fond d'un ciel bleu.

L'eau sur son corps qu'elle essuie
Roule en pluie,
Comme sur un peuplier,
Comme si, gouttes à gouttes,
Tombaient toutes
Les perles de son collier.

Mais Sara la nonchalante
Est bien lente
A finir ses doux ébats;
Toujours elle se balance
En silence,
Et va murmurant tout bas.

"Oh! si j'étais capitane,
Ou sultane,
Je prendrais des bains ambrés,
Dans un bain de marbre jaune,
Près d'un trône,
Entre deux griffons dorés!

"J'aurais le hamac de soie
Qui se ploie
Sous le corps prêt à pâmer;
J'aurais la molle ottomane
Dont émane
Un parfum qui fait aimer.

"Je pourrais folâtrer nue,
Sous la nue,
Dans le ruisseau du jardin,
Sans crainte de voir dans l'ombre
Du bois sombre
Des yeux s'allumer soudain.

"Il faudrait risquer sa tête
Inquiète,
Et tout braver pour me voir,
Le sabre nu de l'heyduque,
Et l'eunuque
Aux dents blanches, au front noir!

"Puis je pourrais, sans qu'on presse
Ma paresse,
Laisser avec mes habits
Traîner sur les larges dalles
Mes sandales
De drap brodé de rubis."

Ainsi se parle en princesse,
Et sans cesse
Se balance avec amour
La jeune fille rieuse,
Oublieuse
Des promptes ailes du jour.

L'eau, du pied de la baigneuse
Peu soigneuse,
Rejaillit sur le gazon,
Sur sa chemise plissée,
Balancée
Aux branches d'un vert buisson.

Et cependant des campagnes
Ses compagnes
Prennent toutes le chemin.
Voici leur troupe frivole
Qui s'envole
En se tenant par la main.

Chacune, en chantant comme elle,
Passe et mêle
Ce reproche à sa chanson:
— Oh! la paresseuse fille
Qui s'habille
Si tard un jour de moisson!

LA PRIÈRE POUR TOUS.

Ma fille, va prier! — Vois, la nuit est venue.
Une planète d'or là-bas perce la nue;
La brume des coteaux fait trembler le contour;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre... Écoute!
Tout rentre et se repose; et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour!

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle;
L'occident amincit sa frange de carmin;
La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface;
Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle, s'efface;
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine.
Prions: voici la nuit! la nuit grave et sereine!
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux, avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour!

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au Père universel!

Et puis ils dormiront. — Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeilles,
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin!

O sommeil du berceau! prière de l'enfance!
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense!

Douce religion qui s'égaye et qui rit!
Prélude du concert de la nuit solennelle!
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit!

*

Ma fille, va prier! — D'abord, surtout, pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle,
Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel!

Puis ensuite pour moi! j'en ai plus besoin qu'elle!
Elle est, ainsi que toi, bonne, simple et fidèle!
Elle a le front limpide et le cœur satisfait.
Beaucoup ont sa pitié; nul ne lui fait envie;
Sage et douce, elle prend patiemment la vie;
Elle souffre le mal sans savoir qui le fait.

Tout en cueillant des fleurs, jamais sa main novice
N'a touché seulement à l'écorce du vice;
Nul piége ne l'attire à son riant tableau;
Elle est pleine d'oubli pour les choses passées;
Elle ne connaît pas les mauvaises pensées
Qui passent dans l'esprit comme une ombre sur l'eau.

Elle ignore — à jamais ignore-les comme elle! —
Ces misères du monde où notre âme se mêle;
Faux plaisirs, vanités, remords, soucis rongeurs,
Passions sur le cœur flottant comme une écume,
Intimes souvenirs de honte et d'amertume
Qui font monter au front de subites rougeurs!

Moi, je sais mieux la vie; et je pourrai te dire,
Quand tu seras plus grande et qu'il faudra t'instruire,
Que poursuivre l'empire, et la fortune, et l'art,
C'est folie et néant; que l'urne aléatoire
Nous jette bien souvent la honte pour la gloire,
Et que l'on perd son âme à ce jeu de hasard!

L'âme en vivant s'altère; et, quoiqu'en toute chose
La fin soit transparente et laisse voir la cause,
On vieillit sous le vice et l'erreur abattu;
A force de marcher, l'homme erre, l'esprit doute.
Tous laissent quelque chose aux buissons de la route,
Les troupeaux leur toison, et l'homme sa vertu!

Va donc prier pour moi! — Dis pour toute prière:
“Seigneur, Seigneur mon Dieu! vous êtes notre Père!
Grâce, vous êtes bon! grâce, vous êtes grand!”
Laisse aller ta parole où ton âme l'envoie;
Ne t'inquiète pas, toute chose a sa voie,
Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend;

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente.
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente;
L'abeille sait la fleur qui recèle le miel.
Toute aile vers son but incessamment retombe:
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps et la prière au ciel!

Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,
Je suis comme l'esclave, assis dans la vallée,
Qui dépose sa charge aux bornes du chemin;
Je me sens plus léger: car ce fardeau de peine,
De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,
Ta prière en chantant l'emporte dans sa main!

Va prier pour ton père! afin que je sois digne
De voir passer en rêve un ange au vol de cygne,
Pour que mon âme brûle avec les encensoirs!
Efface mes péchés sous ton souffle candide,
Afin que mon cœur soit innocent et splendide
Comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs!

. . . .

*

Ce n'est pas à moi, ma colombe,
De prier pour tous les mortels,
Pour les vivants dont la foi tombe,
Pour tous ceux qu'enferme la tombe,
Cette racine des autels!

Ce n'est pas moi dont l'âme est vaine,
Pleine d'erreurs, vide de foi,
Qui prîrais pour la race humaine,
Puisque ma voix suffit à peine,
Seigneur, à vous prier pour moi!

Non, si pour la terre méchante
Quelqu'un peut prier aujourd'hui,
C'est toi dont la parole chante,
C'est toi! ta prière innocente,
Enfant, peut se charger d'autrui!

Ah! demande à ce Père auguste
Qui sourit à ton oraison
Pourquoi l'arbre étouffe l'arbuste,
Et qui fait du juste à l'injuste
Chanceler l'humaine raison.

Demande-lui si la sagesse
N'appartient qu'à l'éternité;
Pourquoi son souffle nous abaisse;
Pourquoi dans la tombe sans cesse
Il effeuille l'humanité!

Pour ceux que les vices consument,
Les enfants veillent au saint lieu;
Ce sont des fleurs qui le parfument,
Ce sont des encensoirs qui fument,
Ce sont des voix qui vont à Dieu!

Laissons faire ces voix sublimes.
Laissons les enfants à genoux.
Pécheurs, nous avons tous nos crimes;
Nous penchons tous sur les abîmes;
L'enfance doit prier pour tous!
. . . .

*

Quand elle prie, un ange est debout auprès d'elle,
Caressant ses cheveux des plumes de son aile,
Essuyant d'un baiser son œil de pleurs terni,
Venu pour l'écouter sans que l'enfant l'appelle;
Esprit qui tient le livre où l'innocence épèle,
Et qui, pour remonter, attend qu'elle ait fini.

Son beau front incliné semble un vase qu'il penche
Pour recevoir les flots de ce cœur qui s'épanche;
Il prend tout, pleurs d'amour et soupirs de douleur;
Sans changer de nature, il s'emplit de cette âme;
Comme le pur cristal que notre soif réclame
S'emplit d'or jusqu'aux bords sans changer de couleur.

Ah! c'est pour le Seigneur sans doute qu'il recueille
Ces larmes goutte à goutte et ce lis feuille à feuille!
Et puis il reviendra se ranger au saint lieu,
Tenant prêts ces soupirs, ces parfums, cette haleine,
Pour étancher le soir, comme une coupe pleine,
Ce grand besoin d'amour, la seule soif de Dieu!

Enfant! dans ce concert qui d'en bas le salue,
La voix par Dieu lui-même entre toutes élue,
C'est la tienne, ô ma fille! elle a tant de douceur,
Sur des ailes de flamme elle monte si pure,
Elle expire si bien en amoureux murmure,
Que les vierges du ciel disent: "C'est une sœur!"

*

Oh! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieu t'envoie!
Enfant, garde ta joie!
Lis, garde ta blancheur!

Sois humble! que t'importe
Le riche et le puissant!
Un souffle les emporte.
La force la plus forte,
C'est un cœur innocent!

Bien souvent Dieu repousse
Du pied les hautes tours;
Mais, dans le nid de mousse
Où chante une voix douce,
Il regarde toujours!

Reste à la solitude!
Reste à la pauvreté!
Vis sans inquiétude,
Et ne te fais étude
Que de l'éternité!

Il est, loin de nos villes
Et loin de nos douleurs,
Des lacs purs et tranquilles
Et dont toutes les îles
Sont des bouquets de fleurs!

Flots d'azur où l'on aime
A laver ses remords!
D'un charme si suprême,
Que l'incrédule même
S'agenouille à leurs bords!

L'ombre qui les inonde
Calme et nous rend meilleurs;

Leur paix est si profonde,
Que jamais à leur onde
On n'a mêlé de pleurs!

Et le jour, que leur plaine
Reflète éblouissant,
Trouve l'eau si sereine,
Qu'il y hasarde à peine
Un nuage en passant!

Ces lacs que rien n'altère
Entre des monts géants,
Dieu les met sur la terre,
Loin du souffle adultère
Des sombres océans,

Pour que nul vent aride,
Nul flot mêlé de fiel,
N'empoisonne et ne ride
Ces gouttes d'eau limpide
Où se mire le ciel!

O ma fille, âme heureuse!
O lac de pureté!
Dans la vallée ombreuse,
Reste où ton Dieu te creuse
Un lit plus abrité!

Lac que le ciel parfume!
Le monde est une mer;
Son souffle est plein de brume;
Un peu de son écume
Rendrait ton flot amer!

*

Et toi, céleste ami qui gardes son enfance,
Qui, le jour et la nuit, lui fais une défense
De tes ailes d'azur!
Invisible trépied où s'allume sa flamme!
Esprit de sa prière, ange de sa jeune âme,
Cygne de ce lac pur!

Dieu te l'a confiée et je te la confie!
Soutiens, relève, exhorte, inspire et fortifie
Sa frêle humanité!

Qu'elle garde à jamais, réjouie ou souffrante,
Cet œil plein de rayons, cette âme transparente,
Cette sérénité

Qui fait que tout le jour, et sans qu'elle te voie,
Écartant de son cœur faux désirs, fausse joie,
Mensonge et passion,
Prosternant à ses pieds ta couronne immortelle,
Comme elle devant Dieu, tu te tiens devant elle
En adoration!

ESPOIR EN DIEU.

Espère, enfant! demain! et puis demain encore!
Et puis toujours demain! croyons dans l'avenir.
Espère! et, chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons là pour prier comme Dieu pour bénir!

Nos fautes, mon pauvre ange, ont causé nos souffrances.
Peut-être qu'en restant bien longtemps à genoux,
Quand il aura béni toutes les innocences,
Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous!

LE VERBE.

Quand, aux jours où la terre entr'ouvrait sa corolle,
Le premier homme dit la première parole,
Le mot né de sa lèvre, et que tout entendit,
Rencontra dans les cieux la lumière, et lui dit:
"Ma sœur!
Envole-toi! plane! sois éternelle!
Allume l'astre! emplis à jamais la prunelle!
Échauffe éthers, azurs, sphères, globes ardents;
Éclaire le dehors, j'éclaire le dedans.
Tu vas être une vie, et je vais être l'autre.
Sois la langue de feu, ma sœur, je suis l'apôtre.
Surgis, efface l'ombre, éblouis l'horizon,
Sois l'aube; je te vaux, car je suis la raison;
A toi les yeux, à moi les fronts. O ma sœur blonde,
Sous le réseau Clarté tu vas saisir le monde;
Avec tes rayons d'or, tu vas lier entre eux
Les terres, les soleils, les fleurs, les flots vitreux,
Les champs, les cieux; et moi, je vais lier les bouches,
Et sur l'homme, emporté par mille essors farouches,

Tisser, avec des fils d'harmonie et de jour,
Pour prendre tous les cœurs, l'immense toile Amour.
J'existais avant l'âme, Adam n'est pas mon père.
J'étais même avant toi; tu n'aurais pu, lumière,
Sortir sans moi du gouffre où tout rampe enchaîné;
Mon nom est Fiat Lux, et je suis ton aîné!"
Oui, tout-puissant! tel est le mot. Fou qui s'en joue!
Quand l'erreur fait un nœud dans l'homme, il le dénoue.
Il est foudre dans l'ombre et ver dans le fruit mûr.
Il sort d'une trompette, il tremble sur un mur,
Et Balthazar chancelle, et Jéricho s'écroule.
Il s'incorpore au peuple, étant lui-même foule.
Il est vie, esprit, germe, ouragan, vertu, feu;
Car le mot, c'est le Verbe, et le Verbe, c'est Dieu.

L'ENFANCE.

L'enfant chantait; la mère au lit, exténuée,
Agonisait, beau front dans l'ombre se penchant;
La mort au-dessus d'elle errait dans la nuée;
Et j'écoutais ce râle, et j'entendais ce chant.

L'enfant avait cinq ans, et, près de la fenêtre,
Ses rires et ses jeux faisaient un charmant bruit;
Et la mère, à côté de ce pauvre doux être
Qui chantait tout le jour, toussait toute la nuit.

La mère alla dormir sous les dalles du cloître;
Et le petit enfant se remit à chanter... —
La douleur est un fruit: Dieu ne le fait pas croître
Sur la branche trop faible encor pour le porter.

LES FEMMES.

Les femmes sont sur la terre
Pour tout idéaliser;
L'univers est un mystère
Que commente leur baiser.

C'est l'amour qui, pour ceinture,
A l'onde et le firmament,
Et dont toute la nature,
N'est, au fond, que l'ornement.

Tout ce qui brille, offre à l'âme
Son parfum ou sa couleur;
Si Dieu n'avait fait la femme,
Il n'aurait pas fait la fleur.

A quoi bon vos étincelles,
Bleus saphirs, sans les yeux doux?
Les diamants, sans les belles,
Ne sont plus que des cailloux;

Et, dans les charmilles vertes,
Les roses dorment debout,
Et sont des bouches ouvertes
Pour ne rien dire du tout.

Tout objet qui charme ou rêve
Tient des femmes sa clarté;
La perle blanche, sans Ève,
Sans toi, ma fière beauté,

Ressemblant, tout enlaidie,
A mon amour qui te fuit,
N'est plus que la maladie
D'une bête dans la nuit.

JE SAIS BIEN QU'IL EST D'USAGE.

Je sais bien qu'il est d'usage
D'aller en tous lieux criant
Que l'homme est d'autant plus sage
Qu'il rêve plus de néant;

D'applaudir la grandeur noire,
Les héros, le fer qui luit,
Et la guerre, cette gloire
Qu'on fait avec de la nuit,

D'admirer les coups d'épée,
Et la fortune, ce char
Dont une roue est Pompée,
Dont l'autre roue est César;

Et Pharsale et Trasimène,
Et tout ce que les Nérons
Font voler de cendre humaine
Dans le souffle des clairons!

Je sais que c'est la coutume
D'adorer ces nains géants
Qui, parce qu'ils sont écume,
Se supposent océans;

Et de croire à la poussière,
A la fanfare qui fuit,
Aux pyramides de pierre,
Aux avalanches de bruit.

Moi, je préfère, ô fontaines!
Moi, je préfère, ô ruisseaux!
Au Dieu des grands capitaines,
Le Dieu des petits oiseaux!

O mon doux ange, en ces ombres
Où, nous aimant, nous brillons,
Au Dieu des ouragans sombres
Qui poussent les bataillons.

Au Dieu des vastes armées,
Des canons au lourd essieu,
Des flammes et des fumées,
Je préfère le bon Dieu!

Le bon Dieu, qui veut qu'on aime,
Qui met au cœur de l'amant
Le premier vers du poëme,
Le dernier au firmament!

Qui songe à l'aile qui pousse,
Aux œufs blancs, au nid troublé,
Si la caille a de la mousse,
Et si la grive a du blé;

Et qui fait, pour les Orphées,
Tenir, immense et subtil,
Tout le doux monde des fées
Dans le vert bourgeon d'avril!

Si bien, que cela s'envole
Et se disperse au printemps,
Et qu'une vague auréole
Sort de tous les nids chantants!

Vois-tu, quoique notre gloire
Brille en ce que nous créons,

Et dans notre grande histoire
Pleine de grands panthéons;

Quoique nous ayons des glaives,
Des temples, Chéops, Babel,
Des tours, des palais, des rêves,
Et des tombeaux jusqu'au ciel;

Il resterait peu de choses
A l'homme, qui vit un jour,
Si Dieu nous ôtait les roses,
Si Dieu nous ôtait l'amour!

AIMONS TOUJOURS! AIMONS ENCORE!

Aimons toujours! aimons encore!
Quand l'amour s'en va, l'espoir fuit.
L'amour, c'est le cri de l'aurore,
L'amour, c'est l'hymne de la nuit.

Ce que le flot dit aux rivages,
Ce que le vent dit aux vieux monts,
Ce que l'astre dit aux nuages,
C'est le mot ineffable: Aimons!

L'amour fait songer, vivre et croire.
Il a, pour réchauffer le cœur,
Un rayon de plus que la gloire,
Et ce rayon, c'est le bonheur!

Aime! qu'on les loue ou les blâme,
Toujours les grands cœurs aimeront:
Joins cette jeunesse de l'âme
A la jeunesse de ton front!

Aime, afin de charmer tes heures!
Afin qu'on voie en tes beaux yeux
Des voluptés intérieures
Le sourire mystérieux!

Aimons-nous toujours davantage!
Unissons-nous mieux chaque jour.
Les arbres croissent en feuillage;
Que notre âme croisse en amour!

Soyons le miroir et l'image!
Soyons la fleur et le parfum!
Les amants, qui, seuls sous l'ombrage,
Se sentent deux et ne sont qu'un!

Les poëtes cherchent les belles.
La femme, ange aux chastes faveurs,
Aime à rafraîchir sous ses ailes
Ces grands fronts brûlants et rêveurs.

Venez à nous, beautés touchantes!
Viens à moi, toi, mon bien, ma loi!
Ange! viens à moi quand tu chantes,
Et, quand tu pleures, viens à moi!

Nous seuls comprenons vos extases;
Car notre esprit n'est point moqueur;
Car les poëtes sont les vases
Où les femmes versent leur cœur.

Moi qui ne cherche dans ce monde
Que la seule réalité,
Moi qui laisse fuir comme l'onde
Tout ce qui n'est que vanité,

Je préfère, aux biens dont s'enivre
L'orgueil du soldat ou du roi,
L'ombre que tu fais sur mon livre
Quand ton front se penche sur moi.

Toute ambition allumée
Dans notre esprit, brasier subtil,
Tombe en cendre ou vole en fumée,
Et l'on se dit: "Qu'en reste-t-il?"

Tout plaisir, fleur à peine éclose
Dans notre avril sombre et terni,
S'effeuille et meurt, lis, myrte ou rose,
Et l'on se dit: "C'est donc fini!"

L'amour seul reste. O noble femme,
Si tu veux, dans ce vil séjour,
Garder ta foi, garder ton âme.
Garder ton Dieu, garde l'amour!

Conserve en ton cœur, sans rien craindre,
Dusses-tu pleurer et souffrir,
La flamme qui ne peut s'éteindre
Et la fleur qui ne peut mourir!

UN SOIR QUE JE REGARDAIS LE CIEL.

Elle me dit, un soir, en souriant:
— Ami, pourquoi contemplez-vous sans cesse
Le jour qui fuit, ou l'ombre qui s'abaisse,
Ou l'astre d'or qui monte à l'orient?
Que font vos yeux là-haut? je les réclame.
Quittez le ciel; regardez dans mon âme!

Dans ce ciel vaste, ombre où vous vous plaisez,
Où vos regards démesurés vont lire,
Qu'apprendrez-vous qui vaille mon sourire?
Qu'apprendras-tu qui vaille nos baisers?
Oh! de mon cœur lève les chastes voiles.
Si tu savais comme il est plein d'étoiles!

Que de soleils! vois-tu, quand nous aimons,
Tout est en nous un radieux spectacle.
Le dévouement, rayonnant sur l'obstacle,
Vaut bien Vénus qui brille sur les monts.
Le vaste azur n'est rien, je te l'atteste;
Le ciel que j'ai dans l'âme est plus céleste!

C'est beau de voir un astre s'allumer.
Le monde est plein de merveilleuses choses.
Douce est l'aurore, et douces sont les roses.
Rien n'est si doux que le charme d'aimer!
La clarté vraie et la meilleure flamme,
C'est le rayon qui va de l'âme à l'âme!

L'amour vaut mieux, au fond des antres frais,
Que ces soleils qu'on ignore et qu'on nomme.
Dieu mit, sachant ce qui convient à l'homme,
Le ciel bien loin et la femme tout près.
Il dit à ceux qui scrutent l'azur sombre:
"Vivez! aimez! le reste, c'est mon ombre!"

Aimons! c'est tout. Et Dieu le veut ainsi.
Laisse ton ciel que de froids rayons dorent!
Tu trouveras, dans deux yeux qui t'adorent,

Plus de beauté, plus de lumière aussi!
Aimer, c'est voir, sentir, rêver, comprendre.
L'esprit plus grand s'ajoute au cœur plus tendre.

Viens, bien-aimé! n'entends-tu pas toujours
Dans nos transports une harmonie étrange?
Autour de nous la nature se change
En une lyre et chante nos amours!
Viens! aimons-nous! errons sur la pelouse.
Ne songe plus au ciel! j'en suis jalouse! —

Ma bien-aimée ainsi tout bas parlait,
Avec son front posé sur sa main blanche,
Et l'œil rêveur d'un ange qui se penche,
Et sa voix grave, et cet air qui me plaît;
Belle et tranquille, et de me voir charmée,
Ainsi tout bas parlait ma bien-aimée.

Nos cœurs battaient; l'extase m'étouffait;
Les fleurs du soir entr'ouvraient leurs corolles...
Qu'avez-vous fait, arbres, de nos paroles?
De nos soupirs, rochers, qu'avez-vous fait?
C'est un destin bien triste que le nôtre,
Puisqu'un tel jour s'envole comme un autre!

O souvenir! trésor dans l'ombre accru!
Sombre horizon des anciennes pensées!
Chère lueur des choses éclipsées!
Rayonnement du passé disparu!
Comme du seuil et du dehors d'un temple,
L'œil de l'esprit en rêvant vous contemple!

Quand les beaux jours font place aux jours amers,
De tout bonheur il faut quitter l'idée;
Quand l'espérance est tout à fait vidée,
Laissons tomber la coupe au fond des mers.
L'oubli! l'oubli! c'est l'onde où tout se noie;
C'est la mer sombre où l'on jette sa joie.

A LA MÈRE DE L'ENFANT MORT.

Oh! vous aurez trop dit au pauvre petit ange
    Qu'il est d'autres anges là-haut,
Que rien ne souffre au ciel, que jamais rien n'y change,
    Qu'il est doux d'y rentrer bientôt;

Que le ciel est un dôme aux merveilleux pilastres,
    Une tente aux riches couleurs,
Un jardin bleu rempli de lis qui sont des astres,
    Et d'étoiles qui sont des fleurs;

Que c'est un lieu joyeux plus qu'on ne saurait dire,
    Où toujours, se laissant charmer,
On a les chérubins pour jouer et pour rire,
    Et le bon Dieu pour nous aimer;

Qu'il est doux d'être un cœur qui brûle comme un cierge,
    Et de vivre, en toute saison,
Près de l'enfant Jésus et de la sainte Vierge
    Dans une si belle maison!

Et puis vous n'aurez pas assez dit, pauvre mère,
    A ce fils si frêle et si doux,
Que vous étiez à lui dans cette vie amère,
    Mais aussi qu'il était à vous;

Que, tant qu'on est petit, la mère sur nous veille,
    Mais que plus tard on la défend;
Et qu'elle aura besoin, quand elle sera vieille,
    D'un homme qui soit son enfant;

Vous n'aurez point assez dit à cette jeune âme
    Que Dieu veut qu'on reste ici-bas,
La femme guidant l'homme et l'homme aidant la femme,
    Pour les douleurs et les combats;

Si bien qu'un jour, ô deuil! irréparable perte!
    Le doux être s'en est allé!... —
Hélas! vous avez donc laissé la cage ouverte,
    Que votre oiseau s'est envolé!

---

15 FÉVRIER 1843.

Aime celui qui t'aime, et sois heureuse en lui.
— Adieu! — sois son trésor, ô toi qui fus le nôtre!
Va, mon enfant béni, d'une famille à l'autre.
Emporte le bonheur et laisse-nous l'ennui!

Ici, l'on te retient; là-bas, on te désire.
Fille, épouse, ange, enfant, fais ton double devoir.
Donne-nous un regret, donne-leur un espoir,
Sors avec une larme! entre avec un sourire!

CLAIRE P.

Quel âge hier? Vingt ans. Et quel âge aujourd'hui?
L'éternité. Ce front pendant une heure a lui.
Elle avait les doux chants et les grâces superbes;
Elle semblait porter de radieuses gerbes;
Rien qu'à la voir passer, on lui disait: Merci!
Qu'est-ce donc que la vie, hélas! pour mettre ainsi
Les êtres les plus purs et les meilleurs en fuite?
Et, moi, je l'avais vue encor toute petite.
Elle me disait vous, et je lui disais tu.
Son accent ineffable avait cette vertu
De faire en mon esprit, douces voix éloignées,
Chanter le vague chœur de mes jeunes années.
Il n'a brillé qu'un jour, ce beau front ingénu.
Elle était fiancée à l'hymen inconnu.
A qui mariez-vous, mon Dieu, toutes ces vierges?
Un vague et pur reflet de la lueur des cierges
Flottait dans son regard céleste et rayonnant;
Elle était grande et blanche et gaie; et, maintenant,
Allez à Saint-Mandé, cherchez dans le champ sombre,
Vous trouverez le lit de sa noce avec l'ombre;
Vous trouverez la tombe où gît ce lys vermeil;
Et c'est là que tu fais ton éternel sommeil,
Toi qui, dans ta beauté naïve et recueillie,
Mêlais à la madone auguste d'Italie
La Flamande qui rit à travers les houblons,
Douce Claire aux yeux noirs avec des cheveux blonds.
Elle s'en est allée avant d'être une femme;
N'étant qu'un ange encor; le ciel a pris son âme
Pour la rendre en rayons à nos regards en pleurs,
Et l'herbe, sa beauté, pour nous la rendre en fleurs.

Les êtres étoilés que nous nommons archanges
La bercent dans leurs bras au milieu des louanges,
Et, parmi les clartés, les lyres, les chansons,
D'en haut elle sourit à nous qui gémissons.
Elle sourit, et dit aux anges sous leurs voiles:
Est-ce qu'il est permis de cueillir des étoiles?
Et chante, et, se voyant elle-même flambeau,
Murmure dans l'azur: Comme le ciel est beau!
Mais cela ne fait rien à sa mère qui pleure;
La mère ne veut pas que son doux enfant meure
Et s'en aille, laissant ses fleurs sur le gazon,
Hélas! et le silence au seuil de la maison!
Son père, le sculpteur, s'écriait: — Qu'elle est belle!

Je ferai sa statue aussi charmante qu'elle.
C'est pour elle qu'avril fleurit les verts sentiers.
Je la contemplerai pendant des mois entiers
Et je ferai venir du marbe de Carrare.
Ce bloc prendra sa forme éblouissante et rare;
Elle restera chaste et candide à côté.
On dira: "Le sculpteur a deux filles: Beauté
Et Pudeur; Ombre et Jour; la-Vierge et la Déesse;
Quel est cet ouvrier de Rome ou de la Grèce
Qui, trouvant dans son art des secrets inconnus,
En copiant Marie, a su faire Vénus?"

Le marbre restera dans la montagne blanche,
Hélas! car c'est à l'heure où tout rit, que tout penche;
Car nos mains gardent mal tout ce qui nous est cher;
Car celle qu'on croyait d'azur était de chair;
Et celui qui taillait le marbre était de verre;
Et voilà que le vent a soufflé, Dieu sévère,
Sur la vierge au front pur, sur le maître au bras fort;
Et que la fille est morte, et que le père est mort!
Claire, tu dors. Ta mère, assise sur ta fosse,
Dit: — Le parfum des fleurs est faux, l'aurore est fausse,
L'oiseau qui chante au bois ment, et le cygne ment,
L'étoile n'est pas vraie au fond du firmament,
Le ciel n'est pas le ciel et là-haut rien ne brille,
Puisque, lorsque je crie à ma fille: "Ma fille,
Je suis là. Lève-toi!" quelqu'un le lui défend;
Et que je ne puis pas réveiller mon enfant! —

J'AI CUEILLI CETTE FLEUR POUR TOI SUR LA COLLINE.

J'ai cueilli cette fleur pour toi sur la colline.
Dans l'âpre escarpement qui sur le flot s'incline,
Que l'aigle connaît seul et seul peut approcher,
Paisible, elle croissait aux fentes du rocher.
L'ombre baignait les flancs du morne promontoire;
Je voyais, comme on dresse au lieu d'une victoire
Un grand arc de triomphe éclatant et vermeil,
A l'endroit où s'était englouti le soleil,
La sombre nuit bâtir un porche de nuées.
Des voiles s'enfuyaient, au loin diminuées;
Quelques toits, s'éclairant au fond d'un entonnoir,
Semblaient craindre de luire et de se laisser voir.
J'ai cueilli cette fleur pour toi, ma bien-aimée.

Elle est pâle et n'a pas de corolle embaumée.
Sa racine n'a pris sur la crête des monts
Que l'amère senteur des glauques goëmons;
Moi, j'ai dit: "Pauvre fleur, du haut de cette cime,
Tu devais t'en aller dans cet immense abîme
Où l'algue et le nuage et les voiles s'en vont.
Va mourir sur un cœur, abîme plus profond.
Fane-toi sur ce sein en qui palpite un monde.
Le ciel, qui te créa pour t'effeuiller dans l'onde,
Te fit pour l'océan, je te donne à l'amour."
Le vent mêlait les flots; il ne restait du jour
Qu'une vague lueur, lentement effacée.
Oh! comme j'étais triste au fond de ma pensée
Tandis que je songeais, et que le gouffre noir
M'entrait dans l'âme avec tous les frissons du soir!

CADAVER.

O mort! heure splendide! ô rayons mortuaires!
Avez-vous quelquefois soulevé des suaires?
Et, pendant qu'on pleurait, et qu'au chevet du lit,
Frères, amis, enfants, la mère qui pâlit,
Éperdus, sanglotaient dans le deuil qui les navre,
Avez-vous regardé sourire le cadavre?
Tout à l'heure il râlait, se tordait, étouffait;
Maintenant il rayonne. Abîme! qui donc fait
Cette lueur qu'a l'homme en entrant dans les ombres?
Qu'est-ce que le sépulcre? et d'où vient, penseurs sombres,
Cette sérénité formidable des morts?
C'est que le secret s'ouvre et que l'être est dehors;
C'est que l'âme — qui voit, puis brille, puis flamboie, —
Rit, et que le corps même a sa terrible joie.
La chair se dit: — Je vais être terre, et germer,
Et fleurir comme sève, et, comme fleur, aimer!
Je vais me rajeunir dans la jeunesse énorme
Du buisson, de l'eau vive, et du chêne, et de l'orme,
Et me répandre aux lacs, aux flots, aux monts, aux prés,
Aux rochers, aux splendeurs des grands couchants pourprés,
Aux ravins, aux halliers, aux brises de la nue,
Aux murmures profonds de la vie inconnue!
Je vais être oiseau, vent, cri des eaux, bruit des cieux,
Et palpitation du tout prodigieux! —
Tous ces atomes las, dont l'homme était le maître,
Sont joyeux d'être mis en liberté dans l'être,

De vivre, et de rentrer au gouffre qui leur plaît.
L'haleine, que la fièvre aigrissait et brûlait,
Va devenir parfum, et la voix harmonie;
Le sang va retourner à la veine infinie,
Et couler, ruisseau clair, aux champs où le bœuf roux
Mugit le soir avec l'herbe jusqu'aux genoux;
Les os ont déjà pris la majesté des marbres;
La chevelure sent le grand frisson des arbres,
Et songe aux cerfs errants, au lierre, aux nids chantants
Qui vont l'emplir du souffle adoré du printemps.
Et voyez le regard, qu'une ombre étrange voile,
Et qui, mystérieux, semble un lever d'étoile!

Oui, Dieu le veut, la mort, c'est l'ineffable chant
De l'âme et de la bête à la fin se lâchant;
C'est une double issue ouverte à l'être double.
Dieu disperse, à cette heure inexprimable et trouble,
Le corps dans l'univers et l'âme dans l'amour.
Une espèce d'azur que dore un vague jour,
L'air de l'éternité, puissant, calme, salubre,
Frémit et resplendit sous le linceul lugubre;
Et des plis du drap noir tombent tous nos ennuis.
La mort est bleue. O mort! ô paix! l'ombre des nuits,
Le roseau des étangs, le roc du monticule,
L'épanouissement sombre du crépuscule,
Le vent, souffle farouche ou providentiel,
L'air, la terre, le feu, l'eau, tout, même le ciel,
Se mêle à cette chair qui devient solennelle.
Un commencement d'astre éclôt dans la prunelle.

DANTE ALIGHIERI.

DELL' INFERNO.

CANTO TERZO.

Per me si va nella città dolente,
   Per me si va nell' eterno dolore,
   Per me si va tra la perduta gente.
Giustizia mosse il mio alto fattore:
   Fecemi la divina potestate,
   La somma sapienza e il primo amore.
Dinanzi a me non fur cose create,
   Se non eterne, ed io eterno duro:
   Lasciate ogni speranza, voi che entrate.
Queste parole di colore oscuro
   Vid' io scritte al sommo d' una porta;
   Perch' io: Maestro, il senso lor m' è duro.
Ed egli a me, come persona accorta.
   Qui si convien lasciare ogni sospetto;
   Ogni viltà convien che qui sia morta.
Noi sem venuti al loco ov' io t' ho detto
   Che tu vedrai le genti dolorose,
   C' hanno perduto il ben pell' intelletto.
E poichè la sua mano alla mia pose,
   Con lieto volto, ond' io mi confortai,
   Mi mise dentro alle segrete cose.
Quivi sospiri, pianti ed alti guai
   Risonavan per l' aer senza stelle,
   Perch' io al cominciar ne lagrimai.
Diverse lingue, orribili favelle,
   Parole di dolore, accenti d' ira,
   Voci alte e fioche, e suon di man con elle,
Facevano un tumulto, il qual s' aggira
   Sempre in quell' aria senza tempo tinta,
   Come l' arena quando il turbo spira.
Ed io, ch' avea d' error la testa cinta,
   Dissi: Maestro, che è quel ch' i' odo?
   E che gent' è, che par nel duol sì vinta?
Ed egli a me: Questo misero modo
   Tengon l' anime triste di coloro
   Che visser senza infamia e senza lodo.
Mischiate sono a quel cattivo coro

Degli angeli che non furon ribelli,
Nè fur fedeli a Dio, ma per sè foro.
Cacciarli i ciel per non esser men belli,
Nè lo profondo inferno gli riceve,
Chè alcuna gloria i rei avrebber d' elli.
Ed io: Maestro, che è tanto greve
A lor, che lamentar gli fa sì forte?
Rispose: Dicerolti molto breve.
Questi non hanno speranza di morte
E la lor cieca vita è tanto bassa,
Chè invidiosi son d' ogni altra sorte.
Fama di loro il mondo esser non lassa;
Misericordia e Giustizia gli sdegna:
Non ragioniam di lor, ma guarda e passa.
Ed io, che riguardai, vidi un' insegna,
Che girando correva tanto ratta,
Che d' ogni posa mi pareva indegna:
E dietro le venia sì lunga tratta
Di gente, ch' io non averei creduto,
Che morte tanta n' avesse disfatta.
Poscia ch' io v' ebbi alcun riconosciuto,
Guardai, e vidi l' ombra di colui
Che fece per viltate il gran rifiuto.
Incontanente intesi, e certo fui,
Che quest' era la setta dei cattivi
A Dio spiacenti ed a' nemici sui.
Questi sciaurati, che mai non fur vivi,
Erano ignudi, e stimolati molto
Da mosconi e da vespe ch' eran ivi.
Elle rigavan lor di sangue il volto,
Che mischiato di lagrime, a' lor piedi
Da fastidiosi vermi era ricolto.
E poi che a riguardare oltre mi diedi,
Vidi gente alla riva d' un gran fiume:
Perch' io dissi: Maestro, or mi concedi
Ch' io sappia quali sono, e qual costume
Le fa parer di trapassar sì pronte,
Com' io discerno per lo fioco lume.
Ed egli a me: Le cose ti fien conte,
Quando noi fermerem li nostri passi
Sulla trista riviera d' Acheronte.
Allor con gli occhi vergognosi e bassi,
Temendo no 'l mio dir gli fusse grave,
Infino al fiume di parlar mi trassi.
Ed ecco verso noi venir per nave
Un vecchio bianco per antico pelo,

Gridando: Guai a voi, anime prave:
Non isperate mai veder lo cielo:
I' vegno per menarvi all' altra riva,
Nelle tenebre eterne, in caldo e in gelo:
E tu che se' costì, anima viva,
Partiti da cotesti che son morti.
Ma poi ch' ei vide ch' io non mi partiva,
Disse: Per altre vie, per altri porti
Verrai a piaggia, non qui: per passare,
Più lieve legno convien che ti porti.
E il Duca a lui: Caron, non ti crucciare;
Vuolsi così colà dove si puote
Ciò che si vuole, e più non dimandare.
Quinci fur quete le lanose gote
Al nocchier della livida palude,
Che 'ntorno agli occhi avea di fiamme rote.
Ma quell' anime ch' eran lasse e nude,
Cangiar colore, e dibattero i denti,
Ratto che 'nteser le parole crude.
Bestemmiavano Iddio e i lor parenti,
L' umana specie, il luogo, il tempo, e il seme
Di lor semenza e di lor nascimenti.
Poi si ritrasser tutte quante insieme,
Forte piangendo, alla riva malvagia,
Ch' attende ciascun uom che Dio non teme.
Caron dimonio con occhi di bragia,
Loro accennando, tutte le raccoglie;
Batte col remo qualunque s' adagia.
Come d' autunno si levan le foglie
L'una appresso dell' altra infin che 'l ramo
Rende alla terra tutte le sue spoglie;
Similemente il mal seme d' Adamo:
Gittansi di quel lito ad una ad una
Per cenni, com' augel per suo richiamo.
Così sen vanno su per l' onda bruna,
Ed avanti che sian di là discese,
Anche di qua nuova schiera s' aduna.
Figliuol mio, disse il Maestro cortese,
Quelli che muoion nell' ira di Dio
Tutti convegnon qui d' ogni paese;
E pronti sono a trapassar lo rio,
Chè la divina giustizia li sprona
Sì, che la tema si volge in disio.
Quinci non passa mai anima buona;
E però se Caron di te si lagna,
Ben puoi saper omai che 'l suo dir suona.

Finito questo, la buia campagna
Tremò sì forte, che dello spavento
La mente di sudore ancor mi bagna.
La terra lagrimosa diede vento,
Che balenò una luce vermiglia,
La qual mi vinse ciascun sentimento;
E caddi, come l' uom cui sonno piglia.

DAL CANTO QUINTO.

Quali colombe dal disio chiamate,
Con l' ali aperte e ferme, al dolce nido
Volan, per l' aer dal voler portate;
Cotali uscir della schiera ov' è Dido,
A noi venendo per l' aer maligno,
Sì forte fu l' affettuoso grido.
O animal grazioso e benigno,
Che visitando vai per l' aer perso
Noi che tignemmo il mondo di sanguigno;
Se fosse amico il Re dell' universo,
Noi pregheremmo lui per la tua pace,
Poi c' hai pietà del nostro mal perverso.
Di quel che udire e che parlar ti piace
Noi udiremo e parleremo a vui,
Mentre che 'l vento, come fa, si tace.
Siede la terra, dove nata fui,
Sulla marina dove il Po discende
Per aver pace co' seguaci sui.
Amor, che al cor gentil ratto s' apprende,
Prese costui della bella persona
Che mi fu tolta, e 'l modo ancor m' offende.
Amor, ch' a nullo amato amar perdona,
Mi prese del costui piacer sì forte,
Che, come vedi, ancor non m' abbandona.
Amor condusse noi ad una morte:
Caina attende chi in vita ci spense.
Queste parole da lor ci fur porte.
Da che io intesi quelle anime offense,
Chinai il viso, e tanto il tenni basso,
Finchè 'l Poeta mi disse: Che pense?
Quando risposi, cominciai: O lasso,
Quanti dolci pensier, quanto disio
Menò costoro al doloroso passo!
Poi mi rivolsi a loro, e parla' io,
E cominciai: Francesca, i tuoi martiri

A lagrimar mi fanno tristo e pio.
Ma dimmi: al tempo de' dolci sospiri,
A che e come concedette Amore,
Che conosceste i dubbiosi desiri?
Ed ella a me: Nessun maggior dolore,
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria; e ciò sa 'l tuo Dottore.
Ma se a conoscer la prima radice
Del nostro amor tu hai cotanto affetto,
Farò come colui che piange e dice.
Noi leggevamo un giorno per diletto
Di Lancillotto, come amor lo strinse:
Soli eravamo e senz' alcun sospetto.
Per più fiate gli occhi ci sospinse
Quella lettura, e scolorocci il viso:
Ma solo un punto fu quel che ci vinse.
Quando leggemmo il disiato riso
Esser baciato da cotanto amante,
Questi, che mai da me non fia diviso,
La bocca mi baciò tutto tremante:
Galeotto fu 'l libro e chi lo scrisse:
Quel giorno più non vi leggemmo avante.
Mentre che l' uno spirto questo disse,
L' altro piangeva si, che di pietade
I' venni men così com' io morisse;
E caddi, come corpo morto cade.

CANTO DECIMOSESTO.

Già era in loco ove s' udia il rimbombo
Dell' acqua che cadea nell' altro giro,
Simile a quel che l' arnie fanno rombo;
Quando tre ombre insieme si partiro,
Correndo, d' una torma che passava
Sotto la pioggia dell' aspro martiro.
Venian ver noi; e ciascuna gridava:
Sostati tu che all' abito ne sembri
Essere alcun di nostra terra prava.
Aimè, che piaghe vidi ne' lor membri
Recenti e vecchie dalle fiamme incese!
Ancor men duol, pur ch' io me ne rimembri.
Alle lor grida il mio Dottor s' attese,
Volse il viso ver me, e: Ora aspetta,
Disse; a costor si vuole esser cortese:
E se non fosse il fuoco che saetta

La natura del luogo, i' dicerei,
Che meglio stesse a te, che a lor, la fretta.
Ricominciar, come noi ristemmo, ei
L' antico verso; e quando a noi fur giunti,
Fenno una ruota di sè tutti e trei.
Qual suolen i campion far nudi ed unti,
Avvisando lor presa e lor vantaggio,
Prima che sien tra lor battuti e punti;
Così, rotando, ciascuna il visaggio
Drizzava a me, sì che in contrario il collo
Faceva a' piè continuo viaggio.
Deh, se miseria d' esto loco sollo
Rende in dispetto noi e nostri preghi,
Cominciò l' uno, e 'l tinto aspetto e brollo;
La fama nostra il tuo animo pieghi
A dirne chi tu se', che i vivi piedi
Così sicuro per lo Inferno freghi.
Questi, l' orme di cui pestar mi vedi,
Tutto che nudo e dipelato vada,
Fu di grado maggior che tu non credi.
Nepote fu della buona Gualdrada:
Guidoguerra ebbe nome, ed in sua vita
Fece col senno assai e con la spada.
L' altro ch' appresso me l' arena trita,
È Tegghiaio Aldobrandi, la cui voce
Nel mondo su dovrebbe esser gradita.
E io, che posto son con loro in croce,
Iacopo Rusticucci fui: e certo
La fiera moglie più ch' altro mi nuoce.

CANTO VENTESIMOSETTIMO.

Già era dritta in su la fiamma e queta
Per non dir più, e già da noi sen gía
Con la licenzia del dolce Poeta;
Quando un' altra, che dietro a lei venia,
Ne fece volger gli occhi alla sua cima,
Per un confuso suon che fuor n' uscia.
Come 'l bue Cicilian, che mugghiò prima
Col pianto di colui (e ciò fu dritto)
Che l' avea temperato con sua lima,
Mugghiava con la voce dell' afflitto,
Sì che, con tutto ch' e' fosse di rame,
Pure el pareva dal dolor trafitto;
Così, per non aver via, nè forame
Dal principio nel fuoco, in suo linguaggio

Si convertivan le parole grame.
Ma poscia ch' ebber colto lor viaggio
Su per la punta, dandole quel guizzo
Che dato avea la lingua in lor passagio,
Udimmo dire: O tu, a cui io drizzo
La voce, e che parlavi mo lombardo,
Dicendo: Issa ten va, più non t' aìzzo:
Perch' io sia giunto forse alquanto tardo,
Non t' incresca ristare a parlar meco:
Vedi che non incresce a me, e ardo.
Se tu pur mo in questo mondo cieco
Caduto se' di quella dolce terra
Latina, onde mia colpa tutta reco;
Dimmi se i Romagnuoli han pace, o guerra;
Ch' i' fui de' monti là intra Urbino
E 'l giogo di che Tever si disserra.
Io era ingiuso ancora attento e chino,
Quando 'l mio Duca mi tentò di costa,
Dicendo: Parla tu, questi è Latino.
Ed io ch' avea già pronta la risposta,
Senza indugio a parlare incominciai:
O anima, che se' laggiù nascosta,
Romagna tua non è, e non fu mai,
Senza guerra ne' cuor de' suoi tiranni;
Ma palese nessuna or ven lasciai.
Ravenna sta: com' è stata molt' anni:
L' aquila da Polenta la si cova,
Sì che Cervia ricopre co' suoi vanni.
La terra che fe già la lunga prova,
E di Franceschi sanguinoso mucchio,
Sotto le branche verdi si ritrova.
E 'l Mastin vecchio, e 'l nuovo da Verrucchio,
Che fecer di Montagna il mal governo,
Là, dove soglion, fan de' denti succhio.
Le città di Lamone e di Santerno
Conduce il lioncel dal nido bianco,
Che muta parte dalla state al verno:
E quella a cui il Savio bagna il fianco,
Così com' ella siè tra 'l piano e 'l monte,
Tra tirannia si vive e stato franco.
Ora chi se' ti prego che ne conte:
Non esser duro più ch' altri sia stato,
Se 'l nome tuo nel mondo tegna fronte.
Poscia che 'l fuoco alquanto ebbe rugghiato
Al modo suo, l' aguta punta mosse
Di qua di là e poi diè cotal fiato:

S' io credessi che mia risposta fosse
    A persona che mai tornasse al mondo,
    Questa fiamma staria senza più scosse:
Ma perciocchè giammai di questo fondo
    Non tornò vivo alcun, s' i' odo il vero,
    Senza tema d' infamia ti rispondo.
I' fui uom d' arme, e poi fu' cordigliero,
    Credendomi, sì cinto, fare ammenda:
    E certo il creder mio veniva intero;
Se non fosse il gran Prete, a cui mal prenda,
    Che mi rimise nelle prime colpe;
    E come, e quare voglio che m' intenda.
Mentre ch' io forma fui d' ossa e di polpe,
    Che la madre mi diè, l' opere mie
    Non furon leonine, ma di volpe.
Gli accorgimenti e le coperte vie
    Io seppi tutte; e sì menai lor arte,
    Ch' al fine della terra il suono uscie.
Quando mi vidi giunto in quella parte
    Di mia età, dove ciascun dovrebbe
    Calar le vele e raccoglier le sarte;
Ciò che pria mi piaceva, allor m' increbbe,
    E pentuto e confesso mi rendei,
    Ahi miser lasso! e giovato sarebbe.
Lo Principe de' nuovi Farisei
    Avendo guerra presso a Laterano
    (E non con Saracin, nè con Giudei;
Chè ciascun suo nemico era Cristiano,
    E nessuno era stato a vincer Acri,
    Nè mercatante in terra di Soldano),
Nè sommo uficio, nè ordini sacri
    Guardò in sè, nè in me quel capestro
    Che solea far li suoi cinti più macri:
Ma come Costantin chiese Silvestro
    Dentro Siratti a guarir della lebbre;
    Così mi chiese questi per maestro
A guarir della sua superba febbre:
    Domandommi consiglio, ed io tacetti,
    Perchè le sue parole parver ebbre.
E poi mi disse. Tuo cor non sospetti:
    Finor t' assolvo, e tu m' insegna fare
    Sì come Penestrino in terra getti.
Lo ciel poss' io serrare e disserrare,
    Come tu sai; però son duo le chiavi,
    Che il mio antecèssor non ebbe care.
Allor mi pinser gli argomenti gravi

Là 've 'l tacer mi fu avviso il peggio,
E dissi: Padre, da che tu mi lavi
Di quel peccato, ove mo cader deggio,
Lunga promessa con l' attender corto
Ti farà trionfar nell' alto seggio.
Francesco venne poi, com' io fu' morto,
Per me; ma un de' neri Cherubini
Gli disse: Nol portar; non mi far torto.
Venir se ne dee giù tra' miei meschini,
Perchè diede il consiglio frodolente,
Dal quale in qua stato gli sono a' crini:
Ch' assolver non si può, chi non si pente;
Nè pentere e volere insieme puossi,
Per la contraddizion che nol consente.
O me dolente! come mi riscossi,
Quando mi prese, dicendomi: Forse
Tu non pensavi ch' io loico fossi!
A Minos mi portò: e quegli attorse
Otto volte la coda al dosso duro;
E, poichè per gran rabbia la si morse,
Disse: Questi è de' rei del fuoco furo:
Perch' io là dove vedi son perduto,
E sì vestito andando mi rancuro.
Quand' egli ebbe il suo dir così compiuto,
La fiamma dolorando si partio,
Torcendo e dibattendo il corno aguto.
Noi passamm' oltre ed io e il Duca mio
Su per lo scoglio infino in su l' altr' arco
Che copre 'l fosso, in che si paga il fio
A quei che scommettendo acquistan carco.

CANTO TRENTESIMOTERZO.

La bocca sollevò dal fiero pasto
Quel peccator, forbendola a' capelli
Del capo ch' egli avea di retro guasto.
Poi cominciò: Tu vuoi ch' io rinnovelli
Disperato dolor che 'l cor mi preme,
Già pur pensando, pria ch' i' ne favelli.
Ma se le mie parole esser den seme,
Che frutti infamia al traditor ch' i' rodo,
Parlare e lagrimar vedrai insieme.
I' non so chi tu sie, nè per che modo
Venuto se' quaggiù; ma Fiorentino
Mi sembri veramente quand' i' t' odo.

Tu déi saper ch' i' fui 'l Conte Ugolino,
E questi l' Arcivescovo Ruggieri:
Or ti dirò perch' io son tal vicino.
Che per l' effetto de' suo' mai pensieri,
Fidandomi di lui, io fossi preso
E poscia morto, dir non è mestieri.
Però, quel che non puoi avere inteso,
Cioè come la morte mia fu cruda,
Udirai, e saprai se m' ha offeso.
Breve pertugio dentro dalla muda,
La qual per me ha 'l titol della fame,
E in che conviene ancor ch' altri si chiuda,
M' avea mostrato per lo suo forame
Più lune già, quand' i' feci 'l mal sonno,
Che del futuro mi squarciò il velame.
Questi pareva a me maestro e donno,
Cacciando il lupo e i lupicini al monte,
Per che i Pisan veder Lucca non ponno.
Con cagne magre, studiose e conte,
Gualandi con Sismondi e con Lanfranchi
S' avea messi dinanzi dalla fronte.
In picciol corso mi pareano stanchi
Lo padre e i figli, e con l' agute scane
Mi parea lor veder fender li fianchi.
Quando fui desto innanzi la dimane,
Pianger senti' fra 'l sonno i miei figliuoli,
Ch' eran con meco, e dimandar del pane.
Ben se' crudel, se tu già non ti duoli,
Pensando ciò che 'l mio cor s' annunziava;
E se non piangi, di che pianger suoli?
Già eran desti, e l' ora trapassava
Che 'l cibo ne soleva essere addotto,
E per suo sogno ciascun dubitava:
Ed io sentii chiavar l' uscio di sotto
All' orribile torre; ond' io guardai
Nel viso a' miei figliuoi senza far motto.
Io non piangeva: sì dentro impietrai:
Piangevan elli: ed Anselmuccio mio
Disse: Tu guardi sì, padre: che hai?
Però non lagrimai, nè rispos' io
Tutto quel giorno, nè la notte appresso,
Infin che l' altro Sol nel mondo uscio.
Come un poco di raggio si fu messo
Nel d oloroso carcere, ed io scôrsi
Per q uattro visi il mio aspetto stesso;
Ambo le mani per dolor mi morsi.

E quei, pensando ch' io 'l fessi per voglia
Di manicar, di subito levorsi,
E disser: Padre, assai ci fia men doglia,
Se tu mangi di noi: tu ne vestisti
Queste misere carni, e tu le spoglia.
Queta 'mi allor per non farli più tristi:
Quel dì' e l' altro stemmo tutti muti:
Ahi dura terra, perchè non t' apristi?
Posciachè fummo al quarto dì' venuti,
Gaddo mi si gittò disteso a' piedi,
Dicendo: Padre mio, che non m' aiuti?
Quivi morì: e come tu me vedi,
Vid' io cascar li tre ad uno ad uno
Tra 'l quinto dì' e 'l sesto: ond' io mi diedi
Già cieco a brancolar sovra ciascuno,
E due dì' li chiamai poi ch' e' fur morti:
Poscia, più che 'l dolor, potè il digiuno.
Quand' ebbe detto ciò, con gli occhi torti
Riprese il teschio misero co' denti,
Che furo all' osso, come d' un can, forti.

DEL PURGATORIO.

DAL CANTO PRIMO.

Per correr miglior acqua alza le vele
Omai la navicella del mio ingegno,
Che lascia dietro a sè mar sì crudele:
E canterò di quel secondo regno,
Ove l' umano spirito si purga,
E di salire al ciel diventa degno.
Ma qui la morta poesia risurgà,
O sante Muse, poichè vostro sono,
E qui Calliopea alquanto surga,
Seguitando il mio canto con quel suono,
Di cui le Piche misere sentiro
Lo colpo tal, che disperar perdono.
Dolce color d' oriental zaffiro,
Che s' accoglieva nel sereno aspetto
Dell' aer puro infino al primo giro,
Agli occhi miei ricominciò diletto,
Tosto ch' io usci' fuor dell' aura morta.
Che m' avea contristato gli occhi e il petto.
Lo bel pianeta che ad amar conforta,
Faceva tutto rider l' oriente,
Velando i pesci ch' erano in sua scorta.

Io mi volsi a man destra, e posi mente
  All' altro polo, e vidi quattro stelle
  Non viste mai fuor ch' alla prima gente.
Goder pareva il ciel di lor fiammelle.
  O settentrional vedovo sito,
  Poichè privato se' di mirar quelle!

DAL CANTO QUINTO.

Ricorditi di me, che son la Pia:
  Siena mi fe, disfecemi Maremma:
  Salsi colui che innanellata pria,
Disposato m' avea con la sua gemma.

DAL CANTO SESTO.

Ma vedi là un' anima, che a posta
  Sola soletta verso noi riguarda:
  Quella ne insegnerà la via più tosta.
Venimmo a lei: O anima lombarda,
  Come ti stavi altera e disdegnosa,
  E nel mover degli occhi onesta e tarda!
Ella non ci diceva alcuna cosa;
  Ma lasciavane gir, solo guardando
  A guisa di leon quando si posa.
Pur Virgilio si trasse a lei, pregando
  Che ne mostrasse la miglior salita;
  E quella non rispose al suo dimando;
Ma di nostro paese e della vita
  C' inchiese. E il dolce Duca incominciava:
  Mantova.... E l' ombra, tutta in sè romita,
Surse ver lui del luogo ove pria stava,
  Dicendo: O Mantovano, i' son Sordello
  Della tua terra. E l' un l' altro abbracciava.

LODOVICO ARIOSTO.

ORLANDO FURIOSO.

CANTO PRIMO.

Battaglie de' Pirenei. — Fuga d' Angelica.

Le donne, i cavalier, l' arme, gli amori,
Le cortesie, l' audaci imprese io canto,
Che furo al tempo che passaro i Mori
D' Africa il mare, e in Francia nocquer tanto,
Seguendo l' ire e i giovenil furori
D' Agramante lor re, che si diè vanto
Di vendicar la morte di Trojano
Sopra re Carlo imperator romano.

Dirò d' Orlando in un medesmo tratto
Cosa non detta in prosa mai nè in rima;
Che per amor venne in furore e matto,
D' uom che sì saggio era stimato prima:
Se da colei che tal quasi m' ha fatto,
Che 'l poco ingegno ad or ad or mi lima,
Me ne sarà però tanto concesso
Che mi basti a finir quanto ho promesso.

Piacciavi generosa Erculea prole,
Ornamento e splendor del secol nostro,
Ippolito, aggradir questo che vuole
E darvi sol può l' umil servo vostro.
Quel ch' io vi debbo, posso di parole
Pagare in parte, e d' opera d' inchiostro:
Nè che poco io vi dia imputar sono;
Che quanto io posso dar, tutto vi dono.

Voi sentirete fra i più degni eroi,
Che nominar con laude m' apparecchio,
Ricordar quel Ruggier, che fu di voi
E de' vostri avi illustri il ceppo vecchio.
L' alto valore e i chiari gesti suoi
Vi farò udir, se voi mi date orecchio.
E' vostri alti pensier cedano un poco
Sì, che tra lor miei versi abbiano loco.

Orlando, che gran tempo innamorato
Fu de la bella Angelica, e per lei
In India, in Media, in Tartaria lasciato
Avea infiniti ed immortal trofei,
In Ponente con essa era tornato,
Dove sotto i gran monti Pirenei

Colla gente di Francia e di Lamagna
Re Carlo era attendato alla campagna,

Per far al re Marsilio e al re Agramante
Battersi ancor del folle ardir la guancia,
D' aver condotto, l' un, d' Africa quante
Genti erano atte a portar spada e lancia;
L' altro, d' aver spinta la Spagna innante
A distruzion del bel regno di Francia.
E così Orlando arrivò quivi appunto,
Ma tosto si pentì d' esservi giunto;

Che gli fu tolta la sua donna poi:
Ecco il giudicio uman come spesso erra!
Quella che dagli esperj ai liti eoi
Avea difesa con sì lunga guerra,
Or tolta gli è fra tanti amici suoi,
Senza spada adoprar, nella sua terra.
Il savio imperator ch' estinguer volse
Un grave incendio, fu che gli la tolse.

Nata pochi dì innanzi era una gara
Tra il conte Orlando e 'l suo cugin Rinaldo;
Che ambi avean per la bellezza rara
D' amoroso disio l' animo caldo.
Carlo, che non avea tal lite cara,
Che gli rendea l' ajuto lor men saldo,
Questa donzella che la causa n' era,
Tolse, e diè in mano al duca di Bavera;

In premio promettendola a quel d' essi,
Che in quel conflitto, in quella gran giornata,
Degl' Infedeli più copia uccidessi,
E di sua man prestasse opra più grata.
Contrari ai voti poi furo i successi;
Ch' in fuga andò la gente battezzata,
E con molti altri fu 'l duca prigione,
E restò abbandonato il padiglione.

Dove, poichè rimase la donzella
Ch' esser dovea del vincitor mercede.
Innanzi al caso era salita in sella,
E quando bisognò le spalle diede,
Presaga che quel giorno esser rubella
Dovea fortuna alla cristiana fede:
Entrò in un bosco, e nella stretta via
Rincontrò un cavalier ch' a piè venia.

Indosso la corazza, l' elmo in testa,
La spada al fianco, in braccio avea lo scudo;
E più leggier correa per la foresta,
Che al palio rosso il villan mezzo ignudo.

Timida pastorella mai sì presta
Non volse piede innanzi a serpe crudo,
Come Angelica tosto il freno torse,
Che del guerrier ch' a piè venia s' accorse.
  Era costui quel paladin gagliardo,
Figliuol d' Amon, signor di Montalbano,
A cui pur dianzi il suo destrier Bajardo
Per strano caso uscito era di mano.
Come alla donna egli drizzò lo sguardo,
Riconobbe, quantunque di lontano,
L' angelico sembiante e quel bel volto
Che all' amorose reti il tenea involto.
  La donna il palafreno addietro volta,
E per la selva a tutta briglia il caccia;
Nè per la rara più che per la folta,
La più sicura e miglior via procaccia;
Ma pallida, tremando e di se tolta,
Lascia cura al destrier che la via faccia.
Di su, di giù nell' alta selva fiera
Tanto girò, che venne a una riviera.
  Sulla riviera Ferraù trovosse;
Di sudor pieno, e tutto polveroso.
Dalla battaglia dianzi lo rimosse
Un gran disio di bere e di riposo:
E poi, mal grado suo, quivi fermosse;
Perchè dell' acqua ingordo e frettoloso,
L' elmo nel fiume si lasciò cadere,
Nè l' avea potuto anco riavere.
  Quanto potea più forte, ne veniva
Gridando la donzella ispaventata.
A quella voce salta in su la riva
Il Saracino, e nel viso la guata;
E la conosce subito ch' arriva,
Benchè di timor pallida e turbata,
E sien più dì che non n' udì novella,
Che senza dubbio ell' è Angelica bella.
  E perchè era cortese, e n' avea forse
Non men de' duo cugini il petto caldo,
L' ajuto che potea tutto le porse,
Pur come avesse l' elmo, ardito e baldo:
Trasse la spada, e minacciando corse
Dove poco di lui temea Rinaldo.
Più volte s' eran già non pur veduti,
Ma al paragon dell' arme conosciuti.
  Cominciar quivi una crudel battaglia,
Come a piè si trovar, coi brandi ignudi:

Non che le piastre e la minuta maglia,
Ma ai colpi lor non reggerian le incudi.
Or mentre l' un coll' altro si travaglia,
Bisogna al palafren che 'l passo studi;
Che quanto può menar delle calcagna,
Colei lo caccia al bosco e alla campagna.
Poichè s' affaticar pezzo in vano
I duo guerrier per por l' un l' altro sotto;
Quando non meno era coll' arme in mano
Questo di quel, nè quel di questo dotto;
Fu primiero il signor di Montalbano,
Che al cavalier di Spagna fece motto,
Sì come quel ch' ha nel cor tanto foco,
Che tutto n' arde e non ritrova loco.
Disse al Pagan: me sol creduto avrai,
E pur avrai te meco ancora offeso:
Se questo avvien perchè i fulgenti rai
Del novo Sol t' abbiano il petto acceso,
Di farmi qui tardar, che guadagno hai?
Che quando ancor tu m' abbi morto o preso,
Non però tua la bella donna fia;
Che, mentre noi tardiam, se ne va via.
Quanto fia meglio, amandola tu ancora,
Che tu le venga a traversar la strada,
A ritenerla e farle far dimora,
Prima che più lontana se ne vada.
Come l' avremo in potestate, allora
Di chi esser de' si provi con la spada.
Non so altrimente, dopo un lungo affanno,
Che possa riuscirci altro che danno.
Al Pagan la proposta non dispiacque.
Così fu differita la tenzone;
E tal tregua tra lor subito nacque,
Sì l' odio e l' ira va in oblivione,
Ch 'l Pagano al partir dalle fresche acque
Non lasciò a piede il buon figliuol d' Amone:
Con preghi invita, e al fin lo toglie in groppa,
E per l' orme d' Angelica galoppa.
Oh gran bontà de' cavalieri antiqui!
Eran rivali, eran di fe diversi,
E si sentian degli aspri colpi iniqui
Per tutta la persona anco dolersi;
E pur per selve oscure e calli obliqui
Insieme van senza sospetto aversi.
Da quattro sproni il destrier punto arriva
Dove una strada in due si dipartiva.

E come quei che non sapean se l' una
O l' altra via facesse la donzella,
Perocchè senza differenzia alcuna
Apparia in amendue l' orma novella,
Si messero ad arbitrio di fortuna,
Rinaldo a questa, il Saracino a quella.
Pel bosco Ferraù molto s' avvolse,
E ritrovossi al fine onde si tolse.

Pur si ritrova ancor su la rivera
Là dove l' elmo gli cascò nell' onde.
Poichè la donna ritrovar non spera,
Per aver l' elmo che 'l fiume gli asconde,
In quella parte onde caduto gli era,
Discende nell' estreme umide sponde:
Ma quello era sì fitto nella sabbia,
Che molto avrà da far prima che l' abbia.

Con un gran ramo d' albero rimondo,
Di che avea fatto una pertica lunga,
Tenta il fiume e ricerca sino al fondo,
Nè loco lascia ove non batta e punga.
Mentre colla maggior stizza del mondo
Tanto l' indugio suo quivi prolunga,
Vede di mezzo il fiume un cavaliero
Insino al petto uscir, d' aspetto fiero.

Era, fuorchè la testa, tutto armato,
Ed avea un elmo nella destra mano:
Avea il medesimo elmo che cercato
Da Ferraù fu lungamente in vano.
A Ferraù parlò come adirato,
E disse: ah mancator di fe, marrano!
Perchè di lasciar l' elmo anche t' aggrevi,
Che render già gran tempo mi dovevi?

Ricordati, Pagan, quando uccidesti
D' Angelica il fratel, che son quell' io:
Dietro all' altre arme tu mi promettesti
Fra pochi dì gittar l' elmo nel rio.
Or se fortuna, quel che non volesti
Far tu, pone ad effetto il voler mio,
Non ti turbare: e se turbar ti dei,
Turbati che di fe mancato sei.

Ma se desir pur hai d' un elmo fino,
Trovane un altro, ed abbil con più onore;
Un tal ne porta Orlando paladino,
Un tal Rinaldo, e forse anco migliore:
L' un fu d' Almonte, e l' altro di Mambrino:
Acquista un di que' dui col tuo valore;

E questo ch' hai già di lasciarmi detto,
Farai bene o lasciarmelo in effetto.
  All' apparir che fece all' improvviso
Dell' acqua l' ombra, ogni pelo arricciosse,
E scolorossi al Saracino il viso;
La voce ch' era per uscir, fermosse.
Udendo poi dall' Argalia, ch' ucciso
Quivi avea già (che l' Argalia nomosse)
La rotta fede così improverarse,
Di scorno e d' ira dentro e di fuor arse.
  Nè tempo avendo a pensar altra scusa,
E conoscendo ben che 'l ver gli disse,
Restò senza risposta a bocca chiusa;
Ma la vergogna il cor sì gli trafisse,
Che giurò per la vita di Lanfusa
Non voler mai ch' altro elmo lo coprisse,
Se non quel buono che già in Aspramonte
Trasse del capo Orlando al fiero Almonte.
  E servò meglio questo giuramento,
Che non avea quell' altro fatto prima.
Quindi si parte tanto mal contento,
Che molti giorni poi si rode e lima.
Sol di cercare il paladino è intento
Di qua, di là, dove trovarlo stima.
Altra ventura al buon Rinaldo accade,
Che da costui tenea diverse strade.
  Non molto va Rinaldo, che si vede
Saltare innanzi il suo destrier feroce:
Ferma, Bajardo mio, deh ferma il piede!
Che l' esser senza te troppo mi noce.
Per questo il destrier sordo a lui non riede,
Anzi più se ne va sempre veloce.
Segue Rinaldo, e d' ira si distrugge:
Ma seguitiamo Angelica che fugge.
  Fugge tra selve spaventose e scure,
Per lochi inabitati ermi e selvaggi.
Il mover delle frondi e di verzure,
Che di cerri sentia, d' olmi e di faggi,
Fatto le avea con subite paure
Trovar di qua e di là strani viaggi;
Che ad ogni ombra veduta in monte o in valle,
Temea Rinaldo aver sempre a le spalle.
  Qual pargoletta damma o capriola
Che tra le fronde del natio boschetto
Alla madre veduta abbia la gola
Stringer dal pardo, e aprirle 'l fianco o 'l petto,

Di selva in selva dal crudel s' invola,
E di paura trema e di sospetto:
Ad ogni sterpo che passando tocca,
Esser si crede all' empia fera in bocca.

Quel dì e la notte e mezzo l' altro giorno
S' andò aggirando, e non sapeva dove:
Trovossi al fine in un boschetto adorno,
Che lievemente la fresc' aura move.
Duo chiari rivi mormorando intorno,
Sempre l' erbe vi fan tenere e nove;
E rendea ad ascoltar dolce concento,
Rotto tra picciol sassi il correr lento.

Quivi parendo a lei d' esser sicura
E lontana a Rinaldo mille miglia,
Dalla via stanca e dall' estiva arsura,
Di riposare alquanto si consiglia.
Tra fiori smonta, e lascia alla pastura
Andare il palafren senza la briglia;
E quel va errando intorno alle chiare onde,
Che di fresca erba avean piene le sponde.

Ecco non lungi un bel cespuglio vede
Di spin fioriti e di vermiglie rose,
Che delle liquid' onde a specchio siede,
Chiuso dal sol fra l' alte querce ombrose;
Così voto nel mezzo, che concede
Fresca stanza fra l' ombre più nascose:
E la foglia coi rami in modo è mista,
Che 'l sol non v' entra, non che minor vista.

Dentro letto vi fan tenere erbette,
Che invitano a posar chi s' appresenta.
La bella donna in mezzo a quel si mette;
Ivi si corca, ed ivi s' addormenta.
Ma non per lungo spazio così stette,
Ch' un calpestio le par che venir senta.
Cheta si leva, e appresso alla rivera
Vede ch' armato un cavalier giunt' era.

S' egli è amico o nemico non comprende:
Tema e speranza il dubbio cor le scote;
E di quella avventura il fine attende,
Nè pur d' un sol sospir l' aria percote.
Il cavaliero in riva al fiume scende
Sopra l' un braccio a riposar le gote;
Ed in un gran pensier tanto penetra,
Che par cangiato in insensibil pietra.

Pensoso più d' un' ora a capo basso
Stette, Signore, il cavalier dolente,

Poi cominciò con suono afflitto e lasso
A lamentarsi sì soavemente,
Che avrebbe di pietà spezzato un sasso,
Una tigre crudel fatta clemente:
Sospirando piangea, tal ch' un ruscello
Parean le guance, e l' petto un mongibello.

Pensier, dicea, che 'l cor m' agghiacci ed ardi
E causi 'l duol che sempre il rode e lima,
Che debbo far, poi ch' io son giunto tardi,
E ch' altri a corre il frutto è andato prima?
Appena avuto io n' ho parole e sguardi,
Ed altri n' ha tutta la spoglia opima:
Se non ne tocca a me frutto nè fiore,
Perchè affligger per lei mi vo' più il core?

La verginella è simile alla rosa
Che in bel giardin sulla nativa spina
Mentre sola e sicura si riposa,
Nè gregge nè pastor se le avvicina:
L' aura soave e l' alba rugiadosa;
L' acqua, la terra al suo favor s' inchina;
Giovani vaghi e donne innamorate
Amano averne e seni e tempie ornate.

Ma non sì tosto dal materno stelo
Rimossa viene e dal suo ceppo verde,
Che quanto avea dagli uomini e dal cielo
Favor, grazia e bellezza, tutto perde.
La vergine che 'l fior, di che più zelo
Che de' begli occhi e della vita aver de',
Lascia altrui corre, il pregio ch' avea innanti
Perde nel cor di tutti gli altri amanti.

Sia vile agli altri, e da quel solo amata
A cui di se fece sì larga copia.
Ah! fortuna crudel, fortuna ingrata!
Trionfan gli altri, e ne mor' io d' inopia
Dunque esser può che non mi sia più grata?
Dunque io posso lasciar mia vita propia?
Ah più tosto oggi manchino i dì miei,
Ch' io viva più, s' amar non debbo lei!

Se mi dimanda alcun, chi costui sia
Che versa sopra il rio lagrime tante,
Io dirò che egli è il re di Circassia,
Quel d' amor travagliato Sacripante:
Io dirò ancor, che di sua pena ria
Sia prima e sola causa essere amante,
E pur un degli amanti di costei;
E ben riconosciuto fu da lei.

Appresso ove il sol cade, per suo amore
Venuto era dal capo d' Oriente;
Che seppe in India con suo gran dolore,
Come ella Orlando seguitò in Ponente:
Poi seppe in Francia, che l' imperatore
Sequestrata l' avea dall' altra gente,
E promessa in mercede a chi di loro
Più quel giorno ajutasse i gigli d' oro.

Stato era in campo, avea veduta quella,
Quella rotta che dianzi ebbe re Carlo.
Cercò vestigio d' Angelica bella,
Nè potuto avea ancora ritrovarlo.
Questa è dunque la trista e ria novella
Che d' amorosa doglia fa penarlo,
Affligger, lamentare, e dir parole
Che di pietà potrian fermare il sole.

Mentre costui così s' affligge e duole,
E fa degli occhi suoi tepida fonte,
E dice queste e molte altre parole,
Che non mi par bisogno esser racconte;
L' avventurosa sua fortuna vuole
Ch' all' orecchie d' Angelica sien conte:
E così quel ne viene a un' ora, a un punto,
Ch' in mille anni o mai più non è raggiunto.

Con molta attenzion la bella donna
Al pianto, alle parole, al modo attende
Di colui ch' in amarla non assonna;
Ne questo è il primo dì ch' ella l' intende:
Ma dura e fredda più d' una colonna,
Ad averne pietà non però scende;
Come colei ch' ha tutto il mondo a sdegno,
E non le par che alcun sia di lei degno.

Pur tra quei boschi il ritrovarsi sola
Le fa pensar di tor costui per guida;
Che chi nell' acqua sta fin alla gola,
Ben è ostinato se mercè non grida.
Se questa occasione or se l' invola,
Non troverà mai più scorta sì fida;
Ch' a lunga prova conosciuto innante
S' avea quel re fedel sopra ogni amante.

Ma non però disegna dell' affanno
Che lo distrugge, allegerir chi l' ama,
E ristorar d' ogni passato danno
Con quel piacer ch' ogni amator più brama:
Ma alcuna fizione, alcuno inganno
Di tenerlo in speranza ordisce e trama:

Tanto che al suo bisogno se ne serva,
Poi torni all' uso suo dura e proterva,
E fuor di quel cespuglio oscuroecieco
Fa di se bella ed improvvisa mostra;
Come di selva o fuor d' ombroso speco
Diana in scena o Citerea si mostra,
E dice all' apparir: Pace sia teco,
Teco difenda Dio la fama nostra,
E non comporti, contra ogni ragione,
Ch' abbi di me sì falsa opinione.
Non mai con tanto gaudio o stupor tanto
Levò gli occhi al figliuolo alcuna madre,
Ch' avea per morto sospirato e pianto,
Poichè senz' esso udì tornar le squadre;
Con quanto gaudio il Saracin, con quanto
Stupor l' alta presenza, e le leggiadre
Maniere, e 'l vero angelico sembiante,
Improvviso apparir si vide innante.
Pieno di dolce e d' amoroso affetto
Alla sua donna, alla sua diva corse,
Che con le braccia al collo il tenne stretto,
Quel che al Catai non avria fatto forse.
Al patrio regno, al suo natio ricetto,
Seco avendo costui, l' animo torse:
Subito in lei s' avviva la speranza
Di tosto riveder sua ricca stanza.
Ella gli rende conto pienamente
Dal giorno che mandato fu da lei
A domandar soccorso in Oriente
Al re de' sericani Nabatei;
E come Orlando la guardò sovente
Da morte, da disnor, da casi rei;
E che 'l fior virginal così avea salvo,
Come se lo portò del materno alvo.
Forse era ver, ma non però credibile
A chi del senso suo fosse signore;
Ma parve facilmente a lui possibile,
Ch' era perduto in vie più grave errore.
Quel che l' uom vede, Amor gli fa invisibile;
E l' invisibil fa veder Amore.
Questo creduto fu; che 'l miser suole
Dar facile credenza a quel che vuole.
Se mal si seppe il cavalier d' Anglante
Pigliar per sua sciocchezza il tempo buono,
Il danno se n' avrà, che da qui innante
Nol chiamerà fortuna a sì gran dono:

(Tra se tacito parla Sacripante)
Ma io per imitarlo già non sono,
Che lasci tanto ben che m' è concesso,
E ch' a doler poi m' abbia di me stesso.
Corrò la fresca e mattutina rosa
Che tardando stagion perder potria.
So ben ch' a donna non si può far cosa
Che più soave e più piacevol sia,
Ancor che se ne mostri disdegnosa,
E talor mesta e flebil se ne stia:
Non starò per repulsa o finto sdegno,
Ch' io non adombri e incarni il mio disegno.
Così dice egli; e mentre s' apparecchia
Al dolce assalto, un gran rumor che suona
Dal vicin bosco gl' introna l' orecchia
Sì, che mal grado l' impresa abbandona,
E si pon l' elmo; ch' avea usanza vecchia
Di portar sempre armata la persona.
Viene al destriero e gli ripon la briglia,
Rimonta in sella e la sua lancia piglia.
Ecco pel bosco un cavalier venire,
Il cui sembiante è d' uom gagliardo e fiero:
Candido come neve è il suo vestire,
Un bianco pennoncello ha per cimiero.
Re Sacripante, che non può patire
Che quel coll' importuno suo sentiero
Gli abbia interrotto il gran piacer ch' avea,
Con vista il guarda disdegnosa e rea.
Come è più appresso, lo sfida a battaglia;
Che crede ben fargli votar l' arcione.
Quel che di lui non stima già che vaglia
Un grano meno, e ne fa paragone,
L' orgogliose minacce a mezzo taglia,
Sprona a un tempo e la lancia in resta pone.
Sacripante ritorna con tempesta,
E corronsi a ferir testa per testa.
Non si vanno i leoni o i tori in salto
A dar di petto, ad accozzar sì crudi,
Come li duo guerrieri al fiero assalto,
Che parimente si passar gli scudi.
Fe' lo scontro tremar dal basso all' alto
L' erbose valli insino ai poggi ignudi;
E ben giovò che fur buoni e perfetti
Gli usberghi sì, che lor salvaro i petti.
Già non fero i cavalli un correr torto,
Anzi cozzaro a guisa di montoni.

Quel del guerrier pagan morì di corto,
Ch' era vivendo in numero de' buoni:
Quell' altro cadde ancor, ma fu risorto
Tosto ch' al fianco si sentì gli sproni.
Quel del re saracin restò disteso
Addosso al suo signor con tutto il peso.

L' incognito campion che restò ritto,
E vide l' altro col cavallo in terra,
Stimando avere assai di quel conflitto,
Non si curò di rinnovar la guerra;
Ma dove per la selva è il cammin dritto
Correndo a tutta briglia si disserra;
E prima che di briga esca il Pagano,
Un miglio o poco meno è già lontano.

Quale stordito e stupido aratore,
Poich' è passato il fulmine, si leva
Di là dove l' altissimo fragore
Presso alli morti buoi stesi l' aveva;
Che mira senza fronde e senza onore
Il pin che di lontan veder soleva:
Tal si levò il Pagano a piè rimaso,
Angelica presente al duro caso.

Sospira e geme, non perchè l' annoi
Che piede o braccio s' abbia rotto o smosso:
Ma per vergogna sola onde a' dì suoi
Nè pria nè dopo il viso ebbe sì rosso:
E più, ch' oltra il cader, sua donna poi
Fu che gli tolse il gran peso da dosso.
Muto restava, mi cred' io, se quella
Non gli rendea la voce e la favella.

Deh, disse ella, signor, non vi rincresca!
Che del cader non è la colpa vostra,
Ma del cavallo a cui riposo ed esca
Meglio si convenia che nova giostra.
Nè perciò quel guerrier sua gloria accresca;
Ch' essere stato il perditor dimostra:
Così, per quel ch' io me ne sappia stimo,
Quando a lasciar il campo è stato il primo.

Mentre costei conforta il Saracino,
Ecco col corno e colla tasca al fianco
Galoppando venir sopra un ronzino
Un messaggier che parea afflitto e stanco;
Che come a Sacripante fu vicino,
Gli domandò se collo scudo bianco
E con un bianco pennoncello in testa
Vide un guerrier passar per la foresta.

Rispose Sacripante: come vedi
M' ha qui abbattuto, e se ne parte or ora;
E perch' io sappia chi m' ha messo a piedi,
Fa che per nome io lo conosca ancora.
Ed egli a lui: di quel che tu mi chiedi,
Io ti satisfarò senza dimora:
Tu dei saper che ti levò di sella
L' alto valor d' una gentil donzella.

Ella è gagliarda, ed è più bella molto;
Nè il suo famoso nome anco t' ascondo:
Fu Bradamante quella che t' ha tolto
Quanto onor mai tu guadagnasti al mondo.
Poich' ebbe così detto, a freno sciolto
Il Saracin lasciò poco giocondo,
Che non sa che si dica o che si faccia,
Tutto avvampato di vergogna in faccia.

Poichè gran pezzo al caso intervenuto
Ebbe pensato in vano, e finalmente
Si trovò da una femmina abbattuto,
Che pensandovi più, più dolor sente;
Montò l' altro destrier, tacito e muto:
E senza far parola, chetamente
Tolse Angelica in groppa; e differilla
A più lieto uso, a stanza più tranquilla.

Non furo iti due miglia, che sonare
Odon la selva che li cinge intorno,
Con tal rumor e strepito, che pare
Che tremi la foresta d' ogn' intorno;
E poco dopo un gran destrier n' appare
D' oro guernito e riccamente adorno,
Che salta macchie e rivi, ed a fracasso
Arbori mena e ciò che vieta il passo.

Se gl' intricati rami e l' aer fosco,
Disse la donna, agli occhi non contende,
Bajardo è quel destrier ch' in mezzo il bosco
Con tal rumor la chiusa via si fende.
Questo è certo Bajardo; io 'l riconosco:
Deh come ben nostro bisogno intende!
Che un sol ronzin per dui saria mal atto,
E ne vien egli a satisfarci ratto.

Smonta il Circasso, ed al destrier s' accosta,
E si pensava dar di mano al freno.
Colle groppe il destrier gli fa risposta;
Che fu presto al girar come un baleno;
Ma non arriva dove i calci apposta:
Misero il cavalier, se giungea appieno!

Che ne' calci tal possa avea il cavallo.
Ch' avria spezzato un monte di metallo.
   Indi va mansueto alla donzella,
Con umile sembiante e gesto umano;
Come intorno al padrone il can saltella,
Che sia due giorni o tre stato lontano.
Bajardo ancora avea memoria d' ella
Ch' in Albracca il servia già di sua mano
Nel tempo che da lei tanto era amato
Rinaldo allor crudele, allora ingrato.
   Colla sinistra man prende la briglia,
Coll' altra tocca e palpa il collo e il petto.
Quel destrier ch' avea ingegno a maraviglia,
A lei, come un agnel, si fa soggetto.
Intanto Sacripante il tempo piglia:
Monta Bajardo, e l' urta e lo tien stretto.
Del ronzin disgravato la donzella
Lascia la groppa, e si ripone in sella.
   Poi rivolgendo a caso gli occhi, mira
Venir sonando d' arme un gran pedone.
Tutta s' avvampa di dispetto e d' ira;
Che conosce il figliuol del duca Amone.
Più che sua vita l' ama egli e desira;
L' odia e fugge ella più che gru falcone.
Già fu ch' esso odiò lei più che la morte;
Ella amò lui: or han cangiato sorte.
   E questo hanno causato due fontane
Che di diverso effetto hanno liquore;
Ambe in Ardenna, e non sono lontane:
D' amoroso disio l' una empie il core;
Chi bee dell' altra, senza amor rimane,
E volge tutto in ghiaccio il primo ardore.
Rinaldo gustò d' una, e amor lo strugge:
Angelica dell' altra, e l' odia e fugge.
   Quel liquor di secreto venen misto,
Che muta in odio l' amorosa cura,
Fa che la donna che Rinaldo ha visto,
Nei sereni occhi subito s' oscura;
E con voce tremante e viso tristo
Supplica Sacripante e lo scongiura
Che quel guerrier più appresso non attenda,
Ma ch' insieme con lei la fuga prenda.
   Son dunque, disse il Saracino, sono
Dunque in sì poco credito con vui,
Che mi stimiate inutile, e non buono
Da potervi difender da costui?

Le battaglie d' Albracca già vi sono
Di mente uscite, e la notte ch' io fui
Per la salute vostra, solo e nudo,
Contra Agricane e tutto il campo, scudo?
Non risponde ella, e non sa che si faccia,
Perchè Rinaldo omai l' è troppo appresso,
Che da lontano al Saracin minaccia,
Come vide il cavallo e conobbe esso,
E riconobbe l' angelica faccia,
Che l' amoroso incendio in cor gli ha messo.
Quel che seguì tra questi duo superbi,
Vo' che per l' altro canto si riserbi.

TORQUATO TASSO.

LA GERUSALEMME LIBERATA.

CANTO XII.

Clorinda e Argante incendono la torre de' Cristiani. Istoria di Clorinda; suo duello con Tancredi, e sua morte. Tancredi la piange: Argante giura di vendicarla.

Depon Clorinda le sue spoglie inteste
D' argento, e l' elmo adorno, e l' armi altere;
E senza piuma o fregio altre ne veste
(Infausto annunzio!) rugginose e nere;
Però che stima agevolmente in queste
Occulta andar fra le nemiche schiere.
È quivi Arsete eunuco, il qual fanciulla
La nutrì da le fasce e da la culla;
E per l' orme di lei l' antico fianco
D' ogn' intorno traendo, or la seguia.
Vede costui l' arme cangiate, ed anco
Del gran rischio s' accorge ov' ella gia,
E se n' affligge; e per lo crin che bianco
In lei servando ha fatto, e per la pia
Memoria de' suo' uffici, istando prega
Che dall' impresa cessi: ed ella il nega.
Onde ei le dice alfin: poichè ritrosa
Sì la tua mente, nel suo mal s' indura,
Che nè la stanca età, nè la pietosa
Voglia, nè i preghi miei, nè il pianto cura,
Ti spiegherò più oltre, e saprai cosa

Di tua condizion, che t' era oscura;
Poi tuo desir ti guidi, o mio consiglio.
Ei segue; ed ella innalza attenta il ciglio.

Resse già l' Etiopia e forse regge
Senapo ancor con fortunato impero,
Il qual del Figlio di Maria la legge
Osserva, e l' osserva anco il popol nero.
Quivi io pagan fui servo, e fui tra gregge
D' ancelle avvolto in femminil mestiero,
Ministro fatto della regia moglie,
Che bruna è sì, ma il bruno il bel non toglie.

N' arde il marito, e dell' amore al foco
Ben della gelosia s' agguaglia il gielo.
Si va in guisa avanzando appoco appoco
Nel tormentoso petto il folle zelo,
Che da ogn' uom la nasconde in chiuso loco;
Vorria celarla ai tanti occhi del cielo.
Ella saggia ed umil, di ciò che piace
Al suo signor, fa suo diletto e pace.

D' una pietosa istoria e di devote
Figure la sua stanza era dipinta.
Vergine bianca il bel volto, e le gote
Vermiglia, è quivi presso un drago avvinta:
Coll' asta il mostro un cavalier percote;
Giace la fera nel suo sangue estinta.
Quivi sovente ella s' atterra, e spiega
Le sue tacite colpe, e piange e prega.

Ingravida frattanto, ed espon fuori
(E tu fosti colei) candida figlia.
Si turba, e degl' insoliti colori,
Quasi d' un novo mostro, ha meraviglia.
Ma perchè il re conosce e i suoi furori,
Celargli il parto alfin si riconsiglia;
Ch' egli avria, dal candor che in te si vede,
Argomentato in lei non bianca fede:

Ed in tua vece una fanciulla nera
Pensa mostrargli, poco dianzi nata.
E perchè fu la torre ove chius' era,
Dalle donne e da me solo abitata;
A me che le fui servo, e con sincera
Mente l' amai, ti diè non battezzata.
Nè già poteva allor battesmo darti;
Che l' uso nol sostien di quelle parti.

Piangendo a me ti porse, e mi commise
Ch' io lontana a nutrir ti conducessi.
Chi può dire il suo affanno e in quante guise

Lagnossi e raddoppiò gli ultimi amplessi?
Bagnò i baci di pianto, e fur divise
Le sue querele dai singulti spessi.
Levò alfin gli occhi, e disse: o Dio, che scerni
L' opre più occulte, e nel mio cor t' interni;
S' immaculato è questo cor, s' intatte
Son queste membra e 'l marital mio letto,
Per me non prego, che mille altre ho fatte
Malvagità; son vile al tuo cospetto:
Salva il parto innocente, al qual il latte
Nega la madre del materno petto.
Viva, e sol d' onestate a me somigli:
L' esempio di fortuna altronde pigli.
Tu, celeste Guerrier, che la donzella
Togliesti del serpente agli empi morsi,
Se accesi ne' tuo' altari umil facella,
S' auro o incenso odorato unqua ti porsi,
Tu per lei prega sì, che fida ancella
Possa in ogni fortuna a te raccorsi.
Qui tacque, e 'l cor le si rinchiuse e strinse,
E di pallida morte si dipinse.
Io piangendo ti presi, e in breve cesta
Fuor ti portai tra fiori e frondi ascosa.
Ti celai da ciascun; che nè di questa
Diedi sospetto altrui, nè d' altra cosa.
Me n' andai sconosciuto; e per foresta
Camminando di piante orride ombrosa,
Vidi una tigre, che minacce ed ire
Avea negli occhi, incontr' a me venire.
Sovra un albero i' salsi, e te sull' erba
Lasciai; tanta paura il cor mi prese.
Giunse l' orribil fera, e la superba
Testa volgendo, in te lo sguardo intese.
Mansuefece e raddolcìo l' acerba
Vista, con atto placido e cortese.
Lenta poi s' avvicina, e ti fa vezzi
Colla lingua; e tu ridi e l' accarezzi,
Ed ischerzando seco, al fero muso
La pargoletta man secura stendi.
Ti porge ella le mamme, e come è l' uso
Di nutrice s' adatta; e tu le prendi.
Intanto io miro timido e confuso,
Come uom faria novi prodigi orrendi.
Poichè sazia ti vede omai la belva
Del suo latte, si parte e si rinselva;
Ed io giù scendo e ti ricolgo, e torno

Là 've prima fur volti i passi miei;
E preso in picciol borgo alfin soggiorno;
Celatamente ivi nutrir ti fei.
Vi stetti infin che 'l sol correndo intorno
Portò a' mortali e dieci mesi e sei.
Tu con lingua di latte anco snodavi
Voci indistinte, e incerte orme segnavi.

Ma sendo io colà giunto ove dechina
L' etate omai cadente alla vecchiezza,
Ricco e sazio dell' or che la regina
Nel partir diemmi con regale ampiezza,
Da quella vita errante e peregrina
Nella patria ridurmi ebbi vaghezza;
E tra gli antichi amici in caro loco
Viver, temprando il verno al proprio foco.

Partomi, e ver l' Egitto ove son nato,
Te conducendo meco, il corso invio;
E giungo ad un torrente, e rinserrato
Quinci dai ladri son, quindi dal rio.
Che debbo far? te dolce peso amato
Lasciar non voglio, e di campar desio.
Mi getto a nuoto; ed una man ne viene
Rompendo l' acqua, e te l' altra sostiene.

Rapidissimo è il corso, e in mezzo l' onda
In se medesma si ripiega e gira;
Ma giunto ove più volge e si profonda,
In cerchio ella mi torce, e giù mi tira.
Ti lascio allor; ma t' alza e ti seconda
L' acqua, e secondo all' acqua il vento spira;
E t' espon salva in su la molle arena:
Stanco anelando io poi vi giungo appena.

Lieto ti prendo; e poi la notte, quando
Tutte in alto silenzio eran le cose,
Vidi in sogno un guerrier, che minacciando
A me sul volto il ferro ignudo pose.
Imperioso disse: io ti comando
Ciò che la madre sua primier t' impose;
Che battezzi l' infante: ella è diletta
Del cielo, e la sua cura a me s' aspetta:

Io la guardo e difendo; io spirto diedi
Di pietate alle fere, e mente all' acque.
Misero te, se al sogno tuo non credi,
Ch' è del ciel messaggiero! e qui si tacque.
Svegliaimi, e sorsi, e di là mossi i piedi,
Come del giorno il primo raggio nacque.
Ma perchè mia fe vera, e l' ombre false

Stimai, di tuo battesmo a me non calse,
Nè de' preghi materni; onde nudrita
Pagana fosti, e 'l vero a te celai.
Crescesti, e in arme valorosa e ardita
Vincesti il sesso e la natura assai.
Fama e terre acquistasti: e qual tua vita
Sia stata poscia, tu medesma il sai;
E sai non men, che servo insieme e padre
Io t' ho seguita fra guerriere squadre.

Ier poi sull' alba alla mia mente oppressa
D' alta quiete e simile alla morte,
Nel sonno s' offerì l' imagò stessa,
Ma in più turbata vista, e in suon più forte.
Ecco, dicea, fellon, l' ora s' appressa
Che dee cangiar Clorinda e vita e sorte:
Mia sarà mal tuo grado, e tuo fia il duolo.
Ciò disse, e poi n' andò per l' aria a volo.

Or odi dunque tu, che 'l ciel minaccia
A te, diletta mia, strani accidenti.
Io non so; forse a lui vien che dispiaccia
Ch' altri impugni la fe de' suoi parenti;
Forse è la vera fede. Ah giù ti piaccia
Depor quest' arme, e questi spirti ardenti.
Qui tace, e piagne: ed ella pensa, e teme;
Che un altro simil sogno il cor le preme.

Rasserenando il volto, alfin gli dice:
Quella fe seguirò che vera or parme,
Che tu col latte già della nutrice
Sugger mi festi, e che vuoi dubbia or farme.
Nè per temenza lascerò (nè lice
A magnanimo cor) l' impresa e l' arme;
Non, se la Morte nel più fier sembiante
Che sgomenti mortali avessi innante.

Poscia il consola: e perchè il tempo giunge,
Ch' ella deve ad effetto il vanto porre,
Parte, e con quel guerrier si ricongiunge,
Che si vuol seco al gran periglio esporre.
Con lor s' aduna Ismeno, o instiga e punge
Quella virtù che per se stessa corre;
E lor porge di zolfo e di bitumi
Due palle, e 'n cavo ramo ascosi lumi.

Escon notturni e piani, e per lo colle
Uniti vanno a passo lungo e spesso;
Tanto che a quella parte ove s' estolle
La macchina nemica, omai son presso.
Lor s' infiamman gli spirti, e 'l cor ne bolle,

Nè può tutto capir dentro a se stesso:
Gli invita al foco, al sangue un fero sdegno.
Grida la guardia, e lor dimanda il segno.

Essi van cheti innanzi; onde la guarda
All' arme, all' arme, in alto suon raddoppia.
Ma più non si nasconde, e non è tarda
Al corso allor la generosa coppia.
In quel modo che fulmine o bombarda
Col lampeggiar tuona in un punto e scoppia,
Movere ed arrivar, ferir lo stuolo,
Aprirlo e penetrar fu un punto solo.

E forza è pur che fra mill' arme e mille
Percosse il lor disegno alfin riesca.
Scopriro i chiusi lumi; e le faville
S' appreser tosto all' accensibil esca,
Ch' ai legni poi l' avvolse, e compartille.
Chi può dir come serpa e come cresca
Già da più lati il foco? e come folto
Turbi il fumo alle stelle il puro volto?

Vedi globi di fiamme oscure e miste
Fra le rote del fumo in ciel girarsi.
Il vento soffia, e vigor fa ch' acquiste
L' incendio, e in un raccolga i fochi sparsi.
Fere il gran lume con terror le viste
De' Franchi, e tutti son presti ad armarsi.
La mole immensa e sì temuta in guerra
Cade, e brev' ora opre sì lunghe atterra.

Due squadre de' Cristiani intanto al loco
Dove sorge l' incendio, accorron pronte.
Minaccia Argante: io spegnerò quel foco
Col vostro sangue; e volge lor la fronte.
Pur ristretto a Clorinda, a poco a poco
Cede, e raccoglie i passi a sommo il monte.
Cresce più che torrente a lunga pioggia
La turba, e li rincalza, e con lor poggia.

Aperta è l' Aurea porta, e quivi tratto
È il re ch' armato il popol suo circonda,
Per raccorre i guerrier da sì gran fatto,
Quando al tornar fortuna abbian seconda.
Saltano i duo sul limitare; e ratto
Di retro ad essi il Franco stuol v' inonda:
Ma l' urta e scaccia Solimano; e chiusa
È poi la porta, e sol Clorinda esclusa.

Sola esclusa ne fu, perchè in quell' ora
Ch' altri serrò le porte, ella si mosse,
E corse ardente e incrudelita fuora

A punir Arimon che la percosse.
Punillo; e l' fero Argante avvisto ancora
Non s' era, ch' ella sì trascorsa fosse:
Che la pugna e la calca e l' aer denso
Ai cor togliea la cura, agli occhi il senso.

Ma poi che intepidì la mente irata
Nel sangue del nemico, e in se rivenne,
Vide chiuse le porte, e intorniata
Se da nemici; e morta allor si tenne.
Pur veggendo ch' alcuno in lei non guata,
Nov' arte di salvarsi le sovvenne:
Di lor gente s' infinge, e fra gl' ignoti
Cheta s' avvolge; e non è chi la noti.

Poi, come lupo tacito s' imbosca
Dopo occulto misfatto e si desvia,
Dalla confusion, dall' aura fosca
Favorita e nascosa ella sen gia.
Solo Tancredi avvien che lei conosca.
Egli quivi è sorgiunto alquanto pria;
Vi giunse allor ch' essa Arimone uccise:
Vide, e segnolla, e dietro a lei si mise.

Vuol nell' arme provarla: un uom la stima
Degno a cui sua virtù si paragone.
Va girando colei l' alpestre cima
Verso altra porta ove d' entrar dispone.
Segue egli impetuoso; onde assai prima
Che giunga, in guisa avvien che d' armi suone,
Ch' ella si volge, e grida: o tu, che porte,
Che corri sì? Risponde: guerra e morte.

Guerra e morte avrai, disse; io non rifiuto
Darlati, se la cerchi; e ferma attende.
Non vuol Tancredi, che pedon veduto
Ha il suo nemico, usar cavallo, e scende.
E impugna l' uno e l' altro il ferro acuto,
Ed aguzza l' orgoglio, e l' ire accende;
E vansi a ritrovar non altrimenti
Che duo tori gelosi e d' ire ardenti.

Degne d' un chiaro sol, degne d' un pieno
Teatro opre sarian sì memorande.
Notte, che nel profondo oscuro seno
Chiudesti e nell' oblio fatto sì grande,
Piacciati ch' io nel tragga, e 'n bel sereno
Alle future età lo spieghi e mande.
Viva la fama loro, e tra lor gloria
Splenda del fosco tuo l' alta memoria.

Non schivar, non parar, non ritirarsi

Voglion costor, nè qui destrezza ha parte:
Non danno i colpi or finti, or pieni, or scarsi;
Toglie l' ombra e 'l furor l' uso dell' arte.
Odi le spade orribilmente urtarsi
A mezzo il ferro; il piè d' orma non parte:
Sempre è il piè fermo, e la man sempre in moto
Nè scende taglio invan, nè punta a voto.

L' onta irrita lo sdegno alla vendetta,
E la vendetta poi l' onta rinnova;
Onde sempre al ferir, sempre alla fretta
Stimol novo s' aggiunge, e cagion nova.
D' or in or più si mesce, e più ristretta
Si fa la pugna; e spada oprar non giova:
Dansi co' pomi, e infelloniti e crudi
Cozzan cogli elmi insieme e cogli scudi.

Tre volte il cavalier la donna stringe
Colle robuste braccia; ed altrettante
Da que' nodi tenaci ella si scinge,
Nodi di fier nemico, e non d' amante.
Tornano al ferro; e l' uno e l' altro il tinge
Con molte piaghe: stanco ed anelante,
E questi e quegli alfin pur si ritira;
E dopo lungo faticar respira.

L' un l' altro guarda, e del suo corpo esangue
Sul pomo della spada appoggia il peso.
Già dell' ultima stella il raggio langue
Al primo albor ch' è in oriente acceso.
Vede Tancredi in maggior copia il sangue
Del suo nemico, e se non tanto offeso:
Ne gode e superbisce. Oh nostra folle
Mente ch' ogni aura dì fortuna estolle!

Misero! di che godi? Oh quanto mesti
Fiano i trionfi, ed infelice il vanto!
Gli occhi tuoi pagheran, se in vita resti,
Di quel sangue ogni stilla un mar di pianto.
Così tacendo e rimirando, questi
Sanguinosi guerrier posaro alquanto.
Ruppe il silenzio alfin Tancredi, e disse,
Perchè il suo nome a lui l' altro scoprisse:

Nostra sventura è ben, che qui s' impieghi
Tanto valor, dove silenzio il copra.
Ma poichè sorte rea vien che ci neghi
E lode e testimon degno dell' opra,
Pregoti, se fra l' arme han loco i preghi,
Che 'l tuo nome e 'l tuo stato a me tu scopra;

Acciò ch' io sappia, o vinto o vincitore,
Chi la mia morte o la vittoria onore.
  Risponde la feroce: indarno chiedi
Quel che ho per uso di non far palese;
Ma chiunque io mi sia, tu innanzi vedi
Un di que' duo che la gran torre accese.
Arse di sdegno a quel parlar Tancredi:
E in mal punto il dicesti, indi riprese:
Il tuo dir e 'l tacer di par m' alletta,
Barbaro discortese, alla vendetta.
  Torna l' ira ne' cori, e li trasporta,
Benchè debili, in guerra. Oh fera pugna,
U' l' arte in bando, u' già la forza è morta,
Ove in vece d' entrambi il furor pugna!
Oh che sanguigna e spaziosa porta
Fa l' una e l' altra spada ovunque giugna
Nell' arme e nelle carni! e se la vita
Non esce, sdegno tienla al petto unita.
  Qual l' alto Egeo, perchè Aquilone o Noto
Cessi, che tutto prima il volse e scosse,
Non s' accheta però; ma 'l suono e 'l moto
Ritien dell' onde anco agitate e grosse:
Tal, sebben manca in lor col sangue voto
Quel vigor che le braccia ai colpi mosse,
Serbano ancor l' impeto primo, e vanno
Da quel sospinti a giunger danno a danno.
  Ma ecco omai l' ora fatale è giunta,
Che 'l viver di Clorinda al suo fin deve.
Spinge egli il ferro nel bel sen di punta,
Che vi s' immerge, e 'l sangue avido beve;
E la veste, che d' or vago trapunta
Le mammelle stringea tenera e leve,
L' empie d' un caldo fiume. Ella già sente
Morirsi, e 'l piè le manca egro e languente.
  Quel segue la vittoria, e la trafitta
Vergine minacciando incalza e preme.
Ella, mentre cadea, la voce afflitta
Movendo, disse le parole estreme,
Parole ch' a lei novo un spirto ditta,
Spirto di fe, di carità, di speme;
Virtù ch' or Dio le infonde, e se rubella
In vita fu, la vuole in morte ancella:
  Amico, hai vinto; io ti perdon... perdona
Tu ancora, al corpo no, che nulla pave;
All' alma sì: deh per lei prega; e dona
Battesmo a me, ch' ogni mia colpa lave.

In queste voci languide risuona
Un non so che di flebile e soave,
Ch' al cor gli serpe, ed ogni sdegno ammorza,
E gli occhi a lagrimar gl' invoglia e sforza.
  Poco quindi lontan nel sen del monte
Scaturia mormorando un picciol rio:
Egli v' accorse, e l' elmo empiè nel fonte,
E tornò mesto al grande ufficio e pio.
Tremar sentì la man, mentre la fronte
Non conosciuta ancor sciolse e scoprio.
La vide, e la conobbe; e restò senza
E voce e moto. Ahi vista! ahi conoscenza!
  Non morì già; che sue virtuti accolse
Tutte in quel punto, e in guardia al cor le mise;
E premendo il suo affanno, a dar si volse
Vita con l' acqua a chi col ferro uccise.
Mentre egli il suon de' sacri detti sciolse,
Colei di gioja trasmutossi, e rise:
E in atto di morir lieto e vivace,
Dir parea: s' apre il cielo; io vado in pace.
  D' un bel pallore ha il bianco volto asperso,
Come a gigli sarian miste viole;
E gli occhi al cielo affisa, e in lei converso
Sembra per la pietate il cielo e 'l sole;
E la man nuda e fredda alzando verso
Il cavaliero, in vece di parole,
Gli dà pegno di pace. In questa forma
Passa la bella donna, e par che dorma.

FRANCESCO PETRARCA.

SESTINA.

A qualunque animale alberga in terra,
  Se non se alquanti c' hanno in odio il Sole,
  Tempo da travagliare è quanto è 'l giorno;
  Ma poi ch' il ciel accende le sue stelle,
  Qual torna a casa, e qual s' annida in selva
  Per aver posa almen infin all' alba.

Ed io, da che comincia la bell' alba
  A scuoter l' ombra intorno della terra

Svegliando gli animali in ogni selva,
Non ho mai triegua di sospir col Sole:
Poi quand' io veggio fiammeggiar le stelle,
Vo lagrimando e desiando il giorno.

Quando la sera scaccia il chiaro giorno,
E le tenebre nostre altrui fann' alba,
Miro pensoso le crudeli stelle,
Che m' hanno fatto di sensibil terra,
E maledico il dì ch' i' vidi 'l Sole:
Che mi fa in vista un uom nudrito in selva.

Non credo che pascesse mai per selva
Sì aspra fera, o di notte o di giorno,
Come costei ch' i' piango all' ombra e al Sole,
E non mi stanca primo sonno, od alba;
Che, bench' i' sia mortal corpo di terra,
Lo mio fermo desir vien dalle stelle.

Prima ch' i' torni a voi, lucenti stelle,
O tomi giù nell' amorosa selva
Lassando il corpo, che fia trita terra,
Vedess' io in lei pietà: ch' in un sol giorno
Può ristorar molt' anni, e 'nnanzi l' alba
Puommi arricchir dal tramontar del Sole.

Con lei foss' io da che si parte il Sole,
E non ci vedess' altri che le stelle;
Sol una notte; e mai non fosse l' alba;
E non si trasformasse in verde selva
Per uscirmi di braccia comme il giorno
Che Apollo la seguia quaggiù per terra.

Ma io sarò sotterra in secca selva,
E 'l giorno andrà pien di minute stelle,
Prima ch' a sì dolce alba arrivi il Sole.

CANZONE.

Spirto gentil che quelle membra reggi
Dentro alle qua' peregrinando alberga
Un signor valoroso, accorto e saggio;
Poi che se' giunto all' onorata verga
Con la qual Roma e suoi erranti correggi,
E la richiami al suo antico viaggio,

Io parlo a te, però ch' altrove un raggio
Non veggio di vertù, ch' al mondo è spenta,
Nè trovo chi di mal far si vergogni.
Che s' aspetti non so nè che s' agogni
Italia, che suoi guai non par che senta,
Vecchia, oziosa e lenta.
Dormirà sempre e non fia chi la svegli?
Le man l' avess' io avvolte entro capegli!

Non spero che giammai dal pigro sonno
Mova la testa, per chiamar ch' uom faccia;
Sì gravemente è oppressa e di tal soma.
Ma non senza destino alle tue braccia,
Che scuoter forte e sollevarla ponno,
È or commesso il nostro capo Roma.
Pon man in quella venerabil chioma
Securamente e nelle trecce sparte,
Sì che la neghittosa esca del fango.
I', che dì e notte del suo strazio piango,
Di mia speranza ho in te la maggior parte:
Che se 'l popol di Marte
Devesse al proprio onor alzar mai gli occhi,
Parmi pur ch' a' tuoi dì la grazia tocchi.

L' antiche mura ch' ancor teme ed ama,
E trema 'l mondo quando si rimembra
Del tempo andato e 'ndietro si rivolve;
E i sassi dove fur chiuse le membra
Di ta' che non saranno senza fama
Se l' universo pria non si dissolve;
E tutto quel ch' una ruina involve,
Per te spera saldar ogni suo vizio.
O grandi Scipioni, o fedel Bruto,
Quanto v' aggrada, se gli è ancor venuto
Romor laggiù del ben locato offizio!
Come cre' che Fabrizio
Si faccia lieto udendo la novella!
E dice: Roma mia sarà ancor bella.

E se cosa di qua nel ciel si cura,
L' anime che lassù son cittadine,
Ed hanno i corpi abbandonati in terra,
Del lungo odio civil ti pregan fine,
Per cui la gente ben non s' assecura,
Onde 'l cammin a' lor tetti si serra,
Che fur già sì devoti, ed ora in guerra

Quasi spelunca di ladron son fatti,
Tal ch' a' buon solamente uscio si chiude;
E tra gli altari, e tra le statue ignude
Ogn' impresa crudel par che si tratti.
Deh quanto diversi atti!
Nè senza squille s' incomincia assalto,
Che per Dio ringraziar fur poste in alto.

Le donne lagrimose, e 'l vulgo inerme
Della tenera etate, e i vecchi stanchi,
C' hanno se in odio e la soverchia vita,
E i neri fraticelli e i bigi e i bianchi,
Con l' altre schiere travagliate e 'nferme,
Gridan: o signor nostro, aita, aita;
E la povera gente sbigottita
Ti scopre le sue piaghe a mille a mille,
Ch' Annibale, non ch' altri, farian pio.
E se ben guardi alla magion di Dio,
Ch' arde oggi tutta, assai poche faville
Spegnendo, fien tranquille
Le voglie, che si mostran sì 'nfiammate;
Onde fien l' opre tue nel ciel laudate.

Orsi, lupi, leoni, aquile e serpi
Ad una gran marmorea colonna
Fanno noia sovente, ed a se danno.
Di costor piagne quella gentil donna,
Che t' ha chiamato, acciocchè di lei sterpi
Le male piante, che fiorir non sanno.
Passato è già più che 'l millesim' anno
Che 'n lei mancar quell' anime leggiadre
Che locata l' avean là dov' ell' era.
Ahi nova gente oltra misura altera,
Irreverente a tanta ed a tal madre!
Tu marito, tu padre;
Ogni soccorso di tua man s' attende;
Che 'l maggior padre ad altr' opera intende.

Rade volte addivien ch' all' alte imprese
Fortuna ingiuriosa non contrasti,
Ch' agli animosi fatti mal s' accorda.
Ora sgombrando 'l passo onde tu intrasti,
Fammisi perdonar molt' altre offese;
Ch' almen qui da se stessa si discorda:
Però che, quanto 'l mondo si ricorda,
Ad uom mortal non fu aperta la via

Per farsi, come a te, di fama eterno;
Che puoi drizzar, s' i' non falso discerno,
In stato la più nobil monarchia.
Quanta gloria ti fia
Dir: gli altri l' aitar giovine e forte;
Questi in vecchiezza la scampò da morte!

Sopra 'l monte Tarpeo, Canzon, vedrai
Un cavalier ch' Italia tutta onora,
Pensoso più d' altrui che di se stesso.
Dìgli: un che non ti vide ancor da presso,
Se non come per fama uom s' innamora,
Dice che Roma ogni ora,
Con gli occhi di dolor bagnati e molli,
Ti chier mercè da tutti sette i colli.

CANZONE.

Chiare, fresche e dolci acque,
Ove le belle membra
Pose colei che sola a me par donna;
Gentil ramo, ove piacque
(Con sospir mi rimembra)
A lei di fare al bel fianco colonna;
Erba e fior, che la gonna
Leggiadra ricoverse
Con l' angelico seno;
Aer sacro sereno,
Ov' Amor co' begli occhi il cor m' aperse:
Date udienza insieme
Alle dolenti mie parole estreme.

S' egli è pur mio destino
(E il Cielo in ciò s' adopra)
Ch' Amor quest' occhi lagrimando chiuda,
Qualche grazia il meschino
Corpo fra voi ricopra,
E torni l' alma al proprio albergo ignuda.
La morte fia men cruda
Se questa speme porto
A quel dubbioso passo;
Che lo spirito lasso
Non poria mai in più riposato porto
Nè 'n più tranquilla fossa
Fuggir la carne travagliata e l' ossa.

Tempo verrà ancor forse,
Ch' all' usato soggiorno
Torni la fera bella e mansueta:
E là 'v' ella mi scorse
Nel benedetto giorno,
Volga la vista desiosa e lieta,
Cercandomi; ed, o pieta!
Già terra infra le pietre
Vedendo, Amor l' inspiri
In guisa che sospiri
Sì dolcemente che mercè m' impetre,
E faccia forza al Cielo,
Asciugandosi gli occhi col bel velo.

Da' be' rami scendea
(Dolce nella memoria)
Una pioggia di fior sovra 'l suo grembo;
Ed ella si sedea
Umile in tanta gloria,
Coverta già dell' amoroso nembo.
Qual fior cadea sul lembo,
Qual su le trecce bionde,
Ch' oro forbito e perle
Eran quel dì a vederle;
Qual si posava in terra, e qual su l' onde;
Qual con vago errore
Girando, parea dir: qui regna Amore.

Quante volte diss' io
Allor pien di spavento:
Costei per fermo nacque in Paradiso!
Così carco d' obblio
Il divin portamento
E 'l volto e le parole e 'l dolce riso
M' aveano, e sì diviso
Dall' immagine vera,
Ch' i' dicea sospirando:
Qui come venn' io, o quando?
Credendo esser in Ciel, non là dov' era.
Da indi in qua mi piace
Quest' erba sì, ch' altrove non ho pace.

Se tu avessi ornamenti quant' hai voglia,
Potresti arditamente
Uscir del bosco e gir infra la gente.

CANZONE.

Italia mia, benchè 'l parlar sia indarno
Alle piaghe mortali
Che nel bel corpo tuo sì spesse veggio,
Piacemi almen ch' e' miei sospir sien quali
Spera 'l Tevero e l' Arno,
E 'l Po, dove doglioso e grave or seggio.
Rettor del ciel, io cheggio
Che la pietà che ti condusse in terra,
Ti volga al tuo diletto almo paese:
Vedi, Signor cortese,
Di che lievi cagion che crudel guerra;
E i cor, che 'ndura e serra
Marte superbo e fero,
Apri tu, Padre, e 'ntenerisci e snoda;
Ivi fa che 'l tuo vero
(Qual io mi sia) per la mia lingua s' oda.

Voi, cui Fortuna ha posto in mano il freno
Delle belle contrade,
Di che nulla pietà par che vi stringa,
Che fan qui tante pellegrine spade?
Perchè 'l verde terreno
Del barbarico sangue si dipinga?
Vano error vi lusinga;
Poco vedete, e parvi veder molto;
Che 'n cor venale amor cercate o fede.
Qual più gente possede,
Colui è più da' suoi nemici avvolto.
O diluvio raccolto
Di che deserti strani
Per inondar i nostri dolci campi!
Se dalle proprie mani
Questo n' avven, or chi fia che ne scampi?

Ben provvide Natura al nostro stato
Quando dell' Alpi schermo
Pose fra noi e la tedesca rabbia;
Ma 'l desir cieco e 'ncontra 'l suo ben fermo
S' è poi tanto ingegnato,
Ch' al corpo sano ha procurato scabbia.
Or dentro ad una gabbia
Fere selvagge e mansuete gregge
S' annidan sì che sempre il miglior geme:
Ed è questo del seme,

Per più dolor, del popol senza legge,
Al qual, come si legge,
Mario aperse sì 'l fianco,
Che memoria dell' opra anco non langue,
Quando, assetato e stanco,
Non più bevve del fiume acqua, che sangue.

Cesare taccio, che per ogni piaggia
Fece l' erbe sanguigne
Di lor vene, ove 'l nostro ferro mise.
Or par, non so per che stelle maligne,
Che 'l Cielo in odio n' aggia:
Vostra mercè, cui tanto si commisse:
Vostre voglie divise
Guastan del mondo la più bella parte.
Qual colpa, qual giudicio o qual destino,
Fastidire il vicino
Povero; e le fortune afflitte e sparte
Perseguire; e 'n disparte
Cercar gente, e gradire
Che sparga 'l sangue e venda l' alma a prezzo?
Io parlo per ver dire,
Non per odio d' altrui nè per disprezzo.

Nè v' accorgete ancor, per tante prove,
Del bavarico inganno,
Che, alzando 'l dito, con la morte scherza?
Peggio è lo strazio, al mio parer, che 'l danno.
Ma 'l vostro sangue piove
Più largamente; ch' altr' ira vi sferza.
Dalla mattina a terza
Di voi pensate, e vederete come
Tien caro altrui chi tien se così vile.
Latin sangue gentile,
Sgombra da te queste dannose some:
Non far idolo un nome
Vano, senza soggetto:
Che 'l furor di lassù, gente ritrosa,
Vincerne d' intelletto,
Peccato è nostro e non natural cosa.

Non è questo 'l terren ch' i' toccai pria?
Non è questo 'l mio nido,
Ove nudrito fui sì dolcemente?
Non è questa patria in ch' io mi fido,
Madre benigna e pia,

Che copre l' uno e l' altro mio parente?
Per Dio, questo la mente
Talor vi mova; e con pietà guardate
Le lagrime del popol doloroso,
Che sol da voi riposo,
Dopo Dio, spera: e, pur che voi mostriate
Segno alcun di pietate,
Virtù contra furore
Prenderà l' arme; e fia 'l combatter corto;
Che l' antico valore
Nell' italici cor non è ancor morto.

Signor, mirate come 'l tempo vola,
E sì come la vita
Fugge, e la morte n' è sovra le spalle.
Voi siete or qui: pensate alla partita;
Che l' alma ignuda e sola
Conven ch' arrive a quel dubbioso calle.
Al passar questa valle,
Piacciavi porre giù l' odio e lo sdegno,
Venti contrari alla vita serena;
E quel che 'n altrui pena
Tempo si spende, in qualche atto più degno,
O di mano o d' ingegno,
In qualche bella lode,
In qualche onesto studio si converta:
Così quaggiù si gode,
E la strada del ciel si trova aperta.

Canzone, io t' ammonisco
Che tua ragion cortesemente dica;
Perchè fra gente altera ir ti conviene,
E le voglie son piene
Già dell' usanza pessima ed antica
Del ver sempre nemica.
Proverai tua ventura
Fra magnanimi pochi, a chi 'l ben piace:
Dì lor: chi m' assicura?
I' vo gridando: pace, pace, pace.

SONETTO.

Io mi rivolgo indietro a ciascun passo
Col corpo stanco, ch' a gran pena porto;
E prendo allor del vostr' aere conforto,
Che 'l fa gir oltra, dicendo: Oimè lasso.

Poi ripensando al dolce ben ch' io lasso,
Al cammin lungo ed al mio viver corto,
Fermo le piante sbigottito e smorto,
E gli occhi in terra lagrimando abbasso.
Talor m' assale in mezzo a' tristi pianti
Un dubbio, come posson queste membra
Dallo spirito lor viver lontane.
Ma rispondemi Amor: Non ti rimembra
Che questo è privilegio degli amanti,
Sciolti da tutte qualitati umane?

SONETTO.

Quand' io son tutto volto in quella parte
Ove 'l bel viso di Madonna luce;
E m' è rimasta nel pensier la luce
Che m' arde e strugge dentro a parte a parte;
I', che temo del cor che mi si parte,
E veggio presso il fin della mia luce,
Vommene in guisa d' orbo senza luce,
Che non sa 've si vada, e pur si parte.
Così davanti ai colpi della Morte
Fuggo; ma non sì ratto che 'l desio
Meco non venga, come venir sole.
Tacito vo; che le parole morte
Farian pianger la gente; ed i' desio
Che le lagrime mie si spargan sole.

SONETTO.

S' io credessi per morte essere scarco
Del pensier amoroso che m' atterra,
Con le mie mani avrei già posto in terra
Queste membra noiose e quello incarco.
Ma perch' io temo che sarebbe un varco
Di pianto in pianto e d' una in altra guerra,
Di qua dal passo ancor che mi si serra,
Mezzo rimango, lasso, e mezzo il varco.
Tempo ben fora omai d' avere spinto
L' ultimo stral la dispietata corda,
Nell' altrui sangue già bagnato e tinto.
Ed io ne prego Amore, e quella sorda,
Che mi lassò de' suoi color dipinto,
E di chiamarmi a se non le ricorda.

SONETTO.

Oimè il bel viso, oimè il soave sguardo,
Oimè il leggiadro portamento altero,
Oimè 'l parlar ch' ogni aspro ingegno e fero
Faceva umile, ed ogni uom vil, gagliardo;
Ed oimè il dolce riso ond' uscio 'l dardo
Di che morte, altro bene omai non spero;
Alma real, dignissima d' impero,
Se non fossi fra noi scesa sì tardo;
Per voi conven ch' io arda e 'n voi respire:
Ch' i' pur fui vostro; e se di voi son privo,
Via men d' ogni sventura altra mi dole.
Di speranza m' empieste e di desire
Quand' io parti' dal sommo piacer vivo;
Ma 'l vento ne portava le parole.

SONETTO.

Alma felice, che sovente torni
A consolar le mie notti dolenti
Con gli occhi tuoi, che Morte non ha spenti,
Ma sovra 'l mortal modo fatti adorni;
Quanto gradisco ch' e' miei tristi giorni
A rallegrar di tua vista consenti!
Così incomincio a ritrovar presenti
Le tue bellezze a' suoi usati soggiorni.
Là 've cantando andai di te molt' anni,
Or, come vedi, vo di te piangendo;
Di te piangendo no, ma de' miei danni.
Sol un riposo trovo in molti affanni;
Che, quando torni, ti conosco e 'ntendo
All' andar, alla voce, al volto, a' panni.

SONETTO.

Tennemi Amor anni ventuno ardendo
Lieto nel foco, e nel duol pien di speme;
Poi che Madonna e 'l mio cor seco insieme
Saliro al ciel, dieci altri anni piangendo.
Omai son stanco, e mia vita riprendo
Di tanto error, che di virtute il seme
Ha quasi spento; e le mie parti estreme,
Alto Dio, a te devotamente rendo,

Pentito e tristo de' miei sì spesi anni;
Che spender si deveano in miglior uso,
In cercar pace ed in fuggir affanni.
Signor, che 'n questo carcer m' hai rinchiuso,
Trammene salvo dagli eterni danni;
Ch' i' conosco 'l mio fallo, e non lo scuso.

ALESSANDRO MANZONI.

CORO DELLA TRAGEDIA: "IL CONTE DI CARMAGNOLA".

S' ode a destra uno squillo di tromba;
A sinistra risponde uno squillo:
D' ambo il lati calpesto rimbomba
Da cavalli e da fanti il terren.
Quinci spunta per l' aria un vessillo,
Quindi un altro s' avanza spiegato:
Ecco appare un drappello schierato;
Ecco un altro che incontro gli vien.
Già di mezzo sparito è il terreno;
Già le spade rispingon le spade;
L' un dell' altro le immerge nel seno;
Gronda il sangue; raddoppia il ferir. —
Chi son essi? Alle belle contrade
Qual ne venne straniero a far guerra?
Qual è quei che ha giurato la terra
Dove nacque far salva, o morir?
D' una terra son tutti: un linguaggio
Parlan tutti: fratelli li dice
Lo straniero: il comune lignaggio
A ognun d' essi dal volto traspar.
Questa terra fu a tutti nudrice,
Questa terra di sangue ora intrisa,
Che natura dall' altre ha divisa,
E recinta coll' Alpe e col mar.
Ahi! qual d' essi il sacrilego brando
Trasse il primo il fratello a ferire?
Oh terror! Del conflitto esecrando
La cagione esecranda qual' è? —
Non la sanno: a dar morte, a morire
Qui senz' ira ognun d' essi è venuto;

E venduto, ad un duce venduto,
Con lui pugna, e non chiede il perchè.
  Ahi sventura! Ma spose non hanno,
Non han madri gli stolti guerrieri?
Perchè tutte i lor cari non vanno
Dall' ignobile campo a strappar?
E i vegliardi che ai casti pensieri
Della tomba già schiudon la mente,
Chè non tentan la turba furente
Con prudenti parole placar? —
  Come assiso talvolta il villano
Sulla porta del cheto abituro,
Segna il nembo che scende lontano
Sovra i campi che arati ei non ha;
Così udresti ciascun che sicuro
Vede lungi le armate coorti,
Raccontar le migliaja de' morti,
E la piéta dell' arse città.
  Là, pendenti dal labbro materno
Vedi i figli, che imparano intenti
A distinguer con nomi di scherno
Quei che andranno ad uccidere un dì;
Qui, le donne alle veglie lucenti
Dei monili far pompa e dei cinti,
Che alle donne deserte dei vinti
Il marito o l' amante rapì.
  Ahi sventura! sventura! sventura!
Già la terra è coperta d' uccisi;
Tutta è sangue la vasta pianura;
Cresce il grido, raddoppia il furor.
Ma negli ordini manchi e divisi
Mal si regge, già cede una schiera;
Già nel volgo, che vincer dispera,
Della vita rinasce l' amor.
  Come il grano lanciato dal pieno
Ventilabro nell' aria si spande;
Tale intorno per l' ampio terreno
Si sparpagliano i vinti guerrier.
Ma improvvise terribili bande
Ai fuggenti s' affaccian sul calle;
Ma si senton più presso alle spalle
Scalpitare il temuto destrier.
  Cadon trepidi a piè dei nemici,
Rendon l' arme, si danno prigioni:
Il clamor delle turbe vittrici
Copre i lai del tapino che muor.

Un corriero è salito in arcioni;
Prende un foglio, il ripone, s' avvia,
Sferza, sprona, divora la via;
Ogni villa si desta al romor.
  Perchè tutti sul pesto cammino
Dalle case, e dai campi accorrete?
Ognun chiede con ansia al vicino,
Che gioconda novella recò?
Donde ei venga, infelici, il sapete,
E sperate che gioja favelli?
I fratelli hanno ucciso i fratelli:
Questa orrenda novella vi do.
  Odo intorno festevoli gridi;
S' orna il tempio, e risuona del canto;
Già s' innalzan dai cuori omicidi
Grazie ed inni che abbomina il ciel. —
Giù dal cerchio dell' Alpi frattanto
Lo straniero gli sguardi rivolve;
Vede i forti che mordan la polve,
E li conta con gioja crudel. —
  Affrettatevi, empite le schiere,
Sospendete i trionfi ed i giuochi,
Ritornate alle vostre bandiere;
Lo straniero discende; egli è qui.
Vincitor! Siete deboli e pochi?
Ma per questo a sfidarvi ei discende;
E voglioso a quei campi v' attende
Ove il vostro fratello perì. —
  Tu che angusta a' tuoi figli parevi;
Tu che in pace nutrirli nou sai,
Fatal terra, gli estrani ricevi;
Tal giudicio comincia per te.
Un nemico che offeso non hai,
A tue mense insultando s' asside;
Degli stolti le spoglie divide,
Toglie il brando di mano a' tuoi re.
  Stolto anch' esso! Beata fu mai
Gente alcuna per sangue ed oltraggio?
Solo al vinto non toccano i guai;
Torna in pianto dell' empio il gioir.
Ben talor nel superbo viaggio
Non l' abbatte l' eterna vendetta;
Ma lo segna; ma veglia ed aspetta;
Ma lo coglie all' estremo sospir.
  Tutti fatti a sembianza d' un Solo;
Figli tutti d' un solo riscatto,

In qual ora, in qual parte del suolo
Trascorriamo quest' aura vital,
Siam fratelli; siam stretti ad un patto:
Maladetto colui che lo infrange,
Che s' innalza sul fiacco che piange,
Che contrista uno spirto immortal!

IN MORTE DI NAPOLEONE.

(IL CINQUE MAGGIO.)

ODE.

Ei fu; siccome immobile,
Dato il mortal sospiro,
Stette la spoglia immemore
Orba di tanto spiro,
Così percossa, attonita,
La terra al nunzio sta;
Muta pensando all' ultima
Ora dell' uom fatale,
Nè sa quando una simile
Orma di piè mortale
La sua cruenta polvere
A calpestar verrà.

Lui sfolgorante in soglio
Vide il mio genio e tacque,
Quando con vece assidua
Cadde, risorse, e giacque,
Di mille voci al sonito
Mista la sua non ha:
Vergin di servo encomio
E di codardo oltraggio
Sorge or commosso al subito
Sparir di tanto raggio,
E sciogle all' urna un cantico,
Che forse non morrà.

Dall' Alpi alle Piramidi
Dal Mansanare al Reno,
Di quel securo il fulmine
Tenea dietro al baleno;
Scoppiò da Scilla al Tanai,
Dall' uno all' altro mar.
Fu vera gloria? ai posteri
L' ardua sentenza; nui

Chiniam la fronte al Massimo
Fattor, che volle in lui
Del creator suo spirito
Più vasta orma stampar.

La procellosa e trepida
Gioja d' un gran disegno,
L' ansia d' un cor, che indocile
Ferve pensando al regno,
E 'l giunge, e tiene un premio
Ch' era follia sperar,
Tutto ei provò; la gloria
Maggior dopo il periglio,
La fuga, e la vittoria,
La reggia, e il triste esiglio,
Due volte nella polvere,
Due volte su gli altar.

Ei si nomò: due secoli,
L' un contro l' altro armato,
Sommessi a lui si volsero
Come aspettando il fato:
Ei fe' silenzio, ed arbitro
S' assise in mezzo a lor;
Ei sparve, e i dì nell' ozio
Chiuse in sì breve sponda,
Segno d' immensa invidia
E di pietà profonda,
D' inestinguibil odio,
E d' indomato amor.

Come sul capo al naufrago
L' onda s' avvolve e pesa,
L' onda su cui del misero
Alta pur dianzi e tesa
Scorrea la vista a scernere
Prode remote invan;
Tal su quell' alma il cumulo
Delle memorie scese;
Oh! quante volte ai posteri
Narrar se stesso imprese,
E sulle eterne pagine
Cadde la stanca man!

Oh! quante volte al tacito
Morir d' un giorno inerte,

Chinati i rai fulminei,
Le braccia al sen conserte,
Stette, e dei dì che furono
L' assalse il sovvenir.
Ei ripensò le mobili
Tende, e i percossi valli,
E il lampo dei manipoli,
E l' onda dei cavalli,
E il concitato imperio,
E il celere obbedir.

Ahi! forse a tanto strazio
Cadde lo spirto anelo;
E disperò; ma valida
Venne una man dal cielo,
E in più spirabil aere
Pietosa il trasportò;
E l' avviò su i floridi
Sentier della speranza,
Ai campi eterni, al premio
Che i desiderii avanza,
Ov' è silenzio e tenebre
La gloria che passò.

Bella, immortal, benefica
Fede ai trionfi avvezza,
Scrivi ancor questo; allegrati:
Che più superba altezza
Al disonor del Golgota
Giammai non si chinò.
Tu dalle stanche ceneri
Sperdi ogni ria parola;
Il Dio che atterra e suscita,
Che affanna e che consola,
Sulla deserta coltrice
Accanto a lui posò.

GIAMBATTISTA CASTI.

NON CURA IL POETA DI CANTAR GUERRE OD ARTI, MA SOLO CANTA DI AMORE PER PIACERE ALLE DONNE.

Io non vo' di squadre armate
Cantar l' ire sanguinose,
E le guerre detestate
Dalle madri e dalle spose;
Nè cercar vo' negli oggetti
Che al mio sguardo offre Natura,
Di sì strani e varii effetti
La cagione incerta, oscura.
Gaio umor, placido ingegno
A me dièro amici i numi,
E da grave aspro contegno
Alienissimi costumi.
Cantar vo' di Dori e Fille,
Ed esporre in dolce stile
Idee facili e tranquille,
Grate sempre a un cor gentile;
Aureo crin, pupille nere,
Molli sdegni e molli amori,
Cose tai che con piacere
Legger possa e Fille e Dori.
Donne belle che ascoltate
Di mie rime il vario suono,
Se mie rime a voi son grate,
Più non vo'; contento io sono.
Abbia pur suo nobil vanto
La famosa argiva tromba,
Che cantò quei che del Xanto
Su le rive ebber la tomba.
Nè men denno in pregio aversi
Quelle menti alte e divine
Che raccor potêro in versi
Filosofiche dottrine:
Io temprar di quella cetra
Vo' le corde argute e pronte
Per cui va famoso all' etra
L' amoroso Anacreonte.

Pien di grazia e di vivezza
Canti Bacco, o canti Amore.
Di un piacer, di una dolcezza
Sempre nuova inonda il core.
Voglia il Ciel che in parte anch' io
Sparger possa i versi miei
Di quel vezzo e di quel brio,
Dono sol de' sommi Dei;
Sicchè mai del compiacente
Genio vostro io non abusi,
E non stanchi a voi la mente
Con pensieri oscuri, astrusi:
Ma si appaghi e si riposi
La tranquilla fantasia
Su i concerti dilettosi
Della facil poesia.
Nè crediate, o donne care,
Ch' io nel cor nutra desio
Che varcati e monti e mare
Sia famoso il nome mio:
Gli alti pregi io non mi ascrivo
De' gran vati e degli eroi:
Donne mie, s' io canto e scrivo,
Scrivo e canto sol per voi.

LA PRIMAVERA

A NICE.

Senti, o bella amabil Nice,
Come lieve e lusinghiera
Spira l' aura annunziatrice
Della nuova Primavera:
Odi i garruli augelletti
Sul mattin liberamente
Svolazzando lascivetti
Salutar il dì nascente.
Ve' che il Sol su la montagna
Già le nevi e il gel discioglie!
Ve' che il bosco e la campagna
Si coprì di verdi spoglie!
Già con queruli belati
Dall' ovile escon le agnelle
Saltellando per li prati,
E carpendo erbe novelle.

Riedi a noi cinta di fiori,
O ridente Primavera,
O nutrice degli amori,
O di Vener messaggera:
Per te in ciel, nel suol, nell' onde,
O dell' anno età felice,
Si dispiega e si diffonde
La virtù propagatrice.
Ed i semi che coperti
Sotto freddo acuto gelo
Non potean languidi e inerti
Svilupparsi in foglie o in stelo,
Or non più pigri, oziosi,
Dal terren rompendo fuori,
Rigermoglian vigorosi
A produr le frondi e i fiori:
Lascia il chiuso tuo soggiorno,
E depon le spoglie gravi
Del ridente aperto giorno
Per spirar l' aure soavi:
E di vaghe e pellegrine
Vesti adorna in cocchio aurato
Va nell' ore vespertine
Co' tuoi fidi a fronte e a lato
A goder la dolce auretta
Che da Fiesole respira,
Ove al tosco duce eretta
Trionfal mole si ammira;
Simigliante a quelle stesse
Che già il popol di Quirino
Là sul Tebro a Tito eresse,
A Severo e a Costantino.
Gira intorno le pupille,
Mira sparsi i fior, l' erbette,
E i verdi alberi e le ville
Su le vaghe collinette.
O per fresca ombrosa via
Va talor dalle Cascine
All' amena prateria.
Cui fa sponda Arno e confine:
Qui di comodi boschetti
Cinta intorno è la pianura;
Quivi son pascoli eletti
Di perenne ampia verdura.
Qui vedrai per ogni lato
Mandre errar pingui e satolle;

Onde suole il delicato
Burro farsi e il cacio molle:
  Qui di ninfe e di garzoni
Suol venir allegra schiera,
Quando spirano i favoni
Della nuova primavera;
  Ed insiem han per costume
Tesser canti, e alle giulive
Voci lor del vicin fiume
Eco fan le opposte rive.
  Qua pei prati e là si spande,
E sul suolo ognun si assetta;
E le rustiche vivande
Imbandir fa sull' erbetta.
  Tu frattanto andrai mirando
Lo spettacolo festoso
Lentamente passeggiando
Pel sentiero delizioso:
  Ed a sì giocondo aspetto
Sentirai un certo moto,
Che ti andrà serpendo in petto
Con piacer soave ignoto.
  Sentirai, se attorno miri,
Di letizia empierti il core;
Ti parrà che tutto spiri
Sensi teneri di amore.
  Dunque, o Nice mia vezzosa,
Se ad amar tutto richiama,
L' alma altera disdegnosa
Ammolisci, o Nice, ed ama:
  Se non ami ora che il cielo
E la terra inspira amore,
Hai un animo di gelo;
Più che selce hai duro il core.

GIUSEPPE PARINI.

IL PARAFOCO.

Stava un giorno Citerea
Di Vulcano a la fucina:
Nè difender si sapea
De la fiamma a lei vicina;
Nè salvar le fresche rose
De le gote sue vezzose.

Opponeva or destra or manca
Al gran foco ivi raccolto;
Ma la man picciola e bianca
Vano scudo era al bel volto:
Chè feriva e volto e mano
La gran vampa di Vulcano.

De la Dea vide i tormenti;
A pietade Amor si mosse;
E dall' ali rinascenti
Una subito strapposse;
Poi con atto dolce e caro:
Ecco, disse, il tuo riparo.

Serenò Venere il ciglio;
E il celeste almo sorriso
Rivolgendo al caro figlio
Abbassossi, e il baciò in viso;
Poi fe' schermo al gran calore
Con quell' ala dell' Amore.

Ma la Dea sagace apprese,
Riparando il foco ardente,
Di quel vago e nova arnese
Ad usar più dolcemente:
Onde rise il Nume armato
Che le stava all' altro lato.

Ella i guardi a lui volgeva
All' orecchio gli parlava,
E il bel volto nascondeva
Dal marito che guardava,
E così sfogava il core
Sotto all' ala dell' Amore.

Spesso ancor si ricopría
La metà de le pupille;
E più forte l' assalía
Condensando le faville
Che feríen con più rigore
Sotto all' ala dell' Amore.

Or dal sommo de' bei labri
Accennava i molli baci:
Ora uscíen de' bei cinabri
Sospiretti o ghigni audaci,
Or nasceva un bel rossore
Sotto all' ala dell' Amore.

Tale in tanto che Vulcano
Fabbricava arme a gli Dei,
Citerea così pian piano
Accresceva i suoi trofei
Sopra il Nume vincitore
Sotto all' ala dell' Amore.

Belle mie, voi m' intendete:
Dell' Amor l' ala son io.
Come Venere potete
E spiegar più d' un desío,
E temprar l' occulto ardore
Sotto all' ala dell' Amore.

UGO FOSCOLO.

DEI SEPOLCRI.

A IPPOLITO PINDEMONTE.

DEORVM. MANIVM. IVRA. SANCTA. SVNTO.
XII Tab.

All' ombra de' cipressi e dentro l' urne
Confortate di pianto è forse il sonno
Della morte men duro? Ove più il Sole
Per me alla terra non fecondi questa
Bella d' erbe famiglia e d' animali,
E quando vaghe di lusinghe innanzi
A me non danzeran l' ore future,

Nè da te, dolce amico, udrò più il verso
E la mesta armonia che lo governa,
Nè più nel cor mi parlerà lo spirto
Delle vergini Muse e dell' amore,
Unico spirto a mia vita raminga,
Qual fia ristoro a' dì perduti un sasso
Che distingua le mie dalle infinite
Ossa che in terra e in mar semina morte?
Vero è ben Pindemonte! Anche la Speme,
Ultima Dea, fugge i sepolcri; e involve
Tutte cose l' obblio nella sua notte:
E una forza operosa le affatica
Di moto in moto; e l' uomo e le sue tombe
E l' estreme sembianze e le reliquie
Della terra e del ciel traveste il tempo.
Ma perchè pria del tempo a sè il mortale
Invidierà l' illusion che spento
Pur lo sofferma al limitar di Dite?
Non vive ei forse anche sotterra, quando
Gli sarà muta l' armonia del giorno,
Se può destarla con soavi cure
Nella mente de' suoi? Celeste è questa
Corrispondenza d' amorosi sensi,
Celeste dote è negli umani; e spesso
Per lei si vive con l' amico estinto
E l' estinto con noi, se pia la terra
Che lo raccolse infante e lo nutriva,
Nel suo grembo materno ultimo asilo
Porgendo, sacro le reliquie renda
Dall' insultar de' nembi e dal profano
Piede del vulgo, e serbi un sasso il nome,
E di fiori odorata arbore amica
Le ceneri di molli ombre consoli.
Sol chi non lascia eredità d' affetti
Poca gioia ha dell' urna; e se pur mira
Dopo l' esequie errar vede il suo spirto
Fra 'l compianto de' templi Acherontei,
O ricovrarsi sotto le grandi ale
Del perdono d' Iddio: ma la sua polve
Lascia alle ortiche di deserta gleba
Ove nè donna innamorata preghi,
Nè passeggier solingo oda il sospiro
Che dal tumulo a noi manda Natura.
Pur nuova legge impone oggi i sepolcri
Fuor de' guardi pietosi, e il nome a' morti
Contende. E senza tomba giace il tuo

Sacerdote, o Talia, che a te cantando
Nel suo povero tetto educò un lauro
Con lungo amore, e t' appendea corone;
E tu gli ornavi del tuo riso i canti
Che il Lombardo pungean Sardanapalo
Cui solo è dolce il muggito de' buoi
Che dagli antri abduani e dal Ticino
Lo fan d' ozi bëato e di vivande.
O bella Musa, ove sei tu? Non sento
Spirar l' ambrosia, indizio del tuo Nume,
Fra queste piante ov' io siedo e sospiro
Il mio tetto materno. E tu venivi
E sorridevi a lui sotto quel tiglio
Ch' or con dimesse frondi va fremendo
Perchè non copre, o Dea, l' urna del vecchio
Cui già di calma era cortese e d' ombre.
Forse tu fra plebei tumuli guardi
Vagolando, ove dorma il sacro capo
Del tuo Parini? A lui non ombre pose
Tra le sue mura la città, lasciva
D' evirati cantori allettatrice,
Non pietra, non parola; e forse l' ossa
Col mozzo capo gl' insanguina il ladro
Che lasciò sul patibolo i delitti.
Senti raspar fra le macerie e i bronchi
La derelitta cagna ramingando
Su le fosse e famelica ululando;
E uscir del teschio, ove fuggìa la Luna,
L' ùpupa, e svolazzar su per le croci
Sparse per la funerea campagna,
E l' immonda accusar col luttuoso
Singulto i rai di che son pie le stelle
Alle obbliate sepolture. Indarno
Sul tuo poeta, o Dea, preghi rugiade
Dalla squallida notte. Ahi! sugli estinti
Non sorge fiore ove non sia d' umane
Lodi onorato e d' amoroso pianto.

Dal dì che nozze e tribunali ed are
Dier alle umane belve esser pietose
Di sè stesse e d' altrui, toglieano i vivi
All' etere maligno ed alle fere
I miserandi avanzi che Natura
Con voci eterne a sensi altri destina.
Testimonianza a' fasti eran le tombe
Ed are a' figli; e uscian quindi i responsi
De' domestici Lari, e fu temuto

Su la polve degli avi il giuramento:
Religïon che con diversi riti
Le virtù patrie e la pietà congiunta
Tradussero per lungo ordine d' anni.
Non sempre i sassi sepolcrali a' templi
Fean pavimento; nè agl' incensi avvolto
De' cadaveri il lezzo i supplicanti
Contaminò; nè le città fur meste
D' effigïati scheltri: le madri
Balzan ne' sonni esterrefatte, e tendono
Nude le braccia su l' amato capo
Del lor caro lattante onde nol desti
Il gemer lungo di persona morta
Chiedente la venal prece agli eredi
Dal santuario. Ma cipressi e cedri
Di puri effluvi i zefiri impregnando
Perenne verde protendean su l' urne
Per memoria perenne, e prezïosi
Vasi accogliean le lagrime votive.
Rapían gli amici una favilla al Sole
A illuminar la sotterranea notte
Perchè gli occhi dell' uom cercan morendo
Il Sole; e tutti l' ultimo sospiro
Mandano i petti alla fuggente luce.
Le fontane versando acque lustrali
Amaranti educavano e vïole
Su la funebre zolla, e chi sedea
A libar latte e a raccontar sue pene
Ai cari estinti, una fraganza intorno
Sentía qual d' aura de' beati Elisi.
Pietosa insania che fa cari gli orti
De' suburbani avelli alle britanne
Vergini dove le conduce amore
Della perduta madre, ove clementi
Pregaro i Genii del ritorno al prode
Che tronca fe' la trïonfata nave
Del maggior pino, e si scavò la bara.
Ma ove dorme il furor d' inclite geste,
E sien ministri al vivere civile
L' opulenza e il tremore, inutil pompa
E inaugurate immagini dell' Orco
Sorgon cippi e marmorei monumenti.
Già il dotto e il ricco ed il patrizio vulgo,
Decoro e mente al bello Italo regno,
Nelle adulate reggie ha sepoltura
Già vivo, e i stemmi unica laude. A noi

Morte apparecchi riposato albergo
Ove una volta la fortuna cessi
Dalle vendette, e l' amistà raccolga
Non di tesori eredità, ma caldi
Sensi e di liberal carme l' esempio.
A egregie cose il forte animo accendono
L' urne de' forti, o Pindemonte; e bella
E santa fanno al peregrin la terra
Che le ricetta. Io quando il monumento
Vidi ove posa il corpo di quel grande
Che temprando lo scettro a' regnatori
Gli allôr ne sfronda, ed alle genti svela
Di che lagrime grondi e di che sangue;
E l' arca di colui che nuovo Olimpo
Alzò in Roma a' Celesti; e di chi vide
Sotto l' etereo padiglion rotarsi
Più mondi, e il Sole irradïarli immoto
Onde all' Anglo che tanta ala vi stese
Sgombrò primo le vie del firmamento;
Te beata, gridai, per le felici
Aure pregne di vita, e pe' lavacri
Che da' suoi gioghi a te versa Apennino!
Lieta dell' äer tuo veste la Luna
Di luce limpidissima i tuoi colli
Per vendemmia festanti, e le convalli
Popolate di case e d' oliveti
Mille di fiori al ciel mandano incensi:
E tu prima, Firenze, udivi il carme
Che allegrò l' ira al Ghibellin fuggiasco,
E tu i cari parenti e l' idïoma
Desti a quel dolce di Calliope labbro
Che Amore, in Grecia nudo e nudo in Roma,
D' un velo candidissimo adornando,
Rendea nel grembo a Venere Celeste:
Ma più beata che in un tempo accolte
Serbi l' Itale glorie, uniche forse,
Da che le mal vietate Alpi e l' alterna
Onnipotenza delle umane sorti
Armi e sostanze t' invadeano ed are
E patria e, tranne la memoria, tutto
Che ove speme di gloria agli animosi
Intelletti rifulga ed all' Italia,
Quindi trarrem gli auspici. E a questi marmi
Venne spesso Vittorio ad ispirarsi.
Irato a patrii Numi, errava muto
Ove Arno è più deserto, i campi e il cielo

Desïoso mirando; e poi che nullo
Vivente aspetto gli molcea la cura,
Qui posava l' austero; e avea sul volto
Il pallor della morte e la speranza.
Con questi grandi abita eterno: e l' ossa
Fremono amor di patria. Ah sì! da quella
Religïosa pace un Nume parla:
E nutria contro a' Persi in Maratona
Ove Atene sacrò tombe a' suoi prodi,
La virtù greca e l' ira. Il navigante
Che veleggiò quel mar sotto l' Eubea,
Vedea per l' ampia oscurità scintille
Balenar d' elmi e di cozzanti brandi,
Fumar le pire igneo vapor, corrusche
D' armi ferree vedea larve guerriere
Cercar la pugna; e all' orror de' notturni
Silenzi si spandea lungo ne' campi
Di falangi un tumulto e un suon di tube
E un incalzar di cavalli accorrenti
Scalpitanti su gli elmi a' moribondi,
E pianto, ed inni, e delle Parche il canto.

Felice te che il regno ampio de' venti,
Ippolito, a' tuoi verdi anni correvi!
E se il piloto ti drizzò l' antenna
Oltre l' isole Egée, d' antichi fatti
Certo udisti suonar dell' Ellesponto
I liti, e la marea mugghiar portando
Alle prode Retée l' armi d' Achille
Sovra l' ossa d' Aiace: a' generosi
Giusta di glorie dispensiera è morte;
Nè senno astuto nè favor di regi
All' Itaco le spoglie ardue serbava,
Chè alla poppa raminga le ritolse
L' onda incitata dagl' inferni Dei.

E me che i tempi ed il desio d' onore
Fan per diversa gente ir fuggitivo,
Me ad evocar gli eroi chiamin le Muse
Del mortal pensiero animatrici.
Siedon custodi de' sepolcri, e quando
Il tempo con sue fredde ale vi spazza
Fin le rovine; le Pimplée fan lieti
Di lor canto i deserti, e l' armonia
Vince di mille secoli il silenzio.
Ed oggi nella Tróade inseminata
Eterno splende a' peregrini un loco,
Eterna per la Ninfa a cui fu sposo

Giove, ed a Giove die' Dárdano figlio
Onde fur Troia e Assáraco i cinquanta
Talami e il regno della Giulia gente.
Però che quando Elettra udì la Parca
Che lei dalle vitali aure del giorno
Chiamava a' cori dell' Eliso, a Giove
Mandò il voto supremo: E se, diceva,
A te fur care le mie chiome e il viso
E le dolci vigilie, e non mi assente
Premio miglior la volontà de' fati,
La morta amica almen guarda dal cielo
Onde d' Elettra tua resti la fama.
Così orando moriva. E ne gemea
L' Olimpio; e l' immortal capo accennando
Piovea da crini ambrosia su la Ninfa,
E fe' sacro quel corpo e la sua tomba.
Ivi posò Erittonio, e dorme il giusto
Cenere d' Ilo; ivi l' Iliache donne
Sciogliean le chiome, indarno ahi! deprecando
Da' lor mariti l' imminente fato;
Ivi Cassandra, allor che il Nume in petto
Le fea parlar di Troia il dì mortale,
Venne; e all' ombre cantò carme amoroso,
E guidava i nepoti, e l' amoroso
Apprendeva lamento a' giovinetti.
E dicea sospirando: Oh se mai d' Argo,
Ove al Tidíde e di Laérte al figlio
Pascerete i cavalli, a voi permetta
Ritorno il cielo, invan la patria vostra
Cercherete! Le mura opra di Febo
Sotto le lor reliquie fumeranno.
Ma i Penati di Troia avranno stanza
In queste tombe, chè de' Numi è dono
Servar nelle miserie altero nome.
E voi palme e cipressi che le nuore
Piantan di Priamo, e crescerete ahi presto
Di vedovili lagrime inaffiati,
Proteggete i miei padri: chi la scure
Asterrà pio dalle devote frondi
Men si dorrà di consanguinei lutti
E santamente toccherà l' altare.
Proteggete i miei padri. Un dì vedrete
Mendico un cieco errar sotto le vostre
Antichissime ombre, e brancolando
Penetrar negli avelli, e abbracciar l' urne,
E interrogarle. Gemeranno gli antri

Secreti, e tutta narrerà la tomba
Ilio raso due volte e due risorto
Splendidamente su le mute vie
Per far più bello l' ultimo trofeo
Ai fatati Pelídi. Il sacro vate,
Placando quelle afflitte alme col canto,
I Prenci Argivi eternerà per quante
Abbraccia terre il gran padre Oceáno.
E tu onore di pianti, Ettore, avrai
Ove fia santo e lagrimato il sangue
Per la patria versato, e finchè il Sole
Risplenderà su le sciagure umane.

TOMMASO GROSSI.

CANTO DI UN TROVATORE

TOLTO DAL CAPITOLO XVI DEL ROMANZO
MARCO VISCONTI.

Bello al pari d' una rosa
Che si schiude al sol di maggio
È Folchetto, un giovin paggio
Di Raimondo di Tolosa;
Prode in armi, ardito e destro,
Trovator di lai maestro.

Chi lo vede al dì di festa
Su un leardo pomellato
Fulminar per lo steccato
Con la salda lancia in resta,
A san Giorgio lo ragguaglia
Che il dragon vince in battaglia:

Se al tenor di meste note
Sciorre il canto poi l' intende,
Quando il biondo crin gli scende
In anella per le gote,
Tocco il cor di maraviglia
Ad un angiol l' assomiglia.

In sua corte lo desia
Qual signor più in armi vale,
Non è bella provenzale

Che il sospiro ei non ne sia;
Ma il fedel paggio non ama
Che il suo Sire, e la sua Dama.

D' un baron di Salamanca
Essa è figlia, e Nelda ha nome:
Nero ciglio, nere chiome,
Guancia al par d' avorio bianca
Non è vergine in Tolosa
Più leggiadra o più sdegnosa.

All' amor del giovinetto
La superba non s' inchina.
"Sente ancor della fucina"
Fra sè dice con dispetto:
"No, sì basso il cor non pone
La figliuola d' un barone."

Piange il paggio e si lamenta
Notte e dì sulla mandola,
Di lei canta, di lei sola
La sua *cobla* e la *sirventa:*
La quintana corre a prova,
Lance spezza, e nulla giova.

Ond' ei langue come fiore
In sul cespite appassito:
Smunto il viso; n' è smarrito
Delle fragole il colore;
E si spegne a poco a poco
Ne' cerulei sguardi il foco.

Ne moría, ma gli fur pronte
Le larghezze del suo Sere:
Ei lo cinse cavaliere,
Di Narbona lo fe' conte;
E in un giorno gli diè sposa
La leggiadra disdegnosa.

Forte d' armi apparecchio s' aduna
Di Tolosa pei campi e pel vallo,
Che far tristo un ribelle vassallo
Il Signor di Provenza giurò.
Non vi manca bandiera nessuna
Di Baron, di cittade soggetta:
Verso Antibo già il campo s' affretta,
Ne' suoi piani le tende piantò.

A Folchetto che a par gli cavalca
Dolcemente Raimondo favella
"Perchè sempre sì mesto? la bella
Che sospiri, fra poco verrà.
Di Narbona il cammino già calca
Un corrier che a chiamarla ho spacciato;
Troppo presto da lei t' ho strappato
Del tuo duolo mi strinse pietà."
Ecco il giorno in che Nelda s' attende
Ecco un altro, ed un altro succede,
Passa il quarto ed il messo non riede,
E la bella aspettata non vien:
La città combattuta s' arrende,
Già caduto è il ribelle stendardo:
Vien Folchetto al suo fido leardo,
Che più nullo rispetto lo tien.
Alla volta del grato castello
Tutto un giorno vïaggia soletto,
Poi svïandosi verso un borghetto,
Che di mezzo agli ulivi traspar,
Leva gli occhi al veron d' un ostello
Al cui piè l' onda irata si frange,
E vi scorge una donna che piange
Intendendo gli sguardi nel mar.
Al portar della bella persona,
Al sembiante, al vestir gli par dessa:
Palpitando al verone s' appressa:
Ella è Nelda, più dubbio non v' è.
Sulla strada il cavallo abbandona,
Di sospetto tremante a lei vola:
"Tu mia sposa — le grida — qui sola?
E piangente?... di', come? perchè?"

Sciolta le chiome, pallida,
E pur secura in viso,
Schiudendo dalle trepide
Labbra un superbo riso,
La bella a lui rivolta
"Scostati — disse — e ascolta.

"In me un' antica, ingenua
Schiatta macchiasti, o vile;
Chè ti levò dal trivio,
Ma non ti fea gentile
Quel tuo signor villano
Che mi ti diede in mano.

"Non io patir l' ingiuria
Potei del sangue e il danno,
E concedetti ahi misera!
A un cavalier britanno
Prezzo di mia vendetta
Questa beltà negletta.

"Ei m' ha tradita: al subito
Romoreggiar ch' io sento
Balzo fra il sonno, e tacite
Veggio spiegate al vento
Di quel fellon crudele
Ratte fuggir le vele.

"Cader due volte, sorgere
Due volte il sole io vidi
Soletta errando in lagrime
Su questi ignoti lidi:
Spettacol, mostra a dito
Dal volgo impietosito.

"Or che mi resta? supplice
L' onta del tuo perdono
Implorerò, spregiandoti?
Sì abbietta ancor non sono:
Quanto vedesti, al mio
Padre tu annunzia: Addio."

Dice, e al terrazzo avventasi,
E ratto dalla sponda
D' un salto si precipita
Col capo in giù nell' onda:
Sonar pel curvo lido
S' intese un tonfo e un grido.

Fra i ciechi scogli infrantasi
Il delicato fianco,
Sparì; ma tosto emergere
Fu visto un velo bianco;
E l' acque in cerchi mosse
Farsi di sangue rosse.

Non diè una lagrima
Il cavaliere
Qual è di nere
Armi vestito:
Soletto e tacito

Lunghesso il lito
Si dileguò.
I venti muggono,
Biancheggia l' onda;
Ei dalla sponda
D' una barchetta
Guarda la florida
Terra diletta
Che abbandonò.
In fra le nordiche
Nebbie vïaggia,
Già sulla spiaggia
È d' Albïone;
Ed ecco affrontasi
Con quel barone
Che lo tradì.
Le lance abbassano,
Piglian del campo;
Ratti qual lampo
I due giannetti
Con tanta furia
S' urtar coi petti,
Ch' un ne morì.
A un punto snudano
Entrambi il brando
E fulminando,
Di colpi crudi
Con vece assidua
Elmetti e scudi
Fan risonar.
Ma il grave anelito
Frenando in petto,
Ecco Folchetto
Al traditore,
Con fero giubilo
In mezzo al core
Pianta l' acciar.
Pallida, pallida
Divien la faccia
Che la minaccia
Spira pur anco.
La destra il misero
Si preme al fianco,
Vacilla e muor.
Allor nel fodero
L' acciar ripone

Guarda il barone
Che giace ucciso,
Nè rasserenasi
Pertanto il viso
Del vincitor.

All' estremo confin della Spagna
Sulla vetta scoscesa d' un monte,
Che dal piede nell' onde si bagna
Alla verde Provenza di fronte,
Sorge un chiostro che Bruno fondò.
Pochi eletti lassuso raccolti
Vivon d' erbe e di strane radici,
Coi cappucci calati sui volti,
Cinto ognun di penosi cilici
Che depor, finch' ei vive, non può.
Sonar gli archi d' un portico acuti
Fa una squilla a rintocchi percossa:
L' un con l' altro guardandosi muti
Stanno i monaci intorno a una fossa
Atteggiati di cupo dolor. —
Chi è quel vecchio che in terra si giace
Colle braccia incrociate sul petto? —
Il tremante chiaror d' una face
Gli erra incerto sul volto — È Folchetto
Il baron di Narbona che muor.
Bianca, bianca la barba fluente
Della tunica il cinto gli passa;
E all' alterno respir, mollemente
Ondeggiando, or si leva, or s' abbassa
Come fanno le spume del mar.
Ma fra i casti pensieri di morte
Nella mente del vecchio serena,
Di quell' ora solenne più forte
Un' immagin ribelle balena
Cui non valser tant' anni a domar.
Qual la vide nell' ultimo giorno
Col crin nero per gli omeri sciolto,
Vagolarsi ancor vede d' intorno
Tutta in lagrime, pallida il volto,
E pur bella, la sposa infedel. —
Santo vecchio! e ti spunta morendo
Una stilla segreta di pianto?
Che t' affanna? — Ah t' intendo, t' intendo:
Riveder lei che amasti già tanto
Non potrai fra gli eletti nel Ciel.

CANZONETTA

TOLTA DAL CAPITOLO XXVI DEL ROMANZO MEDESIMO.

Rondinella pellegrina,
Che ti posi in sul verone,
Ricantando ogni mattina
Quella flebile canzone,
Che vuoi dirmi in tua favella,
Pellegrina rondinella?

Solitaria nell' obblio,
Dal tuo sposo abbandonata,
Piangi forse al pianto mio
Vedovetta sconsolata?
Piangi, piangi in tua favella,
Pellegrina rondinella.

Pur di me manco infelice
Tu alle penne almen t' affidi,
Scorri il lago e la pendice,
Empi l' aria de' tuoi gridi,
Tutto il giorno in tua favella
Lui chiamando, o rondinella.

Oh se anch' io!... Ma lo contende
Questa bassa, angusta volta,
Dove sole non risplende,
Dove l' aria ancor m' è tolta,
D' onde a te la mia favella
Giunge appena, o rondinella.

Il settembre innanzi viene
E a lasciarmi ti prepari:
Tu vedrai lontane arene;
Nuovi monti, nuovi mari
Salutando in tua favella,
Pellegrina rondinella:

Ed io tutte le mattine
Riaprendo gli occhi al pianto,
Fra le nevi e fra le brine
Crederò d' udir quel canto,
Onde par che in tua favella
Mi compianga, o rondinella.

Una croce a primavera
Troverai su questo suolo:
Rondinella, in su la sera
Sovra lei raccogli il volo:
Dimmi pace in tua favella,
Pellegrina rondinella.

GIACOMO LEOPARDI.

ALL' ITALIA.

O Patria mia, vedo le mura e gli archi
E le colonne e i simulacri e l' erme
Torri degli avi nostri,
Ma la gloria non vedo,
Non vedo il lauro e il ferro ond' eran carchi
I nostri padri antichi. Or fatta inerme,
Nuda la fronte e nudo il petto mostri.
Oimè quante ferite,
Che lividor, che sangue! oh qual ti veggio,
Formosissima donna! Io chiedo al cielo
E al mondo: dite dite;
Chi la ridusse a tale? E questo è peggio,
Che di catene ha carche ambe le braccia;
Sì che sparte le chiome e senza velo
Siede in terra negletta e sconsolata,
Nascondendo la faccia
Tra le ginocchia, e piange.
Piangi, che ben hai donde, Italia mia,
Le genti a vincer nata
E nella fausta sorte e nella ria.
Se fosser gli occhi tuoi due fonti vive,
Mai non potrebbe il pianto
Adeguarsi al tuo danno ed allo scorno;
Che fosti donna, or sei povera ancella.
Chi di te parla o scrive,
Che, rimembrando il tuo passato vanto,
Non dica: già fu grande, or non è quella?
Perchè, perchè? dov' è la forza antica,
Dove l' armi e il valore e la costanza?
Chi ti discinse il brando?
Chi ti tradì? qual arte o qual fatica
O qual tanta possanza
Valse a spogliarti il manto e l' auree bende?
Come cadesti o quando
Da tanta altezza in così basso loco?
Nessun pugna per te? non ti defende
Nessun de' tuoi? L' armi, qua l' armi: io solo
Combatterò, procomberò sol io.
Dammi, o ciel, che sia foco
Agl' italici petti il sangue mio.

Dove sono i tuoi figli? Odo suon d' armi
E di carri e di voci e di timballi:
In estranie contrade
Pugnano i tuoi figliuoli.
Attendi, Italia, attendi. Io veggio, o parmi,
Un fluttuar di fanti e di cavalli,
E fumo e polve, e luccicar di spade
Come tra nebbia lampi.
Nè ti conforti? e i tremebondi lumi
Piegar non soffri al dubitoso evento?
A che pugna in quei campi
L' itala gioventude? O numi, o numi:
Pugnan per altra terra itali acciari.
Oh misero colui che in guerra è spento
Non per li patrii lidi e per la pia
Consorte e i figli cari,
Ma da nemici altrui
Per altra gente, e non può dir morendo:
Alma terra natia,
La vita che mi desti ecco ti rendo.
Oh venturose e care e benedette
L' antiche età, che a morte
Per la patria correan le genti a squadre;
E voi sempre onorate e gloriose,
O tessaliche strette,
Dove la Persia e il fato assai men forte
Fu di poch' alme franche e generose!
Io credo che le piante e i sassi e l' onda
E le montagne vostre al passeggere
Con indistinta voce
Narrin siccome tutta quella sponda
Coprîr le invitte schiere
De' corpi ch' alla Grecia eran devoti.
Allor, vile e feroce,
Serse per l' Ellesponto si fuggia,
Fatto ludibrio agli ultimi nepoti;
E sul colle d' Antela, ove morendo
Si sottrasse da morte il santo stuolo,
Simonide salia,
Guardando l' etra e la marina e il suolo.
E di lacrime sparso ambe le guance,
E il petto ansante, e vacillante il piede,
Toglieasi in man la lira:
Beatissimi voi,
Ch' offriste il petto alle nemiche lance
Per amor di costei ch' al Sol vi diede;

Voi che la Grecia cole, e il mondo ammira.
Nell' armi e ne' perigli
Qual tanto amor le giovanette menti,
Qual nell' acerbo fato amor vi trasse?
Come sì lieta, o figli,
L' ora estrema vi parve, onde ridenti
Correste al passo lacrimoso e duro?
Parea ch' a danza e non a morte andasse
Ciascun de' vostri, o a splendido convito:
Ma v' attendea lo scuro
Tartaro, e l' onda morta;
Nè le spose vi foro o i figli accanto
Quando su l' aspro lito
Senza baci moriste e senza pianto.
Ma non senza de' Persi orrida pena
Ed immortale angoscia.
Come lion di tori entro una mandra
Or salta a quello in tergo e sì gli scava
Con le zanne la schiena,
Or questo fianco addenta or quella coscia:
Tal fra le Perse torme infurïava
L' ira de' greci petti e la virtute.
Ve' cavalli supini e cavalieri;
Vedi intralciare ai vinti
La fuga i carri e le tende cadute,
E correr fra' primieri
Pallido e scapigliato esso tiranno;
Ve' come infusi e tinti
Del barbarico sangue i greci eroi,
Cagione ai Persi d' infinito affanno,
A poco a poco vinti dalle piaghe,
L' un sopra l' altro cade. Oh viva, oh viva:
Beatissimi voi
Mentre nel mondo si favelli o scriva.
Prima divelte, in mar precipitando,
Spinte nell' imo strideran le stelle,
Che la memoria e il vostro
Amor trascorra o scemi.
La vostra tomba è un' ara; e qua mostrando
Verran le madri ai parvoli le belle
Orme del vostro sangue. Ecco io mi prostro
O benedetti, al suolo,
E bacio questi sassi e queste zolle,
Che fien lodate e chiare eternamente
Dall' uno all' altro polo.
Deh foss' io pur con voi qui sotto, e molle

Fosse del sangue mio quest' alma terra.
Che se il fato è diverso, e non consente
Ch' io per la Grecia i moribondi lumi
Chiuda prostrato in guerra,
Così la vereconda
Fama del vostro vate appo i futuri
Possa, volendo i numi,
Tanto durar quanto la vostra duri.

ALLA LUNA.

O graziosa luna, io mi rammento
Che, or volge l' anno, sovra questo colle
Io venia pien d' angoscia a rimirarti:
E tu pendevi allor su quella selva
Siccome or fai, che tutta la rischiari.
Ma nebuloso e tremulo dal pianto
Che mi sorgea sul ciglio, alle mie luci
Il tuo volto apparia, che travagliosa
Fra mia vita: ed è, nè cangia stile,
O mia diletta luna. E pur mi giova
La ricordanza, e il noverar l' etate
Del mio dolore. Oh come grato occorre
Il sovvenir delle passate cose,
Ancor che triste, e ancor che il pianto duri.

LA QUIETE

DOPO LA TEMPESTA.

Passata è la tempesta:
Odo augelli far festa, e la gallina,
Tornata in su la via,
Che ripete il suo verso. Ecco il sereno
Rompe là da ponente, alla montagna;
Sgombrasi la campagna,
E chiaro nella valle il fiume appare.
Ogni cor si rallegra, in ogni lato
Risorge il romorio
Torna il lavoro usato.
L' artigiano a mirar l' umido cielo,
Con l' opra in man, cantando,
Fassi in su l' uscio; a prova
Vien fuor la femminetta a còr dell' acqua
Della novella piova;

E l' erbaiuol rinnova
Di sentiero in sentiero
Il grido giornaliero.
Ecco il Sol che ritorna, ecco sorride
Per li poggi e le ville. Apre i balconi,
Apre terrazzi e logge la famiglia:
E, dalla via corrente, odi lontano
Tintinnio di sonagli; il carro stride
Del passegger che il suo cammin ripiglia.
Si rallegra ogni core.
Sì dolce, sì gradita
Quand' è, com' or, la vita?
Quando con tanto amore
L' uomo a' suoi studi intende?
O torna all' opre? o cosa nova imprende?
Quando de' mali suoi men si ricorda?
Piacer figlio d' affanno;
Gioia vana, ch' è frutto
Del passato timore, onde si scosse
E paventò la morte
Chi la vita abborria;
Onde in lungo tormento,
Fredde, tacite, smorte,
Sudâr le genti e palpitâr, vedendo
Mossi alle nostre offese
Folgori, nembi e vento.
O natura cortese,
Son questi i doni tuoi,
Questi i diletti sono
Che tu porgi a mortali. Uscir di pena
È diletto fra noi.
Pene tu spargi a larga mano; il duolo
Spontaneo sorge: e di piacer, quel tanto
Che per mostro e miracolo talvolta
Nasce d' affanno, è gran guadagno. Umana
Prole degna di pianto! assai felice
Se respirar ti lice
D' alcun dolor, beata
Se te d' ogni dolor morte risana.

IPPOLITO PINDEMONTE.

LA SOLITUDINE.

TERZINE.

Pien d' un caro pensier che mi rapiva,
Giunto mi vidi ove sorgean d' antica
Magion gli avanzi su deserta riva.
Cinge le mura intorno alta l' ortica,
E tra le vie della cornice infranta
L' arbusto fischia e tremola la spica.
Scherza in cima la vite, o ad altra pianta
In giù cadendo si congiunge e allaccia,
E di ghirlande il nudo sasso ammanta.
E con verde di musco estinta faccia
Sculto Nume qui giace, e l' umil rovo
Là gran pilastro rovesciato abbraccia.
M' arresto; e poi tra la folt' erba movo:
Troppo di cardo o spina al piè non cale;
E nel vôto palagio ecco mi trovo.
Stillan le vôlte, e per l' aperte sale
Passa ululando l' Aquilon, nè tace
Nel cavo sen dell' ozïose scale.
E pender dalle travi odo loquace
Nido, entro cui tenera madre stassi
I frutti del suo amor covando in pace.
Quindi sul campo con gli erranti passi,
Per via diversa dalla prima, io torno;
Veggo persona tra i cespugli e i sassi.
Sedea sovra il maggior masso che un giorno
Sorse nobil metà d' alta colonna:
Abbarbicata or gli è l' edera intorno.
M' appresso; ed era ossequïabil donna:
Scendea sul petto il crine in due diviso,
E bianca la copria semplice gonna.
Par che lo sguardo al ciel rivolto e fiso
Nelle nubi si pasca, e tutta pósi
L' alma rapita nel beato viso.
Chi sei? le dico; ed ella, i rai pensosi
Chinando: Solitudine m' appello.
O Diva, sempre io t' onorai, risposi.
Mettea dal mento appena il fior novello;

Ed uscendo, tu sai che parlo il vero,
Dal folleggiar d' un giovanil drappello,
  In disparte io traeva; e se un sentiero
Muto e solingo a me s' apria, per esso
Mi lasciava condur dal mio pensiero.
  Poscia delle città lodai più spesso
Rustico asilo; e più che loggia ed arco,
Piacquemi un largo faggio e un brun cipresso.
  Questo so ben; ma che sovente al varco
Un Nume t' aspettò, pur mi rammento,
Rispose, e che per te sonar fe' l' arco.
  È stato fora allor parlar col vento
Il parlarti de' campi, e morte stato
Far un passo lontan dal tuo tormento.
  Ma tutto de' tuoi giorni era il gran fato
Seguir la tua giovine Maga, e meno
Curar la vita, che lo starle a lato;
  E dal torbido sempre, o dal sereno
Lume degli occhi suoi pendendo, berne
L' incendïoso lor dolce veleno.
  È vero, è ver; ma chi mirar l' eterne
Può in man d' Amor terribili quadrella,
E non alcuna in mezzo al cor tenerne;
  S' egli al fianco si pon d' una donzella
Che ad una fronte, che qual astro raggia,
Giunga in sè stessa ogni virtù più bella;
  Che modesta ci sembri, e non selvaggia;
Varia, nè mai volubile; che l' ore
Viva tra i libri, e pur rimanga saggia?
  Ora l' età, l' esperïenza, e il core
Già stanco, ed il pensier, che ad altro è vólto,
Di me stesso potran farmi signore.
  Sorrise allor sorriso tal, che al volto
Senza tor maestà crebbe dolcezza,
La casta Diva; e così dir l' ascolto:
  Molti di me seguir punge vaghezza!
Ma vidi ognor, come a poc' alme infondo
Fiamma verace della mia bellezza.
  Alcun mi segue, perchè scorge immondo
Di vizi e di viltà quantunque ei mira:
Questi non ama me, detesta il mondo.
  Non ama me, chi del suo prence l' ira
Contro destossi, ed in romita villa
Esule volontario il piè ritira;
  Ma la luce del trono, onde scintilla
Su lui non balza, egli odia, odia l' aspetto

Del felice rival che ne sfavilla.
Non chi la lontananza d' un soggetto
Piange, che prima il fea contento e pago,
E gli trasse partendo il cor del petto;
Ma d' un romito ciel si mostra vago,
Per poter vagheggiar libero e oscuro
Pinta nell' aere l' adorata imago.
Questi voti d' un cor, che non è puro,
Odio; e di lui che in me cerca me stessa,
Solo gli altari e i sagrifizi io curo.
Ma quanto a pochi è dagli Dei concessa
Alma che sol di sè si nutre e pasce?
Ch' ogni dì che a lei spunta, è sempre dessa?
Ch' ognor vive a sè cara? uom che le ambasce
Del rimorso, torcendo in sè la vista,
Paventerà, questi per me non nasce.
Questi sol qualche ben nel vario acquista
Tumulto, perchè in lui strugge e disperde
La conoscenza di se stesso trista.
Ma su lucido colle, o per la verde
Notte d' un bosco, co' pensieri insieme
E co' suoi dolci sogni, in cui si sperde,
Passeggia il mio fedele; e duol nol preme,
Se faccia d' uom non gli vien contro alcuna,
Perchè se stesso ritrovar non teme;
E nel silenzio della notte bruna
Estatiche fissar gode le ciglia
Nel tuo volto soave, o argentea Luna;
E per l' ampia degli astri aura famiglia
Gode volar; di mondo in mondo passa,
Passa di meraviglia in meraviglia.
Levando allor la fronte trista e bassa:
Deh! grido, se ti piace il culto mio,
E che pensi di me, saper mi lassa.
Il tuo culto sprezzar no, non poss' io:
Ma scosso appena dalle gialle fronde
Avrà l' autunno il lor ramo natiò,
Che tu darai le spalle a queste sponde,
E d' altro filo tesserai la vita
Ove città sovrana esce dell' onde.
Nè però dal tuo core andrà sbandita
La voglia di tornare al bosco e al campo,
Tosto che torni la stagion fiorita.
E se nol vieta di due ciglia il lampo,
Se una dolce eloquenza non ti lega,
Ti rivedrò; nè temo d' altro inciampo.

Ciò detto, in piè levossi; ed io: Deh! spiega,
Se ancor mi s' apparecchia al core un dardo.
Ella già mossa: Il labro tuo mi prega
Di quel che dubbio pende anco al mio sguardo.

BATISTA GUARINI.

PASTOR FIDO.

MONOLOGO.

Care selve beate,
E voi solinghi e taciturni orrori,
Di riposo e di pace alberghi veri;
O quanto volentieri
A rivedervi i' torno! e se le stelle
M' avesser dato in sorte
Di viver a me stessa, e di far vita
Conforme alle mie voglie;
I' già co' Campi Elisi,
Fortunato giardin de' Semidei,
La vostr' ombra gentil non cangerei.
Chè, se ben dritto miro,
Questi beni mortali
Altro non son che mali:
Meno ha chi più n' abbonda,
E posseduto è più, che non possede:
Ricchezze no, ma lacci
Dell' altrui libertate.
Che val ne' più verdi anni
Titolo di bellezza,
O fama d' onestate,
E 'n mortal sangue nobiltà celeste;
Tante grazie del cielo e della terra;
Qui larghi e lieti campi,
E là felici piagge,
Fecondi paschi e più fecondo armento;
Se 'n tanti beni il cor non è contento?
Felice pastorella
Cui cinge appena il fianco
Povera sì, ma schietta
E candida gonnella;
Ricca sol di sè stessa,

E delle grazie di natura adorna;
Che 'n dolce povertade,
Nè povertà conosce, nè i disagi
Delle ricchezze sente;
Ma tutto quel possede,
Per cui desio d' aver non la tormenta;
Nuda sì, ma contenta!
Co' doni di natura
I doni di natura anco nudrica:
Col latte il latte avviva,
E col dolce dell' api
Condisce il mel delle natie dolcezze.
Quel fonte ond' ella beve,
Quel solo anco la bagna e la consiglia:
Paga lei, pago il mondo.
Per lei di nembi il ciel s' oscura indarno,
E di grandine s' arma;
Chè la sua povertà nulla paventa;
Nuda sì, ma contenta.
Sola una dolce e d' ogn' affanno sgombra
Cura le sta nel core:
Pàsce le verdi erbette
La greggia a lei commessa; ed ella pasce
De' suo' begli occhi il pastorello amante,
Non qual le destinaro
O gli uomini o le stelle,
Ma qual le diede Amore:
E tra l' ombrose piante
D' un favorito lor mirteto adorno,
Vagheggiata, il vagheggia: nè per lui
Sente foco d' amor che non gli scopra;
Ned ella scopre ardor ch' egli non senta;
Nuda sì, ma contenta.
O vera vita che non sa che sia
Morire innanzi morte!
Potess' io pur cangiar teco mia sorte!

CORO.

Come se' grande, Amore;
Di natura miracolo e del mondo!
Qual cor sì rozzo, o qual sì fiera gente
Il tuo valor non sente?
Ma qual sì scaltro ingegno e sì profondo
Il tuo valor intende?

Chi sa gli ardori che 'l tuo foco accende,
Importuni e lascivi;
Dirà: Spirto mortal, tu regni e vivi
Nella corporea salma.
Ma chi sa poi come a virtù l' amante
Si desti, e come soglia
Farsi al suo foco (ogni sfrenata voglia
Subito spenta) pallido e tremante;
Dirà: Spirto immortale, hai tu nell' alma
Il tuo solo e santissimo ricetto.
Raro mostro e mirabile, d' umano
E di divino aspetto;
Di veder cieco, e di saver insano;
Di senso e d' intelletto,
Di ragion e desio confuso affetto!
E tale, hai tu l' impero
Della terra e del ciel ch' a te soggiace.
Ma (dirol con tua pace)
Miracolo più altero
Ha di te il mondo e più stupendo assai;
Perocchè quanto fai
Di maraviglia e di stupor tra noi,
Tutto in virtù di bella donna puoi.
O donna, o don del cielo,
Anzi pur di Colui
Che 'l tuo leggiadro velo
Fe', d' ambo creator, più bel di lui!
Qual cosa non hai tu del ciel più bella?
Nella sua vasta fronte,
Mostruoso Ciclope, un occhio ei gira,
Non di luce a chi 'l mira,
Ma d' alta cecità cagione e fonte:
Se sospira o favella,
Com' irato leon rugge e spaventa;
E non più ciel, ma campo
Di tempestosa ed orrida procella,
Col fiero lampeggiar folgori avventa.
Tu col soave lampo
E colla vista angelica amorosa
Di duo soli visibili e sereni,
L' anima tempestosa
Di chi ti mira acqueti e rassereni:
E suono e moto e lume
E valor e bellezza e leggiadria
Fan sì dolce armonia nel tuo bel viso,
Che 'l cielo in van presume

(Se 'l cielo è pur men bel del Paradiso)
Di pareggiarsi a te, cosa divina.
E ben ha gran ragione
Quell' altero animale
Ch' uomo s' appella, ed a cui pur s' inchina
Ogni cosa mortale,
Se, mirando di te l' alta cagione,
T' inchina, e cede: e s' ei trïonfa e regna,
Non è perchè di scettro o di vittoria
Sii tu di lui men degna;
Ma per maggior tua gloria:
Chè quanto il vinto è di più pregio, tanto
Più glorïoso è di chi vince il vanto.
Ma che la tua beltate
Vinca coll' uomo ancor l' umanitate,
Oggi ne fa Mirtillo a chi nol crede
Maravigliosa fede.
E mancava ben questo al tuo valore,
Donna, di far senza speranza amore.

VINCENZO MONTI.

SOPRA LA MORTE.

SONETTO.

Morte, che se' tu mai? Primo dei danni
L' alma vile e la rea ti crede e teme;
E vendetta del Ciel scendi ai tiranni,
Che il vigile tuo braccio incalza e preme.
Ma l' infelice, a cui de' lunghi affanni
Grave è l' incarco, e morta in cuor la speme,
Quel ferro implora troncator degli anni,
E ride all' appressar dell' ore estreme.
Fra la polve di Marte e le vicende
Ti sfida il forte, che ne' rischi indura;
E il saggio senza impallidir ti attende.
Morte, che se' tu dunque? Un' ombra oscura,
Un bene, un male, che diversa prende
Dagli affetti dell' uom forma e natura.

IL GIORNO ONOMASTICO

DELLA MIA DONNA.

NELLA VILLA DEL SIG. LUIGI AUREGGI IN CARAVERIO.

CANZONE.

Donna, dell' alma mia parte più cara,
Perchè muta in pensoso atto mi guati,
E di segrete stille
Rugiadose si fan le tue pupille?
Di quel silenzio, di quel pianto intendo,
O mia diletta, la cagion. L' eccesso
De' miei mali ti toglie
La favella, e discioglie
In lagrime furtive il tuo dolore.
Ma datti pace, e il core
Ad un pensier solleva
Di me più degno, e della forte insieme
Anima tua. La stella
Del viver mio s' appressa
Al suo tramonto, ma sperar ti giovi
Che tutto io non morrò: pensa che un nome
Non oscuro io ti lascio; e tal che un giorno
Fra le italiche Donne
Ti fia bel vanto il dire: Io fui l' amore
Del cantor di Basville,
Del cantor che di care itale note
Vestì l' ira d' Achille.
Soave rimembranza ancor ti fia,
Che ogni spirto gentile
A' miei casi compianse (e fra gl' Insúbri
Qual è lo spirto che gentil non sia?)
Ma con ciò tutto nella mente poni
Che cerca un lungo sofferir chi cerca
Lungo corso di vita. Oh mia Teresa,
E tu del pari sventurata e cara
Mia figlia! Oh voi che sole d' alcun dolce
Temprate il molto amaro
Di mia trista esistenza, egli andrà poco
Che nell' eterno sonno, lagrimando,
Gli occhi miei chiuderete! Ma sia breve
Per mia cagione il lagrimar; chè nulla,
Fuor che il vostro dolor, fia che mi gravi
Nel partirmi da questo,
Troppo ai buoni funesto,
Mortal soggiorno, in cui

Così corte le gioie e così lunghe
Vivon le pene: ove per dura prova
Già non è bello il rimaner, ma bello
L' uscirne e far presto tragitto a quello
De' ben vissuti a cui sospiro. E quivi
Di te memore, e fatto
Cigno immortal (chè de' Poeti in cielo
L' arte è pregio, e non colpa) il tuo fedele.
Adorata mia donna,
T' aspetterà cantando,
Finchè tu giunga, le tue lodi; e molto
De' tuoi cari costumi
Parlerò co' Celesti, e dirò quanta
Fu verso il miserando tuo consorte
La tua pietade; e l' anime beate
Di tua virtude innamorate, a Dio
Pregheranno che lieti, e ognor sereni
Sieno i tuoi giorni e quelli
Dei dolci amici che ne fan corona:
Principalmente i tuoi, mio generoso
Ospite amato, che verace fede.
Ne fai del detto antico,
Che ritrova un tesoro
Chi ritrova un amico.

PIETRO METASTASIO.

PARAFRASI DEL SALMO MISERERE.

A te, che padre sei,
 Volgo dolente il ciglio;
 Pietà d' un mesto figlio,
 Che chiede libertà.
Uguale a' falli miei
 La tua clemenza sia;
 Grand' è la colpa mia,
 Grand' è la tua pietà.
Fa che da' lacci sciolto
 Torni lo spirto mio
 Nel tuo bel seno, o Dio,
 Al tuo primiero amor.

Gli aspri rimorsi ascolto
  Di cento colpe e cento;
  Già lacerar mi sento
  Da mille pene il cor.
Con pena, e con martiro
  Conosco omai l' errore,
  Il volto dal rossore
  Sentomi ricoprir.
Ovunque il guardo giro,
  Vedomi i falli appresso,
  Che contro di me stesso
  Tentano d' infierir.
Innanzi agli occhi tuoi,
  Chi 'l crederia, mio Bene?
  Formai le mie catene,
  A te mancai di fe.
Troppo ne' falli suoi
  L' alma si rese audace,
  Ahi! di pietà capace
  La colpa mia non è.
Sì, che il mio fallo eccede
  Ogni clemenza, e offende;
  Ahi! che più reo mi rende
  Il favellar così.
Del tuo poter la fede
  Troppo è di già palese;
  Il perdonar l' offese
  Sempre al tuo cor gradì.
Errai: Signor, è vero,
  Lo dice il cor che geme,
  Ma ti rammenta insieme
  La rea cagion qual fu.
Del genitor primiero
  Già sai la colpa antica,
  Che sempre a te nemica
  Noi trasse in servitù.
So, quant' è al tuo bel core
  La verità diletta;
  So, che desia vendetta
  L' offesa maestà.
Ma non temer, l' errore
  Io punirò, mia Vita,
  Acciò si serbi unita
  Clemenza e verità.
Spargi il mio core altero
  Tu coll' issopo umile,

Ch' io reso a te simile
Teco trionferò.
Benchè deforme e nero
Or sia nell' alma oppressa,
Più della neve stessa
Candido diverrò.
Sempre ho l' error presente,
Te 'l dissi già, Ben mio,
Ma tu, pietoso Dio,
Scaccialo omai da te.
Togli dalla tua mente
Un sì funesto oggetto;
Ma serba sempre in petto
Lo stesso amor per me.
Cerco quel cor, che tanto
A te fu grato un giorno;
Ma, oh Dio! con pena e scorno
Più non lo so trovar.
Ah! lo perdei. . . ma intanto
A te ricorro oppresso,
Tu puoi quel core stesso
Nel petto mio formar.
Lungi da te pertanto
Non mi cacciar dal seno;
Dopo la colpa almeno
Resti la speme al cor.
Se i falli miei rammento,
Io temo il tuo sembiante;
Rammento il padre amante,
Termina il mio timor.
Da che perdei tradendo
Il tuo sì dolce amore,
Sempre fu mesto il core,
Più non trovò piacer.
Ma giacchè a te lo rendo
De' falli suoi pentito,
Tu rendi a lui gradito
Il gaudio suo primier.
Con tanti doni, e tanti
Reso al tuo amor primiero,
Il dolce tuo sentiero
Agli empi insegnerò.
Quanti di loro, e quanti
Colla tua bella aita
Nel tuo bel sen, mia Vita,
Lieti tornar vedrò!

Sciolto il mio spirto intanto
  Da' lacci ond' era stretto,
  Ti vide, o mio Diletto,
  E pur tacer non sa.
Deh tu gli inspira il canto;
  Spiragli tu gli accenti,
  E in dire i tuoi portenti
  Il labbro esulterà.
Diranno i labbri miei
  Che ciò ch' io posso e sono,
  Tutto fu già tuo dono,
  Tutto fu tuo favor;
Che tu pietoso sei,
  Che sempre a me fedele,
  Benchè ti fui crudele,
  Mi seguitasti ancor.
Esalteranno appieno
  Quel sì felice istante,
  Quando sciogliesti amante
  La dura servitù.
Diran. . . ma di te meno
  Son sempre i detti loro;
  Tacendo, o mio tesoro,
  Forse diran di più.
Taccian; ch' io già sull' ara
  Corro a destar faville,
  Ed ivi a mille a mille
  Vittime svenerò.
Con pompa a te sì cara
  Arsi saran gli armenti,
  Ed io con grati accenti
  Tue lodi esprimerò.
Ma no, le forme antiche
  Più non ti sono accette,
  Vittime più dilette,
  Brami, Signor, da me.
Le voglie mie nemiche,
  I folli sdegni miei,
  Tutti gli affetti rei
  Farò caderti a' piè.
Quando contrito e umile
  Ti vedi innanzi un core,
  Deponi ogni rigore
  Più non ti sai sdegnar;
E benchè abbietto e vile
  Sia per li falli suoi,

Dimesso a' piedi tuoi
Più non lo sai sprezzar.
Ma de' tuoi raggi al lampo,
Sciolto ogni velo oscuro,
Fra l' ombre del futuro
Sentomi trasferir.
Già del tuo ardore avvampo,
Già mi s' accende il petto;
Oh qual giocondo oggetto
Già veggo comparir!
Sì, caro Ben, ti miro
Scender dal patrio cielo,
Cinto di un fragil velo,
Ebbro per noi d' amor.
Stupido già t' ammiro
Vagire in cuna infante,
E offrirti in croce amante
Vittima al Genitor.
Del tuo bel sangue aspersa
Sorger vegg' io la bella
Gerusalem novella,
Che sposa tua sarà.
Veggio di già dispersa
Gerusalemme antica;
Fatta di te nemica
Al nascer tuo cadrà.
I sacerdoti e l' are
Più non saranno in lei,
Più non avranno i rei
Vittime per offrir.
L' acque sì belle e chiaro
S' arresteran ne' fonti,
Piani vedransi i monti
I fiumi inaridir.
La sprezzerai tu stesso,
Volgendo i lumi tuoi
A chi ne' sguardi suoi
Il tuo bel cor ferì.
Sempre sarai d' appresso
Alla novella amante,
Seco sarai costante
Sino al finir dei dì.
D' ardire il cor ripieno
Non temerà gli affanni;
De' barbari tiranni
L' ira disprezzerà.

A lacerarle il seno
Verranno i figli stessi;
Ma debellati e oppressi,
Ella trionferà.
I muri suoi saranno
De' suoi seguaci insieme
La fedeltà, la speme,
E l' infiammato amor.
Su lei più non avranno
Poter le ferree porte,
Nè i regni della morte
Le recheranno orror.
Vittime elette allora
Accetterai d' amore,
Che grate al tuo bel core
Si sveneranno a te.
Anzi tu stesso ancora
Sarai. . . Ma tanto, oh Dio!
Non giunge il pensier mio:
Troppo sarai per me.
Traccia Davidde intanto;
Ch' io più felice appieno
Dal tuo paterno seno
Cerco, Signor, pietà;
E già disciolto in pianto
T' offro quel core altero,
Che vinto e prigioniero
Sospira libertà.
Pur troppo è ver, che reo
Di mille colpe io sono;
Ma meco serbo un dono
Di queste assai maggior.
La tua bontà mi feo
Degno di tanto, ed io
Seguendo il tuo desio,
Te l' offro, o Genitor;
T' offro lo stesso Figlio,
Che già d' amore in pegno,
Ristretto in picciol segno
Si volle a me donar.
A lui rivolgi il ciglio,
Mira chi t' offro, e poi,
O gran Signor, se puoi,
Lascia di perdonar.

SILVIO PELLICO.

I PARENTI.

Inno di gratitudine e d' amore
Al Creator de' nostri cuori amanti
Di tutte meraviglie al Creatore!

Dacchè pel fallo prisco doloranti
Alla luce veniam, qual dolce aïta
Ne' genitori è data a' nostri pianti!

In ogni coppia umana, onde la vita
D' altri umani si svolge, ecco una diva
Pe' figliuoletti carità infinita.

Vedi la vergin titubante e priva
D' ogni ardimento, simile a cervetta
Che intorno guata, e de' perigli è schiva.

Chi nella fievol, timida animetta
Opra mutazïone inaspettata,
Quand' è fra il coro delle madri eletta?

Di progenie d' Adamo al ciel chiamata,
Grave è il sen della dianzi paventosa,
E il pondo regge da dolor cruciata.

Ed il porta con forza generosa!
E dopo un figlio compro a tanto prezzo
D' orrende angosce, altri portar pur osa!

Oh di strazii mirabile disprezzo
In creatura sì gentil, che solo
Parea nata de' fiori al molle olezzo,

Onde bëasse a lei d'intorno il suolo
E le dolci aure col suo bel sorriso,
E morisse alla prima ombra di duolo,

Per destarsi felice in Paradiso!

Vedi la donna col suo piccol nato,
Che suggendole il seno a lei sorride:
Sebben abbiale tanto egli costato,

La madre da lui mai non si divide.
Insazïata il guarda, insazïato
È il provveder ch'ei non s'affanni e gride:
Animo lieto o da timore oppresso
Nella veglia o nel sonno ha ognor per esso.

Lo sposo benchè a lei caro cotanto,
È più caro perch' ei pur ride al figlio;
Sovente, favellando a lei d'accanto,
S' avvede ch'ella e core e mente e ciglio
Tien sovra il pargol con sì forte incanto,
Che non ha udito il marital consiglio:
Allora ei tace e mira, e con dolcezza
Il lattante e la madre egli accarezza.

Oh tristo il giorno, oh trista l'ora, quando
Giace nella sua cuna egro il bambino,
E la giovine madre sospirando
Ad ogn' istante riede a lui vicino,
E invan teneri detti prodigando
Tien sulle amate labbra il petto chino,
Ma l'offerta mammella ei bacia appena,
E non la sugge, ed a vagir si sfrena!

Oh con qual lutto miserando allora
La spaventata si rivolge a Dio!
Oh come al dubbio che il figliuol le mora
Trema se in lei fu reo qualche desìo,
E perdono dimanda, e s' infervora,
Promettendo al Signor viver più pio!
I soli Angioli ponno anzi all' Eterno
Sì ardente prego alzar, qual è il materno.

Giorno di liete voci, ora felice,
Quando sceman del pargolo i vagiti!
Quand' ei cerca la dolce genitrice
Con isguardi dal riso ingentiliti!
Quand' ei di novo il caro latte elice,
E scherzoso ripende i suoi garriti!
Tai porge allor la madre inni d' amore,
Quai mandar può de' Serafini il core!

La madre è il primo dell' infanzia amore!
Poi di ragione al dolce lampo i teneri
Fanciulli aman la madre e il Crëatore!

Söave affetto sentono
Pel padre, pe' fratelli e per le suore,
Ma il lor pensier più consolante ed intimo
È quello ognor: la madre e il Crëatore!

E tutti quasi del Vangelo i forti,
Che con grand' opre od immortali pagine
Più ricchi di virtù sono al ciel sorti,
Dal sen materno attinsero
L'amor, l'ingegno e i nobili trasporti,
E della madre caramente memori,
Iddio amando, con lei sono al ciel sorti.

Quale stupor, se pienamente spanta
D' un diletto figliuolo lo spirito
Alta fiamme si sia di madre santa?
D' uomini gravi assidua
Cura in noi del sapere i germi pianta,
Ma niuna cura è guida al cor del giovine
Come riso gentil di madre santa.

In quello sguardo che posò primiero
Sovra i nostri dolori e i nostri giubili,
È un poter che strascina a pio sentiero.
Mille congiuran fàscini
A pervertir di gioventù il pensiero,
Ma in lagrime di madre, o nel suo tumulo
È un poter che ritragge a pio sentiero.

Agostin dagli errori avvincolato,
Udendo della madre i sacri gemiti,
Bramava consolar quel core amato;
Nel rimirarla, a palpiti
Religïosi si sentìa spronato;
Doppiò il desìo del ver, doppiò le indagini,
E terse il pianto di quel core amato.

Ne' giovani anni del Salesio santo,
La madre, che il dovea da sè dividere,
Un giorno mosse a lui solinga accanto:
Sotto vetusta rovere
In cima a giogo alpin fermata alquanto,
L' opre di Dio mirando, esclamò: "Figlio!
Pensa che quel gran Dio t' è sempre accanto!"

E gli parlò sì calde e generose
Ricordanze dell' alta, unica gloria,

Che Dio per meta all' uman viver pose,
Che il giovin cor rifulgere
Vide al suo sguardo le celesti cose,
E il dir materno in lui restò indelebile.
E saldo il piè pel cammin arduo pose.

MATTEO MARIA BOIARDO.

BALLATA.

Come in la notte liquida, e serena
  Vien la stella d' Amor innanzi giorno
  Di raggi d' oro, e di splendor sì piena,
  Che l' orizzonte è di sua luce adorno;
Ed ella a tergo mena
  L' altre stelle minore,
  Ch' a lei d' intorno intorno
  Cedon parte del Ciel, e fangli onore;
Indi rotando splendido liquore
  Da l' umida sua chioma onde si bagna
  La verde erbetta, e il colorito fiore,
  Fa rugiadosa tutta la campagna;
Così costei da l' altre il pregio acquista,
  Perchè Amor l' accompagna,
  E fa sparir ogni altra bella vista.

ALMEIDA-GARRETT.

PERFUME DA ROSA.

Quem bebe, rosa, o perfume
Que de teu seio respira?
Um anjo, um sylpho? Ou que nume
Com esse aroma delira?

Qual é o deus que, namorado,
De seu throno te ajoelha,
E esse nectar incantado
Bebe occulto, humilde abelha?

— Ninguem? — Mentiste: essa frente
Em languidez inclinada,
Quem t'a pôs assim pendente?
Dize, rosa namorada.

E a côr de purpura viva
Como assim te desmaiou?
E essa pallidez lasciva
Nas folhas quem t'a pintou?

Os espinhos que tam duros
Tinhas na rama lustrosa,
Com que magos esconjuros
T' os desarmaram, ó rosa?

E porquê, na hástea sentida
Tremes tanto ao pôr do sol?
Porque escutas tam rendida
O canto do rouxinol?

Que eu não ouvi um suspiro
Sussurrar-te na folhagem?
Nas aguas d'esse retiro
Não espreitei a tua imagem?

Não a vi afflicta, anciada . . .
— Era de prazer ou dor? —

Mentiste, rosa, es amada,
E tambem tu amas, flor.

Mas ai! se não for um nume
O que em teu seio delira,
Hade mattá-lo o perfume
Que n'esse aroma respira.

BELLA D'AMOR.

Pois essa luz scintillante
Que brilha no teu semblante
D'onde lhe vem o splendor?
Não sentes no peito a chamma
Que aos meus suspiros se inflamma
E toda reluz de amor?
Pois a celeste fragancia
Que te sentes exhalar,
Pois, dize, a ingenua elegancia
Com que te ves ondular,
Como se baloiça a flor
Na primavera em verdor,
Dize, dize: a natureza
Póde dar tal gentileza?
Quem t'a deu senão amor?

Vê-te a esse espelho, querida,
Ai! vê-te por tua vida,
E diz se ha no ceu estrêlla,
Diz-me se ha no prado flor
Que Deus fizesse tam bella
Como te faz meu amor.

VOZ E AROMA.

A brisa vaga no prado,
Perfume nem voz não tem;
Quem canta é o ramo agitado,
O aroma é da flor que vem.

A mim, tornem-me essas flores
Que uma a uma eu vi murchar,
Restituam-me os verdores
Aos ramos que eu vi seccar...

E em torrentes de harmonia
Minha alma se exhalará,
Ésta alma que muda e fria
Nem sabe se existe ja.

LUCINDA.

Ergue a frente, lirio,
Ergue a branca frente!
O astro do delirio
Ja surgiu no oriente.

Vês, o sol ardente
Lá cahiu no mar;
A frente pendente
Ergue a respirar!

Alvo é o luar,
Teu alvor não cresta;
A hora de gosar,
De viver é ésta.

Longa foi a sésta
Longo o teu dormir;
Ergue a branca testa,
Tempo é de surgir!

Ja se abre a surrir
Tua bôcca linda...
Despertar, sentir
Ou sonhar é ainda?

Sonho que não finda
Será o teu sonhar,
Se a dormir, Lucinda,
Te sentes amar.

CASCAES.

Acabava alli a terra
Nos derradeiros rochedos,
A deserta arida serra
Por entre os negros penedos
So deixa viver mesquinho
Triste pinheiro maninho.

E os ventos despregados
Sopravam rijos na rama,
E os ceus turvos, annuviados,
O mar que incessante brama...
Tudo alli era braveza
De selvagem natureza.

Ahi, na quebra do monte,
Entre uns juncos mal-medrados
Sêcco o rio, sêcca a fonte,
Hervas e matos queimados,
Ahi n' essa bruta serra,
Ahi foi um ceu na terra.

Alli sos no mundo, sos,
Sancto Deus! como vivemos!
Como eramos tudo nós
E de nada mais soubemos!
Como nos folgava a vida
De tudo o mais esquecida!

Que longos bejos sem fim,
Que fallar dos olhos mudo!
Como ella vivia em mim,
Como eu tinha n' ella tudo,
Minha alma em sua razão
Meu sangue em seu coração!

Os anjos aquelles dias
Contaram na eternidade:
Que essas horas fugidias,
Seculos na intensidade,
Por millenios marca Deus
Quando as dá aos que são seus.

Ai! sim foi a tragos largos,
Longos, fundos que a bebi
Do prazer a taça: — amargos
Depois... depois os senti
Os travos que ella deixou...
Mas como eu ninguem gosou.

Ninguem: que é preciso amar
Como eu amei — ser amado
Como eu fui; dar, e tomar
Do outro ser a quem se ha dado,

Toda a razão, toda a vida
Que em nós se annulla perdida.

Ai, ai! que pesados annos
Tardios depois vieram!
Oh, que fataes desinganos,
Ramo a ramo, a desfizeram
A minha choça na serra,
Lá onde se acaba a terra!

Se o visse... não quero vê-lo
Aquelle sitio incantado;
Certo estou não conhecê-lo,
Tam outro estará mudado,
Mudado como eu, como ella,
Que a vejo sem conhecê-la!

Inda alli acaba a terra,
Mas ja o ceu não começa;
Que aquella visão da serra
Sumiu-se na treva espessa,
E deixou nua a bruteza
D'essa agreste natureza.

NÃO ES TU.

Era assim, tinha esse olhar,
A mesma graça, o mesmo ar,
Corava da mesma côr,
Aquella visão que eu vi
Quando eu sonhava de amor,
Quando em sonhos me perdi.

Toda assim; o porte altivo,
O semblante pensativo,
E uma suave tristeza
Que por toda ella descia
Como um veo que lhe involvia,
Que lhe adoçava a belleza.

Era assim; o seu fallar,
Ingenuo e quasi vulgar,
Tinha o podêr da razão
Que penetra, não seduz;
Não era fogo, era luz
Que mandava ao coração.

Nos olhos tinha esse lume,
No seio o mesmo perfume,
Um cheiro a rosas celestes,
Rosas brancas, puras, finas,
Viçosas como boninas,
Singelas sem ser agrestes.

Mas não es tu... ai! não es:
Toda a illusão se desfez.
Não es aquella que eu vi,
Não es a mesma visão,
Que essa tinha coração,
Tinha, que eu bem lh'o senti.

O ANJO E A PRINCEZA.

Oh que choros vão no paço,
Oh que luttos, que tristeza!
Morre, morre a cada instante
A nossa linda princeza.

Os physicos não se intendem,
Vão-se uns e outros vêem;
Mas o mal que ella padece
Não lh'o descobre ninguem.

Nos olhos que se lhe inturvam,
Ja treme a luz derradeira,
Resa o officio da agonia
Negro monge á cabeceira.

Se inda chegará a tempo
D' essas guerras d' allêm-mar
O bom do rei, que inda possa
A sua filha abraçar!

A filha que elle ama tanto,
Unica filha querida,
A menina dos seus olhos,
Bordão da cansada vida!

Pois chegou. Tanto captivo,
Tanto despôjo que traz!..
Com victorias o inganava
Fortuna, que acinte o faz.

Pelas portas de palacio
  O real cortêjo entrava,
Olha o rei a um lado e outro,
  Nem uma voz o acclamava...

Pela filha, que não via,
  Não se atreve a perguntar,
Mas ao quarto da princeza
  Foi direito sem parar:

— "Minha filha, minha filha!
  Que tens tu, filha querida?"
E ella abria os olhos turvos
  Que ja não teem quasi vida...

"Ametade do meu reino,
  Da minha c' roa real,
A quem salvar a princeza,
  Quem acertar c'o este mal."

A éstas palavras do pae
  Meneia a pallida frente,
Como quem diz: — "Não o intendem,
  Nem cura o meu mal consente."

— "São pezares... não se sabe..."
  Responde o physico-mor,
"Outro mal lhe não descubro...
  Só se for o mal d'amor."

Um rubor desfallecido
  Assomou na face lenta
Que ja do suor da morte
  Se cubria macilenta.

Os olhos, que no pae tinha
  Cravados desde que o viu,
Com mostras de pêjo e medo
  Para a terra os descahiu.

— "Não tenhas, filha, receio,
  Levanta os olhos, querida;
Seja quem for, será teu:
  Jurei-o por tua vida.

"Seja elle ou ricco ou pobre,
  Seja fidalgo ou peão,

Desde ja por genro o tómo,
E aqui lhe dou tua mão."

Como quem o último esfôrço
De doce mágoa fazia,
Com ineffavel brandura
Os olhos ao pae erguia;

Suave, longo suspiro
D'entre os labios lhe fugiu...
Era a vida que passava,
Que sem dor se despediu.

Foram para a amortalhar,
No peito um signal lhe achavam
De lettras que ninguem leu,
Que estranhas fórmas tomavam.

Sette sabios são chamados
Para haver de as deciphrar:
Cada-um sette linguas sabe,
Não n'as podem solettrar.

Só o mais velho dos sette,
Que andára na Palestina,
Disse: — "Outras lettras como éstas
Eu ja vi n' uma ruina.

"Juncto dos cedros do Libano,
Ja meio entre a terra e os ceos,
Do tempo que ás filhas do homem
Fallavam anjos de Deus.

"Mas lê-las não sei nem posso;
Nem que soubesse, o fizera:
Segredos são d'outro mundo
Que, n'este, Deus não tolera."

No alto d'aquelle monte
Um alto cedro nasceu;
Ou anjos o semearam,
Ou foram aves do ceo,

Que alli cresceu de repente,
De uma noite para um dia;
E outro egual em todo o reino
Como aquelle não havia:

Foi a noite que a princeza
 Alli veio a sepultar:
Era um sítio seu querido
 Donde sohia de estar,

Aonde horas esquecidas,
 Sosinha, de quando em quando,
Com as estrellas do ceo
 Parecia estar fallando;

E onde, uma noite sem lua
 Que as estrellas mais brilhavam,
Houve quem visse nos ares
 Umas roupas que alvejavam,

E descer a pouco e pouco,
 E ao pé da infanta parar
Um vulto... visão... ou sombra...
 Mas sombra de luz sem par:

E foi desd'aquella noite
 Que a não viu mais rir ninguem.
Anjo era o que lhe fallava...
 Mas se de Deus... ou de quem?..

FRANCISCO MANUEL.

AOS NOVOS GAMAS.

Assim deixou de Creta as cem cidades
  O fabuloso mestre,
As estranhadas nuvens dividindo
  Com atrevidas pennas;
Assim nos ensinou a ser monarchas
  Do ligeiro elemento:
Mas, do arrojo agastada a natureza,
  Sob alçapão ferrado
O temerario arcano poz seguro,
  E aos seculos vindouros
Com manto espesso de nublada treva
  Lhe encubriu o jazigo.

Que não vence indefesso ímprobo studo,
    Que põe na glória o fito!
Que marcos não transpõe esporeado,
    Destemido desejo!
Viram da morte a hedionda catadura,
    (E com pausados olhos)
Os heroes arrojados, que na lança
    Levaram sanguinosa
Conquistados imperios, e deixaram
    Imprόvida memoria..
E os que, seguindo as leis da ardua virtude,
    Calcaram denodados
O collo insidioso da Calumnia,
    Dragão de atro veneno.
Ja tinha em fragil lenho submettido
    Os reinos de Neptuno,
Mortal, desprezador de dubia morte;
    E, alongando a carreira,
Da roixa aurora visitado o leito;
    Do tardio Boótes
Penetrado os gelados escondrijos
    C'o sagaz Astrolabio.
Ja devassando os terminos do mundo,
    Inquietos humanos
Tinham serras longinquas, invios ermos
    Trilhado aventurosos;
Com mão profana as lobregas entranhas
    Da terra revolvido. . . .
E tu, Vulcano, que as Lipareas ilhas
    Regías indomavel,
Regido foste, e a sábias mãos sujeito,
    Para os humanos Joves,
Em dura schola, trabalhaste os raios,
    Que estalam com ruína
Nas cerradas phalanges, nos reparos
    Das munidas cidades.
As estrellas, os orbes despedidos
    Reconheceram regras;
E o raio assustador, que vago e sôlto
    Estendia ou quebrava
O roixo trilho do farpado incendio,
    Hoje a Franklin submisso,
Pela perita barra, ingrata via,
    Reluctante discorre.
So resestia ufano e mal-soffrido
    Ao tentame frustrado,

Do vasto Eolo o imperio mal-seguro,
Diaphanas campinas.
Os rijos Aquilões, Euros fogosos
C'o sôpro amedrentavam
A progenie arriscada de Japeto:
As aguas infamadas,
C'o nome do mancebo mais-que-afouto,
Com descorados mêdos
A empresa ambiciosa represavam.
Debalde a natureza
Ao pertinace esfôrço se esquivava,
De sustos povoando
O largo plaino dos desertos ares,
Desemparadas quédas
Oppondo, escarnecidas, por barreiras!
O desvelo incançado
Que aguça a vista á sensação reflexa,
Arremessado rompe
Pelos montões de obstaculos, e investe
C'os penetraes vedados,
A arrancar o segredo perigoso.
Para escalar os astros
Intexe um globo, imitador dos orbes,
Que gyram no ar vasio. . . .
Eu mesmo o vi. Obediente ao mando
Deixou airoso a terra;
Sôbre as frentes dos homens assombrados
Levantado planeta
Sulcava as raras ondas magestoso:
(Em suberbo triumpho
A regrada sciencia aos ceos subia)
E furtando-se aos olhos
A nova estrella prefazia o gyro.
Tal Jupiter subido
Tira bizarro, pelo ethereo campo,
Os satellites fidos,
De um Pólo, a outro Pólo, passeiando,
Na clara estiva noite.

Á LIBERDADE.

Que é o que eu ouço, oh deuses!
A minha eburnea lyra,
Que repousa, depois que a clara glória
Cantei suberbo, do Albuquerque duro,
Não tocada resoa,

E, do vate incurioso, a mão convida?
Respeitavel prodigio,
Acceito o auspicio fausto:
Feitos altos, a musa, que te excita,
Em grandiloquo metro me apparelha.
Ja me assignala as cordas,
E ao meu sujeito ouvido o canto ajusta.
Qual, da Sicyonia praia,
Parte o Agenorio, incerto,
Buscando a linda irman, mal-confiada
No fallaz touro de nevada fronte;
E dobra ancioso as crespas
Pontas dos alongados promontorios.
Per insolitos máres,
Calcando insanos mêdos,
D'alêm Colomb, d'aqui o inclyto Gama,
Vão tremolar Occidentaes bandeiras
Entre povos, que ajoelham
Ante homens numes, do trovão senhores.
Os tritões insoffridos,
Que os não-rompidos máres,
Com desatado arrojo, assim devasse
Do extremo Occaso o morador afouto,
Depoem a ingrata nova
Ante o throno do cerulo tyranno.
Neptuno enfurecido
Do solio se arremessa,
E c'o braço potente abala o fundo
Do mar, que se amontoa, e se espedaça;
Que encapellado atira
De serra a serra, os descorados lenhos.
Eis ja, Cabral, descobres
Os Brasis não-buscados:
C'os salgados vestidos gotejando,
Pesado beijas as douradas praias;
E aos povos, que te hospedam,
Ignaro do vindouro, os grilhões lanças.
A bondade, a innocencia,
Que immemoriaes imperam
Nos reinos não avaros de aurea veia,
Dos costumes da Europa espavoridas,
As gentes desemparam
Miserandas... Então a Liberdade,
As azas, não manchadas
De baixa tyrannia,
Soltou isenta pelos ares livres;

Mal que avistou a escravidão ao longe,
Roupas trajando sanctas,
Vir estes climas demandar ditosos.
Ao vento se desfraldam,
E as vélas ja branquejam,
Que as leis escuras trazem, sanguinosas,
Trazem cordas, grilhões, trazem segures,
(Da liberdade em trôco)
Para as nações, que o crime mal conhecem.
Geme a America ao pêso,
Que insolente lhe aggrava
Dos vicios a cohorte maculosa:
O veneno da Europa se derrama,
E os mudos valles trôam
C'o tremulo fragor do bronze rouco.
Themis, co'as mãos ao rosto,
Subito os olhos cerra,
Quando encara as fogueiras flammejando,
O rei maniatado, o algoz sedento,
Pelo ouro mal-devoto
Decepando as cabeças innocentes.
Mas... Que doce violencia
Me retira de tanta
Scena de horrores? Qual me sparges nectar,
Musa, pelos mortaes pesados membros;
Que mal toco, ligeiro,
As azuladas transparentes ondas?
D'este licor banhado,
O dulcisono Orpheu,
Assim seguia a próvida Calliope,
Desde os máres da Grecia, ao Nilo ignoto;
Quando o mysterio egypcio
Quiz registrar, do alto saber avaro.
Salve, copado bosque,
Salve, placido asylo
Da casta foragida Liberdade.
La vejo o templo seu aprico, immenso,
Que encerrar-se não deixa
De bronzeas portas, artezoados tèctos.
La vejo, inda entalhado
N'essa árvore robusta,
Do humanissimo Penn o nome grato:
Inda os costumes sãos, que elle plantara,
Recendem n'éstas veigas,
Orvalhados de amiga tolerancia.
Aqui, nos terrões toscos

Sentados, acceitavam
Os selvagens indigenas o preço
Da terra ja além-dada: exemplo insigne,
Que insculpirá infamia
Nos que as plagas, não suas, captivaram.
Não mais, não mais, oh musa!
Não mais furor me accendas.
Sinto o sangue correr atropellado,
O cerebro assaltar-me aguda chamma
De fatidico incendio:
Ja, do futuro, a Jove arranco as chaves.
Como risonha e déstra
Treze regiões discorre:
Como co'as alvas mãos lhe quebra o jugo,
E as toma, a Liberdade, em annel firme!
Como as dêstras lhe enlaça,
Sopra em seus peitos brios, esperanças!
Soltam-se os pendões livres
Ao teu sisudo aceno,
Philosopho Franklin, que arrebataste
Aos ceos o raio, o sceptro á tyrannia;
E ao teu aviso, em Boston
O lirio adjudador tremola, ovante.
De honra e valor armado,
Washington, alli te ergues,
E ao Congresso indeciso a fe abonas:
Tu es sua muralha, e seu escudo;
Qual, outrora no Lacio,
O Fabio tardador, á afflicta Roma.
Os socios protegidos,
Os tyrannos exhaustos
São eternos brazões da tua glória,
Que cresce triumphal na redondeza,
Como os circulos crescem
Em lago, que no centro foi ferido.
N'este limpo terreno
Virá assentar seu throno
A san philosophia, mal-acceita;
E leis mais brandas regerão o mundo,
Quando homens mais humanos,
C'o raio da verdade, a luz espalhem.
Ja de sapiencia ricos,
Enxames philadelphios
Vão conquistar com almo ensino a Europa;
Sem bayonnettas, sem canhões escravos,
Vão plantar generosos

Ramos da restaurada Liberdade:
Quaes, do florido Hymetto,
Mellificas abelhas,
Entre as azas do zephyro amparadas,
Vão demandar, com vôo desejoso,
As remotas devezas,
Que hão de adoçar c'os fabricandos favos.

Á NOITE

Deusa que espalhas pela etherea zona
No mudo carro de evano brunido
As sombras repousadas, os amores
De furtivo decoro;
Tu que acompanhas, com fiel escolta,
Ao prazo dado o amante impaciente,
E c'o piedoso manto encobres roubos
De divinaes prazeres;
Que as doces leis de Venus, de Cupido
(Almo recôbro da vivaz natura)
Benigna estendes nos calados tectos,
Nos namorados bosques:
Que pedes ás estrellas mais propícias
Um froxo raio de modesto brilho,
Com que os rubis da boca, com que os lirios
Do peito entrever deixas:
Por tanto ouves os gratos murmuríos
Dos amantes ditosos, que redobram
Em teu louvor, pelo macio amparo
Que em tua sombra encontram.
Ouves o som do trepido ribeiro,
Que inflammado dos meigos ais vizinhos,
Novo Alpheu se apresura namorado,
Após nova Arethusa.
São mais doces de noite, e mais mimosos
Os afagos de Amor. A luz patente
Do sol constrange o gôsto, e sólta ao pejo
Mui reservadas redeas.
E a nympha, que ólha pelo ceo luzido
Aqui Leda, alli Io, alêm Calisto,
E o cortejo de estrellas, com que as honra
Não deslembrado Jove.
Que, como ella, nas selvas, juncto aos rios,
Outrora essas estrellas se humanaram,
E os troncos, como a ellas, que a convidam

C'o susurro das folhas;
Toma a Leda ou Calisto por traslado,
Cerra ao Recato a rabujenta boca
Co'a mesma mão com que ameigara a face
Do porfiado amante.
Noite melhor que o dia, quem não te ama?
Quem não vive mais brando em teu regaço,
Despindo da alma, e dos cançados membros
O dia afadigado?
Tu dás vida aos vergeis com teu suave
Prolifico lentor; a curva rosa,
O lirio, a quem pendeu o sol ardente,
Se erguem, e se retoucam.
As penas, e os cuidados que os humanos
Corações remordiam como abrolhos,
As ambições, os perennaes processos,
(Crueis aquuleos da alma!)
Ao ver descer o Somno, que a teu lado
Vem reclinado no tardio coche,
E derramar nos ares o recreio
Do placido socêgo;
Afroxando os cordeis ja manso e manso
Descaiem mão dos infernaes supplicios,
Que dão, antes da morte, aos imprudentes,
Que espanca-los nâo ousam:
Que não sabendo pôr honras, riquezas
No merecido grau, são desditosos,
São baldões da Fortuna, são captivos
Do insolente Orgulho.
Vem estender sôbre o meu leito, oh Noite,
Com mão amiga, o manto do socêgo,
Negado a camas regias, e a bordadas
Cubertas oppressoras.
Vem consolar do acinte dos destinos,
Das invejas dos maus, o assiduo Vate,
Que trabalhou por ser aos seus proficuo,
Enfeitando a virtude.
Tu, em teu seio o toma, e lhe refresca
Com leve sôpro a frente, e a face roixa
Das chammas, que no sangue lhe ateiara
Apollo enfurecido.
Vem, Noite amena, vem, traze comtigo
Os sonhos agradaveis, que o ceo brando,
Por prémio guarda mais mimoso ás nobres
Fadigas do Parnaso.
Vem spargir pelos olhos, pelos membros

Ás mãos cheias as languidas papoulas,
Que escolhera Morpheu nas descuidadas
Ribanceiras do Lethes.
Que eu com grinaldas, com festões das flôres
Que ao teu surgir despontam do casulo,
Sempre a ti grato, em quanto alento a vida,
Cubrirei teus altares.

A AFONSO DE ALBUQUERQUE.

Onde me sobes, musa?
Em que acceso licor me embebes a alma!
Estes ares são sanctos!
Ésta montanha bi-partida treme!
Os sacros troncos pavorosos vergam!
Eis o deus! eis o deus!
Sancto furor me cala pelas veias!
D'um sol estranho sinto
Allumiada a mente. La se me abrem
As tam vedadas portas do futuro!
Que estranhezas que eu vejo,
Corrido o veo aos falladores quadros!
Torna a vir o passado? —
La me abre o Tempo os cofres de diamante
Salvados d'entre as mãos do Esquecimento.
D'aqui, d'alli prodigios
Se me escapam dos olhos cubiçosos.
As nove irmans innuptas
N'um novo canto estão lidando ardentes.
Uns, aos outros, mysterios se atropellam.
Um cysne cor de neve
Sobe ao seio de Apollo auri-crinito,
E lhe escuta os arcanos
Da divina harmonia; move as cordas
Da eburnea lyra; emboca a epica tuba.
Tu cantarás ousado
Do rígido Albuquerque acções ingentes,
Os conquistados máres,
Os combates crueis, as leis pesadas,
Ao duro braço ousados rêis rendidos.
Ja ensaias as fôrças
No alto escriptor do mundo transformado;
E impavido Tirynthio
Te apparelhas ao grave pêso, digno
De mais robustos hombros, que os de Homero.

Bem vejo, inquieta musa:
La me apontas Ormuz bombardeada,
La rompem os pelouros
Os muros flanqueados. . . la se alluem
Os paços de ouro, os incensados templos.
Com luzido cortejo
Vem do sagaz Sophi espavorido
O embaixador faustoso:
Dromedarios servis, quadrupedantes
Fazem tremer e re-tremer a terra.
Reis de Onor, de Narsinga,
Dobrae agora as tumidas cervizes:
Gran' sultão de Cambaia,
Melique astuto, honrae o Lusitano;
Mandae beijar a mão, que vos assombra.
Vejo em Malaca altiva
Arvoradas as Quinas vencedoras;
Os idolos per terra,
Os sonhos de Mafoma sem valia,
E as thuricremas aras a Deus dadas.
Fervem as brancas ondas
Ante o tropel das proas cortadoras. . .
A Morte vai sentada
Sôbre montes de agudas dartasanas,
De espadas, de canhões. . . La salta em terra!
Que prantos lamentosos
Ouço erguer das cidades arrasadas!
Aquella afflicta mãe
La veda o sangue ao filho. . . deixa-o, corre,
Por acudir ao moribundo sposo.
Qual espesso negrume
Estala entre o horrorifico estampido,
Nos orgulhosos montes,
Com culebrinos raios lasca os freixos,
Fende as rochas, abala em roda os montes:
Tal saraiva de settas
Se encrava pelos palpitantes peitos.
Os montes estremecem,
As cavernas rimbombam, rios param
C'o rouco som da irada artilheria.
Como a seva Tisyphone
Baralha anciosa os campos matadores!
Como co'as serpes crespas,
Se farta em borbotões de sangue quente,
E as mãos ensópa em golpeados membros!
Tu desces da altiveza,

Ardendo em chammas, Calecut potente.
Tomam leis de Albuquerque
Orfação e Soar, Gerum, Mascate,
Socotorá sadia, a enferma Java.
Tu, Goa torreada,
Tambem curvas a não-domada frente:
Do Hidalcão, do Sabayo
Levantas obediencia, para seres
A cabeça do Luso-Indiano imperio.
Musa, ja vou cançando;
Poupa, poupa meu peito fatigado:
Dá os arrojados vôos
Aos mimosos de Apollo, que discantem
Suberbos feitos, em suberbos versos.

NEPTUNO AOS PORTUGUEZES.

As armadas undívagas povoam
Os máres das Antilhas,
E as praias n'outro tempo descampadas:
Aqui d'Estaing sem mêdo,
Alli Rodney ditoso, de Amphitrite
As planicies retalham.
Ja á vista das bandeiras inimigas,
Os animos accesos,
Sôltas as velas, os canhões troando,
De cem vulcaneas bocas
Sai a morte, em pelouros desparzida;
E as rochas ponte-agudas,
Que a borda encrespam das patentes ilhas,
Estremecem c'o estrondo
De bronze rouco, que rimbomba e brama.
As trepidantes aguas
Ás placidas cavernas crystallinas
Denunciam os sustos:
Ja c'os verdes cabellos destrançados
Espavoridas fogem
As Nereias, no fundo mar que freme:
Agastado Neptuno
Sacode a redea aos bipedes cavallos;
E em pé na crespa concha,
Pelo azul campo os olhos estendendo,
Busca em vão as afoutas
Lusas naus, cubiçosas de conquistas....
Vê Lises, vê Leopardos,

Raros, outrora, nos confins do Océano,
Tremolar hoje ovantes,
Desde a frígida Thule ao roixo Eôo;
E o Bátavo pesado
Na cheirosa Ceilão, rica Malaca
Promulgar leis lucrosas.
"Netos do Gama, netos de Albuquerque,
(E arranca alto suspiro
Neptuno, que assim brada) envergonhae-vos.
Qué do trisulco sceptro,
Que entreguei ao valente aventureiro
Que arou primeiro, ousado,
O ignoto mar da apavonada aurora?
Aquellas Argos lusas,
Cheias de heroes, que a Mauritana eschola
Creara e endurecera,
Ja não trilham meu reino, desinvoltas?
Os braços alargando
O sancto Gange, o saúdoso Euphrates
Vos chamam, vos acenam,
E co'as preciosas praìas vos convidam.
Perdeis da adusta mina
O bem-ganhado aurifero dominio?
Desemparais imbelles
Dabul, Cochim, a estranhos mercadores?
E essas terras outrora
Cubertas de triumphos portuguezes;
E o verde imperio meu
Que tingieis de sangue a cada passo,
Consentireis surcado
De Sármatas, Cimmerias, Daces quilhas?
A cinza dos Pachecos
Pediu vingança, e os Fados mais-que-justos
Cubriram de cegueira
Os olhos veladores do Govêrno.
Trajada de virtude,
Pregoando zêlo (oh dias desditosos!)
Tomou a Ignorancia
Nas mãos as chaves dos estados lusos;
Mal-avisado zêlo
Na Asia, e na Europa levantou fogueiras;
E as sevas labaredas,
Crestando as azas do liberto ingenho,
Myrrharam sem regresso
Da lusa glória as gratas esperanças!
Aqui perdeis Molucas,

Alli Ormuz, Barem, Borneo, Samatra...
Eis o Oriental tridente
Vos-começa a caír das mãos inertes...
Elysia, abaixa os olhos,
Os olhos de taes mágoas quebrantados....
Eis vão as boas artes,
Mimosos gomos de allumiados tempos,
Fanar-se ao sêcco sôpro
Da pedante scholastica doctrina.
La vai o incauto môço
Dar ao alfange o collo da nobreza
Nas africanas costas.
Que lugubres desastres não rebentam
De empeçonhado tronco!
As ordens do Destino se cumpriam
Na linhage imprudente;
E ás garras dos leões auri-sedentos
As Quinas somettidas
O perennal opprobrio transpassavam
Ás armas triumphantes.
Nem pôde o novo rei do avíto throno,
Com vozes poderosas,
Chamar as artes uteis foragidas,
Que se atroam c' o ruído
Do tambor rouco, da estouraz granada.
Eis quando se abraçavam,
Alviçaras reciprocas pedindo;
E ás doctrinandas gentes
Descubriam as faces radiosas
Nos lyceos franqueados
Do sceptrigero Tejo, e do Mondego;
Fanatico granizo
Caíu pesado nos pimpolhos tenros,
Que a seus olhos criava
Sollícita a Sciencia, para ornarem
O Josephino sec' lo....
Fostes Lusos; e a glória dos maiores
Mal doura inda os escudos
Dos descuidados netos, té que a apague
A mão caliginosa
Da bronca Barbaria, companheira
Do ardente Fanatismo."
Dorindo, a musa afroxa, e se enrouquece
De recordar na lyra
Os convicios do cerulo despóta,
E os revezes da Elysia.

GARÇÃO.

DIDO.

Ja no roixo Oriente branqueando
As prenhes vélas da Troiana frota
Entre as vagas azues do mar dourado
Sôbre as azas dos ventos se escondiam.
A miserrima Dido
Pelos paços reaes vaga ullulando,
C'os turvos olhos inda em vão procura
O fugitivo Eneas.
So ermas ruas, so desertas praças
A recente Carthago lhe apresenta:
Com medonho fragor da praia nua
Fremem de noite as solitarias ondas;
E nas douradas grimpas
Das cupulas suberbas
Piam nocturnas agoureiras aves.
Do marmoreo sepulcro
Attonita imagina
Que mil vezes ouviu as frias cinzas
Do defuncto Sicheu com debeis vozes,
Suspirando chamar: Elisa! Elisa!
D'Orco aos tremendos Numens
Sacrificios prepara,
Mas viu esmorecida
Em tôrno dos thuricremos altares
Negra escuma ferver nos ricas taças:
E o derramado vinho
Em pelagos de sangue converter-se.
Frenetica delira;
Pallido o rosto lindo,
A madeixa subtil desentrançada,
Ja com tremulo pé entra sem tino
No ditoso aposento,
Onde do infido amante
Ouviu enternecida
Magoados suspiros, brandas queixas.
Alli as crueis Parcas lhe mostraram
As Iliacas roupas, que pendentes
Do thalamo dourado descubriam
O lustroso pavez, a teucra espada.
Com a convulsa mão subito arranca

A lamina fulgente da baínha,
E sôbre o duro ferro penetrante
Arroja o tenro crystallino peito:
E em borbotões de espuma murmurando
O quente sangue da ferida salta:
De roixas espadanas rociadas,
Tremem da sala as doricas columnas.
Tres vezes tenta erguer-se,
Tres vezes desmaiada sôbre o leito
O corpo revolvendo, ao ceo levanta
Os macerados olhos.
Depois attenta na lustrosa malha
Do profugo Dardanio,
Éstas ultimas vozes repetia,
E os lastimosos lugubres accentos
Pelas aureas abobadas voando
Longo tempo depois gemer se ouviram:
"Doces despojos
Tam bem logrados
Dos olhos meus,
Em quanto os Fados,
Em quanto Deus
O consentiam;
Da triste Dido
A alma acceitae,
D'estes cuidados
Me libertae.
Dido infelice
Assás viveu;
D'alta Carthago
O muro ergueu:
Agora nua,
Ja de Charonte,
A sombra sua
Na barca feia,
De Phlegetonte,
A negra veia
Surcando vai."

BOCAGE.

TRITÃO.

Á foz do Tejo, em bronca penedia,
Minada pelas ondas salitrosas,
Prisioneiro de amor, Tritão gemia.
Luziam-lhe as espadoas escamosas,
Sustentava o maritimo instrumento,
O buzio atroador, nas mãos callosas:
Conchas da côr do liquido elemento
Parte do corpo enorme lhe vestiam,
Igual na ligeireza ao proprio vento:
Da barba salsas gottas lhe caiam,
E nos olhos, que amor afogueava,
Em borbotões as lagrymas ferviam.
Lilia que um bosque proximo habitava,
Lilia a napeya desdenhosa e bella,
Amorosos clamores lhe arrancava;
Um dia a viu na praia, e so de vella
Seu coração feroz enfeitiçado,
Voou, gemendo, para os olhos d'ella.
Das entranhas do pelago salgado,
Louco de amores, louco de saudades,
O queixoso amador tinha saltado.
Do pae, que abafa as negras tempestades,
Ja seu voraz tormento era sabido,
E das outras equoreas divindades.
De aereas esperanças illudido,
Gran'tempo seu espirito saudoso,
Rastejando a cruel, vagou perdido:
Gran' tempo glórias vans sonhou teimoso,
Antes que désse fructuosa entrada
Ao acre desengano o peito ancioso.
Ja pela transparente immensa estrada
No coche rutilante o sol corria
Apos a aurora candida e rosada:
Quando involto nas sombras da agonia
Ao vento derramava o deus amante
Taes queixas, que en não longe occulto ouvia:
Lilia! Lilia! ah cruel! ver um instante
Teus olhos garços, tuas louras tranças
Para meu lenitivo era bastante.

Ardo, chóro, e não vens, e não te amansas?
Oh ceos! talvez nos braços cabelludos
De vil bicorneo satyro descanças!
Fera, peior que os jacarés sanhudos,
Rirás, talvez, com elle, emquanto abalo
Com meus suspiros os penhascos mudos!
Ah! de zelos freneticos estalo,
E doces illusões desvanecendo,
Na desesperação o inferno igualo.
Quantas serpes contem seu bojo horrendo
Véem cravar-me o lethal maligno dente
Pelas entranhas que me estão fervendo.
Como te soffre o ceo, como consente,
Que ultrajem teus desdens a prole augusta
Do numen que maneja azul tridente!
Não ponderas quem sou, barbara injusta!
Se o meu rendido amor te não commove,
Nem meu grande podêr sequer te assusta!
No mar á minha voz tudo se move:
Eu aos deuses undivagos intimo
Altos decretos do ceruleo Jove.
De Eólo as furias em tam pouco estimo,
Que até na horrivel sinuosa gruta
Com cem cadeias os tufões lhe opprimo.
Muge o mar, treme a terra, o ceo se enluta
Apenas tempestade apregoando,
Este meu buzio concavo, se escuta.
Tambem, se quero, os duros sons lhe abrando;
E os magos versos do cantor de Thracia
Vou no rijo instrumento arremedando.
E desprezas-me ainda, e tens a audacia
De regeitares com suberbo enfado
O filho de Neptuno, e de Salacia?
Em que, nympha cruel, te desagrado?
Que te afugenta? as lucidas escamas,
As verdes conchas de que estou forrado?
Pois isto, que, por feio, em mim desamas,
E que te obriga a nunca me escutares,
Gera em mais docil peito ardentes chamas.
Oh quantas vezes sai dos vitreos lares
So para ver-me Arginia, que em se rindo,
Enfreia os ventos, agrilhoa os mares!
A Doris, á benigna mãe fugindo,
Brando affago me traz no lacteo rôsto:
O teu, vaidosa, o teu não é mais lindo!
Mas a esses doces mimos sempre oppôsto;

Acha meu coração, que foge d'ella,
E vem sacrificar o amor ao gôsto.
  Debalde a triste nympha se desvella
Em finezas e em lagrymas, que tudo
Engeito por amar-te, ó dura! ó bella!
  C'um semblante enrugado e carrancudo,
Lhe atalho os ternos ais, e, se porfia,
Ou as costas lhe volto, ou fico mudo.
  Oh pasmo! Nem Proteu pensar devia,
Que eu por uma campestre semidea
A prole de Nereu desprezaria!
  Mas ah! ja sinto amor, que me refrea
A petulante voz. Não mais, perdoa
Á desesperação, gentil napea.
  Para meus braços amorosos voa,
Voa, e verás então, que alegres hinos
Meu rude buzio, respirando, entoa.
  Depois de ouvires os meus sons divinos,
Mergulhando comigo, iras sem medo,
Aos magestosos paços ueptuninos:
  La no seio de um concavo rochedo
Jaz de meu pae a esplendida morada,
D'onde, para te ver, saí tam cedo:
  De ouro, e saphyras altamente obrada,
E de lustrosas conchas de mil cores
Com mimoso artificio variada,
  Attrairá teus olhos, e os amores,
Que te acompanham, lograrão, pasmados,
Mais prazer entre as aguas, que entre as flores.
  Alli sôbre diaphanos estrados
Oh Lilia! a par de Thetis e Amphytrite
Repousarão teus membros delicados.
  Em honra tua festival convite
Farei aos patrios deuses: ó meu gôsto
Nos mesmos immortaes inveja excite:
  Meu venerando pae, no solio pôsto,
Com grave riso e placida alegria
A senil ruga alizará no rôsto!
  Rubros coraes, fulgente pedraria
Te offrecerá nos candidos regaços
A chusma das nereidas á porfia:
  Aquella mesma, que em gostosos laços
Pertende unir-me a si, teus olhos vendo,
Confio, que te aperte entre seus braços:
  Tanto podêr terás! Ah! vem correndo,
Que ja seus raios de ouro o sol dardeja

Do ethereo carro, o mundo esclarecendo:
  Punge os ethontes, como que deseja
A quéda anticipar nas aguas, onde
De perto, nympha, tuas graças veja.
  Vem, pois, incanto meu, vem, corresponde
Ao fervoroso amor, em que me inflamo;
Sai d'entre a basta selva, que te esconde.
  Mas ai, que em vão te rogo, em vão te chamo!
Nem fazes caso de meu ser divino,
Nem das lagrymas tristes, que derramo!
  Peito insensibil, peito diamantino;
As maviosas preces da ternura
Não amaciam teu rigor ferino!
  Ah! basta de cegueira e de loucura,
Basta de suspirar, paixão funesta:
Quem hade n'uma penha achar brandura?
  Viboras, que jazeis n'essa floresta,
Vingai-me, envenenae c'o tenue dente
A ingrata que me foge, e me detesta:
  Sinta rabidas ancias, como sente
Meu triste coração de amor ferido,
Atassalhado de peior serpente....
  Mas não: furias do inferno, eu vos convido;
Sois mais dignas de mim: de vós se vale
Um deus irado, um deus escarnecido:
  Rebentae de vulcão que o mundo abale,
E a peste, que exhalais do peito horrendo,
O ferreo coração de Lilia rale.
  Calou-se; e do alto escolho á pressa erguendo
O formidavel corpo, inda mais alto,
E as negras mãos frenetico mordendo,
  Per entre as ondas se abysmou de um salto.

A SAUDADE MATERNA.

  Não longe da louçan da flórea margem
Per onde ameno se espreguiça o Tejo,
E abrilhanta os crystaes em sóes estivos;
Dos jardins ulysseos não mui distante,
(Qual de elysios vergeis vizinho o Averno)
Sítio jaz, que parece em negras sombras
Sumir-se á natureza, ou não ser d'ella.
  Alli jamais os lepidos prazeres,
(Meigos socios de amor quando é ditoso)
Ousaram de exercer mimosos brincos.

O myrthos, ó rosaes! ó paphios bosques!
Alli não floresceis, alli não voam
Perfumes vossos a incantar o olfato;
Nem teus quebros per la, nem teus gergeios,
Cantor da primavera, e dos amores,
Geram ternura, melodia exhalam.
Ao medonho lugar negreja em roda
Selva de esguios funeraes cyprestes,
Que a profunda raiz no chão da morte
(Fieis ás cinzas) espontaneos ferram.
Em círculo forrando o escuro alvergue
Da tristeza, e do horror, sustem na rama
Aves de pranto, de pavor, de agouro,
Que o dia aborrecendo, amando a noite,
Vivem nas travas, e nas trevas morrem.
Que sítio para a dor! para o queixume
D'aquelles a que a vida é pêso, é jugo!
  Alli, carpindo, suspirando, errante,
Sosinha ao desemparo, a triste Analia,
De olhos fictos nos ceos, aos ceos pedia
Em lagrymas, em ais vanmente anciosa,
Seu mais doce penhor, seu bem mais doce.
  "Numes que a possuís, que m'a invejastes,
Era digna de vós, eu d'ella indigna!
(Soluçando, a miserrima exclamava,)
Mas valham prantos meus o que eu não valho:
Ó fado! ó ceo! restituí, clementes;
A suspirada filha á mãe saudosa.
Os Genios divinaes que em vós adejam,
(Candida imagem da innocencia d'ella)
Travem d'alma gentil, que entre elles brilha;
Sôbre as plumas de neve ao mundo a tornem;
E com ella, e comsigo á morte as sombras,
Aos sepulcros o mêdo esmaltem, dourem:
No despojo mortal formoso e caro,
Soltando almo calor, bafejo ethereo,
Acordem graças, insinuem vida!
Não carêces, ó ceo, de seus incantos
E dos incantos seus carece o mundo!
Por ella a triste mãe não so pranteia;
Por ella está carpindo a natureza,
Que o dia ornava nos surrisos d'ella!
Os campos da existencia, em cujo seio
Foi momentanea flor, n'ausencia murcham
Da linda producção, que os enfeitava!
Espinhos lhe deixais, levais-lhe as flôres!

Ó fado! ó ceo! restituí clementes,
Ao saudoso universo, á mãe saudosa
As delícias de amor, de amor sagrado.
Mais um milagre vos mereçam prantos:
Se lagrymas de sangue obte-lo podem,
Por lagrymas de sangue o quero, ó numes!
No coração materno extremos fervem
Capazes d'isto (ó ceos!) de mais, de tudo...
Mas ai triste, eu deliro! ai triste, eu sonho!
Da morte a ferrea lei não se derroga!
Nas páginas fataes é tudo eterno!
O que se escreve alli jamais se risca!
Mãe chorosa, infeliz, sem fructo gemes,
Penas sem fructo: em lagrymas te mirras,
Em ais te esfalfas, e o Destino é surdo!
Pesada escuridão me enlute a vida;
(Vida tam negra que arremede a morte)
Noites bem noites, os meus dias sejam,
Em quanto eternos sóes la são teus dias,
De um puro e doce amor, ó doce prenda,
Espirito sereno, alma querida,
Que no mundo em ti mesma o ceo gozavas!
Ah! tu folgas sem mim, sem ti eu gemo,
Como a viuva solitaria rôla
Em sons carpidos apiedando as selvas!...
Não roce os labios meus nem mais um riso;
Meu terno coração rallae saudades..."
  Aqui desprende um ai, que aos astros voa;
Em subito desmaio os olhos cerra,
(Os olhos, a que amor victorias deve!)
E cai sem voz, sem côr, sem luz, sem alma.
  Em tôrno a terra lhe gemeu, piedosa;
As plantas sepulcraes com dor vergaram;
E vós, aves do lucto, aves da morte,
Em menos agro som, porêm mais triste,
Como que as leis embrandecer tentastes,
As leis terriveis, de inviolavel firma!
  Tudo penou, tremeu, fez tudo extremos
No mal de Analia... e que faria Elmano;
Ouvindo á voz da fama o caso acerbo?
  Sagrou com debil mão, no leito infausto,
Á cinza amada luctuosos versos:
E quasi reviveu para chorá-la.

GRATO SILENCIO.

Grato silencio, trémulo arvoredo,
Sombra propícia aos crimes, e aos amores,
Hoje serei feliz; longe temores,
Longe phantasmas, illusões do medo:
Sabei, amigos zephyros, que cedo
Entre os braços de Nise, entre éstas flores,
Furtivas glórias, tacitos favores,
Heide, emfim, possuir; porêm segredo!
Nas azas froxos ais, brandos queixumes
Não leveis, não façais isto patente,
Que nem quero que o saiba o pae dos numes:
Cale-se o caso a Jove omnipotente;
Porque, se elle o souber, terá ciumes,
Vibrará contra mim seu raio ardente.

DA TRISTE E BELLA IGNEZ.

Da triste e bella Ignez inda os clamores
Andas, Echo chorosa, repetindo;
Inda aos piedosos ceos andas pedindo
Justiça contra os ímpios matadores:
Ouvem-se inda na fonte dos amores
De quando em quando as nayades carpindo;
E o Mondego, no caso reflectindo,
Rompe, irado, a barreira, alaga as flores:
Inda altos hymnos o universo entôa
A Pedro, que da morta formosura
Comvosco, Amores, ao sepulcro vôa.
Milagre da belleza, e da ternura!
Abre, desce, olha, geme, abraça e crôa
A malfadada Ignez na sepultura!

SE É DOCE.

Se é doce no recente ameno estio
Ver toucar-se a manhan de ethereas flores;
E lambendo as areias e os verdores,
Molle e queixoso, deslizar-se o rio:
Se é doce no innocente desafio
Ouvirem-se os volateis amadores,
Seus versos modulando, e seus ardores
D'entre os aromas de pomar sombrio:
Se é doce mares, ceos ver anilados
Pela quadra gentil, de amor querida,
Q'esperta os corações, floreia os prados:

Mais doce é ver-te, de meus ais vencida,
Dar-me em teus brandos olhos desmaiados
Morte, morte de amor, melhor que a vida.

MEU SER EVAPOREI.

Meu ser evaporei na lida insana
Do tropel de paixões, que me arrastava:
Ah! cego eu cria, ah misero eu sonhava
Em mim quasi immortal a essencia humana!
De que innumeros sóes a mente ufàna
Existencia fallaz me não dourava!
Mas eis succumbe a natureza escrava
Ao mal que a vida em sua origem dana.
Prazeres socios meus, e meus tyrannos,
Ésta alma, que sedenta em si não coube,
No abysmo vos sumiu dos desenganos.
Deus... oh Deus! quando a morte a luz me roube,
Ganhe um momento o que perderam annos,
Saiba morrer o que viver não soube.

LEANDRO E HERO.

De horrenda cerração croada a Noite,
Surgira ha muito da cimeria grutta;
Tapando ao longo ceo co'as azas longas,
Reina em meio Universo:
Occupam-lhe os degraus do negro throno
A Tristeza, o Silencio,
O Mêdo, a Solidão, o Amor, e o Crime;
Voam-lhe em roda lugubres phantasmas,
Aves sinistras pousam-lhe no gremio.
Eis manso e manso as nuvens se entumecem,
Eis o líquido pêso
Rompe os enormes carregados bojos,
Em torrentes susurra e cai na terra.
Rebentam furacões, flammejam raios;
O estrondoso trovão no ceo rebrama;
O Helesponto nas rochas ferve e ronca.
Tu, abydeno amante,
Tu vélas n'este horror com a saudade.
Ja corres insoffrido ás ermas praias,
Donde é teu uso arremessar-te ao pégo,
E, déstro nadador, talhando as vagas,
Teus gostos demandar na opposta margem.

Ao longe em celsa tôrre, estancia cara
De Hero, sol dos teus dias,
O brilhante signal, o amigo lume
(Que é no facho de Amor per ella acceso)
Ves entre as sombras scintillar a espaços,
E como que te acena, e te suspira.
Debalde o mar bramindo, o ceo troando,
Teu impetu ameaçam;
Ardem-te n'alma os sofregos desejos;
Fulgurante illusão, dourando as trevas,
N'um quadro tentador te offrece aos olhos
Glórias a furto, vívidos prazeres,
Doces mysterios, que da luz se temem.
A sagaz Esperança
Te reforça, te incita,
Jura aplacar-te o ar, pôr freio ás ondas;
Dar-te aos suspiros da suave amada.
Attento á meiga voz, que attrai, que mente,
No montuoso pelago te arrojas:
Á quéda repentina alteia um grito
O corvo grasnador na dextra parte;
E os echos, despertando ao som medonho,
Gemem nas brutas cavernosas fragas.
O triste agouro te arripia as carnes,
Teus cabellos erriça;
Mas prevalece amor; e, expulso o mêdo,
Fórças a equorea tumida braveza.
Metade ja do trânsito afanoso
Industria e robustez vencido haviam:
N'isto a procella horrísona recresce;
Tingem sombras do inferno os véos da noite
Que o subito relampàgo retalha;
Braveja o mar, aos astros se remontam
Serras e serras de fervente espuma:
Carrancudos tufões arrebatados
Dobrando a fôrça, a raiva, luctam, berram,
E revolvem do pelago as entranhas:
Rochedo immobil, afferrado á terra,
Rebate apenas o horroroso assalto....
Ah Leandro infeliz! tu ja fraqueias,
A destreza, o vigor nas mãos, nas plantas
Ja, misero amador, ja te fallecem.
Procuras o distante, o caro lume,
Astro benigno, que te influe e guia,
Olhas, ves que te falta,
Que desappareceu, que jaz extincto:

Suspiras, esmoreces
Da tua doce luz desemparado.
Invocas o gran' deus, que rege os máres:
De teus rogos não cura, immoto e surdo.
Invocas de Nereu potente as filhas:
Ellas ardem por ti; mas, invejosas
Do objecto incantador, que lhes preferes,
Ás maritimas furias te abandonam.
Hero invocas e Amor e os Ceos e a Sorte:
A Sorte é implacabil;
Dos males, que dispõe, não se arrepende;
Teus dias signalou de um termo infausto.
Debalde te auxilia o deus mimoso,
O alado creador de teus suspiros,
Dos amorosos bens, que desfructaste;
O facho luminoso em vão meneia
Para encurtar-te as sombras,
E mais facil tornar a undosa estrada;
Em vão co' as azas brandas
Tenta arrasar os orgulhosos máres.
Sôbre altos escarceos o Fado escuro
Folga, triumpha e reina,
Punge, ameaça, desespera os ventos,
Enrola a morte nas horrendas vagas:
Ella, prompta a seu mando, ella acommette
O deploravel môço:
Eis dos olhos gentis lhe turva o lume;
O tardo movimento eis lhe sopeia,
Pelas aguas o embebe, e de Hero o nome
Do ancioso coração n'um ai lhe arranca.
Abaixo, acima co' as cavadas ondas
Vai, vem mil vezes o infeliz mancebo....
Ai! ja sem vida aqui, e alli vagueia
Á discrição do mar, e o mar com elle
De Sésto ás praias subito arremete;
Dá contra a torre de Hero, alli rebenta,
E deixa o triste corpo á margem nua.
Tu entretanto, carinhosa amante,
Que fazias, (oh ceos!) que imaginavas?
Solitaria, anhelando,
Nas trévas espantosas,
Nos soltos ventos, alterosos máres
Lias de feio azar presagios feios.
Emtôrno á viva luz, que vigiavas,
(Que em raro véo com arte involto havias,
Resguardando-a dos ares indignados)

Emtôrno á viva luz eis de improviso
Negro insecto voou, zuniu tres vezes,
E á terceira apagou a esperta chamma;
(Foi no ponto funesto, em que o mancebo
Com teu nome adoçou o extremo arranco)
Do repentino assombro espavorida,
    Attonita, convulsa,
O agourado clarão não renovaste.
Em âncias implorando os deuses todos,
E mais que todos o que em ti reinava,
A bem do afouto desvelado amante
Ao numen indulgente, á mãe piedosa
Mil incensos, mil víctimas votaste.
Depois, cevando a revoltosa ideia
    Em terriveis imagens,
Ora do môço audaz o usado arrôjo
    Reprovavas comtigo;
Ora a cega imprudencia maldizias,
Com que em tam desabrida horribil noite
A perigosa senha aventuraras....
Ah triste! contra ti não te conjures:
Foi lei dos Fados a imprudencia tua.
    Hero desanimada,
Mettida em profundissimo lethargo,
Jaz sem tino, e sem voz, até que aponta
A purpúrea manhan no ceo ja ledo.
    Farto o cruel Destino,
    Adelgaçara os ares,
Ao pégo a mansidão restituíra
Depois que a terna víctima saúdosa
Foi suffocada nas voragens feras.
Elle, o duro oppressor dos desditosos,
Elle do almo prazer que os dous gozaram,
Está vingado em parte, e da vingança
Á desesperação commette o resto.
Hero! ah Hero infeliz! tu pelas aguas
Humida vista, suspirando, alongas.
Não ves o nadador, por quem desmaias,
    Que teu bem não fluctua
    Pelas ondas desertas.
Eis a consternação te inclina os olhos
    Á pedregosa areia
Onde o desventurado está sem alma.
Que vista! que terror! as alvas carnes,
Rôtas nas rochas pelo embate undoso,
Inda gotejam sangue, aberta a boca,

Parece que inda quer, que inda procura
Chamar-te, oh Hero! murmurar teu nome.
No espectaculo horrendo,
Misera, tu reparas,
Tu... ceos! não lhe acudis! tu reconheces
O querido semblante, o corpo amado,
Entre as sombras da morte inda formoso:
Com pallidez, que a pinta,
Gritas, arquejas, desesperas, fremes,
Deitas as mãos de neve ás tranças de ouro,
E as tranças de ouro, delirando, arrancas.
Levada emfim de um impetu raivosa,
Te arremessas da tôrre, e dás e entregas
O teu ai derradeiro ao mudo amante.
La jazem sobre a areia luctuosa
As víctimas do Fado;
Nas angustias mortaes a linda môça
Inda, estendendo os amorosos braços,
Tenta apertar o suspirado objecto.
Apiedados delphins nas ondas surgem,
E altos sons (ó prodigio!) derramando,
Lamentam juncto á praia o duro caso;
As mesmas nymphas invejosas de Hero
Soluçam de pezar nos vitreos lares.
Um marmoreo padrão se erige em breve;
Compadecidas mãos a historia triste
Gravam na lisa pedra: a pedra existe;
Mas o monstro voraz, que roe penedos,
Comendo em parte a funebre scriptura,
So deixa solettrar-lhe
O remate piedoso,
Em meus piedosos versos trasladado,
Carpido ao som da lira:
Inda agora de ouvi-lo Amor suspira:

— Aos dous amantes
De Abydo e Sesto
Ardor funesto
Deu negro fim.
Foram-lh' algozes
Os seus extremos:
Mortaes, amemos,
Mas não assim.

ANTONIO DINIZ DA CRUZ E SILVA.

CANTO DO VIDIGAL.

VATICINIO DO GALLO.

Depois o Vidigal ligeiro toma
Uma bandurra que na orchestra estava,
Per mão de insigne mestre trabalhada:
N'ella se viam, sôbre a branca faia,
De marfim embutidas e pau sancto,
As folias do filho de Semele;
Quando, do Ganges triumphando, á Grecia
Entre ledos tripudios se tornava.
Estava o gordo deus alli sentado
N'um grande carro que virentes parras
Contra os raios do sol tódo toldavam;
Uma bojuda pipa, que esparzia
Um largo jorro de liquor vermelho,
De throno lhe servia; e o môço imberbe
C'o verde thyrso, de uma mão picava
Os dous accesos mosqueados tigres,
E co'a outra chegava á sêcca boca,
De saboroso çumo um cheio vaso.
Após elle se via debuxado
O bebado Sileno, sobre um ruço
E cançado jumento; de verde hera
C'roada a fronte tinha o semi-capro;
E com tal arte figuardo estava,
Que a cada passo do animal imbelle,
Aos olhos dos que o vêem, se representa
Que, balançando, o semi-deus caía,
C'os fumos que a cabeça lhe toldavam.
De foliões silenos uma tropa,
Quasi para o suster, o rodeiava,
E sôbre ella lançava o bom Sileno,
Todo risonho, os mal-abertos olhos.
Precediam o carro desgrenhadas
Mil bacchantes e satyros lascivos
Dando nos ares descompostos saltos.
Uns tocavam buzinas retorcidas,
Outros rijos adufes e pandeiros.

O Vidigal, pegando no instrumento,
Se encommendou ao deus a quem amava,
E dando á escaravelha largo espaço,
Até de todo temperar as cordas,
Soltou a bruta voz com que costuma
Levantar os mementos nos enterros.
Com tam grande attenção não pendem promptos
Do novo batalhão da elvense terra
Os marciaes soldados na parada,
Da voz agallegada do Malifa,
Quando o manejo, á falta d'homens, rege;
Como a festiva companhia pende
Dos duros berros do cantor famoso,
Que da patria em louvor, assim dizia:
"Ó grande Elvas, cidade em todo o tempo,
Por teus famosos filhos, memoranda!
Hoje té ás estrellas meus accentos
Teu nome levarão e tua fama;
Mas d'onde a minha voz a teus louvores
Dará princípio? Tu, ó brincão Baccho,
Como tens por costume, tu me inspira!
Mil em silencio deixarei successos
Em mais remotos tempos celebrados,
Que tua glória illustram; pois não póde
Um ingenho mortal todas as cousas;
E a louvar passarei do teu senado
A rara e nunca vista economía
Com que no velho, ja rachado sino,
(Por se acharem as rendas do conselho,
Em luminarias, luctos e propinas,
Todas, em seu proveito, consumidas)
Quatro gatos mandou lançar de ferro."

Com tal arte fería o cantor destro
Do pequeno instrumento as tesas cordas,
Acompanhando o som, com que cantàva
Este estupendo gracioso caso,
Que, ao bater das pancadas, parecia
Que se ouviam no sino as marteladas.

"Que direi, (proseguiu) da subtileza,
Com que gravar mandaste sôbre a porta,
Que tem de esquina o nome, em negra pedra,
Por que ninguem a lê-la se atrevesse,
A famosa inscripção em negras lettras?
Mais intrincado, mais escuro enigma

Que o que nas portas da famosa Thebas,
Por destino fatal, aos peregrinos
Feroz propunha a monstruosa Sphinge."

Aqui, para tomar maior alento,
Um pouco se calou; e em alvo pondo,
(Como quem pensa em cousas mais profundas)
Os turvos olhos, prega um grande escarro,
Com que assustou os circunstantes todos;
E de novo começa: "Oh! se eu lograsse
A grande dita de nascer em Roma,
E alli, na tenra idade, me tivessem,
Qual misero e novel frangão, castrado;
Que então so, dignamente, em fino tiple,
Qual Achiles nas operas d'Italia,
De teu grave senado cantaria
A acção maior que víram as idades!
Tu, ó povo miudo, e povo grosso,
Que dos touros ao barbaro combate,
Presidido dos serios magistrados,
La na praça assistias galhofeiro,
Tu testimunha foste! e no futuro
Testimunha serás, que não matizo
Com falsas côres o notavel feito:
Fallo na profusão com que lançaram
(Ao primeiro rumor, e ainda incerto,
Com que a fama espalhava vagamente
A notícia dos regios desposorios
Da princeza real, real infante)
Depois de terem feito bem o papo,
As reliquias da pródiga merenda,
Sôbre as cabeças da apinhada gente.
Então (cousa pasmosa!) os ovos-molles
Arroz-doce, cidrão, e leite-crespo,
Que o povo, ás rebatinhas, apanhava,
De toda a parte a flux chover se viam,
Cubrindo n'um instante toda a praça.
Qual nas tardes de maio, (quando Jove,
Com a rubida mão dardeja irado,
Per entre as negras condensadas nuvens,
Com medonho fragor, torcidos raios)
Cai a grossa saraiva, enchendo os campos;
Taes, de manjar branco as tostadas pélas..."

Aqui chegava, quando os convidados,
A quem de tantos doçes a lembrança

Tinha feito crescer agua na boca,
Da demora da ceia impacientes,
E da fome voraz estimulados,
Em tropel se levantam, e lançando
Pela terra cadeiras e instrumentos,
Correram para a meza, onde scintilla
Nos dourados crystaes, nos finos pratos,
A radiante luz de cem bougias,

O primeiro que occupa a cabeceira
É o tolo Aguilar; sem comprimento
Entra logo a cevar a fera gula;
Exemplo que os mais seguem vorazmente.
Brilha nos copos o rosado çumo
Que desterra a cruel melancholia
Da meza festival, — reina a saúde.

Mas de todos tu foste, gran' Gonsalves,
Quem as primicias colhe; todos brindam
Á teu grande valor, á tua astucia;
Em quanto tu, no collo recostado
Da prezada consorte, entre os seus mimos,
Do Bispo, e do Deão te estavas rindo.

A alegria reinava em toda a meza;
Mil chistes, mil apodos, mil pilherias
Gyravam sem cessar; sua excellencia
De todos era o alvo; todos n'elle
Malhavam satisfeitos e contentes;
Posto que era malhar em ferro frio.

Uns, a brilhante escolha lhe louvavam
Dos synodaes theologos, — do Arronches,
Eximio pregador (que leu inteiro
O livro dos *Conceitos-predicaveis*,
O *Zodiaco-sob'rano*, e outros muitos,
Que na schola capucha estão em preço)
— Do guardião dos capuchos, — do Roquette,
Thomista petulante e confiado.

Outros, a prepotencia celebravam
Com que, de motu proprio, um pobre leigo
Despejar promptamente fez das casas,
Para n'ellas viver o seu barbeiro.

Este, a grande philaucia encarecia
Com que a portuense mitra na cabeça,

E seu bago reger ja se suppunha,
Officios repartindo e dignidades.

Aquelle, murmurava da arrogancia
Com que ministro eleito á grande Roma
A julgar-se chegou; e rodeiado
De pages petulantes e lacaios,
Do Tibre assoberbar as verdes margens
Em malhados frizões imaginava.

E todos, sem respeito, blasphemavam
Da fatal ignorancia ou liberdade
Com que, apezar dos canones sagrados,
Beneficios-curados entregava
De avaros regulares entre as garras.

Nem tu, gentil roupão de fresca xita
(Com que, á grande ja ella, empanturrado,
Da inutil ociosa bibliotheca,
Nas noites de verão, a calma passa)
Ás suas tesouradas escapaste.

Entre tantos motejos, so, callado,
Chupando os dedos, e roendo os ossos,
Comia, e mais comia o dom alarve;
E algum caso fatal, de quando em quando,
Todo cheio de espanto, recontava
Do *Anno-historico*, o grosso e torto Silva.

Quando, subitamente (caso horrendo
Que as carnes faz tremer, ao repeti-lo!)
O velho Gallo, que n'um prato estava
Entre frangãos e pombos lardeado,
Em pé se levantou, e as nuas azas
Tres vezes sacudindo, éstas palavras
Em voz articulou triste, mas clara:
— "Em vão, cruel Deão, em vão celebras
Com nosso sangue o próspero successo
Que a futura victoria te promette;
Que porfim cederás a teu contrario."

Disse: e cahindo sôbre o grande prato
Sem mexer-se ficou. N'este momento
Um gelado suor dos circunstantes
Banha as pallidas faces; os cabellos
Nas frontes se lhe erriçam; largo espaço

Immoveis ficam, sem dizer palavra.
Mas o perdido spirito cobrando,
Se levantam tremendo, e pela terra
A recheiada meza baquearam:
Tres vezes se benzeram co' a mão toda
Tres vezes, mas em vão, esconjuraram
O fatal Gallo que jazia morto,
E, mil a infausta ceia dando ao demo,
Se fôram, sacudindo os calcanhares.

CALDAS.

O HOMEM SELVAGEM.

ESTROPHE I.

Ó homem, que fizeste? tudo brada;
    Tua antiga grandeza
De todo se eclipsou; a paz dourada,
A Liberdade em ferros se vê preza,
    E a pallida tristeza
Em teu rosto esparzida desfigura,
Do Deus, que te creou, a imagem pura.

ANTISTROPHE I.

Na cythara, que empunho, as mãos grosseiras
    Não poz cantor profano
Emprestou-m'a a verdade, que as primeiras
Canções n'ella entoara; e o vil engano,
    O êrro deshumano,
Sua face escondeu espavorido,
Cuidando ser do mundo emfim banido.

EPODO I.

    Dos ceos desce brilhando
A altiva Independencia, a cujo lado
Ergue a razão o sceptro sublimado;
    Eu a ouço dictando
Versos jamais ouvidos: rêis da terra
Tremei á vista do que alli se encerra.

ESTROPHE II.

Que montão de cadeias vejo alçadas
    Com o nome brilhante

De leis ao bem dos homens consagradas?
A natureza simples e constante
Com penna de diamante
Em breves regras escreveu no peito
Dos humanos as leis, que lhes tem feito.

ANTISTROPHE II.

Ō teu firme alicerce eu não pretendo,
Sociedade santa,
Indiscreto abalar: sôbre o tremendo
Altar do calvo Tempo se levanta
Uma voz que me espanta,
E aponta o denso veo da antiguidade,
Que á luz esconde a tua longa idade.

EPODO II.

Da dor o austero braço
Sinto no afflicto peito carregar-me,
E as trémulas entranhas apertar-me.
Ó ceos! que immenso espaço
Nos separa d'aquelles doces anos
Da vida primitiva dos humanos!

ESTROPHE III.

Salve, dia feliz, que o louro Apollo
Risonho allumiava,
Quando da natureza sôbre o collo
Sem temor a innocência repousava,
E os hombros não curvava
Do despota ao aceno enfurecido,
Que inda a terra não tinha conhecido.

ANTISTROPHE III.

Dos férvidos Ethontes debruçado
Nos ares se sostinha,
E contra o Tempo de furor armado,
Este dia alongar por glória tinha,
Quando nuvem mesquinha
De desordens seus raios eclipsando,
A noite foi do Averno a fronte alçando.

EPODO III.

Saíu do centro escuro
Da terra a desgrenhada Enfermidade,
E os braços, com que unida á Crueldade.
Se aperta em laço duro,
Estendendo, as campinas vai talando,
E os miseros humanos lacerando.

ESTROPHE IV.

Que augusta imagem de esplendor subido
Ante mim se figura!
Nu, mas de graça, e de valor vestido
O homem natural não teme a dura
Feia mão da Ventura:
No rosto a Liberdade traz pintada,
De seus serios prazeres rodeiada.

ANTISTROPHE IV.

Desponta, cego Amor, as settas tuas:
O pallido Ciume,
Filho da íra, com as vozes suas
N'um peito livre não accende o lume.
Em vão bramindo espume,
Que elle indo após a doce natureza
Da phantasia os erros nada preza.

EPODO IV.

Severo volteiando
As azas denegridas, não lhe pinta
O nublado futuro em negra tinta
De males mil o bando,
Que de espectros cingindo a vil figura,
Do sabio tornam a morada dura.

ESTROPHE V.

Eu vejo o molle somno susurrando
Dos olhos pendurar-se
Do frouxo Caraíba, que encostando
Os membros sôbre a relva, sem turbar-se,
O sol vê levantar-se,
E nas ondas, de Thetis entre os braços,
Entregar-se de amor aos doces laços.

ANTISTROPHE V.

Ó Razão, onde habitas?... na morada
Do crime furiosa,
Polida, mas cruel, paramentada
Com as roupas do vício; ou na ditosa
Cabana virtuosa
Do selvagem grosseiro?... Dize... aonde?
Eu te chamo, ó philosopho! responde.

EPODO V.

Qual o astro do dia,
Que nas altas montanhas se demora,
Depois que á luz brilhante e creadora

Nos valles ja sombria,
Apenas apparece; assim me prende
O homem natural, e o estro accende.

ESTROPHE VI.

De tresdobrado bronze tinha o peito
Aquelle ímpio tyrano,
Que primeiro, enrugando o torvo aspeito,
Do *meu* e *teu* o grito deshumano
Fez soar em seu dano:
Tremeu a socegada natureza,
Ao ver d'este mortal a louca empreza.

ANTISTROPHE VI.

Negros vapôres pelo ar se viram
Longo tempo cruzando,
Té que bramando mil trovões se ouviram,
As nuvens entre raios decepando,
Do seio seu lançando
Os crueis erros, e a torrente impia
Dos vicios que combatem noite e dia.

EPODO VI.

Cubriram-se as Virtudes
Com as vestes oa Noite; e o lindo canto
Das musas se trocou em triste pranto:
E desde então so rudes
Ingenhos cantam o feliz malvado,
Que nos roubou o primitivo estado.

GONZAGA.

O CONTENTAMENTO.

Eu, Marilia, não sou algum vaqueiro
Que viva de guardar alheio gado,
De tosco tracto, d'expressões grosseiro,
Dos frios gelos, e dos sóes queimado:
Tenho proprio casal, e n'elle assisto;
Da-me vinho, legume, fructa, azeite;
Das brancas ovelhinhas tiro o leite,
E mais as finas lans de que me visto.
Graças, Marilia bella,
Graças á minha estrella!

Eu vi o meu semblante n'uma fonte;
Dos annos inda não está cortado:
Os pastores, que habitam este monte,
Respeitam o podêr do meu cajado.
Com tal destreza toco a sanfoninha,
Que inveja até me tem o proprio Alceste:
Ao som d'ella concérto a voz celeste;
Nem canto lettra, que não seja minha.
Graças, Marilia bella,
Graças á minha estrella!
Mas tendo tantos dotes da ventura,
So aprêço lhes dou, gentil pastora,
Depois que o teu affecto me segura
Que queres, do que tenho, ser senhora.
É bom, minha Marilia, é bom ser dono
De um rebanho que cubra monte e prado;
Porêm, gentil pastora, o teu agrado
Vale mais q'um rebanho, e mais q'um throno.
Graças, Marilia bella,
Graças á minha estrella!
Os teus olhos espalham luz divina,
A quem a luz do sol em vão se atreve;
Papoila ou rosa delicada e fina
Te cobre as faces, que são côr da neve:
Os teus cabellos são uns fios d'ouro;
Teu lindo corpo balsamos vapora;
Ah! não, não fez o ceo, gentil pastora,
Para glória de amor, igual thesouro!
Graças, Marilia bella,
Graças á minha estrella!
Leve-me a sementeira muito embora
O rio sôbre os campos levantado;
Acabe, acabe a peste matadora,
Sem deixar uma rez, o nedio gado:
Ja d'estes bens, Marilia, não preciso;
Nem me cega a paixão, que o mundo arrasta;
Para viver feliz, Marilia, basta
Que os olhos movas, e me dês um riso.
Graças, Marilia bella,
Graças, á minha estrella!
Irás a divertir-te na floresta,
Sustentada, Marilia, no meu braço;
Alli descançarei a quente sésta,
Dormindo um leve somno em teu regaço:
Em quanto a lucta jogam os pastores,
E emparelhados correm nas campinas,

Toucarei teus cabellos de boninas,
Nos troncos gravarei os teus louvores.
Graças, Marilia bella,
Graças á minha estrella!
Depois que nos ferir a mão da Morte,
Ou seja n'este monte, ou n'outra serra,
Nossos corpos terão, terão a sorte
De consumir os dous a mesma terra:
Na campa, rodeiada de cyprestes,
Lerão estas oitavas os pastores:
— *Quem quizer ser feliz nos seus amores,*
Siga os exemplos que nos deram estes. —
Graças, Marilia bella,
Graças á minha estrella!

O RETRATO.

Vou retratar a Marilia,
A Marilia, meus amores;
Porêm como, se eu não vejo
Quem me empreste as finas cores?
Dar-m'as a terra não póde;
Não, que a sua côr mimosa
Vence o lirio, vence a rosa,
O jasmim, e as outras flores.
Ah soccorre, Amor, soccorre
Ao mais grato empenho meo!
Voa sôbre os astros, voa,
Traze-me as tinctas do ceo.
Mas não se esmoreça logo;
Busquemos um pouco mais;
Nos máres talvez se encontrem
Côres que sejam iguaes:
Porêm não, que em paralello
Da minha nympha adorada,
Perolas não valem nada,
E nada valem coraes.
Ah soccorre, Amor, soccorre
Ao mais grato empenho meo!
Voa sôbre os astros, voa,
Traze-me as tinctas do ceo.
So no ceo achar-se podem
Taes bellezas como aquellas
Que Marilia tem nos olhos,
E que tem nas faces bellas:

Mas ás faces graciosas,
Aos negros olhos que matam,
Não imitam, não retratam
Nem auroras, nem estrellas.
Ah soccorre, Amor, soccorre
Ao mais grato empenho meo!
Voa sôbre os astros, voa,
Traze-me as tinctas do ceo.
Entremos, Amor, entremos
Entremos na mesma esphera;
Venha Pallas, venha Juno,
Venha a deusa de Cythera:
Porêm não, que se Marilia
No certame antigo entrasse,
Bem que a Páris não peitasse,
A todas as tres vencera.
Vai-te Amor, em vão soccorres
Ao mais grato empenho meo:
Para formar-lhe o retrato
Não bastam tinctas do ceo.

TODOS AMAM.

Marilia, de que te queixas?
De que te roube Dirceu
O sincero coração?
Não te deu tambem o seu?
E tu, Marilia, primeiro
Não lhe lançaste o grilhão?
Todos amam: so Marilia
D'ésta lei da natureza
Queria ter isenção?
Emtôrno das castas pombas
Não rulham ternos pombinhos?
E rulham, Marilia, em vão?
Não se affagam c'os biquinhos?
E a próvas de mais ternura
Não os arrasta a paixão?
Todos amam: so Marilia
D'ésta lei da natureza
Queria ter isenção?
Ja viste, minha Marilia,
Avesinhas que não façam
Os seus ninhos no verão?
Aquellas, com quem se enlaçam

Não vão cantar-lhes defronte
Do molle pouso em que estão?
Todos amam: so Marilia
D'ésta lei da natureza
Queria ter isenção?
Se os peixes, Marilia, geram
Nos bravos máres e rios,
Tudo effeitos de amor são:
Amam os brutos impíos,
A serpente venenosa,
A onça, o tigre, o leão.
Todos amam: so Marilia
D'ésta lei da natureza
Queria ter isenção?
As grandes deusas do ceo
Sentem a setta tyrana
Da amorosa inclinação;
Diana, com ser Diana,
Não se abrasa, não suspira
Polo amor de Endymião?
Todos amam: so Marilia
D'ésta lei da natureza
Queria ter isenção?
Desiste, Marilia bella,
De uma queixa sustentada
So na altiva opinião:
Ésta chamma é inspirada
Pelo ceo; pois n'ella assenta
A nossa conservação.
Todos amam: so Marilia
D'ésta lei da natureza
Não deve ser isenção.

A. GONÇALVES DIAS.

CANÇÃO DO EXILIO.

Minha terra tem palmeiras,
Onde canta o Sabiá;
As aves, que aqui gorgeião,
Não gorgeião como lá.

Nosso céo tem mais estrellas,
Nossas varzeas tem mais flores,
Nossos bosques tem mais vida,
Nossa vida mais amores.

Em scismar, sósinho, á noite,
Mais prazer encontro eu lá;
Minha terra tem palmeiras,
Onde canta o Sabiá.

Minha terra tem primores,
Que taes não encontro eu cá;
Em scismar — sósinho, á noite —
Mais prazer encontro eu lá;
Minha terra tem palmeiras,
Onde canta o Sabiá.

Não permitta Deos que eu morra,
Sem que eu volte para lá;
Sem que desfructe os primores
Que não encontro por cá;
Sem qu'inda aviste as palmeiras,
Onde canta o Sabiá.

O CANTO DO GUERREIRO.

I.

Aqui na floresta
Dos ventos batida,
Façanhas de bravos
Não gerão escravos,
Que estimem a vida
Sem guerra e lidar.
— Ouvi-me, Guerreiros,
— Ouvi meo cantar.

II.

Valente na guerra
Quem ha, como eu sou?
¿Quem vibra o tacápe
Com mais valentia?
Quem golpes daria
Fataes, como eu dou?
— Guerreiros, ouvi-me;
Quem ha, como eu sou?

III.

Quem guia nos ares
A frexa implumada,
Ferindo uma preza,
Com tanta certeza,
Na altura arrojada
Onde eu a mandar?
— Guerreiros, ouvi-me,
— Ouvi meo cantar.

IV.

Quem tantos imigos
Em guerras preou?
¿ Quem canta seos feitos
Com mais energia?
Quem golpes daria
Fataes, como eu dou?
— Guerreiros, ouvi-me:
— Quem ha, como eu sou?

V.

Na caça ou na lide,
Quem ha que me affronte?!
A onça raivosa
Meos passos conhece,
O imigo estremece,
E a ave medrosa
Se esconde no céo.
— Quem ha mais valente,
— Mais dextro do que eu?

VI.

Se as matas estrujo
Co'os sons do Boré,
Mil arcos se encurvão,
Mil setas lá vôão,
Mil gritos rebôão,
Mil homens de pé
Eis surgem, respondem
Aos sons do Boré!
— Quem é mais valente,
— Mais forte quem é?

VII.

Lá vão pelas matas;
Não fazem ruido:

O vento gemendo
E as matas tremendo
E o triste carpido
D'uma ave a cantar,
São elles — guerreiros,
Que faço avançar.

VIII.

E o Piaga se ruge
No seo Maracá,
A morte lá paira
Nos ares frexados,
Os campos juncados
De mortos são já:
Mil homens viverão,
Mil homens são lá.

IX.

E então se de novo
Eu tóco o Boré;
Qual fonte que salta
De rocha empinada,
Que vai marulhosa,
Fremente e queixosa,
Que a raiva apagada
De todo não é,
Tal elles se escôão
Aos sons do Boré.
— Guerreiros, dizei-me,
— Tão forte quem é?

O CANTO DO PIÁGA.

I.

O' Guerreiros da Taba sagrada,
O' Guerreiros da Tribu Tupi,
Fallão Deoses nos cantos do Piaga,
O' Guerreiros, meos cantos ouvi.

Esta noite — era a lua já morta —
Anhangá me vedava sonhar;
Eis na horrivel caverna, que habito,
Rouca voz começou-me a chamar.

Abro os olhos, inquieto, medroso,
Manitôs! que prodigios que vi!

Arde o páo de resina fumosa,
Não fui eu, não fui eu, que o accendi!

Eis rebenta a meos pés um phantasma,
Um phantasma d'immensa extensão;
Liso craneo repousa a meo lado,
Feiâ cóbra se enrosca no chão.

O meo sangue gelou-se nas veias,
Todo inteiro — ossos, carnes — tremi,
Frio horror me côou pelos membros,
Frio vento no rosto senti.

Era feio, medonho, tremendo,
O' Guerreiros, o espectro que eu vi.
Fallão Deoses nos cantos do Piaga,
O' Guerreiros, meos cantos ouvi!

II.

Porque dormes, ó Piaga divino?
Começou-me a Visão a fallar,
Porque dormes? O sacro instrumento
De per si já começa a vibrar.

Tu não viste nos ceos um negrume
Toda a face do sol offuscar;
Não ouviste a coruja, de dia,
Seos estridulos torva soltar?

Tu não viste dos bosques a coma
Sem aragem — vergar-se e gemer,
Nem a lua de fogo entre nuvens,
Qual em vestes de sangue, nascer?

E tu dormes, ó Piaga divino!
E Anhangá te prohibe sonhar!
E tu dormes, ó Piaga, e não sabes,
E não pódes augurios cantar?!

Ouve o annuncio do horrendo phantasma,
Ouve os sons do fiel maracá;
Manitôs já fugirão da Taba!
O' desgraça! ó ruina! ó Tupá!

III.

Pelas ondas do mar sem limites.
Basta selva, sem folhas, hi vem;
Hartos troncos, robustos, gigantes;
Vossas matas taes monstros contêm.

Trás embira dos cimos pendente
— Brenha espessa de vario cipó —
Dessas brenhas contêm vossas matas,
Taes e quaes, mas com folhas; é só!

Negro monstro os sustenta por baixo,
Brancas azas abrindo ao tufão,
Como um bando de candidas garças,
Que nos ares pairando — lá vão.

Oh! quem foi das entranhas das aguas,
O marinho arcabouço arrancar?
Nossas terras demanda, fareja...
Esse monstro... — o que vem cá buscar?

Não sabeis o que o monstro procura?
Não sabeis a que vem, o que quer?
Vem matar vossos bravos guerreiros,
Vem roubar-vos a filha, a mulher!

Vem traser-vos crueza, impiedade —
Dons crueis do cruel Anhangá;
Vem quebrar-vos a maça valente,
Profanar manitôs, maracás.

Vem traser-vos algemas pesadas,
Com que a tribu Tupi vai gemer;
Hão de os velhos servirem de escravos
Mesmo o Piaga inda escravo ha de ser!

Fugireis procurando um asilo,
Triste asilo por invio sertão;
Anhangá de praser ha de rir-se,
Vendo os vossos quão poucos serão.

Vossos Deoses, ó Piaga, conjura,
Susta as iras do féro Anhangá.
Manitôs já fugirão da Taba,
O' desgraça! ó ruina! ó Tupá!

EPICEDIO.

Seo rosto pallido e bello
Já não tem vida nem côr!
Sobre elle a morte descança,
Involta em baço pallor.

Cerrárão-se olhos tão puros,
Que tinhão tanto fulgor;
Coração que tanto amava
Já hoje não sente amor;

Que o anjo bello da morte
A par desse anjo baixou!
Trocárão brandas palavras,
Que Deos sómente escutou.

Ventura, prazer, ledice
D'uma outra vida contou;
E o anjo puro da terra
Prazer da terra engeitou.

Depois co'as azas candentes
O formoso anjo do céo
Roçou-lhe a face mimosa,
Cubrio-lhe o rosto co'um véo.

Depois o corpo engraçado
Deixou á terra sem vida,
De tenue pallor coberto,
— Verniz de estatua esquecida.

E bella assim, como um lirio
Murcho da sésta ao ardor,
Teve a innocencia dos anjos,
Tendo o viver d'uma flôr.

Foi breve! — mas a desgraça
A testa não lhe enrugou,
E aos pés do Deos que a creára
Alma inda virgem levou.

Sáe da larva a borboleta,
Sáe da rocha o diamante,
De um cadaver mudo e frio
Sáe uma alma radiante.

Não choremos essa morte,
Não choremos casos taes;
Quando a terra perde um justo,
Conta um anjo o céo de mais.

A FLÔR DO AMOR.

Ja lento o passo, no cahir da tarde,
La nos desertos d'abrasada areia,
Que o vento agita, porêm não recreia,
Da caravana o conductor parou
Armão-se á pressa tendas alvejantes,
Rumina placido o frugal camêlo;
Porêm a nuvem d'arabes errantes
Se achega á presa, que de longe olhou.

E ja, tomada a refeição nocturna,
Junto á fogueira, que derrama vida,
Descanção todos da penosa lida
Á voz canora, que o cantor alçou!
Confuso o ouvido um borborinho alcança,
As armas toma o arabe prudente;
Mas logo pensa, regeitando a lança:
"Foi o grunhido que o chacal soltou."

Ouvidos todo e curioso enlevo,
Torna de novo a retomar seo posto;
Pela fogueira alumiado o rosto,
Bebendo as voses que o cantor soltou;
Simelha a terra, quando aberta em fendas
Da noite o orvalho sequiosa espera;
E o corsel arabe encostado ás tendas
Os sons lhe escuta, e de os ouvir folgou.

"Algures cresce (o trovador cantava)
Sempre fresca e virente e sempre bella,
Por influxo e poder de maga estrella,
Mimosa, pura e delicada flor!
Jazendo em sitio escuso e solitario,
Esforços é mister p'ra conhecel-a,
Que diz a forte lei do seo fadario
Que a não descubra acaso o viajor.

"Alva do albor dos lirios odorosos,
Tem a modestia da violeta esquiva,
E o prompto retrahir da sensitiva,
Que parece vestir-se de pudor!
Assim, á luz da cambiante aurora,
Mudando um pouco a resplendente alvura,
De uns toques de carmim s'esmalta e córa
A graciosa e pudibunda flôr.

"Faz-se mais puro o ar, mais brando o clima,
Onde cresce; amenisão-se os logares,
Tornão se menos agros os pesares
E menos viva, e quasi nulla a dor;
Fresca e branda alcatifa o chão matisa,
Com doce murmurio as aguas correm,
E o leve sopro do correr da brisa
Volupia embebe em magico frescor!

"Feliz aquelle que a encontrou na vida,
Que onde ella nasce timida e fagueira
Não s'ennovela a mó d'atra poeira,
Tangida pelo súmiu' abrasador!
Alli sorri-se oasis venturoso,
Qu'entre deleites o viver matisa,
E ao que vai triste, afflicto e sem repouso
Chama a descanço do comprido error!

"Feliz e mais que se, perdido, achára
Confôrto e auxilio no kathá, seo guia,
Que o leva a fonte perennal e fria
Onde se apaga o sitibundo ardor.
Tão feliz, qual talvez se o precedesse
Nos desertos a benção do propheta,
Que por fanal nocturno lhe accendesse
Maga estrella de limpido fulgor.

"Ai! porêm do que a vê, e a não conhece,
Do que a suspira em vão, e em vão procura,
Ou que achando-a, desiste da ventura
Por não entrar no oasis seductor.
Essa flôr descoberta por acerto
Nunca mais a verás! colhe, insensato,
Colhe abrolhos da vida no deserto;
Pois despresaste a que produz o amor!"

Assim cantava o trovador; e todos
Ouvem-no com praser de dôr travado,
Que mais do que um talvez terá deixado
Atraz de si a pudibunda flôr!
No emtanto a nuvem d'arabes errantes
Chega-se á presa, que avistou de longe;
E dos corseis, que alentão offegantes,
Precede a marcha turbido pavor!

E, nado o sol, aquelle que passava
Pelos desertos d'abrasada areia,

Que o rubro sangue de cruor rocheia,
A um lado o rosto, pallido, voltou!
Ninguem as mortes lastimaveis chora,
Ninguem recolhe os restos insepultos,
E o mesmo orvalho, que gotteja a aurora,
Sem borrifal-os, no areial ficou!

Quem saberá do seo destino agora?
Ninguem! Somente em climas apartados
Miseranda mulher lastima os fados
De filho ou esposo, que jamais tornou!
Talvez porém, traz de montões d'areia,
Nobre corsel sem cavalleiro assoma,
E alonga a vista, de pezares cheia,
Té onde a vida seo senhor deixou!

LEITO DE FOLHAS VERDES.

Porque tardas, Jatyr, que tanto a custo
Á voz do meu amor moves teus passos?
Da noite a viração, movendo as folhas,
Já nos cimos do bosque rumoreja.

Eu sob a copa da mangueira altiva
Nosso leito gentil cobri zelosa
Com mimoso tapiz de folhas brandas,
Onde o frouxo luar brinca entre flôres.

Do tamarindo a flôr abriu-se, ha pouco,
Já solta o bogarí mais doce aroma!
Como prece de amor, como estas preces,
No silencio da noite o bosque exhala.

Brilha a lua no céo, brilhão estrellas,
Correm perfumes no correr da brisa,
A cujo influxo magico respira-se
Um quebranto de amor, melhor que a vida!

A flôr que desabrocha ao romper d'alva
Um só gyro do sól, não mais, vegeta:
Eu sou aquella flôr que espero ainda
Doce raio do sól que me dê vida.

Sejão valles ou montes, lago ou terra,
Onde quer que tu vas, ou dia ou noite,

Vai seguindo após ti meu pensamento;
Outro amor nunca tive: és meu, sou tua!

Meus olhos outros olhos nunca virão,
Não sentirão meus labios outros labios,
Nem outras mãos, Jatyr, que não as tuas
A arasoya na cinta me apertarão.

Do tamarindo a flôr jaz entre-aberta,
Já solta o bogarî mais doce aroma;
Tambem meu coração, como estas flôres,
Melhor perfume ao pé da noite exhala!

Não me escutas, Jatyr! nem tardo acodes
Á voz do meu amor, que em vão te chama!
Tupan! lá rompe o sól! do leito inutil
A brisa da manhã sacuda as folhas!

MARABÁ.

Eu vivo sosinha; ninguem me procura!
Acaso feitura
Não sou de Tupá!
Se algum d'entre os homens de mim não se esconde,
— Tu és, me responde,
— Tu és Marabá!

— Meus olhos são garços, são côr das saphiras,
— Tem luz das estrellas, tem meigo brilhar;
— Imitão as nuvens de um céo anilado,
— As cores imitão das vagas do mar!

Se algum dos guerreiros não foge a meus passos:
"Teus olhos são garços,
Responde anojado; mas és Marabá:
Quero antes uns olhos bem pretos, luzentes,
Uns olhos fulgentes,
Bem pretos, retinctos, não côr d'anajá!"

— E' alvo meu rosto da alvura dos lyrios,
— Da côr das areias batidas do mar;
— As aves mais brancas, as conchas mais puras
Não tem mais alvura, não tem mais brilhar. —

Se ainda me escuta meus agros delirios:
"E's alva de lyrios

Sorrindo responde; mas és marabá:
Quero antes um rosto de jambo corado,
Um rosto crestado
Do sol do deserto, não flor de cajá."

— Meu collo de leve se encurva engraçado,
— Como hastea pendente do cactus em flor;
— Mimosa, indolente, resvalo no prado,
— Como um soluçado suspiro de amor! —

"Eu amo a estatura flexivel, ligeira,
Qual d'uma palmeira,
Então me respondem; tu és Marabá:
Quero antes o collo da ema orgulhosa,
Que pisa vaidosa,
Que as floreas campinas governa, onde está."

— Meus loiros cabellos em ondas se annelão,
— O oiro mais puro não tem seu fulgor;
— As brisas nos bosques de os ver se enamorão,
— De os ver tão formosos como um beija-flor! —

Mas elles respondem: "Teus longos cabellos,
São loiros, são bellos,
Mas são annelados; tu és Marabá:
Quero antes cabellos, bem lisos, corridos,
Cabellos compridos,
Não côr d'oiro fino, nem côr d'anajá."

E as doces palavras que eu tinha cá dentro
A quem n'as direi?
O ramo d'acacia na fronte de um homem
Jámais cingirei:

Jámais um guerreiro da minha arasoya
Me desprenderá:
Eu vivo sosinha, chorando mesquinha,
Que sou Marabá!

SOBRE O TUMULO DE UM MENINO.

O involucro de um anjo aqui descança,
Alma do céo nascida entre amargores,
Como flor entre espinhos! — tu, que passas,

Não perguntes quem foi. — Nuvem risonha,
Que um instante correu no mar da vida;
Romper da aurora que não teve occaso,
Realidade no céo, na terra um sonho!
Fresca rosa nas ondas da existencia,
Levada á plaga eterna do infinito,
Como off'renda de amor ao Deos que o rege;
Não perguntes quem foi, não chores: passa.

J. BAZILIO DA GAMA.

LINDOYA.

Incultas vargeas per espaço immenso
Enfadonhas e estereis accompanham
Ambas as margens de um profundo rio.
Todas éstas vastissimas campinas
Cobrem palustres e tecidas cannas,
E leves juncos do calor tostados,
Prompta materia de voraz incêndio.
O Indio habitador de quando em quando
Com estranha cultura entrega ao fogo
Muitas leguas de campo: o incêndio dura
Em quanto dura e o favorece o vento.
Da herva que renasce se apascenta
O immenso gado que dos montes desce:
E renovando incendios, d'ésta sorte
A arte emenda a natureza; e podem
Ter sempre nedeo o gado, e o campo verde.

Mas agora sabendo per espias
As nossas marchas, conservavam sempre
Sêccas as torradissimas campinas,
Nem consentiam, por fazer-nos guerra,
Que a chamma bemfeitora e a cinza fria
Fertilizasse o arido terreno.
O cavallo atélli forte e brioso,
E costumado a não ter mais sustento
N'aquelles climas, do que a verde relva
Da mimosa campina, desfallece;
Nem mais, se seu senhor o affaga, encurva

Os pés, e cava o chão co'as mãos, e o valle
Rinchando atrôa, e açouta o ar co'as clinas.

Era alta noute, e carrancudo e triste
Negava o ceo involto em pobre manto
A luz ao mundo; murmurar se ouvia
Ao longe o rio, e menear-se o vento.
Respirava descanço a natureza:
So na outra margem não podia emtanto
O inquieto Cacambo achar socêgo.
No perturbado, interrompido somno
(Talvez fosse illusão) se lhe apresenta
A triste imagem de Cepé despido,
Pintado o rosto do temor da morte,
Banhado em negro sangue que corria
Do peito aberto, e nos pisados braços
Inda os signaes da misera cahida;
Sem adôrno a cabeça, e aos pés calcada
A rôta aljava e as descompostas pennas.
Quanto diverso do Cepé valente
Que no meio dos nossos espalhava
De po, de sangue e de suor cuberto,
O espanto, a morte! — E diz-lhe em tristes vozes:
"Foge, foge, Cacambo! E tu descanças
Tendo tam perto os inimigos? Torna,
Torna aos teus bosques; e nas patrias gruttas
Tua fraqueza e desventura encobre.
Ou se acaso inda vivem no teu peito
Os desejos de glória, ao duro passo
Resiste valoroso. Ah! tu que podes,
E tu que podes, põe as mãos no peito
A fortuna de Europa: agora é tempo,
Que descuidados da outra parte dormem.
Involve em fogo e fumo o campo; e paguem
O meu sangue e o teu sangue. Assim dizendo,
Se perdeu entre as nuvens, sacudindo
Sôbre as tendas no ar fumante tocha,
E assignala com chammas o caminho.

Acorda o Indio valoroso, e salta.
Longe da curva rede . . . .
O arco e as settas arrebata, e fere
O chão c'o pé; quer sôbre o largo rio
Ir peito a peito contrastar co'a morte.
Tem diante dos olhos a figura
Do caro amigo, e inda lhe escuta as vozes.

Pendura a um verde tronco as várias pennas
E o arco e as settas e a sonora aljava;
E onde mais manso e mais quieto o rio
Se estende e espraia sôbre a ruiva areia
Pensativo e turbado entra: com agua
Ja per címa do peito, as mãos e os olhos
Levanta ao ceo que elle não via, e ás ondas
O corpo entrega. Ja sabía emtanto
A nova empresa na limosa grutta
O patrio rio, e dando um geito á urna,
Fez que as aguas corressem mais serenas;
E o Indio afortunado a praia opposta
Tocou sem ser sentido. Aqui se aparta
Da margem guarnecida, e mansamente
Pelo silencio vai da noite escura
Buscando a parte d'onde vinha o vento:
La, como é uso do paiz, roçando
Dous lenhos entre si, desperta a chamma
Que ja se ateia nas ligeiras palhas,
E velozmente se propaga. Ao vento
Deixa Cacambo o resto e foge a tempo
Da perigosa luz: porêm na margem
Do rio quando a chamma abrasadora
Começa a allumear a noite escura.....
Fiando a vida aos animosos braços
De um alto precipicio ás negras ondas
Outra vez se lançou, e foi d'um salto
Ao fundo rio a visitar a areia.
Debalde gritam, e debalde ás margens
Corre a gente appressada. Elle entre tanto
Sacode as pernas e os nervosos braços,
Rompe as escumas assoprando, e a um tempo
Suspendido nas mãos, volvendo o rosto
Via nas aguas trémulas a imagem
Do arrebatado incêndio e se alegrava.
Não de outra sorte o cauteloso Ulysses
Vaidoso da ruína que causára
Viù abrasar de Troia os altos muros,
E a perjura cidade involta em fumo
Encostar-se no chão, e pouco a pouco
Desmaiar sôbre as cinzas........

Tanto se apressa que na quarta aurora
Per veredas occultas, viu de longe
A doce patria e os conhecidos montes
E o templo que tocava o ceo co'as grimpas.

Mas não sabía que a fortuna emtanto
Lhe preparava a última ruína.
Quanto sería mais ditoso! quanto
Melhor lhe fôra o acabar a vida
Na frente do inimigo em campo aberto,
Ou sôbre os restos de abrasadas tendas,
Obra de seu valor! Tinha Cacambo
Real esposa, a senhoril Lindoya,
De costumes suavissimos e honestos
Em verdes annos: com ditosos laços
Amor os tinha unido; mas apenas
Unido os tinha, quando ao som primeiro
Das trombetas lh'a arrebatou dos laços
A glória enganadora. Ou foi que Balda
Ingenhoso e subtil quiz desfazer-se
Da presença importuna e perigosa
Do Indio generoso; e desde aquella
Saúdosa manhan que a despedida
Presenciou dos dous amantes, nunca
Consentiu outra vez tornasse aos braços
Da formosa Lindoya, e descubria
Sempre novos pretextos de demora.
Tornar não esperado, e victorioso
Foi todo o seu delicto. Não consente
O cauteloso Balda que Lindoya
Chegue a fallar ao seu esposo; manda
Que uma escura prisão o esconda e aparte
Da luz do sol. Nem os reaes parentes,
Nem dos amigos a piedade, e o pranto
Da enternecida esposa abranda o peito
Do obstinado juiz: até que á fôrça
De desgostos, de mágoa e de saudade,
Per meio de um licor desconhecido
Que lhe deu compassivo o sancto padre,
Jaz o illustre Cacambo, — entre os gentios
Unico que na paz e em dura guerra
De virtude e valor deu claro exemplo.

Chorado occultamente, e sem as honras
De regio funeral, desconhecida
Pouca terra os honrados ossos cobre...

Crueis ministros, encumbri ao menos
A funesta notícia. Ai! que ja sabe
A assustada amantissima Lindoya
O successo infeliz. Quem a soccorre!

Que aborrecida de viver procura
Todos os meios de encontrar a morte;
Nem quer que o esposo longamente a espere
No reino escuro aonde se não ama.....

Salvas as tropas do nocturno incendio
Aos povos se avizinha o grande Andrade
Depois de afugentar os Indios fortes
Que a subida dos montes defendiam,
E rotos muitas vezes e espalhados
Os Tapes cavalleiros que arremeçam
Duas causas de morte em uma lança,
E em largo gyro todo o campo escrevem.....

Pizaram finalmente os altos riscos
De esclavada montanha que os infernos
C'o pêso opprime, e a testa altiva esconde
Na região que não perturba o vento.
Qual vê quem foge á terra pouco a pouco
Ir crescendo o horisonte que se encurva
Até que com os ceos o mar confina,
Nem tem á vista mais que o mare as ondas:
Assim quem olha do escarpado cume
Não ve mais do que o ceo; que o mais lh'o encobre
A tarda e fria nevoa escura e densa.
Mas quando o sol de la do eterno e fixo
Purpureo encôsto do dourado assento
Co'a creadora mão desfaz e corre
O veo cinzento de ondeadas nuvens,
Que alegre scena para os olhos! Podem
D'aquella altura, per espaço immenso,
Ver as longas campinas retalhadas
De tremulos ribeiros, claras fontes,
E lagos crystallinos, onde molha
As leves azas o lascivo vento;
Engraçados outeiros, fundos valles,
E arvoredos copados e confusos,
Verde theatro onde se admira quanto
Produziu a superflua natureza.
A terra soffredora de cultura
Mostra o rasgado seio; e as várias plantas,
Dando as mãos entre si, tecem compridas
Ruas per onde a vista saúdosa
Se estende e perde. O vagaroso gado
Mal se move no campo; e se divisam
Per entre as sombras da verdura, ao longe
As casas branquejando, e os altos templos.

Ajuntavam-se os Indios entretanto
No logar mais vizinho, onde o bom padre
Queria dar Lindoya por esposa
Ao seu Baldetta, e segurar-lhe o pôsto
E a régia auctoridade de Cacambo.
Estão patentes as douradas portas
Do grande templo; e na vizinha praça
Se vão dispondo de uma e de outra banda
As vistosas esquadras differentes.

Co'a chata frente de urucú tingida
Vinha o Indio Kobbé disforme e feio,
Que sustenta nas mãos pesada maça,
Com que abate no campo os inimigos,
Como abate a seara o rijo vento.
Traz comsigo os selvages da montanha,
Que comem os seus mortos, nem consentem
Que jamais lhes esconda a dura terra
No seu avaro seio o frio corpo
Do doce pae ou suspirado amigo.

Foi o segundo que de si fez mostra
O mancebo Pindó que succedêra
A Cepé no logar: inda em memoria
Do não vingado irmão, que tanto amava,
Leva negros pennachos na cabeça:
São vermelhas as outras pennas todas,
Côr que Cepé usara sempre em guerra.
Vão com elle os seus Tapes que se affrontam,
E que teem por injúria morrer velhos.

Segue-se Caitutú de regio sangue
E de Lindoya irmão. Não muito fortes
São os que elle conduz, mas são tam destros
No exercicio da frecha, que arrebatam
Ao verde papagaio o curvo bico
Voando pelo ar. Nem de seus tiros
O peixe prateado está seguro
No fundo do ribeiro. Vinham logo
Alegres Guanarís de amavel gesto.
Esta foi de Cacambo a esquadra antiga:
Pennas de côr do ceo trazem vestidas
Com cintas amarellas. — E Baldetta
Desvanecido a bella esquadra ordena
No seu jardim: até o meio a lança
Pintada de vermelho, e a testa e o corpo

Todo cuberto de amarellas plumas;
Pendente a rica espada de Cacambo;
E pelos peitos a travez lançada
Per cima do hombro esquerdo a verde faxa
De donde ao lado apposto a aljava desce.

N'um cavallo da côr da noite escura
Entrou na grande praça derradeiro
Tatú-Guaçú feroz, e vem guiando
Tropel confuso de cavalleria
Que combate desordenamente.
Trazem lanças nas mãos, e lhes defendem
Pelles de monstros os seguros peitos.....

.... Não faltava
Para se dar princípio á estranha festa
Mais que Lindoya. Ha muito lhe preparam
Todas de brancas pennas revestidas
Festões de flores as gentis donzellas.
Cançados de esperar, ao seu retiro
Vão muitos impacientes a buscá-la.
Estes da crespa Tanajura aprendem
Que entrára no jardim triste e chorosa
Sem consentir que alguem a acompanhasse.

Um frio susto corre pelas veias
De Caitutú, que deixa os seus no campo
E a irman per entre as sombras do arvoredo
Busca co'a vista e teme de encontrá-la.

Entram emfim na mais remota e interna
Parte de antigo bosque escuro e negro,
Onde aopé de uma lapa cavernosa
Cobre uma rouca fonte que murmura
Curva latada de jasmins e rosas.
Este logar delicioso e triste,
Cançada de viver, tinha escolhido
Para morrer a misera Lindoya.

La reclinada como que dormia
Na branda relva e nas mimosas flores;
Tinha a face na mão, e a mão no tronco
De um funebre cypreste que espalhava
Melancholica sombra. Mais de perto,
Descobrem que se enrola no seu corpo
Verde serpente, e lhe passeia e cinge
Pescoço e braços; e lhe lambe o seio.

Fogem de a ver assim sobresaltados,
E param cheios de temor ao longe;
E nem se atrevem de chamá-la, e temem
Que desperte assustada e irrite o monstro,
E fuja e apresse no fugir a morte.
Porêm o destro Caitutú, que treme
Do perigo da irman, sem mais demora
Dobrou as pontas do arco, e quiz tres vezes
Soltar o tiro, e vacillou tres vezes
Entre a íra e o temor. Emfim sacode
O arco, e faz voar a aguda setta,
Que toca o peito de Lindoya, e fere
A serpente na testa; e a boca e os dentes
Deixou cravados no vizinho tronco.
Açouta o campo co'a ligeira cauda
O irado monstro, e em tortuosos gyros
Se enrosca no cypreste e verte involto
Em negro sangue o livido veneno.

Leva nos braços a infeliz Lindoya
O desgraçado irmão que ao despertá-la
Conhece — com que dor! — no frio rosto
Os signaes do veneno, e ve ferido
Pelo dente subtil o brando peito.
Os olhos, em que amor reinava um dia,
Cheios de morte, e muda aquella lingua
Que ao surdo vento e aos echos tantas vezes
Contou a larga historia de seus males.
Nos olhos Caitutú não soffre o pranto,
E rompe em profundissimos suspiros,
Lendo na testa da fronteira grutta
De sua mão ja trémula gravado
O alheio crime e a voluntaria morte.....
Inda conserva o pallido semblante
Um não sei quê de magoade e triste
Que os coracões mais duros enternece:
Tanto era bella no seu rosto a morte!

CAMÕES.

IGNEZ DE CASTRO.

Passada ésta tam próspera victoria,
Tornado Afonso á Lusitana terra,
A se lograr da paz com tanta glória,
Quanta soube ganhar na dura guerra;
O caso triste e digno de memoria,
Que do sepulcro os homens desenterra,
Aconteceu da misera e mesquinha,
Que despois de ser morta foi rainha.

Tu so, tu, puro Amor, com fôrça crua,
Que os corações humanos tanto obriga,
Déste causa á molesta morte sua,
Como se fôra perfida inimiga.
Se dizem, fero Amor, que a sêde tua
Nem com lagrymas tristes se mitiga,
É porque queres aspero e tyranno
Tuas aras banhar em sangue humano.

Estavas, linda Ignez, posta em socêgo,
De teus annos colhendo o doce fruito,
N'aquelle engano da alma, ledo e cego,
Que a fortuna não deixa durar muito;
Nos saúdosos campos do Mondego
De teus formosos olhos nunca enxuito,
Aos montes ensinando, e ás hervinhas
O nome que no peito escripto tinhas.

Do teu principe alli te respondiam
As lembranças que na alma lhe moravam,
Que sempre ante seus olhos te traziam
Quando dos teus formosos se apartavam;
De noite em doces sonhos que mentiam,
De dia em pensamentos que voavam;
E quanto emfim cuidava, e quanto via,
Eram tudo memorias de alegria.

De outras bellas senhoras e princezas
Os desejados thalamos engeita;
Que tudo emfim tu, puro amor, desprezas
Quando um gesto suave te sujeita.
Vendo éstas namoradas estranhezas
O velho pae sesudo (que respeita
O murmurar do povo) e a phantasia
Do filho que casar-se não queria:

Tirar Ignez ao mundo determina,
Por lhe tirar o filho que tem preso;
Crendo c'o sangue so da morte indina,
Matar do firme amor o fogo acceso.
Que furor consentiu que a espada fina,
Que poude sustentar o grande pêso
Do furor Mauro, fosse alevantada
Contra uma fraca dama delicada?

Traziam-na os hòrrificos algozes
Ante o rei, ja movido a piedade,
Mas o povo com falsas e ferozes
Razões, á morte crua o persuade.
Ella com tristes e piedosas vozes
Sahidas so da mágoa e saudade
Do seu principe e filhos, que deixava,
Que mais que a propria morte a magoava:

Para o ceo crystallino alevantando
Com lágrymas os olhos piedosos;
Os olhos, porque as mãos lhe estava atando
Um dos duros ministros rigorosos:
E despois nos meninos attentando,
Que tam queridos tinha e tam mimosos
Cuja orphandade como mãe temia,
Para o avô cruel assi dizia:

Se ja nas brutas feras, cuja mente
Natura fez cruel de nascimento:
E nas aves agrestes, que somente
Nas rapinas aerias teem o intento;
Com pequenas crianças viu a gente
Terem tam piedoso sentimento;
Como co'a mãe de Nino ja mostraram,
E c'os irmãos que Roma edificaram:

Ó tu, que tens de humano o gesto e o peito,
(Se de humano é matar uma donzella

Fraca e sem fôrça, so por ter sujeito
O coração a quem soube vencê-la,)
A éstas criancinhas tem respeito,
Pois o não tens á morte escura d'ella:
Mova-te a piedade sua e minha,
Pois te não move a culpa que não tinha.

E se vencendo a Maura resistencia,
A morte sabes dar com fogo e ferro,
Sabe tambem dar vida com clemencia
A quem para perdê-la não fez êrro.
Mas se t'o assi merece ésta innocencia,
Põe-me em perpétuo e misero destêrro,
Na Scythia fria, ou la na Libya ardente,
Onde em lagrymas viva eternamente.

Põe-me onde se use toda a feridade,
Entre leões e tigres, e verei
Se n'elles achar posso a piedade
Que entre peitos humanos não achei:
Alli c'o amor intrinseco, e vontade
N'aquelle por quem mouro, criarei
Éstas reliquias suas que aqui viste,
Que refrigerio sejam da mãe triste.

Queria perdoar-lhe o rei, benino
Movido das palavras que o magoam;
Mas o pertinaz povo, e seu destino
Que d'ésta sorte o quiz, lhe não perdoam.
Arrancam das espadas de aço fino,
Os que por bom tal feito alli pregoam.
Contra uma dama, ó peitos carniceiros,
Feros vos amostrais, e cavalleiros?

Qual contra a linda môça Polyxena,
Consolação extrema da mãe velha,
Porque a sombra de Achilles a condena,
C'o ferro o duro Pyrrho se apparelha:
Mas ella os olhos, com que o ar serena,
(Bem como paciente e mansa ovelha)
Na misera mãe postos que endoudece,
Ao duro sacrificio se offerece:

Taes contra Ignez os brutos matadores
No collo de alabastro, que sustinha
As obras com que amor matou de amores

Aquelle que despois a fez rainha,
As espadas banhando, e as brancas flores
Que ella dos olhos seus regadas tinha,
Se encarniçavam férvidos e irosos,
No futuro castigo não cuidosos.

Bem podéras, ó sol, da vista d'estes,
Teus raios apartar aquelle dia,
Como da seva mesa de Thyestes,
Quando os filhos per mão de Atreu comia!
Vós, ó concavos valles, que podestes
A voz extrema ouvir da boca fria,
O nome do seu Pedro que lhe ouvistes,
Per muito grande espaço repetistes!

Assi como a bonina que cortada
Antes do tempo foi, candida e bella,
Sendo das mãos lascivas maltratada
Da menina que a trouxe na capella,
O cheiro traz perdido e a côr murchada:
Tal está morta a pallida donzella,
Sêccas do rosto as rosas, e perdida
A branca e viva côr co'a doce vida.

As filhas do Mondego a morte escura
Longo tempo chorando memoraram;
E por memoria eterna, em fonte pura
As lagrymas choradas transformaram:
O nome lhe pozeram, que inda dura,
Dos amores de Ignez que alli passaram.
Vêde que fresca fonte rega as flores,
Que lagrymas são a agua, e o nome amores.

VENUS

INTERCEDE A JUPITER POLOS PORTUGUEZES.

Ouviu-lhe éstas palavras piedosas
A formosa Dione; e commovida,
D'entre as nymphas se vai, que saúdosas
Ficaram d'ésta subita partida.
Ja penetra as estrellas luminosas,
Ja na terceira esphera recebida,
Avante passa; e la no sexto ceo
Para onde estava o Padre se moveo.

E como ia affrontada do caminho,
Tam formosa no gesto se mostrava,
Que as estrellas e o ceo e o ar vizinho
E tudo quanto a via namorava.
Dos olhos, onde faz seu filho o ninho,
Uns espiritos vivos inspirava
Com que os pólos gelados accendia,
E tornava do fogo a esphera fria.

E por mais namorar o soberano
Padre, de quem foi sempre amada e cara,
Se lh' apresenta assi como ao Troiano
Na selva Idea ja se apresentára.
Se a víra o caçador que o vulto humano
Perdeu vendo Diana na agua clara,
Nunca os famintos galgos o mataram,
Que primeiro desejos o acabaram.

Os crespos fios d'ouro se esparziam
Pelo collo que a neve escurecia;
Andando, as lacteas tetas lhe tremiam,
Com quem amor brincava, e não se via:
Da alva petrina flammas lhe sahiam,
Onde o menino as almas accendia;
Pelas lisas columnas lhe trepavam
Desejos que como hera se enrolavam.

C'um delgado cendal as partes cobre,
De quem vergonha é natural reparo;
Porêm nem tudo esconde, nem descobre
O veo dos roxos lirios pouco avaro:
Mas para que o desejo accenda e dobre,
Lhe põe diante aquelle objecto raro.
Ja se sentem no ceo per toda a parte
Ciumes em Vulcano, amor em Marte.

E mostrando no angelico semblante
C'o riso uma tristeza misturada;
Como dama que foi do incauto amante
Em brincos amorosos maltratada,
Que se aqueixa e se ri n'um mesmo instante,
E se torna entre alegre magoada:
D'ésta arte a deusa, a quem nenhuma iguala,
Mais mimosa que triste ao Padre falla.

Sempre eu cuidei, ó Padre poderoso,
Que para as cousas que eu do peito amasse

Te achasse brando, affabil e amoroso,
Postoque a algum contrário lhe pezasse:
Mas pois que contra mi te vejo iroso,
Sem que t'o merecesse, nem te errasse,
Faça-se como Baccho determina;
Assentarei emfim que fui mofina.

Este povo que é meu, por quem derramo
As lagrymas que em vão cahidas vejo,
Que assás de mal lhe quero, pois que o amo,
Sendo tu tanto contra meu desejo:
Por elle a ti rogando chóro e bramo,
E contra minha dita emfim pelejo.
Ora pois, porque o amo é mal tratado,
Quero-lhe querer mal, será guardado.

Mas moura emfim nas mãos das brutas gentes,
Que pois eu fui... E n'isto, de mimosa
O rosto banha em lagrymas ardentes,
Como c'o orvalho fica a fresca rosa:
Calada um pouco, como se entre os dentes
Se lhe impedíra a falla piedosa;
Torna a segui-la; e indo per diante,
Lhe atalha o poderoso e gran' Tonante.

E d'éstas brandas mostras commovido,
Que moveram de um tigre o peito duro;
C'o vulto alegre, qual do ceo subido
Torna sereno e claro o ar escuro;
As lagrymas lhe alimpa, e accendido
Na face a beija, e abraça o collo puro;
De modo que d'alli, se so se achára,
Outro novo Cupido se gerára.

E c'o seu apertando o rosto amado,
Que os saluços e lagrymas augmenta;
Como menino da ama castigado,
Que quem no affaga, o chôro lhe accrescenta;
Por lhe pôr em socêgo o peito irado,
Muitos casos futuros lhe apresenta:
Dos fados as entranhas revolvendo,
D'ésta maneira emfim lhe está dizendo:

Formosa filha minha, não temais
Perigo algum nos vossos Lusitanos;
Nem que ninguem comigo possa mais

Que esses chorosos olhos soberanos:
Que eu vos prometto, filha, que vejais
Esquecerem-se Gregos e Romanos
Polos illustres feitos que ésta gente
Ha de fazer nas partes do Orirnte.

Que se o facundo Ulysses escapou
De ser na Ogygia ilha eterno escravo;
E se Antenor os seios penetrou
Illyricos, e a fonte de Timavo;
E se o piedoso Eneas navegou
De Scylla e de Charybdis o mar bravo;
Os vossos, mores cousas attentando,
Novos mundos ao mundo irão mostrando.

Fortalezas, cidades e altos muros
Per elles vereis, filha, edificados;
Os Turcos bellacissimos e duros,
D'elles sempre vereis desbaratados;
Os reis da India livres e seguros
Vereis ao rei potente subjugados:
E per elles, de tudo emfim senhores,
Serão dadas na terra leis melhores.

Vereis este que agora pressuroso
Per tantos medos o Indo vai buscando,
Tremer d'elle Neptuno de medroso,
Sem vento suas aguas encrespando.
Oh caso nunca visto e milagroso,
Que trema e ferva o mar, em calma estando!
Oh gente forte e de altos pensamentos,
Que tambem d'ella hão medo os elementos!

Vereis a terra que a agua lhe tolhia,
Que inda ha de ser um pôrto mui decente,
Em que vão descançar da longa via
As naus que navegarem do Occidente.
Toda ésta costa emfim, que agora ordia
O mortifero engano, obediente
Lhe pagará tributos, conhecendo
Não podêr resistir ao Luso horrendo.

E vereis o mar Roxo tam famoso
Tornar-se-lhe amarello de enfiado;
Vereis de Ormuz o reino poderoso
Duas vezes tomado e subjugado:

Alli vereis o Mouro furioso
De suas mesmas settas traspassado;
Que quem vai contra os vossos, claro veja
Que se resiste, contra si peleja.

Vereis a inexpugnabil Dio forte,
Que dous cercos terá, dos vossos sendo;
Alli se mostrará seu preço e sorte,
Feitos de armas grandissimos fazendo:
Invejoso vereis o gran' Mavorte
Do peito lusitano fero e horrendo.
Do Mouro alli verão que a voz extrema
Do falso Mafamede ao ceo blasphema.

Goa vereis aos Mouros ser tomada,
A qual virá despois a ser senhora
De todo o Oriente, e sublimada
C'os triumphos da gente vencedora:
Alli suberba, altiva e exalçada,
Ao Gentio que os idolos adora
Duro freio porá, e a toda a terra
Que cuidar de fazer aos vossos guerra.

Vereis a fortaleza sustentar-se
De Cananor com pouca fôrça e gente;
E vereis Calecut desbaratar-se,
Çidade populosa e tam potente:
E vereis em Cochim assignalar-se
Tanto um peito suberbo e insolente,
Que cithara jamais cantou victoria,
Que assi mereça eterno nome e glória.

Nunca com Marte instructo e furioso,
Se viu ferver Leucate, quando Augusto
Nas civis Accias guerras animoso,
O capitão venceu Romano injusto,
Que dos povos de Aurora, e do famoso
Nilo, e do Bactra Scythico e robusto,
A victoria trazia, e presa rica,
Preso da Egypcia linda e não pudica:

Como vereis o mar fervendo acceso,
C'os incendios dos vossos pelejando,
Levando o Idolátra e o Mouro preso,
De nações differentes triumphando.
E sujeita a rica Aurea-Chersoneso,

Até o longinquo China navegando,
E as ilhas mais remotas do Oriente;
Ser-lhe-ha todo o Oceano obediente.

De modo, filha minha, que de geito
Amostrarão esfôrço mais que humano,
Que nunca se verá tam forte peito,
Do Gangetico mar ao Gaditano,
Nem das Boreaes ondas ao estreito
Que mostrou o aggravado Lusitano;
Postoque em todo o mundo, de affrontados,
Resuscitassem todos os passados.

ADAMASTOR.

Porêm ja cinco soes eram passados
Que d'alli nos partiramos, cortando
Os máres nunca d'outrem navegados,
Prosperamente os ventos assoprando;
Quando uma noite estando descuidados,
Na cortadora proa vigiando,
Uma nuvem, que os ares escurece,
Sôbre nossas cabeças apparece.

Tam temerosa vinha, e carregada,
Que poz nos corações um grande medo:
Bramindo o negro mar de longe brada,
Como se désse em vão n'algum rochedo.
Ó Potestade, disse, sublimada!
Que ameaço divino, ou que segredo
Este clima e este mar nos apresenta,
Que mor cousa parece que tormenta?

Não acabava, quando uma figura
Se nos mostra no ar, robusta e valida,
De disforme e grandissima estatura,
O rosto carregado, a barba esqualida:
Os olhos encovados, e a postura
Medonha e má, e a côr terrena e pallida,
Cheios de terra e crespos os cabellos,
A boca negra, os dentes amarellos.

Tam grande era de membros, que bem posso
Certificar-te que este era o segundo
De Rhodes estranhissimo colosso,

Que um dos sete milagres foi do mundo:
C'um tom de voz nos falla horrendo e grosso,
Que pareceu sahir do mar profundo:
Arrepiam-se as carnes e o cabello
A mi e a todos, so de ouvi-lo e ve-lo.

E disse: O gente ousada mais que quantas
No mundo commetteram grandes cousas,
Tu que per guerras cruas, taes e tantas,
E por trabalhos vãos nunca repousas:
Pois os vedados terminos quebrantas
E navegar meus longos máres ousas,
Que eu tanto tempo ha que guardo e tenho,
Nunca arados d'estranho ou proprio lenho:

Pois vens ver os segredos escondidos
Da natureza e do humido elemento,
A nenhum grande humano concedidos
De nobre ou de immortal merecimento:
Ouve os damnos de mi, que apercebidos
Estão a teu sobejo atrevimento,
Per todo o largo mar, e pela terra,
Que inda has de subjugar com dura guerra.

Sabe que quantas naus ésta viagem
Que tu fazes, fizerem de atrevidas,
Inimiga terão ésta paragem,
Com ventos e tormentas desmedidas:
E da primeira armada, que passagem
Fizer per éstas ondas insoffridas,
Eu farei d'improviso tal castigo,
Que seja mor o damno que o perigo.

Aqui espero tomar, senão me engano,
De quem me descobriu summa vingança;
E não se acabará so n'isto o dano
De vossa pertinace confiança:
Antes em vossas naus vereis cada anno
(Se é verdade o que meu juizo alcança)
Naufragios, perdições de toda sorte,
Que o menor mal de todos seja a morte.

E do primeiro illustre que a ventura
Com fama alta fizer tocar os ceos,
Serei eterna e nova sepultura,
Per juizos incognitos de Deos:

Aqui porá da Turca armada dura
Os suberbos e prosperos tropheos;
Comigo de seus damnos o ameaça
A destruída Quiloa com Mombaça.

Outro tambem virá de honrada fama,
Liberal, cavalleiro, enamorado
E comsigo trara a formosa dama,
Que amor por gran' mercê lhe terá dado:
Triste ventura e negro fado os chama
N'este terreno meu, que duro e irado
Os deixará d'um cru naufragio vivos,
Para verem trabalhos excessivos.

Verão morrer com fome os filhos caros,
Em tanto amor gerados e nascidos;
Verão os Cafres asperos e avaros
Tirar á linda dama seus vestidos:
Os crystallinos membros, e preclaros,
Á calma, ao frio, ao ar verão despidos,
Despois de ter pizada longamente
C'os delicados pés a areia ardente.

E verão mais os olhos que escaparem
De tanto mal, de tanta desventura,
Os dous amantes miseros ficarem
Na férvida e implacabil espessura.
Alli, despois que as pedras abrandarem
Com lagrymas de dor, de mágoa pura,
Abraçados as almas soltarão
Da formosa e miserrima prisão.

Mais ia per diante o monstro horrendo
Dizendo nossos fados, quando alçado
Lhe disse eu: Quem es tu? que esse estupendo
Corpo, certo me tem maravilhado.
A boca e os olhos negros retorcendo,
E dando um espantoso e grande brado,
Me respondeu com voz pesada e amára,
Como quem da pergunta lhe pesára:

Eu sou aquelle occulto e grande cabo,
A quem chamais vós outros Tormentorio;
Que nunca a Ptolemeo, Pomponio, Strabo,
Plinio, e quantos passaram, fui notorio:
Aqui toda a Africana costa acabo

N'este meu nunca visto promontorio,
Que para o pólo Antarctico se estende,
A quem vossa ousadia tanto offende.

Fui dos filhos asperrimos da terra,
Qual Encelado, Egeo e o Centimano;
Chamei-me Adamastor, e fui na guerra
Contra o que vibra os raios de Vulcano:
Não que puzesse serra sôbre serra,
Mas conquistando as ondas do Oceano,
Fui capitão do mar, per onde andava
A armada de Neptuno, que eu buscava.

Amores da alta esposa de Peleo
Me fizeram tomar tamanha empreza;
Todas as deusas desprezei do ceo,
So por amar das aguas a princeza:
Um dia a vi co'as filhas de Nereo,
Sahir nua na praia; e logo presa
A vontade senti de tal maneira,
Que inda não sinto cousa que mais queira.

Como fosse impossibil alcançá-la
Pola grandeza feia de meu gesto,
Determinei per armas de tomá-la,
E a Doris este caso manifesto:
De medo a deusa então por mi lhe falla;
Mas ella c'um formoso riso honesto
Respondeu: Qual será o amor bastante
De nympha que sustente o d'um gigante?

Com tudo por livrarmos o Oceano
De tanta guerra, eu buscarei maneira,
Com que com minha honra escuse o dano:
Tal resposta me torna a mensageira.
Eu que cahir não pude n'este engano,
(Que é grande dos amantes a cegueira)
Encheram-me com grandes abondanças
O peito de desejos e esperanças.

Ja nescio, ja da guerra desistindo,
Uma noite de Doris promettida,
Me apparece de longe o gesto lindo
Da branca Thetis unica, despida:
Como doudo corri, de longe abrindo
Os braços para aquella que era vida

D'este corpo, e começo os olhos bellos
A lhe beijar, as faces, e os cabellos.

Oh que não sei de nojo como o conte!
Que crendo ter nos braços quem amava,
Abraçado me achei c'um duro monte
De aspero mato e de espessura brava,
Estando c'um penedo fronte a fronte,
Qne eu polo rosto angelico apertava:
Não fiquei homem não, mas mudo e quedo,
E junto d'um penedo outro penedo.

Ó nympha a mais formosa do Oceano,
Ja que minha presença não te agrada,
Que te custava ter-me n'este engano,
Ou fosse monte, nuvem, sonho, ou nada?
D'aqui me parto irado e quasi insano
Da mágoa e da deshonra alli passada,
A buscar outro mundo, onde não visse
Quem de meu pranto e de meu mal se risse.

Eram ja n'este tempo meus irmãos
Vencidos, e em miseria extrema postos;
E, por mais segurar-se os deuses vãos,
Alguns a varios montes sotopostos:
E como contra o ceo não valem mãos,
Eu que chorando andava meus desgostos,
Comecei a sentir do fado imigo
Por meus atrevimentos o castigo.

Converte-se-me a carne em terra dura,
Em penedos os ossos se fizeram;
Estes membros que ves e ésta figura
Per éstas longas aguas se estenderam:
Emfim, minha grandissima estatura
N'este remoto cabo converteram
Os deuses, e por mais dobradas mágoas,
Me anda Thetis cercando d'estas agoas.

Assi contava, e c'um medonho chôro
Subito d'ante os olhos se apartou;
Desfez-se a nuvem negra, e c'um sonoro
Bramido, muito longe o mar soou.
Eu, levantando as mãos ao sancto côro
Dos Anjos, que tam longe nos guiou,
A Deus pedi que removesse os duros
Casos que Adamastor contou futuros.

ALMA MINHA GENTIL.

Alma minha gentil, que te partiste
Tam cedo d'ésta vida descontente;
Repousa la no ceo eternamente,
E via eu ca na terra sempre triste.

Se la no assento ethereo, onde subiste,
Memória d'ésta vida se consentente,
Não te esqueças d'aquelle amor ardente,
Que ja nos olhos meus tam puro viste.

E se vires que póde merecer-te
Alguma cousa a dor que me ficou
Da mágoa, sem romedio, de perder-te;

Roga a Deus que teus annos encurtou,
Que tam cedo de ca me leve a ver-te,
Quam cedo de meus olhos te levou.

ANÓNIMO.

HELO, HELO POR DO VIENE.

Helo, helo por do viene
El moro por la calzada,
Caballero á la gineta
Encima una yegua baya,
Borceguíes marroquíes
Y espuela de oro calzada,
Una adarga ante los pechos
Y en su mano una azagaya,
Mira y dice á esa Valencia:
— De mal fuego seas quemada,
Primero fuiste de moros
Que de cristianos ganada.
Si la lanza no me miente,
A moros serás tornada,
Y á aquel perro de aquel Cid
Prenderélo por la barba,
Su muger doña Jimena
Será de mí captivada,
Y su hija Urraca Hernandez
Será la mi enamorada,
Despues de yo harto della
La entregaré á mis compañas. —
El buen Cid no está tan lejos
Que todo no lo escuchára.
— Venid vos acá, mi fija,
Mi fija doña Urraca,
Dejad las ropas continas
Y vestid ropas de Pascua,
A aquel moro hi de perro
Detiénemelo en palabras,
Mientras yo ensillo á Babieca
Y me ciño la mi espada.
La doncella muy fermosa
Se paró á una ventana,
El moro desque la vido
Desta suerte le fablára:
— Alá te guarde, señora,
Mi señora doña Urraca.
— Asi faga á vos, señor,
Buena sea vuestra llegada.

Siete años ha, rey, siete,
Que soy vuestra enamorada.
— Otros tantos ha, señora,
Que os tengo dentro en mi alma. —
Ellos estando en aquesto
El buen Cid ya se asomaba.
— A Dios, á Dios mi señora,
La mi linda enamorada,
Que del caballo Babieca
Yo bien oigo la patada. —
Do la yegua pone el pié
Babieca pone la pata.
El Cid fablára al caballo,
Bien oireis lo que fablaba:
— Reventar debia la madre
Que á su hijo no esperaba. —
Siete vueltas la rodea
Al derredor de una jara,
La yegua que era ligera
Muy adelante pasaba
Fasta llegar cabe un rio
Adonde una barca estaba;
El moro desque la vido
Con ella bien se folgaba,
Grandes gritos da al barquero
Que le allegase la barca:
El barquero es diligente,
Túvosela aparejada,
Embarcóse presto en ella
Que no se detuvo nada.
Estando el moro embarcado
El buen Cid se llegó al agua
Y por ver al moro en salvo
De tristeza reventaba,
Mas con la furia que tiene
Una lanza le arrojaba,
Y dijo: — Coged, mi yerno,
Arrecogedme esa lanza,
Que quizá tiempo verná
Que os será bien demandada.

JORGE MONTEMAYOR.

ALCÉ LOS OJOS POR VEROS.

Alcé los ojos por veros,
Bajélos despues que os ví,
Porque no hay pasar de allí
Ni otro bien sino quereros.
¿Qué mas gloria que miraros,
Si os entiende el que os miró?
Porque nadie os entendió
Que canse de contemplaros:
Y aunque no pueda entenderos
Como yo no os entendí,
Estará fuera de sí
Cuando no muera por veros.
Si mi pluma otras loaba,
Ensayóse en lo menor,
Pues todas son borrador
De lo que en vos trasladaba:
Y si antes de quereros
Por otra alguna escribí,
Creed que no es porque la ví,
Mas porque esperaba veros.
Mostróse en vos tan sutil
Naturaleza, y tan diestra,
Que una sola faccion vuestra
Hará hermosas cien mil:
La que llega á pareceros
E lo menos que en vos ví,
Ni puede pasar de allí,
Ni el que os mira, sin quereros.
Quien ve cual os hizo Dios
Y ve otra muy hermosa,
Parece que ve una cosa
Qué en algo quiso ser vos:
Mas si os ve como ha de veros
Y como, señora, os ví,
No hay comparacion allí
Ni gloria sino quereros.

ANÓNIMO.

CON EL VIENTO MURMURAN.

Con el viento murmuran,
Madre, las hojas;
Y al sonido me duermo
Bajo su sombra.
Sopla un manso viento
Alegre y suave,
Que mueve la nave
De mi pensamiento;
Dame tal contento.
Que me parece
Que el cielo me ofrece
Bien á deshora;
Y al sonido me duermo
Bajo su sombra.
Si acaso recuerdo,
Me hallo entre las flores,
Y de mis dolores
Apenas me acuerdo;
De vista los pierdo
Del sueño vencida,
Y dame la vida
El son de las hojas;
Y al sonido me duermo
Bajo su sombra.

ANÓNIMO.

ROMANCES DE ABENÁMAR.

Asi no marchite el tiempo
El abril de tu esperanza,
Que me digas, Tarfe amigo,
¿Dónde podré ver á Zaida?
La forastera te digo,
Aquella recien casada,
La de los rubios cabellos,
Y mas que cabellos gracias:
Aquella que en menosprecio
De las damas cortesanas
Celebran los moros nobles
Con gloriosas alabanzas.
Voy por vella á la mezquita,
Por vella voy á las zambras,
Y aunque tan caro me cuesta
No puedo velle la cara.
Encúbrese de mis ojos,
Cierta señal que me agravia,
Y aunque mas, Tarfe, me digas,
No tengo zelos sin causa.
Despues que á Granada vine,
¡Nunca viniera á Granada!
Sale mi alcaide de noche,
Y aun no viene á la mañana.
Enfádanle mis caricias,
Y estar conmigo le enfada:
¡No es mucho que yo le canse,
Si en otra parte descansa!
Si está en el jardin conmigo,
Si está conmigo en la cama,
No solo las ombras niega,
Mas niégame las palabras:
Si le digo: Vida mia,
Me responde: Mis entrañas,
Pero con una tibieza
Y un hielo que me las rasga:
Y mientras mas le regalo,
Como trae vestida el alma
De pensamientos traidores.

Enséñame las espaldas.
Si me enlazo de su cuello,
Baja los ojos, y baja
La cabeza, y de mis brazos
Da vuelta y se desenlaza,
Arrojando unos suspiros
Del infierno de sus ansias,
Que mis sospechas enciende
Y mis contentos abrasa:
Si la causa le pregunto,
Dice que yo soy la causa;
Y miente, que allí me tiene
Ociosa y enamorada:
Pues decir que le he ofendido,
En infiernos de amor arda,
Si despues que le conozco
Me he asomado á la ventana;
Si he tomado mano agena,
Ni he visto toros ni cañas,
Y si en parte sospechosa
Se han estampado mis plantas:
Y Mahoma me maldiga,
Si por guardarse en mi casa
La ley de su gusto sola,
La de su Alcoran se guarda.
¿Mas para qué gasto tiempo
En darte cuentas tan largas,
Si el alcance que le he hecho
Tú lo sabes, y lo callas?
No jures, que no te creo.
¡Aquella muger mal haya,
Que de vuestros juramentos
Redes para el gusto labra!
Que son traidores los hombres,
Como sus promesas falsas,
Muerto el fuego desparecen
Como escritas en el agua:
¡Del prometer al cumplir
Qué jornadas hay tan largas!
¡Qué ventas en el camino
Tan yermas y tan cerradas!
¡Ay Dios! que me acuerdo cuando...
Aquí el aliento me falta,
Una congoja me viene:
Tenme, Tarfe, no me caiga: —
Dijo llorando Adalifa,

Zelosa de su Abenámar,
Y en brazos del moro Tarfe
Se ha quedado desmayada.

ANÓNIMO.

ROMANCES DE GAZUL.

Sale la estrella de Vénus
Al tiempo que el sol se pone,
Y la enemiga del dia
Su negro manto descoge;
Y con ella un fuerte moro
Semejante á Rodamonte,
Sale de Sidonia airado;
De Jerez la vega corre
De donde entra Guadalete
Al mar de España, y por donde
De Santa María el puerto
Recibe famoso nombre.
Desesperado camina,
Que siendo en linage noble,
Le deja su dama ingrata
Porque se suena que es pobre,
Y aquella noche se casa
Con un moro feo y torpe,
Porque es alcaide en Sevilla
Del alcázar y la torre.
Quejábase tiernamente
De un agravio tan enorme,
Y á sus palabras la vega
Con dulces ecos responde:
— Zaida, dice, mas airada
Que el mar que las naves sorbe,
Mas dura é inexorable
Que las entrañas de un monte,
¿Cómo permites, cruel,
Despues de tantos favores,
Que de prendas de mi alma
Agena mano se adorne?
¿Es posible que te abraces
Á las cortezas de un roble,

Y dejes el árbol tuyo
Desnudo de fruta y flores?
¿Dejas al noble Gazul,
Dejas tres años de amores,
Y das la mano á Albenzaide,
Que aun apenas le conoces?
Dejas un pobre muy rico,
Y un rico muy pobre escoges,
Pues las riquezas del cuerpo
A las del alma antepones.
Alá permita, enemiga,
Que te aborrezca y le adores,
Y que por zelos suspires,
Y por ausencia le llores,
Y que de noche no duermas,
Y de dia no reposes,
Y en la cama le fastidies,
Y que en la mesa le enojes,
Y en las fiestas y las zambras
No se vista tus colores,
Ni aun para verlas permita
Que á la ventana te asomes;
Y menosprecie en las cañas,
Para que mas te alborotes,
El almaizar que le labres
Y la manga que le bordes,
Y se ponga el de su amiga
Con la cifra de su nombre,
A quien le dé los cautivos,
Cuando de la guerra torne;
Y en batalla de cristianos
De velle muerto te asombres,
Y plegue á Alá que suceda
Cuando la mano le tomes;
Y si le has de aborrecer,
Que largos años le goces,
Que es la mayor maldicion
Que pueden darte los hombres. —
Con esto llegó á Jerez
A la mitad de la noche;
Halló el palacio cubierto
De luminarias y voces;
Y los moros fronterizos,
Que por todos lados corren
Con sus hachas encendidas
Y con libreas conformes.

Delante del desposado
En los estribos alzóse,
Y arrojándole la lanza
De parte á parte pasóle.
Alborotóse la plaza,
Desnudó el moro el estoque,
Y por mitad de la gente
Hácia Sidonia volvióse.

ESPRONCEDA.

CANCION DEL PIRÀTA.

Con diez cañones por banda,
Viento en popa á toda vela,
No corta el mar, sino vuela
Un velero bergantin:
Bajel pirata que llaman
Por su bravura el *Temido*,
En todo mar conocido
Del uno al otro confin.
La luna en el mar rïela,
En la lona gime el viento,
Y alza en blando movimiento
Olas de plata y azul;
Y ve el capitan pirata,
Cantando alegre en la popa,
Asia á un lado, al otro Europa,
Y allá á su frente Stambul.

"Navega, velero mio,
Sin temor,
Que ni enemigo navío,
Ni tormenta, ni bonanza
Tu rumbo á torcer alcanza,
Ni á sujetar tu valor.

"Veinte presas
Hemos hecho

A despecho
Del inglés,
Y han rendido
Sus pendones
Cien naciones
A mis piés.

"Que es mi barco mi tesoro,
Que es mi Dios la libertad,
Mi ley la fuerza y el viento,
Mi única patria la mar.

"Allá muevan feroz guerra
Ciegos reyes
Por un palmo mas de tierra:
Que yo tengo aquí por mio
Cuanto abarca el mar bravío,
A quien nadie impuso leyes.

"Y no hay playa,
Sea cualquiera,
Ni bandera
De esplendor,
Que no sienta
Mi derecho,
Y dé pecho
A mi valor.

"Que es mi barco mi tesoro....

"A la voz de "¡barco viene!"
Es de ver
Como vira y se previene
A todo trapo á escapar:
Que yo soy el rey del mar,
Y mi furia es de temer.

"En las presas
Yo divido
Lo cogido
Por igual:
Solo quiero
Por riqueza
La belleza
Sin rival.

"Que es mi barco mi tesoro...

"¡Sentenciado estoy á muerte!
Yo me rio:
No me abandone la suerte,
Y al mismo que me condena,
Colgaré de alguna entena,
Quizá en su propio navío.

"Y si caigo,
¿Qué es la vida?
Por perdida
Ya la dí,
Cuando el yugo
Del esclavo,
Como un bravo,
Sacudí.

"Que es mi barco mi tesoro....

"Son mi música mejor
Aquilones:
El estrépito y temblor
De los cables sacudidos,
Del negro mar los bramidos
Y el rugir de mis cañones.

"Y del trueno
Al son violento,
Y del viento
Al rebramar,
Yo me duermo
Sosegado,
Arrullado
Por el mar.

"Que es mi barco mi tesoro,
Que es mi Dios la libertad,
Mi ley la fuerza y el viento,
Mi única patria la mar."

FRESCA, LOZANA, PURA Y OLOROSA.

Fresca, lozana, pura y olorosa,
Gala y adorno del pensil florido,
Gallarda puesta sobre el ramo erguido,
Fragancia esparce la naciente rosa;

Mas si el ardiente sol lumbre enojosa
Vibra del can en llamas encendido,
El dulce aroma y el color perdido,
Sus hojas lleva el aura presurosa.
Así brilló un momento mi ventura
En alas del amor, y hermosa nube
Fingí tal vez de gloria y de alegría;
Mas ¡ ay! que el bien trocóse en amargura;
Y deshojada por los aires sube
La dulce flor de la esperanza mia.

DÉBIL MORTAL, NO TE ASUSTE.

Débil mortal, no te asuste
Mi oscuridad ni mi nombre;
En mi seno encuentra el hombre
Un término á su pesar.
Yo compasiva le ofrezco
Léjos del mundo un asilo,
Donde á mi sombra tranquilo
Para siempre duerma en paz.

Isla yo soy de reposo
En medio el mar de la vida,
Y el marinero allí olvida
La tormenta que pasó:
Allí convidan al sueño
Aguas puras sin murmullo,
Allí se duerme al arrullo
De una brisa sin rumor.

Soy melancólico sauce
Que su ramaje doliente
Inclina sobre la frente
Que arrugara el padecer;
Y áduerme al hombre, y sus sienes
Con frèsco jugo rocía,
Mientras el ala sombría
Bate el olvido sobre él.

Soy la vírgen misteriosa
De los últimos amores,
Y ofrezco un lecho de flores
Sin espinas ni dolor,
Y amante doy mi cariño

Sin vanidad ni falsía;
No doy placer ni alegría;
Mas es eterno mi amor.

En mí la ciencia enmudece,
En mí concluye la duda,
Y árida, clara y desnuda
Enseño yo la verdad;
Y de la vida y la muerte
Al sabio muestro el arcano,
Cuando al fin abre mi mano
La puerta á la eternidad.

Ven, y tu ardiente cabeza
Entre mis brazos reposa;
Tu sueño, madre amorosa,
Eterno regalaré:
Ven, y yace para siempre
En blanda cama mullida,
Donde el silencio convida
Al reposo y al no ser.

Deja que inquieten al hombre,
Que loco al mundo se lanza,
Mentiras de la esperanza,
Recuerdos del bien que huyo:
Mentira son sus amores,
Mentira son sus victorias,
Y son mentira sus glorias,
Y mentira su ilusion.

Cierre mi mano piadosa
Tus ojos al blando sueño,
Y empape suave beleño
Tus lágrimas de dolor:
Yo calmaré tu quebranto,
Y tus dolientes gemidos,
Apagando los latidos
De tu herido corazon.

LOPE DE VEGA.

LA NIÑA Á QUIEN DIJO EL ÁNGEL.

La niña á quien dijo el ángel
Que estaba de gracia llena
Cuando de ser de Dios madre
Le trujo tan altas nuevas,
Ya le mira en un pesebre,
Llorando lágrimas tiernas,
Que obligándose á ser hombre,
Tambien se obliga á sus penas.
"¿Qué teneis, dulce Jesus?
Le dice la niña bella;
¿Tan presto sentis, mis ojos,
El dolor de mi pobreza?
"Yo no tengo otros palacios
En que recibiros pueda,
Sino mis brazos y pechos,
Que os regalan y sustentan.
"No puedo mas, amor mio;
Porque si yo mas pudiera,
Vos sabeis que vuestros cielos
Envidiaran mi riqueza."
El niño recien nacido
No mueve la pura lengua,
Aunque es la sabiduría
De su eterno Padre inmensa.
Mas revelándole al alma
De la Vírgen la respuesta,
Cubrió de sueño en sus brazos
Blandamente sus estrellas.
Ella entonces desatando
La voz regalada y tierna,
Así tuvo á su armonía
La de los cielos suspensa:
"Pues andais en las palmas,
Ángeles santos,
Que se duerme mi niño,
Tened los ramos.
"Palmas de Belen,
Que mueven airados

Los furiosos vientos,
Que suenan tanto,
No le hagais ruido,
Corred mas paso;
Que se duerme, etc.
"El niño divino,
Que está cansado
De llorar en la tierra
Por su descanso;
Sosegar quiere un poco
Del tierno llanto,
Que se duerme, etc.
"Rigurosos hielos
Le están cercando;
Ya veis que no tengo
Con qué guardarlo;
Ángeles divinos,
Que vais volando,
Que se duerme mi niño,
Tened los ramos."

HERMOSAS ALAMEDAS.

Hermosas alamedas
Deste prado florido,
Por donde entrar el sol pretende en vano;
Fuentes puras y ledas,
Que con manso rüido
Á las aves llevais el canto llano;
Monte de nieve cano,
A quien te mira plata,
Hasta que el sol en agua te desata;
Con diferentes ojos
Os miran mis cuidados,
Pareciéndome espejos diferentes,
Pues veo los enojos
De los tiempos pasados,
Para llorar los que perdí presentes;
Montes, árboles, fuentes,
Estadme un rato atentos;
Veréis que he puesto en paz mis pensamientos.
En gran lugar se puso
¡Oh santas soledades!
Quien goza el bien que vuestro campo encierra,

Y libre del confuso
Rumor de las ciudades,
Es dueño de sí mismo en poca tierra,
Adonde ni la guerra
Sus paces interrompe,
Ni ajeno yugo su silencio rompe.
Ni por olicio grave
Que el mas indigno tenga,
La envidia ó la lisonja le lastima,
Ni espera que la nave
Del indio á España venga
Preñada del metal que el mundo estima;
Ya el duro mar la oprima,
O ya segura quede,
Ni le puede quitar, ni darle puede.
Ni amor con blando sueño
De imaginar suave
Al suyo dió solícitos desvelos,
Ni adora tierno dueño,
Ni se queja del grave,
Ni sus méritos puso contra celos;
Que si á los mismos cielos
No toca el señorío,
¿Por qué ha de ser esclavo el albedrío?
Agradecida mira
La planta, que á su mano,
Porque la puso, le rindió tributo;
Y contento, se admira
De ver que el cortesano
De tantas esperanzas pierda el fruto;
Que no hay rey absoluto
Como el que por sus leyes
Conoce desde léjos á los reyes.
Siempre el hombre discreto
Donde el poder alcanza
El apariencia del vivir limita.
Dichoso el que este efeto
Ha dado á su esperanza,
Y del caer las ocasiones quita;
Si en la tierra que habita
Los ojos pone atentos,
Aun no pasa de alli los pensamientos.
Quien no sirve ni ama,
Ni teme ni desea,
Ni pide ni aconseja al poderoso,
Y con honesta fama

En su aumento se emplea,
Solo puede llamarse venturoso.
¡Oh mil veces dichoso
Quien no tiene enemigo,
Y todos le codician por amigo!

RIBERAS DE LOS RIOS.

Riberas de los rios
De Babilonia, á descansar sentados,
Pasados desvaríos,
Cautivos, afligidos y cansados,
Lloramos tiernamente,
Con la memoria de Sion ausente.
Los dulces instrumentos,
Que al Dios de las batallas alabaron
En tiempos mas contentos,
Y que nuestras victorias celebraron,
Cuando presos nos vimos,
A los extraños sauces suspendimos.
Nuestros dueños por dicha,
Por su curiosidad ó su venganza,
O porque en tal desdicha
Piedad tambien al vencedor alcanza,
"Cantad, cantad," dijeron,
Con que mas nuestras lágrimas crecieron.
Y los que conducian
Cautivos nuestros hijos y mujeres,
Los himnos nos pedian
Que aumentaban allá nuestros placeres,
Y en casos tan adversos,
Los cantos de Sion, los dulces versos.
Mas entonces nosotros,
A su ruego llorando, respondimos:
"¿Cómo quereis vosotros
Que en la cadena en que á morir venimos
Cantemos con tal pena
Versos de nuestra patria en tierra ajena?"
Si de tí me olvidare,
Dulce Jerusalen, eternamente,
Y en tu ausencia cantare
Por otro imperio, é voluntariamente,
La mano el son olvide;
Que tal cautividad lágrimas pide.

Y si cantando diere
Indicio de que pierdo la memoria,
En tanto que viviere,
Sacra ciudad, ausente de tu gloria,
La lengua se me pegue
Y la garganta el respirar me niegue.
Ni es justo que se diga
Que yo tuve jamás otro contento
Entre gente enemiga,
Que preferida á todo sentimiento,
Principio de las mias
Serán, Jerusalen, tus alegrías.
Tú en tanto, oh Rey divino,
Acuérdate y castiga al idumeo,
Que siéndonos vecino,
No solo nos valió, pero al caldeo
Dió ayuda el triste dia
Que por la tierra la ciudad ponia.
Y con voz arrogante,
Mostrando en nuestro mal su injusto celo,
Diciendo iba delante:
"Rompedla, derribadla por el suelo;
No deje vuestra espada
Piedra en que vuelva á ser reedificada."
Tú, Babilonia fiera,
Agora triunfa; que vendrá algun dia,
Cuando el Señor lo quiera,
Que pagues esta bárbara osadía:
¡Dichoso el que lo viere,
Y el capitan que la venganza hiciere!
Y como tú á nosotros,
Los hijos de los pechos de sus madres,
Los que teneis vosotros
Os quitará, mirándolo sus padres,
Y asiendo sus cabellos,
Dará sobre los mármoles con ellos.

CAEN DE UN MONTE Á UN VALLE ENTRE PIZARRAS.

Caen de un monte á un valle entre pizarras,
Guarnecidas de frágiles helechos,
A su márgen carámbanos deshechos,
Que cercan olmos y silvestres parras.

Nadan en su cristal ninfas bizarras,
Compitiendo con él cándidos pechos,
Dulces naves de amor, en mas estrechos
Que las que salen de españolas barras.
Tiene este monte por vasallo á un prado,
Que para tantas flores le importuna
Sangre las venas de su pecho helado;
Y en este monte y líquida laguna,
Para decir verdad como hombre honrado,
Jamás me sucedió cosa ninguna.

SALE Á LA AURORA EN VERDE ERROR LA ROSA.

Sale á la aurora en verde error la rosa,
Y en espinoso manto aumenta el brio;
Bebe la flor de lis luz y rocío
En las hojas de espada mas hermosa.
No pierde en la confusa zarza hojosa
La cándida mosqueta el señorío,
Ni por el sol del abrasado estío
La dormidera está menos pomposa.
Tus rotas galas no te causen miedos,
Puesto que hermosa y pobre al mundo espantes,
Que tu virtud no ha menester enredos;
Porque eres, Flora, tú como los guantes,
Que cortados con arte por los dedos,
Por lo rompido muestran los diamantes.

ESTA, Á QUIEN YA SE LE ATREVIÓ EL ARADO.

Esta, á quien ya se le atrevió el arado,
Con purpura fragrante adornó el viento,
Y negando en la pompa su elemento,
Bien que caduca luz, fué sol del prado.
Tuviéronla los ojos por cuidado,
Siendo su triunfo breve pensamiento;
¿Quién, sino el hierro, fuera tan violento,
De la ignorancia rústica guiado?
Aun no gozó de vida aquel instante
Que se permite á las plebeyas flores,
Porque llegó al ocaso en el oriente.
Oh tú, cuanto mas rosa y mas triunfante,
Teme; que las bellezas son colores,
Y fácil de morir todo accidente.

AL SON DE LOS ARROYUELOS.

Al son de los arroyuelos
Cantan las aves de flor en flor,
Que no hay mas gloria que amor,
Ni mayor pena que zelos.
Por estas selvas amenas
Al son de arroyos sonoros,
Cantan las aves á coros
De zelos y amor las penas.
Suenan del agua las venas,
Instrumento natural,
Y como el dulce cristal
Va desatando los hielos,
Al son de los arroyuelos, etc.
De amor las glorias celebran
Los narcisos y claveles;
Las violetas y pensieles
De zelos no se requiebran.
Unas en otras se quiebran
Las ondas en las orillas,
Y como las arenillas,
Ven por cristalinos velos.
Al son de los arroyuelos, etc.
Arroyos mormuradores
De la fe de amor perjura,
Por hilos de plata pura
Ensartan perlas en flores.
Todo es zelos, todo amores,
Y mientras que lloro yo
Las penas que amor me dió
Con sus zelosos desvelos,
Al son de los arroyuelos
Cantan las aves de flor en flor,
Que no hay mas gloria que amor,
Ni mayor pena que zelos.

Á LA CREACION DEL MUNDO.

Aquel divino Pintor
De la fábrica del orbe,
Que puso tanto artificio
En las dos tablas mayores;

El que dió ser á la luz
Sobre aquel abismo informe,
Y dividió las tinieblas
De los claros resplandores;
El que puso nombre al dia
Y á la temerosa noche,
Y en la mitad de las aguas
Hizo el firmamento noble;
Que bordó el cielo de estrellas,
La tierra esmaltó de flores,
El aire de varias aves,
El mar de peces disformes;
Aquel que colgó del cielo
Dos lámparas, dos faroles,
Que eternamente alumbrasen
De un polo á otro conformes;
Hizo otro mundo pequeño,
Y á su semejanza dióle
Forma y ser, que la materia
Dió la tierra, limo entonces;
A imágen de Dios, en fin,
Hembra y varon, y mandóles,
Bendiciéndoles, crecer
Y multiplicar su nombre.
Mandóles henchir la tierra,
Y que los mas altos montes
Sujetasen á sus plantas
Del ocaso á los triones.
Peces y aves, que en mar y aire
Vuelan y nadan sin órden,
Y de la tierra en que pacen
Los animales feroces;
Y por las azules aguas
Las ballenas y tritones
Con mil círculos y esferas
Rompen la espuma veloces.
Ya las focas y delfines,
Dando á los peñascos bordes,
Las fortunas pronostican,
Las tempestades conocen.
Ya los fieros crocodilos,
Armados de conchas dobles,
Quieren salir á la orilla
Desde las aguas salobres.
Ya la púrpura previene
Trocar su sangre en colores,

Con que la grana se tiña
Que á Tiro en nobleza honre.
 Ya los nácares del mar
Sobre las peñas se ponen,
Para que en ellos el alba
Sus tiernas lágrimas llore.
 Ya la rémora pequeña
Con arrogancia se opone
A las venideras naves,
Del mar atrevidas torres.
 Ya los glaucos con temor
Los tiernos hijos se comen,
Que arrojan vivos en viendo
Pasar los peces mayores.
 Ya la murena labrada
Es de las aguas azote,
Ya para engañar la pesca
El pólipo el cuerpo encoge.
 Ya el Orco oprime las aguas,
Ya el pez-espada las sorbe,
Ya, finalmente, se mueven
Cuantos su elemento esconde.
 Las águilas por el aire,
Cuya pluma no corrompe
El tiempo, y que se renuevan
Como tres veces se mojen.
 Vuelan y prueban sus hijos
A los mas ardientes soles,
Para que si no le miran,
De los nidos los arrojen.
 Ya purifican el mar
Los casados alcïones
En el rigor del invierno,
Hasta que á la tierra tornen.
 Ya el ánade caluroso
De azul y de oro compone
El cuello, ya el blanco cisne
Quiere llorar á Faetonte.
 Ya la piadosa cigüeña
Sus viejos padres acoge,
Ya del silencio la grulla
Quiere dar ejemplo al hombre.
 Ya las palomas de Vénus
Dan principio á sus amores,
Ya los psitacos comienzan
A imitar humanas voces.

Ya, cual si á Magno Alejandro
Vieran los indios pavones,
Los ojos de Argos levantan,
Soberbios de sus favores.
Ya los faisanes, á quien
Dió el rio Fásis su nombre;
Ya la corneja y el buho,
Llenos de agüeros enormes;
El milano, que del austro
Engendra, y no se conoce
Que haya varon, vuelan, suben
Diez á diez y doce á doce.
Ya los avestruces pardos
Rizan plumas, con que adorne
La futura soldadesca
Celadas y morrïones.
Las garzas y martinetes
Para los grandes señores
Negras y blancas las crian
Por las lagunas y bosques.
Ya el pelícano á sus hijos
Hace que á la vida tornen,
Mordidos de las serpientes,
Y las entrañas se rompe.
Ya la pintada perdiz
Quiere consagrarse á Jove,
Ya sin saber su tragedia
Cantan Filomela y Progne.
Ya los correos del dia
A los rudos labradores
Piensan servir con su canto
De domésticos relojes.
Ya mira el árabe fénix
Los árboles del Oróntes,
Para hacer su nueva patria
Sobre encendidos carbones.
En fin, cuantas visten plumas
Al claro viento descogen
Las alas, y en ramo ó peña
Duermen, anidan y ponen.
Ya relinchan los caballos
De diferentes naciones,
Ya los lobos se aperciben
A enmudecer los pastores.
Ya se arroja á los panales
El oso, ya salta y corre

Mas soberbio el jabalí
Que despues de muerto Adónis.
Ya el toro muestra mas furia
Que cuando en el cielo dore
El sol por segundo signo
Su piel de color de bronce.
Las ovejas, los corderos
Y los ciervos corredores
Pacen la yerba á los prados,
Y el ramon tierno á los robles.
Ya el erizo y la raposa
A batallar se disponen,
Lo que niega el elefante
Por celos, aunque le toquen.
Ya el camello enturbia el agua
Para volver con piés torpes,
Ya vengan el adulterio
Los generosos leones.
Ya el tigre indiano parece
Que sigue á los cazadores,
Y la hermafrodita hiena
Quiere intentar sus traiciones.
Ya por conservar la vida
Muestran valor los castores,
Y mueven su inmenso cuerpo
Los grandes rinocerontes.
Y la salamandra fria
Matar el fuego propone
Con el hielo del veneno
Que en sus entrañas recoge.
Ya se sustentan del aire
Los vanos camaleones,
Figura de los que escuchan
Las lisonjas de la corte.
Ya ladra el perro leal,
Ya las serpientes atroces
A batalla desafian
A los indianos dragones.
En fin, cuantos por el campo
Mugen, saltan, ladran, corren,
Relinchan, rugen y gruñen,
Balan, silvan, pacen, roen.
Ya los árboles se ensalzan,
Hayas, castaños y bojes,
Fresnos, cipreses alisos,
Cedros, naranjos „limones,

La encina y hiedra lasciva,
Mirra, cinamomo, aloes,
El pobo, el moral prudente,
Sauce, espino, laurel, roble,
Palma, pino, tejo, higuera,
Lentisco, enebro, alcornoque,
Olmo, serval, murta, mirto,
Acebuches, ciclamores,
Plátanos, acanas, lotos,
Ébanos de duro corte,
Coavas y terebintos,
Saucos de infame nombre,
Nísperos y rododafnes,
Cornicabras en los montes,
Damascos, espinos, ornos,
Almendros temiendo el norte,
Bálsamos, abetos, citros,
Almágicos, aceroles,
Avellanos y granados,
Perales, melocotones,
Pinastros, pérsicos, guindos,
Cabrahigos trepadores,
Manzanos, loros, cerezos,
Tarayes y cameropes,
Membrillos, endrinos, peros
Azufaifos, belgamotes,
Algarrobas y madroños,
Almeces, jarales torpes,
Olivas y pinabetes,
Y todos cuantos traspone
Rústica mano, y que rinden
Dulce fruta á sus sazones.
Ya las cañas de los trigos
Temen las primeras hoces,
Ya parecen por los prados
Diversas yerbas y flores:
La rosa, el lirio, el clavel,
La azucena, el jazmin noble,
El alhelí variado
De diversos tornasoles,
Manutisas, violetas,
Jacintos que Apolo adore,
Mosquetas, brotavos, salvias,
Las clicies ó mirasoles,
Rosmarinos, ametistes,
De aromáticos olores

Tomillos, casias y acàntos,
Los tréboles de hojas pobres.
Finalmente, monte y campo
Quiere que se esmalte y borde,
Y un vergel que labra en medio
A los demás antepone.
Este riegan cuatro rios
Por Hevilat el Fisonte,
Donde el oro y piedras nacen
Hácia la parte del norte.
Llámanse los otros tres
Eufrates, Tígris, Gehonte;
Por Etiopia y Asiria
El mar sus cristales sorbe.
Puso Dios en él á Adan,
Diciendo que coma y goce
Cuantos árboles le agraden,
Cuantas frutas se le antojen.
Solo el del bien y del mal
Entre todas reservóle,
Diciéndole: "Advierte, Adan,
Que morirás si le comes."
Trújole las fieras y aves
Para que les diese nombre;
Diósele Adan, y no halló
Su igual, su ayuda conforme.
Pero el Criador increado
Echóle sueño, y durmióse,
Y entonces de sus espaldas
Una costilla sacóle.
Cubrióla de carne, y luego
En la mujer transformóse
Mas hermosa que vió el sol,
Como á Nazaret no toque.
Vióla Adan, y dijo á Eva
(Que así quiso que se nombre):
"Carne de mi carne y hueso
De mis huesos;" ved qué amores.
Mas por ella ha de dejar
Su madre y su padre el hombre,
Que han de ser dos y una carne;
Bodas de Dios, rico dote.
Allí tuvieron principio;
Que si amor se corresponde,
En felicísimo estado
Oro y laurel le corone.

Eva y Adan, finalmente,
Iban desnudos por donde,
Aunque otros ojos los vieran,
No les salieran colores.

CALDERON DE LA BARCA.

LA BANDA Y LA FLOR.

JORNADA PRIMERA.

ESCENA X.

LÍSIDA.

La verde es color primera
Del mundo, y en quien consiste
Su hermosura, pues se viste
De verde la primavera.
La vista mas lisonjera
Es aquel verde ornamento,
Pues sin voz y con aliento
Naçen de varios colores
En cuna verde las flores,
Que son estrellas del viento.

CLORI.

Al fin, es color del suelo,
Que se marchita y se pierde,
Y cuando el suelo de verde
Se viste, de azul el cielo.
Primavera es su azul velo,
Donde son las flores bellas
Vivas luces: mira en ellas
¿Qué trofeos son mayores?
¿Un campo, cielo de flores,
O un cielo, campo de estrellas?

LÍSIDA.

Ese es color aparente,
Que la vista, para objeto
Finge; que el cielo, en efeto
Color ninguno consiente.
Con azul fingido miente
La hermosura de su esfera:
Luego en esa parte, espera

Ser la tierra preferida,
Pues la una es beldad fingida,
Y otra es pompa verdadera.

CLORI.

Confieso que no es color
Lo azul del cielo, y confieso
Que es mucho mejor por eso;
Porque si fuera en rigor
Proprio, no fuera favor
La eleccion: y de aquí infiero
Que si le eligió primero,
Fué porque lo azul ha sido
Aun mejor para fingido,
Que otro para verdadero.

LÍSIDA.

Lo verde dice esperanza,
Que es el mas inmenso bien
Del amor: dígalo quien
Ni la tiene, ni la alcanza;
Lo azul celos y mudanza
Dice, que es tormento eterno,
Sin paz, quietud ni gobierno.
¿Qué importa, pues, que el amor
Tenga del cielo el color,
Si tiene el mal del infierno?

CLORI.

Quien con esperanza vive,
Poco le debe su dama,
Pero quien con celos ama,
En bronce su amor escribe:
Luego aquel que se apercibe
A amar celoso, hace mas
En cuya razon verás
Cuánto alcanzan sus desvelos,
Pues el infierno de celos
No espera favor jamas.

EL MÁGICO PRODIGIOSO.

JORNADA TERCERA.

ESCENA V.

UNA VOZ.

¿Cuál es la gloria mayor
Desta vida?

CORO DE VARIAS VOCES.

Amor, amor.

UNA VOZ.

No hay sugeto en que no imprima
El fuego de amor su llama,
Pues vive mas donde ama
El hombre, que donde anima.
Amor solamente estima
Cuanto tener vida sabe,
El tronco, la flor y el ave:
Luego es la gloria mayor
De esta vida...

CORO.

Amor, amor.

JUSTINA.

(Asombrada y inquieta.)

Pesada imaginacion,
Al parecer lisonjera,
¿Cuándo te he dado ocasion
Para que desta manera
Aflijas mi corazon?
¿Cuál es la causa, en rigor,
Deste fuego, deste ardor,
Que en mí por instantes crece?
¿Qué dolor el que padece
Mi sentido?

ORO. *(Dentro.)*

Amor, amor.

JUSTINA.

(Sosegándose.)

Aquel ruiseñor amante
Es quien respuesta me da,
Enamorando constante
A su consorte, que está
Un ramo mas adelante.
Calla, ruiseñor; no aquí
Imaginar me hagas ya,
Por las quejas que te oí,
Cómo un hombre sentirá,
Si siente un pájaro así.
Mas no: una vid fué lasciva,
Que buscando fugitiva

Va el tronco donde se enlace,
Siendo el verdor con que abrace,
El peso con que derriba.
No así con verdes abrazos
Me hagas pensar en quien amas,
Vid; que dudaré en tus lazos,
Si así abrazan unas ramas,
Cómo enraman unos brazos.
Y si no es la vid, será
Aquel girasol, que está
Viendo cara á cara al sol,
Tras cuyo hermoso arrebol
Siempre moviéndose va.
No sigas, no, tus enojos,
Flor, con marchitos despojos;
Que pensarán mis congojas,
Si así lloran unas hojas,
Cómo lloran unos ojos.
Cesa, amante ruiseñor,
Desúnete, vid frondosa,
Párate, inconstante flor,
U decid, ¿qué venenosa
Fuerza usais?

CORO. *(Dentro.)*
Amor, amor.

NO HAY BURLAS CON EL AMOR.

JORNADA TERCERA.

ESCENA XV.

DON ALONSO.

Tal vez por burla se atreve
Uno al mar, sin que presuma
(Viéndole jardin de espuma,
Viéndole selva de nieve)
Que hay peligro en él; y en breve
Selva y jardin con horror
Le anegar; y así es amor:
Luego en placer y pesar,
Si no hay burlas con el mar,
No hay burlas con el amor.
Tal vez por burla ó ensayo
Polvorista artificial

Hace un rayo material,
Y forja contra sí el rayo,
Cuando con mortal desmayo
Muere á su violento ardor.
Rayo es amor en rigor
Contra su artífice: luego,
Si no hay burlas con el fuego,
No hay burlas con el amor.
Tal vez desnuda un amigo
La espada para esgrimir
Con otro, y le viene á herir
Como si fuera enemigo.
Su destreza es su castigo;
Y así, usar della es error.
Espada amor en rigor
Es: luego desenvainada,
Si no hay burlas con la espada,
No hay burlas con el amor.
Tal vez por burla, mirando
Doméstica y mansa ya
Una fiera, un hombre está
Con ella, Beatriz, jugando.
Cuando mas la halaga blando,
Volver suele á su furor.
Fiera es amor en rigor:
Luego si, ya lisonjera,
No hay burlas con una fiera,
No hay burlas con el amor.
Por burla al mar me entregué,
Por burla el rayo encendí,
Con blanca espada esgrimí,
Con brava fiera jugué;
Y así, en el mar me anegué
Del rayo sentí el ardor,
De acero y fiera el furor:
Luego si saben matar
Fiera, acero, rayo y mar,
No hay burlas con el amor.

ECO Y NARCISO.

JORNADA PRIMERA.

ECO.

Bellisimo Narciso,
Que á estos amenos valles
Del monte en que naciste,
Las asperezas traes,
Mis pesares escucha,
Pues deben obligarte,
Cuando no por ser mios,
Solo por ser pesares.
Amor sabe con cuanta
Vergüenza llego á hablarte,
Y no dudo ni temo
Que tú tambien lo sabes,
Si atiendes los colores
Que en el rostro me salen,
La púrpura y la nieve
Variada por instantes;
Porque en cada suspiro,
Que en efecto son aire,
Camaleon de amor,
Se muda mi semblante.
Desde el primero dia
Que al monte fuí á buscarte,
Y te hallé la primera
Entre sus soledades,
Mi vida á tu hermosura
Rindió sus libertades.
Haciendo tu extrañeza
De mi altivez donaire.
Que aunque estaba tan bruto
Entónces el diamante
De tu pecho, ya daba
Muestra de sus quilates.
Eco soy, la mas rica
Pastora destos valles:
Bella decir pudieran
Mis infelicidades;
Que de amor en el templo,
Por culto á sus altares,
De felices bellezas
Pocas lámparas arden.
Todo aquese oceano

De vellones, que hace
Con las ondas de lana
Crecientes y menguantes,
Desde aquella alta roca,
Hasta este verde márgen
Esmeraldas paciendo
Y bebiendo cristales,
Todo es mio: no hay
Pastores que lo guarden,
Que á mi sueldo no vivan
Atentos y leales.
Todo á tus piés lo ofrezco;
Y no porque á rogarte
Lleguen hoy mis ternezas,
Imágines que nacen
En la constancia mia
De usadas liviandades,
Supuesto, bello jóven,
Que no puede obligarme,
Sino es de ser tu esposa,
A que mi amor declare,
Porque tengas en mí
Siempre firme y constante
Una alma que te adore,
Un pecho que te ame,
Una fe que te estime,
Un nudo que te enlace,
Atencion que te sirva,
Amor que te regale,
Deseo que te obligue,
Cuidado que te agrade.
Y si estos rendimientos
No pueden obligarte,
Triste, confusa, ciega,
Muda, absorta, cobarde,
Infelice, afligida,
Me verás entregarme
Tanto á mis sentimientos,
Que en voces lamentables
El aire, confundido
De mis voces, se alabe
De que Eco enamorada
Se ha convertido en aire.

HOMBRE POBRE TODO ES TRAZAS.

JORNADA PRIMERA.

ESCENA VI.

DON FÉLIX.

Estaba un almendro ufano
De ver que su pompa era
Alba de la primavera
Y mañana del verano;
Y viendo su sombra vana,
Que el viento en penachos mueve,
Hojas de púrpura y nieve,
Aves de carmin y grana,
Tanto se desvaneció.
Que, Narciso de las flores,
Empezó á decirse amores;
Cuando un lirio humilde vió,
A quien vano dijo así:
"Flor, que majestad no quieres,
¿No te desmayas y mueres
De envidia de verme á mí?"
Sopló en ésto el austro fiero,
Y desvaneció cruel
Toda la pompa que á él
Le desvaneció primero.
Vió que caduco y helado
Diluvios de hojas derrama,
Seco tronco, inútil rama,
Yerto cadáver del prado.
Volvió al lirio, que guardaba
Aquel verdor que tenia,
Y contra la tiranía
Del tiempo se conservaba,
Y díjole: "¡Venturoso
Tú, que en un estado estás
Permaneciente, jamas
Envidiado ni envidioso!
Tu viver solo es vivir:
No llegues á florecer,
Porque tener que perder
Solo es tener que sentir."

ANÓNIMO.

VERDE PRIMAVERA.

Verde primavera
Llena de flores,
Corona de guirnaldas
A mis amores.
De blanca azucena,
De jazmin y rosa,
Mosqueta olorosa,
Violeta y verbena,
De claveles llena
Y de otras mil flores:
Corona de, etc.
Las madejas de oro
Que matan y prenden,
Los soles que encienden
Y el bien que yo adoro,
Mientras mi mal lloro
Escogiendo flores:
Corona de, etc.
La serena frente
Donde amor se anida,
Dejad guarnecida
De aljófar de oriente;
El templo luciente
Ornad de colores:
Corona de guirnaldas
A mis amores.

JOSÉ ZORRILLA.

A BUEN JUEZ MEJOR TESTIGO.

TRADICION DE TOLEDO.

I.

Entre pardos nubarrones
Passando la blanca luna
Con resplandor fugitivo
La baja tierra no alumbra.
La brisa con frescas alas
Juguetona no murmura,
Y las veletas no giran
Entre la cruz y la cúpula.
Tal vez un pálido rayo
La opaca atmósfera cruza,
Y unas en otras las sombras
Confundidas se dibujan.
Las almenas de las torres
Un momento se columbran
Como lanzas de soldados
Apostados en la altura.
Reverberan los cristales
La trémula llama turbia,
Y un instante entre las rocas
Riela la fuente oculta.
Los álamos de la vega
Parecen en la espesura
De fantasmas apiñados
Medrosa y gigante turba;
Y alguna vez desprendida
Gotea pesada lluvia,
Que no despierta á quien duerme,
Ni á quien medita importuna.
Yace Toledo en el sueño
Entre la sombra confusa,
Y el Tajo á sus piés pasando
Con pardas ondas la arrulla.
El monótono murmullo
Sonar perdido se escucha,
Cual si por las hondas calles
Hirviera del mar la espuma.
¡Qué dulce es dormir en calma

Cuando á lo lejos susurran
Los álamos que se mecen,
Las aguas que se derrumban!
Se sueñan bellos fantasmas
Que el sueño del triste endulzan,
Y en tanto que sueña el triste,
No le aqueja su amargura.

Tan en calma y tan sombría
Como la noche que enluta
La esquina en que desemboca
Una callejuela oculta,
Se ve de un hombre que aguarda
La vigilante figura,
Y tan á la sombra vela
Que entre la sombra se ofusca.
Frente por frente á sus ojos
Un balcon á poca altura
Deja escapar por los vidrios
La luz que dentro le alumbra:
Mas ni en el claro aposento,
Ni en la callejuela oscura
El silencio de la noche
Rumor sospechoso turba.
Pasó así tan largo tiempo
Que pudiera haberse duda
De si es hombre, ó solamente
Mendita ilusion nocturna;
Pero es hombre, y bien se ve,
Porque con planta segura
Ganando el centro á la calle
Resuelto y audaz pregunta
¿Quién va? — y á corta distancia
El igual compás se escucha
De un caballo que sacude
Las sonoras herraduras.
¿Quién va? repite, y cercana
Otra voz menos robusta
Responde: — Un hidalga: ¡calle!
Y el paso el bruto apresura.
— Téngase el hidalgo, — el hombre
Replica, y la espada empuña.
— Ved mas bien si me hareis calle,
(Repusieron con mesura)
Que hasta hoy á nadie se tuvo
Iban de Vargas y Acuña.

— Pase el Acuña y perdone: —
Dijo el mozo en faz de fuga,
Pues teniéndose el embozo
Sopla un silbato, y se oculta.
Paró el ginete á una puerta
Y con precaucion difusa
Salió una niña al balcon
Que llama interior alumbra.
— ¡Mi padre! — clamó en voz baja;
Y el viejo en la cerradura
Metió la llave pidiendo
A sus gentes que le acudan.
Un negro por ambas bridas
Tomó la cabalgadura,
Cerróse detrás la puerta
Y quedó la calle muda.
En esto desde el balcon
Como quien tal acostumbra
Un mancebo por las rejas
De la calle se asegura.
Asió el brazo al que apostado
Hizo cara á Iban de Acuña,
Y huyeron en embozo
Velando la catadura.

II.

Clara, apacible y serena
Pasa la siguiente tarde,
Y el sol tocando su ocaso
Apaga su luz gigante:
Se ve la imperial Toledo
Dorada por los remates
Como una ciudad de grana
Coronada de cristales.
El Tajo por entre rocas
Sus anchos cimientos lame
Dibujando en las arenas
Las ondas con que las bate.
Y la ciudad se retrata
En las ondas desiguales
Como en prendas de que el rio
Tan afanoso la bañe.
A lo lejos en la vega
Tiende galan por sus márgenes
De sus álamos y huertos
El pintoresco ropaje,

Y porque su altiva gala
Mas á los ojos halague
La salpica con escombros
De castillos y de alcázares.
Un recuerdo es cada piedra
Que toda una historia vale,
Cada colina un secreto
De príncipes ó galanes.
Aquí se bañó la hermosa
Por quien dejó un rey culpable
Amor, fama, reino y vida,
En manos de musulmanes.
Allí recibió Galiana
A su receloso amante
En esa cuesta que entonces
Era un plantel de zahares.
Allá por aquella torre
Que hicieron puerta los árabes
Subió el Cid sobre Babieca
Con su gente y su estandarte.
Mas lejos se ve al castillo
De San Servando, ó Cervantes,
Donde nada se hizo nunca
Y nada al presente se hace.
A este lado está la almena
Por do sacó vigilante
El conde Don Peranzules
Al rey, que supo una tarde
Finjir tan tenaz modorra,
Que político y constante
Tuvo siempre el brazo quedo
Las palmas al horadarle.
Allí está el circo romano,
Gran cifra de un pueblo grande,
Y aquí la antigua Basílica
De bizantinos pilares,
Que oyó en el primer concilio
Las palabras de los padres,
Que velaron por la Iglesia
Perseguida ó vacilante.
La sombra en este momento
Tiende sus turbios cendales
Por todas esas memorias
De las pasadas edades,
Y del Cambron y Visagra
Los caminos desiguales

Camino á los toledanos
Hácia las murallas abren.
Los labradores se acercan
Al fuego de sus hogares
Cargados con sus aperos,
Cansados de sus afanes.
Los ricos y sedentarios
Se tornan con paso grave
Calado el ancho sombrero,
Abrochados los gabanes;
Y los clérigos y monges
Y los prelados y abades
Sacudiendo el leve polvo
De capelos y sayales.
Quédase solo un mancebo
De impetuosos ademanes
Que se pasea ocultando
Entre la capa el semblante.
Los que pasan le contemplan
Con decision de evitarle,
Y él contempla á los que pasan
Como si á alguien aguardase.
Los tímidos aceleran
Los pasos al divisarle
Cual temiendo de seguro
Que les proponga un combate;
Y los valientes le miran
Cual si sintieran dejarle
Sin que libres sus estoques
En riña sonora dancen.
Una muger tambien sola
Se viene el llano adelante
La luz del rostro escondida
En tocas y tafetanes.
Mas en lo leve del paso,
Y en lo flexible del talle,
Puede á través de los velos
Una hermosa adivinarse.
Vase derecha al que aguarda,
Y él al encuentra la sale
Diciendo . . . cuanto se dicen
En las citas los amantes.
Mas ella galanterías
Dejando severa aparte
Así al mancebo interrumpe
En voz decisiva y grave.

"Abreviemos de razones,
Diego Martinez; mi padre,
Que un hombre ha entrado en su ausencia
Dentro mi aposento sabe:
Y así quien mancha mi honra
Con la suya me la lave;
O dadme mano de esposo,
O libre de vos dejadme." —

Míróla Diego Martinez
Atentamente un instante,
Y echando á un lado el embozo
Repuso palabras tales:
— "Dentro de un mes, Inés mia,
Parto á la guerra de Flandes;
Al año estaré de vuelta
Y contigo en los altares.
Honra que yo te desluzca
Con honra mia se lave,
Que por honra vuelven honra
Hidalgos que en honra nacen.
— Júralo, — esclamó la niña.
— Mas que mi palabra vale
No te valdrá un juramento. —
— Diego, la palabra es aire.
— ¡Vive Dios que estás tenaz!
— Dalo por jurado y baste. —
— No me basta, que olvidar
Puedes la palabra en Flandes. —
— ¡Voto á Dios! ¿qué mas pretendes? —
— Que á los piés de aquella imágen
Lo jures como cristiano
Del santo Cristo delante." —

Vaciló un punto Martinez,
Mas porfiando que jurase
Llevóle Inés hácia el templo
Que en medio la vega yace.
Enclavado en un madero
En duro y postrero trance,
Ceñida la sien de espinas,
Descolorido el semblante,
Víase allí un crucifijo
Teñido de negra sangre
A quien Toledo devota
Acude hoy en sus azares.

Ante sus plantas divinas
Llegaron ambos amantes,
Y haciendo Inés que Martinez
Los sagrados piés tocase,
Preguntóle:
— Diego, ¿juras
A tu vuelta desposarme?
Contestó el mozo:
— ¡Sí juro! —
Y ambos del templo se salen.

III.

Pasó un dia y otro dia,
Un mes y otro mes pasó,
Y un año pasado habia,
Mas de Flandes no volvia
Diego, que á Flandes partió.

Lloraba la bella Inés
Su vuelta aguardando en vano,
Oraba un mes y otro mes
Del crucifijo á los piés
Do puso el galan su mano.

Todas las tardes venia
Despues de traspuesto el sol,
Y á Dios llorando pedia
La vuelta del español,
Y el español no volvia.

Y siempre al anochecer
Sin dueña y sin escudero
En un manto una muger
El campo salia á ver
Al alto del *miradero*.

¡Ay del triste que consume
Su existencia en esperar!
¡Ay del triste que presume
Que el duelo con que él se abrume
Al ausente ha de pesar!

La esperanza es de los cielos
Precioso y funesto don,
Pues los amantes desvelos
Cambian la esperanza en zelos
Que abrasan el corazon.

Si es cierto lo que se espera
Es un consuelo en verdad,
Pero siendo una quimera
En tan frágil realidad
Quien espera desespera.

Así Inés desesperaba
Sin acabar de esperar,
Y su tez se marchitaba,
Y su llanto se secaba
Para volver á brotar.

En vano á su confesor
Pidió remedio ó consejo
Para aliviar su dolor,
Que mal se cura el amor
Con las palabras de un viejo.

En vano á Iban acudia
Llorosa y desconsolada,
El padre no respondia,
Que la lengua le tenia
Su propia deshonra atada.

Y ambos maldicen su estrella,
Callando el padre severo
Y suspirando la bella,
Porque nació muger ella,
Y el viejo nació altanero.

Dos años al fin pasaron
En esperar y gemir,
Y las guerras acabaron,
Y los de Flandes tornaron
A sus tierras á vivir.

Pasó un dia y otro dia,
Un mes y otro mes pasó,
Y el tercer año corria;
Diego á Flandes se partió,
Mas de Flandes no volvia.

Era una tarde serena,
Doraba el sol de occidente
Del Tajo la vega amena,
Y apoyada en una almena
Miraba Inés la corriente.

Iban las tranquilas olas
Las riberas azotando
Bajo las murallas solas,
Musgo, espigas y amapolas
Ligeramente doblando.

Algun olmo que escondido
Creció entre la yerba blanda,
Sobre las aguas tendido
Se reflejaba perdido
En su cristalina banda.

Y algun ruiseñor colgado
Entre su fresca espesura
Daba al aire embalsamado
Su cántico regalado
Desde la enramada oscura.

Y algun pez con cien colores
Tornasolada la escama
Saltaba á besar las flores,
Que exhalan gratos olores
A las puntas de una rama.

Y allá en el trémulo fondo
El torreon se dibuja
Como el contorno redondo
Del hueco sombrío y hondo
Que habita nocturna bruja.

Así la niña lloraba
El rigor de su fortuna,
Y así la tarde pasaba
Y al horizonte trepaba
La consoladora luna.

A lo lejos por el llano
En confuso remolino
Vió de hombres tropel lejano
Que en pardo polvo liviano
Dejan envuelto el camino.

Bajó Inés del torreon,
Y llegando recelosa
A las puertas del Cambron
Sintió latir zozobrosa
Mas inquieto el corazon.

Tan galan como altanero
Dejó ver la escasa luz
Por bajo el arco primero
Un hidalgo caballero
En un caballo andaluz.

Jubon negro acuchillado,
Banda azul, lazo en la hombrera,
Y sin pluma al diestro lado
El sombrero derribado
Tocando con la gorguera.

Bombacho gris guarnecido,
Bota de ante, espuela de oro,
Hierro al cinto suspendido
Y á una cadena prendido
Agudo cuchillo moro.

Vienen tras este ginete
Sobre potros jerezanos
De lanceros hasta siete,
Y en adarga y coselete
Diez peones castellanos.

Asióse á su estribo Inés
Gritando: — ¡Diego, eres tú! —
Y él viéndola de través
Dijo — ¡Voto á Belcebú,
Que no me acuerdo quién es!

Dió la triste un alarido
Tal respuesta al escuchar,
Y á poco perdió el sentido
Sin que mas voz ni gemido
Volviera en tierra á exhalar.

Frunciendo ambas á dos cejas
Encomendóla á su gente,
Diciendo: — ¡Malditas viejas
Que á las mozas malamente
Enloquecen con consejas! —

Y aplicando el capitan
A su potro las espuelas
El rostro á Toledo dan,
Y á trote cruzando van
Las oscuras callejuelas.

IV.

Así per sus altos fines
.Dispone y permite el cielo
Que puedan mudas al hombre
Fortuna, poder y tiempo.
A Flandes partió Martinez
De soldado aventurero,
Y por su suerte y hazañas
Allí capitan le hicieron.
Segun alzaba en honores
Alzábase en pensamientos,
Y tanto ayudó en lo guerra
Con su valor y altos hechos
Que el mismo rey á su vuelta
Le armó en Madrid caballero,
Tomándole á su servicio
Por capitan de lanceros.
Y otro no fué que Martinez
Quien há poco entrò en Teledo,
Tan orgulloso y ufano
Cual salió humilde y pequeño.
Ni es otro á quien se dirije
Cobrado el conocimiento
La amorosa Inés de Vargas,
Que vive por él muriendo.
Mas él, olvidando todo
Olvidó su nombre mesmo,
Puesto que Diego Martinez
Es el capitan Don Diego,
Ni se ablanda á sus caricias
Ni cura de sus lamentos;
Diciendo que son locuras
De gentes de poco seso,
Que ni él prometió casarse
Ni pensó jamás en ello.
¡Tanto mudan á los hombres
Fortuna, poder y tiempo!
En vano porfiaba Inés
Con amenazas y ruegos;
Cuanto mas ella importuna
Está Martinez severo.
Abrazada á sus rodillas
Enmarañado el cabello
La hermosa niña lloraba
Prosternada por el suelo.

Mas todo empeño es inútil,
Porque el capitan Don Diego
No ha de ser Diego Martinez
Como lo era en otro tiempo.
Y así llamando á su gente
De amor y piedad ageno
Mandóles que á Inés llevaran
De grado ó de valimiento.
Mas ella antes que la asieran
Cesando un punto en su duelo,
Así habló, el rostro lloroso
Hácia Martinez volviendo:
— "Contigo se fué mi honra,
Conmigo tu juramento;
Pues buenas prendas son ambas,
En buen fiel las pesaremos." —

Y la faz descolorida
En la mantilla envolviendo
A pasos desatentados
Salióse del aposento.

V.

Era entonces de Toledo
Por el rey gobernador
El justiciero y valiente
Don Pedro Ruiz de Alarcon.
Muchos años por su patria
El buen viejo peleó;
Cercenado tiene un brazo,
Mas entero el corazon.
La mesa tiene delante,
Los jueces en derredor,
Los corchetes á la puerta
Y en de la derecha el baston.
Está, como presidente
Del tribunal superior,
Entre un dosel y una alfombra
Reclinado en un sillon
Escuchando con paciencia
La casi asmática voz
Con que un tétrico escribano
Solfea una apelacion.
Los asistentes bostezan
Al murmullo arrullador,
Los jueces medio dormidos
Hacen pliegues al ropon,

Los escribanos repasan
Sus pergaminos al sol,
Los corchetes á una moza
Guiñan en un corredor,
Y abajo en Zocodover
Gritan en discorde són
Los que en el mercado venden
Lo vendido y el valor.
Una muger en tal punto
En faz de grande afliccion:
Rojos de llorar los ojos,
Ronca de gemir la voz,
Suelto el cabello y el manto,
Tomó plaza en el salon
Diciendo á gritos: — ¡Justicia,
Jueces, justicia, señor! —
Y á los piés se arroja humilde
De Don Pedro de Alarcon,
En tanto que los curiosos
Se agitan al rededor.
Alzóla cortes Don Pedro
Calmando la confusion
Y el tumultuoso murmullo
Que esta escena ocasionó
Diciendo:
— Muger, ¿qué quieres? —
— Quiero justicia, señor. —
¿De qué? —
— De una prenda hurtada. —
— ¿Qué prenda? —
— Mi corazon. —
— ¿Tú le diste? —
— Le presté. —
— ¿Y no te le han vuelto? —
— No. —
— ¿Tienes testigos? —
— Ninguno. —
— ¿Y promesa? —
— Sí, ¡por Dios!
Que al partirse de Toledo
Un juramento empeñó. —
— ¿Quién es él? —
— Diego Martinez. —
— ¿Noble? —
— Y capitan, señor.

— Presentadme al capitan,
Que cumplirá si juró. —
Quedó en silencio la sala;
Y á poco en el corredor
Se oyó de botas y espuelas
El acompasado són.
Un portero, levantando
El tapiz, en alta voz,
Dijo: — El capitan Don Diego. —
Y entró luego en el salon
Diego Martinez, los ojos
Llenos de orgullo y furor.
— ¿Sois el capitan Don Diego,
Díjole Don Pedro, vos? —
Contestó altivo y sereno
Diego Martinez:
— Yo soy. —
— ¿Conoceis á esta muchacha?
— Ha tres años, salvo error. —
— ¿Hicísteisla juramento
De ser su marido? —
— No. —
— ¿Jurais no haberlo jurado? —
— Sí juro. —
— Pues id con Dios.
— ¡Miente! — clamó Inés llorando
De despecho y de rubor.
— Muger, ¡piensa lo que dices!...
— Digo que miente, juró. —
— Tienes testigos? —
— Ninguno. —
— Capitan, idos con Dios,
Y dispensad que acusado
Dudara de vuestro honor.

Tornó Martinez la espalda
Con brusca satisfaccion,
É Inés, que le vió partirse,
Resuelta y firme gritó:
— Llamadle, tengo un testigo.
Llamadle otra vez, señor. —
Volvió el capitan Don Diego,
Sentóse Ruiz de Alarcon,
La multitud aquietóse
Y la de Vargas siguió:
— Tengo un testigo á quien nunca

Faltó verdad ni razon. —
— ¿Quién? —
— Un nombre que de lejos
Nuestras palabras oyó
Mirándonos desde arriba. —
— ¿Estaba en algun balcon? —
— No, que estaba en un suplicio
Donde ha tiempo que espiró. —
— ¿Luego es muerto? —
— No, que vive. —
— Estais loca, ¡vive Dios!
¿Quién fué? —
— El Cristo de la Vega,
A cuya faz perjuró. —
Pusiéronse en pié los jueces
Al nombre del Redentor,
Escuchando con asombro
Tan escelsa apelacion.
Reinó un profundo silencio
De sorpresa y de pavor,
Y Diego bajó los ojos
De vergüenza y confusion.
Un instante con los jueces
Don Pedro en secreto habló,
Y levantóse diciendo
Con respetüosa voz:

— "La ley es ley para todos,
Tu testigo es el mejor,
Mas vara tales testigos
No hay mas tribunal que Dios.
Haremos... lo que sepamos;
Escribano, al caer el sol
Al Cristo que está en la vega
Tomareis declaracion.

VI.

Es una tarde serena
Cuya luz tornasolada
Del purpurino horizonte
Blandamente se derrama.
Plácido aroma las flores
Sus hojas plegando exhalan,
Y el céfiro entre perfumes
Mece las trémulas alas.
Brillan abajo en el valle
Con suave rumor las aguas,

Y las aves en la orilla
Despidiendo al dia cantan.
Allá por el *miradero*
Por el Cambron y Visagra
Confuso tropel de gente
Del Tajo á la vega baja.
Vienen delante Don Pedro
De Alarcon, Iban de Vargas,
Su hija Inés, los escribanos,
Los corchetes y los guardias;
Y detrás monges, hidalgos,
Mozas, chicos y canalla.
Otra turba de curiosos
En la vega les aguarda,
Cada cual comentariando
El caso segun le cuadra.
Entre ellos está Martinez
En apostura bizarra,
Calzadas espuelas de oro,
Valona de encaje blanca,
Bigote á la borgoñesa,
Melena desmelenada,
El sombrero guarnecido
Con cuatro lazos de plata,
Un pié delante del otro,
Y el puño en el de la espada.
Los plebeyos de reojo
Le miran de entre las capas,
Los chicos al uniforme
Y las mozas á la cara.
Llegado el gobernador
Y gente que le acompaña
Entraron todos al cláustro
Que iglesia y patio separa.
Encendieron ante el Cristo
Cuatro cirios y una lámpara,
Y de hinojos un momento
Le rezaron en voz baja.
Está el Cristo de la Vega
La cruz en tierra posada,
Los piés alzados del suelo
Poco menos de una vara;
Hácia la severa imágen
Un notario se adelanta,
De modo que con el rostro
Al pecho santo llegaba.

A un lado tiene á Martinez,
A otro lado á Inés de Vargas,
Detrás al gobernador
Con sus jueces y sus guardias.
Despues de leer dos veces
La acusacion entablada,
El notario á Jesucristo
Así demandó en voz alta:
— "*Jesús, Hijo de María,*
Ante nos esta mañana
Citado como testigo
Por boca de Inés de Vargas,
¿Jurais ser cierto que un dia
A vuestras divinas plantas
Juró á Inés Diego Martinez
Por su muger desposarla?
Asida á un *brazo* desnudo
Una *mano* atarazada
Vino á pesar en los autos
La seca y hendida palma,
Y allá en los aires — ¡Sí JURO! —
Clamó una voz mas que humana.
Alzó la turba medrosa
La vista á la imágen santa...
Los labios tenia abiertos,
Y una mano desclavada.

CONCLUSION.

Las vanidades del mundo
Renunció allí mismo Inés,
Y espantado de sí propio
Diego Martinez tambien.
Los escribanos temblando
Dieron de esta escena fé,
Firmando como testigos
Cuantos hubieron poder.
Fundóse un aniversario
Y una capilla con él,
Y Don Pedro de Alarcon
El altar ordenó hacer,
Donde hasta el tiempo que corre,
Y en cada año una vez,
Con la mano desclavada
El crucifijo se ve.

ERA ROSA DE CÉLICA HERMOSURA.

Era Rosa de célica hermosura,
Rica de gracias, rebosando amor,
Trasunto de la esbelta criatura
Que hizo en el fértil Paraíso Dios.

Soles los ojos, rosas la megilla,
Risa los labios y márfil la tez,
Donde la calma de la infancia brilla,
Rica á pesar de juvenil placer.

No pertenece su hermosura y gala
A género, ni siglo, ni pais,
Ni terrena beldad llega ni iguala
De la alma Rosa á la beldad gentil.

Gravita apenas en la blanda alfombra
La leve huella del enano pié,
Y tiene mas de la vaporosa sombra,
De inefable vision que de muger.

Flota el cabello en perfumados rizos
Al impulso de zéfiro fugaz,
Velando de la espalda los hechizos
Su voluble y espléndida espiral.

Cáenla de la mórbida cintura
En grupos que sujeta el cinturon
Los pliegues de la blanca vestidura
Que agita ligerísima en redor,

Como las aguas de elevada fuente
Caen en hebras de líquido cristal
Y el aura con mansísima corriente
Las mece confundidas al bajar.

Do quier que está la delicada Rosa
En la córte, en el baile, en el festin
No hay ojos ni atencion para otra hermosa;
Toda la absorve poderosa en sí.

Por eso pasa solitaria vida
En medio de ruidosa sociedad,
De las damas sin duda aborrecida
Y respetada del amante audaz.

Y por eso á los piés de sus balcones,
Guardias perennes, embozados son,
Y óyese de estocadas y canciones
En la alta noche desigual rumor.

Siempre á sus puertas en mision de amores
Dueñas y pages aguardar se ven,
Y ramilletes de tempranas flores
Ya amorosos billetes á traer.

Pero nunca se abrió puerta ó ventana
Ni billete ni flor á recibir:
Del palacio jamás la soberana
Canto pagó de trovador gentil.

Jamás oido de varon dichoso
El eco suave de su acento oyó,
Ni una mirada por su afan penoso
Gozó de Rosa parecido á amor.

Ninguno supo su pasada historia:
Nadie el solar en que nació cual es,
Nadie de su beldad tiene memoria,
Nadie pudo á su gente conocer.

Si algun osado su familia y tierra
De sus esclavos á inquirir llegó,
El secreto tenaz en que se encierra
No supo nunca por su propia voz.

Vagos rumores, misteriosos cuentos
Corren de ello tal vez en la ciudad;
Mas posan en tan vanos fundamentos
Que apenas nacen cuando en tierra dan.

Un hombre solo su palacio abierto,
Libres sus salas encontró tal vez,
Y de su audacia y su fortuna incierto
Pasó el umbral con receloso pié.

Ibañez solo de la linda maga
Tocó la mano y escuchó la voz;
Ibañez solo de placer se embriaga
Cediendo irresistible á la pasion.

No exhaló en vano sus amantes quejas
Velado en la nocturna oscuridad,

Que cuando ronda sus doradas rejas
Ella amorosa á responderle va.

Nunca enojada de su amante esceso
Por un cariño le volvió un desden,
Porque con fácil y abrasado beso
Una mirada le pagó tal vez.

Solo testigo de su amor demente
Fué Don Rodrigo y admiró su amor,
Solo con él su mercenaria gente
La fortuna de Ibañez defendió.

Mas que á despecho de la córte fuera
Él la idolatra á cada instante mas,
Y por desprecio de la córte entera
Su boda Ibañez preparando está.

Era una noche de aterida niebla
En que refleja tan dudosa luz
Que entre la sombra que el espacio puebla
Nada se vé del firmamento azul.

En un salon henchido de riqueza
Un inmenso cercando aparador
Los vasallos están de mas nobleza
Que el rey Don Juan entre su córte halló.

Acogotando allí su envidia toda,
Damas é hidalgos en el real festin
Brindan y cantan á la ansiada boda,
Mal recatando su despecho asi.

Suenan las copas y las arpas suenan
Con largo y libre interminable són,
Y el aire denso y perfumado llenan
De blando y ronco y desigual rumor.

Al lado Ibañez de su linda esposa
Ebrio de amor y de ventura está,
Y cuanto admira la beldad de Rosa
Crece en el pecho su amoroso afan.

Toda su vida le parece un sueño,
Entre cuyos vapores nada vé
Mas que el camino que tras largo empeño
Le trajo de esta noche hasta el eden.

Rosa se muestra como nunca bella
Cual nunca Ibañez por azar la vió,
Aunque hoy encuentra perspicaz en ella
Algunas galas que la van mejor.

Halla en su rostro la espresion incierta
De una vaga ilusion de otra muger,
Con cuya oculta realidad no acierta
Y cuyo tipo conoció tal vez.

A veces piensa que la faz de Rosa
No es de su Rosa la contínua faz,
Y aun le parece que su frente hermosa
Muestra á intervalos palidez mortal.

Pero es un sueño; de la alegre fiesta
Y de los brindis los efectos son:
Mas su cariño á su ilusion se presta
Crece con ella el fuego de su amor.

Aquella misteriosa semejanza
Mas le contenta y satisface mas;
Y aunque ébrio acaso la razon no alcanza,
Hoy como nunca satisfecho está.

Cesó la fiesta: libre el aposento
Todo en desórden por final quedó,
Y ambos á paso vacilante y lento
Van del placer y de la dicha en pos.

Ya era alta noche. Por la densa niebla
Cruzaba apenas tan dudosa luz
Que entre la sombra que el espacio puebla
Nada se vé del firmamento azul.

CONCLUSION.

Ya libres de las miradas
De la multitud curiosa,
Que envidiosa ó imprudente
Hasta cuando aplaude estorba,
En delicioso retiro
Don Pedro Ibañez y Rosa
Enamorados platican
En el altar de su alcoba.
Ella parece cual nunca
Halagüena y seductora,
Suelto el cabello y los lazos
Y aliviada de las joyas.

Él en sus brazos la aduerme
En ilusion amorosa,
Mas que nunca embebecido
En los encantos que adora.
Ella en silencio le mira
Y las lágrimas le borra,
Que de amor y de esperanza
De los párpados le brotan.
Él, los labios encendidos,
La mirada borrascosa
Que aun turba el licor ardiente,
Cuyos vapores le embotan;
Y ella con ósculos tiernos
Templando la abrasadora
Sed de sus labios, le besa
Entre osada y ruborosa.
Una cortina de seda
Que entera cubre la alcoba
Vela á los profanos ojos
La escena voluptuosa:
Aunque la luz de una lámpara
Cuanto olvidada, traidora,
Trémula dibuja en ella
Sino los gestos, las sombras.
¡Noche de amor y esperanza
Que de la modesta esposa
Queda como blanco sueño
Para siempre en la memoria!
La de Ibañez, vive Dios
Que olvidó su vida toda,
Sus placeres y sus cuitas,
Su deshonor y su gloria.
No hay mas pasado en su mente,
Más porvenir no ambiciona:
Vendiera por esa noche
Toda su existencia á Rosa;
Aunque un frio involuntario
Todo su cuerpo aprisiona,
Cual si en sepulcro pudiera
Convertírsele la alcoba.
Algunas veces mirando
Los ojos de la que adora
Creyó alcanzar dentro de ellos
Alguna imágen diabólica.
Alguna vez embriagado
En su risa encantadora,

Creyó que los labios puros
Tomando distinta forma,
Mostraban por un momento
En negra ilusion dudosa
De un monstruo desconocido
La áspera y sangrienta boca.
"¿Qué piensas, Ibañez mio?
¿Qué mal, dime, te acongoja,
Que vas el color perdiendo?"
Dijo al esposo la esposa.
Al contemplarla el semblante
Su espanto y asombro doblan;
É Ibañez con ambas manos
Entrambos ojos se frota.
Ella tornó á su pregunta,
Y él á su silencio torna,
Como quien tiene delante
Un espectro que le acosa.
"¿Que sientes?
—¡Oh! nada, nada;
Mas la vista se me borra,
Los objetos me vacilan;
¡Cielos! ¿qué es aquesto, Rosa?
—¿Qué dices que no te entiendo?
—¡Ah! ¿eres tú, niña? perdona:
Mas ¡tal vez mi fantasía
Se me está volviendo loca!
No sé porqué, mas el miedo
Que de mí se posesiona...
Oh, ciégame con tus labios,
Ven á mis brazos, ¡oh Rosa!"
Echóse en ellos la niña,
Ansioso Pedro abrazóla,
Mas al tocarla dió un grito,
Como quien espinas toca.
"¡Quemas!" la dijo espantado;
Y soltándola en la alfombra,
Se miró el triste los dedos
Con que sostuvo su forma.
Ella seguia diciéndole
Con sonrisa seductora:
"¿Qué tienes, Ibañez mio,
Que cuanto dices me asombra?"
Y él con ojos aterrados
Continuaba en su congoja,
Contemplándola sin habla

En convulsion espantosa.
Al fin con hondo cariño
Ella las manos le toma,
Diciendo con voz mas suave
Que el murmullo de las hojas:
"Amor mio, vuelve en tí;
Yo soy, mírame, tu Rosa,
Tú me lo has dicho, ¡alma mia!
Soy tu amor, tu Dios, tu gloria."
Sonrió apenas Ibañez
Y medroso preguntóla:
"¿He soñado, no es verdad?
Tú me despiertas ahora.
— Sí por cierto, esposo mio:
Tú me has dicho tantas cosas...
Tantos delirios... que casi
Temí contigo estar sola.
— Oh sigue, sigue... ¡qué dulce
Me suena tu voz hermosa!
Sigue.
　　— ¿Quieres que te cuente
Para adormirte una historia?
— Sí, sí, dime cuanto quieras
Con tal que tu acento oiga.
— Pues escucha, que tal vez
Se disipe tu congoja."
　Ibañez, como quien sale
De pesadilla penosa,
Su voz escuchaba atento
Suave, argentina, sonora,
Sin acertar á entender
La sensacion dolorosa
Que un momento antes le hacia
Su presencia encantadora.
Él recostado en el lecho,
Ella á su lado en la sombra,
Esto á Ibañez le decia
Risueña y voluptuosa:

　En un tosco pueblecillo,
Aunque no recuerdo donde,
Vivia un baron ó un conde,
Que es igual, en su castillo.
　En este pueblo vivia
Una villana, ¡oh hermosa!

La reina mas orgullosa
Por ella se trocaria.
Rosa, como yo me llamo,
La villana se llamaba,
Y un pobre hidalgo la amaba
Tanto como yo te amo.

Ibañez en su embeleso
Dulcemente sonrióla,
Y besándola en los labios
Siguió la niña su historia.

Vióla el baron cierto dia,
Y al contemplarla tan bella
Ciego de amores por ella
Solo por su amor vivia.
Prodigo la regaló,
Y tal su cariño fué,
Que por prenda de su fé
Su mano la prometió.
Ella avara ó inconstante
Casóse al cabo con él.
¡Fué una noche bien cruel
Para el olvidado amante!
Este llegó de la boda
El mismo dia anterior;
Alas le prestó el amor.....
¡Vana diligencia toda!
De su ventura testigo
Solo él llorando su duele
No halló para su consuelo
Un pariente ni un amigo.

A estas palabras Ibañez
Embebido interrumpióla:
— Tu voz me encanta, mas pienso
Que es triste ese cuento, Rosa.
— Oísele á un peregrino
En una sentida trova;
Mas deja que te le cuente,
Porque es muy linda la historia.

Despechado en su afliccion,
Maldiciendo su fortuna,
Dejó la fiesta importuna,
Y abandonando el salon,
En que los brindis doblaban,

Bajó en su afan amoroso
A llorar al pié del foso
Lo que en la torre cantaban.
Era una noche serena,
En que la brillante luna
Reflejaba en la laguna
Con la luz de enero llena.
Todo estaba en soledad
Velado en vapor confuso,
Que en todo el invierno puso
Huellas de esterilidad.
Hervia el rio á lo lejos,
Medroso el viento sonaba,
Y el aire espeso vibraba
Del agua con los reflejos.
El negro y alto castillo
Allá en la sombra se via
Del blanco fanal que huia
Al resplandor amarillo.
Y aun en murmullo infernal
Lanzan sus rojas ventanas
Las cantigas que profanas
Respira la bacanal.
Aun puede oirse por ellas
Con el brindis del baron
El ronco y discorde són
Del vino y de las querellas.
Y sus vidrios de colores
Radian en la lobreguez
La movible brillantez
De fugaces resplandores.
El amante desdeñado,
Sin poder con su dolor,
Pensó en su amargo furor
En verse al menos vengado.
"Por ese breve placer,
Esclamó, diera al infierno
Cuanto Dios puso de eterno
En mi despreciable ser."

Tembló pavoroso Ibañez
A estas palabras de Rosa,
Palideciendo al impulso
De una sangrienta memoria.
Y ella con triste sonrisa
Entre doliente y sardónica

Siguió, á los ojos de Ibañez
Cambiando su imágen propia.

A su sacrilego ruego
Diz que el infierno le dió
Por la alma que le vendió
Una venganza de fuego.
La torre ha poco altanera
Brotó llamas de su centro;
Quedó la venganza dentro,
Mas el vengador afuera.
Años esta noche hará
Que el castillo se incendió,
Media vida al galan dió,
Y ahora mediándose está.

"¡Cielo santo!" clamó Ibañez
Con voz despechada y ronca,
Arrancándose del lecho
Y de los brazos de Rosa,
"¿Qué es esto? ¡la luz me falta
El ambiente me sofoca.....!"
Y asiendo de la ventana
Abrió á un tiempo las dos hojas.
Entró á tal punto por ellas
Sonante, negra, espantosa
Una llamarada inmensa
Que lamió el suelo y la bóveda.
Corrió á la puerta y en vano
Con ímpetu sacudióla;
Por fuera la sujetaba
Resistencia poderosa.
Tendió desolado y triste
Los ojos, y allá en la alcoba
Vió sentada sobre el lecho,
Prendiendo fuego á las ropas,
Una aparicion horrible
Que en su vacilante forma
Mostraba al par su contorno,
Mitad monstruo y mitad Rosa:
Y al són de la ardiente llama
En voz le decia cóncava:
"¡Alma entera y vida media!
El alma la tengo toda,
Diez años eran de vida,
Y están mediándose ahora."

А. ПУШКИНЪ.

БЕЗЗАБОТНОСТЬ ПТИЧКИ.

Птичка Божія не знаетъ
Ни заботы, ни труда;
Хлопотливо не свиваетъ
Долговѣчнаго гнѣзда;
Въ долгу ночь на вѣткѣ дремлетъ:
Солнце красное всойдетъ —
Птичка гласу Бога внемлетъ,
Встрепенется и поетъ.
За весной, красой природы,
Лѣто знойное пройдетъ —
И туманъ и непогоды
Осень поздняя несетъ:
Людямъ скучно, людямъ горе;
Птичка въ дальнія страны,
Въ теплый край, за сине море
Улетаетъ до весны.

КЛЕВЕТНИКАМЪ РОССІИ.

О чемъ шумите вы, народные витіи?
Зачѣмъ анаѳемой грозите вы Россіи?
Что возмутило васъ? волненія Литвы?
Оставьте: это споръ Славянъ между собою,
Домашній, старый споръ, ужъ взвѣшенный судьбою,
Вопросъ, котораго не разрѣшите вы.
  Уже давно между собою
  Враждуютъ эти племена;
  Не разъ клонилась подъ грозою
  То ихъ, то наша сторона.
  Кто устоитъ въ неравномъ спорѣ:
  Кичливый Ляхъ, иль вѣрный Россъ?
Славянскіе-ль ручьи сольются въ Русскомъ морѣ?
  Оно-ль изсякнетъ? вотъ вопросъ.
  Оставьте насъ: вы не читали
  Сіи кровавыя скрижали;

Вамъ непонятна, вамъ чужда
Сія семейная вражда!
Для васъ безмолвны Кремль и Прага,
Безсмысленно прельщаетъ васъ
Борьбы отчаянной отвага —
И ненавидите вы насъ....
За что-жъ? отвѣтствуйте: за то-ли,
Что на развалинахъ пылающей Москвы
Мы не признали наглой воли
Того, подъ кѣмъ дрожали вы?
За то-ль, что въ бездну повалили
Мы тяготѣющій надъ царствами кумиръ,
И нашей кровью искупили
Европы вольность, честь и миръ?
Вы грозны на словахъ — попробуйте на дѣлѣ!
Иль старый богатырь, покойный на постелѣ,
Не въ силахъ завинтить свой измаильскій штыкъ?
Иль Русскаго Царя уже безсильно слово?
Иль намъ съ Европой спорить ново?
Иль Русскій отъ побѣдъ отвыкъ?
Иль мало насъ? Или отъ Перми до Тавриды,
Отъ финскихъ хладныхъ скалъ до пламенной Колхиды,
Отъ потрясеннаго Кремля
До стѣнъ недвижнаго Китая,
Стальной щетиною сверкая,
Не встанетъ Русская земля?
Такъ высылайте-жъ намъ, витіи,
Своихъ озлобленныхъ сыновъ:
Есть мѣсто имъ въ поляхъ Россіи
Среди нечуждыхъ имъ гробовъ.

ОСЕНЬ И ЗИМА.

Ужъ небо осенью дышало,
Ужъ рѣже солнышко блистало,
Короче становился день,
Лѣсовъ таинственная сѣнь
Съ печальнымъ шумомъ обнажалась
Ложился на поля туманъ,
Гусей крикливыхъ караванъ
Тянулся къ югу: приближалась
Довольно скучная пора;
Стоялъ ноябрь ужъ у двора.
Встаетъ заря во мглѣ холодной;
На нивахъ шумъ работъ умолкъ;

Съ своей волчихою голодной
Выходитъ на дорогу волкъ;
Его почуя, конь дорожный,
Храпитъ — и путникъ осторожный
Несется въ гору во весь духъ;
На утренней зарѣ пастухъ
Не гонитъ ужъ коровъ изъ хлѣва,
И въ часъ полуденный въ кружокъ
Ихъ не зоветъ его рожокъ;
Въ избушкѣ распѣвая, дѣва
Прядетъ, и, зимнихъ другъ ночей,
Трещитъ лучина передъ ней.
И вотъ уже трещатъ морозы
И серебрятся средь полей. . . .
Опрятнѣй моднаго паркета
Блистаетъ рѣчка, льдомъ одѣта.
Мальчишекъ радостный народъ
Коньками звучно рѣжетъ ледъ;
На красныхъ лапкахъ гусь тяжелый,
Задумавъ плыть по лону водъ,
Ступаетъ бережно на ледъ,
Скользитъ и падаетъ; веселый
Мелькаетъ, вьется первый снѣгъ,
Звѣздами падая на брегъ.

БОРОДИНСКАЯ ГОДОВЩИНА.

Великій день Бородина
Мы братской тризной поминая,
Твердили: "Шли-же племена,
Бѣдой Россіи угрожая;
Не вся-ль Европа тутъ была?
А чья звѣзда ее вела! . . . .
Но стали-жъ мы пятою твердой,
И грудью приняли напоръ
Племенъ, послушныхъ волѣ гордой,
И равенъ былъ неравный споръ.
И чтожъ? свой бѣдственный набѣгъ,
Кичась, они забыли нынѣ;
Забыли русскій штыкъ и снѣгъ,
Погребшій славу ихъ въ пустынѣ.
Знакомый пиръ ихъ манитъ вновь —
Хмѣльна для нихъ Славяновъ кровь:
Но тяжко будетъ имъ похмѣлье;
Но долгъ будетъ сонъ гостей

На тѣсномъ, хладномъ новосельѣ,
Подъ злакомъ сѣверныхъ полей!
 Ступайте-жъ къ намъ: васъ Русь зоветъ.
Но знайте, прошеные гости!
Ужъ Польша васъ не поведетъ:
Черезъ ея шагнете кости!....“
Сбылось — и, въ день Бородина,
Вновь наши вторглись знамена
Въ проломы падшей вновь Варшавы;
И Польша, какъ бѣгущій полкъ,
Во-прахъ бросаетъ стягъ кровавый —
И бунтъ раздавленный умолкъ.
 Въ бореньѣ падшій невредимъ;
Враговъ мы въ прахѣ не топтали;
Мы не напомнимъ нынѣ имъ
Того, что старыя скрижали
Хранятъ въ преданіяхъ нѣмыхъ;
Мы не сожжемъ Варшавы ихъ;
Они народной Немезиды
Не узрятъ гнѣвнаго лица,
И не услышатъ пѣснь обиды
Отъ лиры русскаго пѣвца.
 Но вы, мутители палатъ,
Легкоязычные витіи,
Вы, черни бѣдственный набатъ,
Клеветники, враги Россіи!
Что взяли вы?.... Еще-ли Россъ —
Больной, разслабленный колоссъ?
Еще-ли сѣверная слава
Пустая притча, лживый сонъ?
Скажите: скоро-ль намъ Варшава
Предпишетъ гордый свой законъ?
 Куда отдвинемъ строй твердынь?
За Бугъ, до Ворсклы, до Лимана?
За кѣмъ останется Волынь?
За кѣмъ наслѣдіе Богдана?
Признавъ мятежныя права,
Отъ насъ отторгнется-ль Литва?
Нашъ Кіевъ дряхлый, златоглавый,
Сей пращуръ Русскихъ городовъ,
Сроднитъ-ли съ буйною Варшавой
Святыню всѣхъ своихъ гробовъ?
 Вашъ бурный шумъ и хриплый крикъ
Смутили-ль Русскаго Владыку?
Скажите, кто главой поникъ?
Кому вѣнецъ: мечу иль иль крику?

Сильна-ли Русь? Война и моръ,
И бунтъ и внѣшнихъ бурь напоръ
Ее, бѣснуясь, потрясали —
Смотрите-жъ: все стоитъ она!
А вкругъ нея волненья пали —
И Польши участь рѣшена. . . .
  Побѣда! сердцу сладкій часъ!
Россія, встань и возышайся!
Греми, восторговъ общіи гласъ!
Но тише, тише раздавайся
Вокругъ одра, гдѣ онъ лежитъ,
Могучій мститель злыхъ обидъ,
Кто покорилъ вершины Тавра,
Предъ кѣмъ смирилась Эривань,
Кому Суворовскаго лавра
Вѣнокъ сплела тройная брань.
  Возставъ изъ гроба своего,
Суворовъ видитъ плѣнъ Варшавы:
Вострепетала тѣнь его
Отъ блеска имъ начатой славы!
Благословляетъ онъ, герой,
Твое страданье, твой покой,
Твоихъ сподвижниковъ отвагу,
И вѣсть тріумфа твоего,
И съ ней летящаго за Прагу
Младаго внука своего.

ЛЕРМОНТОВЪ.

КАЗАЧЬЯ КОЛЫБЕЛЬНАЯ ПѢСНЯ.

Спи, младенецъ мой прекрасный,
  Баюшки-баю.
Тихо смотритъ мѣсяцъ ясный
  Въ колыбель твою.
Стану сказывать я сказки,
  Пѣсенку спою;
Ты-жъ дремли, закрывши глазки,
  Баюшки-баю.
По камнямъ струится Терекъ,
  Плещетъ мутный валъ;
Злой Чеченъ ползетъ на берегъ,
  Точитъ свой кинжалъ;

Но отецъ твой старый воинъ,
Закаленъ въ бою:
Спи, малютка, будь спокоенъ,
Баюшки-баю.
Самъ узнаешь, будетъ время,
Бранное житье;
Смѣло вдѣнешь ногу въ стремя,
И возьмешь ружье.
Я сѣдельце боевое
Шелкомъ разошью....
Спи, дитя мое родное,
Баюшки-баю.
Богатырь ты будешь съ виду
И казакъ душой;
Провожать тебя я выду —
Ты махнешь рукой....
Сколько горькихъ слезъ украдкой
Я въ ту ночь пролью!
Спи, мой ангелъ, тихо, сладко,
Баюшки-баю.
Стану я тоской томиться,
Безутѣшно ждать;
Стану цѣлый день молиться,
По ночамъ гадать;
Стану думать, что скучаешь
Ты въ чужомъ краю....
Спи-жъ, пока заботъ не знаешь,
Баюшки-баю.
Дамъ тебѣ я на дорогу
Образокъ святой:
Ты его, молися Богу,
Ставь передъ собой;
Да, готовясь въ бой опасный,
Помни мать свою....
Спи, младенецъ мой прекрасный,
Баюшки-баю.

БОРОДИНО.

"Скажи-ка, дядя, вѣдь не даромъ
Москва, спаленная пожаромъ,
Французу отдана?
Вѣдь были жъ схватки боевыя?
Да, говорятъ, еще какія!
Не даромъ помнитъ вся Россія
Про день Бородина!"

Да, были люди въ наше время
Не то, что нынѣшнее племя:
Богатыри — не вы!
Плохая имъ досталась доля:
Немногіе вернулись съ поля...
Не будь на то Господня воля,
Не отдали бъ Москвы!

Мы долго, молча, отступали.
Досадно было, боя ждали,
Ворчали старики:
"Что жъ мы? на зимнія квартиры?
Не смѣютъ что ли командиры
Чужіе изорвать мундиры
О русскіе штыки?"

И вотъ нашли большое поле:
Есть разгуляться гдѣ на волѣ!
Построили редутъ.
У нашихъ ушки на макушкѣ!
Чуть утро освѣтило пушки
И лѣса синія верхушки —
Французы тутъ-какъ-тутъ.

Забилъ зарядъ я въ пушку туго,
И думалъ: угощу я друга!
Постой-ка братъ мусью!
Что тутъ хитрить, пожалуй къ бою;
Ужъ мы пойдемъ ломить стѣною,
Ужъ постоимъ мы головою
За родину свою!

Два дня мы были въ перестрѣлкѣ.
Что толку въ этакой бездѣлкѣ?
Мы ждали третій день.
Повсюду стали слышны рѣчи:
"Пора добраться до картечи!"
И вотъ на полѣ грозной сѣчи
Ночная пала тѣнь.

Прилегъ вздремнуть я у лафета,
И слышно было до разсвѣта,
Какъ ликовалъ Французъ.
Но тихъ былъ нашъ бивакъ открытый:
Кто киверъ чистилъ весь избитый,
Кто штыкъ точилъ, ворча сердито.
Кусая длинный усъ.

И только небо засвѣтилось,
Все шумно вдругъ зашевелилось,
Сверкнулъ за строемъ строй.
Полковникъ нашъ рожденъ былъ хватомъ:
Слуга Царю, отецъ солдатамъ...
Да, жаль его: сраженъ булатомъ,
Онъ спитъ въ землѣ сырой.

И молвилъ онъ, сверкнувъ очами:
"Ребята! не Москва ль за нами?
Умремте жъ подъ Москвой,
Какъ наши братья умирали!"
— И умереть мы обѣщали,
И клятву вѣрности сдержали
Мы въ бородинскій бой.

Ну-жъ былъ денёкъ! Сквозь дымъ летучій
Французы двинулись какъ тучи,
И все на нашъ редутъ.
Уланы съ пестрыми значками,
Драгуны съ конскими хвостами,
Всѣ промелькнули передъ нами,
Всѣ побывали тутъ.

Вамъ не видать такихъ сраженій?...
Носились знамена какъ тѣни,
Въ дыму огонь блестѣлъ,
Звучалъ булатъ, картечь визжала,
Рука бойцовъ колоть устала,
И ядрамъ пролетать мѣшала
Гора кровавыхъ тѣлъ.

Извѣдалъ врагъ въ тотъ день не мало,
Что значитъ русскій бой удалый,
Нашъ рукопашный бой!...
Земля тряслась — какъ наши груди;
Смѣшались въ кучу кони, люди,
И залпы тысячи орудій
Слились въ протяжный вой...

Вотъ смерклось. Были всѣ готовы
Заутра бой затѣять новый
И до конца стоять...
Вотъ затрещали барабаны —
И отступили басурманы.
Тогда считать мы стали раны,
Товарищей считать.

Да, были люди въ наше время,
Могучее, лихое племя,
Богатыри — не вы.
Плохая имъ досталась доля:
Немногіе вернулись съ поля.
Когда бъ на то не Божья воля,
Не отдали бъ Москвы!

ЛОМОНОСОВЪ.

ПОДРАЖАНІЕ ІОВУ.

О ты, что въ горести напрасно
На Бога ропщешь, человѣкъ!
Внимай, коль въ ревности ужасно
Онъ къ Іову изъ тучи рекъ!
Сквозь дождь, сквозь вихрь, сквозь градъ блистая
И гласомъ громы прерывая,
Словами небо колебалъ,
И такъ его на распрю звалъ:
"Сбери свои всѣ силы нынѣ,
Мужайся, стой и дай отвѣтъ:
Гдѣ былъ ты, какъ Я въ стройномъ чинѣ
Прекрасный сей устроилъ свѣтъ;
Когда Я твердь земли поставилъ,
И сонмъ небесныхъ силъ прославилъ
Величество и власть мою?
Яви премудрость ты свою!
Гдѣ былъ ты, какъ передо Мною
Безчисленны тьмы новыхъ звѣздъ,
Моей возженныхъ вдругъ рукою
Въ обширности безмѣрныхъ мѣстъ,
Мое величество вѣщали;
Когда отъ солнца возсіяли
Повсюду новые лучи,
Когда взошла луна въ ночи?
Кто море удержалъ брегами
И безднѣ положилъ предѣлъ,
И ей свирѣпыми волнами
Стремиться далѣ не велѣлъ?
Покрытую пучину мглою

Не Я-ли сильною рукою
Открылъ, и разогналъ туманъ,
И съ суши сдвинулъ океанъ?
Возмогъ-ли ты хотя однажды
Велѣть ранѣе утру быть,
И нивы, въ день томящей жажды,
Дождемъ прохладнымъ напоить, —
Пловцу способный вѣтръ направить,
Чтобъ въ пристани его поставить,
И тяготу земля тряхнуть,
Дабы безбожныхъ съ ней сопхнуть?
Стремнинами путей ты разныхъ
Прошелъ-ли моря глубину,
И счелъ-ли чудъ многообразныхъ
Стада ходящія по дну?
Отверзлись-ли передъ тобою
Всегдашнею покрыты тьмою
Со страхомъ смертныя врата?
Ты стеръ-ли адовы уста?
Стѣсняя вихремъ облакъ мрачный,
Ты солнце можешь-ли закрыть,
И воздухъ огустить прозрачный,
И молнію въ дождѣ родить,
И вдругъ — быстротекущимъ блескомъ
И горъ сердца трясущимъ трескомъ
Концы вселенной колебать
И смертнымъ гнѣвъ свой возвѣщать?
Твоей-ли хитростью взлетаетъ
Орелъ, на высоту паря,
По вѣтру крила простираетъ
И смотритъ въ рѣки и моря?
Отъ облакъ видитъ онъ высокихъ,
Въ водахъ и пропастяхъ глубокихъ,
Что Я ему на пищу далъ:
Толь быстро око ты-ль создалъ?
Воззри въ лѣса на бегемота,
Что Мною сотворенъ съ тобой:
Колючій тернъ его охота
Безвредно попирать ногой;
Какъ верви, сплетены въ немъ жилы;
Отвѣдай ты своей съ нимъ силы!
Въ немъ ребра какъ литая мѣдь:
Кто можетъ рогъ его сотреть?
Ты можешь-ли Левіаѳана
На удѣ вытянуть на брегъ?
Въ срединѣ самой океана

Онъ быстрый простираетъ бѣгъ;
Свѣтящимися чешуями
Покрытъ какъ мѣдными щитами,
Копье и мечъ и молотъ твой
Считаетъ за тростникъ гнилой.
Какъ жерновъ сердце онъ имѣетъ,
И зубы—страшный рядъ серповъ:
Кто руку въ нихъ вложить посмѣетъ?
Всегда къ сраженью онъ готовъ;
На острыхъ камняхъ возлегаетъ,
И твердость оныхъ презираетъ:
Для крѣпости великихъ силъ,
Считаетъ ихъ за мягкій илъ.
Когда ко брани устремится,
То море какъ котелъ кипитъ;
Какъ печь, гортань его дымится;
Въ пучинѣ слѣдъ его горитъ;
Сверкаютъ очи раздраженны,
Какъ угль, въ горнилѣ раскаленный;
Всѣхъ сильныхъ онъ страшитъ, гоня:
Кто можетъ стать противъ Меня?
Обширнаго громаду свѣта
Когда устроить Я хотѣлъ,
Просилъ-ли твоего совѣта
Для множества толикихъ дѣлъ?
Какъ персть Я взялъ въ началѣ вѣка,
Дабы создати человѣка,
Зачѣмъ тогда ты не сказалъ,
Чтобъ видъ иной тебѣ Я далъ?"
Сіе, о смертный, разсуждая,
Представь Зиждителеву власть!
Святую волю почитая,
Имѣй свою въ терпѣньи часть.
Онъ все на пользу нашу строитъ,
Казнитъ кого или покоитъ;
Въ надеждѣ тяготу сноси,
И безъ роптанія проси.

В. ЖУКОВСКІЙ.

ПѢСНЯ БѢДНЯКА.

Куда мнѣ голову склонить?
Покинутъ я и сиръ;
Хотѣлъ-бы весело хоть разъ
Взглянуть на Божій міръ.
И я въ семьѣ моихъ родныхъ
Когда-то счастливъ былъ;
Но горе спутникъ мой съ тѣхъ поръ,
Какъ я ихъ схоронилъ.
Сады веселыхъ богачей
И нивы ихъ кругомъ....
Моя-жъ дорога мимо ихъ
Съ заботой и трудомъ.
Но я счастливыхъ не дичусь;
Моя печаль въ тиши;
Я всѣмъ веселымъ радъ сказать:
Богъ помочь! отъ души.
О щедрый Богъ, не вовсе жъ я
Тобою позабытъ;
Источникъ милости Твоей
Для всѣхъ равно открытъ.
Въ селеньи каждомъ есть Твой храмъ
Съ сіяющимъ крестомъ,
Съ молитвой сладкой и съ твоимъ
Доступнымъ алтаремъ.
Мнѣ свѣтитъ солнце и луна;
Любуюсь на зарю;
И, слыша благовѣстъ, съ Тобой,
Создатель, говорю.
И знаю: будетъ добрымъ пиръ
Въ небесной сторонѣ;
Тамъ буду праздновать и я;
Тамъ мѣсто есть и мнѣ.

СЕЛЬСКОЕ КЛАДБИЩЕ.

Уже блѣднѣетъ день, скрываясь за горою;
Шумящія стада толпятся надъ рѣкой;
Усталый селянинъ медлительной стопою
Идетъ задумавшись въ шалашъ покойный свой.

Въ туманномъ сумракѣ окрестность исчезаетъ:
Повсюду тишина! повсюду мертвый сонъ!
Лишь изрѣдка, жужжа, вечерній жукъ мелькаетъ,
Лишь слышится въ дали роговъ унылый звонъ.

Лишь дикая сова, таясь подъ древнимъ сводомъ
Сей башни, сѣтуетъ, внимаема луной,
На возмутившаго полуночнымъ приходомъ
Ея безмолвнаго владычества покой.

Подъ кровомъ черныхъ соснъ и вязовъ наклоненныхъ,
Которые окрестъ, развѣсившись, шумятъ.
Здѣсь праотцы села, въ гробахъ уединенныхъ
Навѣки затворясь, сномъ непробуднымъ спятъ.

Денницы тихій гласъ, дня юнаго дыханье,
Ни крики пѣтуха, ни звучный гулъ роговъ,
Ни ранней ласточки на кровлѣ щебетанье,
Ничто не воззоветъ почившихъ изъ гробовъ.

На дымномъ очагѣ трескучій огнь сверкая,
Ихъ въ зимни вечера не будетъ веселить,
И чада нѣжныя, приходъ ихъ упреждая,
Не будутъ съ жадностью лобзанья ихъ ловить.

Какъ часто ихъ серпы златую ниву жали,
И плугъ ихъ побѣждалъ упорныя поля!
Какъ часто ихъ сѣкиръ дубравы трепетали,
И потомъ ихъ лица кропилася земля!

Пускай рабы суетъ ихъ жребій унижаютъ,
Смѣяся въ слѣпотѣ полезнымъ ихъ трудамъ;
Пускай съ холодностью презрѣнія внимаютъ
Таящимся во тьмѣ убогаго дѣламъ!

На всѣхъ ярится смерть — царя, любимца славы,
Всѣхъ ищетъ грозная.... и нѣкогда найдетъ!

Всемощныя судьбы незыблемы уставы:
И путь величія ко гробу насъ ведетъ!

А вы, наперсники фортуны ослѣпленны!
Напрасно спящихъ здѣсь спѣшите презирать
За то, что гробы ихъ не пышны и забвенны,
Что лесть имъ алтарей не мыслитъ воздвигать!

Вотще надъ мертвыми, истлѣвшими костями
Трофеи зиждутся, надгробія блестятъ,
Вотще гласъ почестей гремитъ передъ гробами:
Угасшій пепелъ нашъ они не воспалятъ.

Уже-ль смягчится смерть сплетаемой хвалою,
И невозвратную добычу возвратитъ?
Не слаще мертвыхъ сонъ подъ мраморной доскою:
Надменный мавзолей лишь персть ихъ бременитъ!

Ахъ! можетъ быть, подъ сей могилою таится
Прахъ сердца нѣжнаго, умѣвшаго любить,
И гробожитель-червь въ сухой главѣ гнѣздится,
Рожденной быть въ вѣнцѣ, иль мыслями парить!

Но просвѣщенья храмъ, воздвигнутый вѣками,
Угрюмою судьбой для нихъ былъ затворенъ;
Ихъ рокъ обременилъ убожества цѣпями,
Ихъ геній строгою нуждою умерщвленъ.

Какъ часто рѣдкій перлъ, волнами сокровенной,
Въ бездонной пропасти сіяетъ красотой!
Какъ часто лилія цвѣтетъ уединенно,
Въ пустынномъ воздухѣ теряя запахъ свой!

Быть можетъ, пылью сей покрытъ Гампденъ надменный,
Защитникъ сельскихъ правъ, тиранства смѣлый врагъ;
Иль кровію гражданъ Кромвель не обагренный;
Или Мильтонъ нѣмой, безъ славы скрытый въ прахъ.

Отечество хранить державною рукою,
Сражаться съ бурей бѣдъ, фортуну презирать,
Дары обилія на смертныхъ лить рѣкою,
Въ слезахъ признательныхъ дѣла свои читать —

Сего имъ не далъ рокъ! но вмѣстѣ преступленьямъ
Онъ съ доблестями ихъ кругъ тѣсный положилъ;

Бѣжать стезей убійствъ ко славѣ, наслажденьямъ,
И быть жестокими къ страдальцамъ запретилъ;

Таить въ душѣ своей гласъ совѣсти и чести,
Румянецъ робкія стыдливости терять,
И, раболѣпствуя, на жертвенникахъ лести
Дары небесныхъ Музъ гордынѣ посвящать!

Скрываясь отъ мірскихъ погибельныхъ смятеній,
Безъ страха и надеждъ, въ долинѣ жизни сей,
Не зная горести, не зная наслажденій,
Они безпечно шли тропинкою своей.

И днесь спокойно спятъ подъ сѣнью гробовою —
И скромный памятникъ, въ пріютѣ соснъ густыхъ,
Съ непышной надписью и рѣзьбою простою —
Прохожаго зоветъ вздохнуть надъ прахомъ ихъ.

Любовь на камнѣ семъ ихъ память сохранила,
Ихъ лѣта, имена потщившись начертать;
Окрестъ библейскую мораль изобразила,
По коей мы должны учиться умирать.

И кто съ сей жизнію безъ горя разставался?
Кто прахъ свой по себѣ забвенью предавалъ?
Кто въ часъ послѣдній свой симъ міромъ не плѣнялся,
И взора томнаго назадъ не обращалъ?

Ахъ! нѣжная душа, природу покидая,
Надѣется друзьямъ оставить пламень свой;
И взоры тусклые, навѣки угасая,
Еще стремятся къ нимъ съ послѣднею слезой;

Ихъ сердце милый гласъ въ могилѣ нашей слышитъ;
Нашъ камень гробовой для нихъ одушевленъ;
Для нихъ нашъ мертвый прахъ въ холодной урнѣ
дышитъ,
Еще огнемъ любви для нихъ воспламененъ!

А ты, почившихъ другъ, пѣвецъ уединенный!
И твой ударитъ часъ послѣній, роковой!
И къ гробу твоему, мечтой сопровожденный,
Чувствительный придетъ услышать жребій твой.

Быть можетъ, селянинъ съ почтенной сѣдиною
Такъ будетъ о тебѣ пришельцу говорить:

"Онъ часто по утрамъ встрѣчался здѣсь со мною,
Когда спѣшилъ на холмъ зарю предупредить!

"Тамъ въ полдень онъ сидѣлъ подъ дремлющею
ивой,
Поднявшей изъ земли косматый корень свой;
Тамъ часто въ горести безпечной, молчаливой,
Лежалъ, задумавшись, надъ свѣтлою рѣкой;

"Не рѣдко въ вечеру, скитаясь межъ кустами,
Когда мы съ поля шли, и въ рощѣ соловей
Свисталъ вечерню пѣснь — онъ томными очами
Уныло слѣдовалъ за тихою зарей!

"Прискорбный, сумрачный, съ главою преклоненной,
Онъ часто уходилъ въ дубраву слезы лить,
Какъ странникъ, родины, друзей всего лишенной,
Которому ничѣмъ души не усладить!

"Взошла заря—увы! съ зарей онъ не являлся,
Ни къ ивѣ, ни на холмъ, ни въ лѣсъ не приходилъ,
Взошла саря опять — нигдѣ онъ не встрѣчался,
Мой взоръ его искалъ — искалъ — не находилъ.

"На утро пѣніе мы слышимъ гробовое....
Несчастнаго несутъ въ могилу положить!
Приближься, прочитай надгробіе простое,
Чтобъ память добраго слезой благословить!

Эпитафія.

Здѣсь пепелъ юноши безвременно сокрыли;
Что слава, счастіе, не зналъ онъ въ мірѣ семъ!
Но музы отъ него лица не отвратили,
И меланхоліи печать была на немъ.

Онъ кротокъ сердцемъ былъ, чувствителенъ душою —
Чувствительнымъ Творецъ награду положилъ!
Дарилъ несчастныхъ онъ — чѣмъ только могъ —
слезою!
Въ награду отъ Творца онъ друга получилъ.

Срохожій, удались! во гробѣ сонъ священный:
Кудьба почившихъ въ немъ покрыта грозной мглой!
Надежда робкая живитъ ихъ пепелъ тлѣнный!..
Пто знаетъ, что насъ ждетъ за гробовой доской!

ЭЛЬВИНА И ЭДВИНЪ.

БАЛЛАДА.

Въ излучинѣ долины сокровенной,
Тамъ, гдѣ блеститъ подъ рощею потокъ,
Стояла хижина, смиренной
Покоя уголокъ.

Эльвина тамъ красавица таилась —
Въ ней зрѣла мать полпору дряхлыхъ дней,
И только объ одномъ молилась;
"Всѣ блага жизни ей."

Какъ лилія была чиста душою,
И пламенѣлъ румянецъ на щекахъ —
Такъ разливается весною
Денница въ облакахъ.

Всѣхъ юношей Эльвина восхищала;
Для всѣхъ подругъ красой была страшна,
И, чудо прелестей, не знала
Объ нихъ одна она.

Пришелъ Эдвинъ. Безъ всякаго искусства
Эдвинова плѣняла красота:
Въ очахъ веселыхъ пламень чувства,
А въ сердцѣ простота.

И заключенъ святой союзъ сердцами:
Душѣ легко въ родной душѣ читать;
Легко, что сказано очами,
Устами досказать.

О! сладко жить, когда душа въ покоѣ,
И съ тѣмъ, кто милъ, начавъ, кончаешь день;
Вдвоемъ и радости всѣ вдвое....
Но ахъ! онѣ какъ тѣнь.

Лишь золото любилъ отецъ Эдвина;
Для жалости онъ сердца не имѣлъ;
Эльвинѣ же дала судьбина
Одну красу въ удѣлъ.

Съ холодностью смотрѣлъ старикъ суровой
На ихъ любовь — на счастье двухъ сердецъ.
"Разстаньтесь!" роковое слово
Сказалъ онъ наконецъ.

Увы, Эдвинъ! Въ какой борьбѣ въ немъ страсти!
И ни одной нѣтъ силы побѣдить....
Какъ не признать отцовской власти?
Но какъ же не любить?

Прелестный видъ, плѣнительныя рѣчи,
Восторгъ любви — все было только сонъ;
Онъ розно съ ней; онъ съ ней и встрѣчи
Бояться осуждёнъ.

Лишь по утрамъ, чтобъ видѣть слѣдъ Эльвины,
Онъ изъ кустовъ смотрѣлъ, когда она
Шла по излучинѣ долины,
Печальна и одна;

Или, когда являя мѣсяцъ роги,
Туманный свѣтъ на рощи наводилъ,
Онъ, грустенъ, вдоль большой дороги
До полночи бродилъ.

Задумчивый, онъ часто по кладбищу
При склонѣ дня ходилъ среди крестовъ:
Его тоскѣ давало пищу
Спокойствіе гробовъ.

Знать гробъ ему предчувствіе сулило!
Уже ланитъ румяный цвѣтъ пропалъ;
Ихъ горе блѣдностью покрыло....
Несчастный увядалъ.

И не спасутъ его младыя лѣты;
Вотще въ слезахъ надъ нимъ его отецъ;
Вотще и вопли и обѣты!...
Всему, всему конецъ.

И молитъ онъ: "друзья, изъ сожалѣнья!...
Хотя бы разъ мнѣ на нее взглянуть!...
Ахъ! дайте, дайте отъ мученья
При ней мнѣ отдохнуть."

Она пришла; но взоръ любви всесильный
Уже тебя, Эдвинъ, не воскреситъ:
Уже готовъ покровъ могильный,
И гробъ уже открытъ.

Смотри, смотри, несчастная Эльвина,
Какъ измѣнилъ его послѣдній часъ:
Ни тѣни прежняго Эдвина;
Ликъ блѣдный, слабый гласъ.

Въ знакъ вѣрности онъ подаетъ ей руку,
И на нее взоръ томный устремилъ:
Какъ сильно вѣчную разлуку
Сей взоръ изобразилъ!

И въ тмѣ ночной, покинувши Эдвина,
Домой одна вблизи кладбища шла,
Души не чувствуя, Эльвина;
Кругомъ густѣла мгла.

Отъ сѣвера подъемлясь, вѣтеръ хладной
Качалъ, свистя во мракѣ, дерева;
И выла на стѣнѣ оградной
Полночная сова.

И вся душа вь Эльвинѣ замирала;
И взоръ ея во всемъ его встрѣчалъ;
Казалось — тѣнь его летала;
Казалось — онъ стоналъ.

Но .... вотъ и въявь ужъ слышится Эльвинѣ:
Вдали провылъ уныло тяжкій звонъ;
Какъ смерти голосъ, по долинѣ
Промчавшись, стихнулъ онъ.

И къ матери безъ памяти вбѣжала —
Блѣдна, и свѣтъ въ очахъ ея темнѣлъ.
"Прости, все кончилось! (сказала)
Мой ангелъ улетѣлъ!

"Благослови.... зовутъ.... иду къ Эдвину....
Но для тебя мнѣ жаль покинуть свѣтъ."
Умолкла .... мать зоветъ Эльвину...
Эльвины больше нѣтъ.

ДЕРЖАВИНЪ.

БОГЪ.

О Ты, пространствомъ безконечный,
Живый въ движеньи вещества,
Теченьемъ времени превѣчный,
Безъ лицъ въ трехъ лицахъ Божества!
Духъ всюду сущій и единый,
Кому нѣтъ мѣста и причины,
Кого никто постичь не могъ,
Кто все собою наполняетъ,
Объемлетъ, зиждетъ, сохраняетъ,
Кого мы называемъ: Богъ!

Измѣрить океанъ глубокій,
Сочесть пески, лучи планетъ,
Хотя и могъ-бы умъ высокій, —
Тебѣ числа и мѣры нѣтъ!
Не могутъ духи просвѣщенны,
Отъ свѣта Твоего рожденны,
Изслѣдовать судебъ Твоихъ:
Лишь мысль къ Тебѣ взнестись дерзаетъ,
Въ Твоемъ величьи исчезаетъ,
Какъ въ вѣчности прошедшій мигъ.

Хаоса бытность довременну
Изъ безднъ Ты вѣчности воззвалъ;
А вѣчность, прежде вѣкъ рожденну,
Въ себѣ самомъ Ты основалъ.
Себя собою составляя,
Собою изъ себя сіяя,
Ты свѣтъ, откуда свѣтъ истекъ;
Создавый все единымъ словомъ,
Въ твореньи простираясь новомъ,
Ты былъ, Ты есь, Ты будешь вѣкъ!

Ты цѣпь существъ въ себѣ вмѣщаешь,
Ее содержишь и живишь,
Конецъ съ началомъ сопрягаешь,
И смертію животъ даришь.

Какъ искры сыплются, стремятся,
Такъ солнцы отъ Тебя родятся;
Какъ въ мрачный ясный день зимой
Пылинки инея сверкаютъ,
Вратятся, зыблются, сіяютъ:
Такъ звѣзды въ безднахъ подъ Тобой.

Свѣтилъ возженныхъ милліоны
Въ неизмѣримости текутъ;
Твои они творятъ законы,
Лучи животворящи льютъ.
Но огненны сіи лампады,
Иль рдяныхъ кристалей громады,
Иль волнъ златыхъ кипящій сонмъ,
Или горящіе эѳиры,
Иль вкупѣ всѣ свѣтящи міры —
Передъ Тобой, какъ нощь предъ днемъ.

Какъ капля въ море опущенна,
Вся твердь передъ Тобой сія.
Но что мной зримая вселенна?
И что передъ Тобою я?
Въ воздушномъ океанѣ ономъ,
Міры умножа милліономъ
Стократъ другихъ міровъ — и то,
Когда дерзну сравнить съ Тобою,
Лишь будетъ точкою одною:
А я передъ Тобой — ничто.

Ничто! — Но Ты во мнѣ сіяешь
Величествомъ Твоихъ добротъ;
Во мнѣ Себя изображаешь,
Какъ солнце въ малой каплѣ водъ.
Ничто! — Но жизнь я ощущаю;
Несытымъ нѣкакимъ летаю
Всегда пареньемъ въ высоты;
Тебя душа моя быть чаетъ,
Вникаетъ, мыслитъ, разсуждаетъ:
Я есмь, — конечно есь и Ты.

Ты есь! природы чинъ вѣщаетъ,
Гласитъ мое мнѣ сердце то,
Меня мой разумъ увѣряетъ:
Ты есь — и я ужъ не ничто!
Частица цѣлой я вселенной,
Поставленъ, мнится мнѣ, въ почтенной

Срединѣ естества я той,
Гдѣ кончилъ тварей Ты тѣлесныхъ,
Гдѣ началъ Ты духовъ небесныхъ,
И цѣпь существъ связалъ всѣхъ мной.

Я связь міровъ повсюду сущихъ,
Я крайня степень вещества,
Я средоточіе живущихъ,
Черта начальна Божества;
Я тѣломъ въ прахѣ истлѣваю;
Умомъ громамъ повелѣваю:
Я царь — я рабъ, я червь — я богъ!
Но будучи я столь чудесенъ,
Отколѣ происшелъ? — безвѣстенъ;
А самъ собой я быть не могъ.

Твое созданье я, Создатель!
Твоей премудрости я тварь,
Источникъ жизни, благъ податель,
Душа души моей и Царь!
Твоей то правдѣ нужно было,
Чтобъ смертну бездну преходило
Мое безсмертно бытіе,
Чтобъ духъ мой въ смертность облачился,
И чтобъ чрезъ смерть я возвратился,
Отецъ! въ безсмертіе Твое.

Неизъяснимый, Непостижный!
Я знаю, что души моей
Воображенія безсильны
И тѣни начертать твоей!
Но если славословитъ должно,
То слабымъ смертнымъ невозможно
Тебя ничѣмъ инымъ почтить,
Какъ имъ къ Тебѣ лишь возвышаться,
Въ безмѣрной разности теряться
И благодарны слезы лить.

БАТЮШКОВЪ.

УМИРАЮЩІЙ ТАССЪ.

Какое торжество готовитъ древній Римъ?
Куда текутъ народа шумны волны?
Къ чему сихъароматъ и мирры сладкій дымъ,
Душистыхъ травъ кругомъ кошницы полны?
До Капитолія отъ Тибровыхъ валовъ,
Надъ стогнами всемірныя столицы,
Къ чему раскинуты средь лавровъ и цвѣтовъ
Безцѣнные ковры и багряницы?
Къ чему сей шумъ? къ чему тимпановъ звукъ и громъ?
Веселья онъ, или побѣды вѣстникъ?
Почто съ хоругвіей течётъ въ молитвы домъ
Подъ митрою Апостоловъ намѣстникъ?
Кому въ рукѣ его сей зыблется вѣнецъ,
Безцѣнный даръ признательнаго Рима?
Кому тріумфъ? Тебѣ божественный пѣвецъ!
Тебѣ сей даръ .... пѣвецъ Ерусалима!
И шумъ веселія достиѓъ де кельи той,
Гдѣ борется съ кончиною Торквато;
Гдѣ надъ божественной ктрадальца головой
Духъ смерти носится крылатой.
Ни слезы дружества, ни иноковъ мольбы,
Ни почестей столь позднія награды,
Ничто не укротитъ желѣзныя судьбы,
Незнающей къ великому пощады.
Полуразрушенный, онъ видитъ грозный часъ,
Съ веселіемъ его благословляетъ,
И, лебедь сладостный, еще въ послѣдній разъ
Онъ, съ жизнію прощаясь, восклицаетъ:
"Друзья, о! дайте мнѣ взглянуть на пышный Римъ,
Гдѣ ждетъ пѣвца безвременно кладбище,
Да встрѣчу взорами холмы твои и дымъ,
О древнее Квиритовъ пепелище!
Земля священная героевъ и чудесъ!
Развалины и прахъ краснорѣчивый!
Лазурь и пурпуры безоблачныхъ небесъ;
Вы, тополи, вы, древнія оливы,

И ты, о вѣчный Тибръ, поитель всѣхъ племенъ,
Засѣянный костьми гражданъ вселенной:
Васъ, васъ привѣтствуетъ изъ сихъ унылыхъ стѣнъ
Безвременной кончинѣ обреченной!
Свершилось! Я стою надъ бездной роковой
И не вступлю при плескахъ въ Капитолій,
И лавры славные надъ дряхлой головой
Не усладятъ пѣвца свирѣпой доли.
Отъ самой юности игралище людей,
Младенецъ былъ уже изгнанникъ;
Подъ небомъ сладостнымъ Италіи моей
Скитаяся, какъ бѣдный странникъ,
Какихъ не испыталъ превратностей судебъ?
Гдѣ мой челнокъ волнами не носился?
Гдѣ успокоился? гдѣ мой насущный хлѣбъ
Слезами скорби не кропился?
Сорento! колыбель моихъ несчастныхъ дней,
Гдѣ я въ ночи, какъ трепетный Асканій,
Отторженъ былъ судьбой отъ матери моей,
Отъ сладостныхъ объятій и лобзаній:
Ты помнишь, сколько слезъ младенцемъ пролилъ я!
Увы! съ тѣхъ поръ, добыча злой судьбины,
Всѣ горести узналъ, всю бѣдность бытія.
Фортуною изрытыя пучины
Разверзлись подо мной и громъ не умолкалъ!
Изъ веси въ весь, изъ странъ въ страну гонимый,
Я тщетно на земли пристанища искалъ;
Повсюду перстъ ея неотразимый!
Повсюду молніи, карающей пѣвца!
Ни въ хижинѣ оратая простаго,
Ни подъ защитою Альфонсова дворца,
Ни въ тишинѣ безвѣстнѣйшаго крова,
Ни въ дебряхъ, ни въ горахъ, не спасъ главы моей,
Безславіемъ и славой удрученной,
Главы изгнанника, отъ колыбельныхъ дней
Карающей богинѣ обреченной....
Друзья! но что мою стѣсняетъ страшно грудь?
Что сердце такъ и ноетъ и трепещетъ?
Откуда я? какой прошелъ ужасный путь,
И что за мной еще во babyкѣ блещетъ?
Феррара... фуріи.. и зависти змія!...
Куда, куда, убійцы дарованья!
Я въ пристани. Здѣсь Римъ. Здѣсь братья и семья!
Вотъ слезы ихъ и сладки лобызанья....
И въ Капитоліи — Виргиліевъ вѣнецъ!
Такъ, я свершилъ назначенное Фебомъ.

От первой юности его усердный жрецъ,
Подъ молніей, подъ разъяреннымъ небомъ,
Я пѣлъ величіе и славу прежнихъ дней,
И въ узахъ я душей не измѣнился.
Музъ сладостный восторгъ не гасъ въ душѣ моей,
И геній мой въ страданьяхъ укрѣпился.
Онъ жилъ въ странѣ чудесъ, у стѣнъ твоихъ, Сіонъ,
На берегахъ цвѣтущихъ Іордана;
Онъ вопрошалъ тебя, мутящійся Кедронъ,
Васъ, мирныя убѣжища Ливана!
Предъ нимъ воскресли вы, герои древнихъ дней,
Въ величіи и въ блескѣ грозной славы.
Онъ зрѣлъ тебя, Годфредъ, владыко, вождь царей,
Подъ свистомъ стрѣлъ спокойный, величавый;
Тебя, младый Ринальдъ, кипящій какъ Ахиллъ,
Въ любви, въ войнѣ счастливый побѣдитель:
Онъ зрѣлъ, какъ ты леталъ по трупамъ вражьихъ силъ,
Какъ огнь, какъ смерть, какъ ангелъ-истребитель....
И тартаръ низложенъ сіяющимъ крестомъ!
О доблести неслыханной примѣры!
О нашихъ праотцевъ, давно почившихъ сномъ,
Тріумфъ святой! побѣда чистой вѣры!
Торквато васъ исторгъ изъ пропасти временъ:
Онъ пѣлъ — и вы не будете забвенны —
Онъ пѣлъ: ему вѣнецъ безсмертья обреченъ,
Рукою Музъ и славы сплетенный.
Но поздно! я стою надъ бездной роковой
И не вступлю при плескахъ въ Капитолій,
И лавры славные надъ дряхлой головой
Не усладятъ пѣвца свирѣпой доли!" —
Умолкъ. Унылый огнь въ очахъ его горѣлъ,
Послѣдній лучь таланта предъ кончиной;
И умирающій, казалося, хотѣлъ
У Парки взять тріумфа день единой.
Онъ взоромъ все искалъ капитолійскихъ стѣнъ,
Съ усиліемъ еще приподнимался;
Но, мукой страшною кончины изнуренъ,
Недвижимый на ложѣ оставался.
Свѣтило дневное ужъ къ западу текло,
И въ заревѣ багряномъ утопало;
Часъ смерти близился.... и мрачное чело
Въ послѣдній разъ страдальца просіяло:
Съ улыбкой тихою на западъ онъ глядѣлъ....
И, оживленъ вечернею прохладой,

Десницу къ небесамъ внимающимъ воздѣлъ,
  Какъ праведникъ, съ надеждой и отрадой.
— "Смотрите, онъ сказалъ рыдающимъ друзьямъ,
  Какъ царь свѣтилъ на западѣ пылаетъ!
Онъ, онъ зоветъ меня къ безоблачнымъ странамъ,
  Гдѣ вѣчное свѣтило засіяетъ....
Ужъ Ангелъ предо мной, вожатый оныхъ мѣстъ;
  Онъ осѣнилъ меня лазурными крылами....
Приближьте знакъ любви, сей таинственный крестъ....
  Молитеся съ надеждой и слезами..
Земное гибнетъ все... и слава и вѣнецъ....
  Искуствъ и Музъ творенья величавы:
Но тамъ — все вѣчное, какъ вѣченъ самъ Творецъ,
  Податель намъ вѣнца небренной славы!
Тамъ все великое, чѣмъ духъ питался мой,
  Чѣмъ я дышалъ отъ самой колыбели,
О братья! о друзья! не плачьте надо мной:
  Вашъ другъ достигъ давно желанной цѣли.
Отыдетъ съ миромъ онъ, и, Вѣрой укрѣпленъ,
  Мучительной кончины не примѣтитъ:
Тамъ, тамъ.... о счастіе!.... средь непорочныхъ женъ,
  Средь Ангеловъ, Елеонора встрѣтитъ!"
И съ именемъ любви божественный погасъ;
  Друзья надъ нимъ въ безмолвіи рыдали;
День тихо догоралъ.... и колокола гласъ
  Разнесъ кругомъ по стогнамъ вѣсть печали.
Погибъ Торквато нашъ! воскликнулъ съ плачемъ Римъ,
  Погибъ пѣвецъ, достойный лучшей доли!....
На утро факеловъ узрѣли мрачный дымъ
  И трауромъ покрылся Капитолій.

ДЕЛЬВИГЪ.

АХЪ, ТЫ НОЧЬ-ЛЬ, НОЧЕНЬКА.

Ахъ ты ночь-ли,
  Ноченька!
Ахъ ты ночь-ли
  Бурная!
Отъ чего ты
  Съ вечера
До глубокой
  Полночи
Не блистаешь
  Звѣздами,
Не сіяешь
  Мѣсяцемъ,
Все темнѣешь
  Тучами?
И съ тобой, знать,
  Ноченька,
Какъ со мною
  Молодцемъ,
Грусть-злодѣйка
  Свѣдалась!
Какъ заляжетъ
  Лютая
Тамъ глубоко
  На сердцѣ:
Позабудешь
  Съ вечера
До глубокой
  Полночи,
Припѣвая,
  Тѣшиться
Хороводной
  Пляскою!
Нѣтъ, взрыдаешь,
  Всплачешься,

И безродной
 Молодецъ,
На постелю
 Жесткую,
Какъ въ могилу
 Кинешься.

ИВАНЪ КОЗЛОВЪ.

БУРЯ.

Кормá затрещала, летятъ паруса,
Встревоженной хляби звучатъ голоса,
И солнце затмилось надъ бездной морскою
Съ послѣдней надеждой, кровавой зарёю.

Громада, бунтуя, ревётъ и кипитъ,
И волны бушуютъ, и вѣтеръ шумитъ,
И стонъ раздаётся зловѣщихъ насосовъ,
И вырвались верви изъ рукъ у матросовъ.

Торжественно буря завыла; дымась,
Изъ бездны кипучей гора поднялась,
И Ангелъ губитель по ярусамъ пѣны
Въ корабль уже входитъ, какъ ратникъ на стѣны.

Кто, силы утративъ, безъ чувства падётъ;
Кто, руки ломая, свой жребій клянётъ;
Иной полумертвый о другѣ тоскуетъ,
Другой молитъ Бога, да гибель минуетъ.

Младой иноземецъ безмолвно сидитъ,
И мнитъ онъ: "Тотъ счастливъ, кто мёртвымъ лежитъ,
И тотъ, кто умѣетъ усердно молиться,
И тотъ, у кого еще есть съ кѣмъ проститься."

ADAM MICKIEWICZ.

ŚWITEZIANKA.

BALLADA.

Jakiżto chłopiec piękny i młody?
Jakato obok dziewica?
Brzegami sinej Świtezi wody
Idą przy świetle xiężyca.

Ona mu z kosza daje maliny,
A on jej kwiatki do wianka;
Pewnie kochankiem jest tej dziewczyny,
Pewnie to jego kochanka.

Każdą noc prawie, o jednej porze
Pod tym się widzą modrzewiem,
Młody jest strzelcem w tutejszym borze:
Kto jest dziewczyna? ja nie wiem.

Zkąd przyszła? darmo śledzić kto pragnie,
Gdzie uszła? nikt jej nie zbada.
Jak mokry jaskier wschodzi na bagnie,
Jak ognik nocny przepada.

"Powiedz mi piękna, luba dziewczyno;
Na co nam te tajemnice,
Jaką przybiegłaś do mnie drożyną?
Gdzie dom twój, gdzie są rodzice?

"Minęło lato, zżółkniały liścia
I dżdżysta nadchodzi pora,
Zawsze mam czekać twojego przyścia
Na dzikich brzegach jeziora?

"Zawszeż po kniejach jak sarna płocha,
Jak upior błądzisz w noc ciemną?
Zostań się lepiej z tym, kto cię kocha,
Zostań się, o luba! ze mną.

"Chateczka moja ztąd niedaleka
Pośrodku gęstej leszczyny;

Jest tam dostatkiem owoców, mleka,
Jest tam dostatkiem zwierzyny."

"Stój, stój, odpowie, hardy młokosie,
Pomnę, co ojciec rzekł stary:
Słowicze wdzięki w męzczyzny głosie,
A w sercu lisie zamiary.

"Więcej się waszej obłudy boję,
Niż w zmienne ufam zapały,
Możebym prośby przyjęła twoje;
Ale czy będziesz mnie stały?"

Chłopiec przyklęknął, chwycił w dłoń piasku,
Piekielne wzywał potęgi,
Klął się przy świetnym księżyca blasku,
Lecz czy dochowa przysięgi?

"Dochowaj, strzelcze, to moja rada:
Bo kto przysięgę naruszy,
Ach biada jemu, za życia biada!
I biada jego złej duszy!"

To mówiąc dziewka, więcej nie czeka,
Wieniec włożyła na skronie,
I pożegnawszy strzelca z daleka,
Na zwykłe uchodzi błonie.

Próżno się za nią strzelec pomyka,
Rączym wybiegom nie sprostał,
Znikła jak lekki powiew wietrzyka;
A on sam jeden pozostał.

Sam został, dziką powraca drogą,
Ziemia uchyla się grząska,
Cisza w około, tylko pod nogą
Zwiędła szeleszcze gałąska.

Idzie nad wodą, błędny krok niesie,
Błędnemi strzela oczyma;
W tem wiatr zaszumiał po gęstym lesie,
Woda się burzy i wzdyma.

Burzy się, wzdyma, pękają tonie,
O niesłychane zjawiska!
Po nad srebrzyste Świtezi błonie
Dziewicza piękność wytryska.

Jej twarz, jak róży bladej zawoje,
Skropione jutrzenki łeską;
Jako mgła lekka, tak lekkie stroje
Obwiały postać niebieską.

"Chłopcze mój piękny, chłopcze mój młody,
Zanóci czule dziewica;
Poco w około Świtezi wody
Błądzisz przy świetle księżyca?

"Po co żałujesz dzikiej wietrznicy,
Która cię zwabia w te knieje:
Zawraca głowę, rzuca w tęsknicy,
I może jeszcze się śmieje.

"Daj się namówić czułym wyrazem,
Porzuć wzdychania i żale,
Do mnie tu, do mnie, tu będziem razem
Po wodnym pląsać krysztale.

"Czy zechcesz, niby jaskółka chybka,
Oblicze tylko wód muskać,
Czy zdrów jak rybka, wesół jak rybka,
Cały dzień ze mną się pluskać.

"A na noc w łożu srebrnej topieli
Pod namiotami zwierciadeł,
Na miękkiej wodnych lilijek bieli,
Śród boskich usnąć widziadeł."

W tem z zasłon błysną piersi łabędzie,
Strzelec w ziemię patrzy skromnie,
Dziewica w lekkim zbliża się pędzie,
I, do mnie, woła, pójdź do mnie.

I na wiatr lotne rzuciwszy stopy,
Jak tęcza śmiga w krąg wielki,
To znowu siekąc wodne zatopy,
Srebrnemi pryska kropelki.

Podbiega strzelec i staje w biegu,
I chciałby skoczyć i nie chce;
W tem modra fala, prysnąwszy z brzegu,
Zlekka mu w stopy załechce.

I tak go łechce i tak go znęca,
Tak się w nim serce rozpływa;

Jak gdy tajemnie rękę młodzieńca
Ściśnie kochanka wstydliwa.

Zapomniał strzelec o swej dziewczynie,
Przysięgą pogardził świętą,
Na zgubę oślep bieży w głębinie,
Nową zwabiony ponętą.

Bieży i patrzy, patrzy i bieży;
Niesie go wodne przestworze,
Już zdala suchych odbiegł wybrzeży,
Na średniem igra jeziorze.

I już dłoń śnieżną w swej ciśnie dłoni,
W pięknych licach topi oczy,
Ustami usta różane goni,
I skoczne okręgi toczy.

W tem wietrzyk świsnął, obłoczek pryska,
Co ją w łudzącym krył blasku,
Poznaje strzelec dziewczynę zbliska,
Ach to dziewczyna z pod lasku!

"A gdzie przysięga? gdzie moja rada?
Wszak kto przysięgę naruszy,
Ach biada jemu, za życia biada!
I biada jego złej duszy!

"Nie tobie igrać przez srebrne tonie
Lub nurkiem pluskać w głąb jasną;
Surowa ziemia ciało pochłonie;
Oczy twe żwirem zagasną.

"A dusza przy tem świadomem drzewie
Niech lat doczeka tysiąca;
Wiecznie piekielne cierpiąc żarzewie
Niema czem zgasić gorąca."

Słyszy to strzelec, błędny krok niesie,
Błędnemi rzuca oczyma;
A wicher szumi po gęstym lesie,
Woda się burzy i wzdyma.

Burzy się, wzdyma i wre aż do dna,
Kręconym nurtem pochwyca,
Roztwiera paszczę otchłań podwodna,
Ginie z młodzieńcem dziewica.

Woda się dotąd burzy i pieni,
Dotąd przy świetle księżyca
Snuje się para znikomych cieni;
Jestto z młodzieńcem dziewica.

Ona po srebrnem pląsa jeziorze,
On pod tym jęczy modrzewiem.
Kto jest młodzieniec? strzelcem był w borze.
A kto dziewczyna? ja nie wiem.

RYBKA.

BALLADA.

Od dworu, z pod lasa, z wioski,
Smutna wybiega dziewica,
Rozpuściła na wiatr włoski
I łzami skropiła lica.

Przybiega na koniec łączki,
Gdzie w jezioro wpada rzeka;
Załamuje białe rączki
I tak żałośnie narzeka:

"O wy, co mieszkacie w wodzie
Siostry moje Świtezianki,
Słuchajcie w ciężkiej przygodzie
Głosu zdradzonèj kochanki.

"Kochałam pana tak szczerze,
On mię przysięgał zaślubić,
Dziś księżnę za żonę bierze,
Krysię ubogą chce zgubić.

"Niechże sobie żyją młodzi,
Niech się z nią obłudnik pieści,
Niech tylko tu nie przychodzi
Urągać się z mych boleści.

"Dla opuszczonej kochanki
Cóż pozostało na świecie?
Przyjmijcie mię Świtezianki;
Lecz moje dziecię... ach dziecię!"

To mówiąc rzewnie zapłacze,
Rączkami oczy zasłoni,

I z brzegu do wody skacze,
I w bystrej nurza się toni.

W tem z lasu, gdzie się dwór bieli,
Tysiączne świecą kagańce,
Zjeżdżają goście weseli,
Muzyka, hałas i tańce.

Lecz mimo tego hałasu
Płacz dziecięcia słychać w lesie,
Wierny sługa wyszedł z lasu,
I dziecię na ręku niesie.

Ku wodzie obraca kroki,
Gdzie łoza gęsto spleciona,
Wzdłuż wykręconej zatoki
Okryła rzeki ramiona.

Tam staje w ciemnym zakątku,
Płacze i woła: "niestety!
Ach któż da piersi dziecią̨tku?
Ach! gdzie ty, Krysiu, ach gdzie ty?"

— "Tu jestem w rzece u spodu,
Cichy mu głos odpowiada:
"Tutaj drżę cała od chłodu,
A zwir mnie oczki wyjada.

"Przez zwir, przez ostre kamuszki
Fale mnie gwałtowne niosą;
Pokarm mój koralki, muszki,
A zapijam zimną rosą."

Lecz sługa jak na początku,
Tak wszystko woła: "niestety!
Ach któż da piersi dzieciątku?
Ach gdzie ty, Krysiu, ach gdzie ty?"

W tem się coś z lekka potrąci
Śród kryształowej przezroczy,
Woda się z lekka zamąci,
Rybka nad wodę podskoczy;

I jak skałka płaskim bokiem,
Gdy z lekkich rąk chłopca pierzchnie;
Tak nasza rybka podskokiem
Mokre całuje powierzchnie.

Złotemi plamki nadobna,
   Kraśne ma po bokach piórka,
Główka jak naparstek drobna,
   Oczko drobne jak paciórka.

W tem rybią łuskę odwinie,
   Spojrzy dziewicy oczyma;
Z głowy jasny włos wypłynie,
   Szyjka cieniuchna się wzdyma.

Na licach różana krasa,
   Piersi jak jabłuszka mleczne,
Rybią ma pletwę do pasa,
   Płynie pod chrósty nadrzeczne.

I dziecię bierze do ręki
   U łona białego tuli,
"Luli, woła, mój maleńki,
   Luli mój maleńki, luli."

Gdy dziecię płakać przestało,
   Zawiesza kosz na gałęzi,
I znowu ściska swe ciało,
   I główkę nadobną zwęzi.

Znowu ją łuski powleką
   Od boków wyskoczą skrzelki,
Pluska, i tylko nad rzeką
   Kipiące pękły bąbelki.

Tak co wieczora, co ranka,
   Gdy sługa stanie w zakątku,
Wraz wypływa Świtezianka,
   Żeby dać piersi dzieciątku.

Za cóż jednego wieczora
   Nikt nie przychodzi na smugi?
Już zwykła przemija pora;
   Nie widać z dziecięciem sługi.

Nie może on przyjść tą stroną,
   Musi zaczekać troszeczkę,
Bo właśnie teraz pan z żoną
   Poszli przechadzką nad rzeczkę.

Wrócił się, czekał zdaleka,
   Za gęstym usiadłszy krzakiem,

Lecz próżno czeka i czeka,
   Nikt nie powracał tym szlakiem.

Wstaje, i dłoń w trąbkę zwinął,
   I patrzył przez palców szparę,
Ale i dzień już przeminął,
   I mroki padają szare.

Czekał długo po zachodzie
   A gdy noc gwiazdy zapala,
Zbliża się z lekka ku wodzie,
   I śledzi oczyma zdala.

Przebóg cudy, czy moc piekła!
   Uderza go widok nowy.
Gdzie pierwej rzeczułka ciekła,
   Tam suchy piasek i rowy.

Na brzegach porozrzucana
   Wala się odzież bez ładu,
Ani pani, ani pana
   Nie widać nigdzie ni śladu.

Tylko z zatoki połową
   Sterczał wielki głazu kawał,
I dziwną kształtu budową
   Dwa ludzkie ciała udawał.

Zdumiewa się wierny sługa,
   Rozpierzchłych myśli nie złowił;
Przeszła godzina i druga
   Nim wreszcie słówko przemówił.

"Krysiu, o Krysiu!" zawoła:
   Echo mu — Krysiu — odpowie,
Lecz próżno patrzy do koła,
   Nikt nie pokazał się w rowie.

Patrzy na rów i na głazy,
   Otrze pot na licu zbladłem,
I kiwnie głową trzy razy,
   Jakby chciał mówić: już zgadłem.

Dzieciątko na ręce bierze,
   Smieje się dzikim uśmiechem,
I odmawiając pacierze
   Wraca do domu z pospiechem.

POWRÓT TATY.

BALLADA.

"Pójdźcie, o dziatki, pójdźcie wszystkie razem
Za miasto, pod słup na wzgórek,
Tam przed cudownym klęknijcie obrazem,
Pobożnie zmówcie paciórek.

Tato nie wraca; ranki i wieczory
We łzach go czekam i trwodze;
Rozlały rzeki, pełne zwierza bory,
I pełno zbójców na drodze."

Słysząc to dziatki biegą wszystkie razem,
Za miasto pod słup na wzgórek,
Tam przed cudownym klękają obrazem,
I zaczynają paciórek.

Całują ziemię, potem: w imie Ojca,
Syna i Ducha świętego,
Bądź pochwalona przenajświętsza Trójca.
Taraz i czasu wszelkiego.

Potem: ojcze nasz, i zdrowaś i wierzę,
Dziesięcioro, i koronki,
A kiedy całe zmówili pacierze,
Wyjmą książeczkę z kieszonki:

I litanią do najświętszej matki,
Starszy brat śpiewa, a z bratem,
Najświętsza matko, przyśpiewują dziatki,
Zmiłuj się, zmiłuj nad tatem!

W tem słychać tarkot, wozy jadą drogą,
I wóz znajomy na przedzie;
Skoczyły dzieci, i krzyczą jak mogą:
"Tato, ach tato nasz jedzie!"

Obaczył kupiec, łzy radośne leje,
Z wozu na ziemię wylata;
"Ha, jak się macie; co się u was dzieje?
Czyście tęskniły do tata?

"Mama czy zdrowa? ciotunia? domowi?
A ot rozynki w koszyku;"

Ten sobie mówi, a ten sobie mówi,
  Pełno radości i krzyku.

"Ruszajcie, kupiec na sługi zawoła,
  Ja z dziećmi pójdę ku miastu."
Idzie... aż zbójcy obskoczą do koła,
  A zbójców było dwónastu.

Brody ich długie, kręcone wąsiska,
  Wzrok dziki, suknia plugawa;
Noże za pasem, miecz u boku błyska,
  W ręku ogromna buława.

Krzyknęły dziatki, do ojca przypadły,
  Tulą się pod płaszcz na łonie,
Truchleją sługi, struchlał pan wybladły,
  Drżące ku zbójcom wzniósł dłonie.

"Ach bierzcie wozy, ach bierzcie dostatek,
  Tylko puszczajcie nas zdrowo,
Nie róbcie małych sierotami dziatek,
  I młodej małżonki wdową."

Nie słucha zgraja, ten już wóz wyprzęga;
  Zabiera konie, a drugi
Pieniędzy, krzyczy, i buławą sięga,
  Ów z mieczem wpada na sługi.

W tem "stójcie, stójcie!" krzyknie starszy zbójca,
  I spędza bandę precz z drogi,
A wypuściwszy i dzieci i ojca,
  "Idźcie, rzekł, dalej bez trwogi."

Kupiec dziękuje, a zbójca odpowie:
  "Nie dziękuj, wyznam ci szczerze,
Pierwszybym pałkę strzaskał na twej głowie,
  Gdyby nie dziatek pacierze.

"Dziatki sprawiły, że uchodzisz cało,
  Darzą cię życiem i zdrowiem;
Im więc podziękuj za to co się stało,
  A jak się stało opowiem.

"Zdawna już słysząc o przejeździe kupca,
  I ja i moje kamraty,
Tutaj za miastem, przy wzgórku u słupca
  Zaziadaliśmy na czaty.

"Dzisiaj nadchodzę, patrzę między chrósty,
Modlą się dziatki do Boga,
Słucham, z początku porwał mię śmiech pusty,
A potem litość i trwoga.

"Słucham, ojczyste przyszły na myśl strony,
Buława upadła z ręki;
Ach! ja mam żonę, i u mojej żony,
Jest synek taki maleńki.

"Kupcze jedź w miasto, ja do lasu muszę;
Wy dziatki, na ten pagórek
Biegajcie sobie, i za moję duszę
Zmówcie też czasem paciórek."

TO LUBIĘ.

BALLADA.

Spójrzyj, Marylo, gdzie się kończą gaje,
Wprawo łóz gęsty zarostek;
W lewo się piękna dolina podaje,
Przodem rzeczułka i mostek.

Tuż stara cerkiew, w niej puszczyk i sowy,
Obok dzwonnicy zrąb zgniły,
A za dzwonnicą chróśniak malinowy,
A w tym chróśniaku mogiły.

Czy tam bies siedział, czy dusza zaklęta,
Że o północnej godzinie,
Nikt, jak najstarszy człowiek zapamięta,
Miejsc tych bez trwogi nie minie.

Bo skoro północ nawlecze zasłony,
Cerkiew się z trzaskiem odmyka,
W pustej zrąbnicy dzwonią same dzwony,
W chrustach coś huczy i ksyka.

Czasami płomyk okaże się blady,
Czasem grom trzaska po gromie,
Same się z mogił ruszają pokłady,
I larwy stają widomie.

Raz trup po drodze bez głowy się toczy,
To znowu głowa bez ciała;

Roztwiera gębę i wytrzyszcza oczy,
W gębie i w oczach żar pała.

Albo wilk bieży; pragniesz go odegnać,
Aż orlem skrzydłem wilk macha,
Dość — zgiń przepadnij — wyrzec i przeżegnać,
Wilk zniknie wrzeszcząc, cha cha cha.

Każdy podróżny oglądał te zgrozy,
I każdy musiał kląć drogę;
Ten złamał dyszel, ten wywrócił wozy,
Innemu zwichnął koń nogę.

Ja chociaż pomnę, nie raz Andrzej stary
Zaklinał, nie raz przestrzegał;
Śmiałem się z djabłów, nie wierzyłem w czary,
Tamtędym jeździł i biegał.

Raz gdy do Ruty jadę w czas noclegu,
Na moście z końmi wóz staje,
Próżno woźnica przynagla do biegu,
Hej, krzyczy, biczem zadaje.

Stoją, a potem skoczą z całej mocy,
Dyszel przy samej pękł szrubie;
Zostać na polu samemu i w nocy,
To lubię, rzekłem, *to lubię!*

Ledwiem dokończył, aż straszna martwica
Wypływa z blizkich wód toni;
Białe jej szaty, jak śnieg białe lica
Ognisty wieniec na skroni.

Chciałem uciekać, padłem zalękniony,
Włos dębem stanął na głowie;
Krzyknę: niech będzie Chrystus pochwalony!
"Na wieki wieków" odpowie.

"Ktokolwiek jesteś poczciwy człowieku,
Coś mię zachował od męki,
Dożyj ty szczęścia i poźnego wieku,
I pokój tobie i dzięki.

Widzisz przed sobą obraz grzesznej duszy,
Wkrótce się niebem pochlubię;
Boś ty czyścowej zbawił mię katuszy
Tem jednem słówkiem: *To lubię.*

"Dopóki gwiazdy zejdą i dopóki
  We wsi kur pierwszy zapieje,
Opowiem tobie, a ty dla nauki
  Opowiedz innym me dzieje.

"Onego czasu żyłam ja na świecie,
  Marylą zwana przed laty;
Ojciec mój pierwszy urzędnik w powiecie,
  Możny, poczciwy, bogaty.

"Za życia pragnął sprawić mi wesele,
  A żem dostatnia i młoda,
Zbiegło się zewsząd zalotników wiele,
  Posag wabił i uroda.

"Mnóstwo ich marnej pochlebiało dumie
  I to mi było do smaku,
Że kiedy w licznym kłaniano się tłumie,
  Tłumem gardziłam bez braku.

"Przybył i Józio; dwudziestą miał wiosnę,
  Młody, cnotliwy, nieśmiały;
Obce dla niego wyrazy miłosne,
  Choć czuł miłosne zapały.

"Lecz próżno nędzny w oczach prawie znika,
  Próżno i dzień i noc płacze;
W boleściach jego dla mnie radość dzika,
  Śmiech obudzały rozpacze.

"Ja pójdę!" mówił ze łzami — "idź sobie!
  Poszedł i umarł z miłości:
Tu nad rzeczułką, w tym zielonym grobie
  Złożone jego są kości.

"Odtąd mi życie stało się nie lube,
  Poźne uczułam wyrzuty;
Lecz ani sposób wynagrodzić zgubę,
  Ani czas został pokuty.

"Raz gdy się w północ z rodzicami bawię,
  Wzmaga się hałas, szum, świsty,
Przyleciał Józio w straszliwej postawie,
  Jak potępieniec ognisty.

"Porwał, udusił gęszczą dymnych kłębów,
  W czyscowe rzucił potoki;

Gdzie pośród jęku i zgrzytania zębów,
  Takie słyszałam wyroki:

— "Wiedziałaś, że się spodobało Panu
  Z męża ród tworzyć niewieści,
Na osłodzenie mężom złego stanu,
  Na rozkosz, nie na boleści.

"Ty jakbyś w piersiach miała serce z głazu,
  Ani cię jęki ubodły,
Nikt nie uprosił słodkiego wyrazu
  Przez łzy, cierpienia i modły.

"Za taką srogość, długie, długie lata,
  Dręcz się w czyscowej zagubie;
Póki mąż jaki z tamecznego świata,
  Nie powie na cię choć: *lubię*.

"Prosił i Józio niegdyś o to słowo,
  Gorzkie łzy lał nieszczęśliwy;
Prośże ty teraz; nie łzą, nie namową
  Ale przez strachy i dziwy." —

"Rzekł, mnie natychmiast porwały złe duchy,
  Odtąd już setny rok minie,
W dzień męczą, na noc zdejmują łańcuchy,
  Rzucam ogniste głębinie;

"I w cerkwi, albo na Józia mogile
  Niebu i ziemi obrzydła,
Muszę podróżnych trwożyć w nocne chwile,
  Różne udając straszydła.

"Idących w błota zawiodę lub w gaje,
  Jadącym konia uskubię;
A każdy naklnie, nafuka, nałaje,
  Tyś pierwszy wyrzekł: *to lubię*.

"Za to ci spadnie wyroków zasłona,
  Przyszłość z pod ciemnych wskażę chmur
Ach! i ty poznasz Marylę; lecz ona..."
  W tem na nieszczęście zapiał kur.

Skinęła tylko, widać radość z oczek,
  Mieni się w parę cieniuchną,
Ginie, jak ginie bladawy obłoczek,
  Kiedy zefiry nań dmuchną.

Patrzę, aż cały wóz stoi na łące,
Siadam, powoli strach mija;
Proszę za dusze w czyscu bolejące
Zmówić trzy Zdrowaś Marya.

DUDARZ.

BALLADA.

Jakiż to dziadek, jak gołąb siwy,
Z siwą aż do pasa brodą,
Dwaj go chłopczyki pod rękę wiodą,
Wiodą mimo naszej niwy.

Starzec na lirze brząka i nóci,
Chłopcy dmą w dudeczki z piórek:
Zawołam starca niech się zawróci
I przyjdzie pod ten pagórek.

"Zawróć się starcze tu na igrzysko.
Tu się po siewbie weselim;
Co nam dał pan Bóg, tem się podzielim,
I do wsi na noc ztąd blisko."

Posłuchał, przyszedł, skłonił się nisko
I usiadł sobie pod miedzą;
Przy nim po bokach chłopczyki siedzą,
Patrząc na wiejskie igrzysko.

Tu brzmią piszczałki, biją bębenki,
Płoną stosy suchych drewek;
Piją staruszki, skaczą panienki
Obchodząc święto dosiewek.

Milczą piszczałki, głuchną bębenki,
Porzuca ogień gromadka;
Biegą staruszki, biegą panienki,
Biegą do dudarza dziadka.

"Witaj Dudarzu, witamy radzi,
W wesołej przychodzisz dobie;
Pewnie zdaleka pan Bóg prowadzi,
Pogrzej się i spocznij sobie."

Wiodą gdzie ogień, gdzie stół z murawy,
Sadzą Dudarza pośrodku;

"Może pozwolisz na trochę strawy,
Albo na szklaneczkę miodku?

"Widzim i lirę, widzim piszczałki,
Zagraj co nam samotrzeci,
Napełnim za to tłomok, kobiałki,
I będziem wdzięczni waszeci."

— "No, stójcież cicho — rzekł do gromadki,
Cicho — powtarza, w dłoń klaska,
Jeżeli chcecie, zagram wam dziatki,
A cóż wam zagrać?" — "Co łaska."

Wziął w ręce lirę i szklankę sporą,
Miodem pierś starą zagrzewa,
Mrugnął na chłopców, ci dudki biorą,
Brząknął, nastroił i śpiewa.

— "Idę ja Niemnem, jak Niemen długi,
Od wioseczki do wioseczki,
Z borku do borku, z smugów na smugi,
Śpiewając moje piosneczki.

"Wszyscy się zbiegli, wszyscy słuchali,
Ale nikt mię nie rozumie,
Ja łzy ocieram, westchnienia tłumię,
I idę dalej a dalej.

"Kto mię zrozumie, ten się użali,
I w białe uderzy dłonie;
Uroni łezkę, i ja uronię,
Ale już nie pójdę dalej."

A w tem grać przestał, nim znowu zacznie,
Przelotem spójrzał po błoniu;
Lecz w jednę stronę spoziera bacznie;
Któż tam stoi na ustroniu?

Stała pasterka i plotła wieniec,
To uplecie, to rozplecie;
A obok przy niej stoi młodzieniec,
I splecione przyjął kwiecie.

Spokojność duszy z jej widać czoła,
Ku ziemi spuszczone oko;
Nie była smutna ani wesoła,
Tylko coś myśli głęboko.

Jak puszkiem chwieje trawka zielona,
Choć wiatr przestanie oddychać;
Tak się na piersiach chwieje zasłona,
Chociaż westchnienia nie słychać.

W tem z piersi listek zżółkły odepnie,
Listek nieznanego drzewa;
Spójrzy nań, rzuci, i ścicha szepnie,
Jakby się na listek gniewa.

Odwraca głowę, odeszła nieco,
Podniosła w niebo źrenice,
Nagle na oczach łezki zaświecą
I róż wystąpił na lice.

A Dudarz milczy, brząka powoli,
A wzrok utopił w pasterce,
Utopił w licu, lecz wzrok sokoli
Zdał się przedzierać aż w serce.

Znowu wziął lirę i spory dzbanek,
Miodem pierś starą zagrzewa;
Skinął na chłopców, ci do multanek,
Brząknął, nastroił i śpiewa:

"Komu ślubny splatasz wieniec
Z róż, lilii i tymianka?
Ach! jak szczęśliwy młodzieniec,
Komu ślubny splatasz wieniec.

Pewnie dla twego kochanka?
Wydają łzy i rumieniec;
Komu ślubny splatasz wieniec
Z róż, lilii i tymianka?

"Jednemu oddajesz wieniec,
Z róż, lilii i tymianka;
Kocha cię drugi młodzieniec,
Ty jednemu oddasz wieniec;
Zostawże łzy i rumieniec,
Dla nieszczęsnego kochanka;
Gdy szczęśliwy bierze wieniec,
Z róż, lilii i tymianka."

Na to szmer powstał, różne pogłoski
Pomiędzy ciżbą przytomną.

Tę piosnkę śpiewał ktoś z naszej wioski,
  Lecz kto i kiedy nie pomną.

Starzec ucisza, podnosi rękę,
  "Słuchajcie dzieci — zawoła:
Powiem, od kogo mam tę piosenkę,
  Może on był z tego sioła.

"Kiedym wędrując przez kraje cudze
  Królewiec zwiedził przechodem,
Wtenczas przypłynął z Litwy na strudze
  Pasterz jakiś z tych stron rodem.

"Smutny był bardzo, ale przyczyny
  Smutku nie mówił nikomu,
Odbił się potem od swej drużyny
  I nie powrócił do domu.

"Często widziałem, czy świecą zorza,
  Czyli księżyc w pełnym blasku,
Jak on po błoniach, albo u morza
  Po nadbrzeżnym błądził piasku.

"Pośród skał nieraz podobny skale,
  Na deszczu, wietrze i chłodzie,
Odludny dumał, wiatrom swe żale,
  A łzy powierzając wodzie.

"Szedłem ku niemu, spozierał smutnie
  Ale odemnie nie stronił,
Jam nic nie mówiąc nastroił lutnię,
  Zaśpiewał, w strόny zadzwonił.

"Łzy mu się rzucą, lecz skinął czołem,
  Że się to granie podoba;
Ścisnął za rękę, ja go ścisnąłem
  I zapłakaliśmy oba.

"Poznaliśmy się lepiej nawzajem,
  I byliśmy przyjaciele.
On zawsze milczał swoim zwyczajem,
  I ja mówiłem nie wiele.

"Potem gdy troską, strawióny długą,
  Już nie mógł rady dać sobie;
Ja towarzyszem, ja byłem sługą,
  Jam go pilnował w chorobie.

"Nędzny w mych oczach gasnął powoli:
   Raz mię przywołał do łoża,
— Czuję, rzekł, blizki koniec niedoli,
   Niech się spełni wola Boża.

"Zgrzeszyłem tylko, że moje lata
   Tak się nadaremnie starły;
Ale bez żalu schodzę ze świata,
   Dawno już na nim umarły.

"Kiedy mię skał tych dziki zakątek,
   Ukrył przed gminu obliczem,
Odtąd już dla mnie świat ten był niczem;
   Żyłem na świecie pamiątek.

"Ty coś mi wiernym został do grobu —
   Kończył, ściskając za ręce —
Nagrodzić tobie nie mam sposobu,
   Wszakże to, co mam, poświęcę.

"Znasz piosnkę, którąm po tyle razy
   Śpiewał płacząc nad mym losem;
Pomnisz zapewne wszystkie wyrazy,
   I wiesz jakim śpiewać głosem.

"Mam jeszcze z bladych włosów zawiązkę
   I zeschły cyprysu listek;
Naucz się piosnki, weź tę gałązkę,
   To mój na ziemi skarb wszystek.

"Idź, może znajdziesz na brzegach Niemna,
   Tę, której już nie obaczę,
Może jej piosnka będzie przyjemna,
   Może nad listkiem zapłacze.

"Nagrodzi starca, do domu przyjmie,
   Powiedz..." — w tem oko ściemniało
A w ustach Panny Najświętszej imie,
   W pół wymówione zostało.

Silił się jeszcze, i w samym skonie
   Napróżno coś wyrzec żądał,
Wskazał ku sercu i ku tej stronie,
   Na którą żyjąc poglądał."

— Tu przerwał Dudarz i szukał okiem
   Dostając listek z papierka;

Lecz już nie była między natłokiem
  Ta, której szukał, pasterka.

Zdaleka tylko poznał sukienkę,
  Bo w chustce skryła twarz boską,
Jakiś młodzieniec wiódł ja pod rękę,
  Już ich niewidać za wioską.

Przybiegła zgraja, gdzie starzec siedział,
  "Co to jest?" — wszyscy pytają;
On nic nie wiedział, może i wiedział,
  Ale nie mówił przed zgrają.

CZATY.

(BALLADA UKRAIŃSKA.)

Z ogrodowej altany, wojewoda zdyszany,
  Bieży w zamek z wściekłością i trwogą.
Odchyliwszy zasłony, spójrzał w łoże swej żony,
  Pójrzał, zadrżał, nie znalazł nikogo.

Wzrok opuścił ku ziemi, i rękami drżącemi
  Siwe wąsy pokręca i duma.
Wzrok od łoża odwrócił, w tył wyloty zarzucił
  I zawołał kozaka Nauma.

"Hej kozaku, ty chamie, czemu w sadzie przy bramie
  Niema nocą ni psa, ni pachołka?
Weź mi torbę borsuczą, i janczarkę hajduczą,
  I mą strzelbę gwintówkę zdejm z kołka."

Wzięli bronie, wypadli, do ogrodu się wkradli,
  Kędy szpaler altanę obrasta.
Na darniowem siedzeniu, coś bieleje się w cieniu,
  To siedziała w bieliźnie niewiasta.

Jedną ręką swe oczy, kryła w puklach warkoczy,
  I pierś kryła pod rąbek bielizny;
Drugą ręką od łona odpychała ramiona
  Klęczącego u kolan mężczyzny

Ten ściskając kolana, mówił do niej: "Kochana!
  Więc już wszystko, jam wszystko utracił!
Nawet twoje westchnienia, nawet ręki ściśnienia
  Wojewoda już z góry zapłacił.

"Ja choć z takim zapałem, tyle lat cię kochałem,
Będę kochał i jęczał daleki;
On nie kochał, nie jęczał, tylko trzosem zabrzęczał,
Tyś mu wszystko przedała na wieki.

"Co wieczora on będzie, tonąc w puchy łabędzie
Stary łeb na twem łonie kołysał,
I z twych ustek różanych, i z twych liców rumianych,
Mnie wzbronione słodycze wysysał.

"Ja na wiernym koniku, przy księżyca promyku,
Biegę tutaj przez chłody i słoty,
Bym cię witał westchnieniem, i pożegnał życzeniem
Dobrej nocy i długiej pieszczoty!"

Ona jeszcze nie słucha, on jej szepce do ucha
Nowe skargi czy nowe zaklęcia:
Aż wruszona, zemdlona, opuściła ramiona,
I schylila się w jego objęcia.

Wojewoda z kozakiem, przyklęknęli za krzakiem
I dobyli z zapasa naboje,
I odcięli zębami, i przybili stęflami,
Prochu garść i grankulek we dwoje.

"Panie! kozak powiada, jakiś bies mię napada,
Ja nie mogę zastrzelić tej dziewki;
Gdym półkurcze odwodził, zimny dreszcz mię przechodził
I stoczyła się łza do panewki."

— "Ciszej, plemie hajducze, ja cię płakać nauczę,
Masz tu z prochem leszczyńskim sakiewkę,
Podsyp zapał, a żywo sczyść paznokciem krzesiwo,
Potem palnij w twój łeb, lub w tę dziewkę.

"Wyżej ... w prawo ... pomału, czkaj mego wystrzału.
Pierwej musi w łeb dostać Pan młody."
Kozak odwiódł, wycelił, nie czekając wystrzelił,
I ugodził w sam łeb — wojewody.

UCIECZKA.

BALLADA.

On wojuje — rok upłynął,
On niewraca — może zginął.
Panno szkoda młodych lat,
Od Książęcia jedzie swat.

Książe ucztuje we dworze
A Panna płacze w komorze,

Jej źrenice, błyskawice,
Dziś jak dwie mętne krynice,
Jej lica, pełnia księżyca,
Dziś nikną jak księżyc w nowiu;
Biada wdziękom, biada zdrowiu.

Matka troszczy się i biedzi,
Książe dał na zapowiedzi.

Swadźba jedzie szumnie, tłumnie.
— "Nie powiozą do ołtarza,
Powiozą mię do cmętarza,
A pościelą chyba w trumnie.
Ja umrę gdy on nieżyje,
Ciebie matko żal zabije."

Ksiądz w konfesyonale siedzi
Czas o córko do spowiedzi.

Przyszła kuma, widma stara:
Wypędź księdza, wypędź klechę,
Bóg i wiara, sen i mara,
Kuma w biedzie ma pociechę,
Kuma stara umie wiele,
Ma kwiat paproć, i car ziele,
A ty masz kochanka dary,
Przyszłam zrobić możne czary.

Włosy jego w węża splącz,
Dwie obrączki razem złącz,
Z lewej ręki krwi usącz,
A na węża będziem kląć,
W dwie obrączki będziem dąć
Musi przyjść i ciebie wziąć. —

Panna grzeszy — jeździec spieszy.
Klęto ducha — klątwy słucha,
Już odemknął zimny gmach,
Panno, Panno czy nie strach?

Ucichł, usnął dwór zamkowy
Panna czuwa. — Na zegarze
Bije północ, — milczą straże,
Panna słyszy — dźwięk podkowy;
Brytan jakby głosu niemiał,
Zawył z cicha i oniemiał.

Skrzypnęły dolne podwoje,
Stąpa ktoś w przysionkach długich
I otwiera się drzwi troje,
Troje drzwi jedne po drugich.
Wchodzi jeździec cały w bieli
I usiada na pościeli.

Słodko, prędko czas ucieka,
W tem koń zarżał, jękła sowa,
Zegar wybił. — "Bywaj zdrowa,
Koń mój zarżał, koń mój czeka,
Albo wstawaj, na koń siądź
I na wieki moją bądź."
Miesiąc świeci — jeździec leci
Po zaroślach i po krzach,
Panno, Panno, czy nie strach?

Rumak polem jak wiatr niesie,
Niesie lasem, — głucho w lesie;
Tu i owdzie wystraszona
W suchej jodle kracze wrona,
Po łozach wilcze źrenice
Migają się jako świece.

"W cwał mój koniu, koniu w cwał,
Miesiąc na dół schodzi z chmur,
A nim zejdzie miesiąc z chmur
Mamy zadzić dziesięć skał,
Dziesięć rzek i dziewięć gór,
Za godzinę pieje kur."

— Gdzie mnie wieziesz? — "Gdzie? do domu.
Dom mój na górze Mendoga,
W dzień otwarta wszystkim droga

W nocy jeździm pokryjomu."
— Czy masz zamek? — "Tak jest, zamek,
I zamczysty choć bez klamek."
— Mój kochanku konia wstrzymaj,
Ledwie dosiedzę na łęku.
— "Moja luba siodła imaj
Prawą ręką — co masz w ręku?
Czy to worek do roboty?
— Nie, to jest ołtarzyk złoty.

— "Nieczas wstrzymać, pogoń bieży
Słyszysz pogoń, tętnią błonia;
Już przed koniem przepaść leży,
Rzucaj ksiażkę, puszczam konia." —

Koń jak gdyby zbył ciężaru.
Przemknął dziesięć sążni jaru.

Lecą bagnem przez manowiec,
Pusto w koło. Błędny ognik
Tuż przed nimi jak przewodnik,
Od grobowca na grobowiec
Przelatuje, gdzie przeleci
Ślad błękitny za nim świeci,
A tym śladem jeździec leci.

— Mój kochanku, co za droga?
Tu nieznać śladu człowieka. —
— "Dobra droga, kiedy trwoga
Krzywo jedzie kto ucieka.
Śladów nie masz do mych włości,
Bo nie wpuszczam pieszych gości,
Bogatego wiozą cugi,
Ubogiego niosą sługi.

"W cwał mój koniu, koniu w cwał,
Błyska zorza z wschodnich stron,
Za godzinę bije dzwon.
Nim uderzy ranny dzwon,
Mamy sadzić parę skał,
Parę rzek i parę gór;
Za godzinę drugi kur."

— Mój kochanku wstrzymaj wodze,
Koń się lęka bokiem sadzi,
Pełno skał i drzew na drodze,

Koń o drzewo mię zawadzi.
— "Mója luba, jakie sznurki
Jakie wiszą tam kieszonki?"
— Mój kochanku to paciórki;
To szkaplerze i koronki. —

— "Sznur przeklęty! sznur z nienacka
Rumakowi miga w oczy,
Patrz jak zadrżał, bokiem skoczy
Moja luba rzuć te cacka.
Koń jak gdyby pozbył trwogi
Ubiegł prosto pięć mil drogi.

— Co to za cmętarz? mój miły!
"To mur co mych zamków strzeże."
— A te krzyże, te mogiły? —
"To nie krzyże, to są wieże.
Mur przeskoczym, przejdziem progi,
Tu na wieki koniec drogi.

"Stój mój koniu, koniu stój,
Przebyłeś nim zapiał kur
Tyle rzek i skał i gór,
A tuś zadrżał koniu mój.
Wiem ja koniu czego drżysz,
Mnie i tobie boli krzyż."

— Czegoś stanął mój kochanku?
Zimna rosa mię spłókała,
Zimno wieje wiatr poranku,
Okryj płaszczem, bo drżę cała. —
"Moja luba przytul skronie,
Na twych piersiach głowę złożę,
Głowa moja ogniem płonie
I kamienie ogrzać może.

Jaki masz tam ćwiek ze stali?"
— To krzyżyk co matka dała. —
"Ten krzyżyk ostry jak strzała
Twarz mi rani, skronie pali.
Precz mi z tym ćwiekiem ze stali!"

Krzyż na ziemię padł i zniknął,
Jeździec Pannę w poły ścisnął,
Z oczu i ust ogniem błysnął,

Rumak ludzkim śmiechem ryknął.
Przeskoczyli cwałem mury,
Biją dzwony, pieją kury.
Nim ksiądz przyszedł na mszę ranną,
Zniknął koń z jeźdźcem i panną.
Na cmętarzu cisza była,
Stoją krzyże, głazy leżą,
Jedna bez krzyża mogiła
I ziemia ruszona świeżo.

Ksiądz nad grobem długo stał
I mszę za dwie dusze miał.

RENEGAT.

(BALLADA TURECKA.)

Co się niedawno stało w Iranie,
Opowiem światu całemu;
Na kaszemirskim usiadł dywanie
Basza pośrodku haremu.

Pieją Greczynki, pieją Czerkieski,
Pląsają branki Kirgisa,
U tych w źrenicach szafir niebieski,
U tamtych cienie Eblisa.

Basza nie widzi, Basza nie słucha,
Turban zawiesił nad okiem,
Drzemie, i dymy ciągnąc z cybucha
Okrył się wonnym obłokiem.

W tem u wrót szczęścia hałas się wzmaga,
Rozstąpiły się sług rzędy,
Nieznaną brankę wiódł Kyzlar-Aga
Skłonił się i rzekł: "Effendy!

"Którego jasność takiej jest mocy
Między gwiazdami dywanu,
Jak śród brylantów na szatach nocy
Ognisko Aldeboranu.

"Racz ku mnie błysnąć, gwiazdo dywanu,
Bom dobrych nowin tłómaczem,
Oto służebny wiatr z Lehistanu
Darzy cię nowym haraczem

"Padiszah niema takiej krzewiny,
W sadzie rozkoszy w Stambule,
Ona jest rodem z zimnej krainy,
Którą wspominasz tak czule."

Tu gazę co jej wdzięki przygasza
Odsłonił — cały dwór klasnął;
Spojrzał raz na nią trzytulny Basza,
Wypuścił cybuch i zasnął.

Chyli się na bok, turban mu spada,
Biegą przebudzić, — o dziwy!
Usta zsiniałe, twarz śmiercią blada,
Basza renegat nieżywy!

BOHDAN ZALESKI.

MODLITWA ZA POLSKĄ.

Do Ciebie Panie wznosim nasze modły,
W drodze żywota znękani nieźmiernie,
Albowiem wszystkie świata tego ciernie,
Kolcami na wskróż do serc nam przebodły.
Przecież o Panie, nie nad nami Panie!
Nad Matką Polską miéj pożałowanie.

Panie! och Polska — nasza rodzicielka —
Poczciwą sławą minionych stóleci,
Zasługą świętą pierworodnych dzieci,
W ziemiach dziedzicznych i można i wielka,
Oblubienica w królewskiéj ozdobie,
Mnogie plemiona hodowała Tobie!

Panie nasz! Polska — och oblubienica,
Jedném skinieniem oto Twéj niełaski,
Sierota — dawne rozterała blaski,
Niby wypchniona z przed oczu Rodzica,
Odarta z wieńca — i z wiana — i z miana —
Pije pod progiem łzy — sponiewierana.

Wielkie wysługi, starosławne dzieje,
Jak senna zmora trapią ją w niewoli,
I macierzyńsko — wnętrznościami boli,
Bo złość szatańska w około szaleje;
Gawiedź niezbożna, służebne pomiotły,
Nas — płód jéj łona, — zmogły i przygniotły.

Panie! za matką po szerokim świecie —
Jękami jeno wtórujemy męce,
Szarpiem się w sercach, a niemocne ręce;
Bo Twą niełaską z domu — jako śmiecie,
Znów podmuchnieni nawrotem już trzecim,
Na wszystkich wiatrach w pokoleniach lecim.

Panie — tyś Mocarz! Twa ręka nas karze.
Odpuść — och! odpuść Królewskiéj swéj Wdowie,
Już pokajani grzeszni jéj synowie,
W proch upadamy przed Tobą na twarze;
Nigdy och! nad nią gniew Twój nie zagore,
Bo po anielsku uderzym w pokorę.

Jezu nasz Jezu — o w Trójcy Jedyny!
Tyś uczył: "Proście, a będzie wam dano."
Prosim za matką — wróć jéj wiano — miano!
Baranku, który gładzisz świata winy —
Bądź miłosierny! nie nad nami Panie,
Nad matką Polską miéj pożałowanie.

Marijo Matko Królowo na Niebie,
W trzech ziemiach Twoich łaskami wsławiona,
Trzy Twoje ziemie — Litwa — Ruś — Korona —
Pod święte stopy ścielą się przed Ciebie!
Litwa — Ruś — Polska — trójlistny to bratek,
Dziewico Czysta otchnij-że swój kwiatek!

Pańscy Wybrańcy w niepożytéj sławie,
Na wysokościach nasi Opiekuni.
Ku spólnéj matce — ku Polsce — och ku niéj
Zwróćcie oblicze! święty Stanisławie —
Święty Kaźmierzu — święty Józafacie —
Ku niéj — ku matce w pokrwawionéj szacie.

Święci Rodacy! — głuchnie polska mowa,
Łotrowie polskie pożerają plony,
Wdowy, sieroty polskie bez obrony
Marnieje Polsce siejba Wojciechowa;

Zanućcież razem — jak ongi — tak ninie —
"Bogarodzico! — Miły Hospodynie!

Do Ciebie Panie bracia wznoszą modły!
W drodze żywota znękani nieźmiernie,
Albowiem świata pokutnego ciernie,
Kolcami na wskróś do serc ich przebodły:
Przecież o Panie! nie nad nimi Panie!
Nad matką Polską — miéj pożałowanie."

NAWIEDZINY GROBU LAURY.

I.

"Dycham powietrze dawne; na lewo, na prawo,
Widzę lube pogórza — skąd mignął w przezroczu,
Blask mi piękny od Niebios, i świecił do oczu
Niegdyś pieściwie, mile, dziś smutnie i łzawo.

"O choreż serce moje! o głowo niebogo!
Murawa oto wdowa, strumień mętny płynie,
I pusto, chłodno w gniazdku po mojéj ptaszynie:
Och! a żyć tu i umrzeć utęskniałem błogo.

"Po śladach ukochanéj, (myśliłem) tam zbliska,
I pod oczyma — które niewoliły w ciele,
Spocznę sobie po tylu znojach — na igrzyska.

"W służbie-m srogiego pana zmarnował lat wiele,
Gorzałem póki mego starczyło ogniska,
A teraz na rozwianym płaczę tu popiele."

II.

Grób nie pusty, bo szepce: "Wieszczu na kolana!
Uszanuj głośne imię, Laura Petrarkowa!
Laura — Laura — Miłością i Pieśnią Królowa!"
I jam w służbie srogiego wychowany pana!

I moja pieśń z pod serca brzmiąca i ograna,
Tajemnicę swą wielką pod pieczęcią chowa;
Huczy jeno w pustyniach jak duma stepowa
Ku czci bezimiennego jakiegoś hetmana!

Pełnąż — miedzianą piersią wybuchnę w rozjęki!
Pogrobowiec słowiański natchnionego Włocha,
Rozbudzę w okolicach śpiew miniony, mięki!

Cudza o! cudza pieśni, ciszéj, ciszéj trocha!
Łzami oto mojemi ulżę sercu męki;
Laura na pocieszenie w głos ku mnie zaszlocha.

III.

I Miłości i Pieśni świat się tu najgrawa;
Burzę — co w sercach naszych na żywot pustoszy,
Zowie oczarowaniem sławy i rozkoszy:
Och! cierniowa to rozkosz, opłakana sława!

Pieśń nasza — strugą, w któréj zwierciedli wiek młody,
Tęczuje się — tęczuje — aż w piaskach zaginie;
Albo gdzieś rozbłąkana w bezbrzeżne pustynie
Odbija jeno blaski Niebieskiéj pogody.

Lauro — o! było błogo — jak w raju zielono —
Kiedy na Kapitolu w książęcéj ozdobie,
Petrarkę — i w Petrarce ciebie uwieńczono:

Kochanek twój, śród hymnów utęskniał ku tobie,
Rozradowaniem wielkiém brzmiało wieszcza łono,
Niosł wieniec do nóg twoich — a złożył na grobie.

IV.

Kochankowie w Ojczyznie duchowéj oboje, —
Cześć wam — pokłon — i pokój obojgu na wieki!
Pobożny, miłujący, lutnista daleki,
Ronię ku wam westchnienia napodróżne moje.

Błogosławcież jak duchy bliźniemu w boleści!
Żałoba w mojém sercu poojczysta, wielka;
Tęskna też i ponura pieśń pocieszycielka,
Swojéj Laury na ziemi cudzéj nie rozpieści.

Daléj — daléj — o! daléj — za wiatrem popędzę:
Błogo mi tu podumać na sławnéj mogile!
Na nutę Petrarkową własną własną jąkać nędzę.

Indziéj — indziéj — och! razem zanucimy mile:
Robaczek, swą jedwabną muszę wysnuć przędzę;
A potém w lot ku Niebu — pomiędzy motyle.

JULIUSZ SŁOWACKJ.

HYMN.

Bogarodzica! Dziewico!
Słuchaj nas matko Boża,
To ojców naszych spiew.
Wolności błyszczy zorza,
Wolności bije dzwon,
Wolności rośnie krzew.
Bogarodzico!
Wolnego ludu spiew
Zanieś przed Boga tron.

Podnieście głos rycerze
Niech grzmią wolności śpiewy,
Wstrzęsną się Moskwy wieże:
Wolności pieniem wzruszę
Zimne granity Newy;
I tam są ludzie — i tam mają duszę....

Noc była.... Orzeł dwugłowy
Drzemał na szczycie gmachu
I w szponoch niosł okowy....
łuchajcie! zagrzmiały spiże
Zagrzmiały.... i ptak w przestrachu
Uleciał nad świątyń krzyże.
Spojrzał — i niemiał mocy
Patrzeć na wolne narody
Olśniony blaskiem swobody
Szukał cienia.... i w ciemność uleciał północy.

O wstyd wam! wstyd wam Litwini
Jeśli w Gedymina grodzie,
Odpocznie ptak zakrwawiony.
Głos potomności obwini
Ten naród — gdzie czczą w narodzie
Krwią zardzawiałe korony.

Wam się chylić przed obcemi
Nam we własnych ufać siłach;
Będziem żyć we własnéy ziemi
I we własnych spać mogiłach.

Do broni bracia! do broni!
Oto ludu zmartwychwstanie
Z ciemnéj pognębienia toni,
Z popiołów Fenix nowy
Powstał lud — błogosław Panie!
Niech grzmi pieśń jak w dzień godowy.

Bogarodzica! Dziewico!
Słuchaj nas matko Boża
To Ojców naszych spiew.
Wolności błyszczy zorza
Wolności bije dzwon,
I wolnych płynie krew.
Bogarodzico!
Wolnego ludu krew
Zanieś przed Boga tron.

KULIK.

Oto zapusty daléj kulikiem
Każdy wesoły a każdy zbrojny,
Jedzie na wojnę jak gdyby z wojny
Z szczękiem pałaszy śmiéchem i krzykiem.
Dalej kulika w przyjaciół chaty
Zbudzimy spiących, zabierzem z sobą.
Nie trzeba wdziewać balowéj szaty
Ani okrywać czoła żałobą,
Tak jak jesteśmy daléj i daléj!
A gdzie staniemy? aż nad granicą....
Gwiazdy nam świécą
Staniemy cali.
Ha! ha! koń parska — rade nam dwory
Nie trzaskaj z bicza — niechaj spi licho.
Szybko po drodze tak jak upiory
Śmigajmy szybko — cicho — i cicho.
Niech sanki świszczą
Jak błyskawica,
Wokrąg xiężyca
Złote mgły koło
Kagańce błyszczą.
Cha! cha! cha! jak nam wesoło.

Kto nas zobaczy — ten nie zostanie
Z nami na nowe poleci tance;
Mnogie hajduków świécą kagańce
Szybkie po śniegu śmigają sanie.

A kto chce zostać — więc dobréj nocy
Niech go nie zbudzi kogutów pianie,
Niech spi spokojnie — My bez pomocy
Tak jak jesteśmy — dalej i dalej... etc.

Stójcie tu! stójcie — oto dwór biały
I swiatło w oknach — dam znak — wystrzelę.
Odpowiedziały mnogie wystrzały.
Ha! dobra wróżba — wszak tu wesele
Tu szlachta pije — wyprawia gody
Drużby za nami! swaty za nami!
Od młodej panny, chodź panie młody
Lecz nie patrz na nią — zalana łzami
A łzy kobiéce zmiękczą ci serce
Wrócisz! nie zwiędną ślubne kobierce
Teraz za nami — tak z bukietami
Tak jak jesteście... dalej! i dalej! etc.

Stójcie tu! stójcie! tu dwór szlachcica
Dam znak, wystrzelę.. nie ciszéj! ciszéj!
Znagła wpadniémy, nikt nie usłyszy...
Przebóg! tu pogrzeb — błyszczy gromnica...
Porozwieszane w oknach całuny
I stoi truna — a koło truny,
Syn smutny w dłoniach ukrywa czoło...
Ha! Ha! co robić? tu nie wesoło
Lecz poco długie prawić androny,
Mój panie synu prosimy z sobą.
Daj na pacierze — zostaw na dzwony
Zabierz przyjaciół... Z czarną żałobą
Tak jak jesteście — daléj — i daléj... etc.

Stójcie tu! stójcie! tu znakomity
Szlachcic zamięszkał... więc drzwi uchylę...
Zielonym suknem stolik wybity
A na stoliku świécą pamfile.
Panowié szlachta! do diabła karty
Daléj do broni! a karty w kąty
Niech Dej Algierski, Karol dziesiąty
I delfin grają... może kto czwarty
Do gry zasiądzie i na kozéry
Będzie błękitne rzucał papiery
Które już dawniéj spadły na cztéry
I jeszcze spadną... Mości Panowie!
Niech w karty sami grają królowie
A my do koni — daléj! i daléj! etc.

Stójcie tu! stójcie! tu zamek stary
Na hasło mnogi strzał odpowiada.
Zamorskie jakieś widzę maszkary
Panowie bracia! to maskarada.
Szaty w dziwaczne lepione wzory
Słuchaj no! słuchaj mój włoski panie
Czy Sycylijskie znasz ty nieszpory?
Znasz ty Neapol? a ty hiszpanie
Czy byłeś kiedy w Minny orszaku
Nie — mniejsza o to — Włoch, korsykanin.
Żyd, Tatar, Turek, Amerykanin,
Chodzcie tu zamną wszyscy bez braku
Tak jak jesteście daléj! i daléj! etc.

Stójcie! tu stójcie! nowa gościna
Już w oknach wszelkie światło pogasło
Dam znak, wystrzelę, nie — poco hasło
Tu spią — niesłyszą.... nie nasza wina
Że sen przerwiemy.... Stukam we wrota....
Ha! stary sługa wychodzi, świeci.
Twój pan spi teraz? to mi to cnota!
— "O nie — on nie spi — pan mój i dzieci
Nim trzecie grudnia błysnęło zorze
Wyszli na czele zbrojnej czeredy
A teraz cicho — pusto we dworze
Wyszli na wroga — czy wrócą kiedy?"
Widzicie bracia mylą pozory
Takiemu panu błogosław Boże.
Oby tak wszystkie zastać nam dwory
Iedźmy więc sami — daléj! i daléj!... etc.

Iakże noc pyszna — jak lecą konie
Lecą i lecą — a z pod kopyta
Pryskają iskry — połyska błonie
Śmigają sanki — już świta! świta!
Na niebie blednie czoło xiężyca
Droga skończona — oto granica
Wstrzymaj rumaka! wstrzymaj rumaka!
Noc rozwidniała
Zagrzmiały działa
Oto jest kulik polaka.

PIEŚŃ

LEGIJONU LITEWSKIEGO.

Litwa żyje! Litwa żyje!
Słońce dla niéj błyszczy chwałą,
Tyle serc dla Litwy bije
Tyle serc już bić przestało.
Trzeba być głazem! trzeba być głazem,
Cierpiéć te więzy rdzawione pleśnią
Myśmy się za nie mścili żelazem,
I wolną myślą, i wolną pieśnią.
Zadrżały wrogi
Pieśń to ponura
Te żmudzkie rogi
Jezus Marya! naprzód! hop, hop, urra!

Nauczyli nas Teutony
Spiewać jako nam spiewali.
Legijony! Legijony!
Na Ruś! na Ruś! daléj! daléj!
Bo gdy nam każą znów iść ku Włochom
Jakże się rozstać z Ojców grobami?
Chyba odwiecznym powiémy prochom
Powstańcie z grobów! chodźcie za nami!
Żemsta na wrogi, etc.

Gdy Car groził Olgierdowi
Odrzekł posłom Olgierd stary:
Nieście pochodnię Carowi
Nim zgaśnie powitam Cary.
I za posłami téj saméj nocy
Obozem stanął na moskwy górach,
Panował miastu jak orzeł w chmurach
Wszedł z jajkiem kraśném w dzień Wielkanocy.
Zadrżały wrogi
Pieśń to ponura,
Te Żmudzkie rogi.
Na grom perkuna! naprzód! hop, hop! urra!

Jagielońskiej mur stolicy
Nam roskwitnie kobiercami;
Trud zapłaci wzrok dziewicy
Pomięszany smiech ze łzami.

A kędy baszta mchami okryta,
Zbudzony pieśnią kamień z tej wieży
Może się zerwie, do stóp przybieży
Giedymina wnuków powita.
Daléj na wrogi, etc.

Nikt nas teraz nie obwini
Nikt na świecie nie zapyta:
Czy jeszcze żyją litwini?
Oto pogoń nasza świta!
Lecz niepytajcie czemu tak mała
Garstka chorągwią mężnych powiewa?
Więcéj nas było — lecz z tego drzewa
Burza nie jeden liść oberwała.
Zemsta na wrogi, etc.

Ho! zaszummy proporcami
Co wolności barwą świécą;
My lecimy, a za nami
Orły! orły! orły lecą.
Na nasze głowy jak szronu kiście
Spadają gromy... legion umiera
Jak laur zdobiący grób bohatéra.
Kto chciwy sławy — rwie lauru liście.
Zemsta na wrogi
Pieśń to ponura,
Te Żmudzkie rogi.
Jezus Marya! naprzód! hop hop! urra!

KONSTANT GASZYŃSKI.

DO MATKI POLKI.

O matko Polko! jeśli syn twój z młodu
W płochych rozrywkach marnie trawi lata,
I zapomniawszy krzywd swojego rodu
Schlebia tyranom z wrogami się brata;
Jeśli zwyczaje i strój narodowy
Obraca w pośmiech, lub znosi ze wstrętem;
Jeśli się wstydzi pięknéj ojców mowy,
I rad szczebiocze paryzkim akcentem;

O matko Polko! źle syn twój się chowa:
Opowiedźże mu wszystkie Polski męki,
Wskaż mu na Pragę — na pola Grochowa —
Na niepomszczone błonia Ostrołęki!
Niechaj się dowie ile krwi wyciekło
Z serca narodu — i jaka łez rzeka
Płynąc od strony gdzie Sybiru piekło
Przez wszystkie ziemie wygnania przecieka!

W Korsyki górach — gdy morderców kule
Zabiją starca — obowiązkiem syna
Jest nosić, ojca skrwawioną koszulę,
Która mu wiecznie zemstę przypomina:
I póty nie zdjąć téj smutnéj puścizny,
Aż krew krwią spłaci. — O Polko! twe dziecie
Nosić powinno, żałobę Ojczyzny
I w każdéj chwili myśleć o odwecie!

Niech więc do dzieła sposobi się z cicha,
Skrytemi łzami żal serca podsyca,
Żart ma na ustach a śmiercią oddycha,
Jak Hamlet kiedy mścił się za rodzica. —
Téj jednéj myśli niech wszystko poświęci,
Jak Alf co zrzekł się szczęścia i Aldony
By pomścić braci — i niech ma w pamięci,
Że i on rośnie dla kraju obrony! —

Każże mu wcześnie wprawiać się do konia,
Do strzału — szabli — do harców i znoju —

Umieć wypatrzeć obronne ustronia
Do czat, zasadzek, lub wstępnego boju —
Pod domem swoim skryte kopać lochy,
I tam śród nocy, gdy śpią wrogi nasze,
Odlewać kule — nagromadzać prochy,
Strzelby, kulbaki — lance i pałasze!

Po tylu próbach, chwilę jeszcze jedną
Czekać i czuwać — bo czas niedaleki
W którym ojczyznę, matkę naszą biedną
Z grobu wyniesiem — by żyła na wieki!
Wtenczas i syn twój biegnąc w hufiec bratni
By z dziecka, może stać się bohatyrem,
Wyjdzie wraz z nami na ten bój ostatni,
Co wiecznym ludów zakończy się mirem!

TĘSKNOTA ZA KRAJEM.

A znasz ty kraj ten gdzie brzegiem strumieni
Niezapominki i kaliny rosną;
Gdzie zbóż falami niwa się płomieni,
A bory ćmią się jedliną i sosną;
Gdzie chmiel złociste rozwiesza festony
Po szczytach olszyn usrebrzonych mchami,
Gdzie biała brzoza i jawor zielony
Błyszczą malownie nad łąk kobiercami?
Oh! za tym krajem
Jakby za rajem
Codzień wzdycham i płaczę;
I nie będę szczęśliwy
Aż te lasy, te niwy
Jeszcze raz choć obaczę!

A znasz ty kraj ten gdzie wzdłuż bitéj drogi,
Co płynie wstęgą pod topoli cieniem,
Każdy wędrowiec, czy pan czy ubogi,
Wita przechodniów Chrystusa imieniem;
Gdzie szary bocian na dachu przedsienia
Wije swe gniazdo za wiosny powrotem;
Gdzie krzyże z drzewa lub święci z kamienia
Stoją na straży przed wiosk kołowrotem?
Oh! za tym krajem
Jakby za rajem
Codzień wzdycham i płaczę;
I nie będę szczęśliwy,

Aż te sioła, te niwy
Jeszcze raz choć obaczę!

A znasz ty kraj ten serdeczny, wesoły,
Gdzie się gospodarz, pełen uprzejmości,
Wszystkiém co może dzieli z przyjacioły,
I tęskni w domu kiedy nie ma gości;
Gdzie lud choc biedny, rad w święto się stroi,
W tańcu, czy w pracy, zawsze piosnki śpiéwa;
Gdzie czapka chłopca i warkocz dziewoi
Szychem się świeci, wstęgami powiewa?
Oh! za tym krajem
Jakby za rajem
Codzień wzdycham i płaczę;
I nie będę szczęśliwy,
Aż te stroje, te niwy,
Jeszcze raz choć obaczę!

A znasz ty kraj ten gdzie na głos Ojczyzny
Mąż rzuca żonę, kochanek kochankę;
Gdzie starzec z chlubą wskazuje swe blizny,
A młodzian cieszy się na bojów wzmiankę;
Gdzie każdy pomnik starożytnéj chwały
Ma swych czcicieli i swój liść wawrzynu;
Kraj, choć go losy w obcą przemoc dały,
Silny na duchu i skory do czynu?
Oh! za tym krajem
Jakby za rajem
Codzień wzdycham i płaczę;
I nie będę szczęśliwy,
Aż tych ludzi, te niwy,
Jeszcze raz choć obaczę!

ANIOŁOWIE STRĄCENI.

Czyż serce zdoła pojąć, czyż piosnka opisze
Tę rozpacz — gdy skarani za dumę anieli
Rodzinne progi niebios porzucać musieli?
Gdy ich żegnali dawnéj chwały towarzysze?

Nie — nic się nie porówna z wygnańców żałobą:
A jednak ja uczułem w głębi duszy mojéj,
Co to jest być strąconym z nadziemskich podwoi,
Gdym Luba! raz ostatni rozstawał się z tobą. —

Ale przed wygnańcami z nieśmiertelnéj chwały,
Na skrzydłach pomsty niebios spieszył wstyd i trwoga,
Za niemi groźno huczał gniewny piorun Boga,
Gwiazdy za niemi okiem wzgardy poglądały.

Przedemną szła nadzieja z anielskim urokiem,
I w wspomnieniach przeszłości pociecha niebieska,
Za mną twoja modlitwa, westchnienie i łezka,
Przyjaźń za mną litośném poglądała okiem.

Więc nie płaczę wraz z niemi gdym utracił ciebie:
Ich nie ujrzą już dawnych towarzyszów roję,
My się kiedyś o Luba spotkamy oboje —
Ich niebo rozdzieliło, my złączym się w niebie!

ELEGIJA.

I.

Bóg chcąc pokazać światu doskonałość nieba,
Chcąc zmienić w rzeczywistość marzenia poety;
Na tę ziemię wygnania, gdzie pociechy trzeba,
Zsyła czasem Anioła w postaci kobiety!

Wtenczas inne Anioły przy rozstaniu z bratem
W własne wdzięki go stroją — ten promieni oczy,
Tamten liliowe lica barwi mu szkarłatem,
Inny mu swoich czarnych pożycza warkoczy!

I w rozstaniu, nie widać żałości z ich mowy,
Bo wiedzą że ta droga, krótką do przebycia;
I że wkrótce uśpiony w kolebce grobowéj,
Weźmie skrzydła złożone przy kolebce życia!

II.

Widziałam ją przybraną we wdzięki urocze,
Widziałem ją — dwudziestą drugą miała wiosnę;
Jednak do mego serca, przeczucie prorocze
Zdawało się przemawiać te słowa żałośne:

"Jest to gwiazda przelotna z Edeńskich przestrzeni,
Zabłąkana na chwilę śród naszego nieba;
Bo dla blasku jéj czoła, bo dla jéj promieni
Większego niźli świat nasz przestworu potrzeba!

"Jest to róża wyrosła gdzieś na innéj błoni,
Co na chwilę rozkwitła między śmiertelnemi;

Bo trzeba jéj gałązkom, listkom pełnym woni,
I gorętszego słońca i żyżniejszéj ziemi."

III.

O! nie płaczcie jéj zgonu, wy coście jéj cnoty
I jéj wdzięki z bijącém sercem uwielbiali;
Ona musiała z nami pędzić dni tęsknoty,
Bo dawni towarzysze w niebie ją czekali. —

Ona w samotnych chwilach cichego dumania
O wyższych niźli ziemskie rozkoszach marzyła,
I ukończywszy smutną pielgrzymkę wygnania,
Z tego padołu płaczu, ku niebu się wzbiła!

Jako biała gołąbka porwana od burzy
I zapędzona wichrem w okolice inne,
Co z nadejściem pogody, po trudnéj podróży
Uradowana wraca na gniazdo rodzinne!

TRZY NATCHNIENIA.

Kiedy wieszcz lutnię weźmie do ręki,
Gdy z brzmiących strun jéj cichemi dźwięki
Harmonijne łączy pienia:
I cóż mu w łonie ogień roznieci,
Jakiémże skrzydłem z ziemi uleci
W boską krainę marzenia?

O! trzy są gwiazdy których promienie
Zlewając z góry wieszcze natchnienie,
Świecą dla śpiewaka duszy;
O! trzy są gwiazdy, światłość ich cicha
Silnie w poety piersiach oddycha,
Gdy brzmiące struny poruszy!

Pierwszą jest gwiazdą widok natury.
Zielone łąki, doliny, góry,
Szum gajów, szelest strumienia!
Kto zimném okiem widzi te wdzięki,
Ten niech nie bierze lutni do ręki;
Nie ma on iskry natchnienia!

Drugą są gwiazdą kochanki oczy:
Blask ich czarowny, blask ich uroczy
Silniéj dla serca zaświeci;

O! kto nie zaznał co ich potęga,
Ten niech po lutnię próżno nie sięga:
W krainę marzeń nie wzleci!

Trzecią jest gwiazdą to czucie święte
Z mlekiem wyssane, z życiem poczęte,
Ojczyzna jego podnietą:
W kim się jéj boski ogień nie żarzy,
Wzruszać strun lutni niech się nie waży:
Nie jest, nie będzie poetą!

Bo gdy wieszcz lutnię weźmie do ręki,
Gdy z brzmiących strun jéj cichemi dźwięki
Harmonijne łączy pienia:
Ojczyzna tylko zapał roznieci,
Skrzydłem miłości tylko uleci
Z ziemi, w krainę marzenia!

WSPOMNIENIE MIEJSC RODZINNYCH.

Po nad brzegiem Pilicy jest gaik różany,
A w nim słowik co ranek śpiące budzi echo;
W chwilach mojéj młodości, jak snem kołysany
Na różach, piosnek jego słuchałem z uciechą!

Słodkiem miejsc tych wspomnieniem zawsze zmysły pieszczę
I gdy drzewa rozkwitną z wracającą wiosną,
Myślę — czyż w owym gaju słowik śpiewa jeszcze?
Czyż jeszcze nad Pilicą, wonne róże rosną?

Nie — róże już powiędły — ale w ową chwilę
Zerwałem kilka pączków świeżą strojnych szatą,
I dziś woń z nich zebrana przypomina mile
Wszystkie uciechy lata, choć minęło lato!

Tak pamięć wprzód nim roskosz rączym pierzchnie krokiem
Zbiera wspomnienia które żyją z lat ubiegiem:
Tak i przed moją duszą jak wówczas przed wzrokiem
Błyszczy różany gaik nad Pilicy brzegiem!

IN HOC SIGNO VINCETIS
(DO BRACI NA TUŁACTWIE).

O bracia moi! w polskiéj dziś krainie
Pusto i tęskno. — Car, tyran bez duszy
Niszczy nasz język, zamyka świątynie,
Dawne pomniki i posągi kruszy:
Wszystkie wspomnienia wytępia i głuszy!

W Polszcze dziś naszéj jak we wdowim domu
Smutek i niemoc — miara się przebrała
Wszech nieprawości — a niéma się komu
Upomnieć za nas: — Europa cała
Nic okrom żalu i łez nam nie dała!

Dla téj od ludzi opuszczonéj ziemi
Jakaż ostatnia dzisiaj jest obrona?
Patrzcie! tam zdala, nad niwy polskiemi
Ot, krzyż na którym Zbawiciel nasz kona,
Sam, miłosierne rozciągnął ramiona!

On tarczą naszą — jedyném zbawieniem
Biednych rozbitów ta kotwica święta —
Pod tego godła opiekuńczym cieniem
Tulmy się kornie — jak drobne pisklęta
Pod skrzydła matki co o nich pamięta!

Bracia! gdy w rzymskiéj świat jęczał niewoli
Krzyż dał mu wolność na Golgoty szczycie!
I nas krzyż także od wrogów wyzwoli,
Przez niego tylko w grób nasz wróci życie,
Tym jedno znakiem zbrojni — zwyciężycie!

Do stóp więc krzyża garnąć się nam trzeba,
O bracia moi! — nadzieja jedyna
Dziś w Bogu tylko — on z przybytków nieba
Choć nas doświadcza, lecz nie zapomina,
I ześle pomoc gdy przyjdzie godzina!

DUCH PIOSNEK.

Wszędy pytają, w którą pójdę stronę:
Dla czego śpiewasz piosnki nieuczone?
Za wyższe pieśni zyskać poklask snadniéj
My w mieście nucim i wzniośléj i ładniéj.

Więc szedłem w miasto — Noc miesięczna była
Cała się przestrzeń nieba wygwiaździła,
A mały słowik w gaiku, na łące,
Nucił wesoło w tony czarujące.
Podchodzę, słucham, w duszę szły te pienia
A więc usiadłem nad brzegiem strumienia
A otoż strumień w cichym swoim biegu
Takiemi słowy zaszumiał do brzegu:
"Przez lasy, błonia, woda moja płynie
A któż ją uczył biegnąć po dolinie?
Księżyc jednemi zawsze chodzi ślady
A któż go uczył, kto mu dawał rady
Płynąć jak łódka przez powietrzne fale
Lub się przeglądać w jasnym wód krysztale?
Słowik z swych pieśni wszędy uwielbiony
A któż go uczył nucić temi tony?
— Bóg wszystko w świecie twórczą natchnął duszą:
Biedni, co natchnień tych uczyć się muszą!

POCAŁOWANIE.

Przez Bóg żywy, dziwcze moje,
Ty cukrujesz usta twoje,
Bo gdy ciebie pocałuję
To miód taki słodki czuję,
Że choć usta nim napieszczę
Miód ten w sercu słodzi jeszcze,
A gdy zasnę — do świtania
Śnią mi się pocałowania!

Przez Bóg żywy, dziwcze moje,
Ty czarujesz usta twoje,
Bo gdy ciebie pocałuję
To żar taki silny czuję,
Że choć usta nim napieszczę
Żar ten w sercu pali jeszcze,
A gdy zasnę — do świtania
Śnią mi się pocałowania.
Przez Bóg żywy, to są dziwy,
To są dziwy, dziwcze moje,
Ty cukrujesz, ty czarujesz,
Ty czarujesz usta twoje!

ВУК СТЕФАНОВИЋ КАРАЏИЋ.
НАРОДНЕ СРПСКЕ ПЈЕСМЕ.

ЗИДАЊЕ РАВАНИЦЕ.

Службу служи славни кнез Лазаре
У Крушевцу шанцу шареноме,
Службу служи светог Амосија;
Сву господу зове на светога
Са књигама и са здравицама.
Скупи му се сва Српска господа,
Па је редом у соври посади
По госпoству и по старјешинству,
Увр совре славни кнез Лазаре.
Ту сједоше пити вино ладно.
Таман бише вина највишега,
И о сваком добру бесјеђау,
Ал пошета госпођа Милица,
Лако шета по царском дивану,
На њојзи је до девет ћемера,
Испод грла до девет ђердана,
А на глави девет перишана,
Повр тога круна позлаћена
А у њојзи три камена драга,
Сјаје ноћом како дањом сунце;
Па бесједи славноме Лазару:
"Господине, славни кнез Лазаре!
Зазор мене у те погледати,
А камо ли с тобом говорити,
Бит' не може говорити оћу:
Што бијау Немањићи стари,
Цароваше, па и преминуше,
Не трпаше на гомиле благо,
Но градише с њиме задужбине,
Саградише млоге намастире:
Саградише високе Дечане,
Баш Дечане више Ђаковице;
Паћаршију више Пећи равне;
У Дреници бијела Девича,
И Петрову цркву под Пазаром;

Мало више Ђурђеве Ступове,
Сопоћане навр Рашке ладне,
И Тројицу у Ерцеговини,
Цркву Јању у Староме Влау;
И Павлицу испод Јадовника,
Студеницу испод Брвеника;
Цркву Жичу више Карановца;
У Призрену цркву свету Петку;
Грачаницу у Косову равном;
Све то јесу њине задужбине;
Ти остаде у столу њиноме
И потрпа на гомиле благо
А не гради нигђе задужбине;
Ето нама не ће пристат' благо
Ни за здравље ни за нашу душу,
А ни нама, ни коме нашему."
Тад' говори славни кнез Лазаре:
"Чујете ли, сва Српска господо!
Шта говори госпођа Милица
Јер не градим нигђе задужбине?
Оћу градит' цркву Раваницу
У Ресави крај воде Равана;
Имам блага колико ми драго,
Ударићу темељ од олова,
Па ћу цркви саградити платна,
Саградићу од сребра бијела,
Покрићу је жеженијем златом,
Поднизати дробнијем бисером
Попуњати драгијем камењем."
Сва господа на ноге устала,
И часно се кнезу поклонила;
"Гради, кнеже, биће ти за душу,
И за здравље високом Стевану."
Но ту сједи Обилић Милошу,
Сједи Милош доље удно совре,
Милош сједи, ништа не бесједи,
Ал то виђе славни кнез Лазаре
Ђе му Милош ништа не беседи,
Наздрави му златну купу вина:
"Здрав да си ми, војвода Милошу!
Па ми и ти штогођ проговори,
Јера оћу задужбину градит'."
Скочи Милош од земље на ноге,
Скиде с главе самур и челенке,
Па је часно кнеза подворио;
Додаше му златну купу вина,

Прими Милош златну купу вина,
Не пије је, поче бесједити:
"Вала, кнеже, на бесједи твојој!
Што ти оћеш задужбину градит',
Време није, нити може бити;
Узми, кнеже, књиге цароставне,
Те ти гледај, што нам књиге кажу:
Настало је посљедње вријеме,
Оће Турци царство преузети,
Оће Турци брзо царовати;
Обориће наше задужбине,
Обориће наше намастире,
Обориће цркву Раваницу,
Ископаће темељ од олова,
Слијеваће у топе ђулове,
Те ће наше разбијат' градове;
И цркви ће растурити платна,
Слијеваће на ате ратове;
Оће цркви покров растурити,
Кадунама ковати ђердане;
Са цркве ће бисер разнизати,
Кадунама поднизат' ђердане;
Повадиће то драго камење,
Ударат' га сабљам' у балчаке
И кадама у златно прстење;
Већ ме чу ли, славни кнез Лазаре!
Да копамо мермера камена,
Да градимо цркву од камена,
И Турци ће царство преузети
И наше ће задужбине служит'
Од вијека до суда Божјега;
Од камена ником ни камена."
Кад то зачу славни кнез Лазаре,
Тад' Милошу био говорио:
"Вала тебе, војвода Милошу!
Вала тебе, на твојој бесједи,
Истина је како што говориш."

МАРКО КРАЉЕВИЋ И ЉУТИЦА БОГДАН.

Границе три Српске војводе
Од Косова уз кршно приморје:
Једно бјеше од Прилипа Марко,
Друго бјеше Реља од Пазара,
Треће бјеше Милош од Поцерја;

Ударише покрај винограда,
Винограда Љутице Богдана.
Игра коња Реља од Пазара,
Нагони га преко винограда,
Па он ломи грозна винограда;
Вели њему од Прилипа Марко:
"Проһ' се, Реља, грозна винограда;
Да ти знадеш, чиј су виногради,
Далеко би коња обгонио;
Виноград је Љутице Богдана.
Ја сам једном овуда прошао,
И ломио грозна винограда,
Припази ме Љутица Богдане
На кобили танкој бедевији;
Ја не смједо шчекати Богдана,
Веһ побјего уз кршно приморје;
Поһера ме Љутица Богдане
На његовој танкој бедевији:
Да ми не би Шарца од мејдана,
Доиста ме уватити шһаше;
Веһ ми Шарац стаде одмицати,
А кобила поче остајати;
Кад то виһе Љутица Богдане,
Он потеже тешку топузину,
Пушһа за мном уз кршно приморје,
Довати ме по свилену пасу,
Побратнме! сапом од топуза,
Шһера мене за уши Шарину,
Једва му се у седло поврати,
И утеко уз кршно приморје.
Има од тад' седам годиница,
Веһ овуда нијесам прошао."
Истом они у бесједи бјеу,
Док се прамен запоһеде таме
Винограду уз равно приморје;
Погледаше три Српске војводе,
Ал ето ти Љутице Богдана
И са њиме дванаест војвода.
Кад то виһе Краљевиһу Марко,
Он бесједи Рељи и Милошу:
"Чујете ли, до два побратима!
Ето нама Љутице Богдана,
Сва три һемо изгубити главе,
Веһ одите, да ми побјегнемо."
Ал говори Милош од Поцерја:
"Побратиме, Краљевиһу Марко!

Данас мисле и говоре људи,
Да три боља не има јунака,
Од нас ове три Српске војводе;
Боље нам је сва три погинути,
Нег' срамотно данас побјегнути."
Кад то зачу Краљевићу Марко,
Он им онда другу проговара:
"Чујете ли, до два побратима!
А ви од'те, да и дијелимо:
Ил' волите на сама Богдана,
Ил' његови дванаест војвода?"
Вели њему и Милош и Реља:
"Ми волимо на сама Богдана."
То је Марко једва дочекао.
У то доба и Богдан донаде.
Трже Марко тешку топузину,
Пак поћера дванаест војвода;
Док с' окрену неколика пута,
Сви дванаест од коња растави,
И бијели савеза им руке,
Поћера и око винограда;
Ал ето ти Љутице Богдана,
Ђе он гони Рељу и Милоша,
Обојици савезао руке.
Кад то виђе Краљевићу Марко,
Препаде се како никад није,
Пак ста гледат', куд ће побјегнути,
Али њему одма на ум паде,
Ђе су с' један другом завјерили:
Ђе се један у невољи нађе,
Да му други у помоћи буде;
Пак потеже дизгене Шарину,
Самур-калпак на чело намаче,
Те састави самур и обрве,
А потеже сабљу оковану,
На Богдана погледа попреко.
Стаде Богдан украј винограда,
Кад сагледа црне очи Марку,
И какав је на очима Марко,
Под Богданом ноге обумреше.
Гледа Марко Љутицу Богдана,
Богдан гледа Краљевића Марка,
А не смије један на другога;
Доцкан рече Љутица Богдане:
"Оди, Марко, да се помиримо:
Пусти мене дванаест војвода,

Да ти пустим Рељу и Милоша."
То је Марко једва дочекао,
Пусти њему дванаест војвода,
Богдан пусти Рељу и Милоша.
Скиде Марко мјешину са Шарца,
Пак сједоше пити рујно вино,
Мезете га грозним виноградом;
А када се вина накитише,
Устадоше три војводе Српске,
Добрије се коња доватише:
Рече Марко Љутици Богдану:
"С Богом остај, Љутица Богдане!
Да с' у здрављу опет састанемо
И првена вина напијемо!"
Вели њему Љутица Богдане:
"С Богом пош'о, Краљевићу Марко!
Већ те моје очи не виђеле!
Како си ме данас препануо,
Никада те пожељети не ћу."
Оде Марко уз кршно приморје,
Оста Богдан украј винограда.

ПРОПАСТ ЦАРСТВА СРПСКОГА.

Полетио соко тица сива
Од светиње од Јерусалима,
И он носи мицу ластавицу.
То не био соко тица сива,
Веће био светитељ Илија;
Он не носи тице ластавице,
Веће књигу од Богородице,
Однесе је цару на Косово,
Спушта књигу цару на колено,
Сама књига цару беседила:
"Царе Лазо, честито колено!
Коме ћеш се приволети царству?
Или волиш царству небескоме,
Или волиш царству земаљскоме?
Ако волиш царству земаљскоме,
Седлај коње, притежи колане,
Витезови сабље припасујте,
Па у Турке јуриш учините,
Сва ће Турска изгинути војска;
Ако л' волиш царству небескоме,
А ти сакрој на Косову цркву,

Не води јој темељ од мермера,
Већ од чисте свиле и скерлета,
Па причести и нареди војску:
Сва ће твоја изгинути војска,
Ти ћеш, кнеже, шњоме погинути."
А кад царе саслушао речи,
Мисли царе мисли свакојаке:
"Мили Боже, што ћу и како ћу?
Коме ћу се приволети царству?
Да или ћу царству небескоме?
Да или ћу царству земаљскоме?
Ако ћу се приволети царству,
Приволети царству земаљскоме,
Земаљско је за малено царство,
А небеско у век и до века."
Цар воледе царству нѐбескоме,
А него ли царству земаљскоме,
Па сакроји на Косову цркву,
Не води јој темељ од мермера,
Већ од чисте свиле и скерлета,
Па дозива Српског патријара,
И дванаест велики владика,
Те причести и нареди војску.
Истом кнеже наредио војску,
На Косово ударише Турци.
Маче војску Богдан Јуже стари
С девет сина девет Југовића,
Како девет сиви соколова,
У сваког је девет иљад' војске,
А у Југа дванаест иљада,
Па се бише и секоше с Турци:
Седам паша бише и убише,
Кад осмога бити започеше,
Ал погибе Богдан Јуже стари,
И изгибе девет Југовића,
Како девет сиви соколова,
И њиова сва изгибе војска.
Макош' војску три Мрњавчевића:
Бан Угљеша и војвода Гојко
И са њима Вукашине краље,
У свакога триест иљад' војске,
Па се бише и секоше с Турци:
Осам паша бише и убише,
Деветога бити сапочеше,
Погибоше два Мрњавчевића,
Бан Угљеша и војвода Гојко,

Вукашин је грдни рана доп'о,
Њега Турци с коњма прегазише,
И њиова сва изгибе војска.
Мачe војску Ерцеже Степане,
У Ерцега млога силна војска,
Млога војска, шездесет иљада,
Те се бише и секоше с Турци:
Девет паша бише и убише,
Десетога бити започеше,
Ал погибе Ерцеже Степане,
И његова сва изгибе војска.
Мачe војску Српски кнез Лазаре
У Лазе је силни Србаљ био,
Седамдесет и седам иљада,
Па разгоне по Косову Турке,
Не даду се ни гледати Турком,
Да камо ли бојак бити с Турци;
Тад' би Лаза надвладао Турке,
Бог убио Вука Бранковића!
Он издаде таста на Косову;
Тада Лазу надвладаше Турци,
И погибе Српски кнез Лазаре
И његова сва изгибе војска,
Седамдесет и седам иљада;
Све је свето и честито било
И миломе Богу приступачно.

ЧЕТИРИ УСКОКА.

Још зорица не забијелила,
Ни даница лица помолила,
А од дана ни помена нема,
Но прођоше четири ускока
Поред Јајца града бијелога,
Сваки води по два добра коња,
Све једнаке коње дорактасте,
Доратасте, и путоногасте
Све једино у ноге лијеве;
Сваки носи по тридест стријела,
Сваки носи по двадест пушака
Све на један арзлак изгоњене,
А на један чакмак догоњене,
Све на једну бурму завијене;
Сваки носи зелене гадаре
Под колане с обадвије стране;

О појасу сабље Аламанке,
А на њима од челика балче;
На главе им капе од три вука,
На леђима коже од међеда,
На рамена бијели штитови:
Примише се горе уз Везенту,
Уз Везенту високу планину.
Од Јајца и нико не виђео,
Но и виђе чобанче Иванче
Из Везенте високе планине
Од оваца аге Јазап-аге,
Те сестрими гору и планину:
"Богом сестро, горо и планино!
Чувај мене овце и чобане,
Док отидем Јајцу бијеломе,
Док отидем, и опет се врнем."
Па се баци доље низ Везенту,
Оде право Јајцу бијеломе.
Таман јарко огријало сунце,
Иван дође Јајцу на капију,
Ал ето ти Јајцу на капији
Сједи онђе три алај' Турака:
Један алај оџе и аџије,
Други алај ед Босне спање,
Трећи алај од града левери;
Што је алај од града левери,
Међу њима ага Јазап-ага,
А до њега четеџија Тале,
А до Тала Фрчић Ибраиме,
А до њега Шадић Усеине.
Кад виђеше чобанче Иванче,
Говори му ага Јазап-ага:
"О мој сине, чобанче Иванче!
Што си ми се, сине, уморио?
Јесу л' здраво овце и чобани?
Ја л' да ниси душмане гледао?
Да ћерамо, да не оставимо."
Вели њему чобанче Иванче:
"Ој Бога ми, аго Јазап-аго!
Здраво су ти овце и чобани,
Но ја јесам душмане згледао:
Јоште зора не забијелила,
Ни даница лица помолила,
А од дана ни помена нема,
Но пројоше четири ускока
Покрај Јајца пољем Јајачкијем,

Сваки води по два добра коња,
Све једнаке коње дораtaсте,
Дораtaсте, и путоногасте
Све једино у ноге лијеве;
Сваки носи по тридест стријела,
Сваки носи по двадест пушака
Све на један арзлак изгоњене,
Све на један чакмак догоњене,
Све на једну бурму завијене;
Сваки носи зелене гадаре
Под колане с обадвије стране;
О појасу сабље Аламанке,
А на њима од челика балче;
На главе им капе од три вука,
На леђима коже од међеда,
На рамена бијели штитови;
Примише се горе уз Везенту,
Уз Везенту високу високу планину;
Од Јајца и нико не виђаше,
Ја и виђе, те и вама кажем."
То кад зачу ага Јазап-ага,
Он подвикну четеџију Тала:
"Развиј барјак, четеџија Тале,
Па га побиј Јајцу на капију,
Нек се беру под барјака Турци,
Да ћерамо по гори душмане,
Да ћерамо, да не оставимо."
Разви барјак четеџија Тале,
Пободе га Јајцу на капију,
Стаде брати под барјака Турке.
Кад је доба око ручка било,
Скупило се четири стотине,
Па кренуте чету уз планину:
Понајпрви ага Јазап-ага,
И за њиме четеџија Тале,
А за Талом Фрчић Ибраиме,
А за њиме Шадић Усеине,
А за њима сви остали Турци;
Пред њима је чобанче Иванче.
Изљегоше на планину Турци,
Бјеше таде подне заучило,
Ћаху Турци авдес узимати,
Ал не има нигђе воде ладне,
Иван знаде једну воду ладну,
Води Турке, да им воду каже.
Кад на воду наиђоше Турци,

Ал ајдуци к води долазили,
И код воде коње поткивали,
Остала им са коња ескија,
Повија се по кулашу Тале,
Те из кала плочу извадио,
Па се на њу Тале зачудио,
А дружини плочу показује:
"Видите ли, дружинице моја!
Ајдуци су к води долазили,
И код воде коње поткивали,
Остала им са коња ескија,
Но колико у њој мало гвожђа,
Мом би кулу свечетири биле
И двадесет и четири клинца."
Од чуда су плочу измјерили,
Сама плоча шест литара дође.
Тад' говори ага Јазап-ага:
"А мој сине, чобанче Иванче!
Ти да видиш четири ускока,
А би ли и јунак познавао?"
Проговара чобанче Иванче:
"Ој Бога ми, аго Јазап-аго!
Да им јунак мртве видим главе,
Мртве би им главе познавао,
А камо ли да и видим живе!
Један јунак лица ђевојачка,
Не имаше браде ни бркова,
Већ му перчин покрива рамена;
Други јунак смеђе наустице,
Трећи јунак црне брке веже,
А четврти с'једу браду креше."
Кад то зачу четеџија Тале,
Он дружини био говорио:
"Чусте л' Турци, сва моја дружино!
Вјера моја и тако ми Бога!
Како каже чобанче Иванче,
Како каже четири ускока,
Свије ћу ви по имену казат':
Што је јунак лица ђевојачка,
Оно јесте Дмитар од Удбара;
Што је јунак смеђе наустице,
Оно јесте Карапанџа Марко;
А који ви црне брке веже,
Оно јесте Мандушићу Вуче;
А који ли с'једу браду креше,
Оно јесте Шандићу Јоване,

Он ме јесте један пут гонио
Преко Плавше високе планине,
Тек ми бјеше врло зобан куле,
А још таде оћа погинути;
Већ чусте ли, сва моја дружино!
Од'те, браћо, да се поврнемо,
Док смо 'вако здраво и весело;
Јел оћемо изгинути лудо."
Рече таде Фрчић Ибраиме:
"Јадан Тале, залуду те вале!
Тебе вале, да си добар јунак,
Ти си зао, да горега нема!
Нит' си јунак, нит' си од јунака;
Подај барјак, ко је за барјака,
Ти се врни Јајцу бијеломе,
Те ти чувај Јајачка говеда;
А тако ми Бога јединога!
Ја се тако повратити не ћу,
Док не ћерам по гори душмане,
И не носим од душмана главе
У терћији добра коња мога."
Рече таде четеџија Тале:
"На ти барјак, Фрчић Ибраиме,
На ти барјак, ти си за барјака,
Ти си јунак, ти си од јунака,
Те ти иди, те ћерај душмане;
Ал тако ми Бога великога!
Кад ћеш виђет' Шандића Јована
Каквога је намрчена брка,
Бијежаћеш, но побјећи не ћеш,
Бранићеш се, одбранит' се не мо'ш,
Молићеш се, помоћи ти не ће."
Па се врну четеџија Тале,
И за њиме ага Јазап-ага,
С њима оде стотина Турака,
Прав' одоше Јајцу бијеломе;
Ал не оће Фрчић Ибраиме,
Већ он узе зелена барјака,
Па се крену горе уз планину,
И са њиме Шадић Усеине,
С њима оде три стотин' Турака.
Каде бише у гору зелену,
Тад' ајдуци у поље широко,
Из горе и угледаше Турци,
Међу собом жубор учинише,
Како ће и најлакше уд'рити.

То зачуо Дмитар од Удбара,
То дружини ријеч говорио:
"Чујете ли, дружинице моја!
Нешто жубор у гори зеленој,
Турци ће нам у поћеру поћи,
Те можемо изгинути лудо,
Но ме, дружбо, мало почекајте,
Да се врнем у гору зелену,
Да ја видим, шта има у гори."
Па се Дмитар у гору поврну,
Ал у гори огрезну у Турке.
Кад се Дмитар обрете у Турке,
Он одапе тридесет стријела,
Те тридесет обори Турака,
И упали двадесет пушака,
Те обали двадесет Турака,
Па довати зелена гадара,
Те расгони по горици Турке;
Остадоше Турски коњи пусти,
А Турски су коњи врло зобни,
Дмитров коњиц врло омршао,
Дмитар бјеше момче аџамија,
На Турске се коње преварио,
Од свога се коња одвојио,
Турскије се коња доватио;
Враг донесе сеиз' циганина,
Иза кладе упали шешаном,
Па подвикну из грла проклета:
"Ђе сте, Турци? Нићђе вас не било!
Да бијемо рањена ајдука."
Тад' из горе навалише Турци
И на Дмитра пушке оборише,
Све у Дмитра зрна уставише,
Док су Дмитра били оборили,
Те му русу осјекоше главу,
Па се на њу Турци зачудише,
Колика је глава од ајдука.
Ал говори Шандићу Јоване:
"О дружино, браћо моја драга!
Нешто буна у гори зеленој,
А отиде Дмитар од Удбара,
У Турке ће Дмитар угазити,
По гори ће разагнати Турке,
Остануће Турски коњи пусти,
А Турски су коњи узобљени
Дмитар јесте момче аџамија

На Турске ће с' коње преварити,
Од свог ће се коња одвојити,
С Турскије ће коња погинути;
Но ајдете, да се поврнемо."
Те се они натраг поврнуше.
Кад у гори ушшли у Турке,
Сваки тегле по тридест стријела,
Сваки пале по двадест пушака,
Млоге Турке оборили били,
Па тргоше зелене гадаре
Савијати по горици Турке.
Погубише три стотин' Турака,
Жива ока утекнуло није,
Тек утече Фрчић Ибраиме
На кръату коњу Дмитровоме,
И Дмитрову однесао главу.
Ћера њега Шандићу Јоване
Кроз Везенту високу планину,
Ћера њега пуна два саата,
Ал га нигђе сустигнут' не може,
Па кръату Јован говорио:
"Стан', кръате, изјели те вуци!
Не носи ми Дмитрова крвника."
Таде коњиц усред пол̂а стаде,
Јел познаде друга Дмитровога.
Ту допаде Шандићу Јоване,
Те удари Фрчић Ибраима,
Удари га зеленим гадарем,
Удари га по десном рамену,
Десну му је осјекао руку,
Клону рука низ чошну доламу;
Други пут га удари гадарем,
Удари га преко половине,
Два му вита ребра пресјекао,
Виде му се џигерице црне,
Виде му се и црне и б'јеле;
Трећи кут га удари гадарем,
По лицу га био ударио,
Одс'јече му лице до вилице,
Виде му се зуби до ресице,
Па га онда са кръата баци:
"Иди садє, Фрчић Ибраиме,
Право иди Јајцу бијеломе,
Те се вали четеџији Талу,
Како ћераш по гори душмане,
Како носиш од душмана главе."

Онда узе и коња и главу,
Те се Јован натраг поврнуо,
Па су Дмитра сахранили л'јепо,
Па одоше здраво уз планину.

ВУК ЈЕРИНИЋ И ЗУКАН БАРЈАКТАР.

Вино пије тридест капетана
У бнјелу граду Шибенику,
Међу њима Јеринићу Вуче.
А кад су се напојили вина,
Говорио Јеринићу Вуче:
"Чујете ли, браћо моја драга!
Браћо моја, тридест капетана!
Јесте ли ви добро упамтили,
И узнали и очим' виђели,
Каде Турске чете долажау
Из Удбиње из Турске крајине,
Тко највише чете довођаше,
Из приморја робље одвођаше
И јуначке главе одношаше?
Тко ли глава бјеше пред Турцима?"
Бесједи му тридест капетана:
"Наш соколе, Јеринићу Вуче!
Ми знадемо, и јесмо виђели,
И врло смо млади упамтили,
Каде Турске чете долажау,
Тко највише бјеше пред четама,
Тко највише бјеш' нам досадио:
Од Удбиње Зукан барјактаре
Највише нам бјеше досадио,
Он највише робља одвођаше
И јуначке главе одношаше."
А кад зачу Јеринићу Вуче,
Он узима дивит и артију,
Те направи једну ситну књигу
У Удбињу у Турску крајину,
По имену Зукан барјактару:
"О Зукане, Турска поглавицо!
Ето теби ситну књигу пишем:
Ласно ти је било четовати
И зло чинит' по нашој крајини,
Док нијесам био дорастао

А до коња и до оштре сабље;
А данас сам јунак дорастао,
Оди мени на мејдан јуначки
У Граово у поље широко,
Или, Зуко, ђе је теби драго;
Немој никог' водит' од крајине,
До Ајкуну своју вјерну љубу,
Које данас у Турчина нема;
А ја не ћу никога водити,
Нег' Анђушу моју сеју милу,
Које данас у приморју нема:
Тко добије сјутра на мејдану,
Нека обје води у крајину."
А кад Зуку ситна књига дође,
Те видио, што му књига каже,
На књигу се гротом насмијао,
Гледала га вијерница љуба,
Па му љуба била бесједила:
"О Зукане, драги господару!
Откле књига, од кога ли града?
Од кака ли главна господара?
Што л' се тако смијешљиво пише?"
Бесједи јој Зукан барјактаре:
"О Ајкуна, моја вјерна љубо!
Ова књига отуд из каура,
Из бијела града Шибеника,
Од једнога млада капетана,
Капетана Јеринића Вука;
Јер ме Вуче скоро побратио,
И дарове мени припремио,
Мене Вуче зове на дарове,
На дарове и на миловање,
Да с' видимо и да с' дарујемо,
Потврдимо Богом побратимство;
И овако побро овђе пише,
Да поведем тебе, моја љубо."
Па дозива своје вјерне слуге:
"Чујете ли, моје вјерне слуге!
Опремајте два коња витеза,
Оћу данас ићи у приморје
А једноме Богом побратиму
У бијела града Шибеника."
Њему слуге коње опремише.
Посједоше коње витезове,
Отидоше у приморје равно.
Кад су били у Граово равно,

Бијели се чадор у Граову,
Пред чадором два коњица врана;
Кад то виђе љуба Зуканова,
Бесједила Зукан барјактару:
"Господару, Зукан барјактаре!
Од куд они чадор у Граову?"
Бесједи јој Зукан барјактаре:
"О Ајкуна, моја вјерна љубо!
Оно побро посл'о сретаоце,
Да сусрету мене и тебека."
Они мало иду у напредак
Низ Граово низ поље широко
Док дођоше бијелу чадору,
А то Вуче сједи под чадором,
Те он пије црвенику вино,
Служи му га сеја Анђелија.
Одја Турчин коња пред чадором,
Он од Вука вјере не искаше,
Веће право под чадор отиде,
А за њиме вијерница љуба;
А кад Турчин под чадора уђе,
Ондај Вуче на ноге устаде,
Руке шире, у лице се љубе,
Питају се за јуначко здравље,
Па сједоше ладно пити вино;
А кад су се вина напојили,
Бесједио Јеринићу Вуче:
"О Турчине, Зукан барјактаре!
Деде реци својој вјерној љуби,
Нека скине пече и вереце,
Да јој виђу пребијело лице,
Би ли лице за влашића било."
Рече Зуко својој вјерној љуби,
Она скиде пече и вереце,
Показала своје б'јело лице,
Сину лице ка' и жарко сунце;
А кад виђе Јеринићу Вуче,
Да кака је лијепа Туркиња,
У њему је срце заиграло,
Стаде звека тока на прсима
И на глави од злата челенке.
Ондај рече Зукан барјактаре:
"О ђидијо; Јеринићу Вуче!
Деде реци твојој милој сеји,
Нека скине злаћену мараму,
Да јој виђу пребијело лице,

Би л' влавња за Турчина била."
Ондај рече Јериниhу Вуче,
Скиде Анђа злаћену мараму,
Кад је Туре Анђу сагледало,
Од радости на ноге скочило,
Па говори Јериниhу Вуку:
"Устај, Вуче, веh се прођи вина,
Доста смо се вина напојили;
Устај, Вуче, те опремај вранца."
Уста Вуче на ноге лагуне,
У лице се с Турком пољубио,
Један другом крвцу алалише,
Па опрема сваки коња свога.
Добрије се коња доватише,
И убојна копља узимаше.
Обзире се Турчин на Анђушу,
Па Анђуши с коња бесјеђаше:
"О Анђуша, Јериниhа секо!
Ако мени буде до невоље,
Буди мени данас у невољу;
Ако Бог да и срећа од Бога,
Те погубим твога брата мила,
Узеhу те себи за љубљење,
Моја љуба теби робињица."
Ал бесједи Јериниhу Вуче:
"О Ајкуна, Зуканова љубо!
Још се јунак нисам оженио,
Ако мени буде до невоље,
Буди мени данас у невољу!
Ако Бог да и срећа од Бога,
Те погубим твога господара,
Узеhу те себи за љубовцу,
Купиhу ти четири робиње,
А четири код двора имадем,
Што сам јунак собом заробио
Све из ваше бијеле крајине."
Кад то зачу кићена Ајкуна,
У млоге се мисли замислила,
Све мислила, на једно смислила:
"Кад hу бити Анђи робињица,
Волим бити Вуку госпођица."
Отидоше у поље јунаци.
Оде Турчин у поље широко,
Оста Вуче чекат' на мејдану,
На њега се Турчин наћерао,
И њега је Вуче дочекао,

Те му бојно копље саломио;
Оста Турчин чекат' на мејдану,
На њега се Вуче догонио,
Њега Турчин јесте дочекао,
Те је Вуку копље саломио;
А кад они копља изломише,
Онда оштре сабље повадише,
Па удари јунак на јунака.
Они оштре сабље изломише,
Врло Турчин обранио Вука.
Кад се Вуче виђе на невољи,
Он наћера вранца на ђогата,
Док Турчина за грло докучи,
Они оба у траву падоше,
Па се носе по пољу широку;
Турчина су пјене попануле,
Јесу Вука мутне и крваве;
Јер је Вука рана освојила,
А кад виђе кнћена Ајкуна,
Она трчи низ поље широко,
Те од сабље наоди комаде,
Па полеће на оба јунака,
За њом трчи дилбер Анђелија,
Па бесједи Анђуша ђевојка:
"Немој, була, ти на брата мога,
Јер тако ми Бога истинога!
Ако згодиш мога брата мила,
Живој ћу ти очи извадити."
Ал бесједи љуба Зуканова:
"Стани, Анђо, ти не иди за мном,
Ја не оћу твога брата мила,
Веће оћу душманина мога,
Који мене оће да зароби
И у службу другом да ме даде."
Па долеће Ајка до јунака,
Те удари Зукан барјактара,
Удари га по свилену пасу,
Грдну му је рану задавала,
Виде му се б'јеле џигерице,
Онда Вуче освоји Зукана,
И обали у зелену траву,
Ајкуна му сабљу додавала,
Закла Вуче Зукан барјактара,
А кад закла Зукан барјактара,
Онда сједе у зелену траву,
К њему дође Ајка и Анђуша,

Завише му оне ране грдне,
Па се напи црвенога вина,
Па савише бијела чадора,
Добрије се коња доватише,
Отидоше право Шибенику,
Те је Вуче ране извидао;[1]
Води Ајку у бијелу цркву,
Те ј' у цркви био покрстио,
И за се је Вуче привјенчао.
Лијеп пород изродио шњоме:
Двије шћери и четири сина.

WÁCLAW HANKA.

MODRÉ OČI.

Ach wy oči, oči,
  Modrojasné oči!
Na wás jak jen pomním,
  Swět se se mnou točí.

Kdeže moje bodrost,
  Utěšení milé?
Ach! co sem wás spatřil,
  Zmizla od té chwíle.

Zmizela, ach, rychle,
  Jako střela s luku,
Wrywši w moje srdce
  Neukojnou muku.

A kam se jen wrhnu,
  Kam má noha kročí,
Ach, wšudy jen widím
  Modrojasné oči.

Ach, wy oči, oči,
  Oči modrojasné
Trapte, dokud moje
  Žití neuhasne.

FIALINKA.

Něžná fialinko
  Proč se w houští skrýwáš?
Wždyť ty nejlíbější
  Wůni z kwítí míwáš.

Nejlíbější woní
  Dýcháš po wšem lese,
Sotwa se k nám Wesna
  S rajských lučin snese.

Krása s boskou cností
  Ať i w houští zajde,
Po líbezné wůni
  Přec ji každý najde.

Každý krásu najde,
  Když ji wedou cnosti;
Plnotě w tom kwítku
  Něžné líbeznosti.

Plna líbeznosti
  Fialinka měrná;
Libosti a míře
  Že je wěčně wěrna.

PASTÝŘ.

Na trávném wrchu
  Jarního času
Zamyšlen těžce
  Owce swé pasu.

Darmo mne jasné
  Slunéčko swítí,
Darmo se pro mne
  Rozwíjí zwítí.

Darmo zde háje
  Zelené čnějí,
Darmo w jich houští
  Ptáčkowé pějí.

Darmo mně w tráwě
  Koníček cwrčí,
Stříberný darmo
  Potůček hrčí.

Radostí mou co
  Mohlo prw slouti,
Wšecko mne mrzí,
  Wšecko mne rmoutí.

Lilida dcera
  Ubohé wdowy,
Lilida sličná
  Jako máj nowý,

Jala mé srdce
Sama jsouc jata,
Stejná w nás obou
Milost wře swatá.

Ted' mne wšak osud
Oddělil od ní,
Slyšte můj nářek
Bohyně wodní.

Srdce mé stále
Po ní jen touží,
Na ni jen myslí,
Pro ni se souží.

Jako mhla časy
Zmizely oku,
Co sem pás stádo
Při jejím boku.

Tak jako jetel
Okříwá rosou,
Tak jak on wadne
Podťatý kosou.

Tak i me srdce
Při ní hned mladne,
Ted' ale mdlí a
Pomalu wadne.

PASTÝŘKA.

Desetkrát luna
Shodila rohy,
Sama co kwílím
Wolajíc bohy;
Blesk její zdá se
Čím dél tím bělší,
A mně ten čas zde
Desetkrát delší.

Buduli tak kdy
Do smrti ráda,
Jak když sems Milým
Pásala stáda;

Pískal on, já se
Zpíwajíc smála,
Jehňátka při tom
Radostně hrála.

Zde co se sem ten
Potůček kroutí,
Na jehož hrázi
Zažloutá proutí:
Zde co se stín té
Besídky černá,
Slíbila sem mu
Wždycky být wěrna.

"Wždycky být wěren"
Zwolal on temně,
"Dokud mne chladná
Neskryje země!"
Ted' sem se teprw
Blahou být mněla!
Ale ach, blahost
Jináč hned zněla.

Ukrutná práwa
S hrdými městy,
Uchwátila jej
Přes šest dní cesty.
Přes šest dní cesty
Za hrozné hory,
Za prudkou řeku
W isterské dwory.

Dosawád slyším
Jeho řeč jemnou,
Kterouž mne těšil,
Louče se se mnou.
"Nekwěl ach Drahá,
Po krátkém čase
Žalosti našj
Sejdem se zase."

Ale ach ted' už
Uprch čas dlouhý!
A mně se přece
Nelewí touhy.

Koho tam pošlu
W rákosní země,
Aby mu zkázal:
Ach přiď zas ke mně!

Ach přiď zas ke mně,
Miláčku drahý!
S tebou též přijde
Onen čas blahý:
Nedli at' čas se
Onen zas wrátí,
Sice mně žalost
Žiwot můj schwátí.

HOLUBINKA.

Wyletěla holubinka
Do pole šírého,
Naříkala, bědowala
Pro holoubka swého.

Pro holoubka rozmilého
Pro swé potěšení,
Ach holoubka rozmilého,
Na swětě už není!

Nenaříkej, nesužuj se
Holubinko milá,
Že se s tebou rozloučila
Jeho milost čilá.

Nenaříkej, nesužuj se
Holubinko něžná,
Newrátí se w bílé tílko
Žiwoucí krew běžná.

Nenaříkej, nesužuj se
Holubinko zlatá,
Nepowstane prudkou střelou
Hláwka rozeťatá,

Nenaříkej, nesužuj se
Holubinko wěrná,
Že tě o něj připrawila
Panská střela černá.

Nenaříkej, nesužuj se
Holubinko drahá;
Neobměkčíš bědowáním
Kameného wraha.

Nenařjkej, nesužuj se
Holubinko sirá,
Neslyší twé naříkání
Jen pustina širá.

Wyletěla holubinka
Do pole šírého,
Naříkala, bědowala
Pro holoubka swého.

Pro holoubka rozmilého,
Pro swé potěšení,
Ach holoubka rozmilého
Na swětě už není!

FRANTA LADISLAW ČELAKOWSKÝ.

DOBRÉ NAUČENJ.

Kwete růže, kwete,
Ale jednou w létě:
Milujme se, má Haničko,
Dokud i nám kwete.

Na podzim w ořeší
Wíc láska netěší:
Kdo se ráno neměl k swětu,
Wečír to pohřeší.

STARÝ ZAHRADNJK.

Starý zahradníček
  Mladičkou dceru má:
Komuž on, můj bože,
  To děwče odchowá?

Každý w podiwení
  Její krásu widí,
A wšak diwu není,
  Že se nepředivwí.

Widěl jsem ji jednau,
  Z okýnka wykoukla,
Jakoby se růže
  Z poupátka wyloupla.

Powěz ty nám, powěz,
  Starý zahradníčku,
Kdes wzal ten drahý kwět,
  Tu krásnou růžičku?

"Sám jsem ji o sobě
  Na jaře štěpowal,
A ze wšeho kwítí
  Nejwíc opatrowal."

Wy milé matičky
  Dcerušky wzměte,
S nimi k zahradníku
  Starému dojděte.

Dejte je u něho
  Na jaře štěpowat;
Což wám někdy budou
  Mládenci děkowat.

RADOST A ŽALOST.

Ach radost, ach radost,
  Hezká to kwětina;
Jen škoda, přeškoda,
  Že kořínků nemá.
Přijde wítr — rozfouká ji,
Přijde woda — odhoupá ji:
  Ach škoda, přeškoda,
  Že kořínků nemá!

Ach žalost, ach žalost,
  Hořký to kořínek,
Žádný z něho nepučí se
  Kwět ani lupínek.
Kolik wzdechů srdce kruší,
Než mu hořkost powysuší;
  Kolik slzí uplyne,
  Nežli w nich se rozplyne.

MILÝ NADE WŠECKO.

Co je mně do swěta,
Do swěta celého,
Jen když já k sobě mám
Miláčka wěrného.

Dobře se mu leží,
Kdo sám si ustele;
Čemuž mně bráníte
W lásce, wy přátelé?

To jsou mi přátelé!
Sypají, kde mohou —
Hořec mi do duše,
Peluňku do srdce.

K horám se podíwám,
Půjdu na půdičku,
Jede-li můj milý
Na wraném koníčku.

Jede po háječku,
Z křowí poskakuje,
Jako ta potápka,
Co pod wodou pluje.

Wyjíždí z ouwozu,
Skáče po ouhoru;
Jaké to toužení
Po mém potěšení!

Chwílku si potoužím,
Chwílku postěžuju,
S milým se potěším
Zas wesela budu.

JÁN KOLLÁR.

ZNĚLKY.

I.

Blaze, kdo si jeden čistý, smělý
Oučel, místo mnohých, představí,
W němžby jako w centru měňawí
Paprskowé wšech dnů žití tleli:

A w něm myslí, cítí, žije celý,
W slasti w slzách, w přízni w bezprawí,
Až se šťastně k němu doplawí,
Byť i přes bouř, plamen, hrom a střely:

Pewné wůli, tužbě ušlechtilé,
Nerozdílné srdce žádosti,
Rádo dáwá nebe dojíť cíle;

Ač pak i mně slowa tato lhala,
Z wítězstwí-li není radosti,
Mužně padnouť není menší chwála.

II.

Z prostřed wln se šumně nad Dunajem
Směje ostroweček blažený,
Jménem panny swaté křestěný
O záwodby mohl jíti s rájem;

Houště křowin wěnec pletou krajem
W nichž si slawík zpíwá nadšený,
Podál Bachus leží šálený,
Milostky se procházejí hájem.

Eldorado, Tibur, Olymp jasný
Nestěšil tak swojích ctitelů,
Jak mne blaží Patmos tento krásný;

Zde se tytýž oku mému jewí
Ona w spolku Muz a Anjelů,
Zde mé rány zpěw a slza lewí.

III.

Načby srdce k wlasti proto chladlo,
Nač se pohřížilo w truchlotu,
Že jsme našli práznou pustotu,
Kterou netklo žádné ještě rádlo?

Wítězstwí to nechci, jenžby padlo
S nebe dolů na zem bez potu,
Wolím chudou směš a mrákotu
Aby swět byl kde nic předtím wládlo.

Arci že jdou jiní cestou hladší,
Těžce mi a pozdě za nimi:
Tím jsme ale a nás národ mladší;

My co jiní dokázali známe;
Než to skryto přede jinými
Co my w knize lidstwa býti máme.

IV.

Hřích je owšem welký wražda wzteklá,
Krádež, zráda, žhářstwo, otrawy:
Hodný aby mečem poprawy
Krew a duše z těla jejich tekla;

I lež, pýcha, záwist, swod a změklá
Chlipnost číhající na mrawy,
A jak slují ony ohawy
Přišlé na zem z horoucího pekla:

Wšak znám draka s twáří černochudou,
Proti němuž tyto úlomky
Hříchů, ještě sněhu bělší budou;

Ten sám loupí, repce, učí zlému,
  Bije sebe, předky, potomky,
  A zní: Newděk ku národu swému.

V.

Nechtěj zoufať, když se proti tobě,
  Bratře! šklebí záwist trkawá,
  Kdo se, prawdu háje, obáwá,
  Ten jí škodí nejsa wěrným sobě:

Prawda nezná ustoupiti zlobě,
  Kdo jí laje ten ji zastáwá,
  Ke cti jsou jí slowa rouhawá,
  Blud a šalba hlupců ku ozdobě:

Prawda jest co cedry na Libanu,
  Ti, jenž na ni dují wětrowé,
  Jen wíc šiří wonnou její mannu;

Jazyk její meč jest, ňádra hory,
  Srdce mramor, ruky sloupowé,
  Paty rokle k pošlapání wzdory.

JOSEF JUNGMANN.

SPOKOJENOST.

Žiwot můj jest jaro tkwoucí,
  Wolný, tichý, blažený,
Ani citem welmi wroucí,
  Ani tupě studený;
Ne to býwá, které chřestí,
Ale mírné, prawé štěstí.

Mramory a pyšné kowy
  Buďte panské libostky;
Prostočisté moje krowy
  Osednuly milostky.
Zlatostropé panům kryty
Dají rowně — krátké byty.

S Pomonou mi wůkol domu
  Líbá Flora obcuje;
Polného mi žádny stromu
  Chytřec neobrubuje.
Chromky drew mé jako lidí
S utrpením oko widí.

Hustolistá podál wroubí
  Jilma potok hadowý;
Stinná, chladna jeho loubí
  Zowou na sen makowý;
Nedbá zdutých wětrem loží,
  Koho sníček w chladu boží.

Háj, kde Amor milé bloudí,
  Trudy wětší zahojí;
Ten mne k zwěři w ustup loudí,
  Zwěř se krotká nebojí:
Nemilujiť mysliwosti,
Nejsa schopen ukrutnosti.

Neznám nouze ani zbytu,
  S přirozením hoduji;
Střídmě, prostě býti sytu,
  Ale zwolně libuji.
Dobrá wůle w jídle, pití
Zachowáwá žiwobytí.

Mělnické, to trudolomné,
  Někdy strast mi zabání,
K tomu sladké strojí pro mne
  Ceská ženka líbání.
Sousedowo jasné čelo
  Štěstí moje dělá celo.

Jako nebe ráno w letě
  Klidný w duchu zjasněném,
Rád wše widím na tom swětě
  W pěkném swětle růženém.
Člowěk wše dle swého zraku
Widí w swětle, nebo w mraku.

Lidi kochám jako sebe,
  Moudré, bloudy; snět i kwět;
Ani peklo ani nebe
  W swětě widím — ale swět.

Blázen, komu hlawa hoří,
Peklo, nebe z swěta twoří.

Okolo mne pléše dítek
Ryčná, zdrawá rodina
Zkwětající jako kwítek,
Jejžto kojí lučina.
Jedním stromkem, jednou duší
Zwěčniti se moudru sluší.

Smrtí čekám bez toužení,
Ale také bez leku;
Dáli plynné, sladké pění
Nebe mi až do wěku,
Sytému chci swěta hosti
Říci sobě: Žil jsem dosti.

KAREL WINAŘICKÝ.

KOCHAN A MILINA.

Doma ni na poli
pokoje neměla
děwice Milina:
po sadu chodila,
do lesa těkala,
hořekowala
a žalowala;
nedochodila si
pokoje po sadě,
nedotěkala si
utěchy po lese.
"Co je ti do hoře,
co je ti do žele,
děwice Milino?
co boly tobě
utělalo,
že se ti z oka
rosa lije?
Co to za bylinu

žala si na poli:
ruku-li si tamo
posekala?
Čili o kameny
choděci po mezi
nohu si, nožici
poranila?
Či ti roditele
nebo-li rodici
do země, do rowu
položili?"
""Ruka mi na poli
neposečena;
noha o kameny
neporaněna;
ani roditele,
ani mi rodici
do země, do rowu
položili. —
Wy-li newiděli
do pole Kochana
na koni jeti?
Sasi ho we boji
poranili —
litě ho po čele
posekali —
meče mu do boku
zabodali —
dušice ze těla
uletěla. —
Nebudu, co žiwa
widěti Kochana,
nebudu Kochana
celowati!
Tudy mi do hoře,
tudy mi do žele!
tudy se z oka
osa lije.""

CSOKONAI VITÉZ MIHÁLY.

A SZERENCSE.

Bár szemét rád a sors mosolyogva nyissa,
Bár feléd forduljon csalfa golyóbissa,
Bár nyájas karokkal kivánjon ölelni,
S páva módra fénylő szárnyakra emelni,
Bár jőjön kincsekkel talpig bétakarva,
Nála hizelkedjen a bőségnek szarva:
Ne higy néki, ne higy; mert sokan megesnek,
Mikor nála boldog életet keresnek.
Ne higy; mert a midőn legjobban kecsegtet,
Forrót aládd épen az alatt csepegtet.
Midőn legnyájasabb karokkal öleled,
Akkor rakja tele fúlánkkal kebeled;
Akkor repül véled az ég tetejére,
Hogy mélyebben vessen pokol fenekére.
Ne higy hát, barátom, ne higy mondom neki,
Mert halálra csalnak síreni éneki.

De azért ha bánt is, meg ne rettenj tőle,
Bátor szívvel vond el magadat előle.
Ő asszony s Szerencse; minden pontba fordúl,
Nem sok akár vígan légyen, akár mordúl.
Azért hát, barátom! bár szíved rettentse,
Meg ne rettenj tőle: ő asszony s Szerencse.
Ellene a virtus fog lenni kőbástya,
Az ártatlanságnak béfed szent palástja.
Ez az a conductor, a melytől mennyköve
Semmi igaz bölcset soha meg nem löve.
Ez az a Gibraltar, ez az a citadell,
Melyre minden bombit haszontalan lövell.

Barátom! kicsiny az, kit vagy elfelejtett
Szúrni a Szerencse, vagy kétségbe ejtett.
Rajta vitéz szívvel! ez által lettenek
Herculestől fogva minden félistenek.
Tudod e világban minden nagy test forog,
Csekély-mi az, a mi nyugszik vagy tántorog:
Hát a napnak dísze már azért elmúla,

Hogy csekély földünknek alája borúla?
Nem: mert maga szerzi földünk ábrázatja
Hogy fele lakosa e fényt nem láthatja.
A mi világunknak szintúgy van sphaerája;
Ha felette ültünk, borúlnak alája:
Még is a mi fényünk épen csak a lészen,
Csak hogy a vak világ nem láthat egészen.
Ha a nyugvó virtus az élet rózsája:
Arany virtus, mely a tüzet is kiállja,
S nyomorúlt ember az, kinek homlokában
Látszik Szerencséje, mint tűkörformában.
Te, ha orcád épen más színre vonítod,
A játszi Szerencsét öszvetébolyítod.
Ha ő mosolyogva kecsegtet tégedet:
Szedd komor ráncokra stoicus képedet.
Ha ő gorgonhanggal agyarkodik terád:
Nevesd el magadat, s azonnal hátat ád.

Bolond a Szerencse, hidd el azt barátom!
Én a bölcs észt csupán a — bölcs észbe látom.

A REMÉNYHEZ.

Földiekkel játszó
Égi tűnemény,
Istenségnek látszó
Csalfa, vak Remény!
Kit teremt magának
A boldogtalan,
S mint védangyalának,
Bókol úntalan:
Síma száddal mit kecsegtetsz?
Mért nevetsz felém?
Kétes kedvet mért csepegtetsz
Még most is belém?
Csak maradj magadnak!
Biztatom valál;
Hittem szép szavadnak:
Mégis megcsalál.

Kertem nárciszokkal
Végig ültetéd:
Csörgő patakokkal
Fáim éltetéd;
Rám ezer virággal

Szórtad a tavaszt,
S égi boldogsággal
Fűszerezted azt.
Gondolatim minden reggel
Mint a fürge méh,
Repkedtek a fris meleggel
Rózsáim felé.
Egy hiát ismertem
Örömimnek még:
Lilla szívét kértem;
S megadá az ég.

Jaj, de fris rózsáim
Elhervadtanak;
Forrásim, zöld fáim
Kiszáradtanak;
Tavaszom, vígságom
Téli búra vált;
Régi jó világom
Méltatlanra szállt.
Oh! csak Lillát hagytad volna,
Csak magát nekem:
Most panaszra nem hajolna
Gyászos énekem.
Karja közt a búkat
Elfelejteném,
S a gyöngykoszorúkat
Nem irígyleném.

Hagyj el, oh Reménység!
Hagyj el engemet;
Mert ez a keménység
Ugy is eltemet.
Érzem: e kétségbe
Volt erőm elhágy,
Fáradt lelkem égbe,
Testem földbe vágy.
Nékem már a rét himetlen,
A mező kisűlt;
A zengő liget kietlen,
A nap éjre dűlt.
Bájoló lágy trillák!
Tarka képzetek!
Kedv! Remények! Lillák!
Isten véletek!

KISFALUDY SÁNDOR.

A KESERGŐ SZERELEM.

7. Dal.

Mint a szarvas, kit megére
  A vadász mord fegyvere,
Fut, de későn, foly már vére,
  Vérzik tőle a csere:
Úgy futok én a pár szemtől,
  A seb mellyem baljában;
Ázik a föld keservemtől
  Lábam minden nyomában.
De, hajh! mennél tovább érek,
Annál jobban gyűl a méreg,
  S beljebb rögzik szívembe:
  Futok, hajh! de vesztembe.

13. Dal.

Boldog vagy te, cifra madár!
  A szerelmet énekled;
Nincsen eszed, ne bánd, nem kár,
  Párod még is érdekled.
Forrván a vér ereimben,
  A szerelmet éneklem
Én is elmés verseimben:
  Lám! őt még sem érdeklem.
Szerencsés te, örömeket
Énekelsz, én keserveket!
  Szerencsédért én eszem,
  Jer, szívesen leteszem.

18. Dal.

Mit nem tudna felforralni
  Az én tüzem melege?
Mit nem tudna megfagylalni
  Az ő szíve hidege?
Számtalan szív már megfűle
  Szerelmemnek hevétől;
Hány szív immár meg nem hűle
  Az övének jegétől?
Lángom, jege, hajh! állandó!
De egyedűl én szánandó!

Hát csak nem jő olyan nap,
Melyben szíve szikrát kap?

22. Dal.

A kutyáktól üldöztetvén
A megrémült őz fut, fut,
Valameddig csalt vethetvén,
Bátorságos helyre jut.
Így futok én Ámor elől,
Hajh! de még sem távozom;
Minthogy én a latort belől
Kebelemben hordozom.
Úgy tesz Ámor zsákmányával,
Mint a hiúz prédájával:
Rajta csügg, és úgy víja,
Míg életét kiszíja.

27. Dal.

Ott, a hol én nevelkedtem,
Egy dombról egy patak folyt;
Hányszor ott nem estvéledtem!
Éltem akkor boldog volt.
Vígan, a mint ölében
Áma patak csordogált,
Az ártatlanság ölében
Életem úgy folydogált.
Ez idők az örökségbe,
Mint a vizek a mélységbe
Lefolytanak. Halandó!
A jó hamar múlandó.

35. Dal.

A virágok szep nemében
A rózsa legjelesebb;
A csillagok seregében
A nap legfelségesebb.
Ilyen rózsa a szerelem
Az életnek kertjében;
Ilyen nap, ily fejedelem
Az örömek egében.
Boldog, kinek e nap fénylik,
Kinek ez a rózsa nyílik!
E nélkül a kert csak gaz;
Ama nélkül nincs tavasz.

48. Dal.

A halavány olajfáknak
Járván csendes békében,

Lelkem iszonyú csatáknak
Forog vesztő dühében.
A hajdani századokban
Egy olajág mit nem tett!
A háborgó országokban
Békességet szerezett:
S most egy olajerdő nékem
Meg nem szerzi békességem!
Meddig tart e szomorú
Létem dúló háború?

KISFALUDY KÁROLY

HONVÁGY.

Sötét olajfák illatos hüsében
Ül a bús vándor, köny ragyog szemében,
S mélyen sohajtva vissza-visszanéz!
Kedves hazája tűn fel képzetében,
Hajlékát véli a távol ködében,
S örömreszketve nyúl felé a kéz.

Az esti szellő honnyelvét sugalja,
Szeretti nyájas üdvezlésit hallja
A szép csalódás szellemajkain;
Ujúlva kél a múltnak égi kéje,
S vidám alakként lengedez feléje
A boldog sejtés fellegszárnyain.

Szülőföldéig terjed láthatára,
S békén mosolygva csendes alkonyára!
Édes felejtés karján ringadoz;
S mint egykor ősi háza szűk körében,
Első vágyási lobbadó hevében
Könnyűlt kebellel ifjan álmadoz.

De ah! sietve tündérképe illan,
Midőn a déli nap halmára villan,
S dicső felséggel a nagy térre száll;
Fenérzi most, mily messze szép hazája!
S bár itt szelídebb ég lehell reája,
A sínlő szív nyugpontra nem talál.

Örök tavasz bár zöldell itt körűle;
Ott a természet déli gyászra dűle,
S hegy völgyet zord fagy, zúz, köd, hó tetéz:
De ott szabad! s a gazdaglét öléből,
A földi szépnek büszke lakhelyéből
Vadon berkére vissza-visszanéz!

Megy a bus vándor sorsa végzetében;
De él hazája bánatos melyében,
S andalgva meg-megáll minden fokon;
Keservit tördelt hangokon kiönti,
Keletről térő felhőket köszönti,
S elszenderűl moh-lepte sírokon.

Borongva járdal kérkedő vidékin,
A régi nagy kor roppant omladékin,
Hol minden honni hőst előidéz,
Kik tettikért bár nem nyertek magas bért,
Bér nélkül tudtak halni a hazáért:
Azon dicsőkre vissza-visszanéz.

Az élet telje bár gyönyörre inti,
S biztatva útját fris rózsákkal hinti,
Kényén röpítve ösztönárjait:
De túllebegve hont-esdő reménye,
A külföld minden bájos tüneménye
Nem oltja lelke csendes vágyait.

Szakaszt is néha kellemes virágot,
Csak félig érez minden boldogságot,
Nyíltában hervad minden élemény;
Szelíd hüségért lángol indulatja:
Mi itt magát lágy készséggel mutatja,
Muló hab, színlett kegy, csalóka fény.

S tovább-tovább megy, míg a célhoz ére,
Hol mind az, mit hajdan fellengve kére,
Édes valóra létesűlni kész.
Bár a szerencse nyílt ölébe zárja,
S körűltündökli a hír csillagárja,
Míg szíve ver, csak vissza-visszanéz.

MOHÁCS.

Hősvértől pirosúlt gyásztér! sóhajtva köszöntlek,
  Nemzeti nagylétünk nagy temetője Mohács!

Hollószárnyaival lebegett a zordon Enyészet,
  S pusztító erejét rád viharozta dühe,
S vad diadalma jelét robogó villámival itten
  Honni vitéz seregink holttetemikre süté.
Tomori! büszke vezér! mért hagytad el érseki széked?
  Nem halt volna hazánk dísze virága veled.
Harc tüze lángítá bizton viadalra kikelted,
  S érted mennyi dicsők estenek áldozatúl!
Szűk vala egy ország! be kicsiny most néma lakásod;
  Tárogatód megszűnt, rozsda emészti vasad.
Nyúgodj! rajtad üzé dölyfét a csalfa szerencse;
  A békítő sír enyhe takarja porod.
Hány fiatal szívet, tele sok szép földi reménynyel
  Sujta le kegytelen itt a riadó csatavész!
Élte kies tavaszán kora sírt hány ifju talála,
  Kit nem rég az öröm lágy öle ringata még!
Dísztelen itt fekszik, deli termete összerutítva,
  Száguldó paripák vas szegü körmök alatt.
zög haja fürteivel nem játszik kedvese többé,
  Vér- s tapadó portól elmerevedtek azok.
Hasztalan áll az uton váró hive fris koszorúval,
  Nem jön-e bajnoka még, félve reménylve vigyáz:
Hogyha levél zördűl, őt sejteti véle szerelme,
  Néz, piheg, arca tüzel, s keble feszűlve haboz.
Ah! de hiába tekint a távol lenge ködébe:
  Elmarad a kedvelt s érzete búnak ered.
Végre megérti Mohács veszedelmét; gyönge virágként
  Hervad el a szép szüz néma keserve között.
Sírja felett enyeleg suttogva az alkonyi szellő,
  S a hűség csendes angyala őrzi porát.
Mennyi nemes bajnok, méltó sok századot élni,
  Fénytelen itt szúnyad s kő se' mutatja helyét!
Ősi szabadságért harcolt bár férfi karokkal,
  Rendzavaró hévvel vérbe füresztve vasát,
Ámde hol olyan erős, kit meg nem dönt sok ezer kar?
  Testhalmok közepett küzd, noha élte szakad.
Sínli szokott terhét tűzménje, nyikogva kapar, vág,
  Rúgdal, rázza fejét, hosszu sörénye lobog,
Elszáguld, haza tér, s így hírli vitéz ura húnytát,
  Kit repedő szívvel hölgye zokogva sirat;
S míg sürü könnye apad, ő is hű férje után hal,
  S a kiürült háznak csak döledéke marad.
A tölgy, mely zivatar közt annyiszor álla kevélyen,
  Dőltében viruló ágait így temeti.
Hány bajnok hala így, de csak a boldog leli bérét,
  A meggyőzöttnek csillaga véle tünik.

Így hamvadtak el ők alacsony moh-lepte gödörben;
S a feledékenység éje borítja nevök.
Hantra dül a pásztor s fütyörészve legelteti nyáját,
És nem tudja, kinek hőspora nyugszik alatt;
Titkon még is eped, szomorú dalt zengedez ajka:
A hős árnyékok csendesen íhletik őt.
A csatasíkon mély borulattal ballag az útas,
Elgondolva minő kétes az emberi sors;
Néz, és elkomorúl, s lesütött szemmel halad ismét,
Felpattant sebeit belseje érzi maga.
Ott, hol az esti sugár gőzfátyolt nyugtat az éren,
Mintha födözgetné, hogy ne tekintse szemünk:
Ott vergőde Lajos, rettentő sorsu királyunk,
Sűlyedező lova érc hímzetü terhe alatt.
Hasztalanúl terjeszti kezét, nincs, nincs ki segítse!
Bajnoki elhulltak, nincs ki feloldja szegényt!
Tátogat a mélység, aranyos páncélja fakó lesz,
S összezuzott testét hab fedi s barna iszap.
Ekként halni kinos! s kegyalak! neked életed így tűnt!
Veszteden a magyar ég napja sokára leszállt.
Ifju valál, örvényt nem sejtvén szörnyen adózál;
Szendergő porodat béke lebegje körűl!
Hajh s ezt visszavonás okozá mind, s durva irígység:
Egységünk törten törve, hanyatla erőnk.
A sorvasztó lánc így készüle árva hazánkra;
Nem! nem az ellenség, ön fia vágta sebét.
Gyász emlékü vidék! mi sok ínség kútfeje lettél:
Párolgó mezeid bánatos oszlopa ez.
Nagygyá lett Szolimán gőgét Buda ormai nyögték,
S kénye vadon dúltán annyi viszályra jutánk.
Hány szűz fonnyada el zsarlónk buja karjain ekkor,
S a Duna szőke vizén hány rabok úsztak alá!
Birtok nem vala már, idegen lett a magyar otthon,
Félhold kérkede szét városi tornyairól —
El! ti komoly képek! ti sötétség rajzati, félre!
Új nap fényle reánk annyi veszélyek után.
Él magyar, áll Buda még! a múlt csak példa legyen most,
Ségve honért bizton nézzen előre szemünk.
És te virúlj, gyásztér! a béke malasztos ölében:
Nemzeti nagylétünk hajdani sírja Mohács.

VÖRÖSMARTY MIHÁLY.

SALAMON.

„Átok reád, magyarok hazája,
Átok rád, te pártos büszke nép!
Ingadozzon fejed koronája,
S mint az árnyék, légyen oly setét.
Mint kemény kard, oly kemény sziveddel
Meg ne békélj soha ön feleddel.

És te, isten! a ki fölkenettél,
Hogy viselném földön képedet,
Elfelejts, ha meg nem védelmeztél,
Nem kivánom több kegyelmedet.
Salamonnak nincs hol maradása,
Földön nyúgta, égre vágyódása."

A lesujtott angyalként, imígyen
Átkozódik a futó király,
Tört sisakja, pajzsát elvetette,
S kardja csorba csonka vasból áll;
Vért piroslik hősi arculatja,
Honfivért a kardnak markolatja.

Teste dúlt, de lelke még dulottabb:
Tátog a seb véres oldalán,
De nagyobb az s jobban ég szivében,
Melyet érez vesztett koronán.
Futva fut; de bármi gyors futása,
Vele száguld keble óriása.

S már folyók és rónaság vidéki,
Bércek, völgyek elmaradtanak,
S a határnál a futó elébe
Egy vad erdő lombi hajlanak:
Ott elvész a bús lovag pályája,
Rá borúlván rengeteg homálya.

És az év jár; sárga koszorúját
Veszti, váltja a komor vadon,
Felzendűl az elholt dal koronként

A virúló ifju lombokon;
Agg a szarvas, feje ágozatján
Éve számát büszkén mutogatván.

És az évek múltán a vadonban,
Domb alatt, hol forrás csörgedez,
Melyhez a vad csörtető robajjal
Jár, ha hévtől szomjan epedez,
Egy jámbornak áll kis kápolnája,
Nyílt, födetlen, ég mosolyg le rája.

Egy letűzött kard a szent kereszt ott,
És az oltár isten-adta föld,
Térdepelve éjt napot hosszában
A remete ott ahítva tölt;
És ragyogva omlik el szakála:
Mindenik szál lelki béke szála.

Kebelében szenvedély hatalmi
Rég nyugatra csillapodtanak,
Arcain vad indulat vonási
Lágy szelídre elsimúltanak;
Egy ohajtást rejt s mond szíve, szája:
„Boldogúljon a magyar hazája!"

S elhal a nagy átok, messzetűnvén
A királynak gőgös álmai,
És az ember jobb természetének
Visszatérvén aggódalmai:
„Légy szerencsés, rokonim hazája!
S a szerencsét ön erőd táplálja!"

Igy ohajt, és teste romladékán
A halálnak gyilkos karja győz,
Összeroskad, s hervadó levéllel
Eltakarja őt a sárga ősz.
S a királynak puszta sírhazája
Most vadaknak ordító tanyája.

SZÓZAT.

Hazádnak rendületlenűl
Légy híve, oh magyar;
Bölcsőd az s majdan sírod is,
Mely ápol s eltakar.

A nagy világon e kivűl
Nincsen számodra hely;
Áldjon vagy verjen sors keze,
Itt élned, halnod kell.

Ez a föld, melyen annyiszor
Apáid vére folyt;
Ez, melyhez minden szent nevet
Egy ezredév csatolt.

Itt küzdtenek honért a hős
Árpádnak hadai;
Itt törtek össze rabigát
Hunyadnak karjai.

Szabadság! itten hordozák
Véres zászlóidat,
S elhulltanak legjobbjaink
A hosszu harc alatt.

És annyi balszerencse közt,
Oly sok viszály után,
Megfogyva bár, de törve nem,
Él nemzet e hazán.

S népek hazája, nagy világ!
Hozzád bátran kiált:
„Egy ezredévi szenvedés
Kér éltet vagy halált!“

Az nem lehet, hogy annyi szív
Hiában onta vért,
S keservben annyi hű kebel
Szakadt meg a honért.

Az nem lehet, hogy ész, erő
És oly szent akarat
Hiába sorvadozzanak
Egy átoksúly alatt.

Még jőni kell, még jőni fog
Egy jobb kor, mely után
Buzgó imádság epedez
Száz ezrek ajakán.

Vagy jőni fog, ha jőni kell,
A nagyszerű halál,
Hol a temetkezés fölött
Egy ország vérben áll.

S a sírt, hol nemzet sűlyed el,
Népek veszik körűl,
S az ember millióinak
Szemében gyászköny űl.

Légy híve rendületlenűl
Hazádnak, oh magyar:
Ez éltetőd, s ha elbukál,
Hantjával ez takar.

A nagy világon e kivűl
Nincsen számodra hely:
Áldjon vagy verjen sors keze,
Itt élned, halnod kell.

FÓTI DAL.

Fölfelé megy borban a gyöngy:
Jól teszi;
Tőle senki e jogát el
Nem veszi.
Törjön is mind ég felé az
A mi gyöngy;
Hadd maradjon gyáva földön
A göröngy.

Testet éleszt és táplál a
Lakoma,
De a mi a lelket adja,
Az bora.
Lélek és bor két atyafi
Gyermekek;
Hol van a hal, mely dicső volt
És remek?

Víg pohár közt édesebb a
Szerelem,
A mi benne keserű van,
Elnyelem.

Hejh galambom, szőke bimbóm,
Mit nevetsz?
Áldjon meg a három isten,
Ha szeretsz.

Érted csillog e pohár bor,
Érted vív,
Tele tűzzel, tele lánggal,
Mint e szív;
Volna szívem, felszökelne
Mint a kút,
Venni dőled vagy szerelmet,
Vagy bucsút.

Hejh barátom, honfi társam,
Bort igyál.
Víg, komor, vagy csüggeteg vagy,
Csak igyál.
Borban a gond megbetegszik
Él a kedv.
Nincs a földön gyógyerőre
Több ily nedv.

Borban a bú, mint a gyermek,
Aluszik.
Magyar ember már busúlt sok
Századig.
Ideje hogy ébredezzen
Valaha:
Most kell neki felvirúlni
Vagy soha.

Bort megiszsza magyar ember:
Jól teszi;
Okkal móddal meg nem árthat
A szeszi.
Nagyot iszik a hazáért,
S felsivít:
Csakhogy egyszer tenne is már
Valamit.

No de sebaj, másként leszen
Ezután;
Szóval tettel majd segítsünk
A hazán.

Ha az isten úgy akarja
Mint magunk,
Szennyet rajta és bitor bűnt
Nem hagyunk.

Rajta társak hát, igyunk egy
Húzamost;
Bú, szerelmek, házi gondok,
Félre most:
A legszentebb-, legdicsőbbért
Most csak bort,
De ha kellend, vérben adjunk
Gazdag tort!

A legelső magyar ember
A király:
Érte minden honfi karja
Készen áll.
Lelje népe boldogságán
Örömét,
S hír, szerencs koszorúzza
Szent fejét!

Minden ember legyen ember
És magyar,
A kit e föld hord s egével
Betakar.
Egymást értve, boldogítva
Ily egy nép
Bármi vészszel bizton bátran
Szembe lép.

Ellenség vagy áruló, ki
Hont tipor,
Meg ne éljen, fogyjon élte
Mint e bor.
Áldott földe szép hazánknak,
Drága hon,
Meg ne szenvedd soha őket
Hátadon.

S most hadd forrjon minden csep bor
Mint a vér,
Melyet hajdan frígyben ontott
Hét vezér;

S mint szikrája a szabadba
Felsiet,
Úgy keresse óhajtásunk
Az eget.

Légyen minden óhajtásunk
Szent ima,
S férfi keblünk szent imáink
Temploma.
És ürítsük a hazáért
E pohárt:
Egy pohár bor a hazáért
Meg nem árt.

Érje áldás és szerencse
Mindenütt,
A hol eddig véremésztő
Seb feküt.
Arca, mely az ősi bútól
Halavány,
Felderűljön mint a napfény
Vész után.

Hű egyesség tartsa össze
Fiait,
Hogy leküzdje éjszak rémes
Árnyait:
Kün hatalmas, ben virágzó
És szabad,
Bizton álljon sérthetetlen
Jog alatt.

S vér, veríték vagy halál az,
Mit kiván,
Áldozatként rakjuk azt le
Zsámolyán,
Hogy mondhassuk csend s viharban:
"Szent hazánk!
Megfizettük mind, mivel csak
Tartozánk."

GARAY JÁNOS.

MAGYAR HÖLGY.

Magyar hölgynek születtél,
Áldd érte sorsodat!
Magyar hölgynek születni
Nagy és szép gondolat.
Oh hölgy, ki azt megérted:
Mi szép vagy, és mi nagy!
Rendeltetés az égből,
A földön áldva vagy.

Szépnek teremte isten,
Mert hölgynek alkota;
Virág a hölgy, az élet
Szépsége, illata;
Gyöngy, drága s ritka gyöngy ő
A szívnek tengerén,
Szelíd és tünde csillag
A szerelem egén.

De te midőn születtél,
Két hívatást nyerél:
A hölgyét s honleányét,
Mert hölgy s magyar levél,
Tenéked szebb, dicsőbb tért
Szabott a végezés;
Születni és szeretni
Magyar hölgynek kevés.

Te egy alvó hazának
Lányáúl születél,
Fölébredő nemzetnek
Anyjává tétetél;
Mit érne tündökölnöd
Egy büzhödt tó fölött?
Mi szép virágnak lenned
Gyász sírhalmok között?

Tenéked korcs apákat
Jutott ébreszteni;
Hazádnak tüzhelyéhez

Férjed téríteni,
S szived lángjába mártván
Vezér szövétneked,
Hazád szeretetére
Nevelni gyermeked.

Hogy légyen, a mi nincsen:
Egység e bús hazán;
Minden magyar, mi nem volt,
Csak honfi, honleány;
Hogy egy gyürűvé forrjon
Árpádnak nemzete!
S e szép aranygyűrűben
A gyémánt gyöngye — te.

Magyar hölgynek születtél,
Tedd hívatásodat!
Egy hon nemtője lenni,
Mi szép egy gondolat!
Oh hölgy, ki ezt betöltéd,
Mi szép vagy, és mi nagy!
Rendeltetés az égből,
A földön áldva vagy.

PETŐFI SÁNDOR.

AZ ALFÖLD.

Mit nekem te zordon Karpatoknak
Fenyvesekkel vadregényes tája!
Tán csodállak, ámde nem szeretlek,
S képzetem hegyvölgyedet nem járja.

Lenn az alföld tengersík vidékin
Ott vagyok honn, ott az én világom;
Börtönéből szabadúlt sas lelkem,
Ha a rónák végtelenjét látom.

Felröpűlök ekkor gondolatban
Túl a földön felhők közelébe,
S mosolyogva néz rám a Dunától
A Tiszáig nyúló róna képe.

Délibábos ég alatt kolompol
Kis-Kunságnak száz kövér gulyája;
Deleléskor hosszu gémü kútnál
Széles vályu kettős ága várja.

Méneseknek nyargaló futása
Zúg a szélben, körmeik dobognak,
S a csikósok kurjantása hallik
S pattogása hangos ostoroknak.

A tanyáknál szellők lágy ölében
Ringatózik a kalászos búza,
S a smaragdnak eleven szinével
A környéket vígan koszorúzza.

Ide járnak szomszéd nádasokból
A vadlúdak esti szürkületben,
És ijedve kelnek légi útra,
Hogyha a nád a széltől meglebben.

A tanyákon túl a puszta mélyén
Áll magányos, dőlt kéményü csárda;
Látogatják a szomjas betyárok,
Kecskemétre menvén a vásárra.

A csárdánál törpe nyárfaerdő
Sárgul a királydinnyés homokban;
Oda fészkel a visító vércse,
Gyermekektől nem háborgatottan.

Ott tenyészik a bús árvalyányhaj,
S kék virága a szamárkenyérnek;
Hűs tövéhez déli nap hevében
Megpihenni tarka gyíkok térnek.

Messze, hol az ég a földet éri,
A homályból kék gyümölcsfák orma
Néz, s megettök, mint halvány ködoszlop
Egy-egy város templomának tornya —

Szép vagy, alföld, legalább nekem szép!
Itt ringatták bölcsőm, itt születtem.
Itt boruljon rám a szemfödél, itt
Domborodjék a sir is fölöttem.

SZÜLŐFÖLDEMEN.

Itt születtem én ezen a tájon,
Az alföldi szép nagy rónaságon;
Ez a város születésem helye,
Mintha dajkám dalával vón' tele;
Most is hallom e dalt, elhangzott bár:
"Cserebogár, sárga cserebogár!"

Úgy mentem el innen mint kis gyermek,
És mint meglett ember úgy jöttem meg;
Hej azóta húsz esztendő telt el,
Megrakodva búval és örömmel . . .
Húsz esztendő! . . . az idő hogy lejár!
"Cserebogár, sárga cserebogár."

Hol vagytok, ti régi játszótársak?
Közűletek csak egyet is lássak!
Foglaljatok helyet itt mellettem,
Hadd felejtsem el, hogy férfi lettem,
Hogy vállamon huszonöt év van már . . . .
"Cserebogár, sárga cserebogár!"

Mint nyugtalan madár az ágakon,
Helyről helyre röpül gondolatom,
Szedegeti a sok szép emléket,
Mint a méh a virágról a mézet;
Minden régi kedves helyet bejár . . . .
"Cserebogár, sárga cserebogár."

Gyermek vagyok, gyermek lettem újra,
Lovagolok fűzfasípot fújva,
Lovagolok szilaj nádparipán,
Vályuhoz mék, lovam inni kíván;
Megitattam, gyí lovam, gyí Betyár . . .
"Cserebogár, sárga cserebogár!"

Megkondúl az estteli harangszó,
Kifáradt már a lovas és a ló,
Haza megyek, ölébe vesz dajkám,
Az altató nóta hangzik ajkán —
Hallgatom, s fél álomban vagyok már —
"Cserebogár, sárga cserebogár."

WILLEM BILDERDIJK.

DE MONNIK.

Daar ging een Monnik langs het veld
  En prevelde zijn beden;
Met een kwam daar, in Pelgrims dosch,
  Een Jonkvrouw aangetreden.

"Eerwaarde Vader, wie gy zijt,
  (Dus sprak zy) wees gegroet!
Zeg, hebt gy aan uw biechtgestoelt'
  Mijn Minnaar ook ontmoet?" —

Waar is uw Minnaar kenbaar aan,
  Of ik hem had ontmoet? —
"Aan Pelgrimsstaf en zandelschoen,
  En schelpen aan den hoed.

"Maar boven al aan 't frisch gelaat,
  Zoo zedig als oprecht;
Zijn helderblaauw innemend oog,
  En losse blonde vlecht."

Ach, Jonkvrouw! die is dood en weg!
  Naar beter wareld heen.
Zijn hoofd ligt op een groene zoô;
  Zijn voeten, aan een steen.

Hy kwijnde een poos in dit mijn kluis,
  Maar raakte haast in 't graf;
Steeds schreiende om een schoone Maagd,
  Die hem geen weêrmin gaf.

Zes knaapjens droegen hem daar heen,
  Met onbedekt gelaat.
En menig traan vloot op zijn lijk,
  Waar ginds dat kruis op staat. —

"Zoo zijt gy dood, gy', liefste op aard!
  Naar beter wareld heen!
En zeegt ge dus om my in 't graf!
  ô Breek dan, hart van steen!" —

ô Ween niet, Jonkvrouw, ween zoo niet!
  Ik bid u, ween zoo niet!

Zoek geestelijken troost in 't leed,
  En matig uw verdriet! —

"Ach, vader! spreek my van geen troost!
  Mijn smart heeft grond genoeg.
Ik ben den liefsten minnaar kwijt,
  Die ooit om weêrmin vroeg.

"Helaas! om uw bedroefd verlies
  Treur ik mijn leven af.
Om u wenschte ik het licht alleen!
  Om u wensch ik het graf." —

Neen, schrei niet, Jonkvrouw, schrei niet meer!
  Gy doet uw jeugd te kort.
Het schreien geeft de bloem niet weêr,
  Die eenmaal is verdord.

De vreugd is vluchtig als een droom;
  Zou droefheid eeuwig zijn?
Treur niet om 't geen geen rugkeer heeft:
  Dat meerdert slechts de pijn. —

"Ach, goede Vader! spreek zoo niet!
  Mijn droefheid is te groot.
Nu hy om my gestorven is,
  Strekt schreien my voor brood.

"Ach! zie ik hem dan nimmer weêr?
  Hem nimmer, nimmer weêr?
Ach neen! daar ligt hy in zijn graf!
  Daar is, daar is geen keer!

"Wat roos beschaamde zijn gelaat!
  Wat hart, zijn edel hart!
En ach! daar ligt hy thands in 't graf!
  Onheelbaar is mijn smart!" —

ô Zucht niet, Jonkvrouw, zucht niet meer:
  De min was steeds bedrog;
De minnaars, steeds veranderlijk;
  En zoo, zoo is het nog.

Zoo gy hem weêrmin hadt getoond,
  Hy had u ras veracht:
Zoo lang 't geboomte bladers droeg,
  Was dus het gantsch geslacht. —

"Neen, goede Vader, spreek zoo niet,
Te billijk is mijn rouw:
Mijn Minnaar had het trouwste hart;
Was onverwrikbaar trouw.

"En zijt gy dood, Trouwhartigste!
Om my, de prooi van 't graf! —
Vaarwel dan maagschap, huis, en land!
Ik leg dit kleed nooit af.

"Voor eeuwig wil ik Pelgrim zijn,
En dolen, zonder rust,
Van land tot land, van oord tot oord,
Van oost- tot avondkust.

"Maar eerst op mijns geliefden graf
Mijn moede leên gestrekt!
En eerst het dierbaar stof gekust,
Dat zijn gebeente dekt!" —

Blijf, schoone Jonkvrouw, blijf! hou stand!
En zet u eerst wat neêr.
Zie hoe de wind de hagen schudt!
Het wordt een bijster weêr.

"Ach, heilig Vader, laat het zijn!
Ach, hou my slechts niet op!
Geen onweêr vaagt mijn misdrijf af,
Geen wind of regendrop." —

Blijf echter, schoone! keer te rug,
En droog die tranen vrij!
Zie hier uw trouwen Minnaar weêr,
In dezen graauwen pij! —

Ik nam, in hopelooze min,
Mijn toevlucht tot dit kleed;
En had my hier het eind bestemd
Van leven en van leed.

Mijn proefjaar is bijna volënd
By deze Broederschap:
Maar gunt ge my uw weêrmin nog,
Vaarwel dan kleed en kap! —

"Vaarwel dan hoed en Pelgrimsstaf!
En droefheid! en geween!
Nu ik u weêrgevonden heb,
Scheidt niets ons ooit van een!"

DE KLUIZENAAR.

"Gy, Kluiznaar, die daar voor my treedt,
Ik bid u, hou wat stand,
En wijs my 't voetpad naar 't gehucht,
Waar 't gindsche toortslicht brandt.

"'k Dool hier de onoverzienbre hei
Al hijgende op en neêr,
Die elken voetstap zich verlengt;
En heb geen adem meer." —

"Mijn zoon (dus roept de Kluiznaar uit),
Ga op dat licht niet af.
Dat schijnsel wijkt steeds voor u heen,
En voerde u naar uw graf.

"Maar hier, hier staat mijn needrig kluis
Steeds open voor den nood;
En, 'k geef het met een Christen hart,
Al is mijn deel niet groot.

"Neem daar uw intrek voor den nacht,
En deel, indien 't u lust,
Mijn strooien leger, schralen disch,
En storelooze rust.

"Ik heb geen slachtvee in de wei,
Maar gruw van moord en bloed:
Die steeds om Gods genade smeekt,
Heeft nooit een wreed gemoed.

"Maar 'k gaâr my van het milde veld
En d' een' of andren boom
Een schuldloos maal van moes en ooft,
Met water uit den stroom.

"Dus, Pelgrim, kom, vergeet uw leed!
't Is dwaasheid, wat ons schort.
't Is weining, wat een mensch behoeft,
En, Hemel! voor hoe kort!" —

Als frissche daauw viel 's Kluiznaars taal
Op 's Pelgrims zwoegend hart.
Met zedig buigen neemt hy 't aan,
En volgt hem, gants verward.

In 't eenzaamst van de wildernis
  Stond de afgelegen stulp:
Behoeftigen tot toeverlaat;
  Verdoolden tot behulp.

Geen schat, die onder 't biezen dak
  Bewaring noodig had!
De deur, waar door men binnen kwam
  Ging open met een lat.

Terwijl de Wandlaar zit en peinst,
  Verdiept in droefenis,
Steekt de eigenaar zijn haardvuur aan,
  En dekt zijn avonddisch.

Hy legt zijn' gast de veldvrucht voor;
  En saust zijn slecht onthaal
Met vriendlijk oog, en heuschen mond,
  En gulle hartetaal.

Nu brengt hy ernst en stichting by;
  Dan noodigt hy tot vreugd,
En paart vernuft en wetenschap
  Met kortswijl van de jeugd.

De huiskat dartelt om hen heen,
  En krabbelt langs den muur:
De krekel piept in 't haardsteêhol;
  De mutsert kraakt in 't vuur.

Maar niets vermocht in 't minste deel
  Op 's vreemdlings blijkbre smart.
Zijn tranen vloten tegens dank
  Van 't volgekropte hart.

De Kluiznaar ziet den brakken stroom,
  Die in zijne oogen zwelt.
"Wat is er, jongman (roept hy uit),
  Dat u zoo hevig kwelt?

"Verdreef u 't ongelijk misschien
  Uit staat, en erflijk goed? —
Betreurt ge een afgestorven vriend? —
  Een wreedversmaden gloed? —

"Helaas! de lust van schat en staat
  Is nietig, ras voorby,

En die aan nietigheden hangt,
Nog nietiger dan zy.

"En wat is vriendschap dan een naam!
Een droom, die niet bestaat!
Een schim, die welvaart vergezelt,
Maar rampspoed weenen laat!

"En liefde is nog veel ijdler klank,
Waar dartelheid meê speelt.
Noch nimmer dan in 't nest gezien,
Waar in de tortel kweelt.

"Ach! schaam u, lieve jongeling!
Veracht die u veracht!
En smoor een dwazen boezemgloed,
Waar meê een meisjen lacht!" —

Zoo sprak hy met een zachten lach;
Maar onder dit vertoog,
Verraadt een Maagdelijke blos
Den Pelgrim aan zijn oog.

Verbaasd beschouwt hy 't morgenrood
In al zijn heerlijkheid,
Op schoonheên, die hy thans ontwaart,
Gelijk een waas, verspreid.

De volle boezem, 't schuchter oog,
't Tuigt alles van bedrog;
De vreemde blijkt een vrouw te zijn!
Hy ziet, en twijfelt nog.

"Helaas! (dus barst zy weenende uit)
Vergeef my, ô vergeef,
Het geen een droeve vreemde maagd,
In heuren nood misdreef!

"Vergeef, zoo ze in 't gewijd verblijf,
Waar gy en Godvrucht woont,
D' onheilgen voetstap heeft gezet;
Uw gastvrij dak gehoond!

"Heb deernis met een jonge bloem,
Door liefde gants ontzind;
Die wijd en heinde zoekt naar rust,
En niet dan wanhoop vindt!

"Mijn vader woont aan d' arm der Twijn,
En is een man van stand.
Zijn schatten waren my bestemd,
Zijn eenig huwlijkspand.

"Een reeks van minnaars zonder tal
Hield by hem om my aan,
En roemde me om bevalligheên,
Die ik my voor liet staan.

"Zy voelden, of zy veinsden min,
En bôoden rang en schat;
Maar Edwin was het, hy-alleen,
Die my getroffen had.

"By hem was staat noch overloed,
Noch uiterlijk gebral.
Verdienste was zijn gantsche schat:
En dit was my 't Heelal.

"Geen hart van 't bloemtjen dat ontluikt,
Geen daauw, wanneer hy daalt,
Wier onbesmette zuiverheid
By 't hart van Edwin haalt.

"Doch zoo en daauw en bloesem schoon,
Maar onbestendig, zijn;
Dat schoon was Edwins deel, helaas!
Dat onbestendig, mijn!

"Want, ijdel op mijn Minn'renstoet,
Weêrstreefde ik aan mijn hart;
En schoon zijn vlam my innig trof,
Nog spotte ik met zijn smart.

"Tot hy, verpletterd door mijn smaad,
Me aan 't knagen overliet,
Een afgelegen oord betrok,
En omkwam van verdriet.

"Mijne is de schuld, en 't leed daarvan!
'k Wil boeten voor zijn leed,
En zoeken 't oord dat Edwin vond,
En doen wat Edwin deed.

"Daar scheur ik 't hart van wanhoop op,
En leg my neêr, en sneef.

Zie daar, wat hy om my bestond!
  Wat ik hem schuldig bleef!" —

"Verhoê dit, Hemel!" roept terstond
  De Kluiznaar gillende uit,
En drukt haar trillende aan zijn borst,
  Met sprakeloos geluid.

De schoone schrikt, en wringt zich los,
  En siddert als een blad.
't Was Edwin, 't was haar Edwin-zelf,
  Die haar in de armen had.

"Mijne Angelina! zie my aan!
  Mijn ziel, mijn zielsgodin!
Zie hier uw eigen Edwin weêr,
  Hergeven aan uw min!

"ô Laat me u kleven aan dit hart
  In volle zaligheid!
En scheûr' die Macht ons nooit van een,
  Die u te mywaart leidt!

"Neen, nimmer scheidt ons iets van een!
  Na dezen oogenblik
Is, dat uw jongste snik zal zijn,
  Ook Edwins jongste snik!"

NICOLAAS BEETS.

AAN NEDERLAND.

U heb ik steeds bemind,
Bemind, mijn Vaderland!
'k Heb vroeg u hart en hand verpand,
Als uw erkentlijk kind.

Ik was in rijper jeugd
U altijd meer verknocht,
'k Heb in uw roem mijn eer gezocht,
In uw geluk mijn vreugd.

'k Heb steeds dit woord geslaakt,
Ik heb mijn kroost geleerd:
Dat die zijn Vaderland niet eert,
Zich zelf te schande maakt.

Ik heb van 's warelds end,
Van 't lieflijkst zuideroord,
Een lokstem: "Kom tot ons!" gehoord;
Maar de ooren afgewend.

Zoude ik mijn kracht, mijn vlijt,
Mijn lied, mijn luit (mijn lust)
Gaan brengen aan een vreemde kust?
Neen, zy zijn U gewijd.

Ja U; U levenslang;
Zoo lang ik adem schep,
Een droppel bloeds in de aadren heb,
En in mijn luit een klank.

HET LIED DES DOODEN.

Gy hebt my lang gekend;
En komt my dus te aanschouwen.
Ach, eer gy 't denkt, is dit het end;
De dood is niet te trouwen.
Ik leefde een jaar of wat; niet meer;
Nu lig ik op de lijkbaar neer,
De nacht der graven wacht op my —
Wie zal my volgen? Gy?

Lijkvolgers, Vriendenschaar!
Wilt over my niet weenen;
Mijn ziel, al schreit gy by mijn baar,
Is reeds voor God verschenen.
Daar smaakt zy, om haars Heilands bloed,
Des hemels onverbitterd zoet —
Hoe zalig is die rust voor my;
Wie zal my volgen? Gy?

Geliefdste Vriend! één beê:
Vergeet my niet te spoedig!
Ik droeg uw beeld ten hemel meê,
En wacht u daar blijmoedig.

Dáár is geen graf, geen rouw, geen smart,
Geen zondesmet bedroeft er 't hart,
Volkomen vreugde streelt er my —
Wie zal my volgen? Gy!

Heb dank, o Vrienden saam,
Die my naar 't graf geleidde!
Dat u 't geloof in Jezus naam
Een zachte dood bereide!
Bescherme u God by dag en nacht —
Mijn aardsche dagtaak is volbracht;
Het stille graf sluit over my —
Wie zal my volgen? Gy.

MIJN ROOS.

Ik ken, ik heb een frissche Roos,
Maar zonder steel of blaren;
Zy bloeit voor my geen korte poos,
Maar nu reeds vijftien jaren.

Reeds vijftien jaren bloeit zy my,
By dagen en by nachten,
En stoort zich aan geen jaargetij,
Aan sneeuw noch hageljachten.

Geen sneeuw of hagel die haar stoort;
En, hoe de zon mag steken,
Zy bloost en bloeit onkwetsbaar voort
En weet van geen verbleeken.

Indien zy van verbleeken wist,
Zoo haar mijn oogen zagen
Betrokken met een vale mist,
Hoe zoude ik dat verdragen?

Verdragen zoude ik eerder dat
Waar ik mijn oogen wendde,
Mijn voetpad niets dan dorens had,
Dan dorens van ellende.

Geen dorens hebt ge, o Roos zoo zacht
Als zacht fluweel en zijde!
Hoe zedig gloeit, hoe vriendlijk lacht
Uw blosjen t' allen tijde.

o Gloei en bloei mijn leven lang!
Laat niets uw glans verminderen…

Ik meen de Roos op moeders wang;
Gy raadt het, lieve kinderen.

ISAAC DA COSTA.

BY DE RIVIEREN VAN BABEL.

Aan Babels wateren gezeten,
Denk ik aan Sion, en verteer.
Jerusalem! hoe zoude ik U vergeten?
Mijn rechterhand vergeet' zich zelf veeleer!
En in des vreemdlings land gevangen
Vergt my zijn overmoed nog zangen,
Een lied der feestvreugd van voorheen?
Een overwinningspsalm den Heere?
Een tempellied mijn' God ter eere?....
Ween, Sionite! ween!

'k Heb mede, o schand! in blijder stonde,
Genot, verjeugdiging en kracht
(In mijne ellend gedenk ik aan mijn zonde!)
Van Babylon, mijn stam ten hoon, gewacht.
Mijn vijandin heb *ik* ontboden,
Mijn' God verloochend voor haar goden!
Zy kwam, en bracht meêdogenloos
Haar toortsen voor mijn tempelwanden,
Haar ketenen voor deze handen. —
Bloos, Sionite! bloos!

Ja, bloos, en leêg in zak en assche
Den bittren kelk der slavernij!
Tot eenmaal weêr een heilmaar u verrasse,
Een dag van troost, een woord uws Gods: Wees vrij!
Wanneer u tienmaal zeven jaren
Het heerlijk bedehuis herbaren;
Wanneer, veranderend zijn' loop,
De Euphraat een' vreemden Koning huldigt,
Ter straf, aan Babylon verschuldigd. —
Hoop, Sionite! hoop!

Die Koning, door Gods raad gedreven,
Spreekt tot uw tempel: Word gegrond.
De volkeren zijn in zijn hand gegeven,
En 't woord der vreugd voor Juda in zijn' mond.
Een nieuwe tijd is aangebroken,
Een nieuwe voorspoedszon ontstoken
Na nieuwen smaad en worsteling.
Weest welkom, kloeke Machabeeuwen!
En gy, by 't opstaan van die leeuwen,
Zing, Sionite! zing!

Maar eindloos heerlijker vervulling
Wordt aan uw zielzucht voorbereid.
De tijd is dáár der grotte Heilsonthulling:
Het is de Heer, van ouds door U verbeid!
In needrigheid, ofschoon als Koning,
In Hemelmajesteitsbetooning,
By 't overgeven van Zijn ziel.
Voorafgegaan door Zijn' Elia,
Zie hier uw' Goël en Messia! —
Kniel, Sionite! kniel!

Hy wordt verworpen!.... Maagdenscharen!
Treurt by die Godsverwerping, treurt!
Tot dat eerlang de klaauw der Adelaren
U van de plek, waar Hy u toesprak, scheurt.
En thands! geen tienmaal zeven jaren,
Die wederom bevrijding baren!
Op dezen jongsten wanhoopskrijg
Volgt geen gevangnis, maar ontërving,
Geen kwijning langer, maar versterving —
Zwijg, Sionite! zwijg!

Maar neen! Gy zult weêr ademhalen.
Maar neen! Jerusalem sterft nooit.
Gy zult haar zien van uit den hemel dalen,
Gelijk een Bruid, haar' Bruidegom getooid.
Van vrede zal men tot u spreken:
De nacht des afvals is geweken,
En weggenomen is de kloof.
Daar is verzoeninge gevonden
Ook voor de schrikbaarste uwer zonden. —
Loof, Sionite! loof!

J. M. DAUTZENBERG.

HEIMWEE.

Wanneer de winter ons verlaat
  En naar het Noorden vlucht;
Wanneer 't viooltj', in blaauw gewaad,
  Naar 't lentelachjen zucht;
Wanneer de Mei naar 't liedjen hoort,
  Dat hem de kever bromt,
De zwaluw weêr uit warmer oord
  Naar 't wiegenestjen komt:

Dan roept een stem in mijn gemoed:
  "Wat suft gij in uw kluis?"
Dan trekt het mij zoo sterk en zoet
  Naar 't vroeg verlaten huis;
Dan zie ik, achter berg en bosch,
  Een dal voor storm beschut;
Daar tooit de lente in schoonren dos,
  De vaderlijke hut.

In Limburg ligt de stille plaats,
  Die zoo mijn hart bekoort;
In Limburg stroomt de stille Maas,
  Niet ver van 't dierbaar oord;
En vogellied en lentepracht,
  En wat de ziel verheugt,
Verlokken mij met wondre macht
  Naar 't erfdeel mijner jeugd.

Ik speelde vrolijk daar als kind,
  Langs beek en bloemenwei,
En met mij speelde menig vrind:
  Door 's levens bonten Mei;
O, mocht mijn oog nog eens u zien,
  Die mij zoo dierbaar zijt,
En u den trouwen handslag biên,
  Gelijk in vroegren tijd!

Thans dwalen velen, ach! als ik,
  Door streken minder schoon

En werpen vaak een droeven blik
  Naar hunner oudren woon;
Die ginder bleven, spelens moê,
  Verlieten kolf en schijf,
En snelden reeds den grave toe,
  Tot rust voor ziel en lijf.

Één vriend liet mij des hemels wil,
  Van al dat vriendental;
En die alleen herdenkt nog stil
  Ons spel met kaats en bal;
Die leidt mij dan van huis tot huis,
  Kom ik ten dorpe weêr,
Verklaart op 't kerkhof ieder kruis:
  "Zij slapen in den Heer!"

Dan schenken wij een weemoedstraan
  Aan elken zaalgen vrind,
En denken als wij henen gaan,
  Wat hebben we u bemind!
Wij scheiden langzaam van elkaâr,
  En teeknen eerst een plek
Op 't kerkhof, achter 't hoofdaltaar;
  Dat die ons beide eens dekk'!

RHIJNVIS FEITH.

HET LEVEN.

Ach! hoe snelt ons leven,
Als een stroom gedreven,
  Die van rotsen schiet!
Blijde en droeve jaren
Vlugten met de baren,
  En zij keeren niet!

Kindschheid ijlt als 't krieken,
Jonglingschap heeft wieken,
  Kommer zweept den man;

Grijsheid maant tot scheiden —
Zweeft er tusschen beiden
  Wel een enkle span?

Onder min en kozen
Welken aardsche rozen,
  Worden Tempe's duin;
Onder spel en dansen
Vlecht de grijsheid kransen
  Om de kale kruin.

't Glinstrend smalt der weide
Wordt een vale heide
  Voor den ouderdom;
't Koor der filomeelen
Hoe ze om bloemtijd kwelen
  Blijft voor 't harte stom.

't Mondje, toovrend blode,
Dat tot kusjes noodde,
  Wekt geen wenschje meer.
't Oog, dat lustjes teelde,
Vochtig eens van weelde,
  Zinkt verlaten neêr.

Of de beekjes stollen
Of haar golfjes rollen,
  Winter sneeuwt in 't hart.
Bij den druk der jaren
Rekken al de snaren
  Van de vreugd en smart.

Alles wat wij minden
Werd een spel der winden,
  Of omsluit een graf.
Stomp en afgesleten,
Eenzaam en vergeten,
  Zinkt ons de eeuwgeest af.

Wie zou 't leven dragen
Met zijn heil en plagen,
  Met zijn lang verdriet,
Zwol, na zooveel kommer,
In een dal vol lommer
  't Zachtste rustbed niet?

Alles is verschijning,
Alles is verdwijning
  Op den levensstroom.
Niets kan 't rustpunt raken —
Sterven is ontwaken
  Uit een bangen droom.

C. LOOTS.

HET NACHTEGAALTJE.

Zeg mij, zwevend orgelkeeltje!
  Zanger, zoo eenvoudig schoon,
Zeg mij, minziek filomeeltje!
  Wie leerde u dien liefdetoon?
Als gij met uw snebje fluitend,
  Slepend zacht uw galm verlengt;
Of den gorgel vol ontsluitend,
  Alle toonen zamen mengt,
Als gij 't zet op hooge wijzen,
  En met schell' en scheller slag
Alle zangen dooft in 't rijzen,
  Zanger van den nacht en dag!
Als ge een stilte weet te scheppen,
  Door geen lispeling gestoord;
Als geen blaadje zich durft reppen,
  De aâmtogt zwijgt en alles hoort.
Zeg 't mij, gij, sinds zoo veel jaren,
  Dichter van het lied der lent',
Of er ook nog eeuwen waren
  Met uw zangen onbekend?
Of ge in 't woud, in oude boeken
  Bij der vogelen Homeer,
Eerst de maat en gang moest zoeken,
  Zingen naar zijn wijze leer?
Naamt gij lessen tot uw voordeel
  Tot hoe hoog uw stem mogt gaan?
Velde een pagegaai zijn oordeel
  Over valsch en zuiver slaan?
Maar gij lacht met zulke vragen;
  De ongekunstelde natuur,
Nedrig vogeltje, elks behagen!

Schonk u 't heilig dichtrenvuur,
Rijk van vederpracht omgeven,
Staat de paauw in glans en gloor;
Maar zijn toon wordt aangeheven
En hij snijdt en vlijmt in 't oor.
't Fluitje leidt de maat der vinken,
Kunstig zingen zij een lied;
Maar gij doet er duizend klinken
En gij hoordet pijp noch riet.
'k Geef den roem op oude talen,
Ouden smaak ook vrolijk weg,
Mits men, bij de nachtegalen,
Mij mijn' wildzang niet ontzegg'.

H. TOLLENS.

OP EEN KOPEREN BRUILOFT.

Ieder koopman, ieder reeder,
Die van schip en scheepvaart weet,
Bakert tegen wind en weder,
Tegen worm en haaijebeet,
't Vaartuig in een koopren kleed.
Is dan 't scheepje goed beslagen
In zijn bronzen overjas,
Zal het weêr den togt gaan wagen,
Dan nog drinken vriend en magen
Op zijn goede reis een glas —
En de bodem klieft den plas.
Zóó zal 't hier zijn! — Heden, heden
Hing de gastheer en zijn vrouw
't Koopren dekkleed om de leden
Van het scheepje hunner trouw.
Nu den kelk dan opgeheven,
En een korten afscheidsgroet
(Zoo als loods en reeder doet)
Aan het vaartuig meêgegeven,
Dat de golven van het leven,
Met metalen kiel en steven,
Voor zijn boeg verstuiven doet.
Rustig, veilig moog' het varen,
't Huwlijkshulkje dezer twee,

Door de kolken, door de baren
  Van de holle wereldzee.
Voorwaarts, voorwaarts door de branding,
  Zij het dag of duisternis,
Drijv' het naar de plaats der landing,
  't Scheepje, dat gekoperd is.
Zwakker bodems mogen breken,
  Barsten en te gronde gaan,
  Met zijn bronzen rusting aan,
Zal het vaartuig oversteken,
  Dwars door stortzee en orkaan.
Laat dan mars- en bramzeil zwellen,
  Wakkre stuurman van de boot!
Laat het scheepje verder snellen
  Met uw lieve reisgenoot
En uw zestal bootsgezellen.
  Aller glazen klinken heil,
Allen drinken 't — Vaart in vrede!
  Vaart met God, als oog in 't zeil!
Voert een rijke lading mede!
  Goeden wind en gunstig weêr,
  En vall' laat uw anker neêr!

H. C. ANDERSEN.

DANMARK.

I Danmark er jeg født, der har jeg hjemme,
Der har jeg Rod, derfra min Verden gaaer.
Du danske Sprog, Du er min Moders Stemme,
Saa sødt velsignet Du mit Hjerte naaer.
Du danske friske Strand,
Hvor Oldtids Kæmpegrave
Staae mellem Æblegaard og Humlehave,
Dig elsker jeg! — Danmark, mit Fædreland!

Hvor reder Sommeren vel Blomstersengen
Meer rigt end her, ned til den aabne Strand?
Hvor staaer Fuldmaanen over Kløver-Engen
Saa deilig, som i Bøgens Fædreland?
Du danske friske Strand
Hvor Dannebrogen vaier, —
Gud giv den bedste Seier! —
Dig elsker jeg! — Danmark, mit Fædreland!

Engang Du Herre var i hele Norden,
Bød over England, — nu Du kaldes svag,
Et lille Land, — og dog saa vidt om Jorden
End høres Danskens Sang og Meiselslag.
Du danske friske Strand, —
Plovjernet Guldhorn finder, —
Gud giv Dig Fremtid, som han gav Dig Minder,
Dig elsker jeg! — Danmark, mit Fædreland!

Danmark, hvor jeg blev født, hvor jeg har hjemme,
Hvor jeg har Rod, hvorfra min Verden gaaer,
Hvor Sproget er min Moders bløde Stemme,
Og som en sød Musik mit Hjerte naaer.
Du danske friske Strand
Med vilde Svaners Rede,
I grønne Øer, mit Hjertes Hjem hernede,
Min Kjærlighed! Danmark, mit Fædreland!

ØHLENSCHLÆGER.

DE TVENDE KIRKETAARNE.

Det var sig Herr Asker Ryg,
Hannem lyster i Leding at gange;
Først træder han ind i den Kirke liden,
At høre de Ottesange.

Muren var af det gule Leer,
Og Taget det sorte Straa;
Det var sig Herr Asker Ryg,
Misnøiet han saae derpaa.

Det var sig Herr Asker Ryg,
Sit Hoved maatte han bøie;
Loftet det var saa meget lavt,
Og Kæmperne vare saa høie.

Væggen var baade muggen og grøn,
Den havde saa dyb en Revne;
Tiden æder med skarpen Tand,
Saalidet monne hun levne.

Fort hun gnaver med skarpen Tand,
Dertil hun haver stor Drift;
Alt da voxte den liden smaa Blomst
Udi den Kirkerift.

Alt da snoede den grønne Humle
Sig ad den Kirkeside.
Storken sidder udi Redet strunk,
Og seer hun ud saa vide.

"Og hør du, kiære Fru Inge!
Du est en Qvinde saa puur!
Ei sømmer det sig at bede til Gud
I sligt brøstfældigt Skuur.

Vinden blæser udi Kirken ind,
Og Regnen ned maa dryppe.
Christus er stegen til Himmelens Sal,
Han nøies ei meer med en Krybbe.

Hør du allerkiæreste Hustru min,
Jeg siger dig det forsand:

Op skal du bygge Kirken af ny,
Mens jeg er dragen af Land.

Taget du dække med røde Tegl,
Af Steen du føre den Muur;
Ned da skal du rive saa brat
Det uselig Kirkeskuur.

Tage du saa mit Skarlagenskind,
Af Fløiel det vel maa være;
Alt til et Alterklæde skiønt
Du snildelig saa det skiære."

Det var sig Fru Inge,
Hun svared sin Husbond med Ære:
"Som I siger, min ædelig Herre!
Saa bør det vel sig være."

"Hør du kiære Fru Inge!
Gud haver velsignet dit Liv;
Føder du mig en Søn saa bold,
Da est du en Danneviv.

"Føder du mig saa bold en Søn,
Da giør du mig Tankerne glade;
Føder du mig en Dotter skiøn —
Jeg vil hende ikke hade.

"Hør du kiære Fru Inge!
Du est en Qvinde velbaarn;
Føder du mig en Søn saa bold,
Da bygge du Kirken et Taarn.

"Føder du mig en Dotterlil,
Da sætte du kun et Spiir;
Ridderen kneiser saa stout og stolt,
Men Qvinden er Ydmyghed Ziir."

Det var sig Herr Asker Ryg,
Han beder sadle sin Hest,
Saa rider han i det Ledingstog,
Som til en Brudefest.

Tredive vare hans Svende,
Og alle med Brynier nye;
Hvor han stædtes i Kampen hen,
De Fiender brat monne flye.

Det stod hen udi Uger,
Ja vel udi Maaneder ni;
Det var sig Herr Asker Ryg,
Han seired i alle di.

Det var sig den giævelig Helt,
Hannem lyster nu hiem at fare:
Hielmene var af hiint røde Guld,
Hannem fulgte saa faur en Skare.

Der han drog igiennem den Skov,
Da fulgte ham tredive Svende;
Der han kom til Finnesløvlille,
Da reed den Herre allene.

Solen skinner om Morgenen rød
Og Røgen falder paa Græs.
Det var sig Herr Asker Ryg,
Han spored saa vel sin Hest.

Satte den Herre Guldkringlen
Dybt udi sin Gangers Side;
Det vil jeg for Sandheden sige,
Hans Tanker løbe saa vide.

Over den gule Hvedemark
Der kneiser en Bakke grøn,
Bag ved ligger Finnesløvlil,
En By vel stor og skiøn.

Det var sig Herr Asker Ryg,
Han bad vel ved vor Frue:
Give det Gud i Himmerig,
At jeg et Taarn maatte skue!

Det var sig Herr Asker Ryg,
Saa listelig da han loe,
Der han kom paa den grønne Brink,
Og skued Taarne to.

Over den Kirke stoltelig
De kneised i Luften blaa;
Lærken sang i den Hvedemark,
Mens Solen skinte derpaa.

Tak have stolten Fru Inge!
Hun var en Danneviv;
Hun skienkte sin Husbond Sønner to
Til Gammen og Tidsfordriv.

Den første af de Sønner to,
Den kaldte han Esbern Snare,
Han blev saa stærk som den vilde Bas,
Og mere snel end en Hare.

Den anden kaldte han Axel,
Han blev en Biskop from;
Han brugte sit gode danske Sværd,
Som Paven sin Stav i Rom.

Falden er nu det ene Taarn,
Og Krattet voxer af Gruus;
Axel og Esbern Snare,
De taarne det danske Huus.

Mosset dækker den gamle Steen,
Alt over hiin sorte Jord;
Axel og Esbern Snare,
De hæve sig høit i Nord.

Styrte vil snart det andet Taarn,
Alt i den Kirkeby;
Axel og Esbern Snare,
De kneiser i evigt Ry.

Christ signe den ædelig Danneqvinde!
Hun hvilis for Altret i Kirke,
Hun satte tvende mægtige Taarn
Paa Dannemarks Dannevirke.

Hil være den Kæmpe, som seierrig
Hiemdrager med stolten Skare,
Og finder i Vuggen Tvillinger to,
Som Axel og Esbern Snare!

THORSING.

(AF: LANGELANDS-REISEN.)

Venligen vinkte paa grønnen Strand de knudrede Bøge;
Sælsomt det blomstrende Løv vifted og hvalte sig kiekt;
Fuglen i Toppene sang, giennem Blomsterne risled en Kilde:
Alt (saa tyktes det mig) tolked et ældgammelt Sagn.
Og for det forskende Blik, som stadelig skued did henvendt,
Flux sig forvandled hvert Træ om til en drabelig Helt:
Toppen blev til en Hielm, dens Løv til en vaiende Fierbusk,
Og til et Pandser af Staal glatted sig rynkede Bark;

Grenen strakte sig ud, som en Arm med en blinkende Glavind.
Saadan stod Kæmpen med eet kiek for det undrende Syn.
Længe jeg stirred, før ret jeg blev vaer, at kun alt var et Blindværk.
Som et Varsel jeg dog Synet betragted, og taug.
Og hvor hurtig forklarte sig Alt, da jeg undrende hørte
Øens sandfærdige Navn: Thorsing, ei Taasing, forvendt.
Thorsing, Herlige Thor! saa stod dit hellige Tempel
Midt i Danmark omtrent, hisset hvor Træerne staae?
Nu begriber jeg først mit Syn, hvi de vinkende Bøge
Tyktes mig Kæmper i Jern, rusted med Glavind og Skiold.
Nu jeg begriber Foræringens høie Betydning, da fordum
Ø! du blev Helten til Løn, Manddom fik Mandigheds Hiem.

Thi Kong Christian stod høit i sin Hal, med et faderligt Øie
Vendt imod Kiøgebugt; Stunden var vigtig og stor.
Juul var giordet til Strid, rask blussed den dristige Kæmpe,
Lokkerne flagrede vildt, Kamplysten stod i hans Blik.
Niels! lød Konningens Ord, (og hans Haand laae paa Kæmperens Tinding)
Gak nu med Gud, min Søn! Rust dig, og vent paa mit Bud.
Og nu stod Dankongen, og saae — og beregned — og tænkte —
Fienden ei laae ham tilpas. Juul fik til Angreb ei Vink.
Pludselig dundred Kartoverne dumpt i den svulmende Havbugt,
Og over oprørte Vand slyngte sig Røgskyen hen.
Blussende Konningen stod i sin Borg med vredeligt Aasyn,
Harmfuld skielved hans Haand under det speidende Glar.
Dannerflaaden tog Flugt (saa syntes det), Krigsluen brændte,
Dristig, paa egen Haand, frækt af en Undersaat tændt!
Da svoer Skioldungen dyrt, i faderlig Harme, ved Himlen:
Slagen skal du, Niels Juul! hænges i Galgen med Jern!
Men, som det pleier at gaae, hvert Land klækker særegne Drift ud:
Huusvant fra Lodbroks Tid Øboen pladsker tilsøes.
Saadan gik det saa tidt, og saa gik det her, thi Niels Juul kun
Flygted paa Skrømt, for at slaae Fienden for Alvor paa Flugt.
Og da bedækt nu med Støv og med Sveed og med Blod han paa Land steeg,

Knælede ned for sin Drot, fuld vel sin Brøde bevidst,
See! da græd Dankongen! thi ret som en Misdæder knælte
Ydmyg den herlige Helt, vented sin Dristigheds Løn.
Kiærlig han tog ham i Favn, som en Fader han løfted sin Finger:
Niels! Niels! smilte han blidt, nys jeg en Lænke dig svoer:
Den skal du faae. Men flux af sin Hals tog Kongen en Kiede,
Tung af hint rødeste Guld, rundt med Karfunkler besat,
Hang den saa rundt om Heltens Hals; og det blomstrende Thorsing
Blev den Galge, hvori høit han Forbryderen hang.

N. S. F. GRUNDTVIG.

MODERSMAALET.

Moders Navn er en himmelsk Lyd,
Saa vide som Bølgen blaaner,
Moders Røst er den Spædes Fryd,
Og glæder, naar Issen graaner.
Sødt i Lyst og sødt i Nød,
Sødt i Liv og sødt i Død,
Sødt i Eftermælet!

Moders Røst er den Vuggesang,
Der huer os bedst af Alle,
Modersmaal har en himmelsk Klang,
Naar Børnene "Moder" lalle.

Modersmaal er de Fagres Sprog,
Os tryller i Ungdomstide;
Modersmaal er den Kiæres og,
Vi favne som Duen hvide.

Modersmaal var de Kongers Sprog,
Vi mindes med Fryd og hædre;
Modersmaal var de Kæmpers og,
Vi kalde med Stolthed Fædre.

Modersmaal er det Kraftens Ord,
Som lever i Folkemunde;
Som det elskes i Syd og Nord,
Saa sjunges det sødt i Lunde.

Modersmaal er det Rosenbaand,
Som Store og Smaa omslynger;
I det lever kun Fædres Aand,
Og deri kun Hiertet gynger.

Modersmaal er vort Hiertesprog,
Kun løs er al fremmed Tale.
Det allene i Mund og Bog
Kan vække et Folk af Dvale.

Modersmaalet ved Øresund
Og trindt i de grønne Lunde
Deiligt klinger i allen Stund,
Men deiligst i Pigemunde.
Sødt i Lyst og sødt i Nød,
Sødt i Liv og sødt i Død,
Sødt i Eftermælet!

B. S. INGEMANN.

MINDESANG OM KONG FREDERIK DEN SJETTE.

Paa sin Liigseng ligger Kong Frederik hvid.
Fra Vuggen var hans Puder haarde.
Dansken ham glemmer ret ingen Tid,
Velsignet hans Navn skal vorde.
Ak! for Kongen ringe Danmarks Klokker.

Var ham Kronen tung, blev ej Hjertet haardt.
Gud saae hvad Sorg han maatte døje:
Skuffed ham Lykken, veeg Glæden bort,
Det skulde hans Sjæl ej bøje.
Nu for Kongen ringe Danmarks Klokker.

Han var Dansk, som Danrigets bedste Mand,
Og Retsinds Krone har han baaret.
Jævn var hans Tale, og Tanken sand,
Og Sindet saa lyst som Haaret.
Nu for Kongen ringe Danmarks Klokker.

Han var mild. Han stod ved sin Faders Haand
I Folkets arnebundne Dage;
Mildelig løste han Bondens Baand
Og rørtes ved Negerens Klage.
Nu for Kongen sørge frie Mænds Sønner.

Han var fød og baaren til Kroner to;
Den ene skulde han kun bære.
Lykken var ham falsk; men hans Folk var tro;
Og gammel blev han med Ære.
Nu for Kongen sørge Danmarks Sønner.

Han var fast. Han standed i Keisersal;
Ret aldrig Dansken skal det glemme —
Danrigets dejligste Vang og Dal
Han værned med mandig Stemme.
Nu for Kongen sørger Danmarks Hjerte.

Han var viis. Han satte til Folket Liid:
Han saae hvor Kræfter laae i Dvale;
Tungebaand leed han ret ingen Tid,
Om Lov bød han Folket tale.
Nu for Kongen sørger Folkets Hjerte.

Sjette Frederik havde os Alle kjær;
Ham skinned Kjærlighed af Øie.
Fattigmand traadte hans Trone nær,
Gud glæde hans Sjæl i det Høie!
For vor Fader ringe Danmarks Klokker.

J. L. HEIBERG.

VAAREN OG FREDEN.

Held os! Den Gamle med riimfrosne Lokker,
    Vinteren, flyer:
Vaaren, bekrandset med himmelblaae Klokker,
    Livet fornyer.
Kampen var haard, men den Freden mon bringe;
    Seiren skal klinge,
Løftet paa Tonernes mægtige Vinge
    Høit mod de purpurne Skyer.

Digteren, vakt af de første Violers
    Yndige Blad,
Aabner sin Barm for de himmelske Straalers
    Qvægende Bad,

Bryder sin Larve med Sommerfuglvrimlen,
Flagrer mod Himlen
Over Corollernes hilsende Stimlen,
Vinget, forynget og glad.

Ind under Bøgenes grønnende Kroner,
Salig i Aand,
Vandrer han hen over Skov-Anemoner,
Lyren i Haand.
Bogfinkens Qviddren hans Læber indvier;
Og naar den tier,
Hilser han Vaaren med Vaarmelodier,
Løsnet af Vinterens Baand.

Vinterens Sorger og Glæder nu dølger
Glemselens Flor.
Flora kun vinker ham nu, og han følger
Glad hendes Spor.
Vintren er flygtet, og Striden herneden,
Bort fra det Eden,
Hvor hendes Smaa om et Alter for Freden
Samles i duftende Chor.

Derfor om Vaaren og Freden hans Sange
Gienlyde nu.
Fiendskab, hiin sorte, kun fostret i lange
Nætter med Gru,
Flye med den flygtende Vinter mod Polen!
Varmen af Solen
Udklækker Hierternes Blomst med Violen,
Fred i vor Sang og vor Hu.

Nympher og Fauner ved Lyren han atter
Samler om den;
Hellige Taarer, begeistrede Latter
Vækker han end.
Satyren bringer ham vingede Pile,
Gyldne, der smile;
See, hvor de flyve, og naae, hvor de ile,
Himlen og Jorden igien!

Saares der Nogen, da huske han, Striden
Blot er en Fest,
Smile ved Saaret, og drage fra Siden.
Sadle sin Hest!

Thi har vi Fred, kun i krigerske Leire
Bør vi den feire;
Stedse Turnering og festlige Seire
Freden forherliged bedst.

Du, som har Aarstiden vakt af sin Dvale,
Høit paa din Gang,
Hersker af Solen, og Drot af Castale,
Smiil til min Sang!
Nær i mit Hierte den Flamme, du tænder!
Lær mine Hænder
Dobbelte Greb i din Streng, naar den sender
Pilens og Tonernes Klang!

H. HERTZ.

TRETTEN TILBORDS.

Der var en lang Tid stille
I Hjørnegaarden hist.
Gardinerne var nedhængt
Og gjorde Huset trist.
Om Natten skinned Lampen
Fra den Syges Kabinet;
Og der den gamle Greve
Har ofte gaaet og grædt.

Nu er der atter oplyst,
Og man kan see derind.
De klare Ruder dæmre
Med et lyst og muntert Skin.
Den gamle Herres Frue
Har første Gang i Dag
Indfundet sig ved Bordet,
Skjøndt mat endnu og svag.

— En lille Kreds af Venner
Om Middagsbordet sad,
Og gjorde sig tilgode
Med Skiemt og Viin og Mad.

Den blege Frue vugged'
En Pusling paa sit Skjød,
Og smiilte blidt til Alle,
Imens hun Intet nød.

Ved Bordets anden Ende
Sad hendes treaars Glut
Og skjændtes med sin Broder,
En vild og munter Gut.
"Fa'er!" — raabte høit den Yngste —
"Har jeg nu ikke Ret,
At vi er' tolv ved Bordet
Med mig og Bro'er Cadet?"

Den Gamle lod sit Øie
Langs Bordet glide ned,
Og sagde: "Vi er' tretten;
Din yngste Bro'er maa med."
— "Hvad? Er vi tretten?" — udbrød
Hans svagelige Viv —
"Mig bæres for, jeg frister
Ei heller langt mit Liv."

Og selsomt blev hun grebet
Af uforklarlig Skræk;
Og større Bleghed gjød sig
Om hendes blege Træk.
"Jeg føler mig saa ilde!
Lad mig gaae ind igjen."
Saa talte hun og vakled'
Til Kabinettet hen.

Da standsede ved Bordet
Den overgivne Skjemt.
Den gamle Herres Pande
Var kruset og forstemt.
Og af de tause Gjæster
Var Ingen ret tilfreds.
Thi Overtroen sneg sig
Iblandt den hele Kreds.

Men Grevens ældste Datter,
Der i sin favre Vaar
Var viet til sin Husbond
For ikke fuldt et Aar,
Med Rødmen hun sig reiste,

Og tøvende hun gik,
Og standsede sin Moder
Med et undseeligt Blik.

"Vær uden Frygt" — hun hvisked' —
"Den slemme Overtro
Ei denne Gang, jeg haaber,
Forstyrre skal din Ro.
Ved Bordet var vi fjorten.
Her var endnu en Gjæst,
Skjøndt ubekjendt for Alle,
Han var mit Hjerte næst.

"Den fjortende har siddet
Ved dette Bord med dig.
Den fjortende blev indbudt
Dengang du indbød mig.
Og dengang jeg blev mættet,
Blev ogsaa han bespiist,
Og alt det Godes Ophav
Han slumrende har priist.

"Din yngste Søn du vugged'
Ved Bordet paa dit Skjød.
Derved blev Tallet tretten
Og trued En med Død.
Den fjortende du glemte,
Thi Gud har hørt min Bøn:
Under mit eget Hjerte
Der sad min ældste Søn."

P. C. PLOUG.

STUDENTERVISE.

Studenten eier lidt af Gods og Guld,
Og borget har han tidt sin bedste Frakke;
Men staaer end Status stadigt under Nul,
Saa løfter han dog lige stolt sin Nakke,
Saa klæder sig hans Sjæl i Haabets Pragt,
Saa henter han sig Guld fra Tankens Schakt.
En herlig Stand! I gode Borgermænd!
Og vel for Jer, om høit I agted den.

Blandt Qvinder staaer han ofte stiv og stum
Og høist forlegen sine Handsker piller,
Mens den, der indenfor er hul og dum,
Ved Skinnets Magt den Int'ressante spiller;
Men i hans Hjerte staaer en deilig Drøm,
Og i hans Bryst gaaer Livets Tonestrøm.
En herlig Stand, Du skjønne unge Mø!
At dele Livet med paa Danmarks Ø?

Vel slumrer tidt hans Villie, tam og tvær,
For Andres Gjerning glemmer han sin egen;
Men det var ham, der engang Gustavs Hær
Fra Fredriks Volde viste Vinterveien;
Og det var ham, der greb den nye Aand
Og knytted Broderfolk ved Broderbaand.
En herlig Stand! I Mænd ved Statens Ror!
En Fremtid Norden har, og den er vor.

Vel maae vi bære manget Livets Tryk,
Og bredfuldt er dets Lyst ei os iskænket;
Men vi mod Nøden stemme Ryg mod Ryg,
Og Glæden kommer, hvor vort Lag er bænket;
Naar Bollen flammer paa vort simple Bord,
Saa synger Hver, som Stemme har, i Chor:
En herlig Stand! Du glade Broderflok!
Naar vi kun er os selv, saa er vi nok.

NORDENS HØITID.

Studenten sad engang forstemt
I Vinternat,
I fremmed Kløgt han troede gjemt
Al Livets Skat;
Da lød en hjemlig Harpeklang
Omkring hans Vraa,
Da følte han en mægtig Trang
I Hjertet slaae,
Og Norden gik op for hans Tanke.

Thi Mindets Stjernehimmel svam
Paa Tonens Hav,
Og Haabets gyldne Straalekam
Steg op deraf,
Og Fremtid sank til Fortids Barm
I Nuets Leg;
Da svulmed Styrken i hans Arm
Og Modet steg;
Thi Fremtiden eied hans Tanke.

Studenten slog sin Vimpel ud
Til Vikingstog;
Med Vaarens Luft som Vaarens Bud
Han kjæk uddrog.
Og Upsal, Kjøbenhavn og Lund
Har hørt hans Pagt,
Og Livsens Ordet i hans Mund
Har viist sin Magt;
Thi Norden blev Folkenes Tanke.

Studenten sjunger nu hver Dag
Sit glade Haab;
Det flammer høit i Brødres Lag
Ved Druens Daab;
Men engang vorder han til Mand,
Hans Sang til Daad,
Og aldrig, aldrig svigter han,
Før han har naaet,
At Norden er meer end en Tanke!

NORDENS EENHED.

Længe var Nordens
Herlige Stamme
Spaltet i trende
Sygnende Skud;
Kraften, som kunde
Verden behersket,
Tyggede Sul fra
Fremmedes Bord.

Atter det Skilte
Bøier sig sammen;
Engang i Tiden
Vorder det Eet;
Da skal det frie,
Mægtige Norden
Føre til Seier
Folkenes Sag!

ESAIAS TEGNÉR.

SVEA.

Jord, som mig fostrat har och fäderns aska gömmer,
Folk, som ärft hjeltars land och deras dygder glömmer!
Ur skuggan af min dal jag egnar dig en sång.
Dig söfver smickrets röst: hör sanningens en gång.
En annan sjunge fritt till våra tiders heder
On våra nya ljus och våra milda seder.
I yppig hvilas famn han fritt förakta må
De hjeltedar, som flytt, den kraft, han kallar rå.
För sorglös njutning född, för lekar blott och löjen,
Han läspe tidens lof och fire dagens nöjen.
En hvar sitt lynne har. Jag älskar dig ej, tid,
Som smilar öfver oss i falsk och veklig frid.
Mig gläder stormens sus och fädrens stora minnen.
Jag älskar deras mod och deras höga sinnen,
Då nordens son ej än tog andras seder an
Och njöt hvad jorden gaf och tålte som en man.
Bort med den falska konst som sinnets kraft förvekar,
Och flärdens tomma prål och yppighetens lekar!
Folk! som vid öknens barm vext opp, och med besvär
En knapp och oviss skörd från frusen torfva skär,
Som, strödt kring polens ring bland skogarna och fjellen,
Upphugger, nattbetäckt, din bergning utur hällen!
Hvad yra fattar dig? Du säljer utan blygd
Ditt fria sjelfbestånd, din ära, ja din dygd,
För tomma njutningar, från fjerran stränder förda,
Som suga landets merg och sinnets krafter mörda;
Du härmar oförsynt, och glömskt af fädrens lag,
All söderns veklighet, och saknar dess behag.
Naturen lede dig. Hon gaf för skilda zoner
Åt sederna sin färg, åt språken sina toner.
I söderns paradis, der solens milda kraft
Uppammar sjelfsådd skörd och kokar drufvans saft;
Der himlen jemt är blå, och i en evig sommar,
Orangens gull slår opp, och lagrens krona blommar,
Och mellan bäckars sorl och vestanvindars gång
Sjelf språket smälter bort i lena tonres sång; —
Der bjöd naturen sjelf den glada menskan njuta.

Hon leder nöjets dans och knäpper sångens luta,
Och lifvet, fritt för sorg, som för behofvens hot,
Är yppigt som den jord, som blomstrar för din fot. —
Kring Roms besegrare, kring Odens ätteläggar
Hon gjutit isfylld våg och murat fjällens väggar.
Utöfver snöklädd trakt med dristig hand hon satt
Det stormbebodda moln, den norrskenslysta natt.
Se kring dig. Flammande kring fjellen fästet svänger,
Utöfver forsens fall förvägna klippan hänger,
Och skogen, hvart du går, omgjordande din stig,
Står hög och allvarsam och blickar ner på dig.
Här sjunger dal vid dal, der klyft på klyfta lastad
Står opp, i hedendag af jättehänder kastad.
Tätt öfver skuldran hän de höga stjernor gå;
I klippan växer jern, och männer deruppå.
Här vill naturen se det enkla, allvarsamma,
Här vill i torftigt bo, hon stora sinnen amma.
Här vandra fri och stolt bland fjellarna en ätt
Som sjelfmant gör sin pligt och kräfver ut sin rätt:
Och i sin enfald vis, uti sitt armod ärad,
Omfamnar faran glad och döden oförfärad.
Så vexte fordom opp bland tallarna en slägt,
Som kufvat österns våld och söderns bäfvan väckt.
O! Sveas fordna dar, o! fädrens gudaminnen,
I seklers långa natt, J skymten och försvinnen!
I sången lefven qvar! Den tiden är förbi,
Då trygg som klippans rot, som himlens vind så fri,
Och närd utaf den skörd, som på hans täppa grodde,
Europas segrare i nordens hyddor bodde.
För ära och för rätt, för Kung och Fosterland
Han slösade ej ord, men väpnade sin hand.
Han plöjde fädrens jord och ärfde deras seder,
Såg glad i lifvet in och trygg i grafven neder;
Och skild från veklig prål och yppighetens flärd
Han ej beskattad blef, men ärad af en verld.
Ej Asien klädde än, ej Indier honom födde,
För honom söderns folk och ej dess drufvor blödde.
Osmakligt var ej än hvad helst som nämdes Svenskt;
Hans sinne, som hans drägt, var varmt och fosterländskt;
Och inga nöjens gift, och ingen ångers smärta,
Stal hälsan från hans kind och modet ur hans hjerta.
Nöjd med hvad jorden bjöd, och skog och bölja gaf,
Han sökte ingens skygd, och hade ingen slaf.
Med svärdet och en vän han trygg och rik sig trodde
Och gästfrihet var namn på hyddan der han bodde.
Så lefde han förnöjd, och utan qvinligt knot

Han gick med öppet bröst sitt ödes storm emot,
Förtrodde blott åt Gud sitt hjertas tysta klagan
Och kysste fadrens hand inunder fadersagan.
Hans religion var dygd. Ett handslag var hans ed.
Med samma djerfva mod han tänkte som han stred;
Och manligt dristig, fri, af ingen fördom fången,
Steg djupt i forskningen och höjde sig i sången. —
J ädle, mossa gror på edra glömda ben,
Er lefnads hjeltedikt är slutad längese'n.
En annan verld står opp. Vällan, välan, J fäder!
Hvem är den menskoätt, som på er aska träder?
O, blygd! Är detta er, är detta Göthers stam,
Fåfänglig, glitterströdd, småsinnad, afvundsam,
Med barnsliga begär, med halfva samfundsdygder
Och söderns yppighet i fattigdomens bygder?
Hvar är din fordna kraft, ditt fordna allvar? Hvar
Det hjeltenamn, o folk, som trötta ryktet bar?
Och nitet, som gaf gods, gaf lif för statens heder,
Och ärans gudadröm och fädrens rena seder?
Du leker utan blygd på deras helga stoft
Och jollrar flärdens ord och fångar blommans doft.
Gå, jag har ingen sång för dylika bedrifter,
Lägg bort ditt ärfda namn och köp dig andra grifter!
Hvad säger jag? O Gud, o Sverige, Vasars jord!
Förlåt den vilda sorg, förlåt en ynglings ord,
Som ville ge sitt lif, sin sällhet tusen gånger,
Blott att ej se ditt fall, din blygd, din sena ånger.
Se, ifrån fallets brant, der svindlande du stod,
Du rycktes nyligen af dina ädlas mod.
Med hjertat mildt och fritt, med håret silfverfärgadt
Beskyddar *Carl* ännu ruiner dem han bergadt,
Och *Segrarn* står bredvid, beundrad af en verld,
Och *Oscar* vexer opp att föra Fingals svärd.
Skall aldrig deras namn ditt dufna sinne väcka?
Skall evigt ditt förderf hvar ädel möda gäcka?
Och är den enda lön, du ämnar deras dygd,
Ett fortsatt skådespel, o Svea, af din blygd?
Du bär ej utländskt ok. Ditt eget ok är värre.
Hvar slaf af sitt begär har en tyran till herre.
Den ej umbära kan, bär lätt en oväns band,
Och svärdet trifves ej uti hans snåla hand.
Du sofver, Svea folk! Hvem vill din hvila rubba?
Men sveket med sin dolk, men våldet med sin klubba,
De vaka omkring dig. O väckte dig min sång,
Med djup af grafvens röst, med dån af åskans gång!
Se, med de väldige ha dina fäder tvistat,

Men nu går solen upp i länder som du mistat.
O, Finland, trohets hem! O, borg som *Ehrnsvärd* byggt!
Nyss lik en blodig sköld, från statens hjerta ryckt!
En thron står upp ur kärr, hvars namn vi knappast vetat.
Och Kungar böja knä der våra hjordar betat.
Farväl, du Sveas värn! Farväl, du hjeltars land!
Se, Bottnens bölja för vår gråt intill din strand! —
Välan, en högre makt nationens öden väger.
Gråt, Svea, hvad du mist; men skydda hvad du äger.
Från Sundets rika strand, längst upp till fjellhög nord,
Der Lappen flyttar kring sin frihet och sin hjord,
Hvad skogbekrönta berg, hvad fält med skördar prydda!
O! älska vi vårt land, nog ha vi land att skydda.
Låt, Svea, dina berg fördubblad ge sin skatt,
Låt skörden blomstra opp i dina skogars natt.
Led flodens böljor kring som tamda undersåter,
Och innom Sveriges gräns eröfra Finland åter.
Du eger icke allt af fädrens helga bygd;
Haf mer än deras land, haf ännu deras dygd,
Den lugna storheten, den djerfva frihetsanden:
Knyt fastare ihop de sprängda samfundsbanden;
Stå ej bekymmerlös midt i en väpnad verld,
Och hvila, om du får, men hvila vid ditt svärd.
Blif åter Svea folk, blif åter, hvad du varit.
Lär af hvad andra land, af hvad du sjelf erfarit!
Det frihet är och rätt och ljus du vakar för:
Hör menskligbetens bön, om du ej skaldens hör.
Se tiden! Är han gjord för svagheten och flärden?
Eröfrare, gå fram, som jordskalf, genom verlden.
Europas gamla form ej längre hålla vill,
Den nya skapelsen med svärdet yxas till.
Hvad troner störtas om! Hvad riken sönderstyckas!
Förtrycket nämns försvar, och rätt är det som lyckas.
Tror du dig ensam trygg? Så är ej våldets art.
Var viss, det klappar ock uppå din fjellport snart.
Betänksamt ödet står, med griffeln höjd, at rista
I kopparn in vår dom, den eviga, det sista.
Ett ögonblick ännu! Det plånar ut, med köld,
De nötta kronorna, o Svea, från din sköld.
Upp, ännu är det tid, att deras helgdom berga,
Än har du Kung och stat och grafvar till att värja,
Och vålnan af ett namn, som minnets stolthet gör.
Kan du ej rädda dem, så kan du dö derför. —
Se Bälten kasta än kring dig de fria armar,
Och fjellens fästning står, och himlen sig förbarmar.
Än sår du egna fält och kan dem fylla än

Med malmstöpt åskas hot, med klingor och med män.
Än kan du med ditt mod en häpen verld förfära,
Och rädda, fallande, åtminstone din ära. — — —

Så sjöng jag. Solen sjönk. Med stjernor natten kom.
Till ringa hyddas lugn jag ville vända om.
Bedröfvad, tyst, jag gick utöfver dödens sängar.
Men hör! Et sällsamt ljud far genom harpans strängar,
Och natten ljusnar opp, och röster ropa mig,
Och själen, hög och fri, från stoftet svingar sig.
I glans är verldens rund för skaldens syn förgången.
En gudom fattar mig. Det bor en Gud i sången.

Jag ser en syn!
(O lyssnen till orden!)
Det dånar i jorden,
Det flammar i skyn.
Valkyrior rida
På frustande hästar.
Hel, dödsjungfrur, hel!
I dag skall man strida.
I Valhalla gästar
En skara i qväll.
Upp, männer, till striden!
Den kommer ej mer.
I dag fäster tiden
Sitt öga på er.
Se högarnas famnar
Upplåtas med dån,
Och fädernas hamnar
Står upp derifrån.
De se hur J fäkten. —
Den bortdöda verld,
De ofödda slägten
Anropa ert svärd.

Mulna hopar
Skaka fädrens spjut.
Sridslur ropa,
Lösen flyger ut.
Svärdsklingor springa, och blodströmmar vandra,
Härarne famna i vrede hvarandra.

Mörker och dam
Omhölja jorden.

Framåt, fram!
Strid är för norden,
Strid är för frihet, för barn och för maka.
Vägen går framåt, den går ej tillbaka.

Hafvet, förskräckt,
Tiger och undrar.
Solen är släckt,
Asa-Thor dundrar.
Undan! Der kommer han, der kommer kungen.
Blodiga resor han sår öfver ljungen.

Carlarnes svärd
Brinner i handen,
Slår, och en verld
Bleknar i sanden.
Fädren, som skåda hur' striden sig vänder,
Klappa från högen i dimmiga händer.

Segren är ryckt
Till oss af hjelten.
Brusande flyckt
Gjuts öfver fälten.
Bäfvan, förstörarn, förödelsebringarn
jagar de slagne på flåsande springarn.

Den slagtning är slagen,
Och fritt är vårt land.
I blod sjunker dagen
Vid himmelens rand.
De fallna nederträda
Till Asarnas hof,
Och Barderne qväda
De bleknades lof.

En Gud ser jag komma
Med kransade hår.
Der vexer en blomma
I hvarje hans spår.
Han lyfter de fria
I faderlig famn,
Gör svärdet till lia,
Och frid är hans namn.

Och Svea sitter å sin thron på fjellen,
Met stjernekrona omkring gulgult hår.

Hon blickar stilla ner i sommarqvällen.
Dess ryckte nyfödt genom verlden går.
Fullbordat har en dag hvad sekler ämnadt,
Dess kraft är pröfvad och dess namn är hämnadt.

Se, upp till statens nya tempel tåga
Ej skilda flockar men ett brödrafolk.
Det ligger aska öfver afvunds låga,
Och tvedrägt faller för sin egen dolk.
Ren som en stjerna blickar religionen,
Och lag och frihet hålla vakt kring thronen.

Förderfvet, flärden kan ej längre stanna;
Dess smitta flyr för nordens friska vind;
Och allvar hvilar på hvar manlig panna,
Och oskuld rodnar på hvar tärnas kind.
Flitt, välstånd blicka ur hvar hyddas fenster,
Och i palatsen bor det blott förtjenster.

Och fritt är hvarje bröst, och fri var tunga,
Och statskonst öppen såsom solens ban.
I fordna öknar gyllne skördar gunga
Och skeppen dansa öfver ocean.
De milda dvergar, skymtande i qvällen,
Uppläsa skrinlagd rikedom ur hällen.

Och hög och fri, på blåa skyar buren,
Står sångens mö, ett barn af nordens land;
Högtidlig, dristig, enkel som naturen:
I harpans strängar stormar hennes hand.
Hon sjunger kraft och mod i milioner,
Och södern lyssnar till de höga toner.

Så såg jag synen
I norrskens natt.
Dess bilder försvunno,
Och stjernorna brunno
Vid himlabrynen
Igen så matt.
J lyfte min hand
I natten och svor
Att lefva och dö för mitt land.
Och stormen for
Med orden till himmelens rand;

Men stjernor och hafvet, och fjellen och heden,
De hörde den dyra, den heliga eden.

Och solen rann opp
Ur lågande öster
Och sken på mit hopp.
Och skogarnes röster.
Och hafsvågens sorl och den susande nordan
De sjöngo den dag då min syn får fullbordan.

Du sofver i skyar
bak österns port,
du dag som vår ära förnyar.
Upp, skynda dig, fort,
Och stig öfver blånande sjö!

Du ofödde hämnare, kom utan hinder,
Och låt mig få se dina lågande kinder
Och värma mitt bröst i ditt sköte — och dö!

Men J som kören med de gyllene tömmar
en stjernevagn utöfver Nordens sfer;
på Sveas kronor och på Göthas strömmar
J höge Carlar! blicken nådigt ner.

Rätt ofta tror jag eder stämma höra
då tyst och rörd jag blickar till er opp.
Hon viskar sakta uti nattens öra
om forntids ära och om framtids hopp.

Men var ert minne, var er dygd förgäfves,
skall Svea falla här i tidens höst
en slaf bland folken utan namn, och qväfves
er hjeltelåga evigt i dess bröst; —

Då styren stjernbeströdda tistelstången
mot hafvets afgrund med förtvifladt mod,
att med vår jord vår skam må bli förgången,
och ingen veta hvar ert Svea stod!

ELDEN.

Mörkt låg djupet uti död förstening
outgrundligt, som Allfaders mening,
formlöst, utan ande, utan kropp.
Ingen själ tog upp uti sin spegel
Tingens bilder, skapelsens insegel
Var ej brutit opp.

Evigheten, lik en orm i ringar,
Låg och rufvade med svarta vingar
Uppå verldar icke ännu till.
Rymdens tält lågo uppspändt. För tiden
Var ej ännu någon stund förliden,
Och des ur stod still.

Se, det blixtrar! Se hur' natten randas!
Lifvet vaknar, känner sig, och andas
i den graf der fordom döden frös.
Tingen skilja sig med skild förmåga.
Himlen lyfte sig till hvalf. I låga
Slet sig solen lös.

Öster rycker sig med våld från Vester,
gent mot Norr sin boning Söder fäster,
himlens rosor spricka ur sin knopp.
Dagen vexlar öfver land och vatten,
månan, rodnande och blyg, i natten
Slår sitt öga opp.

Plantan skjuter ur den värmda mullen,
skogens krono rsusa öfver kullen,
blomman stadnar vid dess fötter qvar.
Djuren leka. Ensam, utan like,
framstår menskan, och till dubbelt rike
Jord och himmel tar.

Puls i ådrorna utaf naturen,
växt i plantorna, och lif i djuren,
Gudalåga, hvem har tändt dig an?
Jo, Allfader, annu känd af ingen,
ville en gång spegla sig i singen,
Och hans spegel brann.

Ingen harpa stämmes till din ära.
Tiden ler åt Zendas höga lära,
Vestas altar flammar icke mer.
Men ett väldigt tempel än dig hyser,
och ditt öfvergifna altar lyser
Ifrån solen ner.

Öfver allt är du, lik himlaanden,
utan föda lefver du i granden,
verldar äter du, och hungrar än.

Fåfängt forskarn vill ditt väsen fråga:
han förklarar ej din gudalåga,
Men han värms af den.

Säg oss, säg oss, är du ej densamma,
känd som snillets eller solens flamma,
uti skaldens dikt, i vårens prakt?
När vulkanen eller hjelten ryter,
är det icke samma eld som bryter
Ut med samma makt?

Blickar månen på den öde borgen
ner i natten, o så blickar sorgen
ner på grafven af en ungdoms vän.
Bådas qvällen utaf Frejas stjerna,
o, så blickar mången Nordens tärna
I sin brudstol än.

Himlalåga, när den trötte anden
en gång flyger till de blåa landen,
der han kanske blott för längesen;
härbergera du den vilsna gästen
och gör honom som du gör asbesten,
Mera skön och ren.

FLODEN.

Vid flodens källa sitter jag och stilla
betraktar himlabarnet, nyfödt der.
I fjällens vagga hvilar än den lilla,
och diar målnet, som des moder är.

Men se, i skogen växer gudasonen,
och drömmer redan om bedrifters larm.
Han gungar solen och han gungar månen,
med evig längtan i sin unga barm.

Men icke trifs han under furens grenar,
ej mellan bergens trånga väggar mer.
Hur yr han jagar efter dalens stenar!
Hur vild han hoppar ifrån klippan ner!

Kom ned! kom ned! Så till hvar bäck han talar,
här bränner solen, dricker sanden er!
J bröder, kommer! Genom fält och dalar
jag för er alla till vårt ursprung ner.

Och regnets söner höra det och följa
med sorl den unge äfventörarn åt.
Likt kungars hjertan sväller högt hans bölja,
och skog och klippa störta i hans stråt.

Nu ner på slätten stiger segerhjelten,
med mörkblå hären, hyllad af en hvar.
Hans ande lifvar de förbrända fälten,
han döper länder med sitt namn — och far.

Och skaldens sånger till hans ära ljuda,
och skepp och männer dra med honom hän.
Till gäst de rika städer honom bjuda,
och blomsterängar fatta om hans knän.

Men ej de hålla honom qvar, han hastar
de gyllne torn, de rika fält förbi,
och hastar oupphörligt, tills han kastar
sig i sin faders famn och dör deri.

NAPOLEONS GRAF.

Rör ej hans stoft: hvarhelst det hvilar,
står segerpelaren derpå.
Det är hans ära blott som ilar
till tidens gräns: låt stoftet stå.

Det var hans storhet att han ville
förena hvad dock söndras skall,
det gamlas och det nyas snille,
det var hans storhet och hans fall. —

De begge böjas ej tillsamman.
De sprungo sönder i hans hand
och snart igen upplågar flamman
af deras strid kring haf och land.

Den nya verlden och den gamla
på djupet möts, der solon vänds
och forn- och framtidsandar famla
på minnenas och hoppets gräns.

Bland slocknade volkaners härdar
en vågbalk med två tider stå;
en gränssten mellan tvänne verldar
hans urna står — der hon må stå.

Der kan han öfver begge blicka
och peka med sin herrskarstaf,
hur begge sina vågor skicka
att brottas kring hans jättegraf.

E. G. GEIJER.

DEN SISTE KÄMPEN.

I natten tindra blixtrarnas sken:
På klippans spets sitter Kämpen allen,
Det väldiga svärd vid sin sida.
En ny tid kommer. — Hans tider förgå,
Hans styrka är bruten, hans hjessa är grå:
Hvi skulle han längre förbida?

Från branta fjellet han trotsig ser
I stupande forsens afgrund ner:
Af längtan tänds honom bloden.
I vågens damm tyckas vålnader stå,
Ur djupet röster manande gå:
Hell den, som får vara hos Oden!

Ur klostret steg fjerran klockornas klang:
Och Kämpen ryste: — Ur djupet det sang
En sång, som mer honom glädde.
Den talte om kämpabragd och hopp.
Men åskan slog gällt, och sången slöt opp,
Och upp stod Kämpen och qvädde:

Ännu dock lefva
de gamle Gudar,
och Thor på vagnen
dånande åker —
Herrskarn i himlen
evigt; om också
intet offer
af Jordrikets söner
åt honom tändes.

Och Du, Oden,
Asa-höfdinge!
Gången är du.

Ännu i lifvet
ingen förmåtte
Dig besegra;
och, då Döden
Dig ville tvinga,
drog Du manligt
det goda svärdet,
och ristade djupt
opp lifvets källor,
så att själen,
trotsig och glad,
med forssande blodet
flög åt höjden.

Dock, Du lefver!
och mång' tusende
kämpar, dem Du,
Vallfader, valt
å rykande slagfält,
till Dig samlats,
och i Dina
gyldene salar
glade gästa.

Der de kläda sig
hvarje morgon
i blixtrande stål:
Att huggas och slåss
uppå Odens gård,
det är deras ro.
Se'n rida de hem
till rågadt bord.
Sköldmö skänker
det brusande mjöd.
Skalden tar opp
den mägtiga sång. —
Om fordom timma
och kämpa-idrott
qväder han: — Hjeltarne
lyssna med fröjd,
och bifall slå
uppå skölden hård,
så att det dånar
genom den eviga
nattens riken.

Se, J Gudar!
Jag är för gammal
för nya läran
om hvita Christus —
Vill ej till himlen,
till andra Gudar
och Sanct Peter
som jag ej känner.

Döpter är jag
i rödan blod
af fiender slagna,
och föraktar
att helgas af vatten.

Gångne äro
Stallbröder mina
alle hädan.
Ensam är jag;
och den siste,
ja, den siste,
ende, lemnade
af mina vänner,
vill ej mer
med mig pläga samqväm.

Sen, J Gudar!
detta svärdet;
nu är det tungt
i den Gamles händer.
J veten jag har ej
mycket aktat
blod eller lifvet:
Bort det! — att Kämpen
skulle dö nesligt
på mjuka bädden;
dit de komma
de svarte män
uti muke kåpor,
och med olåt
nedlägga kroppen
i lågan mull:
der ingen hög,
ingen Bauta-sten
skall stå upp på hans stoft,
att de må se den,

de kommande folk,
och vandraren säga:
Der hvilar Han
af de gamla dagar.

Derför, Valfader,
tag mig till Dig! —
I Valhalla
ännu står
ledigt et rum
för den siste kämpen — —

I natten tindrar blixtrarnas sken.
På klippans spets sitter kämpen allen,
Sitt väldiga svärd vid sin sida.
En ny tid kommer. — Hans tider förgå.
Hans styrka är bruten, hans hår äro grå;
Hvi skulle han längre förbida?

Från branta fjellet han trotsigt ser
I stupande forsens afgrund ner;
Af längtan tänds honom bloden.
Ur djupet tycks manande röster gå.
Han störtar från klippan i djupet brå — —
Säll den, som får vara hos Oden!

RUNEBERG.

KÄRLEKEN.

Bannande sin dotter talte modren:
"Flicka, jag för kärleken dig varnat,
Och jag finner ott jag varnat fåfängt."
Dottren sade: "var ej oblid, moder:
Stängde jag mig in, att undfly honom,
Flög han med hvart solgrand in i rummet;
Gick jag åter ut och rymde undan,
Hörde jag hans suck i hvarje vindflägt;
Slöt jag både ögon till och öron,
Sprang han skälmsk uti mitt eget hjerta."

SVANEN.

Från molnens purpurstänkta rand
Sjöng Svanen lugn och säll,
Och satte sig vid elfvens strand
Och sjöng, en Juniqväll,

Om nordens skönhet var hans sång.
Hur glad dess himmel är,
Hur dagen glömmer, natten lång,
Att gå till hvila der.

Hur skuggan der är djup och rik
Inunder björk och al;
Hur guldbestrålad hvarje vik,
Och hvarje bölja sval.

Hur ljuft, oändligt ljuft, det är
Att äga der en vän;
Hur troheten är hemfödd der,
Och längtar dit igen.

Så ljöd, från våg till våg, hans röst
Hans enkla lofsång då;
Och snart han smög mot makans bröst,
Och tycktes qväda så:

"Hvad mer, om än din lefnads dröm
Ej sekler tälja får;
Du älskat bar på nordens ström,
Och sjungit i dess vår."

C. W. BÖTTIGER.

EN MORGON I VILLA REALE.

Jag gick en dag vid löfvens lätta susning,
Långs ut med stranden fram till *Maros* graf,
Och ögat njöt, med aldrig mättad tjusning,
En sådan himmel och ett sådant haf.
Framför mig krusades den blåa fjärden
Af vindens anda, svalkande och ljuf:
Bakom mig låg den skönsta stad i verlden,
Och midt emot mig reste sig *Vesuv*.
Sångfoglar slogo, täflande om priset,
Sin fulla drill i fikonlöfvens natt;
Och allt var helsa, allt var ljust och gladt,
Som första dagens sol i Paradiset.

Bäst då jag gick längs hafvets bugter fram,
Och glädde mig åt sången, vågen, dagen,
Med bok i hand satt lutad mot en stam
En man, med Söderns prägel uti dragen.
De vexlade för hvarje nyläst rad,
I mimiskt spel: man såg hur vreden jäste
Än i hans bröst; — än var han stold, än glad,
Han led, han njöt, han *lefde* hvad han läste.
För hvad naturen skef der rundt omkring,
Försänkt i boken hade *han* ej öga
Af skådespelet i det låga, höga,
Han njöt, han såg, han hörde ingenting.
Men moln och solsken lågo öfver pannan,
Och ögat ömsom tårades och log; —
Så satt han, läste sida efter annan,
Och såg ej opp, och andan knappt han drog.
Den mannen — tänkte jag — lär solen bränna
I hjernans kamrar, är det ej en tok,
Som på en dag, en sådan ort, som denna,
Kan glömma jord och himmel — för en bok!
Och dock — det lyser eld, det blixtrar snille
Ur dessa ögon, dessa musklers spel; —
Det är ej hans, nej, det är bokens fel:

Den boken framför allt jag känna ville.
På skalder har Italien ingen brist,
Från *Dante* ner till *Monti*, hvilken skara!
Ja, en af dessa lär väl denne vara,
Men hvem? Låt se! En af de största visst.
Nu mannens intryck syntes djupa, starka,
Då tänkte jag: det sjelfva *Dante* är;
Men åter blef han vek, och öm, och kär —
Då tänkte jag: nej, nej, det är *Petrarca!*

Så, oviss än, jag gick min bana fram
Af sköna stunder att et mer förvärfva,
Och mellan Cap Misen och Cap Minerva,
Jag såg hur *Capri* utpå Golfen samm.
Två uddar lika herrliga att skåda!
Hvart skall han styra kosan väl i dag? —
Han tycktes oviss, han, emellan båda,
Som mellan Dante och Petrarca jag. —
Men redan brände solen öfvermåttan,
Facchinan lopp till Osterians bord,
Och herden från Puzzuoli dref sin hjord
Till Pausolippen, in i svala grottan.
Och hafvet glödde nu i middagsbrand,
Och ingen blomma mer förmådde vaka,
Och djur, och växter, alla efter hand
I slummer sänktes — jag gick hem tillbaka.
Men vid jag så till hemmet vände om
Att, lik de andra, njuta min Siesta,
Der mannen satt och läste nyss, jag kom
I förbifarten än en blick att fästa.
Försvunnen mannen var, men boken qvar,
Och denna nu jag ej var sen att jaga;
Det *Dante* ej, det ej *Petrarca* var.
Det var en landsman, det var *Frithiofs Saga*.

TROUBADURENS DÖDSSÅNG.

Hvem sjöng jag för? — hon var i skilda länder
Den samme alltid lika huld och ljuf.
Om henne sjöng jag vid Salernos stränder,
Om henne än vid kratern af Vesuv:
Jag lärde hennes namn åt näktergalen,
Åt alpens echo uti Schveizerdalen,
Åt minsta kaskatell vid Tivoli;
— — — Men allt det der är nu förbi, förbi!

Hvem led jag för? — Jag älskade en blomma,
En orm sitt gift smög i mitt hjerta då.
Han suger blodet. Ådrorna bli tomma,
Och rosen ler och ormen ler också.
Men när i långa nätters qval jag kände
Hur giftet spreds och i mitt inre brände,
Ack! dubbelt skön mig tycktes rosen bli;
— — — Men allt det der är nu förbi, förbi!

Hvem dör jag för? — Min graf man bäddar redan.
Med hälften blommor och med hälften snö.
Det kyler såren och det läker svedan;
Men glad, som svanen vill i sång jag dö.
Väl är *farväl* det svåraste af orden,
Och mycket skönt det funnes än på jorden,
Och kall är grafven, mörker deruti.
— — — Men allt det der är snart förbi, förbi!

ΕΘΝΙΚΑ ΤΡΑΓΟΥΔΙΑ.

ΑΛΩΣΙΣ ΤΗΣ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥΠΟΛΕΩΣ.

Πῆραν τὴν πόλιν, πῆράν την! πῆραν τὴν Σαλονίκην!
Πῆραν καὶ τὴν ἁγιὰν Σοφιὰν, τὸ μέγα μοναστῆρι,
Π' εἶχε τριακόσια σήμαντρα κ' ἐξήντα δυὸ καμπάναις·
Κάθε καμπάνα καὶ παππᾶς, κάθε παππᾶς καὶ διάκος.
Σιμὰ νὰ 'βγοῦν τὰ ἅγια κ' ὁ βασιλεᾶς τοῦ κόσμου,
Φωνὴ τοὺς ἦρθ' ἐξ οὐρανοῦ, ἀγγέλων ἀπ' τὸ στόμα·
«'Αφῆτ' αὐτὴν τὴν ψαλμωδιάν! νὰ χαμηλώσουν τ' ἅγια!
Καὶ στείλτε λόγον 'ς τὴν Φραγκιὰν, νὰ ἔρθουν νὰ τὰ πιάσουν,
Νὰ πάρουν τὸν χρυσὸν σταυρὸν καὶ τ' ἅγιον εὐαγγέλιον,
Καὶ τὴν ἁγίαν τράπεζαν, νὰ μὴ τὴν ἀμολύνουν.»
Σὰν τ' ἄκουσεν ἡ Δέσποινα, δακρύζουν ἡ εἰκόνες·
«Σώπα, κυρία Δέσποινα! μὴ κλαίῃς, μὴ δακρύζῃς!
Πάλε μὲ χρόνους, μὲ καιροὺς πάλε δικά σου εἶναι.»

ΤΟΥ ΟΛΥΜΠΟΥ.

'Ο Ὄλυμπος κ' ὁ Κίσσαβος τὰ δυὸ βουνὰ μαλόνουν,
Τὸ ποιὸ νὰ ῥίξῃ τὴν βροχὴν, τὸ ποιὸ νὰ ῥίξῃ χιόνι.
'Ο Κίσσαβος ῥίπτει βροχὴν κ' ὁ Ὄλυμπος τὸ χιόνι.
Γυρίζει τότ' ὁ Κίσσαβος καὶ λέγει τοῦ 'Ολύμπου·
«Μὴ μὲ μαλόνῃς, Ὄλυμπε, βρὲ κλεφτοπατημένε!
'Εγὼ 'μαι ἕνας Κίσσαβος, 'ς τὴν Λάρσσαν ξακουσμένος,
Μὲ χαίρεται ἡ Κονιαργιὰ κ' οἱ Λαρσσινοὶ ἀγάδες.»
Γυρίζει τότ' ὁ Ὄλυμπος καὶ λέγει τοῦ Κισσάβου·
«Βρὲ, Κίσσαβε, βρὲ ἄσχημε, Κονιαροπατ τημένε!
Ποῦ σὲ πατεῖ ἡ Κονιαργιὰ κ' οἱ Λαρσσινοὶ ἀγάδες.
'Εγὼ 'μαι ὁ Γερόλυμπος, 'ς τὸν κόσμον ξακουσμένος·
Ἔχω ἐξήντα δυὸ κορφαῖς, σαράντα μοναστήρια,
Πᾶσα ῥαχοῦλα κ' ἐκκλησιὰ, πᾶσα κορφὴ καὶ βρύσι.
Ἔχω γιατάκια κλεφτικὰ, ποῦ ξεχειμάζουν κλέφταις,
Καὶ ὅταν πέρν' ἡ ἄνοιξις κ' ἀνοίγουν τὰ κλαδάκια,
Γεμίζουν τὰ βουνὰ κλεφτιὰ καὶ τὰ λιμέρια σκλάβοι.
Ἔχω καὶ τὸν χρυσὸν ἀετὸν, τὸν χρυσοπλουμισμένον·

Ἐπάν' 'ς τὴν πέτραν κάθεται καὶ μὲ τὸν ἥλιον λέγει·
Ἥλιε μ', δὲν κρούεις τὸ ταχὺ, μὸν κροῦς τὸ μεσημέρι,
Νὰ ζεσταθοῦν τὰ νύχια μου, τὰ νυχοπόδαρά μου·
Θέλω νὰ πιάσω πέρδικες καὶ ἄγρια περιστέρια.»

Ο ΤΑΦΟΣ ΤΟΥ ΔΗΜΟΥ.

Ὁ ἥλιος ἐβασίλευε, κ' ὁ Δῆμος διατάζει·
«Σύρτε, παιδιά μου, 'ς τὸ νερὸν, ψωμὶ νὰ φάτ' ἀπόψε·
Καὶ σὺ, Λαμπράκη μ' ἀνεψιὲ, κάθου ἐδῶ κοντά μου.
Νά! τ' ἅρματά μου φόρεσε, νὰ γένῃς καπετάνος·
Καὶ σεῖς, παιδιά μου, πάρετε τὸ ἔρημον σπαθί μου,
Πράσινα κόψετε κλαδιὰ, στρῶστέ μου νὰ καθίσω,
Καὶ φέρτε τὸν πνευματικὸν νὰ μὲ ξομολογήσῃ,
Νὰ τὸν εἰπῶ τὰ κρίματα, ὅπ' ἔχω καμωμένα.
Τριάντα χρόνι' ἁρματωλὸς κ' εἴκοσι ἔχω κλέφτης,
Καὶ τώρα μ' ἦλθ' ὁ θάνατος καὶ θέλω ν' ἀποθάνω.
Κάμετε τὸ κιβοῦρί μου, πλατὺ, 'ψηλὸν νὰ γένῃ,
Νὰ στέκ' ὀρθὸς, νὰ πολεμῶ καὶ δίπλα νὰ γεμίζω.
Κ' ἀπὸ τὸ μέρος τὸ δεξὶ ἀφῆστε παραθύρι,
Τὰ χελιδόνια ν' ἔρχωνται τὴν ἄνοιξιν νὰ φέρουν,
Καὶ τ' ἀηδόνια τὸν καλὸν Μάην νὰ μὲ μαθαίνουν.»

Η ΒΟΗ ΤΟΥ ΜΝΗΜΑΤΟΣ.

Σάββατον 'μέραν πίναμεν, τὴν κυριακ' ὅλην 'μέραν,
Καὶ τὴν δευτέραν τὸ ταχὺ ἐσώθη τὸ κρασί μας,
Κ' ὁ καπετάνος μ' ἔστειλε, κρασὶ νὰ πάγ' νὰ πάρω.
Ἐγὼ 'μουν ξένος κ' ἀτζαμὴς, τοὺς δρόμους δὲν τοὺς ξεύρω,
Πῆρα στρατούλαις ἔρημαις κ' ἔρημα μονοπάτια.
Τὸ μονοπάτι μ' ἔκβαλε 'ς ἕνα ῥημοκλησάκι,
Κ' ἦτον τὰ μνήματα πολλὰ, ἀδέλφια κ' ἐξαδέλφια.
Κ' ἕνα μνῆμ' ἦτο ξέχωρα, ξεχωριστ' ἀπὸ τ' ἄλλα,
Δὲν τ' ἴδα καὶ τὸ πάτησα ἐπάνω 'ς τὸ κεφάλι,
Κ' ἀκούω τὸ μνῆμα καὶ φθογγᾷ, βαρὺ ἀναστενάζει.
Τί ἔχεις, μνῆμα, καὶ φθογγᾷς, βαρὺ ἀναστενάζεις;
Μήνα τὸ χῶμα σὲ βαρεῖ κ' ἡ πέτρα σου μεγάλη;
Μηδὲ τὸ χῶμα μὲ βαρεῖ κ' ἡ πέτρα μου μεγάλη·
Δὲν ηὗρες τόπον νὰ διαβῇς καὶ στράταν νὰ περάσῃς;
Μὸν ἦλθες καὶ μὲ πάτησες ἐπάνω 'ς τὸ κεφάλι;
Τάχα δὲν ἤμουν κ' ἐγὼ νέος, δὲν ἤμουν παλληκάρι;
Τάχα δὲν ἐπερπάτησα τὴν νύκτα μὲ φεγγάρι,

Μὲ δέκα σπιθαμαῖς σπαθὶ, μὲ μιὰν ὀργυιὰν τουφέκι:
Τάχα δὲν ἐπολέμισα σὰν ἄξιον παλληκάρι;
Τριάντ' ἐχθροὺς ἀπέσφαξα εἰς ἓν ἡμερονύκτι,
Κ' ἄλλους σαράντα λάβωσα 'ς τὸν πόλεμον ἐπάνω.
Καὶ τὸ σπαθὶ τζακίσθηκεν, ἔγινε δύο κομμάτια,
Κ' ἕνας ἐχθρὸς ἐχθρόσκυλος μὲ τ' ἄτι μὲ προφθάνει,
Τὸ γιαταγάνι ἔβγαλε, κ' ἐπάνω μου τὸ σύρει.
Τὸ γιαταγάνι ἔπιασα μὲ τὸ δεξιόν μου χέρι,
Κ' ἔβγαλε τὴν πιστόλαν του κ' ἐπάνω μου ἀδειάζει,
'Σ τὸ χῶμα μὲ ἐξάπλωσεν ἐδῶ, ποῦ μὲ κυττάζεις.
Κλαῦσέ με, φίλε, κλαῦσέ με!

Ο ΓΕΡΑΛΑΦΟΣ ΚΑΙ ΤΟ ΖΑΡΚΑΘΙ.

Πέρα 'κεῖ 'ς τὸν Ὄλυμπον, 'κεῖ 'ς τὰ κοντοέλατα,
Κάθουνταν γεράλαφος, κ' οὖλο κλαῖν τὰ μάτια του,
Χύνουν δάκρυα κόκκινα, κόκκινα καὶ πράσινα,
Κ' οὖλο καταγάλαζα.

Ζάρκαδος ἐπέρναγε, στέκει καὶ τὸν 'ρώταγε·
«Τ' ἔχεις, βρὲ γεράλαφε, κ' οὖλο κλαῖν τὰ μάτια σου,
Χύνουν δάκρυα κόκκινα, κόκκινα καὶ πράσινα,
Κ' οὖλο καταγάλαζα;»

«Ἦρθαν Τοῦρκοι 'ς τὸ χωριὸ, ἔχουν καὶ λαγωνικὰ,
Ἑβδομήντα δυὸ σκυλιά.»

«'Γὼ τὰ πέρνω 'ς τὸ κοντὸ καὶ τὰ ῥίχνω 'ς τὰ νησιὰ,
'ς τὰ νησιὰ, 'ς τὰ πέλαγα.» —

Ἴσα μὲ τὸ δειλινὸ πιάσανε τὸν ζάρκαδο,
Κ' ἴσα μὲ τὸ θάμβωμα πιάσαν τὸν γεράλαφο.

Ο ΧΑΡΟΣ ΚΑΙ ΑΙ ΨΥΧΑΙ.

Τί εἶναι μαῦρα τὰ βουνὰ καὶ στέκουν βουρκωμένα;
Μήν' ἄνεμος τὰ πολεμᾷ; μήνα βροχὴ τὰ δέρνει;
Κ' οὐδ' ἄνεμος τὰ πολεμᾷ κ' οὐδὲ βροχὴ τὰ δέρνει,
Μόνον διαβαίν' ὁ χάροντας μὲ τοὺς ἀπαιθαμμένους.
Σέρνει τοὺς νεοὺς ἀπ' ἐμπροστὰ, τοὺς γέροντας κατόπι,
Τὰ τρυφερὰ παιδόπουλα 'ς τὴν σέλλ' ἀρραδιασμένα.
Παρακαλοῦν οἱ γέροντες κ' οἱ νέοι γονατίζουν·
«Χάρε μου, κόνεψ' εἰς χωριὸν, κόνεψ' εἰς κρύαν βρύσιν,

Νὰ πιοῦν οἱ γέροντες νερὸν κ' οἱ νεοὶ νὰ λιθαρίσουν,
Καὶ τὰ μικρὰ παιδόπουλα νὰ μάσουν λουλουδάκια.»
«Κ' οὐδ' εἰς χωριὸν χονεύω 'γω κ' ὀυδὲ εἰς κρύαν βρύσιν·
Ἔρχοντ' ἡ μάννες γιὰ νερὸν, γνωρίζουν τὰ παιδιά των,
Γνωρίζονται τ' ἀνδρόγυνα, καὶ χωρισμὸν δὲν ἔχουν.»

ΧΕΛΙΔΟΝΙΣΜΑ.

Χελιδόνι ἔρχεται ἀπ' τὴν μαύρην θάλασσαν,
Θάλασσαν ἀπέρασε, πύργον ἐθεμέλιωσε,
Κάθισε κ' ἐλάλησε· Μάρτη, Μάρτη χιονερὲ,
Καὶ Φλεβάρη βροχερέ!
Ὁ Ἀπρίλης ὁ γλυκὺς ἔφθασε, δὲν 'ναι μακρυά·
Τὰ πουλάκια κελαδοῦν, τὰ δενδράκια φυλλανθοῦν,
Τὰ ὀρνίθια νὰ γεννοῦν ἄρχισαν καὶ νὰ κλωσσοῦν,
Τὰ κοπάδια ἀρχινοῦν ν' ἀναβαίνουν 'ς τὰ βουνὰ,
Τὰ κατζίκια νὰ πηδοῦν καὶ νὰ τρώγουν τὰ κλαδιά.
Ζῶα, ἄνθρωποι, πουλιὰ χαίρονται ἀπὸ καρδιᾶς·
Ἔπαυσαν ἡ παγωταῖς καὶ τὰ χιόνια κ' ὁ βορεᾶς.
Μάρτη, Μάρτη χιονερὲ καὶ Φλεβάρη λασπηρέ!
Ἦρθ' Ἀπρίλης ὁ καλὸς, Μάρτη, πρίτζ! Φλεβάρη, πρίτζ!

Ο ΕΡΩΤΑΣ ΦΑΝΕΡΩΜΕΝΟΣ.

Κόρη μ', ὅταν φιλειούμασθαν, νύχτ' ἦτο, ποιὸς μᾶς εἶδε;
Μᾶς εἶδ' ἡ νύκτα κ' ἡ αὐγὴ, τ' ἄστρον καὶ τὸ φεγγάρι·
Καὶ τ' ἄστρον ἐχαμήλωσε, τῆς θάλασσας τὸ εἶπε,
Θάλασσα τ' εἶπε τοῦ κουπιοῦ, καὶ τὸ κουπὶ τοῦ ναύτη,
Κ' ὁ ναύτης τὸ τραγούδησεν 'ς τῆς λυγηρῆς τὴν πόρτα.

ΘΡΗΝΟΣ ΤΗΣ ΜΗΛΙΑΣ.

Ποτάμι ἐπλημμύρισε κ' εἰς περιβόλι ἐμβαίνει,
Ποτίζει δένδρα καὶ μηλιαῖς, μηλιαῖς καὶ κυδωνίτσαις.
Καὶ μιὰ μηλιὰ, γλυκομηλιὰ δὲν σώνει νὰ ποτίσῃ·
Ἄλλη μηλιὰ τὴν ἐρωτᾷ κ' ἄλλη μηλιὰ τῆς λέγει·
«Μηλιὰ, τὰ μῆλα σὲ βαροῦν; ἢ ὁ καρπὸς σὲ βλάπτει,
Ἢ ὁ περιβολάρης σου νερὸ δὲν σὲ ποτίζει;» —
«Μηδὲ τὰ μῆλα μὲ βαροῦν, μηδ' ὁ καρπὸς μὲ βλάπτει,
Μηδ' ὁ περιβολάρης μου νερὸ δὲν μὲ ποτίζει·
Μονάχα στὴ ῥιζοῦλα μου ἀνδρόγυνο εὐλογήθη,
Κἰ ὅρκο ἔκαμε στοὺς κλόνους μου, νὰ μὴν ἀποχωρήσῃ,
Τώρα θωρῶ, χωρίζονται, καὶ κιτρινοφυλλιάζω.»

Η ΝΥΚΤΕΡΙΝΗ ΠΕΡΠΑΤΗΣΙΑ.

«Μάννα, μὲ τοὺς ἐννεά σου υἱοὺς, καὶ μὲ τὴν μιά σου κόρη,
'Σ τὰ σκοτεινὰ τὴν ἤλουγες, 'ς τὸ φέγγος τὴν ἐπλέκες,
Τὴν ἐσφικτοκορδέλιαζες ἔξω 'ς τὸ φεγγαράκι,
Ὁποῦ σοῦ στεῖλα προξενιὰν ἀπαὶ τὴ Βαβυλώνη,
Δός τηνε, μάννα, δός τηνε, τὴν Ἀρετὴ 'ς τὰ ξένα,
Νά 'χω κ' ἐγὼ παρηγοριὰ 'ς τὴν στράτα, ποῦ διαβαίνω.» —
«Φρένιμος εἶσαι, Κωσταντῆ, μ' ἄσχημ' ἀπηλογήθης·
Ἂν τύχῃ πίκρα γὴ χαρὰ, ποιὸς θὰ μοῦ τήνε φέρει;» —
Τὸν Θεὸ τῆς βάζει ἐγγυτὴν, καὶ τοὺς ἁγιοὺς μαρτύρους,
Ἂν τύχῃ πίκρα γὴ χαρὰ, νὰ πᾷ νὰ τῆς τὴν φέρῃ.
Κ' ἔρχεται χρόνος δύσεφτος, καὶ οἱ ἐννεὰ πεθάναν.
'Σ τοῦ Κωσταντίνου τὸ θαφτὸ ἀνέσπα τὰ μαλλιά της·
«Σήκου, Κωσταντινάκη μου· τὴν Ἀρετή μου θέλω·
Τὸν θεὸ μοῦ βάλες ἐγγυτὴ, καὶ τοὺς ἁγιοὺς μαρτύρους,
Ἂν τύχῃ πίκρα γὴ χαρὰ, νὰ πᾷς νὰ μοῦ τὴν φέρῃς.» —
Καὶ μέσα τὰ μεσάνυχτα πάγει νὰ τῆς τὴν φέρει·
Βρίσκει την καὶ χτενίζονταν ἔξω 'ς τὸ φεγγαράκι·
«Γιά! ἔλα, Ἀρετοῦλά μου· κυράνα μας σὲ θέλει.» —
«Ἀλλοίμον'! ἀδελφάκι μου, καὶ τί 'ναι τούτ' ἡ ὥρα;
Ἂν ἡ χαρὰ 'ς τὸ σπῆτί μας, νὰ βάλω τὰ χρυσᾶ μου,
Κ' ἂν πίκρα, ἀδελφάκι μου, νὰ ἔρθ' ὡς καθὼς εἶμαι.» —
«Μηδὲ πίκρα, μηδὲ χαρὰ, ἔλα καθὼς ὁποῦ 'σαι.» —
'Σ τὴ στράταν, ὁποῦ διάβαιναν, 'ς τὴ στράτα, ποῦ πηγαίναν,
Ἀκοῦν πουλιὰ καὶ κοιλαδοῦν, ἀκοῦν πουλιὰ καὶ λένε·
«Γιά! 'δὲς κοπέλαν εὔμορφην νὰ σύρν' ἀπαιθαμμένον!» —
«Ἄκουε, Κωσταντινάκη μου, καὶ τὰ πουλιὰ τί λένε;» —
«Πουλάκια 'ναι κ' ἂς κοιλαδοῦν, πουλάκια 'ναι κ' ἂς λένε.» —
«Φοβοῦμαι σ', ἀδελφάκι μου, καὶ λιβανιαῖς μυρίζεις.» —
«Ἐχτὲ βραδὺς ἐπήγαμεν ἔξω 'ς τὸν Ἁγιοϊάννη,
Κ' ἐθύμιασέ μας ὁ παππᾶς μὲ τὸ πολὺ λιβάνι.
Ἄνοιξε, μάννα, μ' ἄνοιξε, καὶ νὰ τὴν Ἀρετή σου!» —
«Ἂν ἦσαι γέρος, διάβαινε, κ' ἂν ἦσαι γέρος, διάβα·
Καϋμένη Ἀρετοῦλά μου λείπει μακρυὰ 'ς τὰ ξένα.» —
«Ἄνοιξε, μάννα μ', ἄνοιξε, κ' ἐγὼ 'μ' ὁ Κωσταντῆς σου·
Τὸν θεὸ σοῦ βάλα ἐγγυτὴ, καὶ τοὺς ἁγιοὺς μαρτύρους,
Ἂν τύχῃ πίκρα γὴ χαρὰ, νὰ πάγω νὰ τὴν φέρω.» —
Κ' ὥστε ν' ἀνοίξ' τὴν πόρτα της, ἐξέβγεν ἡ ψυχή της.

ΑΣΜΑΤΑ ΛΟΓΙΩΝ.

ΚΩΝΣΤ. ΡΗΓΑ.

ΘΟΥΡΙΟΣ.

Ὥς πότε, παλληκάρια, νὰ ζοῦμεν 'ς τὰ στενὰ,
Μονάχοι, σὰν λεοντάρια, 'ς ταῖς ῥάχαις, 'ς τὰ βουνά;
Σπηλιαῖς νὰ κατοικοῦμεν, νὰ βλέπωμεν κλαδιά;
Να φεύγωμεν τὸν κόσμον γιὰ τὴν πικρὴν σκλαβιά;
Ν' ἀφίνωμεν ἀδέλφια, πατρίδα καὶ γονεῖς,
Τοὺς φίλους, τὰ παιδιά μας κ' ὅλους τοὺς συγγενεῖς;
Καλήτερα μιᾶς ὥρας ἐλεύθερη ζωὴ,
Παρὰ σαράντα χρόνων σκλαβιὰ καὶ φυλακή.
Τί σ' ὠφελεῖ, ἂν ζήσῃς καὶ ἦσαι 'ς τὴν σκλαβιά;
Στοχάζου, πῶς σὲ ψένουν καθ' ὥραν 'ς τὴν φωτιά·
Βεζίρης, Δραγουμάνος, αὐθέντης κ' ἂν γενῇς,
Ὁ τύραννος ἀδίκως σὲ κάμνει νὰ χαθῇς.
Δουλεύεις ὅλ' ἡμέρα εἰς ὅ, τι κ' ἂν σ' εἰπῇ,
Κ' αὐτὸς κυττάζει πάλιν τὸ αἷμά σου νὰ πιῇ.
Ὁ Σοῦτσος, ὁ Μουρούζης, Πετράκης, Σκαναβῆς,
Γκίκας καὶ Μαυρογένης καθρέπτης εἶν' νὰ ἰδῇς.
Ἀνδρεῖοι καπετάνοι, παπάδες, λαϊκοὶ
Ἐσφάχθηκαν κ' ἀγάδες ἀπ' ἄδικον σπαθί·
Κ' ἀμέτρητ' ἄλλοι τόσοι καὶ Τοῦρκοι καὶ Ῥωμηοὶ
Ζωὴν καὶ πλοῦτον χάνουν χωρίς τιν' ἀφορμή.
Ἐλᾶτε μ' ἕνα ζῆλον εἰς τοῦτον τὸν καιρὸν
Νὰ κάμωμεν τὸν ὅρκον ἐπάνω 'ς τὸν σταυρόν·
Συμβούλους προκομμένους μὲ πατριωτισμὸν
Νὰ βάλωμεν εἰς ὅλα νὰ δίδουν ὁρισμόν·
Ὁ νόμος νὰ 'ναι πρῶτος καὶ μόνος ὁδηγὸς,
Καὶ τῆς πατρίδος ἕνας νὰ γένῃ ἀρχηγός·
Ὅτι κ' ἡ ἀναρχία ὁμοιάζει τὴν σκλαβιὰ,
Νὰ τρώγ' ἕνας τὸν ἄλλον, σὰν τ' ἄγρια θηριά·
Καὶ τότε μὲ τὰ χέρια ψηλὰ 'ς τὸν οὐρανὸν
Νὰ ποῦμ' ἀπὸ καρδίας τοῦτα πρὸς τὸν Θεόν·
«Ὦ βασιλεῦ τοῦ κόσμου, ὁρκίζομαι εἰς σὲ,
'Σ τὴν γνώμην τῶν τυράννων να μὴν ἐλθῶ ποτέ·
Μήτε νὰ τους δουλεύσω, μήτε νὰ πλανεθῶ,
Εἰς τὰ ταξίματά των νὰ μὴ παραδοθῶ·

Ἐνόσῳ ζῶ 'ς τὸν κόσμον, ὁ μόνος μου σκοπὸς
Τοῦ νὰ τοὺς ἀφανίσω νὰ ἦναι σταθερός.
Πιστὸς εἰς τὴν πατρίδα συντρίβω τὸν ζυγὸν,
Κ' ἀχώριστος νὰ ζήσω ἀπὸ τὸν στρατηγόν.
Κ' ἂν παραβῶ τὸν ὅρκον, ν' ἀστράψ' ὁ οὐρανὸς,
Καὶ νὰ μὲ καταχαύσῃ, νὰ γέν' ὡσὰν καπνός.»
'Σ ἀνατολὴν, καὶ δύσιν, καὶ νότον καὶ βορεὰν
Γιὰ τὴν πατρίδα ὅλοι νὰ 'χωμεν μιὰν καρδιάν·
Βουλγάροι κ' Ἀρβανῖται καὶ Σέρβοι καὶ Ῥωμηοὶ,
Νησιῶται κ' Ἠπειρῶται, μὲ μιὰν κοινὴν ὁρμὴ
Γιὰ τὴν ἐλευθερίαν νὰ ζώσωμεν σπαθί·
Πῶς εἴμεθα ἀνδρεῖοι, παντοῦ νὰ ξακουσθῇ.
Καὶ ὅσοι τοῦ πολέμου τὴν τέχνην ἀγροικοῦν,
Ἐδῶ ἂς τρέξουν ὅλοι, τυράννους νὰ νικοῦν·
Ἐδῶ Ἑλλὰς τοὺς κράζει μ' ἀγκάλας ἀνοικτὰς,
Τοὺς δίδει βίον, τόπον, ἀξίας καὶ τιμάς.
Ὡς πότ' ὀφικιάλος εἰς ξένους βασιλεῖς;
Ἔλα νὰ γένῃς στύλος τῆς ἴδιας σου φυλῆς.
Κάλλια γιὰ τὴν πατρίδα κἀνένας νὰ χαθῇ,
Ἢ νὰ κρεμάσῃ φούνταν γιὰ ξένον 'ς τὸ σπαθί.
Σουλιῶται καὶ Μανιῶται, λεοντάρια ξακουστὰ,
Ὡς πότε 'ς ταῖς σπηλιαῖς σας κοιμᾶσθε σφαλιστά;
Μαυροβουνιοῦ καπλάνια, Ὀλύμπου σταυραετοὶ,
Κ' Ἀγράφων τὰ ξεφτέρια, γενῆτε μιὰ ψυχή.
Τοῦ Σάβα καὶ Δουνάβου ἀδέλφια χριστιανοὶ,
Μὲ τ' ἅρματα 'ς τὰ χέρια καθεὶς σας ἂς φανῇ·
Τὸ αἷμά σας ἂς βράσῃ μὲ δίκαιον θυμόν·
Μικροὶ, μεγάλ', ὀμῶστε τυράννων τὸν χαμόν.
Ἀνδρεῖοι Μακεδόνες, ὁρμήσατ' ὡς θηριὰ,
Τὸ αἷμα τῶν τυράννων ῥοφήσατε μὲ μιά.
Δελφίνια τῆς θαλάσσης, ἀσδέρια τῶν νησιῶν,
Ὡς ἀστραπὴ χυθῆτε, κτυπᾶτε τὸν ἐχθρόν.
Θαλασσινὰ τῆς Ὕδρας καὶ τῶν Ψαρῶν πουλιὰ,
Καιρὸς εἶν' τῆς πατρίδος ν' ἀκοῦστε τὴν λαλιά.
Κ' ὅσ' εἶσθε 'ς τὴν ἀρμάδα, σὰν ἄξια παιδιὰ,
Ὁ νόμος σᾶς προστάζει, νὰ βάλετε φωτιά.
Μὲ μιὰ καρδία ὅλοι, μιὰ γνώμη, μιὰ ψυχὴ
Κτυπᾶτε, τοῦ τυράννου ἡ ῥίζα νὰ χαθῇ.
Ν' ἀνάψωμεν μιὰν φλόγα εἰς ὅλην τὴν Τουρκιὰν,
Νὰ τρέξ' ἀπὸ τὴν Βόσναν ἕως τὴν Ἀραπιάν.
Ψηλὰ ἂς τὰς σημαίας σηκῶστε τὸν σταυρὸν,
Κ' ὡσὰν ἀστροπελέκια κτυπᾶτε τὸν ἐχθρόν.
Ποτὲ μὴ στοχασθῆτε, ὅτ' εἶναι δυνατός·
Καρδιοκτυπᾷ καὶ τρέμει σὰν τὸν λαγὸν κ' αὐτός.
Τριακόσιοι Κιρζαλῆδες τὸν ἔκαμαν νὰ ἰδῇ,
Πῶς δὲν 'μπορεῖ μὲ τόπια ἐμπρός τους νὰ σταθῇ,

Λοιπὸν γιατὶ ἀργεῖτε; τί στέκεσθε νεκροί;
Ξυπνήσετε, μὴν ἦσθε ἐνάντιοι, ἐχθροί.
Ὡς οἱ προπάτορές μας ὡρμοῦσαν σὰν θηριά,
Γιὰ τὴν ἐλευθερίαν πηδοῦσαν 'ς τὴν φωτιά,
Οὕτω κ' ἡμεῖς, ἀδέλφια, ν' ἁρπάξωμεν μὲ μιὰ
Τὰ ὅπλα, νὰ ἐβγοῦμεν ἀπὸ πικρὴν σκλαβιά.
Νὰ σφάξωμεν τοὺς λύκους, ποῦ τὸν ζυγὸν βαστοῦν,
Καὶ Ἕλληνας τολμῶσι σκληρὰ νὰ τυραννοῦν.
Στερεᾶς καὶ 'ς τὰ πελάγη νὰ λάμψη ὁ σταυρὸς,
Νὰ 'λθη δικαιοσύνη, νὰ λείψη ὁ ἐχθρός·
Ὁ κόσμος νὰ γλυτώση ἀπὸ φρικτὴν πληγὴν,
Κ' ἐλεύθεροι νὰ ζῶμεν, ἀδέλφια, εἰς τὴν γῆν.

Α. ΚΑΛΒΟΥ.

ΕΙΣ ΤΟΝ ΙΕΡΟΝ ΛΟΧΟΝ.

Ἄς μὴ βρέξη ποτὲ
τὸ σύννεφον, καὶ ὁ ἄνεμος
σκληρὸς ἂς μὴ σκορπίση
τὸ χῶμα τὸ μακάριον,
'ποῦ σᾶς σκεπάζει.

Ἄς τὸ δροσίση πάντοτε
μὲ τ' ἀργυρᾶ της δάκρυα
ἡ ῥοδόπεπλος κόρη·
καὶ αὐτοῦ ἂς ξεφυτρώνουν
αἰώνια τ' ἄνθη.

Ὦ γνήσια τῆς Ἑλλάδος
τέκνα· ψυχαὶ, ποῦ ἐπέσατε
εἰς τὸν ἀγῶνα ἀνδρείως,
τάγμα ἐκλεκτῶν Ἡρώων,
καύχημα νέον·

Σᾶς ἅρπαξεν ἡ τύχη
τὴν νικητήριον δάφνην,
καὶ ἀπὸ μυρτιὰν σᾶς ἔπλεξε
καὶ πένθιμον κυπάρισσον
στέφανον ἄλλον.

'Αλλ' ἂν τις ἀπεθάνῃ
διὰ τὴν πατρίδα, ἡ μύρτος
εἶναι φύλλον ἀτίμητον,
καὶ καλὰ τὰ κλαδιὰ
τῆς κυπαρίσσου.

'Αφ' οὗ εἰς τοῦ πρώτου ἀνθρώπου
τοὺς ὀφθαλμοὺς ἡ πρόνοος
φύσις τὸν φόβον ἔχυσε,
καὶ τὰς χρυσᾶς ἐλπίδας,
καὶ τὴν ἡμέραν·

'Επὶ τὸ μέγα πρόσωπον
τῆς γῆς πολυβοτάνου
εὐθὺς τὸ οὐράνιον βλέμμα
βαθυσκαφῆ ἐφανέρωσε
μνήματα μύρια.

Πολλὰ μὲν σκοτεινά·
φέγγει ἐπ' ὀλίγα τ' ἄστρον
Τὸ τῆς ἀθανασίας·
τὴν ἐκλογὴν ἐλεύθερον
δίδει τὸ θεῖον.

Ἕλληνες, τῆς πατρίδος
καὶ τῶν προγόνων ἄξιοι·
Ἕλληνες σεῖς, πῶς ἤθελεν
ἀπὸ σᾶς προκριθεῖν
ἄδοξος τάφος;

Ὁ Γέρων φθονερὸς,
καὶ τῶν ἔργων ἐχθρὸς,
καὶ πάσης μνήμης, ἔρχετα
περιτρέχει τὴν θάλασσαν
καὶ τὴν γῆν ὅλην·

'Απὸ τὴν στάμναν χύνει
τὰ ῥεύματα τῆς λήθης,
καὶ τὰ πάντα ἀφανίζει.
Χάνονται ἡ πόλεις, χάνονται
βασίλεια, κ' ἔθνη·

'Αλλ' ὅτε πλησιάσει
τὴν γῆν, ὁποῦ σᾶς ἔχει,
θέλει ἀλλάξειν τὸν δρόμον του
ὁ Χρόνος, τὸ θαυμάσιον·
χῶμα σεβάζων.

Αὐτοῦ, ἀφ' οὗ τὴν ἀρχαίαν
πορφυρίδα, καὶ σκῆπτρον,
δώσωμεν τῆς Ἑλλάδος,
θέλει φέρειν τὰ τέκνα της
πᾶσα μητέρα.

Καὶ δακρυχέουσα θέλει
τὴν ἱερὰν φιλήσειν
κόνιν, καὶ εἰπεῖν· Τὸν ἔνδοξον
λόχον, τέκνα, μιμήσατε,
λόχον Ἡρώων.

ΙΑΚΩΒΑΚΗ ΡΙΖΟΥ ΝΕΡΟΥΛΟΥ.

ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ ΤΟΥ ΒΟΣΠΟΡΟΥ.

Ὁ Βόσπορος, 'ποῦ σύνορα Δύσιν κι' Ἀσίαν ἔχει,
Κὶ ἐμπρὸς ἀπ' τὸ Βυζάντιον 'στὴν Προποντίδα τρέχει,
Καὶ πότ' ἐδῶ τὸ ῥέμα του, καὶ πότ' ἐκεῖ γυρίζει,
Κι' ἀγγῶνας, κι' ἀκρωτήρια, καὶ κόρφους σχηματίζει,
Αὐτὸς ὁ καλὸς Βόσπορος δυὼ θάλασσαις ἑνόνει,
Καὶ μιὰ σειρὰ 'στὰ χείλη του χωριῶν τὸν στεφανόνει.
Σειρά, 'ποῦ σχηματίζεται, καὶ γίνεται ὀξεῖα,
Ἢ πάλιν καμπυλόνεται, ἢ στρέφεται ἀμβλεῖα,
Καὶ τόσον ποικιλόνεται, καθόσο μεταβάλλει
Ὁ Βόσπορος εἰς σχήματα πολλὰ τὸ περιγιάλι.
'Σ τὸ περιγιάλι τοῦτο δὲ τῶν θεατῶν τὰ μάτια
Γλυστροῦν 'ς τὰ ποικιλόβαφτα καὶ σπήτια καὶ παλάτια.
Ἄλλ' ἀπ' αὐτὰ θαυμάζονται 'ς τὴν θάλασσαν κτισμένα,
Καὶ ἄλλα 'ς ταῖς πετρόκτισταις ἀκρογιαλιαῖς στημένα.
Εἶν' ὅλα σπήτια τὰ χωριά, κι' εἶν' ὅλος χωριὰ πάλιν
Ὁ Βόσπορος 'ς τὴν ὄχθην του 'στὴν μίαν, κι' 'στὴν ἄλλην.
Πλὴν μεταξὺ 'ς τ' ἀσύγκριτα χωριὰ τοῦ Καταστένου
Τὰ Θεραπειὰ ἔχουν βαθμὸν τὸν πρῶτον τοῦ ἐπαίνου.
Ὁ δροσερὸς ὁ κόρφος τους ὁ μισοφεγγαρένιος
Εἰς πράσινον 'ορίζοντα ἀστράφτει σμαραγδένιος.
Καθὼς ὅλαις αἱ εὔμορφαις μὲ τὰ χρυσὰ μαλιά τους
Στολίζουν τ' ἀλαβάστρινα κι' ὡραῖα μέτωπά τους,
Ὁμοίως καὶ τῶν Θεραπειῶν τὸν κόρφον τριγυρίζουν
Ἄπειροι κῆποι κρεμαστοί, καὶ τὸν καταστολίζουν.

Αὐτὸς δὲ ὁ θαυμάσιος δύο πλευραῖς ἐκτείνει,
Κι' ἀπ' ἕνα ἀκρωτήριον σὰν πύργον 'ς αὐταῖς στήνει.
'Σ αὐταῖς ἐκεῖ μιὰ δροσερὴ δὲν λείπει ποτὲ αὖρα,
Καὶ τῶν καυμάτων συγκερνᾷ τῶν κυνικῶν τὴν λαύρα.
'Εκεῖ, ὡς καὶ οἱ κάτοικοι, οἱ φίλοι Φαναριώταις,
Τὰ Θεραπειά τους τ' ἀγαποῦν σὰν Σπάρτης πατριώταις
Καὶ μεταξύ τους ἄσπονδοι, καὶ μὲ διαφωνίαν,
'Σ τῶν Θεραπειῶν τὸν ἔπαινον φυλάττουν συμφωνίαν.
'Εκεῖ τοὺς δίδει ὁ γιαλὸς χαρίσματα μεγάλα,
Καὶ ἡ ξηρὰ τὰ πλούτη της καὶ τοῦ πουλιοῦ τὸ γάλα.
Τῷ ὄντι εἶν' ἀμίμητη τῶν Θεραπειῶν ἡ θέσις,
Κι' ἀπ' τῶν Μακάρων τὰ νησιὰ κι' ἂν ἦσαι, θὰ τ' ἀρέσῃς.
῞Ο τόπος ὅμως τῆς τρυφῆς καὶ τῆς εὐδαιμονίας,
Φρικτὸν ἔγινε στάδιον μεγάλης διχονοίας.

ΑΛΕΞ. ΡΑΓΚΑΒΗ.

ΕΙΣ ΤΟΝ ΠΑΡΝΑΣΣΟΝ.

῏Ω πόσον μεγαλοπρεπῶς ὁ Παρνασσὸς κοιμᾶται!
Πνοὴ τῆς ἀρχαιότητος ἐπάνω του πλανᾶται,
Διάστερον διάδημα τὰς κορυφάς του στέφει,
Καὶ ἀστραπαὶ τὴν ζώνην του περικυκλοῦν καὶ νέφη.
'Εκεῖ πρὸς τὰ κοιλώματα, ποῦ κρύπτουσι τὰ σκότη,
Τὸ πάλαι ὁ χρυσότοξος θεὸς ἐχρησμοδότει.
Καὶ ἤδη δὲν σᾶς φαίνεται, τὴν λύραν ὁ 'Απόλλων
Πῶς κρούει ἀπὸ τ' οὐρανοῦ τὸν στίλβοντ' αὐτὸν θόλον;
Καὶ ἀντηχοῦν αἱ θεῖαί του χορδαὶ εἰς τὰς καρδίας;
'Ελευθερίας εἰς αὐτὰς δὲν χύνουσι μαντείας;
Ναός της εἶναι τὸ βουνόν· τὰ δένδρα του τὰ μαῦρα,
Αἱ ἄσπιλοι χιόνες του καὶ ἡ ἀγνή του αὖρα,
Καὶ ὅσοι χείμαῤῥοι κρυφοὶ ἀπὸ τοὺς βράχους ῥέουν,
'Ελευθερίαν ὁμιλοῦν, ἐλευθερίαν πνέουν.
Η τυραννία μὲ βαρὺν καὶ βάρβαρόν της πόδα
Τῶν ταπεινῶν πεδίων μας καταπατεῖ τὰ ῥόδα·
'Αλλ' ὅμως ὑπεράνω της ὁ Παρνασσὸς ὁ γέρων
῾Υψοῦται ὑπερήφανος, τὰς κορυφάς του φέρων
Εἰς τὸν χρυσοῦν μας οὐρανὸν, ἐκεῖ ποῦ αἰωνία,
'Εκεῖ, ὅπου ἀμόλυντος οἰκεῖ ἐλευθερία.

ΑΛΕΞ. ΣΟΥΤΣΟΥ.

ΤΑ ΕΡΕΙΠΙΑ ΤΗΣ ΡΩΜΗΣ.

Εἶν' ἑσπέρα· ζωὴ πᾶσα, πᾶσα κίνησις ἐκπνέει.
Τὴν ἀποθανοῦσαν Ῥώμην τῆς νυκτὸς τὸ ἄστρον κλαίει.
Τοῦ Ἁγίου Πέτρου λάμπων καὶ σεληνοφέγγων ὅλος
Εἰς τὰ νῶτα τῶν ἀέρων ἐπικάθηται ὁ θόλος,
Καὶ φρονεῖς, ὡς τὰς μεγάλας κορυφὰς τῶν Ἀπεννίνων,
Ὅτι δάκτυλοι ἐργάτου Θεοῦ ἔπλασαν κ' ἐκεῖνον.
Τύπον τόσου μεγαλείου
Παριστᾷ ὁ Γίγας οὗτος τῶν ναῶν τῆς ὑφηλίου!

Εἰς τὸ Κολοσσαῖον κεῖται, ἀλυσόδετος καὶ τρέμων,
Ὁ τὸν κόσμον ὑποτάξας τῆς ἀρχαίας Ῥώμης δαίμων,
Καὶ σκιαὶ πλανῶνται δύο εἰς τὸ Πάνθεον ὀργίλαι,
Ὑψηλαί, καθὼς ἐκείνου αἱ ὑπερμεγέθεις στῆλαι,
Διὰ τὴν ἐλευθερίαν ἕνας Βροῦτος παιδοφόνος,
Διὰ τὴν ἐλευθερίαν ἄλλος Βροῦτος πατροκτόνος·
Πλὴν μὲ στεναγμοὺς ματαίους,
Πλὴν ματαίως εἰς τὴν Ῥώμην ζητοῦν Ῥώμην καὶ Ῥωμαίους.

Κόσμον μέγαν, ὅςτις ἦτον ἄλλοτε καὶ κατεστράφη,
Ἐνθυμίζουσι τῆς Ῥώμης καὶ ἡ κόνις καὶ οἱ τάφοι.
Τμήματα μαρμάρων κεῖνται εἰς τὸ ἔδαφος ῥιμμένα,
Ὡς εἰς γῆν κοιμητηρίου κόκκαλα διεσπαρμένα.
Εἰς πεδίον μάχης ἦλθεν ὁ Καιρὸς ὁ πανδαμάτωρ
Καὶ ὁ νοῦς ὁ ἀρχιτέκτων ὁ τῆς ὕλης παντοκράτωρ·
Τῆς δὲ πάλης των σημεῖα
Τὰ κολοβωθέντα ταῦτα καὶ ἡμίθαπτα μνημεῖα.

Τὴν μεγάλην κεφαλήν του μὲ τὴν τήβεννον σκεπάσας,
Τῶν φονέων του ὁ Καῖσαρ τὰς πληγὰς ἐδέχθη πάσας,
Μ' αἱματόφυρτον πορφύραν καὶ ἡ Ῥώμη καλυμμένη
Τοὺς τραυματισμοὺς τοῦ χρόνου ἕνα ἕνα ὑπομένει·
Ἡ τὸ πάλαι μέχρι Γάγγου στήλας στήσασα τροπαίων
Συνεστάλη ὅλη τώρα εἰς σωρὸν πετρῶν ἀρχαίων,
Καὶ Νιόβη πετρωθεῖσα
Μὲ θρηνῶδες σχῆμα στέκει, λαῶν τέκνων στερηθεῖσα.

Ἐκ τῶν σωζομένων ὅμως δόμων της καὶ ἀνδριάντων
Ὑποπτεύεις ὅτι πόλις ἦτον ἄλλοτε Γιγάντων,
Κ' ἐννοεῖς ἐκ τοῦ μεγέθους τῶν στοῶν της τῶν ἀρχαίων

Ότι άλλοτε εις ταύτην έζη έθνος βασιλέων.
Έκ τοῦ Κολοσσαίου λέγεις ὅτι πτέρυγας ἁπλόνων
Έφυγεν ὁ νικηφόρος Ἀετὸς τῶν λεγεώνων,
Εἰς τὰ ὕψη τῶν ἀστέρων
Τῆς ἀλύσεως τοῦ κόσμου ἡμιθραύστους κρίκους φέρων.
Ἄσημον ὁ Τίβερίς της βίον ῥέει, καὶ ζῇ μόλις
Ο τὸ πάλαι πλημμυρήσας ἐπὶ τῆς Εὐρώπης ὅλης.

Η ΝΥΝ ΙΤΑΛΙΑ.

Νικητὴς εἰς τὸ Μαρέγγον ἐρασθεὶς τὰ θέλγητρά της,
Ἥρπαζε τὴν Ἀφροδίτην Πραξιτέλους ὁ Γαλάτης,
Καὶ ἀπὸ αὐτοῦ τὰς χεῖρας, ὡς ἀπ' ἐραστοῦ ἀγκάλην,
Ὁ τῆς Γερμανίας Καῖσαρ τὴν θεὰν ἀπέσπα πάλιν.
Μὲ αὐτὴν καὶ εἰς τὸ κάλλος κ' εἰς τὰς χάριτας ὁμοία,
Ἔλαβες ὁμοίαν τύχην, καὶ σὺ Κύπρις Ἰταλία!
Καὶ ἀπὸ ἑνὸς εἰς ἄλλου
Πίπτεις δέσμιος τοὺς κόλπους, ἢ Αὐστριακοῦ ἢ Γάλλου.

Ἔπρεπεν ἀπὸ τὴν φύσιν νὰ πλασθῇς, ὦ Ἰταλία,
Ὀλιγώτερον ὡραία ἢ πλειότερον ἀνδρεία.
Τὰς ὀρέξεις τῶν τυράννων ἢ δὲν ἤθελες φλογίζει,
Ἢ τὸ ἀρειμάνιόν σου αὐτοὺς ἤθελε φοβίζει·
Ἀλλὰ ζώπυρον ὡραῖον αἰωνίων πόθων εἶσαι,
Καὶ κατὰ τοῦ ξένου ξένην δύναμιν ἐπικαλεῖσαι.
Σὲ νικήσουν, ἢ νικήσεις,
Τῶν ἐχθρῶν ἢ βοηθῶν σοὺ μένεις λάφυρον ἐπίσης.

Ῥώμη! μὲ τὴν μάχαιράν σου φόβητρον ἑπτὰ αἰώνων,
Ἡ βασίλισσα τοῦ κόσμου, καὶ ἡ μήτηρ τῶν Κατώνων!
Ῥώμη! μὲ τὰς κλεῖς τοῦ Πέτρου τῶν ἐθνῶν ἐλπὶς καὶ τρόμος,
Ἡ βασίλισσα τοῦ κόσμου, καὶ Χριστοῦ ἡ κληρονόμος!
Ῥώμη! τώρα βασιλέων καὶ λαῶν ὁ γέλως εἶσαι·
Σὲ θρηνεῖ ὁ Τίβερίς σου, καὶ ὡς ἐκκλησία κεῖσαι
Γοτθική, κρημνιζομένη,
Μὲ τοὺς νάρθηκας ἐρήμους, μὲ ῥιμμένα τὰ τεμένη.

Εἰς τὰς χώρας σου ἡ δόξα ἐσιώπησε πρὸ χρόνων·
Φωναὶ μόνον χαλκοστόμων καὶ θρησκευτικῶν κωδώνων
Κλαυθμηραὶ εἰς σὲ δι' ὅλης ἀντηχοῦσι τῆς ἡμέρας,
Καὶ τοῦ Παπισμοῦ μὲ κρότον περιφέρεται τὸ τέρας,
Διαβαῖνον μακροὺς βάλτους, πόλεις, χήρας ἀπὸ δήμους,
Ὡς κωδωνοφόρος δράκων, ὅστις τρέχει τὰς ἐρήμους
Μὲ βροντὴν φρικτῶν σημάντρων
Ἀπὸ ἓν εἰς ἄλλο δάσος, ἀπὸ ἓν εἰς ἄλλο ἄντρον.

Ο ΑΠΟΜΑΧΟΣ ΤΗΣ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΕΠΑΝΑΣΤΑΣΕΩΣ.

Εἰς τὸν γέρον Ὄλυμπόν μας, κοντὰ 'ς ἕνα κυπαρίσσι
Ἕνας γέρος Ῥουμελιώτης
Μὲ τοὺς φίλους του τὸ βράδυ κάθησε νὰ τραγουδήσῃ.
Τῆς πατρίδος στρατιώτης,

Ἑπτά, ἔλεγ', ἑπτὰ χρόνους μὲ καρδιὰν πάντοτε νέαν
Βάσταξα καὶ στὸ Δερβένι καὶ στὸν κάμπον τὴν σημαίαν!
Ἐνθυμᾶσθε, σύντροφοί μου, ἐνθυμᾶσθε τοὺς καλούς μας,
Τοὺς ἡρωϊκοὺς καιρούς μας;

Ἐνθυμᾶσθε, τοῦ Χουρσίτη αἱ τριάντα χιλιάδες,
Μιὰ μιὰ ὅλαις διαλεκταῖς,
Ὅταν γέμισαν τοῦ Ἄργους ταῖς μεγάλαις πεδιάδαις
Μ' ἀστραπαῖς καὶ μὲ βρονταῖς;

Ἐνθυμᾶσθε μὲ τί θάῤῥος ἐπιασθήκαμε στὰ χέρια
Μὲ δρεπάνια, μὲ κοντάρια καὶ μὲ ξύλ' ἀντὶς μαχαίρια;
Ἐνθυμᾶσθε, σύντροφοί μου, ἐνθυμᾶσθε τοὺς καλούς μας,
Τοὺς ἡρωϊκοὺς καιρούς μας;

Ἐνθυμᾶσθε, τῶν Σκοδριάνων σὰν μᾶς πλάκωσε τὸ πλῆθος,
Πῶς εὐθὺς στὸ Καρπενῆσι
Ετρεξεν ὁ Μπότσαρής μας, καὶ μὲ τ' ἄφοβό του στῆθος
Πρόφθασε νὰ τοὺς σκορπίσῃ;

Ἐνθυμᾶσθε τῆς πληγῆς του πῶς μᾶς ἔκρυφτε τὸ αἷμα;
Τί καρδιὰ μᾶς ἔδιδ' ὅλους μὲ τὸ ὕστερό του βλέμμα;
Ἐνθυμᾶσθε, σύτροφοί μου, ἐνθυμᾶσθε τοὺς καλούς μας,
Τοὺς ἡρωϊκοὺς καιρούς μας;

Ἐνθυμᾶσθε, ἀπὸ Τούρκους σὰν σκεπάσθησαν οἱ λόγγοι
Τῆς ἀνδρείας Ῥούμελής μας,
Καὶ βαστοῦσε ὁ Ἀράπης σφαλιστοὺς στὸ Μισολόγγι
Τὰ παιδιά τοὺς γονεῖς μας;

Ἐνθυμᾶσθε, εἰς τὰ μάτια τῆς σκληρῆς Εὐρώπης ὅλης
Πῶς ἀνέβηκεν ὡς τ' ἄστρα τοῦ Μισολογγιοῦ ἡ πόλις;
Ἐνθυμᾶσθε, σύντροφοί μου, ἐνθυμᾶσθε τοὺς καλούς μας,
Τοὺς ἡρωϊκοὺς καιρούς μας;

Ενθυμᾶσθ', ὁ Καραΐσκος μὲ τρακόσιους διαλεκτούς του
Ὅταν ἦλθε στὰς Ἀθήνας,

Πῶς τοῦ Κιουταχῆ ἐχάθη κ' ἡ καρδιά του καὶ ὁ νοῦς του;
Δὲν ἀπέρασ' ἕνας μῆνας,

Καὶ ἡ 'Ρούμελη σηκώθη, κ' ἔγιν' ὅλη ἕνα σῶμα,
Κ' ἐκοκκίνισ' ἀπὸ αἷμα τῆς 'Αράχοβας τὸ χῶμα.
'Ενθυμᾶσθε, σύντροφοί μου, ἐνθυμᾶσθε τοὺς καλούς μας,
Τοὺς ἡρωϊκοὺς καιρούς μας;

Χωρὶς πόλεις, χωρὶς κάστρα, ξεσχησμένοι, πεινασμένοι,
Καὶ μὲ διψασμένο στόμα,
Νεκρωμένοι ἀπὸ τύφο, ἀπὸ βόλια πληγωμένοι
Καὶ χλωμοὶ ὡσὰν τὸ χῶμα.

Εἰς τὸν οὐρανὸν τὰ μάτια εἴχαμ' ὅλοι γυρισμένα,
Πλὴν ποτὲ εἰς τοὺς τυράννους δὲν ἐκλίναμεν αὐχένα.
'Ενθυμᾶσθε, σύντροφοί μου, ἐνθυμᾶσθε τοὺς καλούς μας,
Τοὺς ἡρωϊκοὺς καιρούς μας;

ΠΡΟΣ ΤΟΝ ΒΑΣΙΛΕΑ ΤΗΣ ΕΛΛΑΔΟΣ, ΟΘΩΝΑ. 1833.

(ΑΠΟΣΠΑΣΜΑ.)

'Η 'Ελλὰς μετὰ δουλείαν, βασιλεῦ, πολλῶν αἰώνων
μετὰ σοῦ ἀνέβη πάλιν εἰς τῆς δόξης της τὸν θρόνον.
Δούλη χθὲς, ἰδοὺ λαμβάνει βασιλίσσης λαμπρὸν στέμμα,
καὶ καλύπτει μὲ πορφύραν τῶν τραυμάτων της τὸ αἷμα.
Σ' ἐμβιβάζουν εἰς τὴν γῆν μας μοναρχῶν μεγάλων στόλοι·
ἔρχεσαι... κ' ἐνώπιόν σου οἱ λαοὶ κινοῦνται ὅλοι.
"Ολοι σὲ πανηγυρίζουν... ἄεργος θὰ στέκω μόνος;
Βασιλεῦ, σὲ φέρω δάφνας δροσερὰς τοῦ 'Ελικῶνος·

'Ω! τί στάδιον ὡραῖον, ὤ! τί μέγα ἔχεις μέλλον!
Μεταξὺ τῶν βασιλέων ἄστρον εἶσαι ἀνατέλλον.
Νέος, ἄρχεις Κράτος νέον καὶ ἀνήλικον ἀκόμα·
μὲ τὸ σῶμά σου θ' αὐξήσῃ καὶ τοῦ Κράτους σου τὸ σῶμα.
Τῆς μεγάλης μοναρχίας τοῦ μεγάλου Κωνσταντίνου
εἶσ' ὁ μόνος κληρονόμος καὶ διάδοχος ἐκείνου.

'Ηγεμὼν 'Ελλάδος, χαῖρε! Κρατεῖς σκῆπτρον βασιλέως
'ς τὴν 'Ελλάδα, ἥτις δίδει μέγα ὄνομα καὶ κλέος.
Δύνασαι νὰ γένῃς μέγας, τ' ὄνομά σου συνενώνων
μὲ τ' ἀθάνατα ἐκεῖνα τῶν Λυκούργων καὶ Σολώνων.

ΠΑΝΑΓ. ΣΟΥΤΣΟΥ.

ΕΙΣ ΤΟΝ ΘΕΟΝ.

Θεέ! ὑμνεῖ τὴν δόξαν σου ἡ νὺξ καὶ ἡ ἡμέρα.
Μὲ ἄνθη ἔστρωσας τὴν γῆν, μὲ ἄστρα τὸν αἰθέρα.
Ἀσύμφωνοι τόσοι λαοὶ σὲ προσκυνοῦν συμφώνως·
Ποικίλαι γλῶσσαι χίλιαι σὲ συνυμνοῦν συγχρόνως.
Τὸ πᾶν ἀμέτρητος μετρᾷς, ἀόριστος ὁρίζεις,
Τὸ πᾶν ἀόρατος ὁρᾷς, ἀγνώριστος γνωρίζεις.

Τὸ φῶς ὑπάρχει σῶμά σου,
Ὁ ἥλιος δὲ ὄμμα σου,
Ὁ κεραυνὸς φωνή σου.
Τὸ ἄπειρον διάστημα
Τὸ μέγα σου ἀνάστημα,
Καὶ ὁ αἰὼν στιγμή σου.

Δύναται ὁ δάκτυλός σου
Ὡς μοχλὸς τὴν γῆν νὰ σείσῃ,
Καὶ τὸ κοῖλον τῆς χειρός σου
Τὼς Ὠκεανοὺς νὰ κλείσῃ·

Μὲ πνοήν σου μίαν σβύνεις
Τῶν ἀστέρων τοὺς φανούς,
Καὶ μ' ἓν μόνον νεῦμα κλίνεις,
Πρὸς τὴν γῆν τοὺς οὐρανούς.

ΑΙ ΣΚΙΑΙ.

Εἶσθε σεῖς ὁποῦ τὴν νύκτα, ὅταν ἄνεμος χειμῶνος,
Τὸ παράθυρόν μου σείῃ,
Καὶ μὲ χεῖρας σταυρωμένας τοὺς αἰθέρας βλέπω μόνος,
Καὶ τὸ ὄμμα μου δακρύῃ,
Εἶσθε σεῖς σκιαὶ τῶν πρώτων στρατηγῶν μας καὶ προμάχων,
Καὶ ὠχραὶ κ' αἱματωμέναι καταβαίνετ' ἐκ τῶν βράχων!

Διατὶ τὸ πρόσωπόν σας ἔχει τι ἀρχαϊκὸν,
Καὶ γλυκὺν ἐμπνέει πόθον ἡ ἀρχαία σας εἰκών;
Φίλοι μου τῶν στρατοπέδων! πόσον μεταβεβλημένους

Σᾶς εὑρίσκω, καὶ συγχρόνως κατηφεῖς καὶ τεθλιμμένους!
Τί ἐγίνετε;... ποῦ ἦσθε!... πόσα ἔτη δὲν σᾶς εἶδα
Εἰς τὴν φίλην μας πατρίδα!

Ἄνθος ἱερὸν ἡρώων! τῆς ἐλευθερίας θῦμα!
Μάρτυρές μας μετὰ δόξης καταβάντες εἰς τὸ μνῆμα!
Μὴν ἐπέσατε γενναίως, ἄλλην τρέφοντες ἐλπίδα!
Ἐζητεῖτε νὰ ἰδῆτε λαμπροτέραν τὴν πατρίδα,
Καὶ τὸ μέτωπόν σας τώρα λύπης σύννεφον καλύπτει,
Καὶ τὸ δάκρυόν σας πίπτει;

Ἐνθυμεῖσθε τὰς μεγάλας τοῦ ἀγῶνός μας ἡμέρας;
Ἥλιος ἔφεγξεν ἄλλας εἰς τὸν κόσμον λαμπροτέρας;
Τῆς ἀρχαίας ἱστορίας καὶ τῶν παλαιῶν αἰώνων
Δύο θαύματα ὑπῆρξαν ἡ Ἑλλὰς κ' ἡ Ῥώμη μόνον·
Δύο θαύματα καὶ τούτων τῶν καιρῶν εἶναι τῶν νέων
Ἡ Ἑλλάς, κι' ὁ Ναπολέων.

Τί ἀπέγειναν, ὦ φίλοι, αἱ ἡμέραι μας αἱ τότε!
Ποῦ αἱ δόξαι μας αἱ πρῶται;
Ὡς ἀντανακλῶν καθρέπτης τὰς ἡλιακὰς ἀκτίνας,
Ἡ ψυχή μας λάμψις ὅλη τὰς στιγμὰς ἦτον ἐκείνας;
Κ' ἡ λαμπρά μας εὐτυχία ἦτον νῆμα ἐκ χρυσίου,
Κ' ἔπλεκε τὴν ἀλυσίδα χρυσῆν ὅλου μας τοῦ βίου.

Ἀλλ' εἰς τοὺς ψαλμούς μου, φίλοι! τέρπεσθε κ' ἐνθουσιᾶτε·
Μὲ κυκλοῦτε, καὶ βοᾶτε·....
Χαίρετε! Ὀδυσσεῦ! Γούρα! Παπαφλέσσα! Κυριακούλη!
Βότσαρη καὶ Ὑψηλάντη! Καραΐσκε καὶ Μιαούλη!
Ἔσχεσθε... καὶ τὴν κιθάραν κρούοντες τοῦ ποιητοῦ σας,
Γύρω μου ἐπικαλεῖσθε τὰς ἐπικηδείους Μούσας.

Ο ΜΙΑΟΥΛΗΣ ΝΕΚΡΟΣ.

Δὲν ἀπέθανεν, ὁπόταν ἔκαιεν εἰς τὴν Μεθώνην
Ἕνα στόλον μετὰ κρότου,
Καὶ δὲν ἔλαβε τὴν τέφραν τῆς πυρᾶς λευκὴν σινδόνην,
Οὔτε ξυλοκράββατόν του στέλεχος ἑνὸς δικρότου·

Ἀλλ' εἰς τὴν ἐσχάτην ὥραν πόσην ἔδειξεν ἀνδρίαν!
Πρὸς τὸν θάνατον ἐστράφη,
Καὶ τοῦ Χάρωνος τὸ πλοῖον εἶδε μ' ὅσην ἀφοβίαν
Ἔβλεπε εἰς τὸν ἀγῶνα τῶν ἐχθρῶν τὰ πυκνὰ σκάφη.

Τὸν Μονάρχην τῆς Ἑλλάδος εἰς τὰ ἔσχατά του πλέον
Μὲ καρδίας εἶδε πόνον,
Περὶ νόμων ἐλευθέρων τὸν ὡμίλησεν ἐκπνέων,
Καὶ τοῦ ἔδωκε τὴν χεῖρα, ἥτις ἔπλασε τὸν θρόνον.

Εἰς τὰς Πάτρας ὅταν πρώτην ναυμαχίαν ἐπεχείρει
Φοβερὰν ἐκ τοῦ συστάδην,
Καὶ μετέβαλλον αἱ βόμβαι τοῦ πολεμικοῦ Ταχίρη
Τὴν αὐγὴν εἰς νύκτα μαύρην καὶ τὸν οὐρανὸν εἰς ᾅδην,

Ἀντεστάθη αὐτὸς μόνος καὶ μ' ἓν πλοῖον εἰς τρεῖς στόλους,
Εἰς δειλὰς φωνὰς μὴ κλίνων,
Μὲ χαλκὸν κεραυνοβόλον ἀπειλῶν τοὺς φίλους ὅλους,
Καὶ μὲ χεῖρα ῥωμαλέαν τὸ πηδάλιον εὐθύνων.

Τώρα κεῖται... γεγραμμέναι πόσαι ἡμιθέου πράξεις
Εἰς τὸ μέγα μέτωπόν του!
Ὦ ἐχθρέ, χωρὶς νὰ τρέμῃς, τώρα μόνον νὰ κυττάξῃς
Τώρα μόνον κατὰ πρῶτον δύνασαι τὸ πρόσωπόν του!

Ἔπεσες, ὦ πρῶτε στύλε τοῦ ἑλληνικοῦ ἀγῶνος,
Καὶ ὁ θάνατος ἁρπάζει
Ἕνα ἕνα τοὺς προμάχους τῆς πατρίδος μας ἀπόνως,
Καὶ ἡ δόξα μένει χήρα, καὶ ὁ ξένος τὸ καγχάζει.

Μὴ γελᾷς, ὦ φυλὴ νέα, καὶ εἰς τὸν ἀγῶνα ξένη·
Τοῦ ἀγῶνός μας μνημεῖον
Μὲ τὸ ξίφος τοῦ θανάτου καὶ κἂνεν ἂν δὲν μᾶς μένῃ,
Θάπτεται τῆς ἱστορίας τὸ ἀθάνατον βιβλίον;

Θάπτεσαι εἰς τὴν ἀκτήν μας, 'ς τὸ τεθρυλλημένον μνῆμα
Τοῦ λαμπροῦ Θεμιστοκλέους·
Ἡ σκιά σου θέλει βλέπει μὲ χαρὰν τὸ λευκὸν κῦμα,
Στάδιον τοῦ ἰδικοῦ σου καὶ τοῦ ἰδικοῦ του κλέους.

Καραΐσκε καὶ Μιαούλη! πρῶτοι καὶ οἱ δύο ζῶντες
Πρῶτοι τῶν ἡρώων εἶσθε·
Καὶ εἰς μίαν παραλίαν σήμερον ἀποθανόντες
Ἐν μιᾷ τιμῇ καὶ δόξῃ γείτων εἷς τοῦ ἄλλου κεῖσθε.

Μετὰ τὴν μεγάλην γένναν καὶ τῶν δύο σας ἐπίσης
Ἀπὸ τοὺς πολλοὺς ἀγῶνας
Τὰς μεγάλας της δυνάμεις ἐξαντλήσασα ἡ φύσις,
Τοὺς ὁμοίους ὑμῶν θέλει ἀναδώσει μετ' αἰῶνας.

Εἰς αἰώνων περιόδους, τοῦ αἰθέρος ὁδοιπόροι.
Παρομοίως οἱ κομῆται
Φαίνονται μὲ χρυσᾶ ἴχνη, φλογεροὶ καὶ φωτοφόροι,
Καὶ ἡ γῆ τὸν ἐρχομόν των καὶ θαυμάζει καὶ φοβεῖται.

Ι. Δ. ΚΑΡΑΤΣΟΥΤΣΑ.

ΤΑ ΠΑΝΕΛΛΗΝΙΑ. 1842.

(ΑΠΟΣΠΑΣΜΑ.)

Μὲ τοῦ Παρνασσοῦ τὴν δάφνην, τὴν ὁποίαν δὲν μαραίνει
Ἡ πνοή, χειμῶνος ὥραν, τοῦ βοῤῥᾶ ἡ παγωμένη,
Σήμερον τὴν ἐλευθέραν βάρβιτόν μου θέλω στέψει,
Καὶ πρὸς ὕμνον τῆς Ἑλλάδος θέλω τὴν φωνήν μου στρέψει.
Ὦ! εὐδαίμων, ἐὰν κρούσω τὰς χορδὰς αὐτῆς ἀπταίστως,
Καὶ ὁ φθόγγος μου ἠχήσῃ εἰς τὰ ὦτα εὐαρέστως,
Κ' εἰς τὸν νέον ἀοιδόν της
Ἡ Πατρὶς εὐγνώμων ῥίψῃ βλέμμα ἓν εὐνοϊκόν της.

Φέρει ἔτι βαρυτάτου πένθους ἡ Ἑλλὰς ἐσθῆτα,
Καὶ τὴν κόμην τίλλει ἔτι, κλαίουσα τὸν Ἄρην Κρῆτα.
Ὅταν ἔτρεξεν ἐκεῖνος εἰς τῆς μάχης τὸ πεδίον,
Ῥόπαλον τυραννοκτόνον εἰς τὴν δέξιάν του σείων,
Τὸ λαμπρὸν ἐξαίφνης φάος τοῦ ἡλίου ἐσκοτίσθη,
Ὅλη ἀπὸ θεμελίων μέχρι κορυφῶν ἐσείσθη
Ἡ Διὸς καθέδρα Ἴδη,
Καὶ τὸ μέτωπόν της εἶδον ἀστραπὰς νὰ διαδίδῃ.

Ἥπτοντο τοῦ πολιοῦ των μετὰ θλίψεως γενείου,
Καὶ ἠπόρουν οἱ ἀρχαῖοι Σύμβουλοι τοῦ Διβανίου,
Πῶς νὰ σβέσωσι τῆς Κρήτης τὸν καιόμενον κρατῆρα.
Ἀρωγὸν αἱ Κυβερνήσεις ἔδωκαν εἰς τούτους χεῖρα,
Δὲν ἠμέλησαν κἀμμίαν ἀπειλήν, κανένα δόλον.
Καὶ ὢ θρῆνος! καὶ ὢ γέλως! μεταξὺ τῶν ἄλλων ὅλων
Ἔκραξεν ὁ τῆς Ἑλλάδος
Πρόξενος· «τὰ ὅπλα, Κρήτη, εἰς τὸν τύραννον παράδος!»

Τί λοιπόν! ὁ Ἕλλην, πλήρης πατριωτισμοῦ τοιούτου,
Ἀπαθὴς τὴν καταδίκην ἔβλεπε τοῦ ἀδελφοῦ του;
Τὸ φλογίζον τὴν ψυχήν του πῦρ ἐκεῖνο κατεσβέσθη;

Τὸ ἀρχαϊκὸν ἐκεῖνο φρόνημά του ἀπωλέσθη;
Δὲν ἐθλάσθησαν αἱ πλάκες τῶν μνημείων, καὶ ἀθρόον
Αἱ σκιαὶ ξιφηφοροῦσαι δὲν ἐξῆλθον τῶν ἡρώων,
Καὶ, περιπολοῦσαι ὅλην
Τὴν Ἑλλάδα, δὲν παρώρμων πᾶσαν κώμην, πᾶσαν πόλιν;

Τὸ πῦρ ὄχι! δὲν ἐσβέσθη τῆς Ἑλληνικῆς καρδίας·
Μένει τὸ αὐτὸ καὶ θέλει μένει μέχρι συντελείας.
Ἡ δουλεία, παντὸς ἄλλου διαστρέφουσα τὰ ἤθη,
Μόνον νὰ ἐξαχρειώσῃ τὸν Γραικὸν δὲν ἐνδυνήθη·
Ἀλλ' ἀνάθεμα εἰς ὅσους τοῦ δεσμεύουσι τὰς χεῖρας,
Καὶ τοῦ κλείουσι τῆς Δόξης τὰς ἀδαμαντίνους θύρας!
Εἴθε ὅλων τῶν Ἑλλήνων
Ἡ ἀρὰ νὰ ἦναι μάστιξ Ἐριννύος κατ' ἐκείνων!

Ἡ εὐφρόσυνος ὁπότε ἀγγελία ἦλθεν, ὅτι
Ἐπανέστης, Κρήτη, ὅλος ὁ λαὸς ἐχειροκρότει,
Αἱ γυναῖκες καὶ οἱ παῖδες ὑπὸ τῆς χαρᾶς ἐσκίρτων,
Ὑπὲρ σοῦ εἰς τὰς εἰκόνας ἀναθήματα ἐξήρτων.
Πλὴν καὶ αὕτη τῶν Ἑλλήνων ἡ εὐχὴ δὲν ἐπληρώθη,
Τῶν ἐχθρῶν τοῦ ἔθνους ὅλοι ἐπληρώθησαν οἱ πόθοι·
Ἡ προδότρια κακία
Ὑπερίσχυσε, καὶ τώρα κεῖσαι, Κρήτη, πεπτωκεῖα.

ΑΘΑΝ. ΧΡΙΣΤΟΠΟΥΛΟΥ.

ΘΕΛΗΣΙΣ.

Πλοῦτον δὲν θέλω,
Δόξαν δὲν θέλω,
Οὔτ' ἐξουσίαν
Ποτὲ καμμίαν.
Δὲν θέλω γνῶσιν,
Οὔτε κἂν τόσην,
Ὅσ' εἶν' τοῦ ψύλλου
Κ' ὅσ' εἶν' τοῦ ξύλου.
Τοῦτες αἱ κρύες
Αἱ φαντασίες,
Ὅσο εὐφραίνουν,
Τόσο πικραίνουν.

Θέλω ειρήνην,
Ψυχῆς γαλήνην,
Χόρους Ἐρώτων,
Τρέλλαις καὶ κρότον.
Θέλω τραγούδια,
Κήπους, λουλούδια,
Καὶ χωρατάδαις
'σταῖς πρασινάδαις.
Τοῦτα λατρεύω,
Τοῦτα ζηλεύω,
Κ' εἰς τοῦτ' ἀπάνω.
Θέλ' ν' ἀπαιθάνω.

ΠΟΘΟΣ.

Ἂς γένουμουν καθρέπτης!
Νὰ βλέπεσαι 'ς ἐμένα,
Κ' ἐγὼ νὰ βλέπω πάντα,
Τὸ κάλλος σου κ' ἐσένα.

Ἂς γένουμουν χτενάκι!
Σιγὰ σιγὰ ν' ἀρχίζω
Νὰ σχίζω τὰ μαλλιά σου,
Νὰ σ' τὰ συχνοχτενίζω.

Ἂς εἶμουν ἀεράκης!
Καὶ ὅλος νὰ κινήσω,
'ς τὰ στήθη σου νὰ πέσω,
Γλυκὰ νὰ τὰ φυσήσω.

Ἂς εἶμουν τέλος ὕπνος!
Νὰ ἔρχωμαι τὸ βράδι,
Νὰ δένω τὰ γλυκά σου
Ματάκια 'ς τὸ σκοτάδι.

Q. HORATIUS FLACCUS.

AD THALIARCHUM.

Vides, ut alta stet nive candidum
Soracte, nec iam sustineant onus
silvae laborantes, geluque
flumina constiterint acuto.

Dissolve frigus, ligna super foco
large reponens, atque benignius
deprome quadrimum Sabina,
o Thaliarche, merum diota.

Permitte divis cetera: qui simul
stravere ventos aequore fervido
deproeliantes, nec cupressi
nec veteres agitantur orni.

Quid sit futurum cras, fuge quaerere et
quem sors dierum cumque dabit, lucro
appone; nec dulces amores
sperne puer, neque tu choreas,

donec virenti canities abest
morosa. Nunc et campus et areae,
lenesque sub noctem susurri
composita repetantur hora,

nunc et latentis proditor intimo
gratus puellae risus ab angulo,
pignusque dereptum lacertis,
aut digito male pertinaci.

AD SODALES.

Nunc est bibendum, nunc pede libero
pulsanda tellus: nunc Saliaribus
ornare pulvinar deorum
tempus erat dapibus, sodales.

Antehac nefas, depromere Caecubum
cellis avitis, dum Capitolio
regina dementes ruinas
funus et imperio parabat

contaminato cum grege turpium
morbo virorum, quidlibet impotens
sperare, fortunaque dulci
ebria. Sed minuit furorem

vix una sospes navis ab ignibus;
mentemque lymphatam Mareotico
redegit in veros timores
Caesar, ab Italia volantem

remis adurgens, accipiter velut
molles columbas, aut leporem citus
venator in campis nivalis
Haemoniae, daret ut catenis

fatale monstrum: quae, generosius
perire quaerens, nec muliebriter
expavit ensem, nec latentes
classe cita reparavit oras;

ausa et iacentem visere regiam
vultu sereno, fortis et asperas
tractare serpentes, ut atrum
corpore combiberet venenum;

deliberata morte ferocior:
saevis Liburnis scilicet invidens,
privata deduci superbo
non humilis mulier triumpho.

IN ARBOREM, CUIUS CASU REPENTINO PAENE OPPRESSUS FUERAT.

Ille et nefasto te posuit die,
quicumque primum, et sacrilega manu
produxit, arbos, in nepotum
perniciem, opprobriumque pagi;

illum et parentis crediderim sui
fregisse cervicem, et penetralia
sparsisse nocturno cruore
hospitis; ille venena Colcha,

et quidquid usquam concipitur nefas,
tractavit, agro qui statuit meo
te triste lignum, te caducum
in domini caput immerentis.

Quid quisque vitet, numquam homini satis
cautum est in horas. Navita Bosporum
Poenus perhorrescit, neque ultra
caeca timet aliunde fata;

miles sagittas et celerem fugam
Parthi; catenas Parthus et Italum
robur: sed improvisa leti
vis rapuit rapietque gentes.

Quam paene furvae regna Proserpinae
et iudicantem vidimus Aeacum,
sedesque discretas piorum, et
Aeoliis fidibus querentem

Sappho puellis de popularibus;
et te sonantem plenius aureo,
Alcaee, plectro dura navis,
dura fugae mala, dura belli.

Utrumque sacro digna silentio
mirantur umbrae dicere; sed magis
pugnas et exactos tyrannos
densum humeris bibit aure vulgus.

Quid mirum? ubi illis carminibus stupens
demittit atras bellua centiceps
aures, et intorti capillis
Eumenidum recreantur angues;

quin et Prometheus et Pelopis parens
dulci laborum decipitur sono:
nec curat Orion leones
aut timidos agitare lyncas.

DE VARIIS HOMINUM STUDIIS.

Odi profanum vulgus et arceo:
favete linguis: carmina non prius
audita Musarum sacerdos
virginibus puerisque canto.

Regum timendorum in proprios greges,
reges in ipsos imperium est Iovis,
clari Giganteo triumpho,
cuncta supercilio moventis.

Est ut viro vir latius ordinet
arbusta sulcis; hic generosior
descendat in Campum petitor;
moribus hic meliorque fama

contendat; illi turba clientium
sit maior: aequa lege necessitas
sortitur insignes et imos;
omne capax movet urna nomen.

Destrictus ensis cui super impia
cervice pendet, non Siculae dapes
dulcem elaborabunt saporem,
non avium citharaeque cantus

somnum reducent. Somnus agrestium
lenis virorum non humiles domos
fastidit umbrosamque ripam,
non Zephyris agitata Tempe.

Desiderantem quod satis est, neque
tumultuosum sollicitat mare,
nec saevus Arcturi cadentis
impetus aut orientis Hoedi:

non verberatae grandine vineae,
fundusque mendax, arbore nunc aquas
culpante, nunc torrentia agros
sidera, nunc hiemes iniquas.

Contracta pisces aequora sentiunt
iactis in altum molibus: huc frequens
caementa demittit redemtor
cum famulis, dominusque terrae

fastidiosus: sed Timor et Minae
scandunt eodem, quo dominus; neque
decedit aerata triremi, et
post equitem sedet, atra Cura.

Quod si dolentem nec Phrygius lapis
nec purpurarum sidere clarior
delenit usus, nec Falerna
vitis, Achaemeniumque costum,

cur invidendis postibus et novo
sublime ritu moliar atrium?
cur valle permutem Sabina
divitias operosiores?

P. OVIDIUS NASO.

PENELOPE ULIXI.

Hanc tua Penelope lento tibi mittit, Ulixe.
Nil mihi rescribas: attamen ipse veni.
Troia iacet certe, Danais invisa puellis:
Vix Priamus tanti totaque Troia fuit.
O utinam tunc, cum Lacedaemona classe petebat,
Obrutus insanis esset adulter aquis!
Non ego deserto iacuissem frigida lecto,
Nec quererer tardos ire relicta dies:
Nec mihi, quaerenti spatiosam fallere noctem,
Lassaret viduas pendula tela manus.
Quando ego non timui graviora pericula veris?
Res est solliciti plena timoris amor.
In te fingebam violentos Troas ituros:
Nomine in Hectoreo pallida semper eram.
Si quis Antilochum narrabat ab Hectore victum;
Antilochus nostri causa timoris erat:

Sive Menoetiaden falsis cecidisse sub armis;
Flebam, successu posse carere dolos.
Sanguine Tlepolemus Lyciam tepefecerat hastam
Tlepolemi leto cura novata mea est.
Denique, quisquis erat castris iugulatus Achivis,
Frigidius glacie pectus amantis erat.
Sed bene consuluit casto Deus aequus amori.
Versa est in cinerem sospite Troia viro.
Argolici rediere duces: altaria fumant:
Ponitur ad patrios barbara praeda Deos.
Grata ferunt nymphae pro salvis dona maritis:
Illi victa suis Troïa Fata canunt.
Mirantur iustique senes trepidaeque puellae:
Narrantis coniux pendet ab ore viri.
Atque aliquis posita monstrat fera proelia mensa,
Pingit et exiguo Pergama tota mero.
Hac ibat Simoïs; hic est Sigeïa tellus;
Hic steterat Priami regia celsa senis.
Illic Aeacides, illic tendebat Ulixes:
Hic lacer admissos terruit Hector equos.
Omnia namque tuo senior te quaerere misso
Retulerat nato Nestor: at ille mihi.
Retulit et ferro Rhesum Dolonaque caesos:
Utque sit hic somno proditus, ille dolo.
Ausus es, o nimium nimiumque oblite tuorum,
Thracia nocturno tangere castra dolo;
Totque simul mactare viros, adiutus ab uno.
At bene cautus eras et memor ante mei.
Usque metu micuere sinus; dum victor amicum
Dictus es Ismariis isse per agmen equis.
Sed mihi quid prodest vestris disiecta lacertis
Ilios et, murus quod fuit ante, solum:
Si maneo, qualis, Troia durante, manebam;
Virque mihi, demto fine carendus, abes:
Diruta sunt aliis, uni mihi Pergama restant;
Incola captivo quae bove victor arat.
Iam seges est, ubi Troia fuit, resecandaque falce
Luxuriat Phrygio sanguine pinguis humus.
Semisepulta virum curvis feriuntur aratris
Ossa: ruinosas occulit herba domos.
Victor abes; nec scire mihi, quae causa morandi,
Aut in quo lateas ferreus orbe, licet.
Quisquis ad haec vertit peregrinam littora puppim,
Ille mihi de te multa rogatus abit.
Quamque tibi reddat, si te modo viderit usquam
Traditur huic digitis charta notata meis.

Nos Pylon, antiqui Neleïa Nestoris arva,
Misimus: incerta est fama remissa Pylo.
Misimus et Sparten. Sparte quoque nescia veri,
Quas habitas terras, aut ubi lentus abes.
Utilius starent etiam nunc moenia Phoebi,
(Irascor votis heu levis ipsa meis!)
Scirem ubi pugnares, et tantum bella timerem;
Et mea cum multis iuncta querela foret.
Quid timeam ignoro: timeo tamen omnia demens;
Et patet in curas area lata meas.
Quaecunque aequor habet, quaecunque pericula tellus,
Tam longae causas suspicor esse morae.
Haec ego dum stulte meditor, (quae vestra libido est)
Esse peregrino captus amore potes.
Forsitan et narres, quam sit tibi rustica coniux;
Qua tantum lanas non sinit esse rudes.
Fallar; et hoc crimen tenues vanescat in auras:
Neve, revertendi liber, abesse velis.
Me pater Icarius viduo discedere lecto
Cogit, et immensas increpat usque moras.
Increpet usque licet: tua sum, tua dicar oportet.
Penelope coniux semper Ulixis ero.
Ille tamen pietate mea precibusque pudicis
Frangitur, et vires temperat ipse suas.
Dulichii Samiique, et, quos tulit alta Zacynthos,
Turba ruunt in me luxuriosa, proci:
Inque tua regnant, nullis prohibentibus, aula.
Viscera nostra, tuae dilaniantur opes.
Quid tibi Pisandrum Polybumque Med ontaque dirum,
Eurymachique avidas Antinoique manus,
Atque alios referam, quos omnes turpiter absens
Ipse tuo partis sanguine rebus alis?
Irus egens, pecorisque Melanthius actor edendi,
Ultimus accedunt in tua damna pudor.
Tres sumus imbelles numero; sine viribus uxor,
Laërtesque senex Telemachusque puer.
Ille per insidias paene est mihi nuper ademtus;
Dum parat invitis omnibus ire Pylon.
Di, precor, hoc iubeant, ut euntibus ordine Fatis
Ille meos oculos comprimat, ille tuos.
Hoc faciunt custosque boum longaevaque nutrix,
Tertius, immundae cura fidelis harae.
Sed neque Laërtes, ut qui sit inutilis annis,
Hostibus in mediis regna tenere valet.
Telemacho veniet (vivat modo) fortior aetas:
Nunc erat auxiliis illa tuenda patris.

Nec mihi sunt vires inimicos pellere tectis.
Tu citius venias portus et aura tuis.
Est tibi sitque, precor, natus, qui mollibus annis
In patrias artes erudiendus erat.
Respice Laërten: ut iam sua lumina condas,
Extremum Fati sustinet ille diem.
Certe ego, quae fueram, te discedente, puella,
Protinus ut redeas, facta videbor anus.

C. VALERIUS CATULLUS.

AD SIRMIONEM PENINSULAM.

Peninsularum, Sirmio, insularumque
Ocelle, quascunque in liquentibus stagnis,
Marique vasto fert uterque Neptunus:
Quam te libenter, quamque laetus inviso!
Vix mi ipse credens Thyniam atque Bithynos
Liquisse campos, et videre te in tuto.
O quid solutis est beatius curis?
Cum mens onus reponit, ac peregrino
Labore fessi venimus larem ad nostrum,
Desideratoque acquiescimus lecto.
Hoc est, quod unum est pro laboribus tantis.
Salve, o venusta Sirmio, atque hero gaude:
Gaudete vosque, Lydiae lacus undae:
Ridete, quidquid est domi cachinnorum.

LUCTUS IN MORTE PASSERIS.

Lugete, o Veneres Cupidinesque,
Et quantum est hominum venustiorum!
Passer mortuus est meae puellae,
Passer, deliciae meae puellae,
Quem plus illa oculis suis amabat:
Nam mellitus erat, suamque norat
Ipsam tam bene, quam puella matrem:
Nec sese a gremio illius movebat;
Sed circumsiliens modo huc, modo illuc,

Ad solam dominam usque pipilabat.
Qui nunc it per iter tenebricosum,
Illuc, unde negant redire quemquam.
At vobis male sit, malae tenebrae
Orci, quae omnia bella devoratis:
Tam bellum passerem mihi abstulistis.
O factum male! O miselle passer,
Tua nunc opera meae puellae
Flendo turgiduli rubent ocelli.

SEXTUS AURELIUS PROPERTIUS.

Eleg. XVII. Lib. I.

Et merito, quoniam potui fugisse puellam,
Nunc ego desertas alloquor halcyonas.
Nec mihi Cassiope solito visura carinam est,
Omniaque ingrato litore vota cadunt.
Quin etiam absenti prosunt tibi, Cynthia, venti,
Aspice, quam saevas increpet aura minas.
Nullane placatae veniet fortuna procellae?
Haeccine parva meum funus arena teget?
Tu tamen in melius saevas converte querelas.
Sat tibi sit poenae nox et iniqua vada.
An poteris siccis mea fata reponere ocellis?
Ossaque nulla tuo nostra tenere sinu?
Ah pereat, quicunque rates et vela paravit
Primus, et invito gurgite fecit iter.
Nonne fuit melius dominae pervincere mores,
(Quamvis dura, tamen rara puella fuit,)
Quam sic ignotis circumdata litora silvis
Cenere, et optatos quaerere Tyndaridas?
Illic si qua meum sepelissent fata dolorem,
Ultimus et posito staret amore lapis;
Illa meo caros donasset funere crines;
Molliter et tenera poneret ossa rosa:
Illa meum extremo clamasset pulvere nomen,
Ut mihi non ullo pondere terra foret.
At vos aequoreae formosa Doride natae,
Candida felici solvite vela choro.
Si quando vestras labens Amor attigit undas,
Mansuetis socio parcite litoribus.

M. VALERIUS MARTIALIS.

AD IULIUM.

O mihi post nullos, Iuli, memorande sodales,
Si quid longa fides canaque iura valent!
Bis iam paene tibi consul trigesimus instat,
Et numerat paucos vix tua vita dies,
Non bene distuleris, videas quae posse negari;
Et solum hoc ducas, quod fuit, esse tuum.
Expectant curaeque catenatique labores,
Gaudia non remanent, sed fugitiva volant.
Haec utraque manu complexuque assere toto:
Saepe fluunt imo sic quoque lapsa sinu.
Non est, crede mihi, sapientis dicere: vivam.
Sera nimis vita est crastina; vive hodie.

DE PORTIA.

Coniugis audisset fatum cum Portia Bruti,
Et subtracta sibi quaereret arma dolor:
Nondum scitis, ait, mortem non posse negari?
Credideram, satis hoc vos docuisse patrem.
Dixit, et ardentes avido bibit ore favillas;
I nunc, et ferrum, turba molesta, nega!

ALBIUS TIBULLUS.

Eleg. I. Lib. I.

Divitias alius fulvo sibi congerat auro,
Et teneat culti iugera multa soli,
Quem labor assiduus vicino terreat hoste,
Martia cui somnos classica pulsa fugent:
Me mea paupertas vitae traducat inerti,
Dum meus assiduo luceat igne focus.
Ipse seram teneras maturo tempore vites
Rusticus, et facili grandia poma manu,
Nec spes destituat, sed frugum semper acervos
Praebeat, et pleno pinguia musta lacu.
Nam veneror, seu stipes habet desertus in agris,

Seu vetus in trivio florea serta lapis:
Et quodcunque mihi pomum novus educat annus,
Libatum agricolae ponitur ante deo.
Flava Ceres, tibi sit nostro de rure corona
Spicea, quae templi pendeat ante fores;
Pomosisque ruber custos ponatur in hortis,
Terreat ut saeva falce, Priapus, aves.
Vos quoque felicis quondam, nunc pauperis, agri
Custodes, fertis munera vestra, Lares.
Tunc vitula innumeros lustrabat caesa iuvencos;
Nunc agna exigui est hostia magna soli.
Agna cadet vobis, quam circum rustica pubes
Clamet: io messes et bona vina date.
Iam modo non possum contentus vivere parvo,
Nec semper longae deditus esse viae:
Sed Canis aestivos ortus vitare sub umbra
Arboris, ad rivos praetereuntis aquae.
Nec tamen interdum pudeat tenuisse bidentem,
Aut stimulo tardos increpuisse boves.
Non agnamve sinu pigeat foetumve capellae
Desertum, oblita matre, referre domum.
At vos exiguo pecori, furesque, lupique,
Parcite; de magno est praeda petenda grege.
Hic ego pastoremque meum lustrare quotannis,
Et placidam soleo spargere lacte Palem.
Adsitis, divi, neu vos de paupere mensa,
Dona, nec e puris spernite fictilibus.
Fictilia antiquus primum sibi fecit agrestis
Pocula, de facili composuitque luto.
Non ego divitias patrum, fructusque requiro,
Quos tulit antiquo condita messis avo:
Parva seges satis est; salis est, requiescere lecto
Si licet, et solito membra levare toro.
Quam iuvat immites ventos audire cubantem,
Et dominam tenero detinuisse sinu!
Aut, gelidas hibernus aquas cum fuderit Auster,
Securum somnos, imbre iuvante, sequi.
Hoc mihi contingat: sit dives iure, furorem
Qui maris et tristes ferre potest pluvias.
O quantum est auri potius pereatque smaragdi,
Quam fleat ob nostras ulla puella vias.
Te bellare decet terra, Messala, marique,
Ut domus hostiles praeferat exuvias.
Me retinent vinctum formosae vincla puellae,
Et sedeo duras ianitor ante fores.
Non ego laudari curo, mea Delia: tecum

Dummodo sim, quaeso, segnis inersque vocer.
Te spectem, suprema mihi cum venerit hora,
Te teneam moriens deficiente manu.
Flebis et arsuro positum me, Delia, lecto,
Tristibus et lacrimis oscula mixta dabis.
Flebis; non tua sunt duro praecordia ferro
Vincta, nec in tenero stat tibi corde silex.
Illo non iuvenis poterit de funere quisquam
Lumina, non virgo, sicca referre domum.
Tu Manes ne laede meos: sed parce solutis
Crinibus, et teneris, Delia, parce genis.
Interea dum fata sinunt, iungamus amores:
Iam veniet tenebris Mors adoperta caput.
Iam subrepet iners aetas, nec amare decebit,
Dicere nec cano blanditias capite.
Nunc levis est tractanda Venus, dum frangere postes
Non pudet, et rixas inseruisse iuvat.
Hic ego dux, milesque bonus: vos signa tubaeque,
Ite procul, cupidis vulnera ferte viris.
Ferte et opes; ego composito securus acervo
Despiciam dites, despiciamque famem.

ELEG. VI. LIB. III.

Candide Liber, ades; sic sit tibi mystica vitis,
Semper sic hedera tempora vincta geras.
Aufer et ipse meum pariter medicande dolorem:
Saepe tuo cecidit munere victus amor.
Care puer, madeant generoso pocula Baccho;
I, nobis prona funde Falerna manu.
Ite procul durum, curae, genus, ite labores;
Fulserit hic niveis Delius alitibus.
Vos modo proposito, dulces, faveatis, amici,
Neve neget quisquam me duce se comitem.
Aut si quis vini certamen mite recusat,
Fallat eum tecto cara puella dolo.
Ille facit dites animos deus: ille ferocem
Contudit, et dominae misit in arbitrium.
Armenias tigres et fulvas ille leaenas
Vicit et indomitis mollia corda dedit.
Haec Amor, et maiora valet; sed poscite Bacchi
Munera; quem vestrum pocula sicca iuvant?
Convenit ex aequo, nec torvus Liber in illis,
Qui se, quique una vina iocosa colunt.

Iam venit iratus nimium nimiumque severis;
Qui timet irati numina magna, bibat.
Qualis his poenas qualis quantusque minetur,
Cadmeae matris praeda cruenta docet.
Sed procul a nobis hic sit timor; illaque, si qua est,
Quid valeat laesi, sentiat ira dei.
Quid precor, ah, demens? venti temeraria vota
Aëriae et nubes diripienda ferant!
Quamvis nulla mei superest tibi cura, Neaera,
Sis felix, et sint candida fata tua.
At nos securae redamus tempora mensae.
Venis post multos una serena dies.
Hei mihi difficile est, imitari gaudia falsa;
Difficile est, tristi fingere mente iocum;
Nec bene mendaci risus componitur ore;
Nec bene sollicitis ebria verba sonant.
Quid queror infelix? turpes discedite curae.
Odit Lenaeus tristia verba pater.
Gnosia, Theseae quondam periuria linguae
Flevisti ignoto sola relicta mari.
Sic cecinit pro te doctus, Minoi, Catullus,
Ingrati referens impia facta viri.
Vos ego nunc moneo: Felix, quicunque dolore
Alterius disces posse carere tuo.
Nec vos aut capiant pendentia brachia collo,
Aut fallat blanda sordida lingua prece.
Etsi perque suos fallax iurarit ocellos,
Iunonemque suam, perque suam Venerem:
Nulla fides inerit; periuria ridet amantum
Iupiter, et ventos irrita ferre iubet.
Ergo quid toties fallacis verba puellae
Conqueror? ite a me, seria verba, procul.
Quam vellem longas tecum requiescere noctes,
Et tecum longos pervigilare dies!
Perfida nec merito nobis, nec amica merenti!
Perfida, sed, quamvis perfida, cara tamen.
Naida Bacchus amat; cessas, o lente minister?
Temperet annosum Marcia lympha merum.
Non ego, si fugiat nostrae convivia mensae
Ignotum cupiens vana puella torum,
Sollicitus repetam tota suspiria nocte.
Tu puer, i, liquidum fortius adde merum.
Iam dudum Syrio madefactus tempora nardo
Debueram sertis implicuisse comas.

THEOGNIS.

Θεοῖς εὔχου, οἷς ἔστι μέγα κράτος· οὔ τι ἄτερ θεῶν
γίγνεται ἀνθρώποις, οὔτ' ἀγάθ', οὔτε κακά·

Κάλλιστον τὸ δικαιότατον· λῷστον δ' ὑγιαίνειν·
ἥδιστον δὲ τυχεῖν, οὗ τις ἕκαστος ἐρᾷ.

'Αμφ' ἀρετῇ τρίβου, καί σοι τὰ δίκαια φίλ' ἔστω,
μηδέ σε νικάτω κέρδος, ὅτ' αἰσχρὸν ἔῃ.

Οὐδείς πω ξεῖνον, Πολυπαίδη, ἐξαπατήσας
οὐδ' ἱκέτην θνητῶν ἀθανάτους ἔλαθεν.

Χρήματα μὲν δαίμων καὶ παγκάκῳ ἀνδρὶ δίδωσιν·
ἡ δ' ἀρετὴ παύροις ἀνδράσι, Κύρν', ἕπεται.

Κύρνε, θεοὺς αἰδοῦ καὶ δείδιθι· τοῦτο γὰρ ἄνδρα
εἴργει μήθ' ἔρδειν, μήτε λέγειν ἀσεβῆ.

'Εχθρὸν μὲν χαλεπὸν καὶ δυςμενῆ ἐξαπατῆσαι,
Κύρνε· φίλον δὲ φίλῳ ῥᾴδιον ἐξαπατᾶν.

Ζεὺς ἄνδρ' ἐξολέσειεν 'Ολύμπιος, ὃς τὸν ἑταῖρον
μαλθακὰ κωτίλλων ἐξαπατᾶν ἐθέλει.

Γνώμης οὐδὲν ἄμεινον ἀνὴρ ἔχει αὐτὸς ἐν αὐτῷ,
οὐδ' ἀγνωμοσύνης, Κύρν', ἀνιηρότερον.

Εὖ μὲν ἔχοντος ἐμοῦ, πολλοὶ φίλοι· ἢν δέ τι δεινὸν
ἐγκύρσῃ, παῦροι πιστὸν ἔχουσι νόον.

Οἶνος πινόμενος πουλὺς κακόν· ἢν δέ τις αὐτὸν
πίνῃ ἐπισταμένως, οὐ κακόν, ἀλλ' ἀγαθόν.

Μή μοι ἀνὴρ εἴη γλώσσῃ φίλος, ἀλλὰ καὶ ἔργῳ,
χερσίν τε σπεύδοι χρήμασί τ' ἀμφότερα.
μηδὲ παρὰ κρητῆρσι λόγοισιν ἐμὴν φρένα τέρποι,
ἀλλ' ἔρδων φαίνοιτ', εἴ τι δύναιτ' ἀγαθόν.

Παύρους εὑρήσεις, Πολυπαίδη, ἄνδρας ἑταίρους,
πιστοὺς ἐν χαλεποῖς πρήγμασι γιγνομένους,
οἵ τινες ἂν τολμῷεν, ὁμόφρονα θυμὸν ἔχοντες,
ἶσον τῶν ἀγαθῶν τῶν τε κακῶν μετέχειν.

Πολλοὶ πλοῦτον ἔχουσιν ἀΐδριες· οἱ δὲ τὰ καλὰ
ζητοῦσιν, χαλεπῇ τειρόμενοι πενίῃ.
ἔρδειν δ' ἀμφοτέροισιν ἀμηχανίη παράκειται·
εἴργει γὰρ τοὺς μὲν χρήματα, τοὺς δὲ νόος.

Οὐδεὶς ἀνθρώπων οὔτ' ἔσσεται, οὔτε πέφυκεν,
ὅςτις πᾶσιν ἁδὼν δύσεται εἰς Ἀΐδεω·
οὐδὲ γὰρ ὃς θνητοῖσι καὶ ἀθανάτοισιν ἀνάσσει,
Ζεὺς Κρονίδης, θνητοῖς πᾶσιν ἁδεῖν δύναται.

Μοῦσαι καὶ Χάριτες, κοῦραι Διός, αἵ ποτε Κάδμου
ἐς γάμον ἐλθοῦσαι καλὸν ἀείσατ' ἔπος,
«ὅ ττι καλόν, φίλον ἐστί· τὸ δ' οὐ καλὸν οὐ φίλον ἐστί.»
τοῦτ' ἔπος ἀθανάτων ἦλθε διὰ στομάτων.

Τιμαγόρα, πολλῶν ὀργὴν ἀπάτερθεν ὁρῶντι
γιγνώσκειν χαλεπόν, καίπερ ἐόντι σοφῷ.
Οἱ μὲν γὰρ κακότητα καταχρύψαντες ἔχουσι
πλούτῳ, τοὶ δ' ἀρετὴν οὐλομένῃ πενίῃ.

Πρῆξιν μηδὲ φίλοισιν ὅμως ἀνακοινέο πᾶσιν·
  παῦροί τοι πολλῶν πιστὸν ἔχουσι νόον.
παύροισιν πίσυνος μεγάλ' ἀνδράσιν ἔργ' ἐπιχείρει,
  μή ποτ' ἀνήκεστον, Κύρνε, λάβῃς ἀνίην.

Ξυνὸν δ' ἀνθρώποις ὑποθήσομαι· ὄφρα τις ἥβης
  ἀγλαὸν ἄνθος ἔχων καὶ φρεσὶν ἐσθλὰ νοῇ,
τῶν αὐτοῦ κτεάνων εὖ πασχέμεν· οὐ γὰρ ἀνηβᾶν
  δὶς πέλεται πρὸς θεῶν, οὐδὲ λύσις θανάτου
θνητοῖς ἀνθρώποισι· κακὸν δ' ἐπὶ γῆρας ἐπείγει
  οὐλόμενον, κεφαλῆς δ' ἅπτεται ἀκροτάτης.

Οὐδείς, Κύρν', ἄτης καὶ κέρδεος αἴτιος αὐτός·
  ἀλλὰ θεοὶ τούτων δώτορες ἀμφοτέρων.
οὐδέ τις ἀνθρώπων ἐργάζεται, ἐν φρεσὶν εἰδώς,
  ἐς τέλος εἴτ' ἀγαθὸν γίγνεται, εἴτε κακόν.
πολλάκι γὰρ δοκέων θήσειν κακόν, ἐσθλὸν ἔθηκε·
  καί τε δοκῶν θήσειν ἐσθλόν, ἔθηκε κακόν·
οὐδέ τῳ ἀνθρώπων παραγίγνεται ὅσσ' ἐθέλῃσιν·
  ἴσχει γὰρ χαλεπῆς πείρατ' ἀμηχανίης.
ἄνθρωποι δὲ μάταια νομίζομεν, εἰδότες οὐδέν·
  θεοὶ δὲ κατὰ σφέτερον πάντα τελοῦσι νόον.

Ἐλπὶς ἐν ἀνθρώποισι μόνη θεὸς ἐσθλὴ ἔνεστιν·
  ἄλλοι δ' Οὔλυμπόνδ' ἐκπρολιπόντες ἔβαν.
ᾤχετο μὲν Πίστις, μεγάλη θεός· ᾤχετο δ' ἀνδρῶν
  Σωφροσύνη· Χάριτές τ', ὦ φίλε, γῆν ἔλιπον.
Ὅρκοι δ' οὐκέτι πιστοὶ ἐν ἀνθρώποισι δίκαιοι,
  οὐδὲ θεοὺς οὐδεὶς ἅζεται ἀθανάτους.
εὐσεβέων δ' ἀνδρῶν γένος ἔφθιτο, οὐδὲ θέμιστας
  οὐκέτι γιγνώσκουσ', οὐδὲ μὲν εὐσεβίας.
ἀλλ' ὄφρα τις ζώῃ καὶ ὁρᾷ φάος ἠελίοιο,
  εὐσεβέων περὶ θεούς, Ἐλπίδα προςμενέτω·
εὐχόμενος δὲ θεοῖσι, καὶ ἀγλαὰ μηρία καίων,
  Ἐλπίδι τε πρώτῃ καὶ πυμάτῃ θυέτω.

EX ANTHOLOGIA PALATINA.

Ψευδὲς ἔσοπτρον ἔχει Δημοσθενίς· εἰ γὰρ ἀληθὲς
  ἔβλεπεν, οὐκ ἂν ὅλως ἤθελεν αὐτὸ βλέπειν.

Ἠγόρασας πλοκάμους, φῦκος, μέλι, κηρόν, ὀδόντας·
  τῆς αὐτῆς δαπάνης ὄψιν ἂν ἠγόρασας.

Τῷ πατρί μου τὸν ἀδελφὸν οἱ ἀστρολόγοι μακρόγηρων
  πάντες ἐμαντεύσανθ', ὡς ἀφ' ἑνὸς στόματος·
ἀλλ' Ἑρμοκλείδης αὐτὸν μόνος εἶπε πρόμοιρον.
  εἶπε δ', ὅτ' αὐτὸν ἔσω νεκρὸν ἐκοπτόμεθα.

Πλουτεῖν φασί σε πάντες, ἐγὼ δέ σε φημὶ πένεσθαι·
  χρῆσις γὰρ πλούτου μάρτυς, Ἀπολλόφανες.
ἢν μετέχῃς αὐτῶν σύ, σὰ γίγνεται· ἢν δὲ φυλάττῃς
  κληρονόμοις, ἀπὸ νῦν γίγνεται ἀλλότρια.

Ἔσβεσε τὸν λύχνον μῶρος, ψυλλῶν ὕπο πολλῶν
  δακνόμενος, λέξας· οὐκέτι με βλέπετε.

Εἰπέ μοι εἰρομένῳ, Κυλλήνιε, πῶς κατέβαινε
  Λολλιανοῦ ψυχὴ δῶμα τὸ Φερσεφόνης;
θαῦμα μέν, εἰ σιγῶσα· τυχὸν δέ τι καὶ σὲ διδάσκειν
  ἤθελε· φεῦ, κείνου καὶ νέκυν ἀντιάσαι.

Ἐν πᾶσιν μεθύουσιν Ἀκίνδυνος θέλε νήφειν,
  τοὔνεκα καὶ μεθύειν αὐτὸς ἔδοξε μόνος.

Πρὸς τὸν μάντιν Ὄλυμπον Ὀνήσιμος ἦλθ' ὁ παλαιστής,
  καὶ πένταθλος Ὕλας, καὶ σταδιεὺς Μενεκλῆς,
Τίς μέλλει νικᾶν αὐτῶν τὸν ἀγῶνα θέλοντες
    γνῶναι, κἀκεῖνος τοῖς ἱεροῖς ἐνιδών,
πάντες, ἔφη, νικᾶτε, μόνον μή τις σὲ παρέλθῃ,
  καὶ σὲ καταστρέψῃ, καὶ σὲ παρατροχάσῃ.

Εἰς Ῥόδον εἰ πλεύσει τις Ὀλυμπικὸν ἦλθεν ἐρωτῶν
τὸν μάντιν, καὶ πῶς πλεύσεται ἀσφαλέως.
χὠ μάντις, πρῶτον μέν, ἔφη, καινὴν ἔχε τὴν ναῦν,
καὶ μὴ χειμῶνος, τοῦ δὲ θέρους ἀνάγου.
τοῦτο γὰρ ἢν ποιῇς, ἥξεις κἀκεῖσε καὶ ὧδε,
ἢν μὴ πειρατὴς ἐν πελάγει σε λάβῃ.

Πλοῦς σφαλερὸς τὸ ζῆν· χεῖμαζόμενοι γὰρ ἐν αὐτῷ
πολλάκι ναυηγῶν πταίομεν οἰκτρότερα.
τὴν δὲ Τύχην βιότοιο κυβερνήτειραν ἔχοντες,
ὡς ἐπὶ τοῦ πελάγους, ἀμφίβολοι πλέομεν·
οἱ μὲν ἐπ᾽ εὐπλοΐῃ, οἱ δ᾽ ἔμπαλιν· ἀλλ᾽ ἅμα πάντες
εἰς ἕνα τὸν κατὰ γῆς ὅρμον ἀπερχόμεθα.

Ἐλπίδος ο᾽δὲ Τύχης ἔτι μοι μέλει, οὐδ᾽ ἀλεγίζω
λοιπὸν τῆς ἀπάτης· ἤλυθον εἰς λιμένα.
Εἰμὶ πενὴς ἄνθρωπος, ἐλευθερίῃ δὲ συνοικῶν
ὑβριστὴν πενίης πλοῦτον ἀποστρέφομαι.

Ὁ φθόνος οἰκτιρμοῦ, κατὰ Πίνδαρον, ἐστὶν ἀμείνων.
οἱ βασκαινόμενοι λαμπρὸν ἔχουσι βίον.
τοὺς δὲ λίαν ἀτυχεῖς οἰκτείρομεν· ἀλλά τις εἴην
μήτ᾽ ἄγαν εὐδαίμων, μήτ᾽ ἐλεεινὸς ἐγώ.
ἡ μεσότης γὰρ ἄριστον, ἐπεὶ τὰ μὲν ἄκρα πέφυκε
κινδύνους ἐπάγειν, ἔσχατα δ᾽ ὕβριν ἔχει.

Πῶς τις ἄνευ θανάτου σε φύγῃ, βίε; μυρία γάρ σευ
λυγρά· καὶ οὔτε φυγεῖν εὐμαρές, οὔτε φέρειν.
ἡδέα μὲν γάρ σευ τὰ φύσει καλά, γαῖα, θάλασσα,
ἄστρα, σεληναίης κύκλα καὶ ἠελίου·
τἄλλα δὲ πάντα φόβοι τε καὶ ἄλγεα· κἤν τι πάθῃ τις
ἐσθλόν, ἀμοιβαίην ἐκδέχεται Νέμεσιν.

Αἰόλον, ἱμεροθαλὲς ἔαρ φαίνουσα, μέλισσα,
ξουθά, ἐφ᾽ ὡραίοις ἄνθεσι μαινομένα,
χῶρον ἐφ᾽ ἡδύπνοον πωτωμένα, ἔργα τίθεσσο,
ὄφρα τεὸς πλήθῃ κηροπαγὴς θάλαμος.

Ἀνίκ' ἀπὸ πτολέμου τρέσσαντά σ' ἐδέξατο μάτηρ,
πάντα τὸν ὁπλιστὰν κόσμον ὀλωλεκότα,
αὐτά τοι φονίαν, Δαμάτριε, αὐτίκα λόγχαν
εἶπε διὰ πλατέων ὠσαμένα λαγόνων·
κάτθανε, μηδ' ἐρέτω Σπάρτα ψόγον· οὐ γὰρ ἐκεῖνα
ἤμπλακεν, εἰ δειλοὺς τοὐμὸν ἔθρεψε γάλα.

Γυμνὸν ἰδοῦσα Λάκαινα παλίντροπον ἐκ πολέμοιο
παῖδ' ἑὸν ἐς πάτραν ὠκὺν ἰέντα πόδα,
ἀντίη ἀΐξασα δι' ἤπατος ἤλασε λόγχαν,
ἄῤῥενα ῥηξαμένη φθόγγον ἐπὶ κταμένῳ·
Ἀλλότριον Σπάρτας, εἶπεν, γένος, ἔῤῥε ποθ' Ἅιδαν.
ἔῤῥ', ἐπεὶ ἐψεύσω πατρίδα καὶ γενέταν.

Θεῖος Ὅμηρος ὅδ' ἐστίν, ὃς Ἑλλάδα τὴν μεγάλαυχον
πᾶσαν ἐκόσμησεν καλλιεπεῖ σοφίῃ,
ἔξοχα δ' Ἀργείους, οἳ τὴν θεοτείχεα Τροίην
ἤρειψαν, ποινὴν ἠϋκόμου Ἑλένης·
οὗ χάριν ἔστησεν δῆμος μεγαλόπτολις αὐτὸν
ἐνθάδε, καὶ τιμαῖς ἀμφέπει ἀθανάτων.

Ἡρώων τὸν ἀοιδὸν Ἴῳ ἔνι παῖδες Ὅμηρον
ἤκαχον, ἐκ Μουσέων γρῖφον ὑφηνάμενοι·
νέκταρι δ' εἰνάλιαι Νηρηΐδες ἐχρίσαντο,
καὶ νέκυν ἀκταίῃ θῆκαν ὑπὸ σπιλάδι,
ὅττι Θέτιν κύδηνε καὶ υἱέα, καὶ μόθον ἄλλων
ἡρώων, Ἰθακοῦ τ' ἔργματα Λαρτιάδεω.
ὀλβίστη νήσων πόντῳ Ἴος, ὅττι κέκευθε
βαιὴ Μουσάων ἀστέρα καὶ Χαρίτων.

Αἰσχύλον Εὐφορίωνος Ἀθηναῖον τόδε κεύθει
μνῆμα καταφθίμενον πυροφόροιο Γέλας·
ἀλκὴν δ' εὐδόκιμον Μαραθώνιον ἄλσος ἂν εἴποι,
καὶ βαθυχαιτήεις Μῆδος ἐπιστάμενος.

Λοκρίδος ἐν νέμεϊ σκιερῷ νέκυν Ἡσιόδοιο
Νύμφαι κρηνάων λοῦσαν ἀπὸ σφετέρων,
καὶ τάφον ὑψώσαντο· γάλακτι δὲ ποιμένες αἰγῶν
ἔῤῥαναν, ξανθῷ μιξάμενοι μέλιτι.
τοίην γὰρ καὶ γῆρυν ἀπέπνεεν, ἐννέα Μουσέων
ὁ πρέσβυς καθαρῶν γευσάμενος λιβάδων.

Οἵδε τριηκόσιοι, Σπάρτα πατρί, τοῖς συναρίθμοις
 Ἰναχίδαις Θυρέαν ἀμφὶ μαχεσσάμενοι,
αὐχένας οὐ στρέψαντες, ὅπᾳ ποδὸς ἴχνια πρᾶτον
 ἁρμόσαμεν, ταύτᾳ καὶ λίπομεν βιοτάν.
ἄρσενι δ' Ὀθρυάδαο φόνῳ κεκαλυμμένον ὅπλον
 καρύσσει· Θυρέα, Ζεῦ, Λακεδαιμονίων.
αἱ δέ τις Ἀργείων ἔφυγεν μόρον, ἧς ἀπ' Ἀδράστου.
 Σπάρτᾳ δ' οὐ τὸ θανεῖν, ἀλλὰ φυγεῖν θάνατος.

Ὦ ξεῖν', ἄγγειλον Λακεδαιμονίοις, ὅτι τῇδε
 κείμεθα, τοῖς κείνων ῥήμασι πειθόμενοι.

Εἰς Ἀΐδην ἰθεῖα κατήλυσις, εἴτ' ἀπ' Ἀθηνῶν
 στείχοις, εἴτε νέκυς νίσεαι ἐκ Μερόης.
μή σέ γ' ἀνιάτω πάτρης ἄπο τῆλε θανόντα·
 πάντοθεν εἷς ὁ φέρων εἰς Ἀΐδην ἄνεμος.

Λαίλαπα καὶ μανίην ὀλοῆς προφυγόντα θαλάσσης
 ναυηγόν, Λιβυκαῖς κείμενον ἐν ψαμάθοις,
οὐχ ἑκὰς ἠϊόνων, πυμάτῳ βεβαρημένον ὕπνῳ,
 γυμνόν, ἀπὸ στυγερῆς ὡς κάμε ναυφθορίης,
ἔκτανε λυγρὸς ἔχις. τί μάτην πρὸς κύματ' ἐμόχθει
 τὴν ἐπὶ γῆς φεύγων μοῖραν ὀφειλομένην;

Ἄρτι με γευόμενον ζωᾶς βρέφος ἥρπασε δαίμων,
 οὐκ οἶδ' εἴτ' ἀγαθῶν αἴτιος, εἴτε κακῶν.

Ἀπλήρωτ' Ἀΐδα, τί με νήπιον ἥρπασας ἄφνω;
 τί σπεύδεις; οὐ σοι πάντες ὀφειλόμεθα;

Παῖδά με πενταέτηρον, ἀκηδέα θυμὸν ἔχοντα,
 νηλειὴς Ἀΐδης ἥρπασε, Καλλίμαχον.
ἀλλά με μὴ κλαίοις· καὶ γὰρ βιότοιο μετέσχον
 παύρου, καὶ παύρων τῶν βιότοιο κακῶν.

Ναῦν Ἱεροκλείδης ἔσχεν σύγγηρον, ὁμόπλουν,
 τὴν αὐτὴν ζωῆς καὶ θανάτου σύνοδον,
πιστὴν ἰχθυβολεῦντι συνέμπορον· οὔτις ἐκείνης
 πώποτ' ἐπέπλωσεν κῦμα δικαιοτέρη.
γήραος ἄχρις ἔβοσκε πονευμένη· εἶτα θανόντα
 ἐκτέρισεν· συνέπλω δ' ἄχρι καὶ Ἀΐδεω.

THEOCRITUS.

ΚΩΜΑΣΤΗΣ.

Κωμάσδω ποτὶ τὰν Ἀμαρυλλίδα· ταὶ δέ μοι αἶγες
βόσκονται κατ' ὄρος καὶ ὁ Τίτυρος αὐτὰς ἐλαύνει.
Τίτυρ', ἐμὶν τὸ καλὸν πεφιλαμένε, βόσκε τὰς αἶγας·
καὶ ποτὶ τὰν κράναν ἄγε, Τίτυρε· καὶ τὸν ἐνόρχαν
τὸν Λιβυκὸν κνάκωνα φυλάσσεο, μή τυ κορύξῃ.
Ὦ χαρίεσσ' Ἀμαρυλλί, τί μ' οὐκέτι τοῦτο κατ' ἄντρον
παρκύπτοισα καλεῖς τὸν ἐρωτύλον; ἦ ῥά με μισεῖς·
Ἦ ῥά γέ τοι σιμὸς καταφαίνομαι ἐγγύθεν ἦμεν,
Νύμφα, καὶ προγένειος· ἀπάγξασθαί με ποιησεῖς.
Ἠνίδε τοι δέκα μᾶλα φέρω· τηνῶθε καθεῖλον,
ὦ μ' ἐκέλευ καθελεῖν τύ· καὶ αὔριον. ἄλλα τοι οἰσῶ.
Θᾶσαι μὰν θυμαλγὲς ἐμὸν ἄχος· αἴθε γενοίμαν
ἁ βομβεῦσα μέλισσα, καὶ ἐς τεὸν ἄντρον ἱκοίμαν,
τὸν κισσὸν διαδὺς καὶ τὰν πτέριν, ᾇ τὺ πυκάσδῃ.
Νῦν ἔγνων τὸν Ἔρωτα· βαρὺς θεός· ἦ ῥα λεαίνας
μασδὸν ἐθήλαξε, δρυμῷ τέ μιν ἔτραφε μάτηρ·
ὅς με κατασμύχων καὶ ἐς ὀστέον ἄχρις ἰάπτει.
Ὦ τὸ καλὸν ποθορεῦσα, τὸ πᾶν λίθος· ὦ κυανόφρυ
Νύμφα, πρόσπτυξαί με τὸν αἰπόλον, ὥς τυ φιλάσω.
Ἔστι καὶ ἐν κενεοῖσι φιλάμασιν ἁδέα τέρψις.
Τὸν στέφανον τιλαί με κατ' αὐτίκα λεπτὰ ποιησεῖς,
τόν τοι ἐγών, Ἀμαρυλλὶ φίλα, κισσοῖο φυλάσσω,
ἐμπλέξας καλύκεσσι καὶ εὐόδμοισι σελίνοις.
Ὤ μοι ἐγώ, τί πάθω; τί ὁ δύσσοος; οὐχ ὑπακούεις;
τὰν βαίταν ἀποδὺς ἐς κύματα τῆνα ἀλεῦμαι,
κῆκα δὴ 'ποθάνω, τό γε μὰν τεὸν ἁδὺ τέτυκται.
Ἔγνων πράν, ὅκα μευ μεμναμένω εἰ φιλέεις με,
οὐδὲ τὸ τηλέφιλον ποτιμαξάμενον πλατάγησεν,
ἀλλ' αὔτως ἁπαλῷ ποτὶ πάχεϊ ἐξεμαράνθη.
Εἶπε καὶ Ἀγροιὼ τἀλαθέα κοσκινόμαντις,
ἁ πρὰν ποιολογεῦσα παραιβάτις, οὕνεκ' ἐγὼ μὲν
τὶν ὅλος ἄγκειμαι· τὺ δέ μευ λόγον οὐδένα ποιῇ.
Ἦ μάν τοι λευκὰν διδυματόκον αἶγα φυλάσσω,
τάν με καὶ ἁ Μέρμνωνος Ἐριθακὶς ἁ μελανόχρως
αἰτεῖ· καὶ δωσῶ οἱ, ἐπεὶ τύ μοι ἐνδιαθρύπτῃ.
Ἅλλεται ὀφθαλμός μευ ὁ δεξιός· ἆρά γ' ἰδησῶ
αὐτάν; ᾀσεῦμαι ποτὶ τὰν πίτυν ὧδ' ἀποκλινθείς.

καί κέ μ' ἴσως ποτίδοι, ἐπεὶ οὐκ ἀδαμαντίνα ἐντί.
'Ιππομένης, ὄκα δὴ τὰν παρθένον ἤθελε γᾶμαι,
μᾶλ' ἐν χερσὶν ἔχων δρόμον ἄνυεν· ἁ δ' Ἀταλάντα
ὡς ἴδεν, ὡς ἐμάνη, ὡς ἐς βαθὺν ἅλλετ' ἔρωτα.
Τὰν ἀγέλαν χὼ μάντις ἀπ' Ὄθρυος ἆγε Μελάμπους
ἐς Πύλον· ἃ δὲ Βίαντος ἐν ἀγκοίνῃσιν ἐκλίνθη,
μάτηρ ἁ χαρίεσσα περίφρονος Ἀλφεσιβοίας.
Τὰν δὲ καλὰν Κυθέρειαν ἐν ὤρεσι μᾶλα νομεύων
οὐχ οὕτως Ὤδωνις ἐπὶ πλέον ἄγαγε λύσσας,
ὥςτ' οὐδὲ φθίμενόν μιν ἄτερ μασδοῖο τίθητι;
Ζαλωτὸς μὲν ἐμὶν ὁ τὸν ἄτροπον ὕπνον ἰαύων
Ἐνδυμίων. Ζαλῶ δέ, φίλα γύναι, Ἰασίωνα,
ὃς τόσσων ἐκύρησεν, ὅσ' οὐ πευσεῖσθε βέβαλοι.
Ἀλγέω τὰν κεφαλάν· τὶν δ' οὐ μέλει· οὐκετ' ἀείδω·
κεισεῦμαι δὲ πεσών, καὶ τοὶ λύκοι ὧδέ μ' ἔδονται.
ὡς μέλι τοι γλυκὺ τοῦτο κατὰ βρόχθοιο γένοιτο.

BION.

ΕΠΙΤΑΦΙΟΣ ΑΔΩΝΙΔΟΣ.

Αἰάζω τὸν Ἄδωνιν· ἀπώλετο καλὸς Ἄδωνις,
Ὤλετο καλὸς Ἄδωνις, ἐπαιάζουσιν Ἔρωτες.
μηκέτι πορφυρέοις ἐνὶ φάρεσι, Κύπρι, κάθευδε·
ἔγρεο δειλαία κυανοστόλε, καὶ πλατάγησον
στάθεα, καὶ λέγε πᾶσιν, ἀπώλετο καλὸς Ἄδωνις.
Αἰάζω τὸν Ἄδωνιν· ἐπαιάζουσιν Ἔρωτες.
κεῖται καλὸς Ἄδωνις ἐπ' ὤρεσι, μηρὸν ὀδόντι
λευκῷ λευκὸν ὀδόντι τυπείς, καὶ Κύπριν ἀνιῇ
λεπτὸν ἀποψύχων· τὸ δέ οἱ μέλαν εἴβεται αἷμα
χιονέας κατὰ σαρκός· ὑπ' ὀφρύσι δ' ὄμματα ναρκῇ,
καὶ τὸ ῥόδον φεύγει τῶ χείλεος· ἀμφὶ δὲ τήνῳ
θνάσκει καὶ τὸ φίλαμα, τὸ μήποτε Κύπρις ἀφήσει.
Κύπριδι μὲν τὸ φίλαμα καὶ οὐ ζώοντος ἀρέσκει,
ἀλλ' οὐκ οἶδεν Ἄδωνις, ὅ μιν θνάσκοντ' ἐφίλασεν.
Αἰάζω τὸν Ἄδωνιν· ἐπαιάζουσιν Ἔρωτες.
ἄγριον, ἄγριον ἕλκος ἔχει κατὰ μηρὸν Ἄδωνις·
μεῖζον δ' ἁ Κυθέρεια φέρει ποτικάρδιον ἕλκος.
κεῖνον μὲν περὶ παῖδα φίλοι κύνες ὠρύσαντο,
καὶ Νύμφαι κλαίουσιν Ὀρειάδες· ἁ δ' Ἀφροδίτα,

λυσαμένα πλοκαμῖδας, ἀνὰ δρυμὼς ἀλάληται
πενθαλέα, νήπλεκτος, ἀσάνδαλος· αἱ δὲ βάτοι νιν
ἐρχομέναν κείροντι, καὶ ἱερὸν αἷμα δρέπονται·
ὀξὺ δὲ κωκύουσα δι' ἄγκεα μακρὰ φορεῖται,
'Ασσύριον βοόωσα πόσιν, καὶ παῖδα καλεῦσα.
'Αμφὶ δέ μιν μέλαν αἷμα παρ' ὀμφαλὸν ᾐωρεῖτο,
στάθεα δ' ἐκ μηρῶν φοινίσσετο, οἱ δ' ὑπόμαζοι
χιόνεοι τὸ πάροιθεν 'Αδώνιδι πορφύροντο.
Αἶ αἶ τὰν Κυθέρειαν, ἐπαιάζουσιν Ἔρωτες.
Ὤλεσε τὸν καλὸν ἄνδρα, συνώλεσεν ἱερὸν εἶδος.
Κύπριδι μὲν καλὸν εἶδος, ὅτε ζώεσκεν Ἄδωνις,
κάτθανε δ' ἁ μορφὰ σὺν 'Αδώνιδι Κύπριδος, αἶ αἶ.
Ὤρεα πάντα λέγοντι, καὶ αἱ δρύες, αἲ τὸν Ἄδωνιν.
Καὶ ποταμοὶ κλαίοντι τὰ πένθεα τᾶς 'Αφροδίτας,
καὶ παγαὶ τὸν Ἄδωνιν ἐν ὤρεσι δακρύοντι,
ἄνθεα δ' ἐξ ὀδύνας ἐρυθαίνεται· ἁ δὲ Κυθήρα
πάντας ὀνὰ κναμώς, ἀνὰ πᾶν νάπος οἰκτρὸν ἀείδει.
Αἶ αἶ τὰν Κυθέρειαν, ἀπώλετο καλὸς Ἄδωνις.
'Αχὼ δ' ἀντεβόασεν, ἀπώλετο καλὸς Ἄδωνις.
Κύπριδος αἰνὸν ἔρωτα τίς οὐκ ἔκλαυσεν ἄν; αἶ αἶ.
Ὡς ἴδεν, ὡς ἐνόησεν 'Αδώνιδος ἄσχετον ἕλκος,
ὡς ἴδε φοίνιον αἷμα μαραινομένῳ περὶ μηρῷ,
πάχεας ἀμπετάσασα κινύρετο· μεῖνον, Ἄδωνι,
δύσποτμε μεῖνον Ἄδωνι, πανύστατον ὥς σε κιχείω,
ὥς σε περιπτύξω, καὶ χείλεα χείλεσι μίξω.
Ἔγρεο τυτθόν, Ἄδωνι, τὸ δ' αὖ πύματόν με φίλασον.
Τοσσοῦτόν με φίλασον, ὅσον ζώει τὸ φίλαμα·
ἄχρις ἀπὸ ψυχῆς ἐς ἐμὸν στόμα κεἰς ἐμὸν ἧπαρ
πνεῦμα τεὸν ῥεύσῃ, τὸ δὲ σεῦ γλυκὺ φίλτρον ἀμέλξω,
ἐκ δὲ πίω τὸν ἔρωτα· φίλαμα δὲ τοῦτο φυλάξω
ὡς αὐτὸν τὸν Ἄδωνιν· ἐπεὶ σύ με, δύσμορε, φεύγεις,
φεύγεις μακρόν, Ἄδωνι, καὶ ἔρχεαι εἰς 'Αχέροντα
καὶ στυγνὸν βασιλῆα καὶ ἄγριον· ἁ δὲ τάλαινα
ζώω, καὶ θεὸς ἐμμί, καὶ οὐ δύναμαί σε διώκειν.
Λάμβανε, Περσεφόνα, τὸν ἐμὸν πόσιν· ἐσσὶ γὰρ αὐτὰ
πολλὸν ἐμεῦ κρέσσων· τὸ δὲ πᾶν καλὸν ἐς σὲ καταρρεῖ.
Εἰμὶ δ' ἐγὼ πανάποτμος, ἔχω δ' ἀκόρεστον ἀνίην,
καὶ κλαίω τὸν Ἄδωνιν, ὅ μοι θάνε, καὶ σὲ φοβεῦμαι.
Θνάσκεις, ὦ τριπόθατε· πόθος δέ μοι ὡς ὄναρ ἔπτη.
Χήρη δ' ἁ Κυθέρεια, κενοὶ δ' ἀνὰ δώματ' Ἔρωτες.
Σοὶ δ' ἅμα κεστὸς ὄλωλε· τί γὰρ τολμηρὲ κυνάγεις;
καλὸς ἐὼν τοσσοῦτον ἔτλης ποτὶ θηρσὶ παλαίειν;
Ὧδ' ὀλοφύρατο Κύπρις· ἐπαιάζουσιν Ἔρωτες,
αἶ αἶ τὰν Κυθέρειαν, ἀπώλετο καλὸς Ἄδωνις.
Δάκρυον ἁ Παφία τόσσον χέει, ὅσσον Ἄδωνις
αἷμα χέει· τὰ δὲ πάντα ποτὶ χθονὶ γίγνεται ἄνθη·

αἷμα ῥόδον τίκτει, τὰ δὲ δάκρυα τὰν ἀνεμώναν.
Αἰάζω τὸν Ἄδωνιν, ἀπώλετο καλὸς Ἄδωνις.
μηκέτ' ἐνὶ δρυμοῖσι τὸν ἀνέρα μύρεο, Κύπρι.
ἔστ' ἀγαθὰ στιβάς, ἔστιν Ἀδώνιδι φυλλὰς ἑτοίμα·
λέκτρον ἔχει, Κυθέρεια, τὸ σὸν τόδε νεκρὸς Ἄδωνις.
καὶ νέκυς ὢν καλός ἐστι, καλὸς νέκυς, οἷα καθεύδων.
Κάτθεό νιν μαλακοῖς ἐνὶ φάρεσιν, οἷς ἐνίαυεν.
Βάλλε δέ νιν στεφάνοισι καὶ ἄνθεσι· πάντα σὺν αὐτῷ,
ὡς τῆνος τέθνακε, καὶ ἄνθεα πάντ' ἐμαράνθη.
Ῥαῖνε δέ μιν Συρίοισιν ἀλείφασι, ῥαῖνε μύροισι.
Ὀλλύσθω μύρα πάντα, τὸ σὸν μύρον ὤλετ' Ἄδωνις.
Κέκλιται ἁβρὸς Ἄδωνις ἐν εἵμασι πορφυρέοισιν·
ἀμφὶ δέ μιν κλαίοντες ἀναστενάχουσιν Ἔρωτες,
κειράμενοι χαίτας ἐπ' Ἀδώνιδι· χὠ μὲν ὀϊστώς,
ὃς δ' ἐπὶ τόξον ἔβαιν', ὃς δ' εὔπτερον ἄγε φαρέτραν·
χὠ μὲν ἔλυσε πέδιλον Ἀδώνιδος· ὃς δὲ λέβησι
χρυσείοις φορέησιν ὕδωρ· ὁ δὲ μηρία λούει·
ὃς δ' ὄπιθεν πτερύγεσσιν ἀναψύχει τὸν Ἄδωνιν.
Αὐτὰν τὰν Κυθέρειαν ἐπαιάζουσιν Ἔρωτες.
Ἔσβεσε λαμπάδα πᾶσαν ἐπὶ φλιαῖς Ὑμέναιος,
καὶ στέφος ἐξεπέτασσε γαμήλιον· οὐκέτι δ' Ὑμάν,
Ὑμὰν οὐκέτ' ἀειδόμενον μέλος, ᾄδεται αἶ αἶ.
Αἶ αἶ καὶ τὸν Ἄδωνιν ἔτι πλέον, ἢ Ὑμέναιος,
αἱ Χάριτες κλαίοντι, τὸν υἱέα τῶ Κινύραο,
ὤλετο καλὸς Ἄδωνις, ἐν ἀλλήλῃσι λέγοισαι·
αὐταὶ δ' ὀξὺ λέγοντι πολὺ πλέον ἢ τὺ Διώνα.
Καὶ Μοῖσαι τὸν Ἄδωνιν ἀνακλαίουσιν, Ἄδωνιν
Κρανίδες ἀείδουσιν, ὃ δὲ σφίσιν οὐχ ὑπακούει.
Οὐ μὰν οὐκ ἐθέλει, Κώρα δέ μιν οὐκ ἀπολύει.
Λῆγε γόων, Κυθέρεια, τὸ σήμερον ἴσχεο κομμῶν·
δεῖ σε πάλιν κλαῦσαι, πάλιν εἰς ἔτος ἄλλο δακρῦσαι.

MOSCHUS.

ΕΠΙΤΑΦΙΟΣ ΒΙΩΝΟΣ.

Αἴλινά μοι στοναχεῖτε νάπαι, καὶ Δώριον ὕδωρ,
καὶ ποταμοὶ κλαίοιτε τὸν ἱμερόεντα Βίωνα·
νῦν φυτά μοι μύρεσθε, καὶ ἄλσεα νῦν γοάοισθε·
ἄνθεα νῦν στυγνοῖσιν ἀποπνείοιτε κορύμβοις·
νῦν ῥόδα φοινίσσεσθε τὰ πένθιμα, νῦν ἀνεμῶνα·
νῦν, ὑάκινθε, λάλει τὰ σὰ γράμματα, καὶ πλέον αἲ αἴ
βάμβαλε σοῖς πετάλοισι· καλὸς τέθνακε μελικτάς.
"Αρχετε Σικελικαὶ τῶ πένθεος, ἄρχετε Μοῖσαι.
'Αδόνες, αἱ πυκινοῖσιν ὀδυρόμεναι ποτὶ φύλλοις,
νάμασι τοῖς Σικελοῖς ἀγγείλατε τᾶς 'Αρεθοίσας,
"Οττι Βίων τέθνακεν ὁ βωκόλος, ὅττι σὺν αὐτῷ
καὶ τὸ μέλος τέθνακε, καὶ ὤλετο Δωρὶς ἀοιδά.
"Αρχετε Σικελικαί τῶ πένθεος, ἄρχετε Μοῖσαι.
Στρυμόνιοι μύρεσθε παρ' ὕδασιν αἴλινα κύκνοι,
καὶ γοεροῖς στομάτεσσι μελίσδετε πένθιμον ᾠδάν,
οἵαν ὑμετέροις ποτὲ χείλεσι γῆρυν ἄειδεν.
Εἴπατε δ' αὖ κώραις Οἰαγρίσιν, εἴπατε πάσαις
Βιστονίαις Νύμφαισιν, ἀπώλετο Δώριος 'Ορφεύς.
"Αρχετε Σικελικαὶ τῶ πένθεος, ἄρχετε Μοῖσαι.
Κεῖνος ὁ ταῖς ἀγέλαισιν ἐράσμιος οὐκέτι μέλπει,
οὐκέτ' ἐρημαίῃσιν ὑπὸ δρυσὶν ἥμενος ᾄδει·
ἀλλὰ παρὰ Πλουτῆϊ μέλος ληθαῖον ἀείδει.
"Ωρεα δ' ἐστὶν ἄφωνα, καὶ αἱ βόες, αἱ ποτὶ ταύροις
πλασδόμεναι, γοάοντι, καὶ οὐκ ἐθέλοντι νέμεσθαι.
"Αρχετε Σικελικαὶ τῶ πένθεος, ἄρχετε Μοῖσαι.
Σεῖο, Βίων, ἔκλαυσε ταχὺν μόρον αὐτὸς 'Απόλλων,
καὶ Σάτυροι μύροντο, μελάγχλαινοί τε Πρίηποι·
καὶ Πᾶνες στοναχεῦντι τὸ σὸν μέλος· αἵ τε καθ' ὕλαν
Κρανίδες ὠδύραντο, καὶ ὕδατα δάκρυα γέντο.
'Αχὼ δ' ἐν πέτρῃσιν ὀδύρεται, ὅττι σιωπῇς,
κοὐκέτι μιμεῖται τὰ σὰ χείλεα· σῷ δ' ἐπ' ὀλέθρῳ
δένδρεα καρπὸν ἔριψε, τὰ δ' ἄνθεα πάντ' ἐμαράνθη.
Μάλων οὐκ ἔῤῥευσε καλὸν γλάγος, οὐ μέλι σίμβλων,
κάτθανε δ' ἐν καρῷ, λυπεύμενον· οὐκέτι γὰρ δεῖ,
τῶ μέλιτος τῶ σῶ τεθνακότος, αὐτὸ τρυγᾶσθαι.
"Αρχετε Σικελικαὶ τῶ πένθεος, ἄρχετε Μοῖσαι.
Οὐ τόσον εἰναλίαισι παρ' ᾀόσι μύρατο δελφίν,

οὐδὲ τόσον ποκ᾽ ἄεισεν ἐνὶ σκοπέλοισιν ἀηδών,
οὐδὲ τόσον θρήνησεν ἀν᾽ ὤρεα μακρὰ χελιδών,
Ἀλκυόνος δ᾽ οὐ τόσσον ἐπ᾽ ἄλγεσιν ἴαχε Κήϋξ·
οὐδὲ τόσον γλαυκοῖς ἐνὶ κύμασι Κηρύλος ᾆδεν,
οὐ τόσον ἀῴοισιν ἐν ἄγκεσι παῖδα τὸν Ἀοῦς,
ἱπτάμενος περὶ σᾶμα, κινύρατο Μέμνονος ὄρνις,
ὅσσον ἀποφθιμένοιο κατωδύραντο Βίωνος.
"Αρχετε Σικελικαὶ τῶ πένθεος, ἄρχετε Μοῖσαι.
Ἀδονίδες, πᾶσαί τε χελιδόνες, ἅς ποκ᾽ ἔτερπεν,
ἃς λαλέειν ἐδίδασκε, καθεσδόμεναι ποτὶ πρέμνοις,
ἀντίον ἀλλάλαισιν ἐκώκυον· αἳ δ᾽ ὑπεφώνευν
ὄρνιθες· λυπεῖσθε, πελειάδες, ἀλλὰ καὶ ὑμεῖς.
"Αρχετε Σικελικαὶ τῶ πένθεος, ἄρχετε Μοῖσαι.
Τίς ποτὶ σᾷ σύριγγι μελίξεται, ὦ τριπόθατε;
Τίς δ᾽ ἐπὶ σοῖς καλάμοις θησεῖ στόμα; τίς θρασὺς οὕτως;
Εἰςέτι γὰρ πνείει τὰ σὰ χείλεα καὶ τὸ σὸν ἆσθμα.
Ἀχὼ δ᾽ ἐν δονάκεσσι τεᾶς ἔτι βόσκετ᾽ ἀοιδᾶς.
Πανὶ φέρω τὸ μέλιγμα· τάχ᾽ ἂν κἀκεῖνος ἐρεῖσαι
τὸ στόμα δειμαίνοι, μὴ δεύτερα σεῖο φέρηται.
"Αρχετε Σικελικαὶ τῶ πένθεος, ἄρχετε Μοῖσαι.
Κλαίει καὶ Γαλάτεια τὸ σὸν μέλος, ἅν ποκ᾽ ἔτερπες
ἑσδομέναν περὶ σεῖο παρ᾽ ᾀόνεσσι θαλάσσας.
Οὐ γὰρ ἶσον Κύκλωπι μελίσδεο· τὸν μὲν ἔφευγεν
ἁ καλὰ Γαλάτεια, σὲ δ᾽ ἅδιον ἔβλεπεν ἅλμας.
Καὶ νῦν λασαμένα τῶ κύματος ἐν ψαμάθοισιν
ἕσδετ᾽ ἐρημαίαισι, βόας δ᾽ ἔτι σεῖο νομεύει.
"Αρχετε Σικελικαὶ τῶ πένθεος, ἄρχετε Μοῖσαι.
Πάντα τοι, ὦ βῶτα, ξυγκάτθανε δῶρα τὰ Μοισᾶν,
παρθενικᾶν ἐρόεντα φιλάματα, χείλεα παίδων·
καὶ στυγνοὶ περὶ σᾶμα τεὸν κλαίουσιν Ἔρωτες.
Ἁ Κύπρις φιλέει σε πολὺ πλέον ἢ τὸ φίλαμα,
τὸ πρώαν τὸν Ἄδωνιν ἀποθνάσκοντα φίλασε.
Τοῦτό τοι, ὦ ποταμῶν λιγυρώτατε, δεύτερον ἄλγος,
τοῦτο, Μέλη, νέον ἄλγος· ἀπώλετο πράν τοι Ὅμηρος,
τῆνο τὸ Καλλιόπας γλυκερὸν στόμα, καί σε λέγοντι
μύρεσθαι καλὸν υἷα πολυκλαύστοισι ῥεέθροις,
πᾶσαν δ᾽ ἔπλησας φωνᾶς ἅλα· νῦν πάλιν ἄλλον
υἱέα δακρύεις, καινῷ δ᾽ ἐπὶ πένθεϊ τάκῃ.
Ἀμφότεροι παγαῖς πεφιλαμένοι· ὃς μὲν ἔπινε
Παγασίδος κράνας, ὁ δ᾽ ἔχεν πόμα τᾶς Ἀρεθοίσας·
χὠ μὲν Τυνδαρέοιο καλὰν ἄεισε θύγατρα,
καὶ Θέτιδος μέγαν υἷα, καὶ Ἀτρείδαν Μενέλαον·
κεῖνος δ᾽ οὐ πολέμως, οὐ δάκρυα, Πᾶνα δ᾽ ἔμελπε,
καὶ βώτας ἐλίγαινε, καὶ ἀείδων ἐνόμευε,
καὶ σύριγγας ἔτευχε, καὶ ἁδέα πόρτιν ἄμελγε,
καὶ παίδων ἐδίδασκε φιλάματα, καὶ τὸν Ἔρωτα

ἔτρεφεν ἐν κόλποισι, καὶ ἤρεθε τὰν Ἀφροδίταν.
Ἄρχετε Σικελικαὶ τῶ πένθεος, ἄρχετε Μοῖσαι.
Πᾶσα, Βίων, θρηνεῖ σε κλυτὴ πόλις, ἄστεα πάντα.
Ἄσκρα μὲν γοάει σε πολὺ πλέον Ἡσιόδοιο·
Πίνδαρον οὐ ποθέοντι τόσον Βοιωτίδες Ὕλαι·
οὐ τόσον Ἀλκαίῳ πέρι μύρατο Λέσβος ἐραννά·
οὐδὲ τόσον τὸν ἀοιδὸν ἐμύρατο Κήϊον ἄστυ·
σὲ πλέον Ἀρχιλόχοιο ποθεῖ Πάρος· ἀντὶ δὲ Σαπφοῦς
εἰςέτι σεῦ τὸ μέλιγμα κινύρεται ἁ Μιτυλάνα.
Πάντες ὅσοις καπυρὸν τελέθει στόμα, βωκολιασταὶ
ἐκ Μοισᾶν σέο πότμον ἀνακλαίοντι θανόντος.
Κλαίει Σικελίδας τὸ Σάμου κλέος· ἐν δὲ Κύδωσιν,
ὁ πρὶν μειδιόωντι σὺν ὄμματι φαιδρὸς ἰδέσθαι,
δάκρυα νῦν Λυκίδας κλαίων χέει· ἔν τε πολίταις
Τριοπίδαις ποταμῷ θρηνεῖ παρ' Ἄλεντι Φιλητᾶς·
ἐν δὲ Συρακοσίοισι Θεόκριτος· αὐτὰρ ἐγώ τοι
Αὐσονικᾶς ὀδύνας μέλπω μέλος, οὐ ξένος ᾠδᾶς
βωκολικᾶς, ἀλλ', ἅν τ' ἐδιδάξαο σεῖο μαθητάς,
κλαρονόμος Μώσας τᾶς Δωρίδος· ἅμμε γεραίρων
ἄλλοις μὲν τεὸν ὄλβον, ἐμοὶ δ' ἀπέλειπες ἀοιδάν.
Ἄρχετε Σικελικαὶ τῶ πένθεος, ἄρχετε Μοῖσαι.
αἲ αἴ, ταὶ μαλάχαι μὲν ἐπὰν κατὰ κᾶπον ὄλωνται,
ἠ τὰ χλωρὰ σέλινα, τό τ' εὐθαλὲς οὖλον ἄνηθον,
ὕστερον αὖ ζώοντι, καὶ εἰς ἔτος ἄλλο φύοντι·
ἄμμες δ' οἱ μεγάλοι καὶ καρτεροὶ ἢ σοφοὶ ἄνδρες,
ὁππότε πρᾶτα θάνωμες, ἀνάκοοι ἐν χθονὶ κοίλᾳ
εὕδομες εὖ μάλα μακρὸν ἀτέρμονα νήγρετον ὕπνον.
Καὶ σὺ μὲν ἐν σιγᾷ πεπυκασμένος ἔσσεαι ἐν γᾷ·
ταῖς Νύμφαισι δ' ἔδοξεν ἀεὶ τὸν βάτραχον ᾄδειν·
τῷ δ' ἐγὼ οὐ φθονέοιμι· τὸ γὰρ μέλος οὐ καλὸν ᾄδει.
Ἄρχετε Σικελικαὶ τῶ πένθεος, ἄρχετε Μοῖσαι.
Φάρμακον ἦλθε, Βίων, ποτὶ σὸν στόμα, φάρμακον εἶλκες.
Πῶς τευ τοῖς χείλεσσι ποτέδραμε, κοὐκ ἐγλυκάνθη;
Τίς δὲ βροτὸς τοσσοῦτον ἀνάμερος, ἢ κεράσαι τοι
ἢ δοῦναι λαλέοντι τὸ φάρμακον; ἔκφυγεν ᾠδάν.
Ἄρχετε Σικελικαὶ τῶ πένθεος, ἄρχετε Μοῖσαι.
Ἀλλὰ Δίκα κίχε πάντας· ἐγὼ δ' ἐπὶ πένθεϊ τῷδε
δακρυχέων τεὸν οἶτον ὀδύρομαι· εἰ δυνάμαν δέ,
ὡς Ὀρφεὺς καταβὰς ποτὶ Τάρταρον, ὥς ποκ' Ὀδυσσεύς,
ὡς πάρος Ἀλκείδας, κἠγὼ τάχ' ἂν ἐς δόμον ἦλθον
Πλουτέος, ὥς κεν ἴδοιμι, καὶ, εἰ Πλουτῆϊ μελίσδεις,
ὡς ἂν ἀκουσαίμαν, τί μελίσδεαι· ἀλλ' ἐπὶ Κώρᾳ
Σικελικόν τι λίγαινε, καὶ ἁδύ τι βωκολιάσδευ.
Σικελικὰ κἠκείνα ἐν Αἰτναίοισιν ἔπαιξεν
ἄγκεσι, καὶ μέλος οἶδε τὸ Δώριον· οὐκ ἀγέραστος
ἐσσεῖθ' ἁ μολπά· χὠς Ὀρφεῖ πρόσθεν ἔδωκεν

ἀδέα φορμίσδοντι παλίσσυτον Εὐρυδίκειαν,
καὶ σέ, Βίων, πεμψεῖ τοῖς ὥρεσιν· εἰ δέ τι κἠγὼν
συρίσδων δυνάμαν, παρὰ Πλουτέϊ καὐτὸς ἄειδον.

MELEAGER.

ΕΙΣ ΤΟ ΕΑΡ.

Χείματος ἠνεμόεντος ἀπ᾽ αἰθέρος οἰχομένοιο,
πορφυρέη μείδησε φερανθέος εἴαρος ὥρη.
γαῖα δὲ κυανέη χλοερὴν ἐστέψατο ποίην,
καὶ φυτὰ θηλήσαντα νέοις ἐκόμησε πετήλοις.
οἱ δ᾽ ἁπαλὴν πίνοντες ἀεξιφύτου δρόσον Ἠοῦς
λειμῶνες γελόωσιν, ἀνοιγομένοιο ῥόδοιο.
Χαίρει καὶ σύριγγι νομεὺς ἐν ὄρεσσι λιγαίνων,
καὶ πολιοῖς ἐρίφοις ἐπιτέρπεται αἰπόλος αἰγῶν.
ἤδη δὲ πλώουσιν ἐπ᾽ εὐρέα κύματα ναῦται
πνοιῇ ἀπημάντῳ Ζεφύρου λίνα κολπώσαντες.
ἤδη δ᾽ εὐάζουσι φιλοσταφύλῳ Διονύσῳ
ἄνθεϊ βοτρυόεντος ἐρειψάμενοι τρίχα κισσοῦ.
ἔργα δὲ τεχνήεντα βοηγενέεσσι μελίσσαις
καλὰ μέλει, καὶ σίμβλῳ ἐφήμεναι ἐργάζονται
λευκὰ πολυτρήτοιο νεόῤῥυτα κάλλεα κηροῦ·
πάντῃ δ᾽ ὀρνίθων γενεὴ λιγύφωνον ἀείδει·
ἀλκυόνες περὶ κῦμα, χελιδόνες ἀμφὶ μέλαθρα,
κύκνος ἐπ᾽ ὄχθαισιν ποταμοῦ, καὶ ὑπ᾽ ἄλσος ἀηδών.
εἰ δὲ φυτῶν χαίρουσι κόμαι, καὶ γαῖα τέθηλε,
συρίζει δὲ νομεύς, καὶ τέρπεται εὔκομα μῆλα,
καὶ ναῦται πλώουσι, Διώνυσος δὲ χορεύει,
καὶ μέλπει πετεηνά, καὶ ὠδίνουσι μέλισσαι,
πῶς οὐ χρὴ καὶ ἀοιδὸν ἐν εἴαρι καλὸν ἀεῖσαι.

ANAKREON.

Φύσις κέρατα ταύροις,
ὁπλὰς δ' ἔδωκεν ἵπποις,
ποδωκίην λαγωοῖς,
λέουσι χάσμ' ὀδόντων,
τοῖς ἰχθύσιν τὸ νηκτὸν,
τοῖς ὀρνέοις πέτασθαι,
τοῖς ἀνδράσιν φρόνημα.
γυναιξὶν οὐκέτ' εἶχεν.
Τί οὖν; δίδωσι κάλλος·
ἀντ' ἀσπίδων ἁπασῶν,
ἀντ' ἐγχέων ἁπάντων·
νικᾷ δὲ καὶ σίδηρον
καὶ πῦρ καλή τις οὖσα.

Λέγουσιν αἱ γυναῖκες,
'Ανακρέων, γέρων εἶ·
λαβὼν ἔσοπτρον ἄθρει
κόμας μὲν οὐκέτ' οὔσας,
ψιλὸν δέ σευ μέτωπον.
'Εγὼ δὲ τὰς κόμας μέν,
εἴτ' εἰσίν, εἴτ' ἀπῆλθον
οὐκ οἶδα· τοῦτο δ' οἶδα,
ὡς τῷ γέροντι μᾶλλον
πρέπει τὸ τερπνὰ παίζειν,
ὅσῳ πέλας τὰ Μοίρης.

Οὔ μοι μέλει τὰ Γύγεω,
τοῦ Σαρδίων ἄνακτος·
οὔθ' εἷλέ πω με χρυσός,
οὐδὲ φθονῶ τυράννοις·
ἐμοὶ μέλει μύροισι
καταβρέχειν ὑπήνην·
ἐμοὶ μέλει ῥόδοισι
καταστέφειν κάρηνα.
τὸ σήμερον μέλει μοι·
τὸ δ' αὔριον τίς οἶδεν;

Ἡ γῆ μέλαινα πίνει,
πίνει τὰ δένδρε' αὐτήν,
πίνει θάλασσ' ἀναύρους,
ὁ δ' ἥλιος θάλασσαν,
τὸν δ' ἥλιον σελήνη.
τί μοι μάχεσθ', ἑταῖροι,
καὐτῷ θέλοντι πίνειν;

Αἱ Μοῦσαι τὸν Ἔρωτα
δησάσαι στεφάνοισιν,
τῷ Κάλλει παρέδωκαν.
καὶ νῦν ἡ Κυθέρεια
ζητεῖ, λύτρα φέρουσα,
λύσασθαι τὸν Ἔρωτα.
Κἢν λύσῃ δέ τις αὐτόν,
οὐκ ἔξεισι, μενεῖ δέ·
δουλεύειν δεδίδακται.

Ἔρως ποτ' ἐν ῥόδοισιν
κοιμωμένην μέλισσαν
οὐκ εἶδε, καὶ παταχθεὶς
τῆς χειρὸς ὠλόλυξεν.
δραμὼν δὲ καὶ πετασθεὶς
πρὸς τὴν καλὴν Κυθήρην,
ὄλωλα, μῆτερ, εἶπεν,
ὄλωλα, κἀποθνήσκω·
ὄφις μ' ἔτυψε μικρὸς
πτερωτός, ὃν καλοῦσι
μέλισσαν οἱ γεωργοί.
Ἡ δ' εἶπεν· εἰ τὸ κέντρον
πονεῖ τὸ τῆς μελίσσης,
πόσον δοκεῖς πονοῦσιν,
Ἔρως, ὅσους σὺ βάλλεις;

Ἐπὶ μυρσίναις τερείναις,
ἐπὶ λωτίναις δὲ ποίαις
στορέσας θέλω προπίνειν·
ὁ δ' Ἔρως χιτῶνα δήσας
ὑπὲρ αὐχένος παπύρῳ,
μέθυ μοι διακονείτω.
Τροχὸς ἅρματος γὰρ οἷα
βίοτος τρέχει κυλισθείς·
ὀλίγη δὲ κεισόμεσθα

κόνις ὀστέων λυθέντων.
τί σε δεῖ λίθον μυρίζειν;
τί δὲ γῇ χέειν μάταια;
ἐμὲ μᾶλλον, ὡς ἔτι ζῶ,
μύρισον, ῥόδοις δὲ κρᾶτα
πύκασον, κάλει δ' ἑταίρην,
πρίν, Ἔρως, ἐκεῖ μ' ἀπελθεῖν,
ὑπὸ νερτέρων χορείας,
σκεδάσαι θέλω μερίμνας.

Μακαρίζομέν σε, τέττιξ,
ὅτε δενδρέων ἐπ' ἄκρων,
ὀλίγην δρόσον πεπωκὼς
βασιλεὺς ὅπως ἀείδεις.
σὰ γάρ ἐστι κεῖνα πάντα
ὁπόσα βλέπεις ἐν ἀγροῖς,
χὠπόσα φέρουσιν ὧραι.
Σὺ δὲ φίλιος γεωργῶν,
ἀπὸ μηδενός τι βλάπτων·
σὺ δὲ τίμιος βροτοῖσιν,
θέρεος γλυκὺς προφήτης.
φιλέουσι μέν σε Μοῦσαι,
φιλέει δὲ Φοῖβος αὐτός,
λιγυρὴν δ' ἔδωκεν οἴμην.
Τὸ δὲ γῆρας οὔ σε τείρει,
σοφέ, γηγενής, φίλυμνε,
ἀπαθής, ἀναιμόσαρκε,
σχεδὸν εἶ θεοῖς ὅμοιος.

Ἐρασμίη πέλεια,
πόθεν, πόθεν πέτασσαι;
πόθεν μύρων τοσούτων,
ἐπ' ἠέρος θέουσα,
πνέεις τε καὶ ψεκάζεις;
τίς εἶ; τί σοι μέλει δέ; —
Ἀνακρέων μ' ἔπεμψε
πρὸς παῖδα, πρὸς Βάθυλλον.
Πέπρακέ μ' ἡ Κυθήρη,
λαβοῦσα μικρὸν ὕμνον.
Ἐγὼ δ' Ἀνακρέοντι
διακονῶ τοσαῦτα·
καὶ νῦν, ὁρᾷς, ἐκείνου
ἐπιστολὰς κομίζω·
καί φησιν εὐθέως με

ἐλευθέρην ποιήσειν.
Ἐγὼ δέ, κἢν ἀφῇ με,
δούλη μενῶ παρ' αὐτῷ.
Τί γάρ με δεῖ πέτασθαι
ὄρη τε καὶ κατ' ἀγρούς,
καὶ δένδρεσιν καθίζειν,
φαγοῦσαν ἄγριόν τι;
τανῦν ἔδω μὲν ἄρτον
ἀφαρπάσασα χειρῶν
Ἀνακρέοντος αὐτοῦ·
πιεῖν δέ μοι δίδωσι
τὸν οἶνον, ὃν προπίνει·
πιοῦσα δ' ἂν χορεύω,
καὶ δεσπότην ἐμοῖσι
πτεροῖσι συσκιάζω·
κοιμωμένη δ' ἐπ' αὐτῷ
τῷ βαρβίτῳ καθεύδω.
Ἔχεις ἅπαντ'· ἄπελθε.
λαλιστέραν μ' ἔθηκας,
ἄνθρωπε, καὶ κορώνης.

Imprimerie de F. A. Brockhaus à Leipzig.